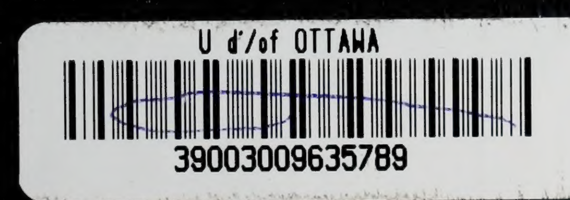
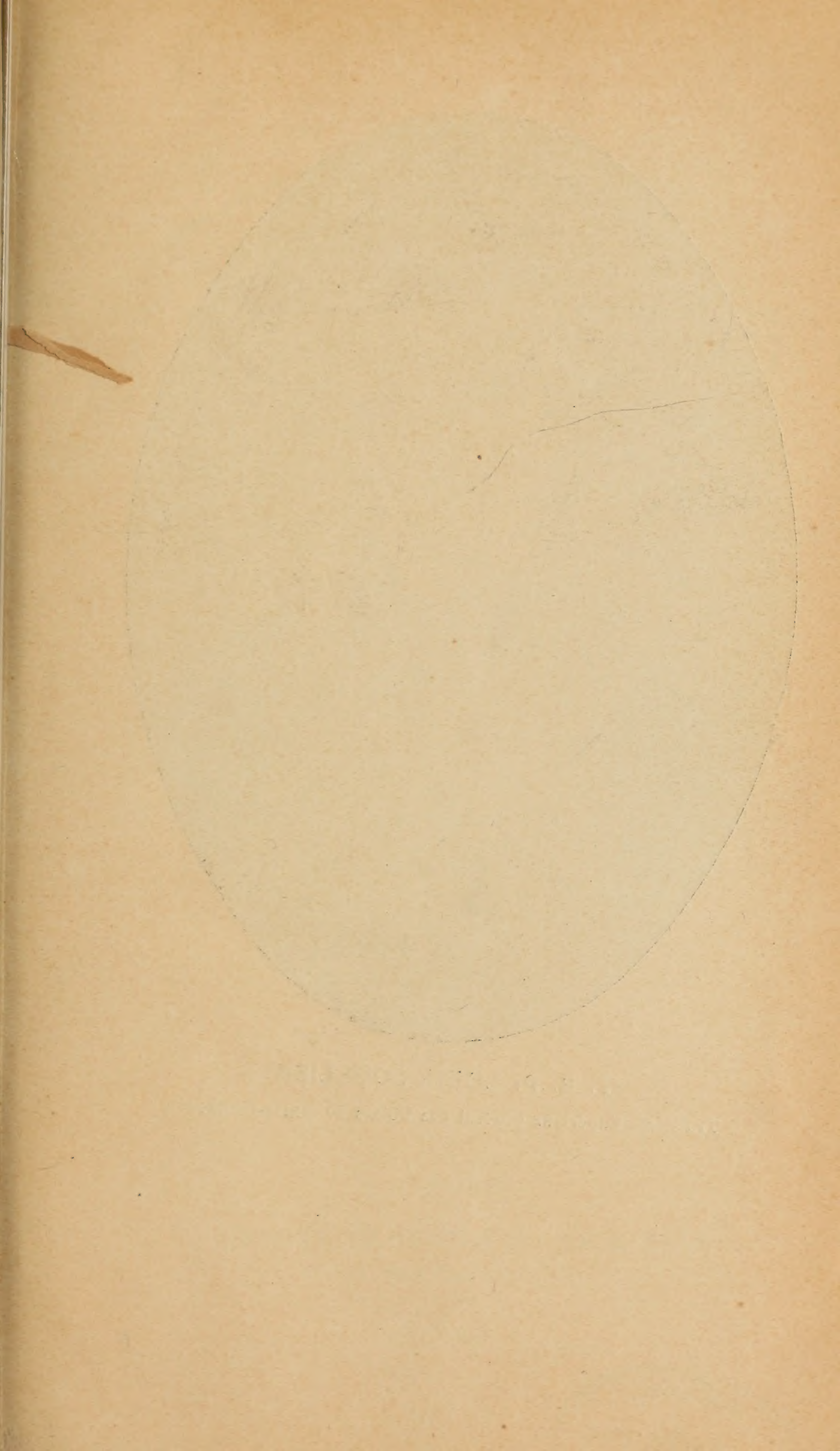
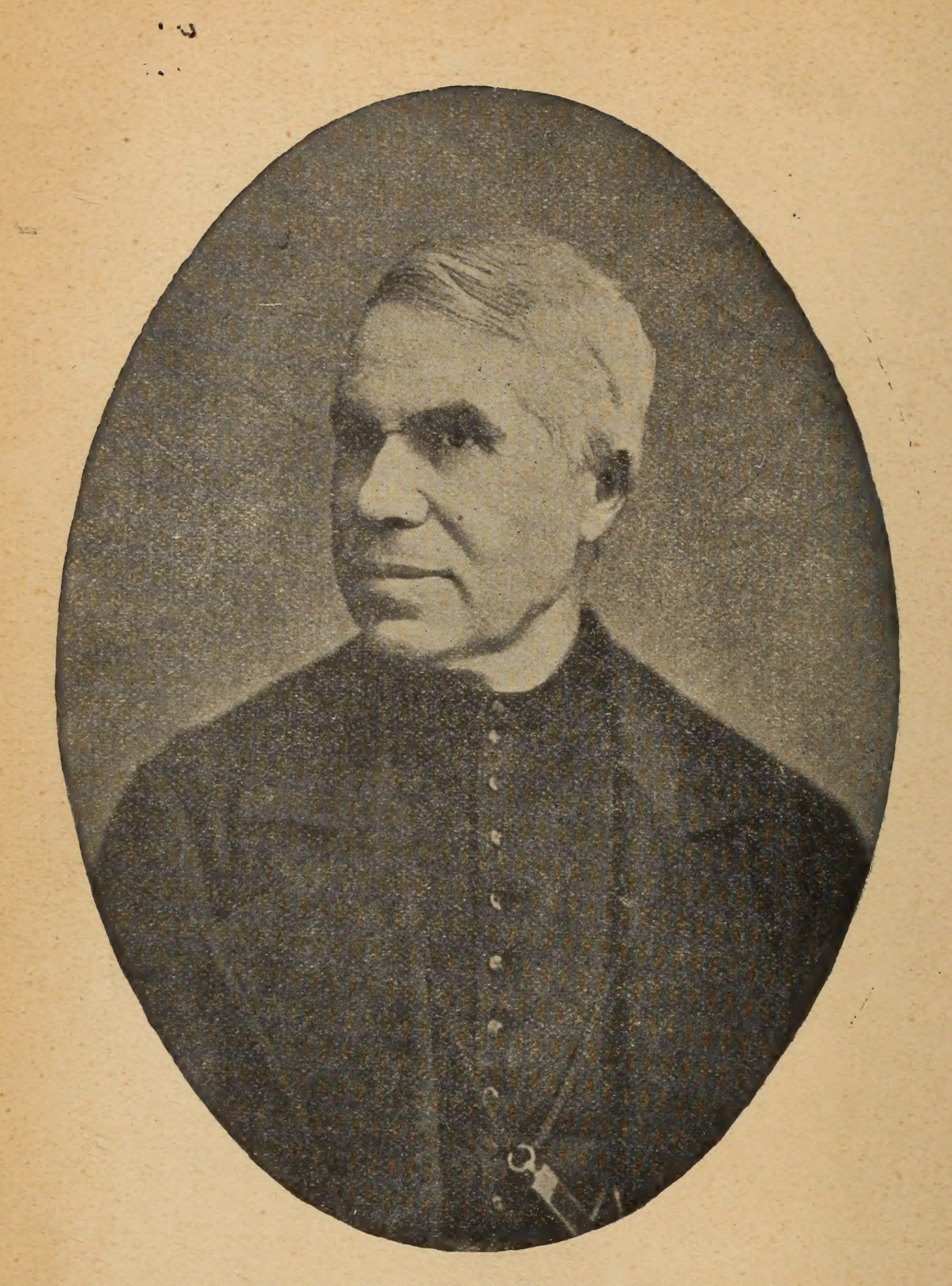

U d'/of OTTAWA
39003009635789

# VIE

DU

# T. R. P. LOUIS SOULLIER





T. R. P. LOUIS SOULLIER

Troisième Supérieur général des Oblats de Marie-Immaculée

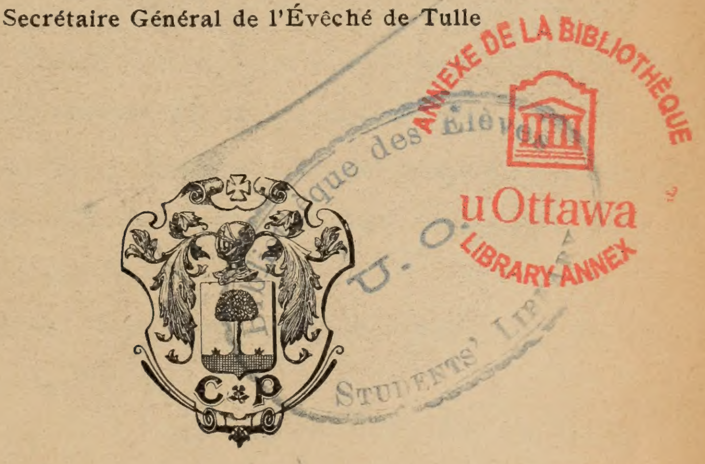
# VIE
DU
# T. R. P. LOUIS SOULLIER

TROISIÈME SUPÉRIEUR GÉNÉRAL
DES OBLATS DE MARIE-IMMACULÉE

PAR

Le Chanoine Martial SOULLIER

Doyen du Chapitre
Secrétaire Général de l'Évêché de Tulle






PARIS
LIBRAIRIE VEUVE CHARLES POUSSIELGUE
15, Rue Cassette, 15

1907

ÉVÊCHÉ
DE
TULLE

*Tulle, le 12 avril 1907.*

MONSIEUR LE DOYEN,

Je vous félicite d'avoir si bien fait revivre, avec une plume depuis longtemps exercée, les traits et le caractère, les qualités et les vertus, les œuvres et les services de votre frère, le Révérend Père Soullier, Supérieur général des Oblats de Marie. Tout en parlant de lui avec votre cœur, vous avez su être sobre dans l'éloge, et pourtant, s'il y avait, comme toujours, une mesure à garder, il n'y avait vraiment pas de réserves à faire. La vie d'un tel prêtre, d'un tel religieux, mêlée à beaucoup d'événements et particulièrement intéressante pour les Pères Oblats et la Sainte-Famille de Bordeaux, sera bien édifiante aussi et bien instructive pour le clergé et les fidèles.

Recevez, Monsieur le Doyen, l'assurance de mon affectueux dévouement.

HENRI, ÉV. DE TULLE.



Mgr CHARLES-JOSEPH-EUGÈNE DE MAZENOD

Évêque de Marseille

Fondateur de la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée

# VIE

DU

# T. R. P. LOUIS SOULLIER

---

## CHAPITRE PREMIER

NAISSANCE. — ÉDUCATION. — MEYMAC, SAINT-AUGUSTIN, SERVIÈRES.

— 1826-1840 —

Le voyageur qui se rend par la voie ferrée de Tulle à Ussel, après avoir gravi les pentes rapides du plateau des Champs de Brach, laissé sur sa droite les cascades de Gimel, l'antique manoir de Maumont, berceau des papes limousins Clément VI et Grégoire XI et les ruines du château féodal des Ventadour, aperçoit sur sa gauche la petite ville de Meymac, dont les toits s'étagent au-dessus d'un fertile vallon. Protégée du côté du nord par une chaîne de montagnes, dont les sommets s'élèvent à une altitude de mille mètres, elle est ceinte au midi par de vastes et riantes prairies. C'est là que naquit, le 26 mars 1826, à cinq heures du matin, celui dont nous entreprenons d'écrire la vie. Son père, Léonard Soullier, descendait d'une famille établie dans le pays de temps immémorial, il est qualifié dans l'acte de naissance du titre de propriétaire. Sa mère, Marie-Jeanne-Julie Gorse, appar-

tenait à une famille bourgeoise de la ville de Corrèze. Ses parents y remplirent les fonctions d'électeurs censitaires sous la Restauration et sous le règne de Louis-Philippe.

L'enfant ne fut baptisé que le 4 avril, dix jours après sa naissance. On lui avait destiné pour parrain un de ses oncles maternels, M. Louis Gorse, qui faisait en ce moment ses études au Petit-Séminaire de Servières, et qui plus tard devint prêtre. Une maladie l'empêcha de répondre à l'appel des parents, ce qui explique le retard apporté au sacrement. L'enfant fut donc tenu sur les fonts de baptême par son grand-père, Jean-Baptiste Gorse, et eut pour marraine sa grand'mère, Marie Soullier, née Margat. Il reçut le prénom de Jean-Baptiste, c'est le seul qui figure sur les actes de baptême de la paroisse de Meymac; toutefois, dans la famille, on ne l'appela jamais que Louis, en souvenir de celui qui devait être son parrain et qui avait dû se faire suppléer. C'est donc par le prénom de Louis, qu'il adopta lui-même, que nous le désignerons dans le cours de cette histoire.

L'enfant grandissait dans la maison paternelle, lorsque arrivé à l'âge de trois ou quatre ans, il fut victime d'un douloureux accident. Il avait suivi dans le grenier à foin le valet qui coupait la paille pour les chevaux. Une faux tranchante avait été fixée dans la muraille, et le valet prenant la paille par les deux bouts la partageait en la faisant glisser sur l'acier. Le jeune Louis, qui n'avait pas conscience du danger, posa furtivement la main gauche sur la faux. Les quatre grands doigts furent pris et faillirent être coupés. Aux cris de l'enfant, le serviteur s'arrêta, mais le mal était déjà fait: les os même étaient entamés. Le médecin appelé en toute hâte put arrêter le sang et conserver les doigts parce que les nerfs essentiels n'avaient pas été atteints; mais Louis porta toute sa vie les traces de cette horrible blessure. On frémit quand on songe aux conséquences que pouvait avoir cette imprudence. Si les doigts avaient été coupés, Louis devenait impropre au service

de l'autel. C'en était fait de sa double vocation à l'état ecclésiastique et religieux.

Louis n'était que le second enfant de Léonard Soullier et de Jeanne Gorse, il avait un frère aîné, nommé Joseph, né en 1824. Plus tard, le 10 décembre 1828, il en naquit un troisième auquel on donna le prénom de Martial. Vinrent ensuite, à deux années environ d'intervalle, trois filles et deux garçons, en tout huit enfants. Les parents ployaient sous un si rude fardeau, car la propriété était petite et les revenus médiocres. En vain cherchèrent-ils à se créer des ressources en transformant leur maison en hôtel. Malgré leur esprit d'économie et un travail incessant, ils se voyaient dans l'impossibilité de faire donner à leurs enfants une instruction plus soignée que celle du vulgaire. La mort du père qui survint bientôt après mit le comble à la gêne, mais le Seigneur, qui se proclame dans les saintes Ecritures le protecteur des nombreuses familles, vint à leur secours.

C'est ici le lieu de faire connaître le prêtre bon et charitable qui devait servir d'instrument à la Providence.

Joseph Soullier, frère de Léonard et oncle de Louis, était né à Meymac le 15 juillet 1793. C'était l'année sinistre qui avait vu tomber sur l'échafaud la tête de Louis XVI. On était sous le règne de la Terreur, des bruits alarmants colportés dans les campagnes et les petites villes annonçaient que les ennemis allaient venir et mettre tout à feu et à sang. Les mères épouvantées emportaient leurs enfants pour les soustraire au danger. C'est ainsi que le jeune Joseph fut caché pendant trois jours dans les forêts de Laborde, entre Meymac et Neuvic, et faillit périr de faim et de froid pour échapper à des ennemis imaginaires.

Vers 1808, ses parents l'envoyèrent à Servières, où un vénérable prêtre, échappé comme par miracle à la tourmente révolutionnaire, venait de jeter les bases d'un petit-séminaire. Aidé d'un de ses frères, qui devint son vicaire, et de quelques

professeurs envoyés par l'évêque de Limoges, M. Capitaine enseignait les éléments du latin et des belles-lettres à une centaine d'élèves, qu'il destinait à réparer les ruines du sanctuaire. Tous ces enfants, aussi bien que les maîtres, logeaient de droite et de gauche dans les maisons ou plutôt les huttes de ce petit bourg. M. Capitaine en avait pris dix dans son presbytère : Joseph était du nombre. Par sa docilité, son amour de l'étude, ses aimables qualités, il gagna bientôt l'affection du Supérieur dont il devint l'enfant chéri.

Au sortir de Servières, Joseph Soullier se rendit à Limoges pour y faire son grand-séminaire, car l'évêché de Tulle ne fut rétabli qu'en 1823. Le diocèse de Limoges comprenait alors les trois départements de la Haute-Vienne, de la Corrèze et de la Creuse. Dès la première année, il eut le bonheur d'y être béni par le Souverain Pontife Pie VII qui, après la longue captivité de Fontainebleau, rentrait en triomphe dans ses Etats. Comme à Servières, il sut se concilier le vénérable Supérieur, M. Berthelot, qui l'affectionna d'une manière toute particulière.

Il était déjà diacre quand on vint tout à coup le chercher pour rendre les derniers devoirs à son grand-oncle et parrain, M. Joseph Perier, curé de Perols, dans le canton de Bugeat. Ce bon parent, qui avait puissamment contribué aux frais de son éducation, venait de lui léguer tout ce qu'il possédait, et avait même exprimé à l'évêque de Limoges le désir d'être remplacé par son neveu. C'est ce qui eut lieu. Joseph Soullier fut ordonné prêtre par Mgr Dubourg le 15 juillet 1817, et fut immédiatement nommé curé de Perols. Seize mois plus tard, il fut transféré à Darnets, et devint enfin, le 1er novembre 1832, curé de l'importante paroisse de Saint-Augustin, à laquelle était réunie la commune de Meyrignac-l'Eglise.

Ce bon prêtre avait déjà dirigé vers la vie religieuse deux de ses sœurs. L'une, sœur Saint-Augustin, était entrée à la Providence de Limoges, et fonda plus tard le monastère de

Guéret. L'autre devint fille de Saint-Vincent de Paul sous le nom de sœur Marie. Pendant longtemps elle fut supérieure d'une importante maison dans le faubourg Saint-Antoine à Paris. Elle fut ensuite envoyée à Coutances, puis à Brocourt dans le diocèse d'Amiens, et enfin à Aumale, dans la Seine-Inférieure.

Cette œuvre importante accomplie, le curé de Saint-Augustin reporta toute sa sollicitude sur la famille de son frère. Elevé lui-même par son grand-oncle, il crut, dans son grand attachement pour l'Eglise, devoir préparer ses neveux pour le sacerdoce. Il les prit donc successivement avec lui dans son presbytère afin de les disposer à cette sublime vocation.

Le jeune Louis, dirigé par une mère pieuse, qui faisait souvent offrir le Saint-Sacrifice pour ses enfants, ouvrait son âme à la vertu et donnait à ses frères l'exemple de l'obéissance. Il aimait à accompagner ses parents à l'église et son regard s'épanouissait devant les cérémonies du culte. On devinait qu'il y avait en lui l'étoffe d'un bon prêtre. Mais quand on voulut l'envoyer en classe ce fut autre chose. Il ne rêvait que jeux et amusements, et paraissait n'avoir aucune aptitude pour l'étude. Il est des intelligences qui ne se développent que tardivement, toutes les forces de la nature semblent ne s'appliquer d'abord qu'à former l'être matériel et physique. Du reste, à cette époque, les maîtres n'avaient guère le talent de rendre la classe agréable. Toujours armés de la règle ou de la férule, ils n'inspiraient que la crainte et l'épouvante. Il y avait encore l'exemple des mauvais écoliers qui cultivaient beaucoup l'école buissonnière. Louis ne fit donc presque aucun progrès à Meymac. Son oncle, pour le dégager d'un milieu dangereux, l'appela à Saint-Augustin et commença par lui donner lui-même des leçons. Mais il avouait en toute humilité qu'il manquait des qualités nécessaires à un régent, surtout de la patience. Il aurait voulu que son jeune élève ne

perdît aucune parcelle de son temps, n'oubliât rien, fît chaque jour des progrès sensibles ; aussi ne cessait-il de l'accabler de reproches, ce qui finit par rebuter complètement le volage disciple.

Il fut donc confié à une de ses cousines-germaines, qui habitait aussi le village de Saint-Augustin, Mlle Antoinette Mayre, mariée plus tard au docteur Marcellin. Celle-ci tomba dans le défaut opposé : elle flatta et gâta trop l'enfant au lieu de le corriger. Louis ne la redoutait pas assez.

En désespoir de cause, son oncle le remit à l'instituteur public, mais quel instituteur ! C'était un jeune homme de seize à dix-sept ans, de petite taille et presque aussi enfant que ses élèves, qui songeait bien plutôt à les amuser qu'à les faire travailler. Il se posait en face d'eux, et allongeant et retirant les bras, il les provoquait tous ensemble à venir l'attaquer. Ce n'était pas chose aisée pour ces petits marmots, qui étaient facilement bousculés et renversés. Mais la provocation se répétait si souvent qu'à la fin les petits combattants s'aguerrirent. Louis, qui ne manquait déjà ni de force ni de malice, s'entendit un jour avec trois ou quatre de ses plus grands condisciples, leur donna le signal, fondit le premier sur l'instituteur et se suspendit à son bras droit ; un autre écolier saisit le bras gauche, tandis qu'un troisième se faufilant par derrière souleva un des pieds. Le nouveau Goliath tomba tout de son long dans la classe au milieu des applaudissements et des huées de ses jeunes disciples.

On conçoit que dans ces conditions Louis ne faisait que de faibles progrès. Son bon oncle n'était pas sans inquiétude à son sujet, il voulut cependant tenter encore un essai, qui cette fois devait être définitif.

C'était au mois d'octobre 1838. Il fit partir pour Servières les trois frères Joseph, Louis et Martial. L'aîné avait déjà commencé ses études au Petit-Séminaire de Brive et devait faire la quatrième, mais il fut envoyé à Servières avec ses

cadets pour des raisons de convenance et d'économie. Ils s y rendirent en voiture particulière, en passant par Tulle et Argentat.

Servières avait déjà bien changé de face !

Dans les dernières années de sa vie, M. Capitaine avait fait l'acquisition d'un ancien château-fort situé à l'extrémité du bourg sur une espèce de promontoire rocheux, d'où l'on dominait les gorges de la Dordogne. Cet édifice, environné de tous côtés d'affreux précipices, avait appartenu à la famille de Noailles, et avait été vendu pendant la Révolution comme bien national. Il n'en restait guère que les murs, mais des murs extrêmement solides, épais de deux mètres. M. Capitaine l'avait fait réparer et y avait ajouté un bâtiment tout aussi considérable, construit en équerre sur le premier. C'est là qu'il avait réuni ses professeurs et ses élèves dispersés jusque-là dans les maisons du bourg. On conçoit combien ce groupement dut être avantageux aux études, à la discipline et à la préparation des vocations ecclésiastiques.

Après tous ces travaux, le vénérable fondateur mourut, léguant ses bâtiments et tout son avoir à l'évêque nouvellement nommé de Tulle. Il eut pour successeur M. Félix Touron, un prêtre de sainte et douce mémoire. Celui-ci termina les constructions, bâtit le réfectoire, la lingerie et les murs de soutènement de la terrasse inférieure, qui n'était pas encore complètement remblayée en 1838.

Quoique la condition du Petit-Séminaire se fût infiniment améliorée, il restait encore bien des choses à faire à Servières, et la vie y était rude. D'abord, pas d'autre chapelle que les caves ou plutôt les cachots de l'ancien château, où l'on avait pratiqué quelques maigres ouvertures et où l'on étouffait. Pas d'autre eau pour désaltérer la soif que celle que deux serviteurs allaient puiser à une fontaine assez incommode, et qu'ils déposaient dans une espèce de cercueil revêtu de plomb. Pas d'autre lieu pour les promenades que les che-

mins publics ou quelques maigres coins de bruyères que des voisins charitables mettaient à la disposition des élèves. Presque pas de feu pendant l'hiver. Rien que du pain sec pour le déjeuner et le goûter. Pas d'autres vacances à Pâques qu'un seul jour de congé. Malgré tout, les élèves étaient contents et joyeux, s'amusaient et travaillaient avec entrain.

Depuis lors, une belle chapelle a été bâtie sur un des côtés de l'établissement. Une fontaine aux eaux limpides et abondantes a été amenée sur la terrasse supérieure, et se distribue de là dans les diverses parties de la maison. Elle sert aussi à arroser des jardins étagés sur les pentes abruptes de la montagne. Le Séminaire possède deux belles maisons de campagne, l'une achetée avec les deniers du diocèse, l'autre léguée en grande partie par un insigne bienfaiteur. A ces avantages sont venus se joindre, sous Mgr Denéchau, une scierie mécanique et l'éclairage électrique qui a remplacé les anciennes lampes fumeuses. Le prélat vient même, en ces derniers temps, d'unir les vieux bâtiments à la chapelle par un vaste édifice, qui double les dortoirs, et permet de donner aux diverses parties de l'enseignement toute l'ampleur désirable.

Louis et Martial entrèrent en huitième, la classe des commençants. C'était bien leur vraie place. Louis savait lire et écrire, mais c'était tout. Martial lisait à peu près, mais dût prendre des leçons d'écriture jusqu'à Pâques, et c'est alors seulement qu'il put suivre les dictées. Le professeur de cette classe, M. Martin Foix, possédait un talent spécial pour expliquer les principes de la grammaire et les fixer en traits ineffaçables dans l'intelligence de ses jeunes disciples. Aussi fut-il employé pendant plus de trente ans à ce modeste et rebutant travail. On aurait pu à juste titre le surnommer le Lhomond de Servières. Sous la conduite de cet habile maître et sous l'aiguillon de l'émulation, Louis, sans cesser de se livrer avec ardeur aux jeux de son âge, devint attentif, sérieux et travailleur ; aussi se trouva-t-il, vers la fin de l'année

scolaire, dans les premiers rangs de la classe. Les hésitations de son bon oncle disparurent, et il fut décidé qu'il continuerait ses études. En septième, il remporta le premier prix, et fut jugé capable de passer d'un seul bond en cinquième. A partir de ce moment, il se trouva donc en avance d'une année sur son frère.

Ce n'est pas seulement la science que l'on cultivait au Petit-Séminaire, l'éducation religieuse y tenait le premier rang. Les jeunes intelligences transplantées dans cet asile isolé, loin de tous les bruits du monde et de tous les souffles impurs, y étaient soigneusement cultivées comme dans une serre chaude. Là, aucun mauvais livre, aucun mauvais discours, aucun propos déplacé. Le respect humain en était banni, la piété au contraire y régnait en maîtresse. La plupart des élèves s'approchaient des sacrements tous les quinze jours ou toutes les semaines, quelques-uns même plus souvent. Cette jeune génération élevée au chant des cantiques, au milieu des vapeurs de l'encens, s'avançait d'un pas alerte et joyeux vers les degrés du sacerdoce. Pour entretenir ce bon esprit, les professeurs y avaient établi deux congrégations, l'une des Saints Anges pour les jeunes élèves, l'autre de la Sainte Vierge pour les humanistes. Chacune de ces congrégations avait son préfet, son secrétaire et ses dignitaires. Louis se fit inscrire successivement dans les deux, et s'y fit remarquer par une grande ferveur.

---

## CHAPITRE II

MARTYRE DE M$^{gr}$ BORIE. — SIGNES DE VOCATION. — LE GRAND-SÉMINAIRE DE TULLE. — LE P. LÉONARD. — DÉPART POUR LE NOVICIAT.

— 1840-1848 —

Depuis longtemps déjà le feu du ciel était tombé au milieu des rochers de Servières, ce feu que Notre-Seigneur est venu porter sur la terre, qui embrase les âmes, transforme les cœurs, et les rend capables de tous les sacrifices pour la gloire de Dieu et le salut du prochain. Un des premiers sur lesquels fondit ce feu céleste fut le jeune Pierre Dumoulin-Borie, qui plus tard fut nommé évêque d'Acanthe et mourut martyr.

Il se sentit appelé à l'apostolat pendant qu'il faisait sa rhétorique et sa philosophie au Petit-Séminaire. En vain ses parents s'efforcèrent-ils de le détourner de sa vocation, il résista victorieusement aux représentations de ses frères et de ses sœurs, et s'échappa furtivement de la maison paternelle pendant la nuit pour épargner à sa mère le déchirement des derniers adieux. Après avoir séjourné une année à Paris au

Séminaire des Missions-Étrangères, il fut ordonné prêtre à Bayeux, et s'embarqua au Havre, le 1er décembre 1830, pour les contrées de l'Extrême-Orient. Dix-huit mois plus tard, il arriva enfin dans la Cochinchine et le Tonkin où il devait exercer son ministère. La persécution ravageait alors ces pays, un cruel tyran, nommé Minh-Menh, avait fermé les portes de ses Etats aux étrangers, et avait juré d'en exterminer tous les chrétiens. Néanmoins le jeune missionnaire se mit résolument à l'ouvrage. Tout en se cachant autant que possible, il prêchait l'évangile aux infidèles, préparait les cathécumènes au baptême, assistait les malades, et surtout s'efforçait d'instruire les enfants afin de préparer un clergé indigène.

Plusieurs années s'étaient écoulées sans qu'on eût reçu de ses nouvelles. Enfin, un jour, au moment où l'on se mettait à table pour le repas de midi, le facteur arrive au Petit-Séminaire de Servières, portant les Annales de la Propagation de la Foi. On prend le livre et on le remet au lecteur. En tête se trouve une lettre donnant des nouvelles du P. Borie. A ce nom vénéré dans la maison, et les maîtres qui l'avaient connu, dont quelques-uns même avaient été ses professeurs, et les élèves qui cent fois avaient entendu vanter ses vertus et son héroïsme, tous se recueillent ; chacun prête une oreille attentive. C'était le récit de l'arrestation, de la captivité et du martyre de ce glorieux missionnaire.

Proscrit depuis longtemps, obligé de changer continuellement de gîte, poursuivi, traqué comme une bête fauve, manquant de tout, il avait été à la fin livré comme le Sauveur à ses ennemis par un de ses disciples. Sommé par le mandarin de fouler la croix aux pieds, il avait répondu : Mieux vaut cent fois mourir. Condamné à recevoir trente coups de rotin parce qu'il refusait de nommer ceux qui lui avaient donné asile, il avait subi ce supplice sans pousser un gémissement, quoique sa chair volât en lambeaux et que son sang ruisselât de toutes parts. Condamné à la peine capitale, il avait été

détenu pendant quatre mois dans les cachots en attendant que la sentence fût confirmée par le roi. Quoique ses épaules fussent chargées d'une lourde cangue, qui ne lui laissait aucun repos, son cœur débordait d'une joie indicible, avant-goût des délices de la céleste patrie. Il chantait les louanges de Dieu en compagnie d'un de ses plus jeunes disciples et de deux prêtres annamites condamnés à mourir avec lui. Il s'écriait : Je ne voudrais pas changer ma cangue pour la plus belle couronne de l'univers ! L'estime et la vénération qu'il s'était attirées faisaient que personne ne voulait tremper ses mains dans le sang du juste. Le soldat auquel on imposa cet ordre s'était enivré pour s'étourdir, et sa main mal affermie portait des coups à faux qui ne pouvaient abattre la tête du martyr. Il fallut y revenir jusqu'à sept fois pour achever cette œuvre de sang. Ce ne fut même qu'après que le martyr fut tombé qu'on sépara la tête du tronc (1).

Parmi les élèves se trouvait un frère de Mgr Borie, on le nommait Henri. C'était le plus jeune enfant, le Benjamin de la famille, le filleul du martyr. En partant pour la terre étrangère, il l'avait laissé comme consolation à son inconsolable mère. Aussi bien que les autres, il ignorait les glorieuses destinées de son frère. A mesure que se déroulait le récit de cette horrible immolation, le visage de ce jeune homme s'altérait ; de grossss larmes coulaient silencieusement le long de ses joues, larmes que se disputaient la nature et la grâce, où se reflétaient à la fois la tristesse et le bonheur. O sang des martyrs, que vous êtes puissant ! Le jeune homme n'y tient plus, il se lève tout à coup, et les bras tendus vers le ciel : « Que pensé-je, s'écrie-t-il, que m'occupé-je ici-bas d'intérêts périssables ! Tu viens, ô mon frère, de m'indiquer la route que je dois suivre. J'irai recueillir ta dépouille sanglante, je prendrai soin de ton héritage désolé, et comme toi, si Dieu le demande, je porterai ma tête sous le fer des bourreaux ! »

(1) *Vie de Mgr Borie*, par l'abbé Vermeil.

Ce ne fut pas un vain serment. Le jeune Henri, qui avait déjà renoncé à ses études de latin, sentit renaître sa vocation, et se remit au travail avec une nouvelle ardeur pour réparer le temps perdu. Il alla ensuite se former à l'apostolat au Séminaire des Missions-Etrangères, prit plus tard la route de l'Océan, et pendant de longues années arrosa de ses sueurs cette ingrate terre d'Asie, qui avait bu le sang de son frère.

Qu'on juge de l'impression qu'une semblable scène dut produire sur l'esprit et sur le cœur des élèves de Servières ! Tous se sentirent profondément remués, des larmes coulèrent de bien des yeux, et plusieurs sentirent s'allumer dans leur sein le feu sacré qui fait les apôtres et les martyrs. C'est à cette scène si touchante qu'on doit rattacher les premiers germes de la vocation religieuse de Louis.

Il l'a déclaré lui-même. « C'est à Mgr Borie, après Dieu, écrira-t-il plus tard à son frère aîné, que je dois la première idée de ma vocation à l'état de missionnaire. Je me sens la plus ardente dévotion pour ce bienheureux martyr. Oh ! si je pouvais lui devenir semblable dans l'amour de toutes les vertus apostoliques ! Si je pouvais comme lui défricher quelque portion dans le champ du père de famille ! Je l'invoque sans cesse et avec la plus grande confiance, persuadé que celui qui m'a inspiré le désir et l'ambition de marcher sur ses traces, m'obtiendra le courage, l'amour des souffrances, l'ardente foi que demande l'œuvre pénible des missions (1). »

Pendant la classe de troisième, Louis eut pour professeur M. l'abbé Roulhet, et pour principal condisciple, en même temps que rival, Joseph Brunet, qui devint plus tard ministre, et lui témoigna toujours une vive amitié, comme nous le verrons dans la suite.

M. Roulhet était un homme dur pour lui-même, peut-être

(1) Lettre écrite de Marseille le 24 novembre 1849, jour de samedi à 6 h. du soir, onze ans après la mort du martyr et à l'heure même de son supplice.

encore plus dur pour les autres ; il croyait devoir gouverner sa classe avec une verge de fer, et appliquait à la lettre le proverbe de l'Écriture : « Le fouet pour le cheval, le licou pour l'âne, et la verge pour le dos des insensés ou des paresseux » (Prov. XXVI, 3). Voici le portrait qu'en trace M. Hilaire Debernard, un de ses anciens élèves, condisciple de Louis :

« L'abbé Roulhet, célèbre par sa rigidité et sa bibliomanie, étrange vulgarisateur de savoir, véritable alchimiste d'instruction, soumettait toutes les intelligences à des lois draconiennes et égalitaires, qui néanmoins enfantaient des prodiges. Tout tremblait au froncement de son sourcil. Il fallait s'absorber dans un travail acharné, toujours sous la terreur du maître, que dirai-je ? du couperet de la guillotine, Et quand nous essayions de secouer un peu ce joug par trop dur, c'est alors que l'aiguillon devenait plus acéré et le supplice affreux !

« Ce n'est pas qu'il se portât jamais à des voies de fait contre ses élèves, mais il les accablait sous le poids des reproches et des devoirs. « Il avait composé à leur usage une grammaire française particulière, une espèce de nomenclature dictée, par ordre alphabétique, de tous les mots faisant exception aux règles de formation du pluriel et du féminin. Louis Soullier et Joseph Brunet, malgré leurs succès ordinaires, furent pris un jour au piège dans une composition, et durent copier en plein air l'extraordinaire grammaire autant de fois qu'ils avaient commis de fautes. Toutefois, s'il était redouté, le professeur n'était pas haï. C'était d'ailleurs un prêtre plein d'exactitude avant tout, que ses élèves aimaient à rencontrer dans la suite, et qui les accueillait à bras ouverts. »

On aurait pu le comparer à la bogue épineuse des châtaigniers limousins qu'il est difficile de toucher sans se blesser, mais qui recèle un fruit savoureux et nourrissant.

Quelques années après, M. Roulhet, fatigué de l'enseigne-

ment, alla trouver son évêque et lui adressa la demande de Jacob à Laban : « J'ai passé sept ans à garder vos agneaux, c'est-à-dire, les élèves de vos petits-séminaires ; je vous demande pour récompense la Lia la plus chassieuse de votre diocèse. » Il fut servi à souhait. Mgr Berteaud l'envoya à Rosiers-de-Juillac, une petite paroisse privée de curé depuis la grande Révolution. Tout était à refaire, l'église et le presbytère. Le nouveau curé était logé dans une espèce de grange, vaste local sans planchers et sans cloisons. Il fut obligé de le diviser avec des pièces de toile suspendues sur des cordes pour se faire une cuisine, une salle à manger, une bibliothèque et une chambre à coucher. Les toiles d'araignées servaient de plafonds.

Quarante ans plus tard, après avoir desservi différentes paroisses, ce prêtre original était devenu curé de Cornil, dans les environs de Tulle. Ses deux anciens élèves, Louis Soullier et Joseph Brunet, pieusement reconnaissants, le recommandèrent à la bienveillance du nouvel évêque du diocèse Mgr Denéchau, qui le nomma chanoine honoraire de son église Cathédrale. Il était du reste fort digne de cette distinction par sa science, sa piété et ses longs services.

« Notre Petit-Séminaire de Servières, continue M. Debernard, était attractif comme l'aimant. Malgré le charme des vacances, il semble que nous le quittions avec peine, et nous le revoyions toujours avec plaisir. Les camarades se retrouvaient heureux, et parmi tous Louis Soullier avait la joie la plus débordante, l'entrain le plus communicatif dans l'exubérance de sa nature ouverte, expansive et généreuse. Avec lui il s'agissait de fêter cordialement le retour, et de reprendre la carrière en toute franchise et bonne humeur.

« En seconde, nous eûmes pour professeur l'abbé Verniolles, honneur de l'enseignement et du sacerdoce, digne de toute notre vénération. Nous reçûmes de cet excellent maître des leçons de saine littérature, de goût parfait et d'atticisme le

plus pur. On eût dit, sur la colline réellement sacrée de Servières, le sanctuaire des vraies Muses, où nous étions admis. La lutte était aussi pleine d'intérêt entre rivaux, tandis que le juge, ayant un peu le ***genus irritabile*** séant aux doctes, dirigeait avec impartialité, en les modérant, nos juvéniles ardeurs.»

Au milieu de l'année classique, Louis tomba malade. Le médecin ordinaire du Petit-Séminaire trouvant le cas assez grave, demanda qu'on lui adjoignît un confrère du voisinage. Ce dernier rédigea une ordonnance en trois ou quatre pages et prescrivit une kyrielle interminable de remèdes. Les professeurs effrayés jugèrent qu'il était urgent de renvoyer le patient dans sa famille. Louis se rendit péniblement à Saint-Augustin. A la vue de l'ordonnance, son bon oncle fut épouvanté et se hâta de communiquer ce papier à l'un de ses paroissiens, M. le docteur Clément, maire de Meyrignac-l'Eglise et plus tard conseiller général du canton de Corrèze. Maître d'une grande fortune territoriale, M. Clément n'exerçait la médecine et ne donnait des consultations qu'à domicile, dans son château de Salaignac, à moins qu'il ne s'agît des pauvres ou de ses amis particuliers. « Le cas est grave, dit-il, si l'on s'en rapporte à l'ordonnance, mais je connais celui qui l'a rédigée, c'est un empyrique, et il y a probablement exagération. Je vais me rendre chez vous pour voir votre neveu. » Après mûr examen, il ne trouva rien de grave, prescrivit le repos, quelques tisanes et surtout un bon régime. Dans six semaines, Louis fut complètement rétabli et put reparaître au milieu de ses professeurs et de ses condisciples qui croyaient ne plus le revoir.

Voici le portrait que fait de lui M. Verniolles, son ancien maître (lettre du 12 décembre 1897) : « Ce que j'ai bien retenu dans ma mémoire et surtout dans les souvenirs du cœur, c'est que Louis était un modèle pour ses condisciples, et un sujet de grande satisfaction pour son maître. Intelligent, sérieux, ardent au travail, et désireux d'entrer dans les vues

et les pensées de son professeur, il était réellement pour lui une ressource précieuse. A cette époque, on n'imprimait pas de palmarès, mais j'ai la preuve que Louis a eu cette année le prix d'excellence. Sans parler de plusieurs condisciples qui n'étaient pas sans valeur, tels que MM. Marouby, Mazet, Rouzeyrol, il avait un digne concurrent, qui était comme lui intelligent et laborieux, c'était M. Hilaire Debernard, ancien professeur de mathématiques, qui est encore plein de vie à Lubersac. »

« Quels charmants souvenirs, continue ce dernier, que ceux de notre rhétorique et de notre professeur, M. l'abbé Vermeil, qui résumait toute science et reflétait toute vertu ! Son joug était vraiment doux et léger, et jamais l'on ne sut mieux mêler l'agréable à l'utile. Après un travail choisi, varié, éloigné de tout surmenage et de toute servilité, c'étaient des entretiens en réalité mémorables *de omni re scibili*, nourriture féconde de l'esprit et du cœur. Puis, sous les auspices du plus bienveillant des maîtres, s'ouvraient d'aimables tournois, dans lesquels, chacun déployant à l'aise sa valeur, la mettait en relief. Louis, rempli d'élan comme dans les jeux des récréations, était au premier rang des jouteurs, champion redoutable, loyal et courtois, et affirmant d'avance tous les dons heureux dont il devait faire un si noble usage. »

La famille de Louis conserve encore plusieurs cahiers écrits en entier de sa main, et qui témoignent de son ardeur studieuse et de la solidité de ses connaissances.

On y trouve des explications du catéchisme diocésain et des conférences raisonnées sur les preuves de la religion chrétienne, des résumés de l'histoire de l'Eglise et de l'histoire profane, des abrégés de la littérature française, plusieurs traductions des meilleurs auteurs de l'antiquité latine : Virgile, Cicéron, Tite-Live, Sénèque, Tacite.

Louis, au sortir de la rhétorique, était un élève vraiment remarquable, possédant à fond toutes les matières classiques,

s'exprimant avec facilité, affable pour tous ses condisciples, mais grave, réservé envers les maîtres. Aussi possédait-il toute leur confiance. C'est ainsi qu'ils le chargèrent d'entonner les cantiques à la chapelle, et d'exercer la surveillance sur les élèves d'un petit réfectoire situé près de la cuisine. C'était lui qui était toujours désigné par ses camarades pour porter la parole en leur nom quand il s'agissait de recevoir l'évêque, de remercier le prédicateur de la retraite, de complimenter quelques visiteurs de marque, ou de souhaiter la fête au supérieur de la maison.

Ce fut encore M. Vermeil, son vénéré professeur de rhétorique, qui lui enseigna la philosophie. Cette année fut extrêmement chargée pour Louis, car il dut se préparer seul au baccalauréat.

On vivait alors sous le monopole universitaire. Un élève ne pouvait se présenter ,même à l'examen de simple bachelier, s'il n'avait fait sa rhétorique et sa philosophie dans un lycée ou dans un collège relevant directement de l'Etat. Tous les évêques de France et avec eux tous les sincères catholiques avaient protesté contre ce déni de justice, et réclamé à grands cris la liberté d'enseignement promise par le gouvernement de Juillet et inscrite dans la charte de 1830. Peine perdue. La science, pour être appréciée, devait toujours porter sa marque d'origine. Les petits-séminaires et les écoles d'enseignement libre continuaient à être traités en parias. Cet odieux monopole universitaire, que cherchent à ressusciter d'impies sectaires, ne fut aboli qu'après la proclamation de la République de 1848, sous la présidence de Louis Napoléon. Les pères de famille avaient pourtant trouvé le moyen d'éluder les rigueurs de la loi en délivrant à leurs enfants des certificats d'études domestiques, et l'Université ignorant la fraude, ou fermant volontairement les yeux, concédait de temps en temps quelques diplômes à ces rejetons qu'elle n'avait pas nourris dans son sein.

Joseph, l'aîné des frères Soullier, était allé terminer ses classes à Felletin dans la Creuse, afin de pouvoir obtenir ses grades. Ses frères cadets ne pouvaient recourir à ce moyen si coûteux. Ils durent donc se préparer tout seuls à Servières, sans le secours d'aucun maître. C'est ainsi, qu'outre l'étude de sa classe de philosophie, Louis dut repasser les auteurs grecs et latins, l'histoire, la géographie, les mathématiques, la physique, la chimie, en un mot toutes les matières que comportait le programme des examens. Ce fut une année de rude labeur.

On était en 1846. Ses condisciples l'avaient désigné pour aller les représenter au pèlerinage de Roc-Amadour, le 2 juillet, fête de la Visitation de la Sainte Vierge. Là se trouve un sanctuaire vénéré attaché comme un nid d'aigle aux flancs d'un énorme rocher. Il n'y a certainement pas d'endroit plus pittoresque et plus curieux dans tout le centre de la France. Louis devait y porter et y déposer sur l'autel de la Vierge un cœur en vermeil, dans lequel se trouvaient renfermés tous les noms des élèves du Petit-Séminaire ; mais il dut renoncer à cette noble mission à cause de la coïncidence des examens du baccalauréat.

De retour en vacances, les trois frères, après avoir visité leurs parents, dispersés dans le nord du département, se reposaient chez leur vénérable oncle. Ils cultivaient la musique, se mettaient au lutrin, et chantaient des messes ou des motets à trois parties dans la modeste église de Saint-Augustin. A l'exemple des apôtres, avant de devenir pêcheurs d'hommes, ils s'exerçaient à prendre des poissons. Les deux ruisseaux qui entourent la paroisse et qui, réunis plus bas, forment la Vimbelle, leur étaient familiers. On les vit même quelquefois jeter leurs lignes dans la Corrèze ou la Vézère. Aussi la table du bon oncle était-elle toujours ornée de quelque beau plat de truites. Une autre distraction fort agréable consistait dans la cueillette des champignons, dont abondaient les superbes

garennes qui forment la ceinture du village. Ils organisaient aussi tous les ans une grande promenade ou partie de plaisir, à laquelle étaient conviés tous leurs amis, sur le plus haut sommet de la chaîne des Monédières, d'où l'on jouit d'un magnifique coup d'œil. La revue des matières classiques ou théologiques, la lecture de quelques bons livres, la préparation d'un sermon qu'ils devaient prêcher en rentrant au Séminaire, enfin les exercices journaliers de piété, occupaient le reste de leurs loisirs. Et quand ils se trouvaient réunis à table à côté de leur bon oncle, c'était des conversations aimables, des joutes de bons mots, des controverses animées, qui stimulaient leur ardeur pour l'étude, mais où l'amitié fraternelle avait toujours le dernier mot.

Louis entra au Grand-Séminaire de Tulle le 1er octobre 1846. Son aîné l'y avait précédé de deux ans. Cette maison avait alors pour supérieur M. Porte, originaire de la petite ville de Bort, homme d'expérience, à l'intelligence élevée et à la main ferme. M. Fontugne professait le dogme. Par l'ouverture de son caractère et l'affabilité de ses manières, ce directeur s'était concilié l'amour et la confiance des séminaristes, surtout des frères Soullier, aussi les vit-on répandre des larmes quand ils apprirent, au bout de l'année classique, que cet excellent maître venait d'être transféré à Bourges, et l'aîné même s'écria : « Je me prends à douter de ma vocation; M. Fontugne est le seul homme qui a su me comprendre ! »

Au commencement d'octobre 1847, Martial rejoignit ses frères au Grand-Séminaire. Deux mois plus tard, parut tout à coup à l'évêché de Tulle un vénérable religieux, portant un grand crucifix suspendu à sa ceinture. C'était le P. Léonard, de la congrégation des Oblats de Marie-Immaculée. Il venait, muni d'une lettre de recommandation de l'évêque de Marseille, et cherchait à recueillir des vocations pour les lointaines missions de l'Amérique du nord. Après en avoir obtenu la permission de Mgr Berteaud, il s'établit au Grand-Séminaire

et donna pendant quelques jours des conférences aux jeunes étudiants. Il parlait simplement, sans recherche, mais avec une conviction profonde et une foi à transporter les montagnes. Il exposait les peines, les mérites, les joies et les récompenses de la vie religieuse. Il décrivait les coutumes des Sauvages au milieu desquels il avait vécu pendant de longues années ; racontait ses excursions au milieu des forêts vierges du Nouveau-Monde, ses voyages en bateau d'écorce sur les grands lacs, ou sur les neiges glacées en traîneaux tirés par des chiens ; ses chasses et ses pêches pour se procurer la nourriture au milieu des déserts. Pendant les récréations, les récits du Père Léonard s'agrémentaient du chant de cantiques en langue sauvage. Les séminaristes faisaient cercle autour de lui et buvaient avidement ses paroles.

Quel ne fut pas l'étonnement de ses deux frères lorsque un soir, pendant qu'ils étudiaient la théologie près du foyer, Louis leur annonça tout à coup qu'il allait partir pour les missions ! Ils crurent d'abord à une plaisanterie. Mais Louis répondit à leurs objections avec tant de fermeté, tant d'énergie, que force leur fut d'ajouter foi à ses paroles. Ce fut un ébranlement dans tout le Séminaire et comme une poussée vers l'apostolat. On parlait d'une dizaine d'étudiants qui allaient partir à la suite du Père Léonard.

Sans balancer un instant, Louis se rendit à Saint-Augustin pour informer son oncle de sa résolution, et en obtenir la permission de partir. Après avoir réfléchi et prié, découvrant dans cet acte tous les signes d'une vraie vocation, le bon oncle donna son consentement. Et qu'avait-il recherché du reste en faisant élever ses neveux, si ce n'est la gloire de Dieu et le salut des âmes ? Ses désirs ne commençaient-ils pas à se réaliser même au delà de ses espérances? Il embrassa donc Louis et lui dit d'aller généreusement où la voix de Dieu l'appelait.

Le consentement de la mère fut plus difficile à obtenir. Aidée de tous ses autres enfants et de tous les membres de sa

parenté, la pauvre veuve fit mille représentations à son fils, en versant des torrents de larmes. Louis avait le cœur brisé et pleurait lui-même abondamment, mais il ne cessait de répondre : « C'est le bon Dieu qui m'appelle. Ne faut-il pas que j'obéisse à la voix de Dieu ? » A la fin, la mère qui était bonne et pieuse, comprit qu'une chrétienne ne doit rien refuser au Seigneur, se soumit avec résignation et donna aussi son acquiescement.

Louis revint à Tulle, le cœur bien gros de tous ces déchirements, mais l'âme ravie et détachée de tous les biens de la terre. Toutefois, il n'était pas au bout de ses difficultés. Mgr Berteaud, qui avait d'abord consenti au départ, voyant le mouvement d'émigration qui se déclarait dans le Grand-Séminaire, et très désappointé de se voir privé de ses meilleurs sujets, menaçait de révoquer les permissions déjà accordées. Il y avait tout à craindre d'un tempérament irritable. Louis, d'après les conseils de son directeur, pour éviter les saillies de la mauvaise humeur du prélat, n'alla réclamer sa bénédiction que la veille du départ.

Il se mit en route le 31 janvier 1848, n'emportant que ses habits et un petit sac de toile noire, qu'il avait demandé à sa mère, et où il avait logé des livres de piété et quelques provisions pour le voyage. Ses frères et quelques amis particuliers, qui soupiraient comme lui après la vie apostolique, l'accompagnèrent longtemps pendant que la voiture gravissait les pentes de la route d'Auvergne. Il fallut bien pourtant se séparer, et ce n'est pas sans verser d'abondantes larmes qu'ils se dirent le dernier adieu. Ils pensaient ne plus le revoir, et lui-même partait dans la persuasion qu'il ne reviendrait plus au pays.

En même temps que lui se rendirent au noviciat de Notre-Dame de l'Osier, dans l'Isère, Joseph Bargy, du Lonzac, qui entra aussi dans la Congrégation des Oblats, et le portier du Grand-Séminaire de Tulle, Jean Juge, originaire de Lubersac, qui voulait prendre l'habit des frères dans la même société.

Ce dernier avait trop présumé de ses forces. Après quelques jours passés au noviciat, il se sentit épouvanté par la vie pauvre et les austérités de la règle, et se hâta de rentrer à Tulle. Par un bonheur providentiel, sa place n'était pas encore occupée. Il la reprit avec joie et ne parla plus de partir.

Mgr Berteaud, qui n'avait pas voulu revenir d'abord sur sa parole, prit dès lors des mesures pour empêcher les séminaristes de quitter son diocèse. C'est ainsi que l'abbé Léon Delpeuch, de Bort, dût remplir pendant quelques années les fonctions de professeur au Petit-Séminaire de Brive pour pouvoir obtenir la permission d'entrer à son tour au noviciat de l'Osier.

---

# CHAPITRE III

NOVICIAT, ÉTUDES THÉOLOGIQUES, PROFESSION RELIGIEUSE. — NOTRE-DAME DE L'OSIER, MARSEILLE.

— 1848-1850 —

En 1848, la plupart des chemins de fer n'existaient encore que sur le papier. Quatre ans plus tard, en 1852, la grande ligne qui traverse la France de Paris à Toulouse, ne s'avançait encore que jusqu'à Vierzon. Nos jeunes voyageurs furent donc obligés de prendre la diligence pour se rendre au noviciat. Ils allèrent d'abord à Clermont-Ferrand en traversant pendant la nuit les hautes montagnes d'Auvergne, puis à Lyon en passant par Thiers, Noirétable et Feurs, l'antique capitale du Forez. A Lyon, ils prirent la voiture de Saint-Marcellin, et de cette dernière étape ils arrivèrent à Vinay, chef-lieu de canton du département de l'Isère. Notre-Dame de l'Osier, où ils se rendaient, est à 4 kilomètres de Vinay. On y monte par une route tracée en pente douce dans les flancs d'une colline. Le sanctuaire de Notre-Dame s'élève

sur un plateau vaste et fertile, au milieu des jardins, des champs cultivés, des bois et des prairies.

Ce lieu se nommait anciennement les ***Plantées***. Il doit son nom de l'Osier à un événement miraculeux survenu au milieu du XVII^e siècle.

Là vivait en 1649, un calviniste fanatique, nommé Port-Combet, qui non content de blasphémer contre les dogmes de l'Eglise catholique, se faisait une joie et presque un devoir de profaner ses fêtes. Il nourrissait surtout une haine farouche contre la Sainte Vierge. Aussi le jour de l'Annonciation de cette année-là, fête alors chômée d'après les lois religieuses et civiles, il se munit d'une serpe et d'une échelle et alla tailler ses osiers. Il venait de couper quelques branches, quand tout à coup, ô prodige ! le sang jaillit des entailles et inonde la serpette et les habits de l'hérétique. Surpris mais doutant encore, il recommence trois fois son œuvre, et trois fois encore le sang coule avec abondance.

Cet événement fit grand bruit dans le pays. On venait des endroits voisins pour visiter l'osier miraculeux, et on en coupait les branches comme un pieux souvenir. Le calviniste fut tout bouleversé par ce miracle. On le surprenait quelquefois le soir priant à genoux devant l'osier, mais il n'abjurait pas ses erreurs, craignant les menaces des protestants alors très nombreux dans le pays, surtout dans la paroisse de l'Albenc.

Sept ans plus tard, en 1656, la Sainte Vierge lui apparut à 200 mètres environ de l'osier, au moment où il labourait son champ, lui annonça sa mort prochaine, et le menaça des supplices éternels s'il persévérait dans son endurcissement. Après avoir tergiversé encore quelque temps, Port-Combet tomba malade, se convertit enfin, fit son abjuration, reçut les derniers sacrements et mourut dans les sentiments de la plus vive piété.

Seize jours avant sa mort il avait vendu à une pieuse asso-

ciation la terre de l'osier miraculeux. Le seigneur de l'endroit, le marquis de Lestang, et sa pieuse épouse, Marguerite de Montagny, y firent construire une chapelle. En 1664, le nouveau pèlerinage fut confié aux Augustins de Vinay. Ils y construisirent le monastère qui subsiste encore et desservirent le sanctuaire jusqu'à la Révolution française.

A cette époque néfaste, la chapelle et le monastère furent pillés et profanés. Cependant la statue de la Vierge et le bois miraculeux de l'osier, grâce à la pieuse industrie de deux femmes, échappèrent à la fureur des révolutionnaires. La chapelle fut rouverte en 1808 par les soins du curé de Vinay, mais le pèlerinage ne commença réellement à ressusciter qu'en 1833. Un missionnaire de Provence, ancien chanoine démissionnaire de Marseille, M. Dupuy, se disant guéri d'une maladie dangereuse par l'intercession de Notre-Dame de l'Osier, résolut de restaurer cet antique pèlerinage. Après s'être concerté avec l'évêque de Grenoble, Mgr de Bruillard, il commença par racheter et restaurer l'ancien monastère des Augustins, il se fit ensuite nommer curé de l'Osier, et remit enfin cette paroisse entre les mains des fils de Mgr de Mazenod. Les Oblats en prirent possession en 1834 et y établirent leur noviciat. Le P. Vincens en fut le premier supérieur. « C'est un homme dont vous serez content, écrivait le vénérable fondateur à son collègue de Grenoble, il a toutes les qualités pour réussir. » C'est lui en effet qui releva le pèlerinage, en réforma les abus, et donna un éclat jusqu'alors inconnu aux cérémonies du culte. Joignant le zèle à la piété, il parcourut les montagnes du Dauphiné et les évangélisa en y prêchant de nombreuses missions. Il était vénéré comme un saint dans la contrée, et presque adoré dans l'intérieur du monastère par les jeunes novices qu'il dirigeait à grands pas dans les voies de la vertu.

Nos jeunes Limousins furent accueillis par lui à bras ouverts et gagnés dès le premier instant par sa bonté paternelle.

Les règles des Oblats prescrivent de recevoir d'abord seulement comme des hôtes les jeunes gens qui viennent frapper à la porte de la Congrégation, de les loger à part, et de les soumettre à une retraite d'au moins quinze ou vingt jours, afin d'étudier leurs dispositions, leurs qualités et leurs défauts, mais cette retraite fut abrégée pour les nouveaux postulants. Le sacrifice qu'ils venaient de faire en quittant leur pays et leurs parents, ne manifestait-il pas assez hautement la sincérité et la pureté de leur vocation ? Ils furent donc admis au nombre des novices, le 14 février, après huit jours de recueillement. Le noviciat se composait de 52 membres.

Nous ne nous attarderons pas à décrire les exercices et les occupations du noviciat. Que de travail pour former un apôtre ! Etudier jusque dans les moindres détails les articles de la règle ; se pénétrer de l'excellence des trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, qui constituent la base de tous les ordres religieux ; arracher de son cœur tout amour désordonné de la parenté et du sol natal ; regarder comme de la boue toutes les richesses du monde ; imiter la pureté et le recueillement des anges ; se soumettre d'esprit et de cœur à la volonté d'un supérieur ; brûler d'amour et de zèle pour l'Eglise ; soupirer après la conversion des âmes ; s'efforcer de reproduire en soi-même les traits du divin Maître ; tel est le travail quotidien du jeune novice. C'est vers ce but que convergent tous les exercices : prière vocale, oraison, saint-sacrifice, examen particulier, visites au Saint-Sacrement, récitations du chapelet et de l'office divin, conférences spirituelles, jeûnes, mortifications, confessions et communions, toutes les pratiques destinées à sanctifier les âmes, en les élevant par degrés jusqu'aux sommets de la perfection.

Dans cette charmante solitude de l'Osier, éloignée de tous les bruits du monde, au milieu des vergers et des bocages, le travail intérieur de la grâce se révélait par le recueillement de Louis, la modestie de son maintien, la joie qui reluisait

sur son visage. Les lettres adressées par lui de cet asile embaumé exhalaient un parfum céleste. On se les passait de main en main parmi les membres de la famille. Nous serions heureux de pouvoir en reproduire quelques extraits pour l'édification des lecteurs, mais ces lettres aussi bien que la plupart de celles qu'il écrivit pendant sa vie de missionnaire, ont disparu. Une de ses cousines, Mme Marcellin, du Lonzac, celle-là même qui lui avait donné les premières leçons de lecture, les ayant réclamées avec instance, on les lui remit, et comme elle mourut peu de temps après, ces lettres furent perdues.

Cependant le calme profond dont on jouissait à l'Osier faillit être troublé dès le commencement. La monarchie bâtarde de Louis-Philippe fut renversée vers la fin de février et la République proclamée. On craignait de graves désordres à cette occasion. Les prêtres séculiers, les religieux surtout redoutaient les emportements de la fureur populaire. C'est le contraire qui arriva. La nouvelle République se montra respectueuse envers la religion et réclama les bénédictions de l'Eglise pour ses drapeaux et ses arbres de liberté. Il y eut cependant des troubles et des violences à divers endroits.

Les révolutionnaires de Vinay formèrent le complot de se rendre chez les Pères de l'Osier, pendant la nuit, sous prétexte de leur porter un drapeau. Les intentions paraissaient mauvaises. Grand émoi dans le monastère à cette nouvelle. Le P. Vincens, religieux éminent par la science, la piété et les vertus sacerdotales, n'était pas doué de l'aplomb et de la fermeté nécessaires dans ces difficiles circonstances. « Que faut-il faire ? demanda-t-il au P. Burfin. Devons-nous fermer les portes ou les ouvrir ? » C'était vers les 10 heures du soir, que les émeutiers devaient se présenter à la porte du couvent. « Faites coucher la communauté, répondit le P. Burfin, et retirez-vous vous-même dans votre cellule, je me charge de les recevoir. »

C'était un dimanche, dans les premiers jours du mois de mars. Des cris retentirent sur la place publique : on pérorait, on chantait, on vociférait. Le P. Burfin surveillait les mouvements du haut d'une lucarne du grenier. Il se fit tout à coup un grand silence. Les perturbateurs ne se sentant pas soutenus par le Gouvernement, délibéraient sans doute sur le parti à prendre. Enfin ils agitent violemment la sonnette du monastère. Deux frères qui veillaient accourent et demandent des ordres. « Ouvrez, dit le Père, et s'avançant sur le seuil de la porte : Que faites-vous là, mes amis, en plein air, au milieu de la neige et de la boue, exposés au vent et au froid ? vous allez prendre du mal, hâtez-vous d'entrer. »

Le corridor est aussitôt envahi, mais les révolutionnaires embarrassés gardaient le silence. Enfin, l'un des principaux chefs prit la parole : « Nous sommes venus vous porter un drapeau et proclamer la République. — Très bien, nous allons trinquer ensemble à la République. » On apporte du vin et l'on fraternise. Déjà ces hommes s'étaient apprivoisés et donnaient des poignées de main au Révérend Père. Celui-ci, après maintes manifestations, profitant d'un moment opportun, éleva la voix et demanda : « La République n'est-elle pas le régime de la liberté ? — Assurément, répondirent tous les buveurs. — Eh bien, mes amis, je vous en prie, laissez à cinquante jeunes gens abrités sous notre toit la liberté de dormir. » De grands éclats de rire répondirent à ces paroles, et la maison fut vidée en un instant.

Ces allures franches et joviales rendirent le P. Burfin très populaire dans le pays, et il ne pouvait plus passer à Vinay sans recevoir de grands coups de chapeau.

Au mois de septembre de cette même année, le bon curé de Saint-Augustin profita de l'époque des vacances pour confier sa paroisse à un professeur du Petit-Séminaire de Servières, et se rendit au noviciat de l'Osier pour y voir encore une fois son neveu, avant son départ pour les missions

étrangères. Il reçut dans cette maison le plus gracieux accueil. Louis, mieux portant que jamais, lui parut tout joyeux et comme transfiguré par la grâce. On lui fit visiter tous les sanctuaires de l'endroit : la chapelle de l'osier miraculeux, la chapelle de Bon-Rencontre, bâtie à l'endroit où la Sainte Vierge avait apparu à Port-Combet, et le lieu où elle avait repris son vol vers le ciel. On le conduisit aussi dans les villes voisines, à Voiron, à Grenoble, à la Grande-Chartreuse. Louis et Joseph Bargy l'accompagnèrent dans ce monastère. Ils louèrent à Saint-Laurent du Pont un mulet pour porter le vénérable curé, car la route à cette époque était bien plus étroite et bien plus raboteuse qu'aujourd'hui. On fermait tous les soirs l'entrée de la solitude avec une porte de fer. Le bon vieillard revint enchanté de cette excursion, mais ce qui le satisfit le plus, ce fut une parole que le Supérieur du noviciat murmura discrètement à son oreille : « Votre neveu est un sujet d'élite, et tout me porte à croire, qu'au lieu de l'envoyer dans les missions étrangères, on le retiendra en France, où il peut rendre de plus importants services. »

Dans les premiers jours du mois de novembre, Louis fut envoyé avec plusieurs autres novices au Grand-Séminaire de Marseille, pour y reprendre le cours de ses études théologiques.

A première vue, la Provence ne répondit pas à la magnifique description qu'on lui en avait faite. « Je préfère, écrivit-il, le Limousin avec ses montagnes, ses bruyères et ses châtaigniers aux plaines de la Provence, extrêmement riches sans doute, mais d'une richesse d'emprunt, dépouillées qu'elles sont de leurs vieilles forêts de haute futaie que l'on a coupées pour faire place aux oliviers couleur de cendre, et entièrement dépourvues de ces belles rivières qui arrosent en si grand nombre les prairies de la Corrèze. En les voyant de loin, elles ne présentent à l'œil qu'une surface unie, monotone, aride. C'est à peine si le regard peut se reposer sur

quelques touffes de pins, qui croissent çà et là devant les maisons de campagne pour y donner de l'ombrage. Je ne sais si je suis partial sans m'en apercevoir, mais j'ai beau faire, j'aime mieux les campagnes du Limousin que celles de la Provence ; je préfère surtout les arbres vigoureux de Beyssac et du Tourondel à nos mûriers, oliviers, grenadiers, amandiers tout rabougris, tristes et rampants. » Beyssac et le Tourondel sont deux anciennes résidences seigneuriales de la paroisse de Saint-Augustin. On y admirait à cette époque des arbres superbes aux troncs larges et solides comme les colonnes d'un temple, et aux tiges élancées comme les mâts des navires.

Le changement de climat et de régime fatiguèrent beaucoup notre jeune théologien, aussi bien que ses autres compagnons de noviciat, et peut-être cet état de souffrance lui faisait-il voir sous de sombres couleurs les campagnes de la Provence.

A peine guéri de son indisposition, Louis se remit avec ardeur à l'étude. Le dogme, la morale, l'Ecriture sainte, l'histoire ecclésiastique se partagèrent son temps avec la langue anglaise, dont la connaissance est indispensable dans la plupart des missions étrangères.

Le Grand-Séminaire de Marseille, alors dirigé par les Oblats, comprenait deux catégories d'étudiants. Les uns se destinaient au service du diocèse de Marseille, les autres se préparaient à la grande œuvre des missions. Les études étaient les mêmes, les récréations, les repas se prenaient en commun. C'est ainsi que Louis Soullier fit la connaissance de quelques sujets d'élite devenus depuis des membres distingués du clergé de Marseille. Nous citerons en particulier M. Cazeneuve, curé de l'importante paroisse de Saint-Vincent de Paul. Ils s'attachèrent l'un à l'autre par les liens d'une étroite amitié, et ne manquèrent pas de s'en donner des preuves toutes les fois que les circonstances leur en fournirent l'occasion.

Louis fut appelé à faire sa profession religieuse le 17 février 1849, jour anniversaire de l'approbation de la règle des Oblats par le pape Léon XII. Aux trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, il joignit, selon la prescription des constitutions, celui de persévérer jusqu'à la mort dans la congrégation à laquelle il se donnait. Il serait difficile de dire avec quelle ferveur, avec quel amour, il prononça ce serment qui l'engageait pour le reste de sa vie. Jamais il n'en perdit le souvenir, et chaque année, au même jour, il avait soin de renouveler ce don complet et absolu qu'il avait fait de sa personne. Il regarda toujours cette journée comme la plus importante, la plus solennelle de sa vie, la journée décisive.

Toute la famille l'avait accompagné de ses vœux et de ses prières au pied de l'autel. Son bon oncle lui en donnait l'assurance : « Vos tantes religieuses et votre sœur novice ont fait la sainte communion pour vous. Votre mère a puisé à la sainte table la force nécessaire pour son offrande, en même temps que la victime sacrée était inondée de mes larmes sur l'autel de Saint-Augustin. Beaucoup de paroissiens étaient venus nous donner des preuves de leur affection en unissant leurs prières aux nôtres. Votre mère a aussi fait célébrer le même jour une messe dans la chapelle de Notre-Dame du Pont à Corrèze. » — « Oh ! mon Dieu, s'écrie le jeune profès, vous seul pouvez récompenser dignement de tels parents ! »

Il fait en même temps éclater les transports de sa joie et de son amour. « Maintenant que j'appartiens définitivement à la société des Oblats, maintenant que je porte la croix sur ma poitrine et le scapulaire de la Vierge immaculée sur mon cœur, il me semble que je suis mieux disposé à faire tout ce que le bon Dieu voudra de moi, et que si sa sainte volonté est de me mettre à l'épreuve de la souffrance, je suis prêt, dans ma faiblesse, à lui en rendre des actions de grâces. C'est mon plus grand désir, et je ne demande pas mieux que

de fournir, le reste de mes jours, une carrière d'expiation, en vue de tant d'années que j'ai passées dans une déplorable tiédeur. En attendant l'heureux moment qui me verra marcher sur les traces de nos glorieux et saints missionnaires, je me plais à prendre pour devise et à répéter ces paroles dictées par l'enthousiasme le plus sublime : ***mihi absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.*** (Galat. VI, 14.)

---

# CHAPITRE IV

MGR DE MAZENOD. — THÈSE SUR L'IMMACULÉE-CONCEPTION. — NOTRE-DAME DE LA GARDE. — NOTRE-DAME DE LUMIÈRES. — SACERDOCE. — RETOUR AU PAYS NATAL. — PASSAGE A PARIS. — ARRIVÉE A NANCY.

— 1849-1850 —

Le diocèse de Marseille avait alors à sa tête un évêque de haute origine et de rare distinction, Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod. Ce prélat était né à Aix, capitale de la Provence, le 1er août 1782. Il fut élevé à l'école du malheur, la meilleure de toutes pour former des hommes solidement trempés. Son père, président du parlement de la province, s'était posé en adversaire du célèbre Mirabeau, et l'avait fait échouer dans les collèges électoraux de la noblesse, aussi s'était-il rendu odieux à la faction populaire. Des émeutiers vinrent l'assiéger dans son château, et ce n'est qu'à travers des périls sans nombre qu'il parvint à s'échapper, en compagnie d'un de ses frères, sauvé lui aussi comme par miracle.

Retiré à Nice, aux frontières de la France, il y attira son

fils, qui n'avait pas encore neuf ans. C'est dans cette ville que le jeune exilé commença à parler la langue italienne, dont il devait se servir plus tard avec grand avantage. Quelques mois après, son père l'envoya commencer ses études de latin au collège des nobles de Turin, alors placé sous la direction des Pères barnabites.

Il y était depuis trois ans quand les armées françaises envahirent l'Italie. La famille de Mazenod dut se réfugier d'abord à Venise, au milieu des lagunes de la mer, puis à Naples, et enfin à Palerme dans la Sicile.

Quand Bonaparte eut rétabli l'ordre en France, Eugène revint à Aix auprès de sa mère. Il resta six ans dans cette ville, se livrant avec ardeur à l'étude pour compléter ses connaissances, fréquentant assidûment les églises, menant une conduite exemplaire et s'occupant d'œuvres de charité. Il visitait surtout les pauvres, les malades et les prisonniers. Enfin en 1808, après avoir longuement mûri sa vocation, il alla à Paris frapper à la porte du Séminaire de Saint-Sulpice.

Ce fut un des élèves les plus sérieux et les plus brillants de cette réunion de jeunes gens qui se préparaient aux ordres sacrés. Il se concilia l'amitié du supérieur de la maison, l'éminent abbé Emery, et de son successeur, M. Duclaux. Aussi fut-il choisi pour directeur du Grand-Séminaire de Paris, lorsque l'Empereur congédia les maîtres de cette maison. Telle était la pureté de sa foi, qu'il ne voulut pas se laisser imposer les mains par le cardinal Maury, qui administrait le diocèse de Paris contre la volonté du Pape, et se rendit à Amiens pour s'y faire ordonner prêtre.

De retour à Aix, il y inaugura son ministère pendant le carême de 1813, en prêchant, tous les dimanches, en langue provençale, aux domestiques, aux ouvriers et aux mendiants. Ces instructions obtinrent un succès extraordinaire. Du premier coup, le public reconnut dans le jeune prêtre un orateur et un saint.

A cette époque, la situation de l'Eglise de France paraissait tout à fait déplorable. Le sol était encore tout jonché des ruines accumulées par la Révolution. Les ordres religieux avaient été dispersés et détruits. Le clergé, dépouillé de ses biens, ravagé par la mort, l'exil, le schisme et l'apostasie, délaissé par les classes aisées, avait bien de la peine à reformer ses rangs. Plusieurs paroisses manquaient de pasteurs. Les populations, abandonnées à elles-mêmes, croupissaient dans l'ignorance, l'indifférence et l'incrédulité.

La vue de ces maux, surtout de cette disette d'ouvriers évangéliques, inspira à l'abbé de Mazenod l'idée de fonder une congrégation. « Il lui semblait, écrivait-il, que s'il pouvait réunir en un corps quelques prêtres vraiment zélés, d'un désintéressement à toute épreuve, solidement vertueux, des hommes apostoliques en un mot, qui, ayant à cœur leur propre sanctification, se donnassent tout entiers à la conversion des âmes, il remédierait autant que possible aux maux de l'Eglise et procurerait un grand bien. »

A son appel, accoururent cinq jeunes prêtres, tous remplis de zèle, de courage et de dévouement. A leur tête se trouvait l'abbé Tempier, alors vicaire à Arles, qui devait devenir le compagnon inséparable de l'abbé de Mazenod, le directeur de sa conscience, le bras droit de ses œuvres. La nouvelle société fut fondée.

Dans le principe, les nouveaux compagnons n'étaient unis les uns aux autres que par les liens d'une affection mutuelle, à l'exemple des disciples de saint Philippe de Néri et des fils de M. Olier ; mais après quelques années d'essai, se voyant obligés de se disperser dans plusieurs diocèses, ils sentirent le besoin de s'enchaîner par des liens indestructibles, et prièrent leur chef de leur donner une règle. M. de Mazenod fut s'enfermer pendant quelque temps dans un vieux château seigneurial, qu'il avait hérité de ses pères, et là, séparé du monde, enfoncé dans la solitude et la méditation, ne con-

versant plus comme Moïse qu'avec le Seigneur et ses anges, il écrivit ces admirables constitutions, empreintes de sagesse et d'expérience, qui servent de base à la congrégation des Oblats.

Les premiers vœux furent solennellement prononcés dans l'ancienne chapelle des carmélites d'Aix, le 1er novembre 1818, et les constitutions approuvées par le Saint-Siège en 1826.

A cette dernière date, les Oblats ne possédaient encore que quatre résidences, mais dès les années suivantes, ils s'établissaient à Ajaccio et à Vico dans l'île de Corse, à Notre-Dame de l'Osier dans le diocèse de Grenoble, et à Notre-Dame de Lumières dans le diocèse d'Avignon.

En 1837, le P. de Mazenod, déjà sacré à Rome sous le titre d'évêque d'Icosie, remplaçait sur le siège de Marseille son vénérable oncle, Mgr Fortuné de Mazenod, démissionnaire en sa faveur. En 1841, il donnait lui-même l'onction épiscopale à l'un de ses enfants, le P. Guibert, qui venait d'être nommé évêque de Viviers, et devait être plus tard revêtu des plus hautes dignités de l'Eglise.

A partir de ce moment, la congrégation des Oblats de Marie-Immaculée prit une merveilleuse extension. Des colonies de missionnaires furent envoyées au Canada, au Texas, dans l'île de Ceylan, chez les Zoulous et les Cafres, au sud de l'Afrique. On aurait été tenté d'accuser le fondateur d'audace et de témérité, mais il n'acceptait ces œuvres lointaines qu'après de longues réflexions et après avoir beaucoup prié, lorsque la volonté de Dieu lui avait été clairement manifestée. Aussi la Providence ne lui fit-elle jamais défaut. Les secours pécuniaires et les vocations lui arrivaient en proportion de l'étendue et de la multiplicité des sacrifices qu'il s'imposait pour le salut des âmes. Ses œuvres prospéraient de plus en plus.

Cet illustre évêque avait été doué par la nature d'une

intelligence vive, d'un caractère franc et loyal, d'une volonté énergique, d'un cœur bon et extrêmement sensible. La grâce avait ajouté à ces qualités un charme inexprimable qui fascinait tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher. Louis Soullier fut séduit dès le premier abord.

Le 19 mars 1849, on célébrait au Grand-Séminaire de Marseille une des fêtes patronales du prélat. « Ce fut un beau jour pour nous, écrit le jeune profès à son frère aîné. Je voudrais pouvoir te peindre l'inépuisable trésor de bonté qu'il y a dans cet évêque. Quand il est avec ses enfants, il fait trève avec toutes les exigences de l'étiquette et devient, on dirait, plus enfant qu'eux, de sorte qu'en le voyant et en l'entendant, on se croit au sein de la famille la plus unie, surtout quand nous sommes tous autour de cet excellent père. Alors on oublie presque son pays et ses parents, et l'on ne peut que remercier le bon Dieu qui ne nous a fait quitter notre famille que pour nous en donner une autre plus nombreuse et tout aussi dévouée.

« Ce jour-là, dans la matinée, j'assistai en qualité de porte-insignes, à l'ordination d'un jeune prêtre breton, arrivé tout récemment du noviciat de Nancy et destiné à la mission de Ceylan. Dans l'espace de quinze jours, il a reçu trois grâces qui à elles seules suffiraient pour remplir toute une vie humaine. Il lui a été donné de prononcer la formule de sa consécration à Dieu et à Marie ; son âme a reçu le caractère indélébile du sacerdoce, et aussitôt après ses pieds ont quitté le sol de la patrie pour se lancer dans la glorieuse carrière des apôtres et des martyrs. La veille de son départ pour l'Orient, cet intéressant jeune homme est allé dire sa première messe à la chapelle de Notre-Dame de la Garde.

« Cette chapelle, qui date du XIII^e^ siècle, est bâtie sur la cime d'un roc escarpé, entre Marseille et la mer. De son sommet, la vue s'étend à l'infini sur la vaste étendue des flots. C'est là que règne paisible et retirée la protectrice, la *Bonne*

*Mère* de Marseille. Le marbre de son pavé est usé au contact des pèlerins et sa glorieuse madone reçoit les dernières pensées et le dernier regard du marin provençal qui s'éloigne de sa patrie. C'est là que le jeune Père de la Bretagne a offert pour la première fois l'Hostie sainte. Le soir du même jour toute notre communauté allait pieusement se prosterner aux pieds de la toute-puissante madone, et sollicitait de l'étoile de la mer un heureux voyage pour le nouveau prêtre et pour ses compagnons de route. C'est vendredi qu'ils sont partis à bord d'un magnifique bateau à vapeur. Ils vont en droite ligne à Ceylan, en passant par l'Egypte. Leur départ n'a point laissé de tristesse parmi nous, bien que nous leur fussions étroitement unis. Nous sommes tous comme l'oiseau sur la branche, prêts à nous envoler au premier signal. Quand quelqu'un des nôtres part, il emporte l'espérance de nous revoir, sinon tous, au moins quelques-uns, et ne pouvant faire de choix, son espoir s'étend sur tous. Du reste, nous ne formons qu'une grande famille étendue sur la surface de la terre, et dont tous les membres sont étroitement unis par les liens de la prière et du plus doux commerce de lettres. En ce moment même, on va nous lire une lettre d'un de nos frères d'Amérique, que je n'ai connu que pendant les premiers jours de mon noviciat, mais dont je n'ai pas laissé d'apprécier le caractère simple, cordial et dévoué.

« Telles sont, mon cher Joseph, les jouissances, tels sont les délassements que notre mère, la congrégation de Marie-Immaculée, fournit à ses enfants. Si tu ajoutes à ces jouissances qui nous viennent des extrémités de l'univers, du couchant et de l'aurore, les charmes que je puise naturellement dans la compagnie de quarante frères recueillis par la main de Dieu dans presque tous les pays de l'Europe, et réunis dans une arche d'alliance pour voguer avec harmonie et charité vers un même but ; si tu réunis tout cela, tu n'auras pas de peine à comprendre la vie douce et facile que je mène ici. »

Le 22 avril, il écrivait à son frère Martial :

« Les derniers vaisseaux de la flotte expéditionnaire de Rome sont sortis ce matin du nouveau port de la ville de Marseille, construit au pied des murs de notre Séminaire. Deux frégates à vapeur ont reçu à leur bord, sous mes yeux, les troupes de ligne destinées à occuper Rome. D'autres troupes s'embarquaient en même temps à Toulon. Je ne sais quel est le nombre des pièces d'artillerie, mais on n'a cessé d'en conduire toute la semaine, malgré le soulèvement et la fureur de la mer qui, ces jours derniers, semblait vouloir mettre un obstacle insurmontable à la sainte expédition. L'escadre sera magnifique, et l'armée se composera, dit-on, d'une quinzaine de mille hommes. C'est bien plus qu'il n'en faut pour mettre à la raison les quelques brigands qui tyrannisent la Ville éternelle. Aussi nos soldats semblent-ils en s'embarquant aller à une noce. »

Trois jours après, l'escadre française arrivait à Civitta-Vecchia. Le lendemain le général Oudinot, commandant de l'armée, adressait une proclamation aux habitants des Etats pontificaux. Le 30, il arrivait avec ses troupes sous les murs de Rome. Diverses négociations diplomatiques retinrent les troupes oisives pendant un mois. Le siège ne commença que le 4 juin. Le 3 juillet, la ville fut occupée par nos troupes, et bientôt le drapeau du Saint-Siège flotta de nouveau sur le fort Saint-Ange.

Le bruit avait couru plusieurs fois à Marseille que le Saint-Père viendrait chercher un refuge en France. Le général Cavaignac, alors président de la République, l'y avait invité. Le Conseil général de Vaucluse et le Conseil municipal d'Avignon avaient mis à sa disposition l'ancien château des papes. C'est dans cette attente que le jeune profès des Oblats s'écriait : « Quel plus beau jour que celui où il nous sera donné de rendre nos hommages au Vicaire de Jésus-Christ ! Qu'il vienne, et qu'il vienne au plus vite ! »

Ce souhait ne devait pas être exaucé. Le Souverain Pontife rentra directement à Rome le 12 avril 1850.

Le 2 juin 1849, Louis écrivait encore à son frère :

« Je vais être engagé pour jamais dans la milice sainte. L'ordination générale au Grand-Séminaire de Marseille aura lieu le jour de la Saint-Jean-Baptiste, 24 juin. Elle sera aussi brillante qu'on peut le désirer, vu que presque tous les Séminaristes et Oblats y prendront part. Mais, me demandez-vous, où avez-vous reçu les ordres mineurs pour être appelé maintenant au sous-diaconat ? Je ne les ai reçus nulle part. Aussi ne s'agit-il de rien moins que d'une double ordination dans le même jour. Mon étonnement n'est pas moindre que le vôtre, non pas de ce que l'on me confère le sous-diaconat en même temps que les ordres mineurs, mais de ce que pauvre, misérable, aveugle et nu, je suis appelé à une si haute dignité. »

Depuis son arrivée au Grand-Séminaire de Marseille, Louis y remplissait les fonctions d'infirmier. C'est un office qui exige beaucoup de bonté, de patience, de douceur et de charité. Il s'en acquittait à merveille, visitant souvent les malades, leur procurant les secours des médecins, leur préparant les remèdes, leur portant leurs repas, leur procurant de petites douceurs, les consolant et les encourageant par de bonnes paroles. C'est ainsi qu'il leur souhaitait des pieds chauds, une tête froide et un estomac sain; et quand il les voyait suffisamment guéris, il les congédiait en leur disant : « Vous pouvez maintenant partir, car vous avez bon œil, bon pied et bonne dent. »

Mais il arriva que l'infirmier devint infirme à son tour, sans doute pour avoir trop travaillé. Les supérieurs durent l'envoyer pendant les vacances à Notre-Dame de Lumières, dans le diocèse d'Avignon, en compagnie d'un de ses condisciples nommé Pellerin, afin de lui procurer du repos et de lui faire respirer le grand air. On leur recommanda de laisser dormir

leurs livres, de faire de longues promenades et de se livrer à des exercices corporels.

Notre-Dame de Lumières est le nom d'un sanctuaire situé à mi-chemin entre Apt et Cavaillon, à cinq minutes de la voie ferrée. Il dépend de la paroisse de Goult et se compose d'un monastère, d'une église, d'une hôtellerie, d'un jardin extrêmement agréable et fertile arrosé par un ruisseau et d'un coteau planté de pins verts et que domine une chapelle dédiée à l'archange saint Michel. Tous ces bâtiments ont été élevés par les Carmes et portent l'empreinte des traditions de cet ordre. L'église est vaste et belle, et le maître-autel, comme au Carmel de Palestine, est dressé sur une voûte à laquelle on accède par un double escalier. Au-dessous se trouve la crypte dédiée à Notre-Dame, dont le front est nimbé de rayons lumineux. Cette statue rappelle le souvenir d'un miracle opéré dans ce lieu en septembre 1661. Pendant plusieurs nuits, les habitants de la contrée aperçurent des lumières se promenant dans la plaine et le long du ruisseau. Ce fut l'origine d'un pèlerinage encore très fréquenté par les populations du Comtat, de la Provence et du Dauphiné. La Sainte Vierge y est honorée comme la mère de la lumière éternelle, *æterni luminis mater*. Les pèlerins arrivent le soir, entassés par familles entières dans des charriots recouverts de toile, véritables tentes ambulantes à la façon patriarcale; font une procession aux flambeaux à travers les lacets du jardin et de la colline; passent ensuite la nuit dans l'église à chanter des cantiques ou à faire leur confession et participent le matin aux saints mystères. De l'Assomption à la fin de septembre, Louis vit ainsi de huit à dix mille fidèles s'approcher de la sainte table. Ces concours ou ces pèlerinages le jetaient dans le ravissement. « Il va sans dire, écrivait-il, que chaque concours comporte la nécessité de passer une nuit à l'église, ce qui fait sept à huit nuits passées debout. Mais quelles nuits! quelles délicieuses insomnies! Pour nous, hommes du Nord, peu accoutumés à de

semblables élans de dévotion, ces scènes sont de véritables jouissances. » Pendant que les Pères confessaient, son compagnon et lui ornaient les autels, préparaient les cérémonies, portaient les reliques, faisaient la quête, en un mot remplissaient toutes les fonctions des ordres mineurs dont ils venaient d'être revêtus. Ces pieux exercices rétablirent leur santé, et les deux exilés purent rentrer à Marseille vers le 15 novembre pour y reprendre le cours de leurs études théologiques.

Le cœur de Louis soupirait toujours après les missions étrangères. Vers la fin de novembre, il écrivait encore : « Me voici à ma dernière année de théologie. Dans quelques mois, si rien n'y met obstacle, je m'entendrai dire ces paroles si pénétrantes : ***I, frater, ad oves quœ perierunt domûs Israël, enim emptœ sunt pretio magno !*** Et je partirai au nom du Seigneur et de Marie-Immaculée ! » Et voyant la grande pénurie d'ouvriers apostoliques, il ne cessait, par ses prières et par ses lettres, d'attirer à cette grande œuvre ceux de ses condisciples qu'il avait laissés au Grand-Séminaire de Tulle.

Au commencement de l'année 1850, il dut travailler à une thèse théologique sur l'Immaculée-Conception de la Sainte Vierge. « J'ai prouvé par maints et maints arguments tirés de l'Ecriture sainte, de la tradition, des décisions du Saint-Siège, des conciles œcuméniques et enfin de la raison, que la Bienheureuse Vierge Marie a été conçue sans la tache du péché originel. Par les recherches que j'ai faites et par mes propres réflexions, j'ai pu me convaincre pleinement de la vérité frappante et même claire de ce dogme que jusqu'ici je ne connaissais que bien imparfaitement. La foi que j'y ajoute maintenant est aussi sincère et aussi énergique qu'elle peut l'être ; et je n'en désire qu'avec plus d'ardeur l'arrivée du jour où il nous sera permis de proclamer, comme article de foi de l'Eglise universelle, ce dogme déjà si cher à tous les chrétiens. Je n'ai pas oublié dans ma thèse de citer l'approbation qu'a faite le pape Léon XII de la congrégation de

Marie-Immaculée. C'est lui-même qui lui a assigné ce nom, en le substituant à celui d'Oblats de Saint-Charles, que nos premiers pères avaient pris d'abord. La bulle faite à ce sujet est dogmatique et infaillible par conséquent. La preuve que j'en ai tirée est bonne et valable pour les catholiques. J'ai eu beaucoup de satisfaction à traiter cette question parce qu'une des grandes missions que le Vicaire de Jésus-Christ a assignées aux Oblats de Marie-Immaculée, c'est de célébrer les louanges, de proclamer et d'exalter en tous lieux les vertus, les privilèges et les grandeurs de cette auguste reine. »

Mais déjà s'approchait l'heure ou Louis devait franchir le dernier degré des saints ordres. « L'ordination est fixée au 25 mai, veille de la Trinité. Il ne me reste donc que trois mois jusqu'à cette époque redoutable, trois mois seulement pour envisager le grand terme du sacerdoce, auquel la Providence m'a conduit par des voies si merveilleuses, si peu communes, si en dehors de toute correspondance de ma part. En vérité, si le bon Dieu daigne opérer par moi quelque bien, ce sera bien à moi ou à personne à répéter le ***non nobis*** du prophète. C'est l'objet de mes pensées les plus fréquentes et les plus sérieuses. »

Le 12 mai, il écrivait encore à son frère aîné :

« En présence de ce redoutable caractère qui me donnera le pouvoir de produire, d'enfanter tous les jours mon Sauveur par la vertu de sa parole, ne pourrais-je pas tenir un langage analogue à celui de la Vierge Immaculée, lorsque l'ange lui annonça qu'elle allait devenir Mère de Dieu ? Comment cela peut-il se faire ? Comment un Dieu pourra-t-il s'abaisser non seulement jusqu'au néant, mais encore jusqu'au péché ? Est-il possible qu'il consente à être touché, porté, regardé par des mains et des yeux qui ont été si souvent l'instrument du péché ? Ce langage me convient à moi plus qu'à personne, cependant il m'est commun avec bien du monde, car quel est celui qui peut se croire digne de porter le corps de Notre-

Seigneur, lui dont il est dit qu'il n'a pas eu horreur du sein d'une Vierge ! Malgré cela Dieu ne laisse pas d'insister et de vouloir nous revêtir de cette dignité redoutable aux anges mêmes. Que faire alors, sinon répondre avec la Bienheureuse Vierge : Je ne suis qu'un serviteur ; que Dieu me fasse suivant sa volonté ; qu'il dispose de moi pour ses desseins et pour sa gloire, lui qui des pierres du chemin peut faire des enfants d'Abraham ! »

Mais comment se préparait-il à ce grand acte ? Il va nous l'apprendre lui-même.

« Nous sommes six oblats appelés. L'attente du jour solennel nous a unis depuis longtemps de la manière la plus étroite. Nous nous sommes imposé un nombre assez considérable de pratiques que nous faisons en commun, ou chacun en notre particulier, mais toujours au nom de tous. Nous récitons tous les jours devant la Sainte Vierge la prière que notre saint compatriote, le vénérable martyr Borie, composa en son honneur lorsqu'il fut promu aux ordres mineurs, et qu'on a trouvée après sa mort pliée dans son scapulaire. Nous l'avons arrangée, changée et augmentée conformément à ce qu'exigent notre position et nos besoins. Mais la partie la plus intéressante de notre association est sans contredit la petite réunion que nous faisons à la campagne les jours de congé. Etendus sur une pelouse de gazon, à l'ombre d'un amandier chargé de fruits ou sous les larges branches d'un vieux pin, près des bords d'un canal qui roule ses eaux avec fracas, et en face de la vaste mer, nous délibérons sur les moyens à prendre pour nous préparer plus efficacement à l'ordination, et pour en rendre les fruits durables. Chacun donne son avis, on pérore. Cela donne lieu à quelque espèce de conférences spirituelles, telles peut-être qu'on en rapporte de saint Pacôme et de saint Antoine, mais qui ne laissent pas parfois de se convertir en discussions animées.

« Nous composons maintenant une prière destinée à nous

servir de souvenir mutuel et de lien perpétuel lorsque nous nous serons séparés, ce qui ne tardera pas, car on va nous disperser et nous jeter aux quatre vents. Nous nous dirons un adieu qui pour la plupart sera certainement de toute la vie, et qui n'aura de revoir que dans la vraie patrie. »

Il ajoute : « J'ai reçu hier de notre sœur religieuse une lettre où elle me fait ses adieux aussi pour longtemps, dans la persuasion où elle est que je vais partir pour les pays étrangers. Sans doute, le trop grand désir que j'en ai aura donné à mes lettres un tour et un sens que je ne voulais pas leur donner. Je m'abandonne à la volonté divine interprétée par celle de mes supérieurs. Quelqu'un de ces beaux matins, il te pourrait bien arriver, mon cher Joseph, un prêtre du Midi, portant grande croix sur sa poitrine et demandant à te serrer dans ses bras. »

Ces derniers mots ressemblaient à une prophétie dont l'accomplissement ne se fit guère attendre.

Le 29 mai au soir, Louis parut tout à coup à Brive. Il serait difficile de raconter l'accueil qui lui fut fait par son frère aîné, alors professeur au Petit-Séminaire, par son plus jeune frère, élève de sixième, et par l'abbé Delpeuch, qui soupirait toujours après la congrégation des Oblats. Le Supérieur de la maison, M. Brunie, le combla des attentions les plus délicates. Il arrivait juste pour assister à la première communion de son jeune frère, qui eut lieu le 30, jour de la fête du Saint-Sacrement. Le surlendemain, Louis se rendit à Tulle pour y embrasser son frère Martial, et ses anciens maîtres et condisciples du Grand-Séminaire. Il se dirigea ensuite vers Saint-Augustin et tomba dans les bras de son bon oncle qui tressaillit de joie et d'attendrissement. Sa mère en le revoyant se mit à pleurer à chaudes larmes. Il visita ensuite les principaux habitants de la paroisse, auxquels il donna aussi en chaire les prémices de ses prédications. Ses

parents dispersés çà et là ne furent pas oubliés. Il édifiait tout le monde par sa piété.

Il était revenu au pays natal avec le petit sac noir qu'il avait emporté au départ. Sa mère vidant ce sac en son absence ne fut pas peu surprise d'y trouver une aiguille et du fil, dont il se servait pour faire à ses habits de menues réparations. Dans le fond était cachée une discipline. Elle découvrit aussi — quoi de plus vigilant que l'œil d'une mère ! — malgré toutes les précautions de l'humilité, que tous les soirs, avant de prendre son sommeil, il retirait les matelas de son lit et ne couchait que sur la paille.

Ces vacances s'écoulèrent bien rapidement. A la fin de juin, Louis voulut partir pour Nancy où l'appelait son obédience, mais pressé et comme forcé par les larmes de sa mère et les instances de son oncle, il leur accorda encore une semaine et ne partit que le 8 juillet. Il se rendit d'abord à Limoges par la route de Treignac et d'Eymoutiers.

Sa tante, supérieure de la maison Saint-Paul, à Paris, mal renseignée par une lettre du Limousin, l'avait vainement attendu le 1er et le 2 juillet, et ne comptait plus sur lui. Mais laissons-le raconter lui-même sa visite. « Le vendredi, 12 juillet, j'arrivai au débarcadère de Paris. Il était dix heures du soir. Je prends un fiacre et me dirige vers la rue du Fauconnier. Tout était fermé et silencieux. Je sonne pendant un demi-quart d'heure ; personne ne répond. Je m'obstine à sonner plus fort, toujours même silence. J'y allais avec trop de réserve, en provincial timide et modeste. Mon postillon, qui ne s'accommodait pas de tous ces retards, prit lui-même la corde de la sonnette et s'en acquitta en homme fait au métier. Je crus qu'il allait tout ébranler. Mais de fait il n'y eut heureusement d'ébranlé que le sommeil d'une pauvre Sœur qui parut aussitôt à la fenêtre. A mon signalement, elle se hâta de venir m'ouvrir. Je payai mon conducteur et je montai au salon où bientôt fut servi un petit souper improvisé. Mais voici ma

tante qui arrive suivie d'une autre Sœur. Je ne l'avais jamais vue, puisqu'elle était déjà partie avant ma naissance, mais à la grande ressemblance de son visage avec le visage des autres membres de la famille, je n'eus pas de peine à la reconnaître. Quelle joie de nous voir pour la première fois ! elle religieuse et moi religieux! Tendres embrassements, expression mutuelle de la satisfaction, du vif plaisir qui remplissait nos âmes ! conversation intarissable sur les mille et une nouvelles du pays, de la famille, de ma congrégation, etc. Il était près d'une heure quand je songeai à aller éteindre dans un peu de sommeil le reste de la fatigue du voyage. »

A son réveil, il put embrasser sa plus jeune sœur, qui faisait son éducation dans la maison de Saint-Paul, sous les yeux de sa tante, et avec elle il se rendit le lundi à Mitry, paroisse de l'arrondissement de Meaux, à 27 kilomètres de la capitale, pour y visiter son autre sœur plus âgée, fille aussi de Saint Vincent. Entendons-le raconter la suite de son voyage.

« Le mardi, 16 juillet, grande fête à la communauté de Mitry. Après avoir dit la messe dans la petite chapelle, j'allai visiter la classe d'Antoinette et j'y fis une distribution d'images pour les plus sages et les plus laborieuses, et de médailles pour toutes. Puis, M. le Curé (c'était M. Réaume, prêtre distingué, plus tard nommé chanoine) vint déjeuner avec moi, et pour avoir plus de temps à nous donner mutuellement, les enfants furent dispensées de venir à l'école le soir. Ce fut une bien belle journée, mais elle fut trop courte. Le lendemain, mercredi, il fallut reprendre avec ma jeune sœur la route de la capitale, et je me livrai de nouveau à la visite de ses monuments, de ses églises et de ses palais. Notre cousin Léon Gorse me promena pendant toute une demi-journée. Avec lui je montai sur la colonne Vendôme, d'où mes regards purent se promener à l'aise sur la ville aux mille merveilles. Le jeudi, je fus à Versailles avec toute la communauté de Saint-Paul, c'est-à-dire avec huit Sœurs et une soixantaine d'orphelines.

Les religieuses avaient obtenu un permis de voyage gratuit pour tout ce monde. Il est dommage que je ne puisse pas m'étendre au long sur cette expédition. C'est bien la partie la plus pittoresque et la plus charmante que j'aie jamais faite. La journée fut superbe. Nous visitâmes Versailles dans tout ce qu'il a de beau, depuis son immense parc et ses délicieux Trianons jusqu'aux appartements du grand Roi. Tout nous fut ouvert et pas un appartement de l'immense palais n'échappa à nos investigations. Mais pour tout voir, il fallait toujours courir, véritablement courir, d'une salle dans l'autre. Nous courûmes ainsi pendant plus de deux heures, sur le marbre poli et les parquets glissants, si bien que j'en avais les jambes rompues.

« Le vendredi, j'assistai à la fête de Saint-Vincent de Paul qui se célébrait au séminaire de Saint-Lazare. Le samedi, après avoir été dire la messe à Notre-Dame des Victoires, j'allai déjeuner chez M. Puex, vicaire à Saint-Roch, après quoi je me rendis à l'Assemblée nationale, où je pus voir et entendre ces hommes qui disposent de nos destinées ; mais, franchement, la première et la seule idée qui me vint fut celle-ci : c'est que les cent cinquante écoliers avec lesquels je me suis trouvé pendant huit ans au Petit-Séminaire de Servières m'ont toujours paru avoir plus de réserve et de dignité que les sept ou huit cents membres de l'Assemblée nationale de France. On dirait, pour parler le langage de collège, une salle d'études toujours en rébellion contre son surveillant.

« Je voulais partir de Paris le samedi ; mais il eût fallu passer la journée du dimanche en route, et cela me répugnait. Je ne partis que le lundi. Que dire des jours que j'ai passés dans la communauté de Saint-Paul ? Il était temps de partir : j'eusse fini par devenir véritable enfant gâté. — Maintenant je reprends ma vie de religieux, ma vie d'étude et de retraite. Il ne m'était pas avantageux de demeurer plus longtemps dans le monde, je m'y rouillais. »

## CHAPITRE V

LE P. SOULLIER SUR LA MONTAGNE DE SION. — LUTTE CONTRE L'HÉRÉSIE DE MICHEL VINTRAS ET LE SCHISME DES TROIS FRÈRES BAILLARD.

— 1850-1851 —

Les Oblats n'étaient établis à Nancy que depuis trois ans. Le 12 août 1847, le P. Tempier leur avait acheté une propriété dans la rue du Montet.

L'immeuble comprenait une maison de maître confinant à la route publique et un autre corps de bâtiment servant de remise. Il y avait de plus un vaste jardin, un verger, un potager et un petit bois avec serres et orangerie, le tout attenant à la maison et enclos d'un grand mur. Le petit bois, dominé par un pin magnifique, appelé le pin Dumast, du nom de celui qui l'avait planté, était situé entre la maison de maître et le second corps de bâtiment, où l'on établit d'abord la cuisine et le réfectoire.

Le P. Dassy fut nommé supérieur du nouvel établissement. C'était un prêtre d'une imagination vive comme tous les

hommes du Midi, d'un tempérament autoritaire et d'une étonnante facilité de parole. Il se sentait le courage d'aborder les entreprises les plus difficiles et de les conduire à bonne fin. C'est ainsi qu'il consacra les dernières années de sa vie à bâtir un asile pour les jeunes orphelins et pour les vieillards sur les pentes de la colline de Notre-Dame de la Garde. La ville de Marseille reconnaissante lui a fait ériger une statue de bronze.

En lui envoyant le P. Soullier, Mgr de Mazenod crut devoir lui donner quelques avis : « Demandez pour lui les pouvoirs, écrivait-il, si vous le jugez à propos, mais ne le livrez pas de sitôt au service public. Il sera bon de ménager son temps pour qu'il travaille à la composition. J'ai ouï dire qu'il y réussissait, et s'il en est ainsi, quel parti ne tirera-t-il pas de sa belle voix ? » Parlant ensuite des départs pour les missions étrangères, le fondateur ajoutait : « Quels sujets sont ceux que le bon Dieu nous envoie ! ils sont plus admirables les uns que les autres. On ne peut pas imposer un plus grand sacrifice à ceux qui restent que de les retenir. Votre P. Soullier est de ce nombre. » (Lettre du 1er octobre 1850.)

A cette date, la maison de Nancy n'était composée que de quatre religieux : le P. Dassy, supérieur ; le P. Piat, premier assesseur ; le P. Depétro, second assesseur, et le P. Soullier, économe. Il y avait aussi deux frères convers, les FF. Vienney et Talbot. Deux mois plus tard, le P. Piat fut remplacé par le P. Jean-Baptiste Conrard, jeune prêtre originaire des Vosges, plein de santé, de zèle et de talent.

En ce temps-là même s'ourdissait un horrible scandale qui devait jeter dans la stupeur tout le diocèse de Nancy. Trois frères prêtres allaient arborer l'étendard de la révolte, du schisme et de l'hérésie sur la montagne de Sion. C'étaient les trois frères Baillard : Léopold, Francis et Quirin.

Originaires de Barville, ils étaient les aînés d'une famille de neuf enfants, famille religieuse qui avait donné asile à

plusieurs prêtres pendant la persécution de la tourmente révolutionnaire.

Le premier de tous, Léopold, était un homme audacieux, entreprenant, très bien doué du côté de l'imagination et de l'intelligence, et exerçait sur ses frères une espèce de fascination. Il avait brillamment débuté dans le saint ministère en rétablissant le pèlerinage de Sainte-Odile, près d'Obernai dans le Bas-Rhin, et en relevant de ses ruines le monastère du B. Pierre Fourier à Mattaincourt. Ces succès lui donnèrent l'idée de rétablir aussi l'antique pèlerinage de Notre-Dame de Sion, le plus célèbre de toute la Lorraine. Il fut grandement encouragé dans ce projet par l'évêque de Nancy, Mgr de Forbin-Janson, et par son coadjuteur, Mgr Donnet, devenu depuis archevêque de Bordeaux et cardinal.

Sion est une montagne en forme de croissant ou fer à cheval qui s'élève brusquement au-dessus de la plaine à une altitude de 500 mètres. Sur le côté sud, se dressent les ruines du donjon des comtes de Vaudémont, anciens seigneurs de la contrée; sur le côté nord, l'ancien monastère et le sanctuaire de la Vierge. Vers le bas de la montagne, dans l'échancrure comprise entre ces deux plateaux, se trouve le village de Saxon. Cette montagne, dans les vieux temps, portait le nom de ***Semita,*** ou montagne du Sentier. Les Romains y avaient établi une station d'où leurs légions surveillaient toute la contrée. Des urnes funéraires, des statues des divinités du paganisme, des médailles antiques, des débris de toute sorte arrachés à la terre par la pelle ou le soc de la charrue, ne laissent aucun doute sur l'occupation de ce lieu par le peuple-roi. Il y a là, ensevelis, les restes de cinquante générations.

Après les Croisades, cette montagne échangea son nom de Sémita contre celui de Sion, que lui donnèrent les pèlerins revenus de la Terre Sainte, à cause de certains traits de ressemblance, qu'ils croyaient avoir remarqués, entre ce site et la colline sur laquelle a été bâtie la cité de David.

Longtemps auparavant, un illustre évêque de Toul, saint Gérald, poussé par une révélation divine, y avait construit, en l'honneur de la Sainte Vierge, un sanctuaire qui devint un centre d'attraction pour tous les peuples des environs. Ce pèlerinage, très fréquenté pendant le moyen-âge, fut desservi, à partir du xvie siècle, par les Pères tiercelins de Saint-François qui s'y maintinrent jusqu'à la Révolution française.

A cette époque, les religieux furent chassés, le sanctuaire spolié, la statue miraculeuse de la Vierge brisée et brûlée, les bâtiments et les terres du monastère vendus à vil prix et partagés entre dix-huit familles. Léopold Baillard fit racheter toutes ces parcelles et réparer les anciens bâtiments, en les élevant d'un étage et en y ajoutant de nouvelles constructions. Ces choses se passaient en 1836. Vers la fin de l'année suivante, il fut nommé supérieur de la congrégation des Frères de la Doctrine chrétienne de Nancy, fondée à Vézelise par un moine bénédictin nommé dom Fruchard. Cette congrégation, d'abord florissante et autorisée par une ordonnance royale, avait été dispersée en 1830 et n'existait plus que de nom. Léopold lui donna une nouvelle vie en transportant le noviciat dans sa propriété de Sion. La nouvelle maison comprenait à la fois une école primaire supérieure, une école normale d'instituteurs et une maison de retraite pour les vieux prêtres. Ses deux frères, Francis et Quirin, se hâtèrent d'accourir pour seconder leur frère, aussi bien que quelques autres ecclésiastiques de bonne volonté qui se consacrèrent au service du pèlerinage.

En 1838, Léopold lança un nouveau prospectus. Aux Frères instituteurs déjà établis, il promettait de joindre des Frères ouvriers et des Frères agriculteurs qui rendraient, si Dieu le permettait, d'immenses services au diocèse de Nancy, à toute la France et même aux nations étrangères. Cet appel fut entendu : le noviciat et le pensionnat se peuplèrent en peu de temps. On organisa à Sion six grands ateliers : menuiserie,

maréchalerie, charronnerie, bonneterie, cordonnerie, peinture et sculpture. On y voyait des tailleurs de pierre et des tailleurs d'habits, des fabricants de bas au métier et jusqu'à des libraires ambulants pour propager les bons livres. On acheta, à l'usage des Frères laboureurs, une grande ferme dans le village de Saxon. Elle devint une ferme-modèle sous l'habile direction de Quirin.

Toutes ces œuvres avaient été fondées et ne subsistaient que grâce aux libéralités des fidèles. Mgr de Forbin-Janson avait souscrit personnellement pour une somme de six mille francs. Des collectes furent faites, avec la recommandation de l'évêque, dans la Lorraine et l'Alsace. Puis les frères se partagèrent, pour ainsi dire, l'univers : Léopold quêta à Paris et en Autriche ; Francis en Belgique et en Hollande; Quirin eut pour sa part l'Allemagne, la Suisse, l'Angleterre, l'Irlande, le Canada et les États-Unis d'Amérique. Il s'était fait céder, dans le diocèse de Philadelphie, un lot important de terres pour y établir aussi une école normale d'instituteurs.

La maison de Sion prospérait de plus en plus. En 1843, le R. P. Jeandel, futur général des Dominicains, y prêcha une retraite à la suite de laquelle vingt-trois jeunes gens prirent l'habit de la nouvelle congrégation.

L'avenir paraissait assuré, lorsqu'en 1845, aux louanges que l'on donnait volontiers aux trois frères, vinrent se mêler des notes discordantes. On critiquait le défaut d'ordre dans l'emploi des ressources, et l'absence d'unité dans le régime intérieur de la maison. De plus, toutes les acquisitions reposaient sur la tête des trois frères, ce qui aurait pu ruiner et dissoudre la communauté en cas d'accident. L'autorité diocésaine s'émut et sollicita d'abord, puis exigea qu'on lui rendît compte de la gestion et de l'emploi des aumônes recueillies sur sa recommandation. Léopold usa de subterfuges, traîna les choses en longueur, mais enfin le nouvel évêque de Nancy, Mgr Menjaud, à bout de patience, lui enleva le titre de supé-

rieur général de la congrégation des Frères de Sion-Vaudemont, et lui substitua l'abbé Xavier Gridel, son vicaire général, déjà célèbre par plusieurs écrits, surtout par ses travaux sur la grâce.

Léopold, voyant s'évanouir tous ses rêves d'ambition et de gloire, répondit à cet acte épiscopal par une lettre audacieuse adressée à tous les archevêques et évêques de France. Il se prétendait inamovible dans la charge de supérieur, mais l'abbé Gridel réfuta péremptoirement ses subtilités et ses affirmations mensongères. Tous les Frères instituteurs retournèrent à Vézelise malgré les sollicitations de leur ancien chef pour les retenir dans sa révolte.

Les trois frères, refusant obstinément de se rendre aux réclamations de leur évêque, furent privés de toutes les fonctions ecclésiastiques, excepté pourtant celle de dire la sainte messe. Bientôt ils se virent aux prises avec d'extrêmes difficultés. Comptant sur l'avenir, ils avaient marché à grandes guides, construisant d'immenses bâtiments, fondant de nombreuses écoles, donnant l'instruction presque gratuite à une foule d'écoliers, et par suite avaient contracté beaucoup de dettes. Que faire de tous ces bâtiments inhabités et improductifs? « Avec notre patrimoine et nos réserves, disait Quirin, nous aurions peut-être pu nous tirer d'affaire, mais la révolution de 1848 nous porta un coup fatal, toutes les valeurs foncières furent dépréciées. » Ils se virent donc obligés de vendre d'abord par licitation le mobilier de Sion et de Saxon avec le train de culture; ils se défirent un peu plus tard de la ferme de Saxon, et comme il ne se présentait aucun acquéreur pour le monastère de Sion, les religieuses instituées par eux, et établies dans la maison en qualité de cuisinières, s'en rendirent adjudicataires.

Pour sortir de cet état insupportable, Léopold essaya de se faire nommer député, mais n'obtint qu'un chiffre dérisoire de voix.

Enfin, à bout de ressources, les trois frères se soumirent purement et simplement à leur évêque. Le prélat, après avoir fait part de cette bonne nouvelle à son clergé et avoir levé les censures, leur ordonna d'aller faire une retraite à la chartreuse de Bossonville.

C'est là que pour son malheur Léopold fit la connaissance du sieur de Madrolle, déjà affilié à la secte de Michel Vintras, et qui l'engagea fortement à se rendre auprès de celui qu'il regardait comme un prophète. Il partit donc pour Tilly-sur-Seulles, en compagnie de Thérèse Thiériet, la supérieure de ses Sœurs, qui prétendait avoir été miraculeusement guérie d'une maladie incurable, d'abord à Mattaincourt sur le tombeau du vénérable Pierre Fourrier, et deux ans plus tard à Sion devant la statue de la Vierge. Après un mois et demi de séjour dans ce lieu, il se trouva tellement enveloppé par les sophismes et les prestiges de Vintras, qu'il appela ses frères à Tilly pour leur faire partager son bonheur. Francis et Quirin, qui gagnaient péniblement leur vie, le premier en Belgique et le second en Prusse, en cherchant à découvrir des sources, d'après les principes de l'abbé Paramelle, se hâtèrent de répondre à l'appel de leur aîné et se rendirent à leur tour auprès du fondateur de la nouvelle religion.

Michel Vintras était un enfant bâtard, né à Bayeux, nourri et élevé par charité dans l'hospice de cette ville. Son instruction ne s'éleva jamais au-dessus des connaissances enseignées dans les écoles primaires. Il exerça d'abord le métier de tailleur d'habits, puis successivement ceux de valet ou domestique à gages, de colporteur ambulant, de marchand de vins, d'agent d'affaires. Il devint enfin gérant d'une fabrique de papier-carton à Tilly-sur-Seulles. C'est là qu'ayant vainement essayé de tous les métiers, il se déclara prophète, organe de l'Esprit-Saint, profession beaucoup plus commode et surtout beaucoup plus lucrative pour exploiter la crédulité et la bourse de ses fanatiques adeptes.

Tilly est le lieu où se sont produites naguère des apparitions, dont la presse a rendu compte et dont les théologiens se sont occupés. Les uns les déclarant miraculeuses et divines, les autres les taxant de diaboliques. La controverse n'a pas encore pris fin. Ne serait-ce pas l'esprit de Vintras qui revivrait en ces lieux si longtemps théâtre de ses mensonges et de ses prestiges ?

C'est au mois d'août 1839 que l'archange Michel lui apparut, dit-il, pour la première fois, et lui révéla l'état agonisant du corps de l'Eglise, surtout du corps enseignant, en lui montrant les moyens que la miséricorde divine tenait en réserve pour la rénovation religieuse et civile de son époque.

Nous ne pouvons mieux faire connaître les erreurs enseignées par Vintras qu'en citant les paroles de l'évêque de Nancy, condamnant cette secte. « Cet homme se dit prophète, inspiré de Dieu pour préparer l'avènement prochain d'une nouvelle société chrétienne, succédant à l'Eglise comme l'Eglise a succédé à la Synagogue. Cet homme, simple laïque, a fondé une secte connue sous le nom de l'œuvre de la Miséricorde, à laquelle il initie ses adeptes par certains rites de son invention. De plus, ce personnage, que la secte appelle ***organe***, passe pour avoir reçu le sacerdoce immédiatement de Jésus-Christ, et, par des cérémonies sacrilèges, il élève au grade d'apôtres quelques-uns de ses disciples. A travers les nouveautés profanes et impies dont fourmille l'enseignement de cette secte pernicieuse, ce que l'on remarque de plus frappant, ce qui semble absorber tout le reste, c'est le blasphème permanent lancé contre la sainte Eglise et contre le sacerdoce catholique ; c'est l'annonce d'événements épouvantables qui vont bouleverser le monde, et après lesquels Jésus-Christ descendra visiblement sur la terre pour établir enfin le règne du Saint-Esprit, ou la loi de l'amour, et créer ainsi une Eglise nouvelle composée de ceux qui seront assez

sages et assez bien avisés, d'ici-là, pour entrer dans l'œuvre de la Miséricorde. » (1).

Vintras affirmait aussi, d'après le concile de Paris (septembre 1849), que parmi les anges tombés beaucoup avaient été envoyés dans des corps humains pour faire pénitence, avec l'espérance de recouvrer un jour la gloire du ciel ; que l'homme par conséquent est composé d'une triple substance, d'un esprit, qui est un ange, d'une âme et d'un corps.

Il proclamait encore que bientôt un concile général de l'Eglise renouvelée approuverait, comme divines, les révélations de l'*organe*, tandis que Louis XVII, reconnu enfin comme l'héritier légitime du roi et de la reine martyrs, règnerait glorieux sur le monde régénéré et transformé en vrai paradis terrestre par l'effusion de l'amour. (Ibid.)

Toutes ces erreurs étaient sanctionnées par de prétendus miracles qui s'opéraient dans le cénacle de Vintras. C'étaient des voix mystérieuses venues du ciel ou des entrailles de la terre ; des hosties sanglantes et couvertes d'emblèmes qui paraissaient tout à coup sur l'autel ; des calices vides et soudainement remplis de vin ; une colombe, symbole ou plutôt métamorphose du Saint-Esprit, qui venait se poser sur son épaule quand il parlait à ses disciples, et frôler du bec son oreille. Souvent aussi, au commandement du prophète, un parfum délicieux envahissait le sanctuaire : ses adeptes savouraient l'odeur de la rose, du lis ou de la violette. Mais le plus grand des miracles, un miracle perpétuel plus éclatant que la résurrection d'un mort, c'était, au dire de Léopold, la personne même de Vintras. « Cet homme qui n'a fait d'études que celles que fait un ouvrier honnête, par ses communications continuelles avec Dieu a acquis des connaissances immenses sur tout ce qui concerne la théologie, la spiritualité et en parle comme ne parlerait pas le premier théologien

(1) Lettre circulaire de Mgr l'évêque de Nancy et Toul au clergé de son diocèse, le 28 octobre 1850.

et docteur ascétique du monde. Surtout il parle, et souvent tous les jours, jusqu'à deux fois par jour, pendant deux heures et demie, sur des sujets religieux, mystiques, de tout genre, non seulement comme n'en a jamais parlé homme du monde, mais de telle sorte que le plus fameux, le plus éloquent des prédicateurs n'en présentera pas même l'ombre, ni par la pensée, ni par l'expression, ni par le naturel du ton, ni par le geste, ni par l'attitude du corps ; et tout cela sans éprouver aucun besoin de tousser, de cracher, et sans paraître plus fatigué à la fin qu'au commencement.

« Un caractère surtout qui prouve la divinité de la mission et l'inspiration dans ce corollaire de tous les prophètes, c'est qu'il ne sait lui-même humainement ce qu'il dit, et qu'après le discours, il ne l'apprend que par ceux qui l'ont entendu et à qui il le fait répéter pour en avoir quelque idée. » (1).

Les trois frères déjà tombés sous la domination de l'esprit de ténèbres depuis leur révolte contre leur évêque furent saisis d'étonnement et de stupéfaction. Ils se disaient l'un à l'autre : Jamais on n'a rien vu de pareil ; c'est Dieu qui parle par la bouche de cet homme, c'est Dieu qui agit en lui. Ils affirmaient donc qu'au besoin ils sacrifieraient leur vie pour soutenir que l'œuvre de la Miséricorde était vraiment l'œuvre de Dieu. Tous les autres témoins de ces maléfices tenaient le même langage, et il y avait là des prêtres, des avocats, des médecins, des chevaliers, des comtes, des marquis, des hommes de tous les rangs et de tous les états.

Michel Vintras sacra les trois frères pontifes de la nouvelle religion en oignant leur front avec une croix de sang, et en versant sur leur tête une liqueur nommée le baume de la croix. Léopold fut créé pontife de l'adoration, Francis, pontife de la sagesse, et Quirin, pontife de l'ordre, et en cette qualité ils furent revêtus de tous les pouvoirs des évêques et

(1) Appendices à la lettre circulaire de Mgr l'évêque de Nancy, du 28 octobre 1850.

du Souverain Pontife lui-même. Thérèse Thiériet à son tour fut déclarée fondatrice et supérieure d'un nouvel ordre, l'unique ordre de femmes qui devait peut-être exister dans le nouveau règne de Jésus-Christ, et elle reçut le nom de Mme Léopold-Marie-Thérèse du Saint-Esprit de Jésus, avec le pouvoir de remettre tous leurs péchés à ses sœurs.

Peut-on voir sans verser des larmes de compassion et de douleur des prêtres, autrefois pieux et bien méritants de l'Eglise, s'abaisser jusqu'à recevoir un pontificat sacrilège des mains d'un simple laïque, d'un imposteur ! Qu'était devenue leur raison au défaut de leur foi ? Quelle confiance, quelle estime pouvait donc mériter un misérable charlatan, condamné par les tribunaux comme escroc et qui venait à peine de sortir des prisons de Rennes ? Un infâme corrupteur, dont rougissaient ses principaux adeptes et qu'ils dénonçaient à la justice en s'écriant que *la lubricité de cet homme dépassait tout ce que la fable raconte des satyres* (1).

Comment les trois frères avaient-ils pu salir leurs robes sacerdotales à ce contact impur ? Comment avaient-ils pu tomber dans cet excès d'abjection et de délire ?... Hélas ! n'ont-ils pas été victimes d'une fascination diabolique ? Ce faux prophète, organe de Satan, ne les a-t-il pas entraînés dans l'abîme comme le serpent qui lève sa tête vers l'oiseau planant dans les airs, le fascine par la fixité de son regard, l'attire vers lui par une force mystérieuse, enchaîne, paralyse ses résistances et finit par le faire tomber sous sa dent meurtrière !

Ces faits se passaient dans les mois de juin, juillet et août 1850. Plusieurs lettres écrites de Tilly-sur-Seulles par les trois frères et adressées à diverses personnes du diocèse de Nancy pour les attirer dans l'œuvre de la Miséricorde, tombèrent entre les mains de l'évêque. Se voyant démasqués, les

(1) *Le prophète Vintras et les Saints de Tilly-sur-Seulles. Un nouveau montéi de leurs turpitudes obscènes*, 28 avril 1851, par Gozzoli.

Baillard ne gardèrent plus de mesure. Le 8 septembre, fête de la Nativité de la Sainte Vierge, Léopold monta en chaire, après l'évangile, dans l'église de Sion et fit un pompeux éloge de Michel Vintras, l'homme merveille, l'organe de la divinité, le fondateur de la religion nouvelle qui allait remplacer la religion chrétienne.

Grand ébahissement de la foule. L'instituteur, M. Morizot, en entendant ces extravagances, s'écria avec indignation : « Êtes-vous donc devenu fou? »

Cité devant l'officialité diocésaine, Léopold ose s'y présenter et soutenir ouvertement des erreurs déjà condamnées par l'évêque de Bayeux (8 novembre 1841), le pape Grégoire XVI (8 novembre 1843) et par les conciles de Paris, de Reims et d'Avignon. Il fut donc frappé d'interdit avec ses frères le 27 octobre, et le lendemain, Mgr Menjaud promulguait cette sentence par une lettre circulaire adressée à tous les membres de son clergé.

Le prêtre apostat éclata en cris de rage et en menaces contre l'évêque : « Vous avez été sourd aux avertissements et aux supplications que vous avait adressés, dans sa sollicitude filiale, un de vos prêtres dévoués. Vous avez repoussé la lumière qu'il a voulu vous faire voir et aux rayons de laquelle vous eussiez trouvé la route certaine que vous aviez à suivre. Vous l'avez condamné, ce prêtre et d'autres qui lui sont chers à toute sorte de titres ; vous avez fait descendre vos anathèmes sur sa tête du haut de la chaire de vérité, qui alors a changé de rôle et est devenue la chaire du mensonge et de l'imposture. Mais gare ! qu'il n'ait son tour et que bientôt le ciel ne prenne sa défense ! gare ! que celui que vous avez condamné en sa personne, ne se lève au moment où vous vous y attendrez le moins et ne vienne vous demander un compte terrible de vos brutales sentences et de vos atroces homicides ! Oui, la mort plane : et c'est encore par pitié et compassion que je viens vous le dire, des tortures se prépa-

rent pour prix de vos aveugles et hypocrites anathèmes. Vous subirez, mais avec d'autres caractères, ce que vous avez rêvé, ce que vous avez juré de faire subir aux victimes de votre orgueil et de votre despotique pouvoir » (1).

Il était temps d'aller au secours de la population de Sion, alarmée, éperdue et désolée. Déjà la contagion s'étendait et le schisme activait son prosélytisme. De l'aveu de plusieurs habitants, l'hérésie avait déjà infecté le tiers, d'autres disent la moitié de la commune. Le curé de Chaouilley, à qui cette œuvre avait été confiée, demeurait trop loin et n'avait pas assez de prestige pour combattre efficacement les frères apostats. Mgr Menjaud confia cette mission aux Oblats. Le P. Dassy, supérieur de la maison de Nancy, y conduisit pour la première fois le P. Soullier le 11 novembre, jour de la fête de Saint Martin. C'était de bon augure. Le grand thaumaturge de Tours n'a-t-il pas été le fondateur et l'instituteur des curés et des missionnaires de campagne? A son arrivée, le P. Soullier trouva un mort à la porte de l'église, et le premier exercice de son ministère fut un acte de charité.

Cependant cette nouvelle jeta Mgr de Mazenod dans une grande crainte. « Vous avez consenti, écrivit-il au P. Dassy, à envoyer un des nôtres pour tenir tête à ces sectaires et maintenir les peuples environnants dans la foi. C'est une grande tâche que vous avez entreprise, et ce ne sont pas de jeunes missionnaires qui pourront combattre face à face et continuellement des sectaires de l'âge des trois frères Baillard. Quel inconvénient n'est-ce pas d'envoyer nos jeunes sujets tout seuls sur ce terrain brûlant! A votre place, j'aurais décliné une charge si délicate. »

Grâce à Dieu et à la protection de Marie, les craintes de Mgr de Mazenod, si fondées qu'elles fussent, tombèrent devant les résultats.

(1) Appendice, nº 87 bis.

Le jeune missionnaire se présenta devant la population de Sion avec un air pieux et modeste. Il était plein de défiance dans ses propres forces à cause de sa jeunesse et de son peu d'expérience, mais plein de confiance en Dieu, tout brûlant encore de la ferveur de son noviciat, et tout pénétré de cette foi vive qui transporte les montagnes. Que pouvait-il craindre ? N'était-il pas l'enfant de celle qu'on n'a jamais invoquée en vain et qui a écrasé sous son pied virginal la tête de l'antique serpent ?

Les débuts furent difficiles. Les frères Baillard et leurs adeptes occupaient le monastère et toutes les maisons de Sion ; force fut au jeune Père d'aller chercher un asile au pied de la montagne, dans le village de Saxon.

« J'habite, écrivait-il, à un quart de lieue de l'église, dans une maison de ferme. J'ai pour presbytère une chambre unique avec quatre chaises, un lit, un petit poële, une table et une petite bibliothèque. Mes repas me sont apportés par une bonne femme du village de Saxon, à raison de soixante-quinze centimes par jour. Je ne fais que deux repas, car je dis tous les jours la messe à dix heures en faveur des pèlerins, puis je fais le catéchisme jusqu'à midi avant de descendre. »

Quelques jours après son arrivée, au moment où il descendait de Sion pour prendre son repas, le P. Soullier fut abordé par Léopold qui vint à sa rencontre chapeau bas et avec des paroles mielleuses sur les lèvres : « Je suis heureux, dit-il, d'offrir mes hommages et mes félicitations au jeune missionnaire qui a si bien débuté à Sion. » Mais le P. Louis lui lançant un regard de travers, s'écria : « *Vade retro, Satana!* Retire-toi, Satan ! » — « Vraiment, répondit Baillard, est-ce donc là cet esprit de charité que vous nous recommandiez dans votre prône de dimanche dernier ? »

Cette brusque apostrophe du P. Soullier paraîtra peut-être dure à certaines personnes, mais elle n'était que l'application des textes de l'Ecriture rappelés par l'évêque de Nancy en

condamnant les trois frères : « Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, regardez-le comme un publicain et un payen » (Math. XVIII, 17). Et encore : « Si quelqu'un vient vers vous et n'apporte pas la vraie doctrine, ne le recevez pas dans votre maison, et ne le saluez pas, car celui qui le salue communique à ses œuvres perverses » (II Jean, 10).

N'est-ce pas ainsi qu'en agissaient les saints ? L'impie Marcion, qui niait la divinité de Jésus-Christ, ayant rencontré à Rome saint Polycarpe, évêque de Smyrne, disciple de l'apôtre saint Jean, lui dit : « Me reconnaissez-vous ? — Oui, répondit Polycarpe, je reconnais le fils aîné de Satan. »

Par sa fière réponse, le P. Soullier montrait qu'il ne pouvait et ne voulait avoir aucun rapport avec des hérésiarques, qui avaient arboré l'étendard de la révolte contre l'Eglise, et abusaient de leur influence pour ravager le troupeau dont ils avaient eu la garde depuis treize ans.

« Les Baillard, écrivait au jeune Père l'abbé Delalle, alors vicaire général de Nancy, plus tard évêque de Rodez, depuis longtemps exercés à la chicane, se livrent à une série d'actes, dont aucun ne tombe rigoureusement sous l'application des lois, et dont l'ensemble constitue un système de tyrannie savamment exercé sur cette population. Les choses se passeraient autrement s'ils n'avaient dans la personne du maire un instrument docile à leurs iniquités. Ces malheureux, habiles en subterfuges, sont ce que les hérétiques et les schismatiques ont été dans tous les temps, hypocrites, astucieux et versatiles. Pour le moment, n'ayez aucune controverse privée ni publique. Courage ! L'œuvre de Dieu est semblable à une couronne d'épines. Nous avons tous chacun notre part, tantôt dans le pied, tantôt dans la main, tantôt dans la tête et tantôt dans le cœur. N'importe, marchons toujours à la suite du divin Maître, et nous serons victorieux. »

Les trois pontifes célébraient la messe, prêchaient et faisaient toutes les cérémonies de leur secte dans une chapelle

particulière du couvent, de sorte qu'à vingt-cinq pas de distance il y avait autel dressé contre autel, chaire contre chaire. Pour mieux cacher leur abominable jeu et exploiter plus sûrement la simplicité des bonnes gens, ils donnaient des signes de religion et assistaient aux offices de la paroisse. Par l'extérieur, on les aurait pris pour de bons catholiques et même de bons prêtres. Ils se disaient les mêmes qu'auparavant, sauf une addition de lumières, de miracles et de révélations. Ils ne détournaient pas les fidèles de leurs vrais pasteurs, mais ils gémissaient sur leur aveuglement, parce qu'ils n'avaient pas joui, disaient-ils, des miracles de Tilly.

Michel Vintras vint s'établir pendant quelque temps au couvent, et il y confectionnait des hosties saignantes. Bon nombre d'habitants de Sion et quelques personnes des environs venaient assister aux exercices. On leur faisait voir de prétendus miracles eucharistiques : des hosties teintes de sang, marquées de cœurs emblématiques, de palmes et de lettres tombaient sur l'autel. On les enfermait dans des reliquaires d'argent que les adeptes portaient suspendus à leur cou.

L'église avait été pillée, dévastée et ruinée par la rapacité des apostats : pas une fleur pour parer l'autel, pas d'ornement convenable, pas de linge pour offrir le saint sacrifice. Ils avaient tout enlevé, même un chemin de croix donné par la reine Amélie, et qui n'avait pas encore été érigé.

Possesseurs du couvent attenant à l'église, les sectaires entraient librement dans le sanctuaire par un corridor et une porte de communication. Ils possédaient encore les clefs de l'église, l'ouvraient le matin, la fermaient le soir et sonnaient l'Angelus. Ils gardaient aussi les clefs des troncs, le fer à hosties et d'autres objets de première nécessité.

Il fallait mettre ordre à cette situation, mais comment y parvenir ? Le P. Soullier se trouvait dans un grand embarras. Sion-Vaudémont, reconnu comme commune, n'existait pas comme paroisse. Elle n'avait donc pas le droit d'avoir un

conseil de fabrique. Elle ne possédait qu'un simple conseil administratif, improprement qualifié conseil de fabrique, et qui relevait de la paroisse de Chaouilley.

Quel appui pouvait trouver le prêtre catholique dans ce conseil, dont tous les membres avaient jusque-là rempli leurs fonctions sous la direction de l'aîné des Baillard, et dont le chef, c'est-à-dire le maire, était leur beau-frère? Une réunion fut indiquée pour la nomination d'un trésorier, mais elle ne donna aucun résultat. Au sortir de la séance, trois membres sur cinq se rendirent au conventicule des sectaires. L'évêché fut obligé de nommer d'office un nouveau conseil. Les membres déposés témoignèrent leur mécontentement en se lançant ouvertement dans l'opposition.

Le conseil de fabrique une fois réorganisé somma le maire de rendre les clefs de l'église, des troncs et le célèbre fer à hosties, qu'il avait remis aux sœurs vintrasiennes. Le maire, après avoir vomi force injures, dut s'exécuter.

L'institutrice, une Sœur de l'ordre des Baillard, qui malgré les défenses des autorités, avait continué à garder les petites filles, dut comparaître devant le conseil académique. Elle y fit preuve d'un cynisme dont rien n'approche. Il fut même dit qu'il serait difficile de trouver une femme publique plus effrontée que cette mégère. Ces faits déconsidérèrent la secte devant l'opinion publique. Un autre événement devait finir de la déshonorer.

Il fallait encore fermer le corridor qui mettait le couvent en communication avec l'église. La première fois que l'autorité locale, après bien des tergiversations, voulut procéder à cette fermeture, le pontife de l'ordre accourut avec ses religieuses. Toutes se mirent à protester, jurant de démolir le mur pierre par pierre, et mêlant aux injures les qualifications les plus insolentes. Les conseillers municipaux ne se sentirent pas le courage d'engager la lutte sur le seuil du saint lieu et se retirèrent.

Quelques jours plus tard, le 19 janvier 1851, pressés par l'autorité supérieure, ils revinrent à la charge. Dès le matin, des pierres étaient versées à la porte de l'église, et quatre ouvriers se mettaient en devoir de les transporter à l'entrée du corridor. Mais les intrépides béates les attendaient de pied ferme, et leurs mains façonnées aux miracles rejetaient les pierres dans le sanctuaire. Les maçons insistent ; les nonnes, encouragées par la présence du pontife de la sagesse, deviennent de vraies amazones. Les pierres voltigent sans relâche. Les ouvriers, soutenus par le corps municipal, veulent commencer à bâtir. Alors, la prophétesse de l'ordre, la fameuse Léopold Marie-Thérèse du saint Esprit de Jésus, se couche sur la place en disant : Vous bâtirez sur mon corps et je garderai le passage. Déconcertés par tant d'audace et d'effronterie les conseillers se retirent pour la seconde fois.

Le service divin fut interrompu dans l'église pendant six jours, y compris le dimanche. Il fallut l'intervention directe de l'autorité préfectorale et la présence des gendarmes pour venir à bout de cette rébellion. Le fameux corridor fut enfin muré le 25 février.

L'évêque de Nancy, dans la condamnation des Baillard, disait à ses prêtres : « Souvenez-vous que cette secte, semblable à toutes les autres, s'attache surtout à séduire des femmes, et que les nouveaux Montans sont déjà environnés, secondés et peut-être fascinés eux-mêmes par de nouvelles Priscilles. »

Un peu plus tard, M. Klein, curé de Vézelise, écrivait à Léopold : « Si votre sot orgueil ne vous aveuglait pas au-dessus de toute imagination, vous sauriez que les gens sensés haussent les épaules de pitié, que quelques niais affectent de vous craindre, que les curieux reviennent de vos séances nocturnes en se moquant de vous et de votre prophétesse, et que les libertins attendent infailliblement l'incarnation nouvelle que vous promettez encore. »

Hélas ! cette attente ne fut que trop réalisée. Bientôt la

fameuse prophétesse, surnommée la mère du saint Esprit, dut disparaître pour cacher sa honte. A partir de ce moment, les Vintrasiens ne firent plus aucune recrue dans le pays.

Le P. Soullier en partant pour Sion emportait ce mot d'ordre : « Posez bien les fondements de votre séjour dans ce malheureux pays. » Il lui fallut en effet beaucoup de patience, de prudence, de calme, de prévoyance et de persévérance. On devine son influence et son action, on sent sa main dans les divers événements qui se déroulaient, mais on ne l'y voit jamais. C'était un ressort caché qui faisait mouvoir les divers rouages.

Le P. Soullier ne fut pas seul à combattre la secte, on lui adjoignit le P. Conrard. Les deux Oblats se succédaient de mois en mois sur la sainte montagne, travaillant à l'envi à raffermir les fidèles et à détruire le schisme.

Tous les prêtres du voisinage se faisaient un bonheur de les encourager. « J'ai vu ces messieurs réunis, écrivait le P. Soullier, ils m'ont traité avec distinction, mais surtout avec une aimable et franche cordialité. » Quelques semaines plus tard, le P. Conrard écrivait à son tour : « Partout je suis traité avec une affabilité qui me charme et une déférence qui me fait rougir. »

Le bien s'opérait lentement mais sûrement. Les offices étaient bien suivis. Tous les soirs, pendant le carême, on se pressait en foule dans le petit oratoire de Saxon, et deux fois la semaine on montait à Sion pour la bénédiction du Saint Sacrement. Le résultat des Pâques dépassa toutes les espérances.

Le bref de Pie IX condamnant l'œuvre de la Miséricorde, promulgué du haut de la chaire, fit une profonde sensation. Plusieurs schismatiques furent effrayés. En vain les pontifes rassemblèrent en toute hâte leur troupeau pour rassurer les esprits et calmer les consciences. Le coup mortel était porté et la pleine sécurité ne put se rétablir dans les cœurs profondément troublés.

Le mois de Marie fut suivi avec un empressement extraordinaire : on y venait de Praye et des paroisses voisines. La Sainte Vierge semblait attirer ces populations avec plus de force que jamais. La première abjuration se produisit le jour même de la clôture de ce beau mois. Une des filles les plus influentes du parti des Baillard renonça solennellement à la secte de Vintras, en présence du P. Soullier, devant l'autel de Marie. Cet exemple fut bientôt suivi par d'autres. Le mouvement était donné et les pontifes furent impuissants àl'arrêter.

Le P. Soullier résumait ainsi la situation : « Nos malheureux apostats continuent leur culte sacrilège et leurs prédications schismatiques, mais ils ne sont plus fréquentés que par quelques femmes et filles du village qu'ils se sont étroitement attachées par je ne sais quelle fascination et quel charlatanisme audacieux. Ces pauvres créatures, vieilles édentées pour la plupart,et par là-même bondées d'ignorance et d'entêtement, ont reçu comme par infusion tous les vices de leurs pontifes ; il sera bien difficile de les ramener tant que ces trois loups demeureront au milieu du troupeau. Du reste, ils sont mis désormais dans l'impossibilité de faire de nouveaux prosélytes. Le cercle d'horreur et d'exécration générale, dont nous les avons cernés dès le commencement, n'a fait que s'élargir et se fortifier. Ils sont réduits chez eux à l'état terrible des anciens excommuniés ; volontiers on leur refuserait l'eau et le feu ; nul ne veut les voir, et pour vivre ils sont obligés, eux prêtres, de se livrer aux métiers les plus ignobles. La fièvre infernale du dépit et de l'orgueil désappointé règne dans leur âme de renégats, et jusque dans leur extérieur apparaît dans toute sa réalité la réalisation physique de ces redoutables paroles : ***peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet***, le pécheur verra et s'irritera ; il grincera des dents et sèchera de dépit. Décidément, l'hérésie ne peut prendre racine sur le vieux sol de notre catholique Lorraine. »

On reprit bientôt la jouissance des promenades du plateau

cédées de tout temps à la libre circulation des visiteurs et des pèlerins. Les palissades dressées par les apostats furent brisées et leurs ensemencements foulés aux pieds.

Le jour de la Pentecôte, comptant sur un grand nombre de pèlerins, les deux Pères Conrard et Soullier se trouvèrent ensemble à Sion. Le premier chanta la grand'messe, le second occupa la chaire. Le lendemain, les rôles furent intervertis. Le soir de ce jour, ils eurent une vive alerte qui leur donna beaucoup à réfléchir. Une chambre avait été retenue pour le P. Conrard dans une ferme voisine de celle qu'occupait le P. Soullier. Avant de se coucher, le Père ayant voulu faire la visite de l'appartement, découvrit dans un coin reculé, derrière des rideaux, une femme de mauvaise vie. Epouvanté, frémissant, hors de lui-même, soupçonnant un piège tendu à sa vertu ou à sa réputation, le P. Conrard se hâta de fuir et de chercher un refuge chez le P. Soullier, qui dut cette nuit-là partager son étroite chambre avec son confrère.

La mission des Oblats touchait à sa fin. Les esprits étaient calmés, le schisme déconsidéré, l'ordre rétabli et le pèlerinage restauré. L'annexe de Sion fut confiée à l'abbé Noël, curé de Praye, et les Pères, accompagnés de la reconnaissance de la population et des éloges du clergé, rentrèrent dans leur communauté de Nancy le 29 juin 1851. Nous les retrouverons encore sur la sainte montagne.

Le nom du P. Soullier est demeuré en vénération dans les lieux auxquels il consacra les prémices de son ministère. On n'a oublié ni sa foi, ni son zèle, ni sa charité, ni sa mortification, ni son amour du travail, et les sentiments de la population peuvent se résumer dans ces mots adressés par un des principaux habitants de Saxon à celui qui écrit ces lignes : « Si le P. Soullier n'est pas dans le ciel, qui pourra y entrer ? »

Pour ne pas laisser cette histoire incomplète, nous allons raconter aussi rapidement que possible la décadence et la fin de l'hérésie des frères Baillard.

Au commencement de 1852, la secte comptait encore quinze filles, dont cinq revêtues du costume religieux, sept femmes, sept garçons et sept hommes. Les pontifes habitaient toujours le couvent, malgré un procès intenté par leurs créanciers pour les en expulser. Se voyant pourtant sur le point d'être jetés à la porte, ils cherchaient de tous côtés un autre logement, mais subissaient partout des refus. Ils finirent par trouver une maison dans le village de Saxon, et ils y tenaient des réunions clandestines où l'on parodiait les cérémonies de notre sainte religion.

L'autorité judiciaire résolut d'intervenir pour mettre fin à ce scandale. Le nouveau maire de Saxon, homme de bon sens et d'énergie, fut chargé de dissiper la bande, ce qui eut lieu le jour de la Pentecôte, au moment même où les sectaires tenaient leur réunion. L'exécution fut incidentée. Un des Baillard, le grand Francis, ayant frappé le maire dans l'exercice de ses fonctions, fut arrêté et conduit dans la prison de Nancy. Quant à Léopold et à ses adhérents, ils prirent le large.

Ce fut la fin de la secte vintrasienne comme société secrète tenant des assemblées privées. Les trois pontifes étaient séparés et dispersés. L'aîné s'était enfui à Londres pour échapper à ses créanciers, le second était en prison et le troisième s'était retiré avec deux de ses religieuses dans une maison de campagne de l'apôtre Madrolle, dans les environs de Dijon.

Après cinq mois de prison, Francis revint s'établir au village de Saxon, où il vécut pauvrement et misérablement sans faire de propagande. C'est lui qui fut le premier cité au tribunal de Dieu, pour répondre du crime d'avoir séduit et perverti les âmes. Il aurait pu, comme l'enfant prodigue, lever les yeux vers le Père céleste dont les miséricordes sont infinies, mais il eut le malheur de s'endurcir. En vain le P. Conrard épuisa-t-il toutes les ardeurs de son zèle pour ramener cette âme égarée : il demeura sourd à tous les appels de la grâce.

Quand le Père lui posa la question : « Voulez-vous mourir dans la religion catholique, apostolique et romaine ? » le malade inclina la tête en signe d'assentiment. Le Père continua : « Renoncez-vous à l'œuvre de la Miséricorde établie par Michel Vintras, et à laquelle vous avez eu le malheur de participer ? » Refus obstiné de Francis de répondre même par signe quoiqu'il eût toute sa connaissance. Il fut donc enfoui civilement dans la partie du cimetière réservée aux excommuniés et aux suicidés, non loin du corps de sa mère, morte, elle, bonne chrétienne, et dont il était séparé par une haie vive.

Quirin, réduit à la dernière indigence dans les plaines de la Bourgogne, fut obligé de se mettre au service des cultivateurs et de se louer à la journée pour rentrer les récoltes, afin de pouvoir manger un peu de pain. Plus tard, il exerça le métier de prote dans une imprimerie et enfin il alla s'échouer, comme un débris naufragé, dans l'hôpital de Rosières, près Nancy, où il fut admis sur les prières de quelques prêtres, ses anciens compagnons d'études ; cet asile fut pour lui un port du salut. Esprit essentiellement positif, il se mit à douter des rêves et des fausses prophéties de Michel Vintras, et se sentant gravement malade, il écrivit à l'évêque de Nancy pour abjurer ses erreurs. Il eut le bonheur de mourir muni des sacrements de l'Eglise.

Restait Léopold. Après cinq ans d'exil en Angleterre, s'imaginant que la peine à laquelle il avait été condamné par contumace était prescrite, il était rentré en France, mais comme il était muni d'un faux passeport, il dut faire une année de détention dans les prisons d'Angers. C'est là qu'il reçut, mais du reste sans résultat, la visite de Mgr Angebault. De retour à Saxon, il s'engagea pour vivre dans une compagnie d'assurances contre la grêle et l'incendie. Son entêtement demeurait toujours le même. « Vintras, disait-il, ne l'avait point trompé ; il avait bien vu et bien entendu. » Il s'élevait contre le dogme de l'éternité des peines de l'enfer. « Dieu, répétait-il, n'est-il pas bon, infiniment bon ? » Cependant,

pendant sa dernière maladie, de graves doutes surgirent dans son âme sur la vérité des prophéties du pontife de Tilly-sur-Seules. A la fin, vaincu par les prévenances et les bontés de Mgr Turinaz son évêque, cédant aux prières et aux instances du P. Cléach, vicaire de Saxon-Sion, il signa devant témoins un acte de rétractation de ses erreurs, se confessa, fut relevé des censures lancées contre lui et reçut les derniers sacrements avec de grands sentiments de foi, d'humilité et de douleur. Pour preuve qu'il agissait en toute sincérité, il détacha et rejeta hors de son lit une ceinture de protection, qu'il avait reçue de Vintras, et dans laquelle se trouvaient renfermées plusieurs hosties réputées miraculeuses.

Il mourut le 23 mai 1883. Une soixantaine de personnes accompagnèrent son corps à l'église. Il y eut peu d'honneurs mais beaucoup de prières. Il repose dans le cimetière de Sion. Au-dessus de sa tombe s'élève une simple croix de bois. Sur le croisillon on a déposé une couronne de lierre et gravé sa devise : *Spes mea Deus*, Dieu est mon espérance.

Le jour même des funérailles, on se débarrassa des défroques qui avaient servi au culte vintrasien. Parmi ces objets se trouvaient un calice, des ornements pour la messe, des hosties grandes et petites. On découvrit aussi de longues robes rouges, qui servaient au pontife de l'adoration et que l'on convertit en couvrepieds et en descentes de lit ; images de la fragilité et du revirement des choses de ce monde !

Résumons cette lamentable histoire par ces lignes des grands-vicaires de Nancy, MM. Delalle et Gridel : « Ces malheureux Baillard restent voués désormais à la célébrité de la sottise et à l'immortalité du ridicule, eux et leur prophète prestidigitateur, et leurs visions, et leurs prédictions, et leurs filles ou femmes extatiques ! » (1).

(1) Nous avons tenu à donner ces détails, quoique un peu longs, parce que l'hérésie de Vintras forme une page, encore presque inédite de l'histoire de l'Eglise. Revenu de Londres, qu'il nommait Babylone, Michel Vintras est mort à Lyon le 8 décembre 1875, et a été enterré dans le cimetière de la Guillotière. On conserve son calice et son ostensoir, comme des objets de curiosité, dans le trésor de la cathédrale de Bayeux.

# CHAPITRE VI

LE P. SOULLIER MISSIONNAIRE. — SES DÉBUTS : MISSIONS DE FRESNES-EN-WOËRE ET DE PONT-A-MOUSSON. — IL EST ENVOYÉ EN LIMOUSIN. — MISSIONS DE BALLEDENT, BOUSSAC, NEXON, DE L'HÔPITAL ET DE LA PRISON DE LIMOGES, DE SAINT-MERD-LA-BREUILLE. — IL EST NOMMÉ SUPÉRIEUR DE LA MAISON DE LIMOGES. — DÉSAGRÉMENTS DE SA POSITION.

— 1850-1855 —

Quand le P. Conrard venait le remplacer à Sion, le P. Soullier descendait de la sainte montagne et se livrait avec ardeur à l'œuvre des missions. Ainsi, pendant l'Avent de 1850, il se rendit, sous la conduite de son supérieur, le P. Dassy, dans un chef-lieu de canton du département de la Meuse, à Fresnes-en-Woëre. On appelle Woëre ou Voyre une riche et vaste plaine située entre la Moselle et la forêt de l'Argonne. Placée au centre d'un pays extrêmement fertile, la population de cette ville était riche et composée en grande partie de bourgeoisie; mais là comme partout, l'abondance des biens de la terre faisait oublier les biens surnaturels. Les folles joies du

siècle absorbaient toutes les préoccupations des esprits. La religion était méconnue, ses saintes pratiques tout à fait oubliées, sinon dédaignées.

Treize ans auparavant, l'évêque de Verdun disait au nouveau curé qu'il envoyait à Fresnes : « Je vous y envoie pour vous reposer ; il n'y a rien à faire, c'est la plus mauvaise de mes paroisses. » Le curé, en effet, malgré sa science et sa sainteté, avait été impuissant à réagir contre le mal ; sa voix n'avait frappé que les colonnes et les murailles du sanctuaire.

Cependant cette paroisse si indifférente fut réveillée tout à coup de son assoupissement par la voix des missionnaires, qui lui apportaient les indulgences du jubilé. Le P. Dassy ouvrit les exercices à la messe paroissiale le dimanche 15 décembre. Trois jours après, l'élan était donné, et malgré des pluies torrentielles, l'auditoire alla toujours croissant. Le travail abonda. Depuis cinq heures du matin jusqu'à dix heures du soir, les ouvriers évangéliques durent occuper le confessionnal ou la chaire sans relâche, et cela pendant vingt-un jours consécutifs.

Parmi les conversions, il faut mentionner celle de la brigade de gendarmerie. Les cinq gendarmes, brigadier en tête, se confessèrent et donnèrent à tous l'exemple du devoir. Le brigadier surtout se fit remarquer par sa ferveur et son enthousiasme religieux. Un soir, après l'amende honorable au Saint-Sacrement, il vint se mettre à genoux au milieu du chœur, à la vue de tout le monde, joignit pieusement les mains, et après une ardente prière baisa trois fois la terre. Il éprouvait, disait-il, le besoin de faire une amende honorable spéciale à cause de ses nombreux péchés. Un instant après, ayant rencontré le P. Soullier devant son confessionnal, il lui serra la main avec la rude franchise d'un militaire et l'embrassa en l'arrosant de larmes de joie.

Au jour de la clôture, le 5 janvier 1851, l'évêque de Verdun, Mgr Rossat, vint pour contempler de ses propres yeux l'ad-

mirable changement d'une paroisse dont il avait toujours désespéré. On lui présenta pour la confirmation plus de cent adultes de tous les sexes et de tous les rangs, ayant presque tous plus de 50 ans, et plusieurs même plus de 80. Jamais le vénérable prélat n'avait imposé les mains sur tant de têtes blanches ; jamais spectacle si consolant n'avait frappé sa vue dans tout le cours de sa longue vie épiscopale.

Les habitants de Fresnes appelaient le P. Dassy le saint Père, et le P. Soullier le grand Père, à cause de sa taille avantageuse. La mission fut terminée par la consécration de toute la paroisse à la Sainte Vierge. Personne n'y manqua. Au moment des adieux, tout le monde se mit à pleurer, le pasteur et le troupeau, les missionnaires eux-mêmes, et le brave brigadier qui vint encore les embrasser.

C'était pour la première fois que le P. Louis arrosait de ses sueurs le champ du père de famille ; c'était aussi pour la première fois qu'il goûtait les joies et les consolations dont le divin Maître se plaît à favoriser ses ouvriers. Son âme débordait d'une sainte allégresse. La vue de cette ville auparavant morte, et tout à coup ressuscitée et pleine de vie, le jetait dans une espèce de stupeur, et comme saint Pierre, au moment de la pêche miraculeuse, il s'écriait en se frappant la poitrine : « Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, pauvres pécheurs, que doit être attribuée cette merveilleuse conversion, mais à votre grâce toute-puissante et à votre miséricorde infinie. »

Le P. Dassy, en envoyant à Mgr de Mazenod le compte rendu de ce jubilé, rédigé par le P. Soullier, y ajouta ces mots : « Le P. Soullier est admirablement taillé pour les missions. Il fera, par son zèle et sa facilité, quand il sera fourni de sermons et qu'il aura acquis de l'expérience, un de nos meilleurs apôtres. Son dévouement, son tact, son obéissance méritent toutes sortes d'éloges. »

Nous devons le déclarer ici, car l'expérience le proclame

bien haut, les religieux sont bien plus aptes au ministère des missions que les prêtres séculiers, ces derniers fussent-ils plus instruits, plus fervents et plus réguliers. Les religieux semblent porter avec eux des grâces spéciales : leur croix se dresse comme un étendard pour rallier les âmes, et de leur robe, symbole de pauvreté, d'abnégation et de perfection, s'échappe un mystérieux parfum qui attire les peuples, les séduit, les renouvelle et les transforme.

Le P. Soullier, toujours dirigé par son Supérieur, prêcha sa seconde mission ou son second jubilé à Pont-à-Mousson, important chef-lieu de canton de la Meurthe. Le succès fut complet à la paroisse comme au Petit-Séminaire de cette ville. L'évêque de Nancy vint en clôturer les exercices le 1er juillet. Notre jeune missionnaire profitait de quelques instants de répit, avant d'aller chanter la grand'messe, pour écrire à ses parents : « Ma vocation m'apparaît maintenant dans toute sa réalité, avec ses peines et ses joies, ses épines et ses récompenses, et en définitive je n'ai qu'une conclusion à tirer : c'est que je ne changerais pas la position que le Seigneur m'a faite pour tout ce qu'il y a de bon et d'attrayant sur la terre. Oh ! qu'il est bon d'être Oblat de Marie immaculée ! »

Il ne nous est pas possible de suivre le P. Louis dans le cours de ses missions. Les annales des Oblats n'existaient pas à cette époque : elles n'ont été créées qu'en 1862, après la mort du fondateur de la congrégation. Il est vrai que chacune de leurs missions doit posséder un registre ou *codex*, où sont relatés les travaux des missionnaires et les faits concernant la communauté, mais le *codex* de Nancy a disparu et les registres des autres missions se réduisent à quelques lignes tracées à la hâte. Dans ces premiers temps, les Oblats accablés de travaux couraient au plus pressé, et négligeaient de confier au papier le récit de leurs courses et de leurs succès. La plupart des anciens missionnaires contemporains du P. Soullier ont aussi disparu ou ne conservent que de vagues

souvenirs. Nous n'avons pour nous guider que quelques lettres écrites de loin en loin par le jeune missionnaire aux membres de sa famille, lettres souvent tout intimes et où l'on ne peut que glaner quelques souvenirs lointains de ses travaux apostoliques.

Les mois d'octobre, novembre et décembre 1851 furent employés par lui à prêcher quatre jubilés dans diverses paroisses. « J'ai la joie de vous apprendre, écrivait-il aux siens, que Dieu a merveilleusement béni mes travaux, et qu'il s'est servi de moi pour opérer la résurrection des endroits que j'ai visités. Vous vous étonnerez d'un tel résultat obtenu par un tel instrument, mais souvenez-vous de ce que dit Saint Paul, que Dieu aime à se servir de ce qu'il y a de plus faible pour confondre ce qu'il y a de plus fort. »

L'ouvrage abondait. Les Oblats étaient en pleine voie de popularité : on les appelait de toutes parts dans les trois diocèses de Nancy, de Verdun et de Saint-Dié. Ils étaient donc toujours sur pied, surmenés et comme harassés. Ce qui faisait le plus souffrir Louis dans ces commencements, c'était la prédication. Il ne possédait encore qu'un nombre insuffisant d'instructions ou de sermons, et le temps lui manquait pour en préparer d'autres. Cependant il fallait marcher. Aussi réclamait-il avec instance à ses frères quelques conférences composées au Grand-Séminaire. Il faisait flèche de tout bois.

Au commencement de 1852, il se remettait en campagne, évangélisant comme le Sauveur les villes et les bourgades, et ne rentrait à Nancy qu'après la clôture des pâques. Bientôt après commençaient les prédications des mois de Marie et du Sacré-Cœur et les retraites dans les communautés religieuses. Il ne lui restait que bien peu de temps pour l'étude.

Dans les premiers jours d'octobre, il eut la joie de recevoir à Nancy la visite de son frère Martial, alors professeur au Collège d'Ussel et qui venait d'être ordonné prêtre. Le Supé-

rieur des missionnaires accueillit le jeune voyageur comme un enfant de la famille. C'était à cette date le P. Merlin, homme plein de cœur et d'entrain. Comme l'enchanteur de ce nom, il savait charmer ses hôtes par des traits, des anecdotes et des histoires à dérider les fronts les plus sérieux. Les Oblats vivaient sous sa conduite dans la paix et la joie de l'union la plus intime. Le P. Louis exprimait pourtant le regret de voir la chapelle si pauvre et si étroite, et songeait déjà aux moyens d'en bâtir une plus convenable. Ses vœux ne devaient être exaucés que plus tard.

Comme la visite de son frère devait être fort courte, à cause de la prochaine rentrée des classes, Louis s'empressa de lui montrer les curiosités de la ville : la cathédrale d'abord et les églises, les places Carrière, Stanislas et de l'Alliance, le jardin botanique, les portes monumentales, les tombeaux des anciens ducs de Lorraine, le Musée où se trouve la tente de Charles le Téméraire, et le monument élevé sur l'endroit où fut retrouvé le corps de ce prince après la déroute de ses troupes. Nancy est sans contredit une des plus belles villes du nord de la France. Le jeune professeur en rapporta les meilleurs souvenirs.

Il était à peine de retour au milieu de ses élèves qu'il reçut de Louis cette lettre, datée du 23 octobre : « Je vous écris de Limoges. Vous croiriez peut-être que je fais encore un voyage d'agrément comme celui d'Allemagne, si je ne vous disais pas tout de suite que j'ai quitté Nancy définitivement pour venir fixer ma résidence dans la capitale du Limousin. Oui, j'ai quitté Nancy, Dieu m'en a tiré sans même me faire pressentir huit jours à l'avance une pareille disposition, et fort heureusement pour vous, car autrement vous n'auriez point vu la superbe capitale de cette chère Lorraine, dont je me vois éloigné presque la larme à l'œil. Ainsi va la vie, ainsi vont surtout les missionnaires, vrais commis-voyageurs du bon Dieu, aujourd'hui sur terre, demain sur l'océan,

comptant actuellement sur un long séjour dans une maison qu'ils chérissent, et une heure après courant à toute vapeur à l'extrémité de la France et quelquefois du monde. Heureusement ces changements-là ne nous surprennent pas, parce qu'ils peuvent nous arriver tous les jours et que nous le savons. Ils ne nous déplaisent pas parce que partout nous trouvons des pauvres à évangéliser, des âmes à sauver, une partie du champ à défricher, et par conséquent partout un préservatif assuré contre l'ennui. Déjà je suis habitué à Limoges pour y être resté deux jours. »

La principale raison de ce changement de résidence devait être la nécessité de posséder à Limoges des missionnaires comprenant et parlant au besoin la langue limousine, vulgairement appelée le *patois*. Cette langue dérivée du latin, aussi bien que le français, se compose aussi d'un certain nombre de mots celtiques. Elle a des tournures gracieuses et résonne agréablement à l'oreille quand elle est bien maniée. C'est l'ancienne langue des troubadours, la langue provençale, que Mgr Mazenod employait dans ses prédications, et que cherchent à faire refleurir Mistral et les félibres. On la parle dans tout le midi de la France, de l'Océan jusqu'aux Alpes. Elle serait probablement devenue la langue de la France entière, si les rois n'avaient pas fixé leur résidence dans le nord. Cette langue varie de canton à canton, on pourrait presque dire de paroisse à paroisse, mais cette divergence de dialectes n'affecte guère que la prononciation ou la terminaison des mots ; le radical reste le même, de sorte que celui qui possède un dialecte peut les comprendre tous. Encore aujourd'hui, mais surtout à cette époque, avant la loi de l'instruction obligatoire, on ne parlait guère que limousin dans les campagnes, et la connaissance de la langue devenait indispensable pour entendre les confessions. Louis, originaire de la province, en comprenait parfaitement le langage et aimait même à le parler en conversant familièrement avec les pay-

sans. Son arrivée à Limoges apportait donc un précieux renfort aux Oblats.

L'installation de ces religieux dans l'ancienne capitale du Limousin ne remontait qu'à cinq ans. L'acte de leur fondation signé par Mgr de Buissas, évêque de Limoges, et le P. Tempier, vicaire général de Marseille, était daté du 30 novembre 1847. L'évêque leur avait cédé une vaste maison avec jardin située dans les dépendances de l'évêché et s'était même engagé à faire mansarder le grenier, s'ils voulaient y établir un noviciat, espoir qui ne s'est pas réalisé.

Le personnel de l'établissement ne se composait encore que de six membres : le P. Cumin, Supérieur, et les P. P. Chauliac, Brun, Coste, Bretange et Soullier. Ils se mettaient ordinairement deux pour prêcher une mission, surtout dans les paroisses importantes. A certaines époques de l'année, ils travaillaient tous à la fois au dehors de la ville ; leur maison privée de prêtre n'était gardée que par un frère convers. On conçoit qu'une semblable situation, contraire à tous leurs usages, ne pouvait être autorisée que par une extrême nécessité.

Louis se mit immédiatement à l'œuvre. La Providence le conduisit dans une pauvre paroisse veuve de prêtre pendant plus de quarante ans, et dans laquelle le protestantisme s'était établi : c'était la paroisse de Balledent, dans le canton de Châteauponsac.

« Nous avons eu beaucoup à souffrir en cet endroit, écrit-il. Le plus souvent nous prêchions dans le désert ! Les gens ne connaissaient plus le chemin de l'église. Pour les y amener, nous avons dû les traiter en enfants, les alléchant par l'attrait des conférences, des cérémonies extraordinaires et par tous les expédients propres à prendre ces gens-là par le seul endroit prenable, c'est-à-dire par les sens. Ces moyens bénis du ciel ont eu quelque succès. Nous avons pu parler le langage de Dieu à beaucoup d'hommes qui ne l'avaient pas

entendu depuis la première jeunesse. Par ce contact du prêtre avec ces malheureux qui le détestaient ou au moins se défiaient de lui, se sont réalisés des avantages qui sans doute ne constituent pas un succès complet, mais qui du moins préparent les voies à un succès futur. L'ignorance, extrême en ce pays, a perdu de son épaisseur et de son entêtement; une montagne de préjugés a été détruite; la soutane a été remise en honneur; le protestantisme a vu mettre un obstacle désormais infranchissable à son prosélytisme, et les catholiques ont repris leur aplomb. La mission a fait assez de bruit pour inquiéter le ministre protestant qui a cru devoir nous envoyer un cartel. Il va sans dire que nous n'avons pas répondu à ce superbe défi. Nous avons fini par la plantation d'une belle croix en face du temple protestant. Le sous-préfet de Bellac assistait à cette magnifique cérémonie et portait un des cordons de la croix. »

De Balledent le P. Soullier se rendit à Boussac, chef-lieu d'arrondissement du département de la Creuse. Le terrain n'était pas facile. La population avait été gâtée par le phalanstère de Pierre Leroux, ancien maire et ancien député de cette ville, et par les fréquentes visites de George Sand. Les funestes doctrines du philosophe et les romans licencieux de la femme écrivain avaient causé d'immenses ravages dans les âmes. Dès l'ouverture de la mission, le P. Soullier déclara que si l'on ne venait pas entendre les prédications, les missionnaires s'en retourneraient les pieds nus, en signe de deuil et de pénitence. Cette menace si insolite fit impression et amena un succès relatif.

Au mois de novembre 1853 notre jeune prédicateur donna avec deux de ses confrères une autre mission à l'hôpital général de Limoges. « Rarement, écrivait-il, nous avons eu une aussi complète consolation. Nous étions loin d'espérer un tel résultat, mais c'était le temps de Dieu, et avec son secours nous avons pu remuer cette masse épaisse et hétérogène,

composée sous quelques rapports du rebut de la société. Nous avons vu participer à la communion sainte à peu près tous ceux que la maladie en laissait capables, plus de sept cents personnes en tout, vieillards, orphelins, filles-mères, employés des deux sexes, militaires. Ces derniers ont été le nerf de notre mission. Il aurait fallu les voir le jour de la communion arroser leur moustache de grosses larmes, touchante effusion de leur cœur, et ensuite se livrer à tout l'enthousiasme de la reconnaissance et de l'enchantement. Le lendemain de ce jour magnifique, ces braves nous ont envoyé une adresse de remerciement revêtue de quatre-vingt-douze signatures. Ce n'est pas tout. Quinze jours après, trentre autres soldats ont voulu participer au bonheur de leurs camarades. C'est en tout plus de cent vingt militaires revenus aux pratiques de la religion et jetés comme un levain précieux dans la garnison de Limoges. D'aussi abondantes prémices nous avaient inspiré le projet de prêcher une retraite à la garnison tout entière, et je ne doute pas que nos efforts, joints au prosélytisme ardent de nos convertis et à l'exemple édifiant de quelques chefs, n'eussent amené les plus heureux résultats ; mais trois jours après la clôture de cette mission de l'hôpital, nous dûmes partir trois pour évangéliser la petite ville de Nexon, dans l'arrondissement de Saint-Yrieix. »

M. Moussard, curé actuel de la paroisse, a bien voulu nous donner quelques renseignements sur cette mission. C'est le P. Soullier qui fut chargé de diriger les chants. Il avait au fait une voix très juste et très harmonieuse. « Il réunit toutes les dames de la localité et leur apprit les cantiques de circonstance. Ce fut un enthousiasme général qui ne connut pas de déclin jusqu'au dernier jour. La bonne volonté alliée à la piété fit merveille. Le jeune directeur savait de son côté maintenir l'exactitude aux réunions par sa fermeté et quand il le fallait, par d'aimables réprimandes. Les personnes qui l'ont vu à cette époque disent qu'il était de belle taille, d'une

attitude sévère et douce en même temps. Il avait le talent de commander et de se faire obéir.

A cause de l'étroitesse du presbytère, les missionnaires n'avaient pas pu y trouver asile. On leur avait procuré une maison donnant sur la place publique. On raconte que lorsqu'ils en sortaient pour se rendre à l'église, la population formait une double haie sur leur passage ; les uns pour les saluer ; les autres pour demander une bénédiction. Il arriva souvent qu'on les accompagnait au sortir de leurs prédications avec les cris répétés de Vivent les Pères, Vivent les missionnaires !

« Malgré les mauvais temps que nous avons traversés, la paroisse de Nexon est restée solidement chrétienne. Combien devait-elle être, à cette époque, plus accessible aux idées religieuses ? Aussi le succès de la mission fut prodigieux. Le souvenir de ceux qui firent exception à un retour sincère ne s'est pas même conservé. Ce qu'on dit, c'est que tout le monde fit son devoir.

« Le fait suivant est resté dans la tradition. Un homme qui tenait hôtel sur la place de l'église s'était promis et l'avait déclaré hautement, de ne point profiter de la mission. Il en parlait comme d'une innovation pour le moins inutile. Il était légèrement du nombre des esprits forts de son temps. Tout le monde se rend à l'église ; lui, il attend les clients dans son hôtel. Un soir, la curiosité le pousse à aller entendre ce que ***racontent*** les prédicateurs. Il en revient avec quelques préjugés disparus. Il trouve bon de renouveler sa visite. A la fin il est gagné, il se convertit ; sa joie est sans bornes, et il veut la manifester par un acte de reconnaissance. Il envoie donc à la maison des Pères un repas préparé avec le plus grand soin et composé des mets les plus délicats qu'il a pu se procurer. Ce fut un véritable événement dans la localité : Monsieur X ***attrapé par les Pères !*** »

Les Oblats ne rentrèrent à Limoges que dans les premiers

jours de 1854. Le P. Soullier séjourna dans cette ville tout le mois de janvier, et partit ensuite pour prêcher une mission à Ahun, ancienne cité romaine, dans l'arrondissement de Guéret. Les conférences dialoguées entre lui et le P. Coste, attirèrent la foule et donnèrent beaucoup d'entrain aux exercices. Le souvenir s'en est conservé dans la petite ville.

La dernière récolte n'avait pas été bonne, et une grande disette éprouvait le pays, surtout les campagnes. C'était un grand obstacle à la semence de l'Evangile : les soucis du présent écartaient bien loin la pensée de l'éternité. Partout on visait à l'économie. Les Oblats, plus que les autres, durent payer tribut à la cherté des vivres. Dans leur résidence de Limoges, faute de ressources, ils ne servaient du vin qu'à leurs hôtes ou à leurs amis. Pour eux, ils se contentaient de cidre ou de petite bière, et pour dissimuler leur mortification, ils disaient en riant que tel était leur goût.

Au commencement d'octobre, le P. Soullier fut nommé supérieur de la maison de Limoges. Il n'avait encore que 28 ans, mais Mgr de Mazenod le jugeait déjà assez mûr et assez expérimenté pour diriger ses confrères.

Pour lui, bien loin d'avoir ambitionné cette dignité, il ne faisait que gémir sous le pesant fardeau dont on avait chargé ses épaules. « L'année 1854, écrivait-il à sa famille, comptera parmi mes années néfastes. J'étais si heureux dans l'humble sillon que je suivais auparavant ! A ce bonheur, à ces libres allures et à cette insouciance que l'obéissance me procurait a succédé le souci, l'éternelle sollicitude et la gêne vis-à-vis les hommes et les choses. C'est une calotte de plomb qui m'écrase la tête. Prions Dieu de nous épargner un tel fardeau, ou plutôt, ce qui est plus sage, disons-lui : Que votre volonté soit faite ! »

Quelques mois plus tard, il écrivait encore : « Les embarras me pleuvent de partout. Quand j'ai satisfait à mes obligations essentielles, il ne me reste plus guère de temps pour

mes amis et même pour mes parents. L'expérience amènera, j'espère, par la suite, une plus grande aptitude à pourvoir à tout sans trouble et sans gêne, mais en attendant je dois subir les inconvénients d'un noviciat. »

Le 28 octobre, il ouvrit une retraite à la maison centrale de Limoges avec le concours des Pères Chauliac, Coste, Fayette, Bretange et Bise, c'est-à-dire de tous les membres de la communauté. Il y avait là mille prisonniers, 700 hommes et 300 femmes. Le succès dépassa toutes les espérances. Plus de 700 détenus s'approchèrent de la table sainte avec des dispositions admirables. Huit jours avaient suffi pour produire ce résultat. Le P. Soullier voyant que tous les hommes répondraient à son appel supplia l'administration des prisons de vouloir bien permettre que les exercices fussent prolongés d'une semaine, mais sa demande fut rejetée pour le motif que les détenus perdraient trop de temps dans la fabrication des chaussons !

« Pendant le cours de cette retraite, dit le P. Fayette, le supérieur avait trouvé un cinquième missionnaire dans la personne d'un prisonnier converti et devenu le bras droit de l'aumônier. Cet homme remplissait l'office de rabatteur dans cette chasse aux âmes. Il parcourait les ateliers, conduisait les pécheurs aux pieds du prêtre, et procurait ainsi les plus surprenantes conversions. »

« Dans l'œuvre des missions, continue le P. Fayette, le P. Soullier suivait fidèlement les traditions de nos anciens pères, et en obtenait les meilleurs résultats. Sa parole était vraiment apostolique, sans prétention, bien à la portée du peuple auquel il s'adressait. Il ne tendait qu'à un seul but, celui d'instruire son auditoire pour le porter à la pratique du devoir. C'est par ce moyen qu'il laissait des fruits durables partout où il passait. »

En février 1855, le P. Louis prêchait avec le P. Coste une mission à Pionnat, paroisse de 2000 âmes, dans le canton

d'Ahun; elle eut un grand succès. La population fut profondément remuée. Elle se pressait en foule aux instructions du soir, et les assistants regagnaient leurs villages à la lueur des torches. La mission fut couronnée par la plantation d'une croix en fonte, qui existe encore aujourd'hui 1900 et fait le principal ornement de la place publique. C'est devant cette croix que sont déposés les morts avant la cérémonie de la levée du corps. En mars il évangélisait Saint-Léonard, et en avril il se trouvait à Saint-Merd-la-Breuille, canton de La Courtine.

Il y avait là un excellent curé, très zélé mais très timoré, nommé Tinet. Il s'était rendu en personne à Limoges pour demander un missionnaire et le choisir même, s'il lui était possible. Le hasard ou plutôt la Providence voulut qu'il rencontrât le P. Soullier dans une église. Il se dit aussitôt: Voilà bien mon homme, et il priait du fond de son cœur pour que cet oblat lui fût envoyé. Ses vœux furent exaucés. Le P. Soullier remua profondément cette population un peu endormie jusque-là, mais chrétienne dans le fond et où les autorités donnaient le bon exemple. Les trois frères Lepeytre, dont le premier était maire, le second instituteur et le troisième médecin, secondaient de tout leur pouvoir leur vénérable curé. Aussi le succès fut-il complet. Le prédicateur s'écriait : « Je suis en Sibérie, mais je trouve ici des cœurs plus chauds que partout ailleurs : Vive une telle Sibérie ! »

Après la clôture des travaux, M. Tinet et le P. Soullier se rendirent à cheval dans le canton de Rochefort, au milieu du massif des montagnes d'Auvergne. Il y a là, entre le Mont-Dore et la ville de Clermont, un célèbre pèlerinage où l'on vénère une statue de la Vierge attribuée à l'évangéliste saint Luc. On y admire une église monumentale du XIe siècle, un clocher octogonal à deux étages et des portes dont les vantaux sont garnis de peaux et de ferrures. Les deux pèlerins offrirent le saint sacrifice dans le pieux sanctuaire en

action de grâces des succès accordés à leurs efforts, et revinrent ensemble jusqu'à Eygurande. Là, ils se séparèrent. Le curé de Saint-Merd rentra dans sa paroisse, tandis que le P. Soullier se dirigea vers Ussel pour y embrasser ses deux plus jeunes frères.

Son retour à Limoges fut accidenté d'aventures telles que peut en souhaiter un touriste amateur de fatigues et de péripéties. Il va nous les raconter lui-même. « Parti d'Ussel à onze heures et demie du soir, la diligence me jetait à deux heures du matin sur la voie publique, au milieu d'une nuit horriblement obscure, et par un brouillard qui versait une pluie fine et pénétrante. Me fiant, pour me rendre à Saint-Augustin, sur la bonté de mes jambes et sur la prompte cessation de la pluie, je m'engageai résolument dans de mauvais chemins de traverse. Mais il était écrit que là j'expierais quelqu'un de mes péchés. Au bout d'un quart d'heure j'étais mouillé comme un rat, mes vêtements pesaient plus de quarante livres, et je me trouvais, la nuit, pataugeant dans les infernales charrières du hameau de Ceugnac, exposé à me noyer au pont Maure, sous le coup d'un orage qui avait sans doute juré de ne pas me laisser une seule minute de répit. Je faisais peur. C'est dans cet état que j'allai frapper, à 4 heures, à la porte du presbytère de Sarran. Imaginez la surprise du curé; jamais peut-être sa charité n'avait trouvé plus belle occasion de s'exercer. Bientôt je pus goûter un doux sommeil devant un grand feu qui rendait en même temps le sec et le chaud à mes pauvres membres engourdis. Après avoir célébré les saints mystères, je pris le cheval du curé, le bon M. Marvy, jusqu'au village d'En Val, et de là je continuai mon voyage à pied jusqu'à Saint-Augustin. J'avais compté surprendre mes parents de grand matin, il était une heure après midi quand je pris place à leur bien-aimé foyer. »

Il n'était pas au bout de ses peines. « Le dimanche après vêpres, continue-t-il, j'allai coucher au Lonzac et le lundi

matin je partis pour Masseret où j'arrivai à 10 heures, comptant prendre la diligence. Mais nouvelle déception, les voitures ne passaient que dans la nuit, que faire? rester quatorze heures dans un lieu où je ne connaissais personne? C'était trop impatientant. Je m'acheminai à pied jusqu'à Pierre-Buffière. J'avais fait six lieues, mais je fus dédommagé de mes fatigues par la bonne hospitalité que je trouvai chez le curé. Le lendemain matin, 15 mai, je reprenais enfin possession de ma chère cellule, après 25 jours d'absence. »

Cette cellule n'avait pourtant pas que des charmes et des douceurs pour le zélé missionnaire. Tout à côté se trouvait la maîtrise de la Cathédrale, dont les croisées donnaient sur le jardin et sur la maison des Oblats. Ce voisinage était devenu pour ces derniers la plus insupportable des servitudes. Dans l'appartement le plus voisin, à quelques mètres seulement de leur oreille, on avait placé tous les systèmes imaginables de musique instrumentale et vocale. C'est là que se réunissaient, pour prendre des leçons, non seulement les enfants de l'école, mais tous les musiciens et tous les chanteurs de la ville. Chacun s'exerçait dans sa partie. C'étaient un bruit confus et disparate d'instruments en cuivre et en bois, un vacarme épouvantable, un sabbat, un tintamarre à déchirer les oreilles les moins délicates et à dérouter l'attention la plus soutenue ; et cet infernal charivari durait sans trêve ni merci de cinq heures du matin à huit heures du soir. Impossible aux Oblats, pendant les trois ou quatre mois de la belle saison où il leur était donné de passer en cellule, de pouvoir jouir du recueillement indispensable pour se retremper comme religieux et pour se former comme missionnaires. Louis gémissait profondément de cet état de choses.

Ce qui aggravait les inconvénients de la position, c'était l'occupation d'une des salles des Oblats par les élèves de la maîtrise. Cette salle, convertie en dortoir, se trouvait juste au-dessus de la chapelle, ce qui était contraire aux lois cano-

niques. Les enfants ne pouvaient y accéder qu'en traversant le jardin. Il y avait déjà deux ans, l'évêque de Limoges, voulant donner à sa maîtrise les proportions d'un collège, l'avait appelée Ecole Saint-Martial, et pour justifier ce titre l'avait agrandie par de nouvelles constructions. Les écoliers arrivèrent plus nombreux, et comme les nouveaux bâtiments n'étaient pas encore en état de les recevoir, le prélat vint de sa personne prier les Oblats de lui céder pour quelques mois seulement la salle déjà mentionnée pour servir de dortoir. On ne crut pas devoir repousser cette demande, dès l'instant qu'elle se réduisait à un terme limité ; et en effet, quand les chaleurs du printemps eurent séché le nouvel édifice, on y transféra les élèves et la salle redevint libre. Mais à la rentrée suivante, le nombre des élèves augmentant toujours, Monseigneur renouvela la demande au P. Cumin qui ne crut pas pouvoir encore s'y refuser. C'était quinze jours avant son départ pour Romans. Il oublia sans doute d'en avertir son successeur, qui fut fort étonné de voir les voisins prendre de nouveau possession de la salle. Cette fois c'était pour tout de bon, car ils y étaient depuis un an, et à moins d'en venir à des moyens violents qui répugnaient à sa nature, le P. Soullier ne voyait pas luire le jour de la délivrance. Ce qui lui paraissait certain, c'est le désir bien manifeste qu'éprouvait Mgr Buissas d'avoir toute la maison des Oblats pour en agrandir son Ecole Saint-Martial et en faire alors un établissement important, un collège rival du lycée. Ce désir, exprimé déjà plusieurs fois, fut transmis officiellement au P. Soullier, le 7 juillet, par l'organe du secrétaire intime de l'évêque, qui était en même temps Supérieur de l'Ecole Saint-Martial. Cet ecclésiastique, parlant au nom du prélat en tournée pastorale, lui demanda s'il accepterait en ville un autre établissement couvenable, ajoutant qu'au besoin on lui ferait quelques avantages en dédommagement. Il leur était impossible, sans ce moyen, de donner à leur œuvre l'extension

qu'ils désiraient, étouffés qu'ils seraient toujours entre l'enclos des Oblats et la grand'route. Ce local était indispensable pour la réalisation de leurs projets.

Le local à donner en échange n'était nullement désigné, mais il était probable qu'on offrirait une des quatre paroisses de la ville. Le P. Louis en référa à Mgr de Mazenod, en le priant de faire passer à Limoges le P. Vincens, actuellement en tournée de visites.

Le projet ne put aboutir, l'opinion publique lui étant contraire. Les plus grands amis des Oblats, M. Hervy, premier grand-vicaire, et l'archiprêtre de la Cathédrale, estimaient que la maison des missionnaires, l'établissement le plus important du diocèse après le Grand-Séminaire, ne devait pas être sacrifiée à une petite école, qui n'était après tout qu'une maîtrise et n'était encore connue que sous ce nom dans le public. Ils disaient encore que ce serait aller contre l'intention des bienfaiteurs, qui avaient acheté le terrain et fait bâtir la maison pour servir aux missionnaires du diocèse, et pas à d'autres. Tout le Conseil épiscopal abonda dans ce sens, et l'évêque de Limoges ne crut pas devoir passer outre, car le projet était moins dans sa tête que dans celle de son secrétaire intime.

Malgré ce dénouement, les rapports avec l'administration diocésaine demeuraient toujours difficiles, et le P. Soullier ne voyait pas le moyen d'y porter remède. Il insista donc pour réclamer son changement. Sa prière fut enfin exaucée : Mgr de Mazenod l'envoya de nouveau à Nancy, mais toujours en qualité de Supérieur, et il eut pour successeur à Limoges le P. Bise.

---

# CHAPITRE VII

LE P. SOULLIER SUPÉRIEUR DE LA MAISON DE NANCY. — IL SE PROCURE UNE BIBLIOTHÈQUE. — PROJET D'UN MONUMENT A L'IMMACULÉE-CONCEPTION SUR LA MONTAGNE DE SION. — SA MANIÈRE DE PRÊCHER. — IL EST DÉLÉGUÉ AU DIXIÈME CHAPITRE GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DES OBLATS. — FONDATION D'UN NOVICIAT A NANCY. — UN OBLAT SÉPARÉ DE LA CONGRÉGATION. — ÉTABLISSEMENT DE L'ŒUVRE DES SERVANTES. — MISSION A NOTRE-DAME DE CLÉRY DANS L'ORLÉANAIS. — CHAPELLE DES OBLATS A NANCY.

— 1855-1858 —

En arrivant en Lorraine, le P. Soullier commença par retremper son âme dans les exercices de la retraite avec ses religieux, les PP. Audruger, Jeanmaire et Sigaud, de la maison de Nancy, Conrard et Gillet, de la maison de Sion. Il fit aussi plusieurs règlements pour entretenir la régularité et la ferveur dans les deux communautés. Il s'occupa ensuite des intérêts matériels. La caisse n'était pas dans un état brillant ; elle venait même d'être allégée par un vol d'environ 200 francs.

Pour faire des économies, il dut confier le soin de la cuisine à un frère tout à fait novice dans cette partie.

Comme la bibliothèque était par trop pauvre, il fallait de toute nécessité la pourvoir de quelques ouvrages ecclésiastiques. Il acheta donc les Commentaires de Cornélius à Lapide, ouvrage de vingt volumes in-4°, très utile aux prédicateurs, et dont le P. Jeanmaire se chargea de payer le prix sur ses revenus patrimoniaux. Il écrivit ensuite à l'abbé Migne, grand éditeur de Paris, pour lui demander quelques ouvrages des saints Pères, en lui faisant espérer qu'il ferait l'acquisition de toute la Patrologie à mesure que ses ressources le permettraient. M. Migne répondit à cette demande partielle en mettant au roulage toute la Patrologie composée de 217 volumes. « Ces livres, écrivit-il, seront beaucoup mieux dans la bibliothèque des Oblats qu'empilés dans mes magasins. Quant au paiement, je vous laisse toute latitude d'y pourvoir à votre aise en me donnant quelque chose tous les six mois. » Il ne fut pas possible de refuser une proposition si accommodante et si avantageuse.

Le P. Soullier fit aussi élever, à l'aide des offrandes de la famille et de quelques pieuses personnes de Nancy, un monument sur la tombe du R. P. Doray, son prédécesseur, mort victime de sa charité en portant les secours religieux aux prisonniers de la maison centrale de Nancy atteints du typhus. Une épitaphe latine composée par lui redisait la piété, la science et le zèle du défunt.

Il se remit ensuite tout entier à l'œuvre des missions. Le 10 décembre, il écrivait à son frère Martial, alors vicaire à Treignac : « Voilà trois mois que je suis en Lorraine. Je n'ai eu nulle peine à m'y habituer de nouveau ; je n'y ai trouvé que des sites connus et des visages amis. La supériorité m'est moins lourde à Nancy qu'à Limoges, bien que j'aie deux communautés à gouverner. De plus, nous sommes chargés dans la ville de plusieurs œuvres importantes qui donnent du mou-

vement à notre vie et nous tiennent en haleine. Somme toute, je ne me suis pas encore surpris à regretter notre Limousin.

« Je vous écris d'une petite paroisse où j'achève de prêcher une retraite. » — C'était la paroisse de Royaumeix, de 4 à 500 âmes, dans l'arrondissement de Toul, près des forêts de la Reine. — « Quel plaisir de prêcher à ces braves gens ! Auditoire formé dès le premier jour, église pleine matin et soir, tous comprennent et parlent le français, toute la population réunie sous le clocher ; quelle différence avec vos paroisses disséminées sur un immense territoire ! Ma petite retraite a fort bien réussi. Dimanche prochain, je vais en commencer une autre. »

La seconde communauté confiée aux soins du P. Soullier était celle de Notre-Dame de Sion.

Après le départ des Oblats, le besoin d'un prêtre résidant en permanence sur la sainte montagne s'était fait vivement sentir. La commune avait offert de fournir un presbytère, et Mgr Menjaud, usant de l'influence que lui donnait sa charge de premier aumônier de la Maison de l'Empereur, avait fait ériger en paroisse la section de Saxon-Sion. Le P. Conrard y avait été installé en 1854 en qualité de curé avec deux autres Pères qui lui servaient de vicaires ou d'auxiliaires.

Quel bonheur pour le P. Soullier d'aller visiter son ancien compagnon d'armes, d'aller prier dans le sanctuaire où son âme avait épanché tant de fois son amertume et son affliction ! Il aimait surtout à s'y rendre à l'époque des fêtes de la Sainte Vierge pour y porter le secours de sa parole et de son ministère. Toutefois, ce n'était pas assez pour satisfaire son zèle. Le pèlerinage avait été plus ou moins négligé depuis la grande Révolution, et le schisme des Baillard lui avait porté en dernier lieu un coup assez sensible. Le P. Soullier conçut donc le dessein de lui rendre son ancien éclat et d'y attirer de nouveau les foules. Il adressa donc à l'évêque de Nancy un rapport très documenté.

« Je viens, Monseigneur, écrivait-il, vous proposer en toute confiance l'exécution d'un projet que Votre Grandeur a déjà daigné encourager et qui a trouvé l'accueil le plus sympathique auprès de toutes les personnes, prêtres et laïques, qui en ont eu connaissance.

« C'est d'élever au centre de votre beau diocèse un monument qui rappelle aux âges futurs le grand oracle rendu par l'Eglise en l'honneur de Marie, et la piété avec laquelle votre troupeau a répondu à cette décision.

« Or, l'idée qui se présente la première et qui trouve généralement plus de faveur, c'est celle d'une grande et belle colonne supportant une statue de Marie Immaculée.

« Mais une telle construction exige un point culminant, d'où la statue puisse planer sur un vaste horizon et s'offrir aux regards du plus grand nombre possible de populations.

« De ce côté nous sommes admirablement pourvus. La Sainte Vierge elle-même semble fixer notre choix en nous désignant une montagne qui lui est bien chère, la sainte et célèbre montagne de Sion.

« Ce lieu se recommande merveilleusement aux pieuses sympathies des Lorrains, d'abord par la beauté de son site qui n'a pas de rival dans tout le pays, puis par les nombreuses et si belles traditions nationales qui s'y rattachent, surtout par la demeure que la Sainte Vierge s'y est choisie depuis bientôt neuf siècles, par les miracles sans nombre qu'elle y a opérés en faveur de toutes les infortunes, par le patronage puissant qu'elle y a constamment exercé sur les princes de Lorraine et sur leurs sujets, et par le touchant intérêt qu'elle y a toujours pris à leurs malheurs comme à leurs gloires. »

Après ce préambule, le P. Soullier fait la description de la montagne de Sion et raconte en abrégé l'histoire de son pèlerinage. C'est là, dans son vénéré sanctuaire, témoin d'une infinité de miracles, que les grands et le peuple, tous les habitants de la province, sont accourus pour chercher aide et

protection, à l'époque des grands fléaux et des grands dangers de la patrie. Il termine par quelques souvenirs personnels.

« Dans ces derniers temps, l'hérésie et le schisme sont venus s'asseoir aux portes mêmes du vénéré sanctuaire. Dieu seul sait tout le mal qu'ils auraient fait, si sa miséricorde ne vous avait placé là, Monseigneur, pour arrêter, en les flétrissant, les sacrilèges parodies et les progrès d'une secte ridicule. En déplorant ce scandale, nous sommes heureux qu'il nous ait mis en rapport avec Sion et nous ait procuré l'avantage de nous y établir. Cet avantage, que nous devons à Votre Grandeur et que nous apprécions hautement, n'est cependant pas tout pour nous. Il est plus encore pour l'accroissement du pèlerinage, et sous ce rapport il constitue une véritable œuvre de restauration. En plaçant là des religieux, pour reprendre le ministère interrompu des Tiercelins, vous avez refait, Monseigneur, l'œuvre des ducs de Lorraine détruite par la Révolution. En y plaçant des Oblats de Marie-Immaculée, vous avez rendu un hommage de plus au principal privilège de Marie, et préparé l'exécution du projet que j'ai l'honneur de vous soumettre aujourd'hui. Il ne sera pas sans quelque à propos que cette proposition soit venue d'un religieux obligé par son état et par son titre de propager la connaissance et l'amour de Marie-Immaculée, et Votre Grandeur, en daignant en faire son œuvre, l'œuvre du diocèse, une œuvre lorraine, aura la gloire, recommandable entre tant d'autres, de rendre à Notre-Dame de Sion son ancien éclat, et de renouer ainsi les liens, affaiblis par le malheur des temps, qui unissaient autrefois si étroitement Notre-Dame de Sion à la Lorraine et la Lorraine à Notre-Dame de Sion, avec tant d'honneur pour celle-ci et tant de profit pour celle-là. »

Ce rapport est signé du 1er février 1856.

Dès le lendemain, fête de la Purification de la Sainte Vierge, Mgr Menjaud approuvait solennellement le rapport du P. Soullier, et adressait une lettre pastorale à ses diocésains pour

solliciter leurs offrandes. Il faisait appel à tous les fidèles, grands et petits, mais spécialement aux membres du clergé, aux conférences de Saint-Vincent de Paul et aux Congrégations religieuses. En même temps il instituait une commission de seize membres chargée de l'organisation du projet et de l'exécution du monument. Parmi ces membres figuraient : le préfet de la Meurthe, le prince de Beauveau, sénateur; Corrard des Essarts, architecte ; Gridel, curé de la cathédrale de Nancy, le comte de Lambel et le P. Soullier, supérieur des Oblats de Marie-Immaculée de Nancy et de Sion.

Ce dernier ne perdit jamais de vue le beau projet dont il avait eu l'initiative et qui suscitait partout d'admirables sympathies. Les souscriptions s'organisaient sur une large base, surtout dans les deux départements de la Meurthe et des Vosges. Les plus pauvres même voulaient porter des pierres au monument de Marie. C'est l'exemple que donnèrent les prisonniers de la maison centrale de Nancy, après avoir gagné leurs pâques. Mais les prisonniers ne sont pas riches, ils n'ont que le produit de leur travail sur lequel l'Administration prélève la plus forte part. La charité est industrieuse ! le lundi de Pâques leur appartenait tout entier. Les années précédentes on le passait dans le repos à la prison, mais après avoir entendu la lecture du rapport du P. Soullier et du mandement de l'évêque, ils résolurent de travailler pour la Sainte Vierge. Tous en effet travaillèrent, à l'exception de quelques-uns qui ne trouvèrent pas d'ouvrage, et ceux-là n'étaient pas les plus contênts. Le soir, ils avaient réalisé la somme de 36 francs. Ce fut l'offrande des prisonniers, et elle ne fut probablement pas la moins agréable à la Sainte Vierge. Non content de la recommander aux Lorrains, le P. Soullier chercha à y associer ses parents et ses amis du Limousin. « Faire une offrande pour ce monument, leur écrivait-il, c'est placer à la banque de la Sainte Vierge, et faire une excellente spéculation. » Nous raconterons plus tard quel fut le résultat de ses efforts.

Sa vie était entièrement occupée. Il n'avait pas un instant de repos. « Jamais, écrivait-il à son frère, je n'ai été aussi harcelé par des œuvres de toute sorte. En février, j'ai prêché une partie du Carême à des prisonniers, après quoi j'ai évangélisé successivement deux paroisses, l'une pendant huit jours, et l'autre pendant un mois. Cette dernière, Rambervillers, est une ville de 6000 âmes dans les Vosges. Je me suis donné là un mal infini, prêchant tous les jours et confessant en moyenne de 8 à 10 heures par jour. Il y a eu quelque peu d'entrain, des pâques fort consolantes ; mais on n'enlève pas une ville comme une population rurale. A la fin de cette station, qui a duré jusqu'au 8 avril, j'ai eu l'occasion de faire l'éloge funèbre d'un prêtre mort dans le voisinage, victime de son zèle. Il y avait 25 prêtres. Le journal catholique de Nancy a daigné s'occuper de ma petite allocution. Deux jours après, j'ai encore prêché devant tous les prêtres du canton, réunis au nombre de 27, pour la distribution des Saintes Huiles. J'ai parlé sur le Sacerdoce. A peine rentré à Nancy, j'ai dû donner une retraite au Sacré-Cœur à d'anciennes pensionnaires. Dans quinze jours, je donnerai une autre retraite aux religieuses elles-mêmes ; mais en attendant, je prêche tous les jours dans notre chapelle, tous les dimanches dans l'église du Sacré-Cœur et tous les mardis dans un autre couvent de la ville. Si vous ajoutez à cela l'administration intérieure, une nombreuse correspondance, et la conduite de l'entreprise de Sion, vous aurez l'idée d'une vie passablement occupée : tant mieux. Travaillons tandis que nous avons un peu de force ! »

On voit par ces citations que le jeune supérieur de Nancy était lancé en plein dans l'œuvre des missions. Le lecteur désirera sans doute avoir quelques détails sur ses instructions et sur la manière dont il parlait.

Les règles des Oblats prescrivent aux religieux d'écrire leurs sermons, de les apprendre par cœur et de les soumettre à la censure de leurs confrères. Le P. Soullier estimait trop

la vertu d'obéissance pour dédaigner cet article de la règle. Il consacrait donc à la préparation de ses discours tout le temps qu'il pouvait dérober aux occupations extérieures, et il s'appliquait à lui-même les recommandations qu'il devait adresser plus tard à ses religieux.

« Il y a mille raisons qui démontrent qu'un sermon non écrit n'est pas un sermon suffisamment préparé.

« Parler sans avoir écrit, c'est d'ordinaire parler sans ordre ni solidité, tomber dans des redites, se perdre dans des digressions, noyer sa pensée dans un déluge de paroles, errer à l'aventure à la poursuite de quelque émotion vraie qui se dérobe et que l'on est bien heureux de pouvoir saisir sur la fin du sermon.

« Parler sans avoir écrit, c'est se mettre à la merci des variations de la santé et de l'humeur, faire de ses facultés le jouet de mille circonstances qui les tiennent dans une incessante fluctuation, c'est en un mot courir à tous les échecs et à toutes les déconvenues.

« Parler sans avoir écrit, c'est commettre une irrévérence à l'égard de Dieu dont nous sommes les ambassadeurs, de Jésus-Christ qui parle en nous ; c'est les tenter et leur demander des miracles.

« Parler sans avoir écrit, c'est manquer de respect à son auditoire, c'est le condamner à l'ennui et à la fatigue, car un sermon qui coûte peu à faire, dit un proverbe courant, coûte beaucoup à entendre ; c'est surtout frustrer son auditoire de la nourriture solide et substantielle à laquelle il a droit.

« Parler sans avoir écrit, c'est consentir à gagner moins d'âmes, se refuser à un travail dont le prix eût été le salut d'un plus grand nombre ; c'est en quelque façon se charger soi-même de la damnation de plusieurs et certainement encourir de graves responsabilités (1). »

Non content d'écrire ses sermons, il les étudiait et les gra-

(1) *Des Etudes du Missionnaire Oblat*, page 90.



vait dans sa mémoire, selon les prescriptions de la règle. Ce n'est pas qu'il s'astreignît servilement au mot à mot, mais il se pénétrait profondément de son sujet, de manière à n'en pas perdre le fil ; le suivait dans ses principes, dans ses preuves, dans ses développements et ses conclusions, se réservant la liberté d'exploiter une veine soudainement ouverte par l'inspiration du moment, de donner des explications supplémentaires exigées par la touche d'esprit de ses auditeurs, de s'abandonner en un mot au souffle de l'Esprit-Saint.

Il parlait donc en homme bien préparé et profondément convaincu, ne cherchant que la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il s'exprimait avec correction, en termes simples et clairs, de manière à être bien compris de son auditoire. Son geste était sobre, sa voix harmonieuse et sympathique. Il n'accordait jamais rien à la satisfaction de la vanité ou de l'amour-propre. Telle est l'explication de ses succès oratoires et du souvenir qu'en ont conservé ceux qui eurent l'avantage de l'entendre.

Deux traits vont finir de nous édifier sur ce sujet.

Un jour, en passant à Ussel, il y laissa par mégarde ses manuscrits. De retour à Limoges, il écrivit à son frère : « Allez vite au bureau de la voiture publique et faites-moi expédier mon paquet. Je commence à être inquiet. Tous les jours, je fais demander au bureau central des diligences si cette petite malle est arrivée ; jamais de réponse affirmative, et il faut que je parte ces jours-ci pour une petite excursion apostolique. J'ai absolument besoin de ma pacotille littéraire. Or, tout est renfermé dans ce paquet. Je me trouverais bien logé si je venais à le perdre ! quelque peu de chose que ce soit, c'est toute ma fortune. L'indigent qui n'a pour tout bien qu'une chétive hutte, regarde comme le plus grand de tous les malheurs d'en être privé. »

Le petit paquet fut enfin retrouvé.

Plus tard, il écrivait de Nancy : « Vous me faites, mon cher

Martial, d'admirables propositions à propos de Notre-Dame de Sion et de mes sermons. Cinq francs pour un sermon et puis un franc pour tous les autres indéfiniment ! Mais c'est à se croire en Californie ! Déjà notre oncle m'a offert pour sa part la plus grande des Monédières, à la seule petite condition d'aller la prendre. Vive le Limousin, c'est encore le pays des bons enfants ! Sérieusement, vous ne feriez pas mal d'apporter votre pierre à notre monument ; je puis vous assurer que les Lorrains, quoique chatouilleux sur le point national, ne vous exclueront pas de leurs rangs, et je serai pour ma part heureux de vous voir en si bonne et si nombreuse compagnie. Mais je voudrais que votre offrande s'adressât directement à la Sainte Vierge et non pas par ricochet, en passant par mes paperasses. La question des sermons pourra venir plus tard. D'ailleurs je dois vous dire qu'en conscience je ne saurais vendre à si haut prix, même au profit de ma sainte entreprise, mes pitoyables écrits. La raison majeure c'est que je n'ai pas le temps de transcrire mes sermons, ou plutôt mes notes, pour vous les envoyer. »

Le 9 juillet 1856, octave de la Visitation et fête des Prodiges de la Sainte Vierge, le P. Soullier conduisit à Notre Dame de Sion son vénérable Supérieur, Mgr de Mazenod, évêque de Marseille, qui venait d'être nommé sénateur et qu'accompagnait aussi l'évêque de Nancy. Les deux prélats voulaient satisfaire leur dévotion et fixer l'emplacement de la tour à élever en l'honneur de l'Immaculée-Conception. En arrivant sur la sainte montagne, Mgr de Mazenod, toujours ardent dans l'expression de son affection, tendit les bras au P. Conrard devant tout le peuple en disant : Viens, mon enfant, que je te presse sur mon cœur. Les témoins de cette scène se répétaient l'un à l'autre : Que cet évêque est bon ! comme il aime ses Oblats ! Il y eut une belle fête, car ce jour-là il y avait adoration à Sion ; plus de 2000 pèlerins étaient accourus pour en jouir.

Quelques jours après, le 13 juillet, Louis quittait Nancy pour se rendre à Notre-Dame de l'Osier. Il devait y assister à une assemblée préparatoire au chapitre général de la congrégation et prendre part à l'élection d'un député chargé d'y représenter la province. Le chapitre général devait s'ouvrir à Marseille le 4 août.

« Le résultat du scrutin, écrivait-il à son oncle, a été de jeter sur mes épaules cette grave attribution, à laquelle j'étais si loin de penser pour tant de raisons. En sorte que me voilà député de notre province française du Nord, c'est-à-dire chargé de représenter les intérêts de cette province au chapitre général et d'exposer les diverses motions qu'elle pourra faire pour le bien général de la congrégation. La première pensée que vous suggèrera cette nouvelle sera, je l'espère, de prier beaucoup pour moi et de demander à Dieu tous les secours et toutes les lumières nécessaires pour que je m'acquitte de mon mandat de la façon la plus profitable à Notre-Seigneur et au bien de la chère famille qui m'a adopté.

« J'ai passé huit jours à l'Osier. Avec quel bonheur j'ai revu ce lieu qui a été le berceau de ma vocation et comme le nid d'où je me suis envolé avec mes ailes de religieux ! Il y avait huit ans que je l'avais quitté. J'ai profité de la bonne et cordiale hospitalité que j'y ai reçue pour y refaire un peu mon intérieur, par quelques jours de retraite. Ah ! si je pouvais désormais profiter un peu mieux du temps que le bon Dieu me donne pour le servir, et des grâces qu'il veut bien m'accorder pour me sauver moi et tant d'autres sur qui je dois exercer mon ministère ! J'en ai bien pris la résolution, et ce n'était pas sans besoin, je vous assure. Mais si j'ai pu prendre quelques résolutions, ce ne sont que de pauvres semences jetées à terre, et de Dieu seul peut venir l'accroissement. Priez bien pour moi, afin que ces semences lèvent en leur temps, et que mon âme produise désormais autre chose que des épines ou une mousse inutile.

« Je suis maintenant au Grand-Séminaire de Romans, dirigé par nos Pères. Je m'y trouve en l'aimable compagnie du R. P. Cumin, mon ancien Supérieur de Limoges. Vous seriez trop content de voir l'entrain de nos amusements et de quelle façon nous rions. Je trouve dans toutes nos communautés la joie la plus douce et la plus expansive, conséquence de l'esprit de famille qui règne parmi nous. »

Louis descendit à Marseille le 28 juillet par une horrible chaleur, qui dura plusieurs jours et le fit beaucoup souffrir. Il résume dans une nouvelle lettre ses impressions et ses travaux.

« Quel bonheur j'ai goûté à me trouver au centre de ma famille adoptive et surtout auprès de notre illustre et vénérable Supérieur général, qui a été pour moi d'une bonté vraiment touchante et bien capable de me confondre. Il m'a fait l'insigne honneur de m'emmener avec lui à plusieurs cérémonies religieuses, de m'inviter à sa table le 1er août, 75e anniversaire de sa naissance, et de m'admettre constamment aux charmes de la plus intime et à la fois de la plus noble familiarité. Pendant la tenue du chapitre général, je lui servais habituellement de bâton protecteur pendant les récréations, ce qui me procurait le précieux privilège de recueillir une foule de paroles toutes pleines de profit pour l'esprit et le cœur.

« La tenue du chapitre a duré huit jours complets. Cette assemblée se composait de vingt-un membres. Il y avait, outre l'évêque de Marseille, celui de Viviers, celui de Bytown en Canada, tous deux Oblats, et le P. Semeria, supérieur de notre mission de Ceylan et qui va y retourner en qualité de vicaire apostolique, car il a été sacré évêque en présence de tout le chapitre, dans notre église de Montolivet, près Marseille, consacrée elle-même le dimanche précédent. Il y avait de plus des Pères venus d'Amérique, d'Angleterre et de nos deux provinces de France. J'ai eu la charge de secrétaire pen-

dant cette réunion capitulairc qui portera des fruits si précieux pour la congrégation. Les séances duraient en moyenne de six à sept heures par jour ; c'étaient autant de procès-verbaux à rédiger d'une séance à l'autre. J'ai travaillé avec une véritable fureur pour pouvoir remplir cette rude tâche.

« Somme toute, mon voyage dans le Midi s'est effectué heureusement, sauf l'ongle de mon petit doigt gauche que j'ai laissé dans un wagon. J'ai pu apprécier mieux encore la congrégation, et bénir le bon Dieu de m'y avoir agrégé. J'ai trouvé dans un bon nombre de nos Pères des modèles de la double vie religieuse et apostolique ; j'ai connu les sentiments tout pleins d'estime et de confiance que le Saint-Siège professe pour notre petite société, et j'ai tiré de tout cela des impressions qui, en me révélant plus clairement la grandeur et la sainteté de mon état, m'engagent à m'en rendre digne. »

Louis rentra à Nancy le 19 août. Il prit alors l'initiative d'une fort bonne œuvre, ce fut d'établir des retraites pour les institutrices laïques du département de la Meurthe. Les plus pieuses de ces filles se réunirent à Nancy. Le P. Jeanmaire porta la parole. Il songeait aussi à établir de pareilles retraites pour les instituteurs.

Le 15 septembre, il présidait la fête patronale de Notre-Dame de Sion, et le 18 il recevait l'annonce officielle de la fondation d'un noviciat à Nancy. Quelques étudiants choisis avec soin devaient lui arriver dans les premiers jours d'octobre pour servir de noyau et comme de pierre d'attente à l'établissement de cette œuvre. Par là-même, les travaux du P. Soullier se trouvèrent doublés. Il dut consacrer la moitié de son temps à ces jeunes hôtes, espoir de la congrégation, dont il cultivait les âmes avec une affection toute paternelle. Mais les supérieurs s'aperçurent bientôt qu'il succombait sous le poids de la tâche et lui envoyèrent un maître des novices. Toutefois il ne les abandonna pas complètement. Il aimait à s'entretenir avec eux pendant les récréations, et à

l'époque des vacances, il les conduisait en pèlerinage à Notre-Dame de Sion et à Mattaincourt, au tombeau du bienheureux Pierre Fourrier.

A la fin de janvier 1857, il eut une mission bien pénible à remplir à l'égard d'un jeune père, dont nous ne voulons pas citer le nom, qui, ennuyé de la vie religieuse, avait écrit au supérieur général pour être relevé de ses vœux. Il raconte ainsi à Mgr de Mazenod cette scène qui se passa à Sion :

« C'est la douleur dans l'âme que je vous annonce le départ de notre pauvre compagnon. Il nous a quittés hier soir, 30 janvier. Le matin, je lui avais remis son acte de séparation, je dirais plutôt d'excommunication. Il en prit connaissance sans en paraître d'abord trop surpris ni trop affligé. Mais ensuite la réflexion se fit ; il parut comprendre l'inconséquence et les suites terribles de son imprudente démarche auprès de vous. Surtout quand sa malle fut faite et qu'il eut à traverser quelques heures de désœuvrement, il se montra effrayé du vide affreux où il allait tomber. « Je donnerais ma vie pour deux liards, » disait-il. C'était ressentir bien vite les épines de la nouvelle situation qu'il venait de se créer à lui-même. Du reste il n'exagérait pas. En effet, détaché de la congrégation, que peut-il devenir ? quel appui peut-il trouver ? Pour toute parenté il n'a que sa mère qui est dans un état voisin de la misère. Son diocèse d'origine paraît fort éloigné de le recevoir, fondé sur la raison certes bien légitime, que s'il n'a pu se tenir droit au sein d'une communauté et avec le secours de la règle, il saura bien moins le faire quand il sera libre et loin de tout contrôle. Déjà hier il nous disait : « Me voilà sur le pavé ! » Aujourd'hui, il doit être encore plus fondé à le dire. Pauvre jeune homme, que Dieu le préserve des malheurs qu'il est permis de redouter pour lui ! J'ai tâché d'atténuer, autant que possible, la rigueur de la censure dont la sainte obéissance me faisait l'exécuteur ; je lui ai donné toutes les consolations et tous les conseils que comportait sa triste posi-

tion. J'ai même cru pouvoir lui faire espérer que la congrégation lui ouvrirait de nouveau son sein, s'il s'en rendait digne. Il a paru sensible à cet espoir. « J'ai toujours aimé la congrégation, disait-il; j'étais si bien à Notre-Dame de Sion! » Il a eu de la peine de ne pouvoir emporter sa croix d'oblation. Enfin, vint le moment de la séparation, moment aussi redouté par nous que par lui. Il s'agenouilla devant moi pour être béni, puis nous l'accompagnâmes jusqu'à l'extrémité du plateau. Là, nous l'embrassâmes d'un embrassement plein de tendresse encore, mais après lequel, hélas ! allaient s'évanouir nos relations de douce fraternité. Le pauvre transfuge le sentait bien, et son visage devenu pâle, ses yeux voilés de larmes, le dernier regard plein d'angoisse qu'il nous jeta en nous souhaitant une bonne santé, disaient assez le bouleversement de son âme et ses remords. Oh ! que la vie religieuse a dû lui apparaître belle à ce moment, et la congrégation pleine de bonheur !

« Nous rentrâmes navrés, le P. Conrard et moi, en pensant, lui au prodigue quittant la maison paternelle, moi au malheureux Adam chassé du paradis terrestre après le péché. Mais pouvions-nous oublier que celui qui fut le plus à plaindre dans l'une et l'autre de ces circonstances, ce fut le père du prodigue, en se voyant prié de donner les mains à un départ qui lui brisait le cœur, et Dieu en voyant défiguré et détruit le magnifique et saint ouvrage qu'il avait façonné de ses mains avec tant d'amour, qu'il avait tiré du souffle de ses entrailles ? Ah ! mon bien-aimé Père, nous pensions à la grande peine que vous avez dû ressentir quand il vous a fallu apposer votre signature sur un acte qui allait vous séparer à jamais d'un de vos enfants. Permettez-nous de vous consoler en vous disant que ceux de vos fils que vous comptez encore en Lorraine brûlent de vous faire oublier le déplaisir que vous avez eu à propos de leur frère égaré, et cela par le redoublement de leur tendresse pour Votre Paternité et pour la congrégation, ainsi

que de leur zèle pour le maintien de la règle non moins que pour le salut des âmes. » (Lettre du 31 janvier 1857.)

Que cette lettre nous peint bien la nature intime du jeune supérieur ! Quel heureux mélange de fermeté et de douceur, de justice et de charité !

Il avait alors avec lui à Nancy les PP. Guinet, Jeanmaire, Lagrue, Bérangier et Mertens. Le P. Conrard restait seul et désolé sur la montagne de Sion en attendant un nouveau compagnon qui vînt partager ses travaux.

Le reste de l'année 1857 fut entièrement consacré aux missions, aux retraites, aux conférences, à des prédications de toute sorte. Nous n'entrerons pas dans les détails : ces pieux exercices sont à peu près toujours les mêmes. Contentons-nous de citer une anecdote rapportée par le P. Chalmet.

« Le T. R. P. Soullier avait parfois en chaire des mots heureux qui faisaient merveille. J'avais l'honneur de l'accompagner en 1857 dans une mission qu'il prêcha à Foulcrey, paroisse de 7 à 800 âmes, dans le diocèse de Nancy. Or, vers le quatrième ou cinquième jour de la mission, voici comment il raconta ses impressions de la journée :

« Mes frères, en me promenant cette après-midi avec mon « vénéré confrère (j'avais 24 ans), j'ai eu tout à la fois de la « peine et de la consolation. La consolation venait du spec- « tacle que vous nous offriez au milieu de vos champs et de « vos vignes. C'était vraiment plaisir de vous voir travailler « avec tant d'ardeur et d'élan. Mais nous avons été vivement « peinés, mon compagnon et moi, en vous entendant proférer « à chaque instant des jurons et des blasphèmes effroyables. « Eh bien, voici l'avis que je me suis promis de vous donner « ce soir, à vous, si bons travailleurs, et au fond si braves « chrétiens. Mes bons amis, croyez-moi, quand vos bêtes de « somme ne voudront pas vous obéir, ne proférez plus « vos blasphèmes ordinaires ; contentez-vous de leur dire le « nom de votre village avec la voix forte et sonore que je vous

« connais ; dites-leur : ***Foulcrey !*** » Et le vénéré missionnaire prononçait ce mot, en accentuant la syllabe ***crey*** par un puissant et retentissant trémolo qui dura quelques secondes.

« Tous les auditeurs partirent d'un éclat de rire, mais ils promirent en même temps de suivre le conseil du bon Père. En effet, j'eus occasion de rencontrer, quelque temps après, le curé de la paroisse, lequel m'assura qu'on ne jurait plus à Foulcrey, depuis la mission, que par le nom du village. »

L'œuvre des missions n'absorbait pas tellement le P. Soullier, qu'il ne s'occupât aussi des prisonniers. Le vendredi, 19 juin, il eut une rude matinée qu'il raconte ainsi à son frère : « Dès deux heures, je pénétrais dans le cachot d'un condamné à mort, et lui annonçais que sa dernière heure était sonnée. A deux heures et demie, je disais pour lui la sainte messe, à laquelle il assistait avec une véritable piété. A quatre heures, je récitais près de lui les prières des agonisants. A cinq heures, nous étions sur l'échafaud, en vue de huit à dix mille âmes. Le patient agenouillé recevait une dernière absolution, embrassait le crucifix, puis son confesseur qui se hâtait de quitter l'échafaud, et moins d'une minute après, son âme était dans l'éternité. Vous devinez les impressions qu'un pareil quart d'heure fait éprouver. Je dois dire cependant que ces impressions, qui de leur nature sont si terribles, ont été bien adoucies par les admirables dispositions et la sainte mort de ce condamné, qui ne nous a laissé rien à désirer. Il se nommait Oliot et s'était rendu coupable d'un triple assassinat, accompli en une seule nuit, sur sa femme, sa belle-mère et sa fille. »

Au commencement de 1858, la ville de Nancy luttait contre une grippe épidémique. Le chiffre des malades s'élevait à plus de dix mille. C'était un moment propice pour rappeler aux âmes leurs destinées éternelles. Un Père Jésuite, venu de Paris, prêchait une retraite aux dames de la ville. Rien n'était fait pour les pauvres servantes et les ouvrières.

L'idée vint au P. Soullier d'évangéliser, aussitôt après et dans le même local, cette classe si déshéritée, quoique si nombreuse et si intéressante. Il fit part de son projet à M. Simonin, curé de la Cathédrale, qui se chargea d'en parler aux autres curés de la ville. Ceux-ci à leur tour lui firent l'accueil le plus flatteur et le plus empressé. Le dimanche suivant, la retraite des servantes fut annoncée au prône de toutes les paroisses. Elle commença le lendemain à 2 heures du soir.

« Dès cette première réunion, je pus me convaincre de la vive sympathie que cette œuvre avait trouvée partout. L'église qu'on avait choisie était presque remplie ; le lendemain elle se trouvait trop petite. Environ 500 servantes ont suivi la retraite, et cela avec une ferveur, une attention, une assiduité qui m'ont profondément touché et m'ont fait dire plus d'une fois : *Digitus Dei est hic*, le doigt de Dieu est là. C'était plus qu'on n'avait espéré, et ce premier succès devient le commencement d'une œuvre durable qui se renouvellera chaque année. Dès l'année prochaine la retraite se fera en pleine Cathédrale. Les maîtres, dont quelques-uns ont voulu assister aux instructions, sont enchantés et de ce qu'on a prêché à leurs servantes et de la manière dont elles en profitent. Je faisais deux exercices par jour, l'un à 5 h. 1/2 du matin, le second à 2 h. après midi. L'un et l'autre duraient toujours moins d'une heure chacun. Je commençais à l'heure militaire, et j'ai obtenu de ces pauvres filles une grande ponctualité. J'ai voulu aussi, pour le bien de la retraite, que rien ne fût négligé dans les ménages, de façon que les maîtres s'aperçussent à peine de l'absence de leurs servantes. Je crois que ce but a été atteint, et qu'ainsi tout prétexte de mécontentement a été ôté même aux maîtres les moins raisonnables et les moins chrétiens. La retraite prochaine y gagnera.

« Quant au bien que cette retraite a fait, Dieu seul peut le dire. Ah ! Monseigneur, qu'il y avait à faire et à refaire !

Qu'il importe d'instruire ces pauvres filles de leurs devoirs, surtout de fortifier leur foi contre les dangers de tout genre qui conspirent contre leur vertu ! J'ai la consolation de savoir que ces avantages ont été obtenus pour un grand nombre. Aussi s'en montrent-elles reconnaissantes. C'était pour elles un grand souci de connaître à qui elles étaient redevables d'un tel bienfait. Depuis que M. le Curé de la Cathédrale m'a dénoncé comme le premier promoteur de cette œuvre, elles veulent à toute force, et malgré mes refus, me faire accepter un témoignage de leur gratitude. Je suis cependant assez payé par le bonheur que m'a valu ce ministère. »

Pendant le Carême de cette année, le Père Louis fut appelé dans l'Orléanais et prêcha une mission de cinq semaines à Notre-Dame de Cléry, séjour favori de Louis XI, qui y a fait bâtir une immense et magnifique église gothique. « Les âmes, malheureusement, écrivait le jeune missionnaire, sont loin d'y flatter le regard de Dieu autant que ce superbe édifice flatte celui du pèlerin. C'est un bien triste pays que l'Orléanais, au point de vue religieux. La terre y produit toujours de riches moissons, mais là se borne toute sa fertilité. La foi n'est point dans les âmes, et les cœurs n'ont point d'amour. Toutes les espérances tombent à terre. C'est un oubli général de Dieu et une adoration universelle de la matière. Imaginez qu'on trouve là nombre de paroisses où le curé seul fait ses pâques ! c'est affreux. Plaignez le sort des missionnaires que le bon Dieu envoie à ces aveugles et à ces sourds, d'autant plus aveugles et sourds qu'ils se refusent à voir et à entendre. Toutefois ma longue et laborieuse mission n'a pas laissé que de produire quelques bons fruits. Il y a eu des retours consolants, et la parole de Dieu a été constamment écoutée par le grand nombre. La lumière a dû se faire dans bien des âmes, et la semence qu'elles ont reçu lèvera tôt ou tard. » Cette mission fut clôturée le dimanche de Quasimodo par la plantation d'une croix, au milieu d'un immense concours de peuple.

De retour à Nancy, le P. Soullier chercha à réaliser un projet qui mûrissait depuis longtemps dans sa tête.

Nous avons déjà dit que les Oblats, en s'établissant dans le faubourg du Montet, avaient dû transformer en chapelle un parloir ou salon de compagnie. Cet oratoire provisoire, sans style et sans cachet religieux, manquait aussi de l'ampleur nécessaire à l'exercice de leur ministère, surtout depuis l'établissement du noviciat. Il faut aussi ajouter que l'église paroissiale était trop éloignée de ce quartier, et qu'il fallait pourvoir aux besoins spirituels du public. Il voulut donc élever, à côté de l'ancien bâtiment, une chapelle vraiment digne de ce nom. Comme les fonds manquaient, il imagina de recourir à une ingénieuse souscription. Voici comment il expose ses plans, dans une lettre adressée à son oncle en date du 21 avril.

« J'ai fait imprimer dix mille images ayant un prospectus à leur revers. Chaque image représente 1 fr. 50. Toute personne qui fait cette modeste offrande reçoit une image, et acquiert un droit au fruit d'une messe que la communauté dira, à perpétuité, chaque samedi, à partir de mai prochain, pour les souscripteurs vivants et défunts. L'œuvre est ainsi à la fois glorieuse à Marie-Immaculée, puisqu'elle a pour but de lui ériger un temple, et profitable aux souscripteurs puisque, par une si faible offrande, ils se procurent de si grands avantages spirituels. Depuis quinze jours que les gravures ont paru, j'en ai placé deux mille, il faut que vous en receviez quelques-unes pour vous et pour les personnes de votre voisinage, qui auraient la dévotion de s'associer à cette bonne œuvre. Je veux aussi que Martial en place un certain nombre à Treignac. Ce sont les tout petits ruisseaux qui font les grands fleuves. Vous apprendrez par là l'art de bâtir une jolie église avec rien. »

Une femme de modeste condition, Mlle Madeleine Vautrin, loueuse de chaises à l'église Saint-Sébastien, fut la première

à porter son offrande en versant 1600 francs. Les humbles servantes, récemment évangélisées, s'empressèrent aussi de verser leur obole. Mgr de Mazenod envoya mille francs, et Mgr Menjaud s'inscrivit pour 1300. Une personne que les Oblats comptaient depuis longtemps parmi leurs principales bienfaitrices, s'offrit à leur payer la rente de 12000 francs, qu'ils allaient emprunter pour commencer les travaux. Les listes de souscription, répandues dans le public, et les images devaient fournir les autres sommes nécessaires.

Comme le saint roi David, le P. Soullier réunissait les matériaux, mais il ne devait pas avoir la gloire de construire le temple. Appelé soudainement à un autre poste par une lettre du Supérieur général, il partit sur-le-champ en enfant de la sainte obéissance, laissant à d'autres le soin de continuer ses entreprises, l'œuvre de Sion et sa chapelle. Il quitta sa chère communauté de Nancy, ***qu'il affectionnait de tout son cœur,*** et son noviciat déjà composé de douze lévites, ***pieux comme des anges, heureux et contents comme des rois !***

---

# CHAPITRE VIII

LE P. SOULLIER FONDE LA MAISON D'AUTUN. — IL VISITE SA TANTE DE BROCOURT. — SES TRAVAUX APOSTOLIQUES. — IL PORTE A CHALONS LES RELIQUES DE SAINT LAZARE. — IL PRÊCHE DES MISSIONS A SAUVETERRE, SAINT-AIGNAN-SUR-ROË, MEUNG.— MORT DE SA MÈRE. — IL FONDE LA MAISON D'ANGERS. — MORT DE M^gr DE MAZENOD. — IL EST ENVOYÉ AUX EAUX-BONNES.

— 1858-1861 —

C'est vers Autun qu'il dirigea ses pas. Depuis longtemps, le vénérable évêque de cette ville, Mgr de Marguerye, désirait fonder une maison de missionnaires pour évangéliser son vaste diocèse. Ses sympathies et d'anciennes relations l'avaient déterminé à s'adresser à l'évêque de Marseille. Le P. Soullier lui fut donc envoyé au mois de mai 1858 avec six autres missionnaires, les PP. Caille, Fayette, Zabel, Bonnefoy, Delpeuch et Sacré. L'évêque d'Autun les accueillit avec une extrême bonté et les établit dans un faubourg de sa ville épis-

copale, tout près de la gare du chemin de fer. Il leur confia la paroisse de Saint-Jean-le-Grand, dotée d'une vaste et belle église, d'un presbytère plus vaste encore où toute la communauté pouvait se loger à l'aise et même recevoir des prêtres désireux de retremper leur âme dans les méditations de la retraite. Tout attenant se trouvait un enclos de douze à treize hectares d'excellentes terres cultivées par deux fermiers. Le P. Soullier avait le titre de supérieur de la mission et le P. Caille devait remplir les fonctions de curé.

Accueillis dès l'abord avec une certaine réserve, surtout par le clergé de la ville épiscopale, les Pères ne tardèrent pas à se voir entourés des plus franches sympathies dès qu'ils purent être connus. On leur témoigna une confiance absolue et on les appela de toutes parts. Louis, écrivant à son oncle, résume en quelques mots les travaux de ses missionnaires.

« Notre été a été des plus occupés. Douze retraites religieuses, huit retraites de paroisse, plusieurs retraites de première communion, et nombre de sermons détachés, tel est en abrégé l'état de nos travaux apostoliques durant la belle saison. J'ai eu pour ma part un tour de France à faire. J'ai donné des retraites à Reims, Paris, Versailles, Vitry-le-Français, Soissons et Amiens. Je n'ai pas quitté cette dernière ville sans faire une visite à la tante de Brocourt, qui ne m'attendait guère. » C'était l'ancienne supérieure de la maison de Saint-Paul, à Paris.

« J'arrivai à Brocourt un samedi soir à 10 heures. Le curé de Liomer m'attendait. Il me reçut patriarcalement et ne manqua pas, en me conduisant à ma chambre, de me dire que j'allais coucher dans le lit occupé par vous, mon cher oncle, trois ans auparavant. Ce souvenir n'était pas sans charme, et j'en ai remercié sincèrement le bon curé. Le lendemain, je chantai la grand'messe à Brocourt et prêchai quelques instants sur saint Firmin, patron du diocèse, dont c'était

la fête. Puis visite du parc et du nouveau château de la famille de Brigode. Le lundi je regagnai Amiens.

« Vous voyez que pour avoir été courte, ma visite à Brocourt n'a pas été moins agréable. J'ai promis d'y revenir si le bon Dieu me ramène dans ces contrées. Mais quand ferai-je des tournées semblables à celles qui ont rempli mon dernier été? Quand je repasse tant de courses et d'aventures, je suis tout surpris de me retrouver au coin de mon feu, condamné au repos, sans doute pour avoir trop couru. »

Tant de travaux où le P. Louis s'était probablement surmené, lui occasionnèrent une grave maladie dont il rend compte à son oncle par une lettre datée d'Autun le 14 novembre.

« Je viens de faire une assez longue maladie, qui a présenté quelque danger les premiers jours, mais qui a fini heureusement; c'est dans un presbytère de la Bresse, à vingt lieues d'Autun, que s'est accompli ce petit voyage vers l'éternité. J'y étais allé pour faire une mission, le 10 octobre, et le jour même de l'ouverture, dès le matin, il fallut me mettre au lit. Le curé m'a admirablement soigné, en quoi il était secondé par sa mère, ce qui me faisait bien souvent penser à la mienne. Quant à la mission, elle n'a pas laissé que de marcher merveilleusement, grâce à mon compagnon et à un autre Père qui accourut d'Autun. Aujourd'hui, je suis complètement rétabli et me dispose à rentrer en campagne dans quinze jours. Priez pour moi. Je vais avoir à évangéliser une paroisse de 4000 âmes. En même temps, le P. Delpeuch, mon condisciple, en évangélisera une autre de 3000. Nous serons trois missionnaires de chaque côté. »

C'est à Montcony, paroisse d'environ 700 âmes, dans le canton de Beaurepaire, que se déclara cette maladie, mal définie les premiers jours, et qui n'était autre que la petite vérole. Le Père endura de violents maux de tête, mais il s'en tira néanmoins à bon compte. Il n'y eut qu'une éruption de quelques grains et il n'en resta aucune trace.

Un peu plus tard, Louis écrivait à son frère :

« Jusqu'ici Dieu a béni merveilleusement nos travaux apostoliques dans le diocèse d'Autun, et cela nous concilie déjà l'estime et les sympathies de tout le clergé. Daignent la divine miséricorde et la protection de notre immaculée Mère nous accompagner toujours et partout! Nous serons à peu près constamment en mission jusqu'à Pâques. A présent que j'ai fait provision de santé, j'ai moins à craindre qu'auparavant, et puis ne faut-il pas que je répare le temps perdu ? »

Le champ du père de famille offrait partout l'aspect de moissons jaunissantes. Le travail abondait ; on appelait de toutes parts les ouvriers, et les ouvriers ne demandaient qu'à travailler. A cette vue, le jeune supérieur s'écriait avec enthousiasme : « Décidément, j'aime la Bourgogne et les francs Bourguignons ! Si j'avais la chance de passer à un autre la charge de supérieur qui me pèse de plus en plus et grimace sur mes épaules, je me féliciterais de ma position. » Mais craignant de murmurer contre les lois de l'obéissance, il ajoutait aussitôt : « Le tout, c'est de vouloir ce que le bon Dieu veut. »

Quelles furent les paroisses visitées par le P. Soullier pendant son séjour à Autun ? Les registres de la communauté sont fort incomplets et ne nous ont conservé que quelques noms sans aucun détail sur les péripéties ou les résultats des missions. Il évangélisa de moitié avec le P. Zabel :

Antully, paroisse de 1600 âmes, située sur de hauts plateaux dans le canton d'Autun.

Pressy-sous-Dondin, canton de Saint-Bonnet-de-Joux, où se trouvent plusieurs vieux châteaux.

Suin, dans le même canton, au sommet d'une montagne isolée, avec une belle église romane et de beaux vitraux en grisaille.

On cite encore Anost, paroisse ds 3600 âmes, dans le canton de Lucenay-l'Evêqne, où il consola plusieurs âmes affli-

gées et les affermit dans la pratique des plus sublimes vertus.

Sa prédication claire, familière, entraînante, opéra le plus grand bien. Elle charma surtout un jeune séminariste qui faisait à cette époque ses études à Autun. Le P. Garnier, mort en 1899 supérieur de la maison d'Aix, a déclaré que c'était aux conseils du P. Soullier qu'il rapportait les premiers germes de sa vocation à l'état religieux.

Le 25 juillet 1859, Mgr de Mazenod arriva à Autun. Il y venait pour rendre à Mgr de Marguerye la visite qu'il en avait reçue l'année précédente et pour constater de ses propres yeux l'heureuse installation de ses Oblats. Il y eut de grandes fêtes à cette occasion. Le Chapitre ouvrit le trésor de la cathédrale et fit exposer en faveur de l'auguste visiteur le corps de saint Lazare, le frère de Marthe et de Marie, l'ami particulier de Jésus, qui de sa voix puissante l'avait rappelé du tombeau. Une indicible émotion s'empara de Mgr de Mazenod à la vue des restes du premier évêque de Marseille, son prédécesseur à dix-neuf siècles de distance. Il se courba profondément et répandit d'abondantes larmes.

Le Chapitre eut la délicate attention de choisir quatre prêtres Oblats de Marie pour reporter la sainte châsse dans le trésor, où on la conserve fermée sous trois clefs.

Au IXe siècle, les Marseillais, pour soustraire le corps de leur saint apôtre au pillage et à la profanation des pirates sarrasins, qui faisaient de trop fréquentes descentes sur leur rivage, l'avaient transporté à Autun. Mgr de Mazenod, se faisant l'interprète des vœux de son diocèse et de sa ville épiscopale, crut pouvoir redemander une partie de ce corps saint. Quoique très jaloux de conserver intacte une si précieuse relique, l'évêque et le Chapitre furent unanimes pour accueillir favorablement ce désir.

Après le départ du supérieur général, Louis se mit, comme l'année précédente, à prêcher des retraites aux maisons de la Sainte-Famille. Il était à Laval, à Rennes dans le mois d'août,

et en septembre à Nantes et à Angers. Il donnait régulièrement dix jours à chaque communauté. En revenant à Autun, il s'arrêta d'abord à Tours chez Mgr Guibert dont le palais épiscopal servait d'hôtellerie à tous les Oblats de passage ; à Notre-Dame de Cléry, si laborieusement évangélisée par lui, et enfin à Paris où sa congrégation venait de fonder une maison. Il eut la chance d'y entendre une conférence donnée par Mgr Berteaud dans l'église Saint-Sulpice et d'y recevoir une affectueuse accolade de son ancien évêque.

Pendant son absence, un bras avait été détaché du corps de saint Lazare. Cette précieuse relique lui fut remise par le Chapitre. Tout fier, tout heureux d'un pareil dépôt, il se mit en route la veille de la Toussaint, et alla le remettre à Chalon-sur-Saône entre les mains de Mgr de Marguerye qui lui-même le porta à Marseille, où il fut reçu comme en triomphe et exposé à la vénération des fidèles dans l'église de la Major.

Le P. Soullier se rendit à Frangy, paroisse de 1700 âmes, au pied des montagnes du Jura et aux frontières du diocèse d'Autun. La mission qu'il y prêcha en compagnie du P. Sacré s'ouvrit le jour de la Toussaint et dura cinq semaines avec un prodigieux succès. Le jour même de la clôture, il recevait l'ordre de partir en toute hâte pour se trouver, le dimanche suivant, à Sauveterre, dans la Gironde. Il revint donc sur-le-champ à Autun pour y prendre ses dernières dispositions. Comme il cumulait les fonctions de supérieur et d'économe, il rendit compte de sa gestion financière en présence des PP. Caille et Fayette, ses assistants, et du P. Cumin qui devait le remplacer comme supérieur. Si le salut des âmes le préoccupait avant tout le reste, il ne négligeait pas non plus les affaires matérielles confiées à sa garde. D'après lui, on ne pouvait entreprendre, ni surtout rien fonder d'important et de durable sans se soumettre aux règles d'une scrupuleuse vigilance et d'une stricte économie. Il n'avait rien trouvé dans la caisse en arrivant à Autun. Il y laissait environ deux mille

francs après dix-huit mois de gestion. C'était une somme bien minime, sans doute, vu l'importance de la communauté, mais elle témoignait hautement que les finances avaient été maniées par des mains habiles.

La première pensée du P. Louis, en recevant son ordre de départ, fut de suivre la ligne droite, en passant par Clermont et Tulle, ce qui lui aurait permis de toucher barre à Merlines età Saint-Augustin. Il prit donc la route de Moulins pour exécuter son plan. Mais à son arrivée dans cette ville, le train de Clermont était déjà parti. Il put se convaincre qu'il lui était impossible d'être à son poste le dimanche en prenant la voie des diligences, et il dut se résoudre à passer par Orléans pour ne pas quitter les voies ferrées. Ce détour lui valut, à titre de dédommagement, le plaisir de saluer à Bourges MM. Fontague et Nicolas, anciens directeurs du Grand-Séminaire de Tulle, qui lui firent un accueil tellement aimable, cordial et affectueux qu'il en fut tout confus. Arrivé le 2 décembre à Talence, où il avait été nommé supérieur local (1), il se rendit le lendemain avec le P. Génin à Sauveterre, chef-lieu de canton de 1900 âmes, dans l'arrondissement de La Réole.

« Le zèle des missionnaires fut bien éprouvé. Ni l'un ni l'autre ne connaissaient les missions de la Gironde : il fallut aller à tâtons. Le bon Dieu ne laissa pas sans succès une œuvre entreprise pour sa gloire, et quoique les Pères, après cinq semaines de prédications, fussent rentrés à la maison sans être enchantés de leurs travaux, parce qu'ils n'avaient pas rencontré l'enthousiasme auquel ils avaient été habitués dans d'autres localités, M. le curé, que l'on vit dans la suite, se montra très satisfait des heureux fruits de la mission, et aurait désiré le R. P. Soullier pour continuer pendant le carême suivant, le bien qu'il avait si heureusement commencé. »

Talence, où se trouvait alors le P. Louis, est une paroisse

(1) *Missions de la Congrégation des Missionnaires Oblats*, tome I, p. 560.

située aux portes de Bordeaux, faisant même en quelque sorte partie de la ville. Il y a là un pèlerinage de la Sainte Vierge très fréquenté par les Bordelais. Les Oblats étaient chargés de ce sanctuaire depuis 1853. Ils s'y trouvaient à cette époque au nombre de dix, les uns occupés au service de la paroisse, les autres livrés à des emplois divers, d'autres enfin consacrés aux missions. Louis faisait partie de ce dernier camp. « Nous avons ici, écrivait-il à son oncle vers la fin de janvier 1860, des enfants de la Bretagne, des Flamands, des Dauphinois, des Marseillais, des Languedociens, des Lorrains et des Limousins. C'est une assez jolie famille, et je vous assure que si quelque chose y manque, ce n'est pas l'entrain et la cordialité. Nous réalisons parfaitement l'unité dans la variété, et la différence de race disparaît dans la fusion des cœurs. »

Après trois ou quatre semaines de repos, le P. Soullier dut repartir avec le P. Gigaud pour prêcher dans le diocèse de Laval, à Saint-Aignan-sur-Roë, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Château-Gonthier. Il y avait là un vénérable curé, qui avait deux de ses neveux dans la congrégation, et, qui venant de bâtir une magnifique église, avait demandé deux Oblats pour donner à ce monument le baptême solennel d'une mission. Les exercices s'ouvrirent le 5 février 1860. Le succès dépassa toutes les prévisions. L'église se trouva remplie et comme assiégée par la foule dès le premier jour. Saint-Aignan ne possède guère qu'une population d'un millier d'âmes, mais toutes les paroisses d'alentour accoururent pour entendre les instructions et se réconcilier avec Dieu. Les deux missionnaires durent passer les jours et les nuits au confessionnal. Le P. Louis, qui dirigeait en outre le chœur des cantiques, se trouva si accablé qu'il dut pendant quelques jours suspendre la récitation de certaines parties du bréviaire.

Mais les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Le P. Soullier devait prêcher le carême à Sainte-Foy dans la Gironde, ou à Saint-Claud dans la Charente, où l'appelait

depuis longtemps son grand-oncle, M. Bouharde, curé de la paroisse, mais des circonstances imprévues forcèrent ses supérieurs à l'envoyer dans l'Orléanais, à Meung, paroisse de 4000 âmes, à une lieue seulement du sanctuaire de Notre-Dame de Cléry. Nous avons déjà dit combien ce pays est pauvre des biens de la foi, mais jamais le zélé missionnaire n'avait rencontré une si lourde et si complète indifférence. C'est à peine si dans une si grande paroisse on comptait dix hommes faisant leurs pâques. Pendant cinq semaines, il arrosa de ses sueurs cette vigne ingrate, demandant instamment au Seigneur de pouvoir à la fin y recueillir quelques fruits ou du moins y apercevoir quelques fleurs. Il prêchait deux fois par jour, et par surcroît il allait deux fois par semaine porter le pain de la divine parole à un gros village distant d'une demi-lieue, qui se réunissait dans une grange.

De si rudes travaux l'avaient tellement fatigué qu'il commençait à cracher le sang. Ses supérieurs alarmés, craignant que le mal ne gagnât la poitrine, lui ordonnèrent de quitter Meung le soir même de Pâques et de se rendre à Notre-Dame de Sion pour s'y reposer. La prédication lui fut interdite pendant plusieurs mois. Toute son activité dut se borner à seconder l'achèvement des deux œuvres dont il avait été le promoteur, le monument en l'honneur de l'Immaculée-Conception et la chapelle de Nancy.

Jusqu'à ce jour, les travaux sur la sainte montagne avaient été arrêtés par de graves difficultés. La commission avait dû d'abord faire son choix entre plusieurs plans proposés. Elle s'était enfin décidée à agrandir l'église d'une travée et à construire un clocher très élevé pour servir de base à la statue de la Sainte Vierge. Il avait ensuite fallu acheter le terrain nécessaire à ces constructions. Enfin, tous les obstacles ayant été surmontés, les travaux allaient commencer.

La chapelle de la maison de Nancy était déjà bâtie, mais

elle manquait encore de mobilier et d'ornements. Louis consacra tout son été à mener à bonne fin ces deux œuvres.

Bientôt de graves événements survenaient dans sa famille.

Le 24 juin, fête de la nativité de saint Jean-Baptiste, sa mère, Mme veuve Soullier, revenait à cheval de Corrèze à Saint-Augustin où elle s'était retirée depuis quelques années. C'était dans la soirée, par un temps calme, à une heure où l'on distinguait encore parfaitement les objets; tout à coup, elle se sent saisie d'une indicible frayeur. Il lui semble que quelqu'un la poursuit et va la saisir. Elle regarde à droite et à gauche, elle se retourne, mais n'aperçoit rien. Son épouvante augmente. Elle crie, elle appelle au secours. Des personnes de sa connaissance, qui marchaient devant elle, se hâtent d'accourir. « Regardez, leur dit-elle, regardez bien. J'entends des bruits de pas à mes côtés; il me semble voir une ombre qui cherche à m'étreindre. » Personne ne voit rien; personne n'entend rien; tout est calme et paisible dans la campagne. On cherche à la rassurer, mais inutilement; sa terreur ne fait que s'accroître. A son arrivée à Saint-Augustin, elle dut s'aliter, et sa santé, jusqu'alors assez robuste, commença à s'altérer. Cinq jours après, une lettre de la supérieure de l'hospice d'Alais lui apprenait que sa fille aînée, Sœur de Saint-Vincent de Paul, avait été emportée, le 24 juin, par une attaque d'apoplexie foudroyante, sans qu'il eût été possible de lui porter le moindre secours. Cette coïncidence extraordinaire ne fit que redoubler ses alarmes. Quelle était cette ombre mystérieuse, ce fantôme qui lui était apparu sur la route de Corrèze? n'était-ce pas sa fille qui était venue lui porter la nouvelle de sa mort et l'avertir, elle aussi, de sa fin prochaine?

Cependant Dieu lui réservait une suprême consolation. Tous ses enfants se réunirent autour d'elle vers la fin du mois d'août, à la fête patronale de Saint-Augustin, et s'efforcèrent à l'envi, par leurs pieuses attentions, d'adoucir sa douleur et de dissiper ses funestes pressentiments. Tous occupaient déjà

ou semblaient sur le point d'occuper des postes honorables dans la société. Joseph, l'aîné de tous, venait de s'établir en qualité de médecin dans sa ville natale. Louis jouissait déjà d'une certaine notoriété dans sa congrégation et dans les provinces qu'il avait évangélisées. Martial, devenu curé de Merlines, avait ouvert dans son presbytère une école où une douzaine d'enfants, se destinant presque tous à l'état ecclésiastique, étudiaient les éléments du latin. Léon poursuivait avec succès un diplôme de pharmacien ; enfin, Joséphine, qui avait déjà manifesté son désir d'entrer en religion, se trouvait encore retenue au foyer domestique par les devoirs de la piété filiale. C'était pour la dernière fois que tous les frères se trouvaient réunis autour de leur mère. Le cœur de cette bonne mère débordait de joie en les embrassant et il semblait que le contentement de son âme rejaillissait sur son corps. La maladie s'affaiblissait, les forces renaissaient. Tout le monde, et la malade elle-même, se berçait de l'espoir d'une prompte guérison. Hélas ! n'est-il pas dans la nature humaine de se faire illusion sur le sort d'une personne tendrement aimée ! La lampe déjà privée d'huile jetait une dernière flamme avant de s'éteindre.

Après le départ de ses enfants, la pauvre mère retomba dans sa maladie de langueur et succomba tout à coup, le 6 octobre, après avoir reçu avec une grande piété les derniers sacrements de l'Eglise.

Prévenu de cette triste nouvelle, Louis écrivit aussitôt à son frère Martial : « J'ai reçu, il y a une heure, votre douloureuse lettre. Mon cœur vient de payer un premier tribut à la nature si cruellement atteinte dans ses plus chères affections. J'ai hâte de mettre ma douleur en communion avec la vôtre, ainsi que mes prières. Qui nous aurait dit que sitôt après la mort de notre chère Antoinette, nous aurions à pleurer une perte plus sensible encore ? Pauvre mère ! à qui notre enfance a coûté tant de privations et d'angoisses et qui puisait

tant de consolations, au sein de sa vieillesse, dans les heureux résultats de notre éducation toute providentielle ! Oh ! que le bon Dieu lui tienne compte aujourd'hui de toutes les tristesses que nous lui avons coûtées, et qu'il ajoute à ses dernières joies toutes celles de son éternité ! Vivante, nous l'avons tendrement aimée, elle nous aimait tant ! défunte, nous l'aimerons, s'il se peut, davantage encore. Je commencerai demain à dire les cinq messes que nos saintes règles nous prescrivent d'acquitter à l'occasion de la mort d'une mère ; et dès à présent le petit mérite de toutes mes prières et bonnes œuvres lui sera appliqué. Comment acquitterai-je jamais la dette de reconnaissance que nous avons tous contractée envers cette très chère et très regrettée mère ? »

Pendant que Louis se trouvait à Saint-Augustin, une lettre de son provincial l'avait appelé à Bourges pour y recevoir des instructions relatives à la fondation d'une maison à Angers. Sa destination était changée. Au lieu de descendre vers l'Océan et la Méditerranée, la sainte obéissance lui assignait l'Anjou pour demeure provisoire. A Bourges, il trouva son ancien supérieur à Notre-Dame de l'Osier, devenu assistant général, le P. Vincens, qui prêchait la retraite ecclésiastique au clergé du diocèse, et se rendit avec lui à Notre-Dame de Cléry. Ne se croyant pas encore assez renseigné, il passa par Tours pour prendre les conseils du vénérable archevêque.

Après avoir terminé ses prédications à Saint-Aignan-sur-Roë, il était entré en pourparlers avec un vénérable missionnaire apostolique nommé Lœvenbruck, originaire du diocèse de Metz. Disciple de l'illustre P. Rauzan, ce bon prêtre avait évangélisé l'Italie, la Savoie, la Provence et surtout les diocèses d'Angers, de Laval et de Meaux. Il exerçait depuis 46 ans le ministère de la parole. Se sentant déjà vieux et désirant assurer la continuation de ses œuvres, il s'était adressé aux Oblats, vers lesquels l'inclinaient l'affection et la reconnaissance, car Mgr de Mazenod l'avait nommé chanoine hono-

raire de Marseille. Il avait donc manifesté au P. Soullier son intention de céder à sa congrégation, pour y fonder une résidence de missionnaires, une propriété dite des *Anges*, située sur la route de Segré à Craon, à égale distance de ces deux villes, aux confins des diocèses d'Angers et de Laval. C'était un ancien couvent de Cordeliers, à moitié détruit par la Révolution, mais entouré d'un enclos de trois hectares et demi de terres extrêmement fertiles.

Le P. Soullier et le P. Gigaud se rendirent en voiture sur les lieux. Ce dernier, qui connaissait l'arpentage, tira le plan des bâtiments et de la propriété, et l'envoya à Mgr de Mazenod. L'évêque de Marseille ne crut pas qu'il fût utile de placer ses Oblats daus une solitude éloignée de tous les grands centres. L'évêque d'Angers partagea cette manière de voir et proposa au P. Lœvenbruck de céder, à la place de sa campagne des Anges, une autre propriété, dite de la Chaussée, située dans un faubourg d'Angers. Le bon prêtre, plus généreux qu'on ne le demandait, se dépouilla de ses deux propriétés à la fois, ne se réservant que la jouissance d'un appartement pour le reste de sa vie dans la maison d'Angers. Il y demeura en qualité de commensal des Oblats jusqu'au jour de sa mort.

Louis arriva à Angers le 25 septembre. Il connaissait déjà cette ville pour y avoir prêché, l'année précédente, une retraite de dix jours. Tous les ecclésiastiques, mais surtout l'évêque, Mgr Angebaud, lui firent un accueil empressé. Il se mit tout de suite à faire les acquisitions de meubles et les réparations indispensables pour loger ses compagnons de mission. Ceux-ci arrivèrent dans le mois d'octobre. C'étaient les PP. Audruger, Duclos, Bonnefoy et le frère Guinet. Une chapelle bâtie dans le quartier et quelques retraites prêchées dès l'abord les posèrent bien dans le pays et firent concevoir les meilleures espérances pour le succès de leur ministère. Le P. Soullier écrivait à ses parents :

« Notre maison est un peu éloignée du centre de la ville,

mais en retour elle jouit d'un air excellent, d'une parfaite tranquillité, d'un beau jardin et d'une vue magnifique. La ville d'Angers est une grande et belle ville. Les amateurs de l'ancien et du nouveau, archéologues et touristes, trouvent largement à satisfaire leurs goûts. La foi, bien qu'ébréchée par le mauvais esprit de l'époque, y est encore respectée, et le nombre des bons chrétiens y est considérable. En dehors d'Angers, on trouve des campagnes excellentes qui ne démentent pas les bonnes traditions des Vendéens, des vieux Angevins et des Bretons. Quel bon peuple que ces Vendéens ! On dit qu'ils ne valent pas leurs glorieux ancêtres. Pour moi, je trouve que tels qu'ils sont, on peut les proposer pour modèles aux trois quarts des Français. Leur foi est admirable et je ne mets pas en doute que l'Eglise et la société ne trouvent une seconde fois dans ces braves et pieux paysans le même robuste appui que dans les temps passés. »

C'était l'époque où le Souverain-Pontife, menacé par la révolution, venait de confier le commandement de ses troupes au général Lamoricière, et faisait appel à ses fidèles pour défendre les Etats de l'Eglise contre l'invasion piémontaise. La Vendée frémissait d'une sainte indignation. On organisait partout le Denier de Saint-Pierre. Une dizaine d'élèves du petit-séminaire de Nantes venaient de partir comme soldats volontaires et tous les autres demandaient à prendre les armes. Louis ne pouvait assez admirer cette jeunesse à la foi si vive, au cœur si généreux. Dès lors aussi il put prévoir que l'empereur Napoléon III, qui se déclarait peu à peu contre la religion, commençait à courir à sa ruine.

Les tracasseries administratives contre le clergé datent de cette époque. M. Dupin aîné venait de faire à la Chambre un discours contre les ordres religieux, et il fut question de supprimer la maison d'Angers. Le P. Soullier dut se rendre à la préfecture pour plaider sa cause. L'évêque intervint aussi, et après de nombreuses explications, les Oblats furent autorisés

à résider dans la ville, mais au nombre de six seulement, ou de sept en y comprenant le Père chargé du dépôt de mendicité.

Pour se conformer aux prescriptions des médecins, le jeune supérieur ne se livrait plus à la prédication, mais cette inaction irritait son zèle, et pendant le Carême de 1861 la charité le força à se rendre deux ou trois fois dans la Vendée pour porter le secours de sa parole à l'un de ses missionnaires qui succombait sous le poids du travail. Cet essai ne fut pas heureux pour sa santé. Sa poitrine fut menacée de nouveau. L'évêque d'Angers s'en aperçut et se hâta d'avertir son collègue de Marseille, qui envoya l'ordre formel de cesser toute prédication jusqu'à complète guérison.

A cette date, le vénérable fondateur des Oblats gémissait lui-même sur un lit de douleur. A la suite d'une chute, l'illustre évêque avait dû s'aliter, et vers la fin de janvier on lui administra les derniers sacrements. Toutefois, sa constitution était si forte qu'elle résistait à toutes les attaques du mal. Cependant les prières les plus ardentes s'élevaient vers le ciel de toutes les paroisses de Marseille et de toutes les maisons des Oblats et des religieuses de la Sainte-Famille. On cherchait à faire violence au Ciel pour la conservation de ce père bien-aimé.

Le P. Soullier écrivait au P. Tempier, vicaire général de Mgr de Mazenod et son premier assistant : « Veuillez être auprès de notre vénéré et si cher malade l'interprète des sentiments que nous inspire son état. Veuillez lui dire que ses cinq enfants d'Anjou se jettent aux pieds de son lit et lui baisent les mains en pleurant. Dites-lui que nous avons entendu et compris les touchantes paroles que son attachement paternel lui a inspirées pour nous tous. Dites-lui combien nous sommes heureux de nous savoir tant aimés par un tel père, et combien est grande notre joie de nous sentir ses enfants. Dites-lui enfin que, prosternés devant lui, nous le sup-

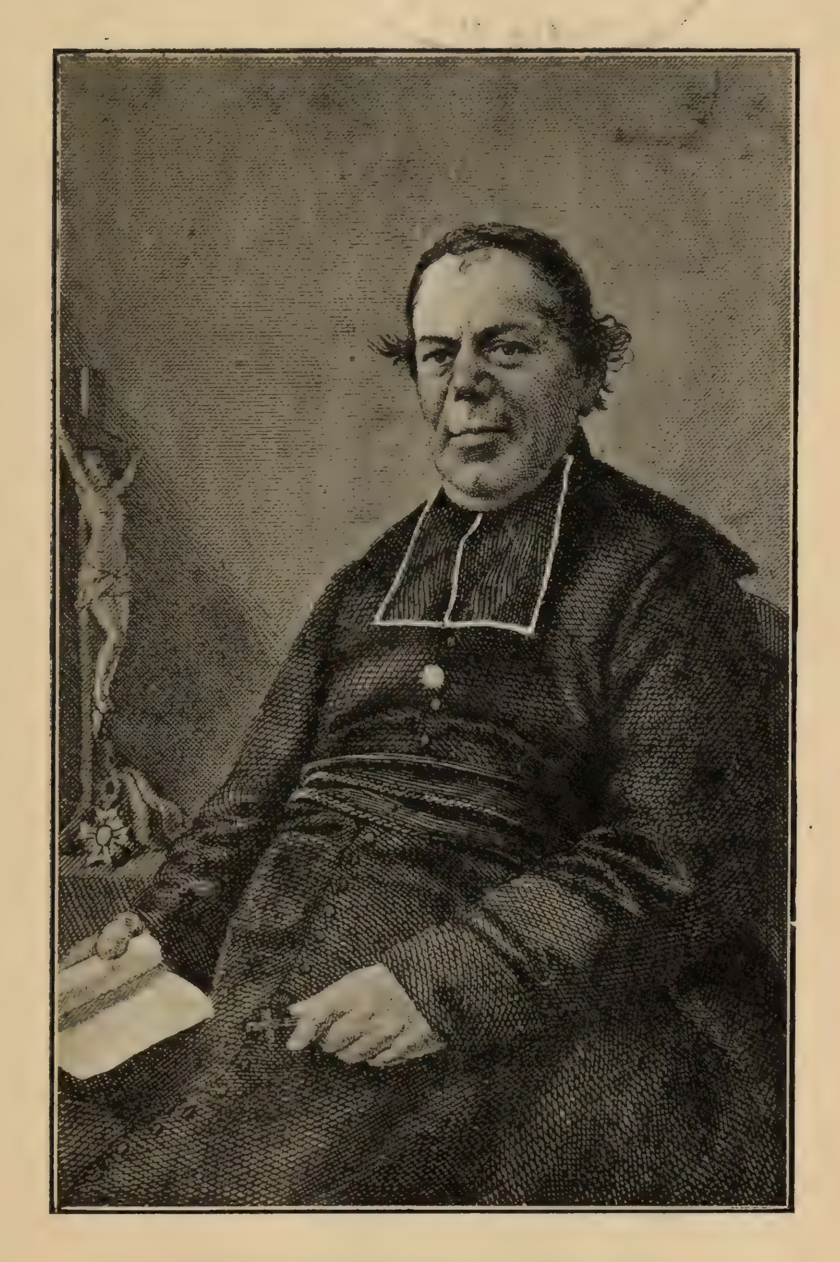
plions de nous bénir. Cette bénédiction, la plus précieuse de toutes celles que nous puissions solliciter ici-bas, nous portera bonheur et nous soutiendra dans la pratique de tous les devoirs qui font le fervent Oblat de Marie. »

Mgr de Mazenod était âgé de près de 80 ans. Il avait énormément travaillé et l'heure de la récompense avait sonné. Il remit son âme à Dieu le 21 mai, mardi de la Pentecôte, après avoir béni, avec une affection toute paternelle, son diocèse et ses deux congrégations religieuses. L'Eglise n'a guère compté de pontifes plus remarquables dans le cours du dix-neuvième siècle.

Ce fut un coup terrible pour les Oblats, mais comme leur congrégation avait déjà poussé de profondes racines dans le sol, elle n'en fut pas ébranlée. Le P. Tempier, le bras droit du fondateur, continua à la diriger avec le titre de vicaire général, en attendant la nomination d'un nouveau supérieur qui, d'après les constitutions, ne devait avoir lieu que six mois plus tard.

Le P. Louis avait terminé son œuvre à Angers, celle de fonder et d'organiser la maison des Oblats. Ses supérieurs, pour hâter sa guérison, l'envoyèrent aux Eaux-Bonnes. Il s'y rendit le 15 juin, en compagnie d'un de ses confrères récemment revenu d'Amérique, le P. Bernard, obligé lui aussi par les médecins à prendre du repos.

Les deux Oblats descendirent aux Eaux-Bonnes et commencèrent à suivre leur traitement. Ils vivaient comme en communauté et avaient le loisir de faire ensemble tous leurs exercices religieux. Au bout d'une quinzaine de jours, les eaux sulfureuses, secondées par les promenades, le bon air des montagnes et un bon régime, avaient opéré une notable amélioration dans leur santé. Le médecin exigeait pourtant une saison complète, avec défense au P. Soullier de prêcher au moins pendant un an. Après avoir terminé sa cure, il devait se rendre à Marseille pour travailler dans les bureaux de l'ad-



PIERRE-BIENVENU NOAILLES

Fondateur de l'Association de la Sainte-Famille de Bordeaux

ministration centrale. Il avait reçu sa lettre d'obédience, et cette perspective lui souriait fort, parce qu'elle devait lui procurer la satisfaction de revoir ses anciens maîtres et de s'agenouiller souvent sur la tombe du vénéré fondateur de la congrégation, qui lui avait conféré la dignité du sacerdoce.

---

# CHAPITRE IX

NOTICE SUR M. PIERRE-BIENVENU NOAILLES ET SES ŒUVRES. — NOTRE-SEIGNEUR APPARAIT VISIBLEMENT DANS LA SAINTE-EUCHARISTIE. — LE P. SOULLIER, PRO-DIRECTEUR DE LA SAINTE-FAMILLE DE BORDEAUX, PREND POSSESSION DE SA CHARGE. — PREMIER VOYAGE EN ESPAGNE. — LE P. FABRE EST ÉLU SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES OBLATS. — LES SEPT BRANCHES DE LA SAINTE-FAMILLE. — DIVERSITÉ DES ŒUVRES ET MOYENS EMPLOYÉS POUR MAINTENIR L'UNITÉ.

— 1861-1862 —

Tandis que Mgr de Mazenod établissait sur les rivages de la Méditerranée la congrégation des Oblats de Marie-Immaculée, un autre jeune prêtre fondait à l'autre extrémité de la France, sur les bords de l'Océan, l'association des religieuses de la Sainte-Famille.

M. Pierre-Bienvenu Noailles était né à Bordeaux le 18 octobre 1793. Il était le huitième enfant d'une honorable famille de commerçants. Après avoir longtemps délibéré sur le choix d'un état de vie, il entra au Séminaire de Saint-Sulpice à Paris, où il se fit remarquer par une piété solide et une grande ardeur pour l'étude. C'est dans la maison de campagne du

Séminaire, à Issy, en priant devant la ***santa casa,*** copie de la maison de Lorette, qu'il se sentit inspiré de fonder une société pour honorer les trois personnes de la Sainte-Famille, Jésus, Marie et Joseph, imiter leurs vertus et se mettre sous leur spéciale protection.

Après avoir été ordonné prêtre, il revint à Bordeaux, exposa son pieux dessein à ses supérieurs et obtint leur approbation avec leurs encouragements. Les premières Sœurs reçurent l'habit des mains de Mgr d'Aviau, archevêque de Bordeaux, le 8 octobre 1820.

Elles s'occupèrent d'abord du soin des orphelines pauvres et abandonnées. Le fondateur leur avait procuré une maison de louage située dans la rue Mazarin. C'était la pauvreté même dans ce qu'elle a de plus rebutant. Leur chapelle ressemblait à l'étable de Bethléem : un simple autel en planches, sans fleurs, sans ornements, des vases sacrés d'emprunt. Rien d'assuré pour leur nourriture et celle de leurs filles adoptives, pas même le pain de chaque jour. On y vivait à la sainte volonté de la Providence, et quand les Sœurs se voyaient réduites à la dernière extrémité, ne sachant où puiser les ressources indispensables, elles ne trouvaient d'autre moyen pour forcer le Ciel à venir à leur secours, que d'adopter quelques nouvelles orphelines. Mais quelle piété, quelle obéissance, quelle régularité, quelle résignation, quel amour de Dieu dans cette petite eommunauté ! Les anges veillaient sur elle ; les secours lui arrivaient à l'improviste comme tombant du ciel, et Dieu voulut bien lui donner lui-même un témoignage direct de son approbaiion et de sa haute protection.

« Le 3 février 1822, dimanche de la Septuagésime, M. l'abbé Delort, ancien desservant de la paroisse de Barie et alors prêtre habitué de la paroisse Sainte-Eulalie, à Bordeaux, fut prié par M. l'abbé Noailles de donner la bénédiction du Très Saint-Sacrement chez les Dames de Lorette. Ce vénérable ecclésiastique se rendit, à quatre heures et demie du soir, dans

la chapelle de ces dames. Mais à peine eut-il exposé le Saint-Sacrement sur l'autel qu'un léger mouvement se manifesta dans les saintes espèces, et l'on aperçut distinctement le buste et la tête de Notre-Seigneur, entourée des rayons de l'ostensoir, comme un portrait dans son cadre, avec cette différence que la personne était vivante. Le visage était d'une grande blancheur et représentait un jeune homme d'environ trente ans, extraordinairement beau ; il avait des cheveux blonds qui tombaient en boucles sur ses épaules ; il était revêtu d'une écharpe rouge ; la main gauche reposait sur son cœur et la droite se dirigeait vers les personnes prosternées dans la chapelle ; il s'inclinait de temps en temps, et semblait alors se détacher du cercle de l'ostensoir, qui paraissait plus grand qu'à l'ordinaire. Un diamant brillait sur chaque épaule, et l'on eût dit que la chapelle était éclairée de tous côtés par des lumières éclatantes.

Parmi les personnes présentes, quelques-unes étaient absorbées dans une profonde contemplation ; d'autres versaient des larmes de joie, d'amour et de reconnaissance ; plusieurs ne pouvaient contenir les sentiments de ferveur qui les transportaient. Cette apparition miraculeuse se prolongea durant l'hymne du Saint-Sacrement, le *Domine salvum fac*, les oraisons, le cantique et jusqu'à la bénédiction, c'est-à-dire plus de vingt minutes.

Ce prodige fit grand bruit à Bordeaux et même dans les pays éloignés. Mgr d'Aviau ordonna une enquête canonique. Une commission nommée par lui interrogea les témoins, recueillit leurs récits et leurs dépositions écrites. Outre les Sœurs et leurs élèves, plusieurs personnes du quartier s'étaient trouvées ce jour-là réunies dans l'oratoire de la rue Mazarin et avaient assisté à la bénédiction du Saint-Sacrement. Le prélat, après avoir mûrement examiné et pesé les témoignages, déclara le fait miraculeux et permit que chaque année, au jour anniversaire de l'apparition, on donnât la bénédiction du

Saint-Sacrement dans la chapelle où s'était opéré le prodige et dans toutes les chapelles que pourraient posséder à l'avenir les religieuses de la Sainte-Famille.

A partir de ce moment, la nouvelle congrégation commença à pousser des racines dans la ville de Bordeaux. Elle dut bientôt chercher un local plus spacieux pour y établir ses œuvres. Les vocations affluèrent, de nouvelles maisons furent fondées dans la ville et dans les environs.

Le 30 avril 1831, l'association de la Sainte-Famille fut canoniquement érigée par le nouvel archevêque de Bordeaux, Mgr de Cheverus, en vertu d'une délégation apostolique.

Plus tard, par un décret de la Congrégation des évêques et réguliers, en date du 5 septembre 1842, le Souverain Pontife Grégoire XVI, déclara que cette association était digne d'être louée et recommandée à toute l'Eglise. Pie IX, à son tour, prodigua plusieurs fois les éloges et les encouragements à M. Noailles et à ses œuvres.

Le fondateur n'allait d'abord qu'à pas lents, comme à tâtons, priant beaucoup, faisant prier et attendant de l'expérience et des circonstances les lumières nécessaires pour bien établir et perfectionner son œuvre. Peu à peu ses idées s'éclairèrent, ses plans devinrent plus précis, et il y mit la dernière main vers la fin de sa vie, en établissant les trois dernières branches de sa congrégation.

Pour diriger une association si nombreuse, si compliquée, et dispersée en un si grand nombre de maisons, il fallait des prêtres d'élite, doués de vertus et de talents plus qu'ordinaires et consommés dans le gouvernement des âmes. M. Noailles essaya à diverses reprises de fonder une congrégation de prêtres destinée à compléter son œuvre, mais ses efforts échouèrent toujours. Ses compagnons, dont quelques-uns avaient été ses condisciples et ses amis intimes, finirent par l'abandonner. Il avouait humblement qu'il n'avait pas reçu de Dieu la mission de fonder une congrégation d'hommes.

Il ne lui demeura qu'un seul disciple fidèle, qui le suivit sans hésiter dans toutes les phases et les vicissitudes de sa vie; ce fut son frère, Amand Noailles, plus connu sous le nom de « petit père », tandis que le fondatenr reçut de ses filles, à cause de ses qualités éminentes, parmi lesquelles dominait la bonté, le titre de « bon père ».

Toutes les œuvres de la Sainte-Famille prirent naissance à Bordeaux ou à Martillac, à seize kilomètres de la ville, dans une solitude où le saint fondateur aimait à se retirer pour mûrir ses plans ou pour prendre du repos. Il y bâtit une vaste maison d'habitation, une chapelle et une ferme avec ses dépendances.

Il y planta une vigne et des pins ; il y forma une île au centre de laquelle il éleva un sanctuaire à Notre-Dame de toutes grâces. De ce centre les diverses branches de l'association rayonnèrent peu à peu dans les provinces de la France, dans l'Angoumois, dans la Touraine, à Paris, dans la Champagne, dans la Bretagne, dans la Provence et même dans la Belgique et l'Espagne. Au moment de la mort du fondateur, la Sainte-Famille possédait déjà deux cent vingt-quatre maisons et comptait environ deux mille religieuses.

C'est en 1857, dans un voyage à Tours et après avoir pris les conseils de Mgr Guibert, que M. Noailles conçut le dessein d'affilier sa congrégation à celle des Oblats de Marie. « Il existe, disait-il, de grandes analogies entre ces deux sociétés: elles datent à peu près de la même époque ; elles sont nées dans des circonstances analogues; l'une et l'autre se sont placées dès leur berceau sous la protection de la Sainte Vierge en professant un culte tout particulier pour son immaculée conception; elles ont surgi des ruines que nos révolutions avaient faites ; elles se sont formées dans un esprit qui peut leur permettre de survivre aux anciens ordres religieux; elles se sont répandues avec la même rapidité, et à de grandes distances de leur sol natal, ce qui suppose en elles les mêmes

bénédictions de Dieu, la même confiance et le même courage pour se débarrasser de tout ce qui entrave la marche des œuvres naissantes. On dirait qu'elles ont été créées l'une pour l'autre et qu'elles ne se sont développées séparément, dès leurs premières années, que pour se mieux approprier le régime qui convient à la différence des sexes, ainsi qu'à la différence de leurs missions dans une œuvre commune. C'est le frère et la sœur élevés à part, mais pour se réunir un jour sous le même toit paternel, pour partager l'esprit, les affections et les destinées d'une même famille.

« Les règles des Oblats de Marie étant approuvées par le Souverain Pontife, les font participer à la stabilité et à la protection du Saint-Siège. Il a confié à la Société les missions étrangères où elle travaille avec fruit à étendre le règne de Jésus-Christ ; elle compte dans son sein de vénérables prélats dont le caractère et le mérite personnel ajoutent à sa considération, en lui promettant au besoin la force et la sagesse, qui sont l'apanage des successeurs des apôtres. »

C'est pour ces raisons que le fondateur de la Sainte-Famille proposait aux Oblats de recueillir son pieux héritage.

Mgr de Mazenod, revenant de visiter ses maisons d'Angleterre, passa par Bordeaux et s'aboucha avec M. Noailles dans la résidence de Talence. Les deux fondateurs se mirent d'accord. A la suite de cette entrevue, chacun d'eux consulta le conseil de sa congrégation. Les avis pour l'union des sociétés furent unanimes, et le texte du traité définitif d'affiliation fut signé, à Bordeaux et à Marseille, en janvier 1858, par Mgr de Mazenod, par M. l'abbé Noailles et par le cardinal Donnet, qui voulut bien le sanctionner de son autorité après l'avoir mûrement examiné.

Un article de ce traité portait qu'un Père Oblat serait présenté au fondateur de la Sainte-Famille, pour être initié par lui à la connaissance et à l'esprit de ses œuvres. Le R. P. Bellon reçut dès lors cette mission de confiance et

arriva à Bordeaux en juin 1858. C'était un religieux d'une piété solide et d'une intelligence remarquable. Il devint d'abord l'ami, le coopérateur, le confident discret du « bon père », et plus tard son consolateur, son soutien, son appui le plus fidèle et le plus sûr.

M. Noailles mourut le 8 février 1861.

Mgr de Mazenod devint par là-même directeur général de la Sainte-Famille, mais il était déjà lui-même étendu sur un lit de douleur d'où il ne devait plus se relever. Il adressa pourtant à sa nouvelle congrégation une lettre pleine de tendresse paternelle et de sages conseils. Il mourut le 21 mai 1861.

Le P. Bellon avait déjà gagné la confiance des religieuses et paraissait devoir continuer avec fruit l'œuvre de leur père. Mais Dieu en avait décidé autrement dans ses impénétrables desseins. Il fut lui-même enlevé à l'affection et aux espérances des deux congrégations le 28 juin suivant, par suite des fatigues et des peines qu'il s'était données pour assister M. Noailles dans sa dernière maladie.

Tant de morts survenues coup sur coup soumettaient la Sainte-Famille à une redoutable épreuve. On sait l'ébranlement qu'entraîne souvent dans les instituts de femmes la mort d'un fondateur. Ici, le péril se compliquait de la situation toute récente créée par le traité et de certaines oppositions jalouses qui n'attendaient que ce moment pour se produire.

Il était nécessaire de donner au plus tôt un successeur au P. Bellon. Dans ce moment critique, les regards du P. Tempier, vicaire général de la congrégation des Oblats, se portèrent sur le P. Soullier, qui terminait sa cure aux Eaux-Bonnes. Une lettre arrivée le samedi, 13 juillet, lui apprit qu'il était nommé pro-directeur de la Sainte-Famille.

Il répondit aussitôt : « J'ai de quoi m'effrayer d'une pareille mission, mais je ne fais qu'obéir et j'ai foi en cette parole de Dieu : *Vir obediens loquetur victorias*. Priez le bon Dieu

pour que je ne me rende pas trop indigne des grâces qui doivent me faire remporter ces salutaires victoires. »

Il avait arrêté sa place pour le lundi matin, 15 juillet; mais une dépêche télégraphique reçue le 14 et l'appelant en toute hâte à Bordeaux, le décida à partir le soir même, quoique ce fût un dimanche. Il arriva dans cette ville le lendemain. Il ne vit ce jour-là que la directrice générale de la Sainte-Famille, la Mère Marie de la Croix, qui seule était au courant des événements. Le lendemain, mardi, il fut présenté au cardinal Donnet par le P. Merlin, son ancien supérieur de Nancy. Le prélat l'accueillit avec bonté. Après avoir pris lecture d'une lettre du P. Tempier, il dit aux deux Oblats que ce qui s'était fait entre leur congrégation et la Sainte-Famille, restait fait ; qu'il avait lui-même conseillé l'affiliation, et qu'il la conseillerait encore si elle était à faire. Il ajouta qu'à cause de la difficulté des temps et pour les couvrir contre des entraves possibles de la part du pouvoir civil, il allait rendre une ordonnance portant que le pro-directeur de la Sainte-Famille tenait ses pouvoirs de son autorité archiépiscopale. Le Père Soullier le remercia de ses intentions si sages et si bienveillantes, et l'assura de la reconnaissance qu'éveillerait chez les Oblats tout ce que Son Éminence voudrait bien leur accorder.

Cette entrevue que le P. Soullier redoutait en elle-même et dans ses conséquences se passa fort bien. On apprit depuis que les impressions du cardinal étaient excellentes, qu'il avait vu arriver avec plaisir le P. Soullier, et qu'il était flatté de savoir que nul autre avant lui, même dans la Sainte-Famille, n'avait connu sa nomination.

Ce soir même arriva de Marseille un des assistants généraux, le P. Fabre, envoyé exprès pour encourager le P. Soullier et l'installer dans ses nouvelles fonctions. Cette cérémonie eut lieu le 17 juillet en présence de toute la communauté réunie. Le nouveau pro-directeur prêta le serment prescrit

par le traité d'affiliation, et le P. Fabre tira de son cœur des paroles touchantes qui émurent profondément l'assistance.

Pendant son séjour à Bordeaux, ce bon Père exerça un véritable apostolat dans la Sainte-Famille. Il adressait chaque jour une instruction à la communauté du centre et consacrait le reste du temps à voir un peu tout le monde en détail et à pénétrer tous les ressorts de l'administration.

Quant au P. Soullier, il s'initiait de son mieux aux devoirs de ses fonctions si délicates et si complexes. Il travaillait peu mais écoutait beaucoup, en homme sage et prudent. « Je vais mon petit train sans bruit, écrivait-il; je m'oriente et me mets au courant des différents et bien nombreux ressorts de mon administration. Il y a là une multitude de rouages à étudier, de susceptibilités à ménager, d'obstacles à tourner plutôt qu'à attaquer de front. C'est difficile et délicat, et toutefois je ne me dépossède pas d'une grande confiance. Je sens que Dieu m'assistera. »

Le premier acte solennel du P. Soullier dans ses nouvelles fonctions de pro-directeur fut de présider la cérémonie de la translation des restes du vénérable fondateur de la congrégation. M. Noailles, avons-nous dit, était mort le 8 février. Son corps, après avoir été embaumé, avait été conduit à la cathédrale de Bordeaux au milieu d'une immense affluence de peuple, puis transporté à Martillac, cette campagne qu'il affectionnait d'une manière particulière et où il avait composé les règles de sa société. Il avait été déposé provisoirement dans la chapelle de Notre-Dame de toutes grâces, en attendant que ses filles lui eussent fait construire un tombeau convenable. Ce monument venait d'être achevé. Il était placé dans une chapelle sous le vocable du Bon-Pasteur, attenante à celle de la communauté. C'était un sarcophage de pierre travaillé au ciseau, environné de décorations funèbres et parsemé de croix et de feuilles de trèfle. Un arbre de pierre semble prendre racine dans le tombeau même, et de son tronc

vigoureux partent sept branches dont chacune porte le nom d'une des congrégations de la société. C'est dans cette châsse, bénite par le P. Soullier, que le 1er août fut transporté le corps du « bon père », au milieu des chants et aussi des larmes de ses filles. C'est là qu'il est pieusement conservé et vénéré. Sans lui rendre un culte public, ses filles regardent leur fondateur comme un saint, l'invoquent dans leurs prières privées pour obtenir des grâces spirituelles, et recueillent avec soin tous les faits qui paraissent tenir du miracle, dans la persuasion qu'un jour l'Eglise placera ses reliques sur les autels.

Vers le milieu du mois d'août, commença dans la maison-mère la série des retraites annuelles, qui devait se prolonger jusqu'aux derniers jours de septembre. Il arriva des Sœurs de toutes les branches de la Sainte-Famille. Elles venaient retremper leur âme dans la méditation des enseignements de l'Évangile, et ranimer le feu de leur ferveur. Elles se succédaient à 8 jours d'intervalle, afin de conserver la distinction des œuvres et aussi parce qu'il n'existait pas de salle assez vaste pour les contenir toutes ensemble. Leur nombre s'élevait à plus de 600. Toutes ces Sœurs tenaient à faire la connaissance de leur nouveau pro-directeur et se pressaient à son audience. Le P. Soullier se mettait ainsi au courant de l'état de toutes les maisons, et recueillait des notes précieuses en prêtant une oreille attentive à toutes les réclamations. Son visage grave mais souriant, sa parole brève mais affectueuse, sa patience imperturbable lui gagnèrent bientôt la confiance de toutes les religieuses. La glace était rompue et il sentait que sa voix serait fidèlement obéie.

Il leur exprima ces sentiments avec beaucoup de modestie en leur adressant le sixième numéro de leurs ***Annales***. Ce fascicule contenait le récit de la mort de leur vénérable fondateur et une lettre que leur avait écrite Mgr de Mazenod en prenant possession de la charge de directeur général, hélas !

la seule lettre qu'elles aient eue de lui, car le saint évêque était déjà étendu sur son lit de mort.

« Il m'est précieux, mes chères filles, disait le P. Soullier, au début de mon ministère parmi vous, de trouver cette source féconde d'enseignements et de pieux souvenirs. C'est là que mon cœur, quand il sentira trop vivement sa faiblesse et le poids de son fardeau, viendra puiser un peu de courage et de confiance. Je m'y inspirerai de la tendresse et du dévouement de vos bons pères pour vous aimer moi aussi comme ils vous aimèrent, et pour vous dévouer ma vie comme ils vous dévouèrent la leur. Mais, chères enfants, je sens plus que qui que ce soit combien peu Dieu vous donne en ma personne en retour de tout ce qu'il vous a ravi cette année. Priez-le donc de m'accorder tout ce dont j'ai besoin pour continuer parmi vous les douces et fortes traditions de votre vénéré bon père, et vous communiquer sans cesse son esprit. Vous m'avez fait, vous et vos bonnes Mères, un acçueil qui honore votre foi et dont je suis profondément touché. Ah ! puissé-je, c'est là mon ambition, reproduire avec quelque fidélité les traits de la bonté et de la ferme prudence de votre cher et à jamais regretté fondateur, et par là mériter de me dire, moi aussi, en toute vérité et toujours, votre père. »

Quelques jours après son arrivée à Bordeaux, le P. Soullier avait aussi reçu le titre de vice-provincial du Nord. Cette nomination l'avait beaucoup surpris et quelque peu troublé. « Ce n'est pas sans appréhension, écrivait-il au P. Tempier, que je songe à l'obligation qui m'est faite de présider l'assemblée provinciale, composée de Pères qui me sont tous si supérieurs par l'âge, la capacité et la vertu. Aussi j'espère que Dieu me tiendra compte de l'acte d'obéissance que je fais en me soumettant en cela à la volonté de notre bien-aimé fondateur et à la vôtre. »

En cette qualité de vice-provincial, il devait réunir les Pères de la province du nord de la France et procéder à la nomina-

tion d'un délégué chargé de représenter cette province au chapitre général qui devait bientôt donner un successeur à Mgr de Mazenod. Cette réunion eut lieu à Paris le 2 octobre.

Les Oblats s'étaient établis dans la capitale en 1859, mais bien pauvrement et bien modestement, dans une petite rue du quartier des Batignolles ignorée des cochers de fiacre. Mgr de Mazenod s'y étant rendu peu après pour prendre part aux délibérations du Sénat, parcourut divers quartiers pour chercher un endroit favorable à la fondation d'un établissement. Son choix tomba sur le quartier de l'Europe, rue de Saint-Pétersbourg, et il y acheta 1200 mètres de terrain. Les constructions venaient d'être terminées ; elles étaient solides et spacieuses, comme si on avait eu le pressentiment que cette construction deviendrait bientôt la maison-mère de la congrégation. La chapelle fut bénite dans la matinée du 2 octobre par M. l'abbé Langénieux, vicaire général et promoteur du diocèse de Paris, devenu depuis archevêque de Reims et cardinal. Dans la soirée, le P. Magnan, supérieur de cette maison, fut délégué pour assister au chapitre général.

Quelques jours après, le P. Soullier partit pour l'Espagne en compagnie de la directrice générale et de la Mère Emmanuel.

La directrice était née à Paimbœuf, aux confins de la Bretagne et de la Vendée. Fille unique d'un capitaine au long cours qui avait parcouru toutes les mers et affronté de nombreux périls, elle avait refusé, par piété filiale, toutes les avances du monde et s'était vouée aux œuvres de charité. D'une taille élevée et d'une noble prestance, tout en elle respirait la dignité et la bonté, commandait la confiance et le respect. Elle était aussi apte à la conduite des âmes qu'au maniement des affaires.

La Mère Emmanuel avait été revêtue avant elle de la dignité de directrice générale, mais par esprit d'humilité et de défiance en ses propres forces, elle avait donné sa démis-

sion. Cette religieuse que le « bon père » appelait sa fille chérie, était merveilleusement douée par la nature. Elle avait le talent de se concilier les esprits et de dénouer les situations les plus difficiles. C'est à sa plume élégante et facile que nous devons les récits des origines de la Sainte-Famille à Martillac et des premières fondations dans les provinces de France. Elle avait été envoyée à Madrid en 1843 et y avait établi diverses maisons. Sa place était donc toute marquée pour accompagner et renseigner le nouveau directeur. Il y avait quinze ans que les premiers supérieurs n'avaient pas visité leurs établissements d'Espagne, aussi leur venue fut-elle accueillie comme une rosée céleste.

Les Sœurs de Lorette établies à Madrid, au palais de Médina-Cœli, y dirigeaient un brillant pensionnat qu'alimentaient les familles les plus haut placées. Les Sœurs de l'Immaculée-Conception, logées au Collège polytechnique, y élevaient les enfants de la classe moyenne. Les Sœurs de l'Espérance y soignaient les malades près de l'église San Francisco et Grande; enfin les Sœurs de Saint-Joseph donnaient leurs soins aux orphelins à Pinto, campagne située à trois lieues de la capitale, et à Plasencia, dans l'Estramadure, sur la route de Lisbonne.

Partout les supérieurs n'eurent que des consolations à recueillir. Toutes les Sœurs jouissaient de la considération générale et faisaient un bien immense par le zèle et l'excellent esprit dont elles étaient animées, aussi recevait-on de toutes parts des demandes de fondations, surtout pour les branches de Lorette et de la Conception. « Quel dommage, s'écriait le P. Louis, que nous soyons si pauvres en sujets ! Quel dommage aussi que nous n'ayons pas à Madrid quelques-uns de nos Pères pour diriger toutes ces œuvres, les unir entre elles, et leur procurer le bienfait d'une nourriture spirituelle conforme à leur vocation. » Toutes les Sœurs sentaient vivement cette lacune spirituelle et soupiraient après le jour où elle

serait comblée. Le R. Père leur promit de plaider leur cause auprès des supérieurs à Marseille.

En arrivant à Madrid, le premier soin des voyageurs fut de rendre visite au cardinal archevêque de Tolède, au nonce apostolique, à Mgr Claret, archevêque de Cuba et confesseur de la reine, protecteur zélé des Sœurs françaises, et aux principaux amis de la Sainte-Famille. Ils reçurent partout un excellent accueil, et beaucoup de personnes distinguées vinrent les voir à leur résidence, entre autres Mgr Claret et le nonce. Ils s'occupèrent ensuite de la visite des œuvres, sans épargner leur temps ni leur peine, de sorte que leur passage laissa dans toutes les maisons des fruits précieux et de durables souvenirs.

Ils partirent ensuite pour Valence et y séjournèrent huit jours pour visiter les Sœurs de Lorette, qui y étaient établies depuis 1850. De là, ils passèrent à Barcelone.

Les Sœurs de Lorette n'avaient pu jusqu'alors, malgré toutes leurs démarches, et après dix-huit ans d'existence, trouver dans cette ville une maison convenable pour se loger. Elles occupaient le premier étage d'une ancienne demeure féodale. Les chambres se commandaient les unes les autres, ce qui nuisait entièrement à la régularité religieuse. Chapelle, parloirs, classes, dortoirs, tout était mêlé et enchevêtré. Impossible d'exprimer les souffrances des bonnes Sœurs pendant de longues années. Pour mettre fin à cet état de choses, comme les ressources humaines faisaient défaut, les supérieurs crurent devoir se rendre en pèlerinage à Notre-Dame de Montserrat, en compagnie de la supérieure locale, la Mère Joséphine Guy.

Montserrat est un des sites les plus curieux de la Catalogne et même de toute l'Espagne. Ce n'est pas une montagne, mais un amoncellement de petites montagnes pierreuses, posées les unes sur les autres, et laissant entre elles des précipices à parois perpendiculaires, dans les interstices desquels croissent

des arbres toujours verts. Les différents sommets se détachent nettement sur l'horizon, et font bien comprendre l'étymologie de ce nom, *Mons serratus*, montagne à dents de scie. Au sommet d'un de ces rochers s'élève un couvent de bénédictins avec le célèbre sanctuaire de la Vierge, où saint Ignace de Loyola vint suspendre son épée avant de se retirer dans la grotte de Manrèze. Au bas de la montagne mugit le Lobrégat.

En signe de confiance, les supérieurs déposèrent aux pieds de la Vierge une clef de fer, qui devait servir à ouvrir la nouvelle maison que l'on réclamait de sa bonté et de sa toute-puissance.

Après dix jours de séjour à Barcelone, le P. Soullier se hâtait de se rendre à Marseille pour y prendre part à l'élection du supérieur général des Oblats: les Mères Marie de la Croix et Emmanuel l'y accompagnèrent, tandis que la Mère Saint-Bernard, économe de l'association, y arrivait de Bordeaux, afin d'offrir à leur nouveau directeur général l'hommage de la soumission et du respect filial de la Sainte-Famille. Mais en remettant le pied sur le territoire de France, ils apprirent que le chapitre, d'abord convoqué à Notre-Dame de Montolivet, près Marseille, avait été transféré à Paris, et ils prirent le chemin de la capitale.

Le chapitre se tint, le 5 décembre, rue de Saint-Pétersbourg, dans la nouvelle maison bénite il y avait deux mois. Il se composait de vingt membres : le P. Tempier, vicaire général de la congrégation, les PP. Courtès, Vincens et Fabre, assistants généraux, et les représentants des diverses provinces. Il y avait aussi parmi eux quatre évêques : NN. SS. Guibert, archevêque de Tours ; Guigues, évêque d'Ottawa ; Taché, évêque de Saint-Boniface, et Semeria, évêque d'Olympia, vicaire apostolique de Ceylan. On regrettait l'absence de Mgr Allard, vicaire apostolique de Natal, que les affaires avaient retenu dans le sud de l'Afrique. Le P. Soullier venait à son rang entre les PP. Vanderberghe et Honorat.



T. R. P. JOSEPH FABRE

Deuxième Supérieur général des Oblats de Marie-Immaculée

Après les prières d'usage, le P. Tempier ouvrit la séance en priant les membres du chapitre de ne point songer à lui pour la charge de supérieur général, son âge et ses infirmités ne lui permettant plus de porter un si lourd fardeau.

A son tour, Mgr Guibert déclara tant en son nom qu'au nom des autres évêques présents au chapitre que, pour de graves raisons, il ne croyait pas opportun, dans les circonstances actuelles, que la congrégation eût à sa tête un évêque. Une telle nomination pourrait n'être pas agréable à Rome, et la congrégation pourrait avoir à souffrir des lenteurs qu'entraînerait la démission du prélat élu. Du reste, les relations des Oblats entre eux seraient bien plus faciles et plus cordiales s'ils étaient gouvernés par un simple religieux. « Toutefois, ajouta l'archevêque, qu'on ne se méprenne pas sur nos sentiments; ce n'est pas par défaut de dévouement que nous déclinons vos suffrages, c'est au contraire par attachement à notre congrégation. Elle est notre mère, c'est par elle que nous avons été formés, elle occupera toujours la première place dans notre cœur, et s'il le fallait, nous n'hésiterions pas, pour la servir, à quitter nos sièges. »

Sur ces graves déclarations, le P. Courtès demanda que le chapitre eût le temps de se recueillir et que l'élection fût remise à une autre séance. Cette proposition fut acceptée.

Il y avait vingt Oblats, avons-nous dit. Dix-neuf voix se déclarèrent pour le P. Fabre et une seule pour le P. Tempier. Il y avait unanimité des suffrages, témoignage manifeste de l'assistance du Saint-Esprit et de la protection de la Vierge immaculée.

Le lendemain matin, 6 décembre, furent élus les quatre assistants : les PP. Tempier, Vincens, Courtès et Vanderberghe, et le procureur général, le P. Soulerin.

Tous les Oblats rendirent grâces à Dieu : leur congrégation était définitivement affermie.

Quelques jours après son élection, le P. Fabre se rendit à

Bordeaux pour prendre possession de sa nouvelle dignité de directeur général de la Sainte-Famille, prêter et recevoir le serment prescrit par le traité d'affiliation. Cette élection et cette visite furent pour toutes les branches de l'association, et surtout pour les principales supérieures, l'occasion d'une joie qui se produisit avec un merveilleux accord de reconnaissance, de simplicité religieuse et d'entière soumission.

D'après les règles de la Sainte-Famille, toutes les Sœurs devaient exposer l'état de leur âme au pro-directeur et lui écrire au moins deux fois l'année. Au premier de l'an 1862, le P. Soullier vit donc sa table couverte de plus de quinze cents lettres. Il se sentit comme accablé et enseveli sous ces monceaux de papiers. Comment répondre à tant de personnes? par où commencer? Il aurait pu, sans doute, adresser une circulaire à toutes les religieuses, ou recourir à la plume des secrétaires qu'on lui avait donnés pour le seconder; mais dans ces débuts, il se croyait obligé de payer de sa personne et d'écrire, ne fût-ce que quelques lignes, à chaque maison, pour se concilier la confiance de ses filles. Qu'on juge de son travail; aussi écrivait-il au P. Tempier : « Je me vois terriblement circonvenu de soucis et d'affaires, et je crains bien que le fardeau ne fasse que s'accroître. Demandez à Dieu la patience et la douceur dont j'ai si grand besoin. Vous êtes bien un peu obligé de m'obtenir ces secours d'en haut, puisque c'est vous qui m'avez chargé de cette rude besogne. »

Pour se faire une idée de ce travail, il est nécessaire de connaître l'organisation de la Sainte-Famille.

Semblable au chandelier d'or à sept branches qui éclairait le temple de Jérusalem, cette association se composait de sept branches reliées sur la même souche, mais différentes l'une de l'autre par les œuvres et les aptitudes qu'elles exigent.

1° Les Dames de Lorette, destinées à la haute éducation pour les classes riches de la société;

2° Les Sœurs de l'Immaculée-Conception, pour l'instruction des classes moyennes et des enfants du peuple;

3° Les Sœurs de Saint-Joseph, dont la mission était de tenir des orphelinats dans les villes;

4° Les Sœurs de l'Espérance, pour soigner les malades des classes riches et faciliter le ministère des prêtres auprès des mourants;

5° Les Sœurs agricoles, qui dirigeaient des orphelinats dans les campagnes et formaient les jeunes filles aux travaux de la vie des champs;

6° Les Marthes ou Sœurs servantes pour les évêchés, les séminaires et les diverses communautés;

7° Les Solitaires, destinées à la vie de prière, de retraite, de contemplation.

Chacune de ces branches avait sa supérieure générale, et toutes ces supérieures générales relevaient d'une directrice générale, qui était elle-même assistée par des conseillères. Ces dernières, à leur tour, dépendaient du supérieur général, représenté par le pro-directeur.

Ces conseillères, au nombre de quinze, composaient, quand elles étaient réunies, le conseil suprême de la congrégation, nommé le conseil de Marie.

La présidente permanente de ce conseil était nommée à vie. On la considérait comme l'œil de la Sainte-Famille et l'ange gardien des œuvres.

Signalons encore la trésorière générale et la secrétaire générale.

Cette organisation paraissait assez compliquée et demandait beaucoup d'étude, beaucoup d'expérience surtout dans la pratique. Quelle patience, quelle douceur, quelle habileté ne fallait-il pas à un directeur pour inspirer confiance à tant de supérieures, dont les vues, les appréciations, les intérêts pouvaient être souvent opposés! Quelle sagacité pour discerner les inclinations, les aptitudes, les caractères! Quelle flexibilité,

quelle dextérité dans les formes, mais en même temps quelle fermeté, quelle persévérance dans les idées ! Le P. Louis était admirablement choisi pour cette œuvre difficile. Esprit droit et clairvoyant, il découvrait d'un coup d'œil le nœud des situations les plus délicates et savait trouver le remède aux maux les plus désespérés. Il prêtait une oreille attentive à toutes les communications et à toutes les explications, sans jamais s'impatienter, sans jamais faire paraître un signe d'ennui.

Son bon oncle, qui vint le voir après son installation à Bordeaux, s'aperçut bien vite des difficultés et des dangers de la situation, aussi ne cessait-il de lui dire dans les entretiens particuliers : « Tenez-vous sur vos gardes ; il y a tellement de divergences parmi vos religieuses, qu'il surviendra quelque schisme. » Le P. Louis répondait en souriant qu'il existait un ciment, invisible pour le public, mais bien réel, pour unir et souder entre elles toutes les branches de l'association. C'étaient les filles de *Dieu seul*, c'est-à-dire, des religieuses qui se donnaient à Dieu sans réserve, ne s'attachaient à aucune branche en particulier, mais faisaient le vœu de passer d'une branche dans l'autre et de changer de costume sur le simple désir des supérieurs. Ces saintes filles, détachées de toutes les affections terrestres, avaient été établies par le vénérable fondateur comme une espèce de corps d'élite, où elles n'étaient admises que sur leur demande et après dix ans de probation. C'est dans cette réserve sacrée que l'on choisissait la directrice générale et toutes ses conseillères. Dispersées dans les différentes œuvres de l'association, elles les animaient de leur esprit, y apportaient la vie, le mouvement et l'impulsion qu'elles recevaient elles-mêmes des premiers chefs, et elles rattachaient tout à ceux-ci comme des branches d'un même arbre se rattachent au tronc qui les nourrit de sa sève.

Mais le moyen efficace par excellence pour arriver à ce grand but de concentration et d'unité, c'était la réunion des novi-

ciats et la création d'une maison générale assez vaste pour répondre aux nombreuses exigences d'une véritable maison-mère.

Dès l'abord, la Sainte-Famille comptait à Bordeaux autant de noviciats séparés que de branches. On comprend, sans qu'il soit besoin de les indiquer, les inconvénients majeurs que cette séparation aurait engendrés à la longue dans un institut dont le premier besoin est la grande cohésion de tous ses membres entre eux. Il est juste de remarquer que les supérieures de la Sainte-Famille sentaient depuis longtemps le péril de cette situation et qu'elles se prêtèrent de grand cœur à y porter remède. Les divers noviciats furent peu à peu réunis et finirent par être réduits à deux. Ce n'était pas tout ce que désirait le pro-directeur, mais c'était du moins un grand pas vers l'entière réalisation de ses vœux, c'était surtout la consécration d'un principe important.

L'unité complète des noviciats ne pouvait s'effectuer que lorsque la Sainte-Famille serait dotée d'un local assez vaste pour le grand établissement appelé à lui servir de maison-mère. Ce fut la grande préoccupation du P. Soullier pendant tout le temps qu'il resta en charge. « Une fois le local acheté, disait-il, nous ferons faire le plan d'une maison qui puisse loger trois cents personnes en temps ordinaire, et six cents à l'époque des retraites. Là sera le noviciat général sous les yeux du personnel administratif. » Ce vœu ne devait être réalisé que quelques années plus tard.

Le Père fit adopter par les Sœurs de la Sainte-Famille le scapulaire bleu de l'Immaculée-Conception dont les Oblats étaient déjà revêtus, et fit régler les prières que l'on ferait dans les communautés au décès de l'un des membres de la société. On devait faire célébrer une messe dans toutes les maisons, réciter en commun le *De profundis* pendant neuf jours, offrir toutes les prières et toutes les bonnes œuvres des Sœurs à l'intention de la religieuse défunte.

Enfin il s'attacha à affermir dans l'institut toutes les traditions des Oblats touchant le profond respect dû aux évêques et l'entière soumission aux directions du Saint-Siège.

Grâce à ces sages mesures, grâce surtout à la prudence de la Directrice et à la piété des religieuses, jamais la bonne harmonie ne fut troublée dans la maison-mère. On pouvait bien dire des membres de cette association, comme autrefois des fidèles de la primitive Eglise, qu'ils n'avaient qu'un corps et qu'une âme.

---

# CHAPITRE X

LE P. SOULLIER ENCOURAGE LE PÈLERINAGE DE SON FRÈRE A ROME. — MORT DU « PETIT-PÈRE ». — LES SŒURS DE LA SAINTE-FAMILLE A CEYLAN ET EN CAFRERIE. — SECOND VOYAGE EN ESPAGNE.

— 1862-1865 —

A cette époque, une violente tempête secouait la barque de saint Pierre et menaçait de l'engloutir. Le pape Pie IX avait été chassé de Rome à la suite de la Révolution de 1848, et s'était réfugié à Gaëte, dans le royaume de Naples. La France avait envoyé une armée pour le rétablir; mais le président de la République, le prince Louis-Napoléon, déjà inféodé aux sociétés secrètes, avait fait entendre des paroles de menace. Devenu empereur, il semblait avoir oublié ses promesses et ses serments en faveur de l'unité italienne, mais ses anciens complices vinrent les lui rappeler brutalement. Orsini faillit lui ôter la vie avec ses bombes. Sous le coup de la terreur, l'Empereur déclara la guerre à l'Autriche, qui se vit obligée de lui céder la Lombardie et la Vénétie après la sanglante bataille de Solférino. Les Romagnes, qui faisaient partie des États du Saint-Siège, profitèrent de l'occasion pour se révolter.

Au lieu de les réduire par la force, Napoléon les laissa envahir par les troupes piémontaises. « Allez, avait-il dit au général Cialdini, et faites vite, » paroles que la justice divine devait bientôt retourner contre lui-même et contre la France. La petite armée pontificale, sous les ordres de Lamoricière, fut écrasée à Castelfidardo. Pour étouffer les protestations qui s'élevaient de tous les coins de la France, la police eut ordre de surveiller le clergé séculier et de river les chaînes des religieux. La Société de Saint-Vincent de Paul fut dissoute et la franc-maçonnerie mise en honneur. Cependant les catholiques tenaient bon. Ils donnaient généreusement leurs enfants et leur or pour défendre les restes du patrimoine de saint Pierre. L'épiscopat, à la tête duquel se signalaient surtout Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, et Mgr Pie, évêque de Poitiers, ne cessait de soutenir avec vigueur la lutte contre la politique impériale. On se rendait aussi de toute part à Rome, afin de consoler le Saint-Père et de protester contre les envahissements du Piémont.

La canonisation des martyrs du Japon fut l'occasion d'une de ces grandes manifestations de piété et d'enthousiasme. Trois cents évêques et plus de vingt mille prêtres prirent le chemin de la Ville éternelle. De ce nombre devait être le jeune curé de Merlines. En apprenant la résolution de son frère, le cœur de Louis déborda de joie : « Je reçois votre lettre comme une grâce du ciel, écrivit-il aussitôt, tant est grande la consolation qu'elle m'apporte. Heureux voyage de Rome ! Que ne puis-je le faire avec vous ! Mais j'y serai en votre personne ; vous porterez tous les cœurs de notre famille au Saint-Père, vous les présenterez à sa bénédiction, et cette bénédiction, toujours si féconde, nous portera bonheur. Vous serez là-bas le représentant de notre foi à la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, de notre espérance *quand même* dans les destinées de la papauté, et surtout dans notre invincible dévouement à la chaire et au très cher et au très vénéré suc-

cesseur de saint Pierre. Heureux et saint voyage ! Dieu vous bénira d'en avoir conçu la pensée et de l'avoir entrepris. Faites-le comme chrétien plutôt que comme Français. Nous autres, Français, nous avons, plus que nous ne pensons, sucé le venin de la Révolution, et à Rome nous nous posons volontiers en arbitres et en frondeurs. Nous mesurons la papauté et les institutions qui l'entourent. Nous blâmons aisément et nous donnons des conseils, n'imaginant rien de mieux que ce qu'il a plu au Concordat de nous laisser. Ce système-là n'est pas chrétien. Le chrétien voit Rome par d'autres yeux et y découvre des choses que le Français ne sait pas y voir. Je souhaite que vous soyez tout simplement un chrétien pèlerin ***ad limina apostolorum***.

« Maintenant, ***je veux***, premièrement, que vous m'écriviez de Rome le plus que vous pourrez. Après que vous aurez vu dans le jour, il faudra que vous me consacriez une heure dans la soirée. Vous m'adresserez ces chères lettres, et je les enverrai immédiatement à Saint-Augustin. Première convention.

« ***Je veux***, secondement, que vous reveniez par Bordeaux. C'est votre chemin, et vous aurez assez d'argent, à moins que le Piémont ne visite votre bourse pour se l'annexer. Retenez bien cette seconde clause, si vous ne voulez pas que nous nous brouillions. »

En même temps qu'il adressait cette lettre à Merlines, Louis écrivit au P. Delpeuch, alors professeur d'Écriture-Sainte et d'éloquence sacrée au Grand-Séminaire de Marseille, de vouloir bien donner l'hospitalité à son frère et de lui servir de pilote dans cette grande ville.

Le Grand-Séminaire était alors situé sur le port même où devait s'opérer l'embarquement. Le jeune pèlerin y fut accueilli à bras ouverts comme un enfant de la famille, aussi bien que son compagnon de voyage, l'abbé Audouze, vicaire d'Egletons. Le P. Lagier était supérieur de la maison ; les

PP. Martinet, Rambert et Séverin remplissaient les fonctions de professeurs. Hélas ! c'était la dernière année de leur enseignement à Marseille. Bien qu'environnés de l'estime, de la confiance et de l'amour de leurs disciples, ils allaient céder la place à d'autres maîtres. Le nouvel évêque du diocèse, Mgr Cruice, successeur de Mgr de Mazenod, l'avait ainsi décidé.

Les pèlerins s'embarquèrent à bord du ***Pausilippe***, bâteau des Messageries maritimes, le 26 mai, vers les 10 heures du soir. Il y avait 36 évêques, la plupart français, à la tête desquels se trouvaient deux cardinaux : Mgr Morlot, archevêque de Paris, et Mgr Mathieu, archevêque de Besançon, et plus de trois cents prêtres, en tout cinq cents passagers ; c'était beaucoup plus que n'en pouvait héberger le navire, aussi était-on obligé de faire plusieurs tables et de coucher sur le pont. Au moment du départ, les catholiques de Marseille se mirent à battre des mains et crièrent : Bon voyage ! Vive le Saint-Père ! Ces vivats se répétèrent sur le navire jusqu'à la sortie du port.

Au nombre des passagers se trouvait Mgr Berteaud, évêque de Tulle, accompagné de son grand-vicaire M. Lavergne, du P. Nicolas, Oblat de Marie, et de M. Fornel de la Laurentie, curé de Saint-Yrieix-la-Perche, dans le diocèse de Limoges.

Le nombre des étrangers était si considérable à Rome que tous les hôtels étaient envahis. Le curé de Merlines et son compagnon eurent bien de la peine à trouver un gîte. Après avoir séjourné deux ou trois jours dans un palais pontifical situé au delà de Ponte-Rotto, où ils étaient reçus la nuit, mais où on ne leur donnait pas à manger, ils purent enfin louer des chambres à l'extrémité de la ville, via di Capola Case, sur les pentes du Pincio. Une Française, mariée à un Napolitain, consentit à préparer leur nourriture. C'est aussi là que se réfugièrent les autres prêtres qui arrivèrent du Limousin et même de l'étranger. A la fin, ils se trouvèrent plus de 15,

de sorte qu'ils nommèrent un économe pour ordonner les provisions et régler la dépense

Pendant ce temps, Louis écrivait à son oncle : « Dieu bénira le voyage de mon frère, entrepris dans un but si louable et accompli de concert avec ce qu'il y a de plus vénérable sur la terre. Je suis heureux que notre famille ait sa part dans cette grande manifestation de la justice et de la foi contre les iniquités de la révolution. C'est une sorte de croisade où l'on se lève au cri de ***Dieu le veut!*** Martial nous représente tous aux pieds du Souverain-Pontife; toute la famille aura part aux bénédictions qu'il recevra de cette main auguste et de cette bouche chargée de parler ***urbi et orbi***. »

Martial écrivait de Rome à la date du 2 juin :

« C'est aujourd'hui, mon cher frère, à onze heures du matin, que j'ai eu l'insigne bonheur de baiser les pieds du Vicaire de Jésus-Christ. Qu'il est bon, qu'il est doux, ce vénéré père! En entrant dans son cabinet secret, nous sommes d'abord tombés à genoux. Notre évêque nous a ensuite présentés l'un après l'autre. « Voilà, a-t-il dit, lorsque mon tour est arrivé, voilà un des jeunes curés de mon diocèse; il a un oncle qui remplit aussi depuis longtemps les fonctions de curé dans une paroisse importante, et un frère qui fait partie de la congrégation des Oblats de Marie. » — « C'est pour eux, Saint-Père, me suis-je écrié, pour cet oncle vénéré à qui je dois tout et qui a tant travaillé pour l'Eglise, c'est pour ce frère chéri, pour tous les autres membres de ma famille et pour le troupeau qui m'est confié, que je réclame vos bénédictions les plus abondantes. » Il nous a tous bénis avec une bonté toute paternelle, avec un air angélique, et nous nous sommes retirés pour laisser la place à d'autres.

« Tous les évêques se pressent ainsi dans les chambres du Vatican à toutes les heures du jour; une foule de prêtres les accompagne, et c'est à peine si la journée du Saint-Père peut suffire à ces nombreuses audiences. Il est vrai que la ville

regorge de prêtres et d'évêques. On en rencontre à chaque pas, dans les rues, dans les églises, au milieu des ruines, sur les voitures. Il y en a de toutes les contrées, mais les Français sont de beaucoup les plus nombreux, et il en arrive encore de nouveaux chaque jour. Il semble que la ville de Rome soit envahie ; c'est à ne pas en croire ses yeux. »

Cette lettre, arrivée à Bordeaux le 9 juin, fut immédiatement transmise au bon oncle de Saint-Augustin. « Vous la recevrez ainsi que moi, disait Louis, comme une douce faveur du Ciel. Quelle meilleure nouvelle pouvait-elle nous annoncer ! nous voilà tous bénis par celui qui représente Jésus-Christ sur terre et dont les bénédictions sont des bénédictions divines. Le Pape est instruit des sacrifices que vous vous êtes imposés pour donner des prêtres à l'Eglise, et il vous en bénit. Oh ! la douce et précieuse récompense ! et comme elle va réjouir votre foi ! Réjouissons-nous de ce voyage de notre Martial à Rome. Quel événement pour lui et pour nous ! »

Après avoir assisté à la merveilleuse solennité de la canonisation des martyrs du Japon dans la basilique de Saint-Pierre, le 8 juin, fête de la Pentecôte, et avoir visité la plupart des sanctuaires de la Ville éternelle, Martial reprit le chemin de la France. Il arrivait à Marseille le 14 juin et le 17 à Bordeaux. Inutile de dire avec quelle joie il fut accueilli par son frère et par les religieuses. Toutes les supérieures générales se pressaient autour de lui et demeuraient suspendues à ses lèvres en écoutant le récit de son pèlerinage.

Le frère du fondateur de la Sainte-Famille, M. Amand Noailles, plus connu sous le nom de « petit père », fut frappé le 22 juillet d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Il était au confessionnal et venait de donner l'absolution à une novice, quand il ferma le guichet d'un mouvement convulsif. Le P. Soullier, qui allait partir pour Bayonne, vint prendre congé de lui. Il le vit affaissé comme s'il eût été prêt à s'évanouir. Le prenant par les mains, il le fit sortir du confessionnal, et,

assisté du P. Roques et de plusieurs religieuses qui accoururent à leur appel, il lui prodigua tous les soins possibles en pareille circonstance; pendant ce temps, plusieurs personnes étaient allées chercher le médecin. Le pieux malade était dans le délire, et cependant il produisait de saintes aspirations vers Dieu. On le porta chez lui. Après une attente d'une demi-heure environ, que l'anxiété oppressant tous les cœurs faisait paraître interminable, trois docteurs arrivèrent. Une saignée fut pratiquée; le pouls sembla reprendre le mouvement naturel. Ces messieurs se retirèrent en laissant l'espoir que le malade se relèverait de cette crise; mais ils n'avaient pas fait cent pas hors de la maison, que des symptômes d'asphyxie annoncèrent l'approche des derniers moments. On se hâta d'administrer au saint mourant l'extrême-onction. M. Régis, son neveu, était à son chevet suivant le mouvement du pouls; ce fut lui qui annonça que le « petit père » avait cessé de vivre. A peine deux légers mouvements des lèvres avaient laissé soupçonner que la vie s'exhalait dans un soupir. Sa chambre, transformée en chapelle ardente, fut constamment remplie, pendant les deux jours qui s'écoulèrent jusqu'à la sépulture, d'une nombreuse affluence de personnes qui priaient pour lui; beaucoup, dans le secret de leurs cœurs, se recommandaient à son intercession. Le Chapitre de la Primatiale lui rendit, suivant l'usage, les honneurs funèbres. Un grand nombre d'ecclésiastiques, de laïques, de religieuses des diverses communautés de la ville, et toutes les Sœurs de la Sainte-Famille présentes à Bordeaux, avec leurs pensionnats et leurs orphelins, formèrent le cortège. Le corps fut porté à Martillac et déposé à côté de celui de son frère.

C'était un prêtre bien humble, bien modeste, bien dévoué aux œuvres du « bon père ». Un vicaire général de Bordeaux résuma sa vie dans ce mot : « C'était, dit-il, un ruisseau limpide qui a coulé dans l'ombre. »

Cette mort si subite attrista beaucoup Louis. Jusque-là, il

avait résidé à côté du « petit père », rue Sainte-Eulalie, et pris ses repas à la même table. A partir de ce moment, il s'établit d'abord au cours d'Aquitaine, puis au Chemin de Saint-Genès avec trois Oblats qui l'aidaient dans son laborieux ministère.

Le temps était venu où les deux congrégations allaient s'unir plus étroitement encore et s'enchaîner pour ainsi dire l'une à l'autre en portant de concert les vérités de l'Evangile aux peuples infidèles de l'Asie et de l'Afrique.

C'est en 1847 que Mgr de Mazenod, sur les instances du vicaire apostolique de Jaffna, avait envoyé six de ses missionnaires dans l'île de Ceylan. A leur tête se trouvait le P. Semeria, qui, à la mort de Mgr Battachini, recueillit sa succession et fut sacré sous le titre d'évêque d'Olympia.

Le nouveau prélat, dévoré du zèle de la maison de Dieu, chercha à donner un nouvel essor aux œuvres catholiques, en renouvelant l'esprit de foi de ses fidèles dispersés dans une immense étendue de pays, au milieu des protestants et des idolâtres. Aidé de ses prêtres, il prêcha de nombreuses missions dans les principales localités de son vicariat, y établit des congrégations d'hommes et de femmes et s'efforça surtout de préparer un meilleur avenir en créant des écoles. Les Frères Oblats lui furent d'un grand secours dans cette entreprise. Mais pour instruire et former les jeunes filles, il ne se voyait secondé que par une pieuse femme anglaise, Mme Flanegan, qui donnait ses soins à l'unique école catholique de Jaffna. Il lui fallait des religieuses.

Plusieurs fois déjà, il s'était adressé à diverses congrégations françaises, mais sans succès. Toutes lui avaient d'abord donné de bonnes espérances, mais avaient fini par se récuser pour différents motifs. Cette tâche, ou plutôt cet honneur, était réservé par la Providence aux Sœurs de la Sainte-Famille. Encouragé par le traité d'affiliation qui venait d'être conclu, il s'adressa à elles, leur exposa ses besoins, et en obtint une

réponse favorable. La directrice générale et ses conseillères crurent entrer dans les vues du vénérable fondateur de leur congrégation, qui avait été sur le point de partir pour la Nouvelle-Orléans et qui à diverses reprises avait manifesté le désir de voir ses filles se consacrer aux missions lointaines. Six religieuses furent choisies pour aller fonder les écoles de Ceylan. On les réunit à Bordeaux pour les préparer à ce pénible ministère.

Pendant ce temps, Mgr Semeria fut rappelé en France pour prendre part à l'élection du Supérieur général des Oblats. Il voulait repartir au commencement de 1862, mais de nombreux embarras le retinrent au pays natal jusqu'au mois d'août. Ce retard fut providentiel, car pendant tout ce temps l'île de Ceylan fut ravagée par le choléra, et si les sœurs y étaient arrivées à cette époque, elles auraient été certainement emportées par le fléau avant d'avoir pu commencer leur œuvre. Ajoutons que l'annonce de leur arrivée avait soulevé le fanatisme protestant, et qu'elles auraient été fort mal accueillies par la population, au lieu que le calme se fit peu à peu, qu'on s'accoutuma à l'idée de les voir venir, et que l'esprit public leur devint même très favorable.

Après avoir beaucoup prié dans la solitude de Martillac, auprès du tombeau du bon Père, s'être pénétrées de son esprit de dévouement, de zèle, de sacrifice, sous la direction du P. Louis, elles dirent adieu à leurs compagnes et à leurs maîtresses, et se rendirent à Toulon, où elles s'embarquèrent le 6 septembre à bord du *Canada*.

La petite colonie destinée à Ceylan se composait de douze personnes : Mgr Semeria, les PP. Boissier et Boutin, trois frères irlandais et nos six religieuses. Ces dernières avaient pour supérieure la Mère Marie-Xavier Marchand.

A cette époque, l'isthme de Suez n'était pas encore percé. M. de Lesseps, secondé par une légion d'ingénieurs français et une armée de fellahs, travaillait à cette gigantesque entre-

prise. Nos voyageurs furent obligés de débarquer à Alexandrie, de prendre la voie ferrée du Caire et d'aller s'embarquer de nouveau à Suez pour traverser la mer Rouge et l'Océan Indien. Ils n'arrivèrent à Jaffna que le 2 novembre. La population les reçut en triomphe et les conduisit, bannières déployées, dans la cathédrale, trop étroite pour contenir la foule. On ne pouvait surtout se lasser de contempler les religieuses, dont le costume était encore inconnu dans l'île. Les sœurs à leur tour n'étaient pas moins étonnées; elles n'avaient rien vu de semblable à Ceylan : les habitants, les maisons, les plantes, les animaux, tout était nouveau pour elles. Après les premiers moments d'admiration, dès le lendemain de leur arrivée, elles se mirent résolument à l'ouvrage en étudiant la langue Tamoule, qu'on parlait dans la contrée.

Les sœurs de la Sainte-Famille étaient les premières religieuses admises dans l'île de Ceylan, elles devaient aussi avoir l'honneur d'être les premières choisies par la Providence pour concourir à l'évangélisation de la Cafrerie dans le sud de l'Afrique.

Sur la proposition du cardinal Barnabo, préfet de la Propagande, Mgr de Mazenod avait accepté en 1850 la rude tâche de porter à ces peuplades sauvages les lumières de la vraie foi. Dès l'année suivante, il avait sacré à Marseille un de ses religieux, le P. Allard, avec le titre d'évêque de Samarie et de vicaire apostolique de Natal. Ce dernier était parti avec cinq autres missionnaires dévorés comme lui du feu sacré de l'apostolat, mais pendant dix ans tous leurs efforts avaient échoué contre la dégradation et l'indifférence de la population nègre. Ils n'avaient pas même eu la consolation de faire couler l'eau du baptême sur le front d'un seul adulte. Enfin, après s'être mis sous la protection du Sacré-Cœur de Jésus, ils avaient pénétré jusqu'à la tribu des Basutos. Là, ils avaient trouvé un chef d'une intelligence rare et bien supérieur par

l'étendue de ses vues aux hommes de sa race. C'était le roi Mosesh, dont le nom est resté en grande réputation dans le sud de l'Afrique. Il ouvrit volontiers aux apôtres les portes de ses Etats, et leur choisit un emplacement pour y fonder un village catholique. Profitant de cette heureuse circonstance, Mgr Allard se hâta d'écrire à la directrice générale de la Sainte-Famille, et se prévalant à son tour du traité d'affiliation, lui demanda des religieuses pour concourir à la conversion de ces malheureuses peuplades jusqu'alors rebelles à la grâce. Sa demande fut favorablement accueillie, et après de nombreuses prières, on choisit parmi les sœurs qui s'étaient spontanément offertes, surtout parmi les filles de Dieu seul, six religieuses destinées à ce nouvel établissement. On les réunit à Bordeaux et l'on mit à leur tête la Mère Marie-Joseph Angot, qui avait déjà fait ses preuves à Alger. On leur enseigna l'horticulture, la botanique, le tissage des étoffes ; on leur apprit à soigner les malades, à composer les médicaments, à confectionner les habits, toutes choses bien utiles, indispensables même chez des peuplades ignorantes, grossières et à demi-vêtues.

La petite colonie ainsi préparée se mit en route au commencement de 1864, et s'embarqua à Brest à bord de *la Néréïde* le 18 février. Deux Oblats, les PP. Hidien et Barthélemy, et deux frères destinés aux écoles de Natal, lui servaient d'aumôniers et de guides. Le navire fit escale à Palma, en Espagne, et au cap de Bonne-Espérance. Nos voyageurs ne débarquèrent à Natal, ou plutôt à Durban qui en est le port, que le 27 mai. De là ils se rendirent à Pietermaritzburg, capitale de la province. Les religieuses y séjournèrent tout le reste de l'année, s'occupant d'œuvres de charité et surtout de l'étude de la langue des Cafres, le Sisuto, sans laquelle il leur eût été impossible de rien entreprendre.

Mgr Allard, qui leur préparait une habitation, vint enfin les chercher. La caravane se remit en marche le 18 février

1865. Elles se composait de l'évêque, de deux pères Oblats, d'un frère et de nos six religieuses, tous logés dans deux énormes wagons, ou chariots recouverts de peaux. Chaque chariot était traîné par quatorze bœufs; cinq Cafres les escortaient. Le voyage fut long et pénible. Il fallut d'abord traverser les montagnes du Drakemberg, ou du Dragon, qui séparent la colonie de Natal de l'intérieur de l'Afrique. Toutes ces contrées encore presque inhabitées ne formaient qu'une vaste prairie, mais sans chemins tracés. Les wagons s'enfonçaient souvent dans les marécages, d'où l'on avait bien de la peine à les dégager. Les difficultés devenaient bien plus grandes quand on rencontrait des rivières, souvent débordées. Il n'existait aucun pont, pas même de barque. Il fallait attendre que les eaux eussent baissé, ou faire de longs détours pour découvrir un gué. Enfin, l'on arriva après plus de cinquante jours d'efforts au village de la Mère de Jésus. Ce lieu a depuis reçu le nom de Roma, afin de bien distinguer les catholiques des protestants, déjà établis dans le pays.

Le roi Mosesh fut un des premiers à venir saluer les religieuses dans leur nouvelle résidence. Elles lui témoignèrent leur reconnaissance et gagnèrent ses bonnes grâces en lui faisant cadeau d'un habit de général, orné de galons d'or. Ce roi revenait les visiter de temps à autre, et prenait même la parole dans la chapelle pour exhorter ses sujets à embrasser la religion catholique. A partir de ce moment les conversions commencèrent, et plusieurs Basutos, aussi bien les hommes que les femmes, recevaient le baptême aux principales fêtes de l'année.

Ces œuvres lointaines couronnèrent la Sainte-Famille d'une auréole de gloire, aussi les jeunes postulantes accouraient-elles de toutes parts pour s'enrôler sous ses pieuses bannières. Le souffle de l'égoïsme et de l'impiété n'avait pas encore tari les sources de la vie; le fléau de la dépopulation n'avait pas encore sévi sur la France; les familles pénétrées de l'esprit

de foi se trouvaient heureuses de consacrer leurs enfants au service de Dieu et du prochain. Les noviciats regorgeaient de vocations. C'était sans doute pour le pro-directeur une surcharge de travaux et de sollicitudes, mais combien cette tâche lui paraissait douce ! avec quelle allégresse il voyait s'augmenter chaque jour son troupeau ! Dieu lui procura la joie de voir un jour arriver sa plus jeune sœur. Il avait cultivé sa vocation de longue date avec une délicate tendresse, il l'accueillit donc à bras ouverts, et se fit un devoir de lui servir de directeur et de parrain. Elle reçut l'habit religieux avec le nom de Louise-Marie, le 4 avril 1864, lundi de Quasimodo, et prononça les vœux le 12 novembre de l'année suivante.

Grâce à ces nombreuses recrues, la Sainte-Famille, comme une ruche féconde, put envoyer des essaims dans les provinces de la France et de l'Espagne. Pendant les six années que le P. Soullier fut chargé de la direction de la congrégation, il se fonda une vingtaine de nouvelles maisons.

Toutes ces maisons n'étaient créées que sur les demandes souvent réitérées des autorités civiles et ecclésiastiques, ou sur les instances de généreux bienfaiteurs. La maison-mère se voyait même souvent obligée d'opposer un refus absolu aux sollicitations les plus légitimes. L'arrivée des religieuses répandait la joie au milieu des populations, on accourait en foule pour les voir, parfois même on les conduisait à leur résidence au son des cloches et au chant des cantiques.

Toutes ces fondations nécessitaient de nombreux voyages de la part des supérieures ou du pro-directeur. Le P. Soullier se rendait sur les lieux, visitait les classes et les appartements, conférait avec les autorités et les bienfaiteurs, réglait les conditions matérielles de l'existence des sœurs et assurait de son mieux le succès des œuvres. C'est ainsi que nous l'avons vu partir pour Bayonne et Mont-de-Marsan. Nous le retrouvons ensuite dans la Provence et le Languedoc. Une

retraite générale des supérieurs Oblats le conduit un peu plus tard à Autun et dans toutes les maisons du Nord.

Le 15 octobre 1864, il se mettait de nouveau en route pour l'Espagne, avec la mère Saint-Bernard, accompagnée d'une secrétaire. Nos voyageurs entrèrent dans la péninsule par Cerbère et Port-Bou, et côtoyèrent d'abord la Méditerranée. Ce voyage fut semé de divers incidents.

A Barcelone, le P. Soullier prêcha une petite retraite et admit quelques sœurs à la profession. Il consola et adoucit les derniers moments de la sœur Rosalie, originaire de la ville de Tonneins, cruellement affligée d'un cancer au visage. Il se rendit ensuite de nouveau au sanctuaire de Montserrat, avec la mère Saint-Bernard, la supérieure de Lorette et quelques autres sœurs pour remercier la Sainte Vierge d'avoir exaucé leurs vœux et leurs prières. Il reprenait la clef de fer confiée à la Madone trois ans auparavant, et la remplaçait par une clef d'argent, qui devait rester dans le trésor de la Vierge miraculeuse pour attester à jamais que Marie est la maîtresse de l'œuvre fondée à Barcelone par les religieuses de Lorette, qu'elle en est la gardienne et la première supérieure.

Les bonnes sœurs avaient en effet acquis, avec le secours de généreux protecteurs, une ancienne maison de campagne des Augustins, située à l'ouest de la ville, dans une délicieuse position, au milieu d'une magnifique plantation d'orangers. Cette campagne a même été annexée à la ville depuis la destruction des anciens remparts.

De Barcelone nos voyageurs se rendirent à Valence, mais comme le chemin de fer n'était pas encore construit, ce trajet leur valut deux nuits et un jour de diligence.

« A Valence, nos supérieurs, dit la mère Bonnat, ne devaient trouver, selon toutes les apparences, que des sujets de consolation ; ils en trouvèrent sans doute dans le bon état de l'œuvre et le bon esprit des élèves ; mais les malheurs

publics vinrent attrister leur séjour et donner en outre de graves inquiétudes par la cessation absolue de leurs nouvelles. Une affreuse inondation en fut la cause. Valence est une jolie ville entourée de villages et située dans une vallée baignée d'un côté par la mer et de l'autre entourée de montagnes qui la protègent contre les vents du nord, ce qui en fait un jardin délicieux, espèce de paradis terrestre. Sur les plus élevées de ces montagnes, les Maures, au temps de leur domination, avaient trouvé le moyen, par des travaux gigantesques et fééeriques, de former un lac, vaste réservoir dont les eaux épanchées avec ordre et prudence donnent à la ville une fraîcheur continuelle et entretiennent des rizières qui font une des principales richesses du pays. Dans le mois d'octobre, des pluies diluviennes, c'est le mot, annoncèrent le sinistre ; il éclata pendant la nuit, la veille même du départ de nos voyageurs. Les torrents débordés avaient déjà effondré les routes, rompu les ponts, détruit les chemins de fer, les communications électriques, emporté à la mer les récoltes et tout l'espoir du cultivateur ; ce n'était pas assez : la digue du fameux réservoir se rompit et les eaux envahirent plusieurs villages. Lorsque, le lendemain, les autorités de Valence voulurent aller au secours des malheureux habitants de ces communes, les chevaux s'enfonçaient dans la vase jusqu'au poitrail. Qu'on juge de la position des supérieurs bloqués dans une ville d'où l'on ne pouvait sortir, et condamnés pendant huit jours à ne pouvoir pas même donner de leurs nouvelles. Ne pouvant attendre le rétablissement des voies ordinaires, ils se rendirent par mer à Alicante et de là à Madrid, où ils étaient vivement désirés. » (1)

Leur séjour dans la capitale de l'Espagne fut nécessairement abrégé. L'approche de décembre et la retraite de la maison générale les décida à partir bientôt pour la France.

(1) *Annales de l'Association de la Sainte-Famille*, 1861-66, page 525.

Mais ils n'étaient pas au bout de leurs peines. Le R. P. Louis raconte ainsi cette seconde partie du voyage, en écrivant à ses parents.

« Nous partons de Madrid, j'étais sous le coup d'une forte courbature accompagnée de fièvre, par une pluie diluvienne, à cent kilomètres de la frontière, dans la traversée des Pyrénées, voilà que tout à coup, à sept heures du matin, le train s'arrêta sous un tunnel. Un énorme éboulement de terre venait d'obstruer la voie. On nous annonce que nous ne passerons pas avant midi. Il pleuvait à torrents.

« Le pays où nous étions était affreux, un vrai coupe-gorge. Midi arrive, on ne passe pas encore. Il y a cependant plus de cinquante ouvriers. Une heure, deux heures, trois heures, on ne passe pas encore. Derrière nous stationnaient deux autres trains arrivés successivement. Enfin vers six heures, un train de secours venant du côté de France fut signalé. Il fallut nous transborder du train qui nous avait amenés dans ce train sauveur, à travers une boue d'un demi-mètre d'épaisseur, sous une pluie battante et chargés de nos colis. Nous avions fait dans cet abominable endroit, pour l'expiation de nos péchés, onze heures de station. Partis de Madrid à onze heures du matin, nous devions arriver à Bayonne le lendemain à midi; nous y arrivâmes seulement le surlendemain à la même heure, crottés jusqu'aux oreilles et morts de fatigue, surtout furieux contre le flegme indolent et l'incurie des Espagnols. De quel orgueil national ne fûmes-nous pas saisis lorsque, dès nos premiers pas sur la terre de France, nous sentîmes le règne de l'ordre et l'active protection d'une administration prévoyante !

« En somme, ce voyage en Espagne a été cruellement accidenté, et j'ai eu tort de me faire incrédule aux prédictions de M. Mathieu de la Drôme. Je l'ai payé. Tenez-vous pour avertis : *experto credite Roberto.* »

En arrivant à Bayonne, nos voyageurs étaient malades et

ne purent s'y arrêter, ce qui fut une grande déception pour les sœurs, leurs élèves et tous les amis de leur œuvre.

A peine rendu à Bordeaux, le P. Soullier éprouva de sérieux malaises. Après quelques jours de fièvre, il fut affligé d'un érysipèle au mollet de la jambe gauche. On craignait un abcès, mais une forte application de sangsues détourna ce redoutable danger. Il fut néanmoins condamné à garder le lit et la chambre pendant près d'un mois. C'est dans cet état qu'il reçut la visite du Père général, qui le suppléa pour la retraite des sœurs. Afin de se remettre complètement, il dut sur l'ordre des médecins se rendre pendant deux ans dans des stations thermales, à Bagnères-de-Bigorre en 1865, à Bagnères-de-Luchon en 1866.

---

# CHAPITRE XI

AUTRES VOYAGES DU P. SOULLIER. — SON OPINION SUR LES SŒURS DE L'ESPÉRANCE. — SES RELATIONS AVEC LES ÉVÊQUES. — LES RETRAITES GÉNÉRALES. — SES FRÉQUENTES VISITES A MARTILLAC. — DESCRIPTION DE CETTE DÉLICIEUSE SOLITUDE. — NOCES D'OR DE SON ONCLE. — PROGRÈS DE LA SAINTE-FAMILLE.

— 1865-1867 —

Cette indisposition passagère ne fit que suspendre le cours des voyages du P. Soullier. Nous le retrouvons, le 17 avril 1865, à Nantes, auprès du lit de mort de la Mère Rosalie Bossi, supérieure de l'Espérance. Cette bonne religieuse, originaire de Clisson, achevait en ce moment même la construction d'une belle chapelle, dont elle avait voulu doter sa maison. C'eût été le couronnement de ses œuvres, mais Dieu la rappela à lui, en lui donnant toutefois la consolation de recevoir la bénédiction et les encouragements de son supérieur immédiat.

En mai de cette même année, ce dernier se rendait à Aix en Provence pour décider l'acquisition d'une maison. En

août, il était de retour à Nantes pour la bénédiction de la chapelle des Sœurs de l'Espérance. Cette cérémonie fut présidée par l'abbé Richard, vicaire général du diocèse, et le P. Peigné, missionnaire de l'Immaculée-Conception, paya un juste tribut d'éloges à la Supérieure défunte.

En juillet 1866, nous trouvons le P. Soullier visitant les maisons du nord de la France et prêchant une retraite aux Sœurs de l'Espérance à Liège, en Belgique.

Un jour, le bon Père se rendant de Bordeaux à Troche, où il allait visiter son oncle et son frère, s'était arrêté à Brive, à l'Hôtel de Toulouse. Les principales dames de la ville, au nombre d'une douzaine, vinrent l'y trouver et le prièrent de vouloir bien fonder chez elles une maison de Sœurs de l'Espérance. Ces religieuses, déjà établies à Périgueux et à Limoges, rayonnaient dans les environs et avaient même été appelées à Brive à diverses reprises. Leurs services avaient été tellement appréciés par la population, surtout par la bourgeoisie, que tout le monde faisait des vœux pour leur établissement dans le Bas-Limousin. Ces dames promettaient de contribuer de leur mieux à cette bonne œuvre en achetant une maison et un jardin.

Le Père les accueillit avec sa bonne grâce accoutumée, écouta leur requête avec bienveillance, donna de grands éloges à leur pieux dessein, les exhorta à prier beaucoup et à s'unir de plus en plus, leur faisant espérer que la Providence leur donnerait un jour des Sœurs garde-malades, mais refusa, malgré toutes les instances, de prendre des engagements fermes.

Son frère, qui avait assisté à cet entretien, parut fort étonné ; aussi lui demanda-t-il, quand ils furent seuls en voiture, pourquoi il n'avait pas saisi cette occasion pour établir la Sainte-Famille dans son pays natal. Le P. Louis répondit : « Les Sœurs de l'Espérance sont exposées à un double danger, d'abord de ruiner rapidement leur santé,

voire même de s'épuiser complètement par un travail trop prolongé, surtout par la privation de sommeil en passant les nuits au chevet des malades. Mais le plus grand péril qu'elles aient à redouter, c'est de voir s'attiédir leur piété et se refroidir leur charité par la privation de leurs exercices religieux habituels, dans des maisons où elles n'entendent presque toujours que des conversations profanes ou mondaines. Il en est de la religieuse comme du prêtre. Celui-ci, d'après les paroles de Notre-Seigneur, est le sel de la terre et la lumière du monde ; mais que devient-il s'il vient à perdre sa vertu ? Pour parer à ce double danger de la ruine des corps et des âmes, nous n'avons trouvé qu'un seul remède, c'est de n'établir que des Communautés assez nombreuses pour qu'il reste toujours à la maison, même dans les temps d'épidémies, assez de sujets pour pouvoir continuer les exercices religieux. C'est là que les Sœurs, après s'être absentées quelques jours pour le service des malades, doivent venir se reposer de leurs fatigues, et surtout retremper leurs âmes dans les ardeurs de la prière et de la méditation, auprès de l'hôte divin qui réside dans le tabernacle. Ces bonnes filles se sont mises sous notre direction, après avoir quitté le monde. Ne devons-nous pas leur procurer les joies et les consolations de la religion en échange des biens terrestres auxquels elles ont si généreusement renoncé ? Ne pourraient-elles pas se plaindre amèrement si nous trompions leur confiance ? L'expérience nous a démontré que nos maisons de l'Espérance doivent être fournies d'une vingtaine au moins de sujets pour répondre à leur but. Or, la ville de Brive est trop petite pour posséder une maison de cette importance. Mais la Providence récompensera certainement les bonnes intentions de ces dames en leur envoyant d'autres garde-malades intelligentes et dévouées. »

C'était une prophétie. Les Sœurs garde-malades de Notre-Dame Auxiliatrice, dont la maison-mère est à Montpellier,

ne tardèrent pas à s'établir à Brive, et elles y furent suivies plus tard par les Petites-Sœurs de Saint-Projet.

Tous ces voyages avaient mis le P. Soullier en relations avec la plupart des évêques de France et les membre les plus distingués du clergé. Quand ces évêques passaient par Bordeaux, ils venaient demander l'hospitalité à la Sainte-Famille et logeaient chez le pro-directeur. Celui-ci les accueillait avec une grâce parfaite et les démonstrations du plus profond respect. Nous pouvons citer en particulier Mgr Lacroix, évêque de Bayonne ; Mgr Langalerie, évêque de Belley et plus tard archevêque d'Auch ; Mgr Fruchaud, évêque de Limoges ; Mgr Angebault, évêque d'Angers ; l'archevêque d'Aix ; les évêques d'Aire et de Périgueux ; Mgr Sibour, évêque de Tripoli, qu'une attaque avait paralysé de la langue, et qui néanmoins avait entrepris d'écrire l'histoire de M. Noailles. Nous devons y joindre les évêques Oblats : Mgr Guibert, archevêque de Tours ; Mgr Guigues, évêque d'Ottawa ; Mgr Faraud, vicaire apostolique de l'Alhabaska-Mackensie ; Nos Seigneurs Seméria et Bonjean qui évangélisaient l'île de Ceylan. Les autres Oblats de passage, les prédicateurs de retraites se rendaient aussi chez le P. Soullier. On y voyait encore souvent plusieurs ecclésiastiques du diocèse de Bordeaux, surtout l'abbé Sabattier, doyen de la Faculté de Théologie, qui venait familièrement s'inviter à déjeuner.

Un jour, arriva soudainement un visiteur d'une autre espèce. C'était un laïc, M. Victor Duruy, ministre de l'Instruction publique, qui venait uniquement pour la Sainte-Famille. Il se présenta à l'école de Saint-Bruno, près du cimetière, en compagnie du cardinal Donnet, du préfet de la Gironde et de l'inspecteur d'Académie. Les enfants des cinq classes, au nombre de 8 à 900, furent réunies dans la salle d'asile et manœuvrèrent devant le ministre, qui reçut ensuite dans le préau les hommages de toute la Communauté.

M. Duruy témoigna aux Sœurs une grande bienveillance et se montra très satisfait de cette visite.

La maison du pro-directeur était très hospitalière. Tous ceux qui ont eu le bonheur de s'abriter sous son toit, savent avec quelle distinction, quelles prévenances, quelle délicatesse il s'acquittait des devoirs de l'hospitalité, comme il s'ingéniait à satisfaire les besoins et même les simples désirs de ses hôtes.

Sa bonté s'exerçait particulièrement envers ses commensaux, les compagnons journaliers de ses travaux et de ses peines, aussi lui avaient-ils tous voué la plus profonde affection ; on peut dire qu'ils l'aimaient de tout leur cœur. « Il était si bon et nous l'aimions tant ! écrit l'un d'eux cinquante ans plus tard. Religieux modèle, il savait nous entretenir dans la régularité et l'amour du travail, mais après avoir exigé le devoir, il aimait à nous procurer de joyeuses récréations, et même de temps à autre de bonnes promenades, soit à Martillac, soit ailleurs. Quel entrain il savait donner à ces parties de plaisir ! Ce sont des souvenirs très doux que j'aime à repasser dans ma vieille mémoire. » (P. Lemasson).

Le P. Soullier a résumé en quelques lignes l'emploi de son temps, dans une lettre à son frère : « Je combats le diable de mon mieux dans la sphère où la Providence m'a placé. J'écris, je prêche, j'administre, je confesse, je voyage ; ma vie est entièrement occupée, trop occupée même, si bien que le temps de penser à moi-même me fait défaut, et cependant j'en sens le plus pressant besoin. »

Comment administrait-il ? Comment prêchait-il ? On pourra s'en rendre compte en parcourant les Annales de la Sainte-Famille. Ne recherchant que le plus grand bien des âmes, il opérait des changements dans le personnel des Supérieures, mais il n'agissait qu'après avoir beaucoup réfléchi, beaucoup prié, après avoir pris les avis de la Directrice générale et de ses conseillères, et il faisait toujours revêtir ses actes de l'approbation du Supérieur général.

C'est pendant les retraites que se révélaient surtout les grandes qualités du P. Soullier pour le gouvernement des âmes. Par sa piété, sa douceur et son recueillement, par sa patience inaltérable à écouter les confidences ou les requêtes, il gagnait le cœur et la confiance de toutes ses filles. Attentives à observer ses moindres mouvements, elles proclamaient qu'il était pénétré d'un esprit profondément religieux. Il se préparait toujours à la récitation du bréviaire par quelques moments de méditation, levait fréquemment les yeux vers le ciel, surtout à la fin de chaque psaume pour raviver son attention, et ne le terminait jamais sans se mettre à genoux, afin de gagner les indulgences accordées par les Souverains-Pontifes. Avait-il besoin d'entrer dans la chapelle ou dans la salle des exercices, il ouvrait la porte sans bruit, la refermait de même et s'avançait sur la pointe des pieds jusqu'à la première place libre, afin de ne déranger personne. Quand il célébrait la sainte messe, il paraissait tout absorbé dans la contemplation des saints mystères. Sa foi éclatait par la manière dont il prononçait les prières, faisait le signe de la croix ou se frappait la poitrine. Ce sont là peut-être de bien petites choses aux yeux des mondains, mais elles n'échappaient pas à l'observation de ses filles toutes pénétrées de la grandeur du service de Dieu, aussi s'écriaient-elles : « Que le Seigneur soit béni de nous avoir donné un si bon, si pieux et si saint directeur ! »

Quand le P. Louis sentait le besoin de se reposer ou de se recueillir encore davantage, il se retirait pendant quelques jours à Martillac. Là, se promenant au milieu des bois de sapins, il respirait à pleins poumons un air pur et salutaire ; ou bien il errait comme à l'aventure et sans but déterminé au milieu des vignes, des jardins et des prairies dans cette charmante campagne, si amoureusement décrite et si poétiquement célébrée par la plume élégante et facile de la mère Emmanuel. Oublieux des soucis et des tracas ordinaires de

la vie, il rêvait de projets de fondations, d'améliorations, et s'excitait à travailler avec plus d'ardeur au salut des âmes qui lui étaient confiées.

A l'exemple du vénérable fondateur, il se dirigeait aussi de temps à autre vers la ferme pour voir si tout était en bon ordre et aussi pour encourager les sœurs agricoles.

Parmi elles s'en trouvait une, Marguerite Bergogne, originaire des montagnes d'Auvergne, « une perle un peu obscure, disait la mère Emmanuel, cachée dans une couche de substances calcaires », mais belle aux yeux de Dieu, et bien précieuse par les services qu'elle avait rendus à la Sainte Famille. Pendant plus de trente ans, elle avait fait chaque nuit le trajet de Martillac à Bordeaux pour y porter le lait et les provisions. Partie le soir assez tard, elle n'arrivait souvent en ville qu'à l'aube du jour. Dans ces courses à la lueur des étoiles, il lui était arrivé bien des aventures qui lui avaient acquis une réputation légendaire. Plusieurs fois sa charrette avait versé dans les ornières du chemin ; une autre fois des brigands l'avaient arrêtée lui demandant la bourse ou la vie ; une autre fois encore, croyant arriver à Bordeaux, elle s'était réveillée le matin tout près de la Brède. Le P. Soullier, les lèvres pincées par un malin sourire, aimait à lui rappeler ces vieux souvenirs, et la bonne sœur paraissait fière et flattée de ce que le Père possédait si bien son histoire.

La campagne de Martillac était vraiment délicieuse. M. Noailles, qui s'y plaisait beaucoup, avait passé trente ans à la dessiner, à la planter et à l'embellir. « Comme tout avait vie quand il était là ! s'écrie la mère Emmanuel ; les bois, les champs, les ruisseaux, les prairies, les vignes, les jardins, les fontaines, tout parlait de lui. La propriété tout entière lui devait ses cultures, ses productions, ses agréments. Il avait fait semer des pins, planter des vignes, des arbres fruitiers, soigner des bois, défoncer des terrains, ensemencer des prairies, diriger des cours d'eau ; enfin il avait fait tout ce qu'on

pouvait attendre d'un esprit supérieur qui cherchait à la campagne à oublier les soucis de la ville (1). » Mais son chef-d'œuvre, son entreprise la plus originale, c'est sans contredit la création d'une île. Réunissant ensemble les eaux de plusieurs fontaines et celles du ruisseau de la Cape, il avait fait creuser un fossé de huit mètres de large dans des terrains auparavant marécageux et impraticables et l'avait converti en une rivière formant circuit et rempart autour de cette île. Les terres des fossés rejetées dans l'intérieur s'y étaient élevées en monticules. L'île entière avait été plantée en arbres de différentes espèces. Il y avait aussi construit une grotte et un délicieux sanctuaire dédié à Notre-Dame de toutes grâces. Dans le tabernacle en marbre de cette chapelle, il avait placé le tabernacle en bois de la rue Mazarin, sanctifié par l'apparition miraculeuse de Notre-Seigneur. On passait de la terre ferme dans l'île au moyen d'un bateau, que les Sœurs avaient surnommé *Le Bon Ange*, parce qu'il conduisait les voyageurs comme autrefois l'ange Raphaël le jeune Tobie.

C'est là, dans cette île charmante, que le bon père Noailles et après lui le P. Soullier, aimaient à se retirer, afin d'y jouir d'une plus profonde solitude. C'est là que les religieuses de la Sainte-Famille venaient renouveler leurs vœux à la fin des retraites générales ; là aussi que se rendaient les novices et les sœurs de la maison-mère pendant la belle saison, quand elles voulaient prendre un jour de vacances. Parties de Bordeaux aux premiers rayons de l'aurore, elles entendaient la sainte messe dans la chapelle de l'île et prenaient ensuite leur déjeuner sur la pelouse. Toute la matinée était consacrée aux promenades et aux douces causeries. Elles allaient s'agenouiller devant le tombeau du « bon père », récitaient une prière devant la tombe des premières fondatrices, chantaient un cantique à l'oratoire de Notre-Dame des Bois, situé sur la

(1) *Annales de la Sainte-Famille*, année 1877, p. 493.

lisière de la forêt de pins. La soirée était toujours consacrée au pèlerinage de la Sainte-Famille.

C'était une pratique de dévotion établie par M. Noailles, et qui avait beaucoup d'analogie avec le chemin de la croix.

Lorsque le cardinal, quelque évêque de passage ou un autre étranger de distinction assistait à ce pèlerinage, le pro-directeur les faisait monter avec lui sur la barque. Deux Oblats maniaient la rame, et le gracieux esquif s'avançait lentement et doucement sous l'ombre des grands arbres en faisant le tour de l'île, tandis que les religieuses, marchant sur les bords à droite et à gauche, chantaient de délicieux couplets en l'honneur de Marie. C'était une promenade poétique, ravissante.

Le P. Soullier et les Sœurs, reposés de leurs fatigues, reprenaient joyeux le chemin de la ville et se remettaient au travail avec une nouvelle ardeur.

Vers la fin de l'année 1866 et au commencement de 1867, plusieurs Pères de la résidence de Bordeaux tombèrent malades, mais le pro-directeur fut plus gravement atteint et les Sœurs eurent à son sujet de sérieuses inquiétudes. C'était la maladie qu'on qualifiait autrefois de forte grippe et que les médecins désignent aujourd'hui sous le nom d'influenza. Il souffrit d'abord d'une fièvre tenace à laquelle vint se joindre une douleur de jambes, et en dernier lieu une espèce de fluxion de poitrine. De larges vésicatoires débarrassèrent le poumon et la fièvre finit par céder à de fortes doses de quinine. Sa sœur qui vint le visiter le 16 février, le trouva debout se promenant dans sa chambre à l'aide d'une canne. Il put cependant quelques jours après descendre à la chapelle pour la clôture d'une retraite prêchée par le Supérieur général, qui était venu le suppléer. Les médecins lui défendirent de prêcher, de confesser, et même de beaucoup parler dans ses conversations privées; de plus ils lui ordonnèrent de faire une nouvelle saison dans les Pyrénées.

Il fit aussi une courte apparition dans son pays natal. Son

bon oncle se sentant vieillir et se jugeant incapable de pouvoir desservir plus longtemps la vaste et difficile paroisse de Saint-Augustin, avait donné sa démission et s'était retiré à Troche, chez son neveu Martial, ancien curé de Merlines. Troche est un village fort coquet, situé sur une éminence entre Vigeois et Pompadour, à trois kilomètres de la chartreuse de Glandier. Le presbytère est entouré d'une prairie et d'un jardin planté d'arbres fruitiers. On y jouit d'un superbe coup d'œil sur la chaîne des Monédières. Pendant le moyen-âge, ce lieu avait dû servir de voie de communication entre les deux célèbres abbayes limousines de Vigeois et d'Arnac, d'où semble venir le nom de ***Troche***, trouée ou éclaircie au milieu des bois. Le bon oncle, entouré de prévenances et d'attentions s'y plaisait beaucoup. Il célébrait encore tous les jours la sainte messe, faisait un peu de ministère, montait à cheval et visitait les curés du voisinage. Mais afin d'éviter tout danger, son neveu avait fait l'acquisition d'une voiture et l'accompagnait presque partout. Il y avait déjà cinquante ans qu'il avait reçu le sacerdoce, et il fallait célébrer ses noces d'or. La cérémonie fut fixée au 16 juillet.

Louis partit de Bordeaux l'avant-veille, prit la voie ferrée de Périgueux et de Nexon, et de là se rendit par la voiture publique à Lubersac, où son plus jeune frère s'était établi en qualité de pharmacien, et venait de se marier il y avait à peine deux mois. Il voulait faire la connaissance de sa nouvelle belle-sœur. Le curé de Troche vint le chercher et le conduisit dans son presbytère. Le lendemain et le surlendemain arrivèrent les parents et les amis de Saint-Augustin, du Lonzac, de Meymac, de Vigeois et des environs. La cérémonie fut brillante. Toutes les familles de la paroisse avaient envoyé des représentants. Une foule de prêtres s'étaient annoncés, mais beaucoup furent retenus par la coïncidence de la retraite ecclésiastique. M. l'abbé Lansade, ancien vicaire général de Tulle, et ami particulier du curé de Troche, occupa la chaire,

et fit en termes délicats et choisis l'éloge du vénérable jubilaire. On chanta le ***Te Deum***, suivi de la bénédiction du Saint-Sacrement. Puis vint le festin, où les quatre frères entourèrent leur vénérable oncle comme une couronne d'honneur. Il ne manquait que sœur Louise-Marie que ses devoirs d'institutrice des novices agricoles retenaient à Martillac. Louis avait porté en cadeau une caisse de liqueurs variées, que les invités dégustèrent avec délices au moment des compliments et des toasts. Ce fut une bien belle fête pour toute la famille. Le bon oncle rayonnait de joie. Mais les plaisirs de ce monde ne durent guère. Dès le lendemain, Louis reprenait le chemin de Lubersac et de Bordeaux, tandis que le cher jubilaire commençait ses préparatifs de voyage pour aller visiter une dernière fois ses sœurs religieuses à Guéret et à Brocourt.

---

# CHAPITRE XII

ONZIÈME CHAPITRE GÉNÉRAL DES OBLATS. — LE P. SOULLIER EST NOMMÉ PREMIER ASSISTANT. — IL QUITTE BORDEAUX POUR S'ÉTABLIR A PARIS. — RÉUNION DES OBLATES A LA SAINTE-FAMILLE. — RESTAURATION DE L'ABBAYE DE ROYAUMONT.

— 1867-1869 —

Le 28 juillet 1867, on commença, dans toutes les maisons de la Sainte-Famille, une neuvaine de prières pour attirer les lumières et les grâces du ciel sur le chapitre général des Oblats.

Cette vénérable assemblée, la onzième depuis la fondation de la congrégation, s'ouvrit le 5 août, à Autun, dans la maison du Sacré-Cœur, construite autrefois par les religieuses de la Visitation et dont les Oblats avaient pris possession depuis cinq ans. L'archevêque de Tours dit la messe du Saint-Esprit et la première séance eut lieu immédiatement après dans la vaste et belle salle de la bibliothèque. L'assemblée se composait de vingt-cinq membres, dont cinq évêques. Toutes les provinces s'y trouvaient représentées, moins celle de Natal. Le R. P. Soullier y avait été convoqué nommément, en sa

qualité de supérieur de la résidence de Bordeaux et de pro-directeur général de la Sainte-Famille.

Les délibérations furent longues. Afin de procéder avec plus de maturité à l'examen des questions, le chapitre se partagea en quatre commissions qui se réunissaient chaque jour séparément sous la présidence d'un de leurs membres. Cette manière de procéder, en imprimant aux travaux une plus grande activité, donnait en même temps toute facilité pour étudier à fond les plus petits détails. Toutes les propositions subissaient ainsi un double examen avant de recevoir la sanction définitive. Les commissions se réunissaient dans la matinée ; leurs séances duraient de huit heures et demie à onze heures. Le soir, de deux heures et demie à six heures, avaient lieu les séances générales.

Le P. Soullier y lut un long rapport sur le traité d'affiliation de la Sainte-Famille avec les Oblats, et sur les grands avantages qui en étaient résultés pour les deux congrégations. Ce compte rendu, le premier en ce genre, était si bien conçu, si bien ordonné, écrit avec tant de clarté et d'élégance qu'il attira sur son auteur l'attention de toute l'assemblée.

En 1861, les PP. Tempier, Vincens, Courtès et Vendenberghe avaient été élus assistants généraux. Depuis lors, le P. Vincens envoyé comme visiteur au Canada, s'était noyé par accident à la rivière au désert ; le P. Courtès s'était éteint à son tour dans la maison d'Aix, après une longue maladie. Ils avaient été remplacés provisoirement par les PP. Soulerin et Lagier. L'heure réglementaire d'une nouvelle élection venait de sonner. Elle eut lieu le 17 août au soir, dans la dernière réunion du chapitre.

Le P. Tempier, qui avait demandé, vu son grand âge, à ne plus faire partie de l'administration, fut nommé d'une voix unanime, assistant général honoraire, avec toutes les prérogatives attachées à ce titre.

Puis le chapitre élut pour assistants généraux :

Le P. Soullier, avec le titre d'admoniteur du Supérieur général;

Le P. Aubert, Supérieur de Notre-Dame de Lumières;

Le P. Jolivet, Supérieur de la Maison de Liverpool, en Angleterre,

Et le P. Martinet, Supérieur du scholasticat d'Autun, c'est-à-dire, de la maison même où se tenait le chapitre.

Le P. Sardou fut nommé Procureur général.

Le P. Soullier était loin de s'attendre à cette nomination qui allait fixer désormais sa résidence à Paris. Il n'en donna avis à sa famille que quinze jours plus tard : « Le religieux, disait-il, ne s'appartient pas à lui-même, et Dieu lui rappelle souvent qu'il est sous la tente, et n'a point de demeure fixe. » Il ne lui disait pas qu'il était premier assistant; elle n'en fut informée que par le Supérieur général.

Le P. Fabre avait immédiatement annoncé cette nouvelle à la Directrice générale de la Sainte-Famille. Il la prévenait en même temps que l'ancien pro-directeur était remplacé par le P. Roullet, maître des novices à Notre-Dame de l'Osier. Des regrets unanimes accueillirent cette nouvelle, mais presque immédiatement arriva le P. Soullier, accompagné du P. Roullet. Sa présence commença à calmer les esprits. Il exposa qu'il ne se séparerait pas de la Sainte-Famille, et qu'à certains égards, il lui serait plus utile à Paris qu'à Bordeaux, en ce qui regarde les grandes lignes de l'administration. Des lettres de consolation du Père général et du P. Tempier répandirent du baume sur la plaie encore saignante et relevèrent peu à peu les cœurs.

Le P. Soullier présenta son successeur au cardinal Donnet, à ses grands-vicaires, aux communautés et aux amis dévoués de la ville. Il crut devoir aussi prolonger près de deux mois son séjour à Bordeaux pour présider les retraites générales des Sœurs de la Sainte-Famille, expliquer les règles, conduire les pèlerinages à Notre-Dame de toutes grâces, et initier le

P. Roullet à tous les détails de ses multiples et délicates fonctions.

Le 6 octobre, il écrivait au Supérieur général : « Mes hardes sont déjà parties pour Paris. On va se disputer mes derniers moments ; j'en suis à désirer l'instant du départ. On se sent bien faible dans ces occasions-là, et pourtant on a le devoir de poser en homme et de se raidir contre un flot d'impressions. Enfin dans huit jours je serai avec vous, j'aurai trouvé le port qui doit désormais m'abriter, puissé-je y trouver le salut ! »

On voit combien il lui en coûtait de quitter une famille à laquelle il avait donné ses soins pendant six ans, et où il était vénéré comme un père, mais Dieu venait de parler, et rien au monde n'aurait pu l'empêcher d'obéir.

Il fit une première halte à Tours, où l'archevêque venait de confier aux Oblats la garde du tombeau de Saint Martin, et y embrassa le P. Rey, qui venait d'y être installé en qualité de supérieur. Après une seconde halte de quelques heures à Blois, chez les sœurs de l'Espérance, il reprit l'express, et arriva à Paris le 12 octobre à 9 h. 1/2 du soir.

La maison-mère des Oblats, nous l'avons déjà dit, est située dans le quartier de l'Europe, rue de Saint-Pétersbourg. C'est un vaste bâtiment à quatre étages flanqué de deux ailes, avec promenades et parterres sur le derrière. Le R. P. Soullier s'y établit dans une petite chambre aussi éloignée que possible du bruit de la rue. Dès le 15 octobre, il écrivait à sa sœur : « J'ai déjà procédé à l'établissement de mon petit ménage. Puissé-je me sanctifier dans ma cellule que j'aime déjà beaucoup ! L'une de mes grandes consolations ici sera de pouvoir vaquer librement à tous les exercices de la vie régulière. J'étais en privation de ce côté à la Sainte-Famille : on ne peut pas tout avoir à la fois. Mes pensées vont souvent vers vous. Paris est plus près de la solitude qu'on ne le croit. Parlez fréquemment de moi à Notre-Dame de toutes grâces, et faites

en mon nom quelques visites au tombeau du bon Père. J'ai porté ici le médaillon qui renferme les cheveux de notre mère. »

Le P. Fabre avait voulu le nommer supérieur de la maison, mais sur sa demande, cet honneur fut conféré au P. Jolivet. Il se chargea de la direction spirituelle d'une maison de l'Espérance située alors rue de Calais, et un peu plus tard rue de Clichy, dont la mère Marguerite était supérieure. Il s'y rendait tous les matins pour y célébrer la sainte messe. Il se mit aussi dès les premiers jours à la rédaction des annales des Oblats, en faisant imprimer un travail fort long mais très intéressant du P. Petitot, missionnaire de l'Allabaska-Mackensie, sur la nation Montagnaise.

Une mission plus importante lui fut bientôt confiée.

Les PP. Vincens, Dassy et Guigues, devenu plus tard évêque d'Ottawa, avaient autrefois obtenu de Mgr de Mazenod la permission de fonder une congrégation de femmes pour seconder les Oblats dans leurs diverses missions. Ces religieuses furent naturellement appelées les Oblates. Elles s'établirent d'abord à Notre-Dame de l'Osier et dans les environs et ensuite à Leeds en Angleterre. Leur nombre n'était pas grand ; elles n'atteignirent pas même la centaine. Très utiles dans le principe, elles devinrent comme superflues et même gênantes après l'affiliation des Oblats avec la Sainte-Famille. Pourquoi deux congrégations vivant sous des règles différentes, quoique obéissant au même supérieur, travaillant aux mêmes œuvres et poursuivant le même but ? N'y avait-il pas un immense intérêt à unifier les deux instituts afin d'en faire un instrument tout-puissant pour le bien, et les dégager des inconvénients aussi nombreux qu'inévitables résultant de leur séparation ? Le moment était venu de tenter ce rapprochement et d'unir ces deux œuvres.

Le P. Soullier commença par Leeds.

Les premières ouvertures ne furent pas favorablement

accueillies. Toutes les Oblates se prononcèrent contre l'union. « Pour nous faire vivre avec les Sœurs de la Sainte-Famille, s'écrièrent-elles, il faut qu'on nous fasse mourir, » c'est-à-dire qu'on supprime, qu'on détruise notre congrégation. Le P. Soullier répondit aussitôt : « Je ne partage pas ce sentiment qu'il faut que nous les fassions mourir. Unies à la Sainte-Famille, ne vivront-elles pas de la même obéissance qu'aujourd'hui ? J'avoue qu'elles auront à faire le sacrifice d'une certaine autonomie, mais ne trouveront-elles pas un ample dédommagement en entrant dans une association aussi vaste que la Sainte-Famille, aussi bénie de Dieu, si parfaitement dépendante de la congrégation des Oblats, et ne participeront-elles pas à la vitalité toujours croissante de ses œuvres ? »

Ces raisonnements firent peu d'impression sur la communauté.

Heureusement, la Supérieure, la vénérable Mère Xavier Goddes, était une sainte religieuse, très instruite, et remplie de bon sens. Encouragée par son directeur, le P. Pinet, calmée peu à peu et adoucie par la promesse que l'union se ferait sur des bases justes et acceptables, elle demanda à se rendre en France pour conférer avec la Directrice générale de la Sainte-Famille.

L'entrevue eut lieu à Paris en janvier 1868. Après plusieurs pourparlers, l'union fut conclue à la condition que les Sœurs d'Angleterre conserveraient leur costume : robe bleue, guimpe blanche, voile noir. Le public anglais ne devait pas s'apercevoir de l'important changement opéré dans les règles.

Au mois de juin, le P. Soullier conduisit à Leeds trois religieuses de la Sainte-Famille. Dès leur arrivée, les Françaises revêtirent le costume bleu, ce qui surprit agréablement et édifia beaucoup les Anglaises. Le Père fit plusieurs conférences pour expliquer les règles, donna de sages avis, dissipa les doutes et rapprocha les esprits. Il y eut bien encore quelques larmes répandues en secret, mais la sainteté de la Mère

Xavier et la prudence du P. Pinet triomphèrent peu à peu de toutes les difficultés. Nous ne sachons pas que l'union ait été sérieusement troublée dans cette communauté.

Leeds est la première ville d'Angleterre pour la fabrication des tapis, des couvertures, des draps, des étoffes de soie, de chanvre et de coton. Sa population dépasse deux cent mille âmes, dont trente mille catholiques. Les Oblats s'y étaient établis en 1851 et y avaient bâti, au centre même de la ville, une vaste église et une maison de communauté. Les Sœurs, de leur côté, y avaient construit un couvent assez grand pour quarante religieuses, un orphelinat et des écoles pour les enfants des deux sexes. Tous ces établissements formaient un groupe très important sur la cime d'une petite colline qui domine la ville et que l'on appelle Montagne de Marie.

Le P. Soullier visita toutes ces œuvres. Il se rendit aussi à Liverpool. C'est, après Londres, le plus grand entrepôt de marchandises et le port le plus commerçant de l'Angleterre, on pourrait même dire de l'univers. Les Oblats y possédaient des établissements fort importants. Il vit ensuite Rock-Ferry située en face de Liverpool, où l'on respirait un air plus pur et plus sain. Il se rendit aussi, avec les supérieures, à Sikling-Hall, à quatre lieues de Leeds, pour y visiter le juniorat de la congrégation. Il aurait bien désiré pousser jusqu'en Ecosse, mais son temps était borné.

Il se hâta de rentrer en France pour participer à la retraite des supérieurs qui devait avoir lieu à Autun. Son voyage n'avait pas duré plus de dix jours.

Restaient les Oblates de Notre-Dame de l'Osier.

La Supérieure de cette maison s'aboucha à Paris avec la Mère Marie de la Croix. L'union et l'entente se firent. Le P. Martinet conduisit à l'Osier trois Sœurs de la Sainte-Famille et passa plus d'un mois dans la communauté pour l'aider de ses conseils. « Les deux familles religieuses ne tardèrent pas à n'en faire qu'une seule ; elles se dévouèrent en

commun aux mêmes travaux, à la même vie, et le bon Dieu fut constamment glorifié de l'abnégation que toutes manifestèrent pour atteindre le but proposé à leur générosité (1). »

Mais le P. Louis ne cessait de poursuivre un projet bien plus important. Nous avons déjà dit que les Sœurs de la Sainte-Famille, trop resserrées dans la ville de Bordeaux, cherchaient à faire l'acquisition d'un établissement assez vaste pour y réunir tous les noviciats. Cette maison ne devait pas être éloignée de la capitale afin de favoriser les vocations dans le nord de la France, et d'attirer facilement les religieuses pour les retraites générales, surtout celles d'Angleterre. Cette fondation devait réaliser le rêve du fondateur et achever la consolidation des œuvres. Les amis et les protecteurs de la congrégation encourageaient vivement ce projet. Dans ce but, des prières ardentes s'élevaient de toutes parts vers le ciel. Saint Joseph surtout était invoqué d'une manière spéciale. On avait établi sous son nom une caisse dans laquelle on déposait les dons et même les plus minimes offrandes avec les noms des donateurs.

A peine installé à Paris, le P. Louis se rendit à Auteuil pour y visiter le parc et notamment une portion de vingt-deux mille mètres carrés, qui était mise en vente, « C'est vraiment très beau, écrivait-il, splendidement planté et dans des conditions parfaites de bon air, à trois minutes de la gare d'Auteuil. On offre à présent ce terrain à 17 francs le mètre. Je crois qu'on le donnerait à 15, parce qu'on a un pressant besoin de vendre. Si la Sainte-Famille voulait se réserver pour l'avenir un établissement dans ce beau quartier, vers lequel Paris se porte de jour en jour, il y a là, je crois, une belle occasion. Ce qui se paie quinze francs maintenant, se vendra prochainement trente et peut-être cinquante. »

Il se rendait aussi, vers le même temps, en compagnie d'un architecte, à la prison de Clichy que l'Etat et la Ville se pro-

(1) *Annales de l'Association de la Sainte-Famille*, 1866-69, page 651.

posaient d'aliéner. Cet immeuble lui parut fort bien, même comme construction, mais le prix lui semblait inabordable.

Il alla aussi visiter l'ancienne abbaye du Val, située dans la paroisse de Mériel, canton de l'Isle-Adam. Il existe encore plusieurs beaux restes de l'ancien monastère; mais le lieu lui parut trop humide.

Enfin les recherches du P. Louis s'arrêtèrent sur l'ancienne abbaye de Royaumont, située à vingt-un kilomètres au nord de Paris, à l'extrémité du diocèse de Versailles.

Le roi Louis VIII, dit le Lion, avait ordonné par son testament que le prix de ses bijoux fût employé à fonder un monastère. Son fils, saint Louis, exécuta fidèlement ses volontés. Il fit bâtir avec la somme léguée, qu'il augmenta beaucoup de ses libéralités, une magnifique abbaye sur les terres du domaine royal. Ce lieu qui s'appelait Cuimont, au témoignage de Guillaume de Nangis, prit dès lors le nom de Royaumont (***Regalis mons***). Les bâtiments, commencés en 1228, ne furent terminés qu'en 1235 par la construction de l'église. C'était une vraie basilique, du style gothique le plus pur, en forme de croix latine avec des bas-côtés comme celle de Saint-Denis. Le saint roi dota magnifiquement le monastère et le donna aux religieux de l'ordre de Cîteaux. Ce lieu devint pour lui, dans la suite, une douce retraite, une solitude délicieuse, où il allait de temps en temps se reposer du tumulte des affaires et des soucis du trône. Il s'y était réservé une cellule adossée à l'église, pour être plus à proximité du Saint-Sacrement ; il avait aussi sa stalle au chœur, et bien souvent assistait la nuit à l'office, pour monter ensuite à cheval et rentrer à Paris au petit jour. Les moines vaquèrent tranquillement à l'étude, à la méditation et à la prière jusqu'à la Révolution française. Mais à cette époque la superbe église fut rasée, et les vastes bâtiments du monastère transformés en une filature de coton. Les Oblats s'en rendirent acquéreurs en 1864 et commencèrent aussitôt des travaux de restauration.

Ils avaient sans doute l'intention d'y réunir leurs scolasticats et leurs noviciats et d'y loger leurs Pères âgés ou infirmes. C'est pour cela qu'ils hésitèrent longtemps pour céder cette belle abbaye à la Sainte-Famille. La chose fut enfin résolue, et la Directrice générale en prit possession le 18 avril 1869, fête du patronage de Saint Joseph.

A cette nouvelle, des cris de joie éclatèrent dans toute la congrégation, on se précipita au pied des autels pour remercier le Seigneur d'avoir enfin exaucé les prières des religieuses.

On sera bien aise, sans doute, de trouver ici une courte description de Royaumont.

Il reste encore le cloître, le réfectoire, la bibliothèque, la maison des hôtes, la maison du prieur et les cellules. Le cloître forme un carré parfait; les déambulatoires sont éclairés par de larges ogives, avec des voûtes élevées. Au milieu, se dresse la statue de saint Louis, environnée d'un massif de fleurs et d'arbustes. Le réfectoire est une des merveilles de l'endroit. Les voûtes en sont soutenues par une rangée de colonnes de granit si sveltes, si gracieuses, qu'on ne se lasse pas de les contempler. Ce local a été converti en chapelle. Il peut contenir jusqu'à mille personnes. La tribune de granit, occupée autrefois par le lecteur, sert aujourd'hui de chaire à prêcher. Les escaliers, les salles communes, l'infirmerie, les dortoirs à chaque étage, les cellules, tout est disposé on ne peut mieux : c'est beau, c'est commode, simple et grand tout à la fois.

Un ruisseau au doux murmure coule sous les voûtes du monastère et serpente ensuite à travers les jardins et la prairie en y formant de belles pièces d'eau. A certains jours, on fait la pêche et l'on prend assez de poisson pour nourrir toute la communauté. D'un côté s'étend la forêt de Chantilly, célèbre par ses chasses et ses palais; de l'autre, de vastes jardins et un grand parc planté de treilles, de bosquets et d'arbres fruitiers de toutes sortes. Çà et là sont dressées des statues de

saint Pierre, de saint Joseph, de la Sainte Vierge et d'autres saints pour désigner les stations ou repos des belles processions qui se déroulent, à certains jours de fête, autour des parterres et des pelouses. On y a même formé une île, à l'imitation de celle de Martillac, et les religieuses lui ont donné le nom de Notre-Dame de toutes grâces.

La cellule de saint Louis a été convertie en chapelle. Des fleurs de lys en émaillent le parvis. Un autel occupe la place où priait le bon roi ; au-dessus de l'autel un beau reliquaire qui renferme ses ossements ; plus haut encore un grand vitrail où sont reproduits les principaux traits de sa vie dans l'abbaye. Parmi les moines de Royaumont se trouvait à cette époque un diacre nommé Légier, qu'on avait dû séparer de la communauté, parce qu'il était atteint de la lèpre. Cette terrible maladie, rapportée d'Orient par les Croisés, s'attachait à sa proie comme un chancre, la dévorait peu à peu, faisait tomber les unes après les autres les articulations des mains et des pieds, rongeait ensuite le nez et les joues jusqu'à ce qu'elle envahît les parties vitales. Le malade souffrait donc cruellement de cette maladie et de la séquestration forcée, qui en était la conséquence. Saint Louis ne manquait jamais de le visiter, de lui tenir compagnie durant de longues heures, de l'encourager à supporter ses souffrances pour l'amour de Dieu. Il est représenté dans le vitrail à genoux devant le pauvre lépreux, comme devant Notre-Seigneur souffrant, lui présentant des mets de sa table et l'invitant à manger.

La fête de saint Louis était célébrée tous les ans avec grande pompe à Royaumont. Les prêtres du voisinage étaient invités à une messe solennelle. Un prédicateur donnait le panégyrique du saint, et la belle châsse qui renferme ses reliques, placée sur un brancard orné de franges d'or, était portée en procession à travers les cloîtres et les allées du parc, au chant des hymnes et des cantiques. Le P. Louis assistait presque toujours à cette fête de son royal patron et recevait les vœux

et les compliments de la communauté. La fête se terminait par la bénédiction du Saint-Sacrement et des feux de joie.

---

# CHAPITRE XIII

LE CONCILE DU VATICAN. — LE P. SOULLIER A ROME. — MORT DE SON ONCLE ET DU P. TEMPIER. — TROISIÈME VOYAGE EN ESPAGNE.

— 1869-1870 —

Un grave événement allait étonner l'Eglise et le monde. Le Souverain Pontife Pie IX, assailli de tous côtés par la franc-maçonnerie, qui menaçait à la fois son pouvoir spirituel et temporel, avait pris la résolution de réunir à Rome un concile œcuménique. Il y avait déjà convoqué tous les évêques catholiques dès le 29 juin 1868. Un peu plus tard, il y avait aussi invité les évêques orientaux schismatiques, et avait même adressé un pressant appel aux protestants pour les faire rentrer au sein de l'unité.

Les conciles œcuméniques, c'est-à-dire universels, sont rares. Il y avait déjà trois cents ans que le monde n'en avait pas vu. Celui de Trente, réuni pour condamner les hérésies de Luther et de Calvin, avait été le dernier. Le nouveau concile devait se réunir dans l'église de Saint-Pierre au Vatican le 8 décembre 1869.

Cette assemblée devait avoir pour but d'expliquer et de définir les vérités de la foi; de mettre d'accord les catholiques séparés en diverses écoles, particulièrement sur les questions si délicates de l'autorité et de la liberté; de préciser les rapports entre l'Eglise et l'Etat; de mettre la discipline ecclésiastique en harmonie avec les besoins des sociétés modernes; de ranimer le zèle du clergé séculier et régulier; de réformer les mœurs par l'instruction chrétienne de la jeunesse; d'éteindre les divisions et les haines allumées par la convoitise entre les diverses classes de la société; d'établir enfin la paix et la concorde universelles.

Tous les hommes tournaient donc leurs regards vers Rome; les uns avec rage parce qu'ils sentaient que là des coups terribles seraient portés à l'erreur et à la révolution; les autres avec amour et espérance parce que l'Eglise catholique possède seule les remèdes qui peuvent guérir les sociétés humaines.

Vers la fin de novembre 1869, la maison générale des Oblats eut la consolation de recevoir la visite de plusieurs évêques missionnaires, qui se rendaient au concile : Mgr Guigues, évêque d'Ottawa; Mgr Taché, évêque de Saint-Boniface; Mgr Allard, vicaire apostolique de Natal; Mgr d'Herbomez, vicaire apostolique de la Colombie Britannique, et Mgr Clut, coadjuteur de Mgr Faraud, au vicariat de Mackensie.

Mgr Faraud et Mgr. Grandin, vicaire apostolique de la Siskatchewan, n'avaient pu quitter leurs lointaines régions.

Mgr Bonjean, tout récemment sacré évêque de Médéa et vicaire apostolique de Jaffna, devait se faire représenter au concile par le P. Martinet, mais il fut convoqué par la Propagande pour assister à des conférences spéciales que devaient tenir tous les vicaires apostoliques de l'Inde sur plusieurs questions d'une importance capitale. Il arriva à Rome vers la fin de décembre.

Le T. R. P. Fabre avait lui-même quitté Paris le 23 novembre et était arrivé dans la Ville éternelle le 4 décembre, après avoir visité sur son chemin les maisons de Marseille et de Fréjus. Il était accompagné de ses deux assistants, les PP. Aubert et Martinet, et du F. Collin. Le P. Soullier resta seul à Paris avec le P. Jolivet pour prendre soin des œuvres de la congrégations. L'envie de partir avec les autres ne lui faisait pas défaut, mais son heure n'était pas encore venue.

Dès le 7 décembre, il écrivait au P. Martinet : « Mon cher ami, mes vœux vous ont accompagné durant votre voyage à travers l'Italie. Il me tarde d'apprendre votre heureuse arrivée à Rome, et de recevoir l'écho de vos premières impressions. J'espère que vous serez fidèle à nous écrire souvent. Il faut bien vous faire pardonner votre bonheur en nous tenant en communion avec le mouvement catholique, et les divers courants de ***nature*** et de ***grâce*** qui vont se produire autour de vous. Vous avez l'oreille et la main sur le cœur de l'Eglise ; vous allez être témoin et acteur dans ce mémorable fait du concile d'où vont sortir de si vastes conséquences pour la régénération morale du monde. Souvenez-vous de vos frères, soyez leur chroniqueur ; faites-leur respirer l'air sanctifiant que vous respirez vous-même. »

Le 1er janvier 1870, il écrivait : « Vos nouvelles de Rome sont bien laconiques. Ce que disent les journaux ne saurait nous suffire. Ils ne peuvent pas tout dire, et d'ailleurs il est tant de choses qui ne sont pas de leur thèse et qui nous intéressent directement. Quelles sont les idées en cours au sujet des congrégations d'hommes et de femmes ? On m'écrit du Canada que plusieurs de nos Pères émettent tout haut l'opinion que notre institut va être supprimé. C'est une indiscrétion fort condamnable, mais il faut reconnaître qu'elle se fait jour en plus d'un endroit, et que pour y répondre les bons esprits ne sont peut-être pas assez fermes sur leurs étriers ;—

dans la Sainte-Famille aussi on sent percer plus d'une inquiétude sur ce qui sortira du concile. Qu'en dit l'archevêque de Tours ; qu'en disent les autres évêques en état de savoir les tendances de la majorité ? Tous nos regards sont tournés vers Rome, et nous sommes pris d'une impatience qui se recommande à votre charité. »

Il n'était pas question de supprimer les ordres nouveaux, mais de les fondre dans les ordres anciens, afin de suppléer à leur faiblesse et d'amener une plus grande unité dans les œuvres d'apostolat, d'enseignement ou de charité. Les Souverains Pontifes se sont efforcés plusieurs fois de réaliser cette réforme. C'est ainsi que de nos jours Léon XIII a essayé d'unir en un seul faisceau les diverses branches de l'ordre de Saint-François, et de mettre sous la direction d'une seule Supérieure les maisons des Ursulines dispersées dans les divers diocèses de France ; mais ses efforts n'ont pu que triompher partiellement des résistances du clergé ou des couvents, tant il est difficile aux corps constitués de renoncer à leur ancienne autonomie !

Bien plus, les ordres nouveaux s'employaient activement pour faire sanctionner par le concile leurs règles et leurs œuvres. Telles étaient les aspirations du P. Louis. « Je partage, écrivait-il, l'opinion du P. d'Alzon au sujet des ordres religieux. Sans être niveleur, j'estime qu'il y a quelque chose à faire pour rendre justice aux instituts modernes et reconnaître les immenses services que l'Eglise en reçoit. Il y a un an que les Supérieurs généraux auraient dû s'entendre sur les mesures à proposer au concile. Il est probablement bien tard, et pourtant je ne suis pas pour le silence et la résignation. Il y a quelque chose à faire. »

Sur ses conseils, le P. Martinet se mit à composer un mémoire traitant de ces délicates questions. Ce travail brillait par la précision et la modération. On ne pouvait mieux dire en si peu de mots, ni s'exprimer avec plus de raison et

de modestie. Ce mémoire devait être présenté à la Commission des *postulata* ou des pétitions par l'archevêque de Tours et les autres évêques Oblats.

De son côté, le P. Soullier faisait imprimer dans la *Gazette du Midi* une lettre de Mgr de Mazenod trouvée dans les papiers du P. Tempier. Elle vengeait bien le fondateur des Oblats des calomnies qui avaient couru sur son prétendu gallicanisme. Mgr de Mazenod, écrivant au Pape, lui disait qu'il devait user de *son infaillibilité* pour trancher seul la question de l'Immaculée-Conception. Cette lettre produisit un excellent effet, surtout à Marseille où elle fut accueillie avec enthousiasme. Tous les journaux religieux la reproduisirent. (Lettre du 4 février 1870.)

Pendant que le P. Soullier travaillait ainsi de son mieux aux intérêts de la congrégation, le curé de Saint-Louis d'Antin, M. Martin de Noirlieu, prêtre vénérable déjà âgé de 80 ans, vint le trouver, lui parla de l'insuffisance de son église, et lui demanda comme un grand service de vouloir bien faire célébrer chaque dimanche, à dix heures et demie, dans la chapelle de la rue Saint-Pétersbourg, une messe *paroissiale* avec prône et annonces. Le P. Louis fut étonné d'une pareille proposition, consulta le grand vicaire de Paris, M. Lagarde, qui conseilla d'accepter. Comment refuser en effet une avance aussi phénoménale d'un curé avouant hautement le besoin qu'il avait de la chapelle des Oblats, exhortant les fidèles à y venir et se constituant leur obligé. Après mûres réflexions, il accepta donc. Le bon curé en parla à son Conseil de Fabrique et copie du procès-verbal fut remise aux intéressés pour leur servir de titre en cas de besoin. « Ce sera un travail de plus, disait le P. Louis, mais nous y gagnerons de précieux avantages, notamment celui de pouvoir, sans danger d'opposition, agrandir notre chapelle. »

Cependant Mgr Taché, évêque de Saint-Boniface, dut quitter le concile en toute hâte. Sur la demande pressante du

gouvernement du Canada, afin d'arrêter par sa médiation universellement respectée la guerre qui menaçait d'éclater entre ce gouvernement et la colonie de la Rivière-Rouge. Parti de Rome le 13 janvier, il arriva à Paris le 18 au matin et repartit le même jour pour aller s'embarquer le surlendemain à Liverpool.

Mgr Clut avait aussi quitté Rome, pour recueillir en France les ressources dont sa mission avait grand besoin et préparer son départ pour le printemps.

Le T. R. P. Fabre quitta Rome à son tour le 20 février avec le P. Aubert et le F. Collin, et arriva à Paris le 2 mars, après un court séjour en Provence. Parmi les nombreuses consolations que lui avait valu son séjour dans la ville éternelle, au milieu de circonstances si propres à élever l'âme et à émouvoir la foi, il faut noter l'approbation par le Saint-Siège des décisions du dernier chapitre général. A peine de retour, il s'empressa d'envoyer à Rome le P. Soullier, pour y prendre la suite des affaires, de concert avec le P. Martinet, et suivre la marche du Concile, au moment surtout où allaient se traiter les questions relatives aux religieux.

Enchanté d'une telle mission, le P. Soullier en donna avis au P. Martinet, pour lequel il avait un attachement spécial, par ces deux mots : « C'est avec bonheur que je vais vous rejoindre à Rome, à nous deux nous formerons une communauté pleine d'entente et de paix, *duo in animâ unâ.* »

Quelques jours plus tard, le 12 mars, il fit lui-même le récit de son voyage au général : « Je suis arrivé très heureusement à Rome hier à neuf heures du matin, en compagnie du cardinal de Bordeaux, que je n'ai pas quitté depuis Lyon, et que j'ai décidé à prendre la voie de Florence, contrairement à d'autres conseils qui l'inclinaient vers la voie de la Spezia et Livourne. Il s'applaudit de m'avoir écouté et m'en sait bon gré. Il a parfaitement supporté le voyage et affirme se porter mieux que jamais. J'ai eu l'honneur, hier en arri-

vant, de déjeuner avec Son Éminence au Quirinal, où elle occupe les appartements du cardinal Antonelli. Je suis venu de la gare à ce palais dans la voiture de l'archevêque d'Albi, qui était venu au-devant du cardinal. J'ai visité les magnifiques jardins du Quirinal, donnant le bras à ce bon cardinal, après quoi je me suis rendu à Monserato, où j'ai surpris nos Pères achevant de dîner. Après un peu de toilette, j'ai fait une première visite à Saint-Pierre, sous la conduite des PP. Martinet et Corne. En sortant de Saint-Pierre, nous nous sommes rendus chez NN. SS. Guigues, Allard, d'Herbomez, Guibert et Berteaud. Ce matin nous avons visité Mgr Donnet, le cardinal Barnabo et Mgr de Montréal. Nous allons continuer.

« Le temps est superbe, j'ai de bonnes jambes, du moins en ce moment, et je me sens plein d'ardeur. Je ne négligerai rien pour utiliser mon voyage pour le service de la congrégation et pour mon édification personnelle.

« Le cardinal Barnabo n'a pas achevé de lire le travail du P. Martinet. Nos évêques vont bien, sauf Mgr de Tours qui est un peu grippé. Nous dînons demain chez l'Evêque de Tulle. »

15 mars. — « Les trois jours que je viens de passer à Rome ont été employés en visites. Nous avons reçu un accueil fort gracieux des évêques d'Angoulême, Toulouse, Nancy, Metz, Bayonne, Autun, la Rochelle, Limoges, et du cardinal Barnabo. Tous les évêques paraissent fort ennuyés de la marche lente du concile. On annonce aujourd'hui la réouverture des congrégations pour vendredi. La coterie d'opposition paraît à bout de moyens.

4 avril. — « Nous avons eu hier au soir la faveur d'une audience du Souverain-Pontife, à la suite de NN. SS. Allard et d'Herbomez. Elle a été courte, mais qu'elle a été paternellement bienveillante de la part du Vicaire de Jésus-Christ, et suave et précieuse pour nous, le P. Martinet et moi ! A genoux

tous les deux devant le Pape qui était debout, après lui avoir baisé la main, je lui dis : « Très Saint Père, nous déposons « aux pieds de Votre Sainteté les hommages les plus soumis « de la congrégation des Oblats de Marie-Immaculée et de « son Supérieur général, dont nous sommes les assistants. « Nous implorons la bénédiction apostolique pour ce Supé-« rieur et pour la congrégation, pour toutes ses œuvres et « pour chacun de ses membres. — Oui, je vous bénis, dit « alors le Pape; je bénis votre congrégation : qu'elle se dilate « en France et partout ailleurs et fasse le plus grand bien. « Debout, » ajouta-t-il. En nous relevant, je lui rappelai que vous vous étiez présenté vous-même à son audience il y a quelque temps, et je lui remis, enfermés dans une enveloppe, 2,000 francs offerts par la congrégation pour le Denier de Saint-Pierre. En les prenant, le Pape regarda Mgr Allard, qui venait de lui remettre 2,500 francs. Ce regard souriant signifiait : Vous n'êtes pas le seul.

« Enfin nous nous remîmes tous ensemble à genoux, et le Pape répéta, en la rendant plus explicite, la formule de la bénédiction.

« Nous nous relevâmes émus et rayonnants, et nous sortîmes comme d'une vision rapide mais céleste, en goûtant au fond de notre âme la joie d'avoir vu le Seigneur, et nous sentant singulièrement fortifiés dans notre foi et dans notre dévouement à la sainte Eglise et à son noble Chef. Ce jour restera comme un des plus beaux jours de ma vie.

« Nous avons eu samedi une longue conversation avec Mgr Freppel. Nous lui avons fait lire devant nous le travail du P. Martinet. Il l'a trouvé bon et présentable, sauf quelques nuances dont nous avons pris note. Il se déclare quant à lui partisan de l'exemption des réguliers, par suite prêt à faire voter en faveur de nos demandes. Il a paru disposé à peser dans ce sens auprès de Mgr de Strasbourg, membre de la commission des réguliers, et dont il partage le logement.

Il dit que nous aurions plus de chance à réussir en cour de Rome qu'au Concile, les congrégations romaines inclinant vers les privilèges que nous demandons, les évêques, au contraire, croyant avoir intérêt à les repousser, mais qu'en ce moment Rome nous renverra certainement aux évêques, et qu'en conséquence il y a lieu pour nous d'introduire un ***postulatum***, de concert avec les autres congrégations intéressées. Mais Mgr Freppel ajoute que si nous sommes admis dans le droit à titre de congrégation canoniquement reconnue sous la dépendance du Saint-Siège, nous devons nous attendre à ce qu'on nous oblige à transporter à Rome notre maison-mère, ainsi que cela a eu lieu pour les Rédemptoristes et les Passionnistes.

« Avez-vous songé à cette conséquence ? Pensez-y-bien, elle est grave, et nous désirerions que vous nous en disiez votre pensée, avant toute autre démarche importante.

« Je vous quitte pour aller au musée du Vatican. Nous devons, au sortir de là, aller dîner chez l'archevêque de Tours. »

Le 5 avril, il écrivait à son frère : « Je suis théologien d'un de nos vicaires apostoliques, ce qui me permet de suivre de près les opérations du Concile. On attend une session publique la semaine prochaine. »

Ce vicaire apostolique devait être Mgr Guigues, évêque d'Ottawa, car le P. Soullier avait pris la place du P. Aubert.

Hélas ! ce même jour, 5 avril, à onze heures du soir, son vénérable oncle, M. Joseph Soullier, rendait le dernier soupir à Troche après une longue et douloureuse agonie. Il était enseveli le surlendemain dans le cimetière de la paroisse, au milieu d'un grand concours de prêtres et de fidèles. Le deuil était conduit par ses trois neveux et ses anciens amis de Saint-Augustin. Cette nouvelle, transmise par dépêche à Paris, n'arriva que tardivement à Rome. Louis ne fut pas surpris, car depuis deux ans la santé du bon vieillard déclinait de

jour en jour, et les soins dont il était l'objet ne pouvaient pas arrêter l'échéance fatale. Durant tout ce temps, il avait écrit souvent à son frère Martial pour l'encourager et lui témoigner sa reconnaissance au nom de tous les membres de la famille. « Dieu vous récompensera, disait-il, de tous les soins que vous prodiguez à notre bienfaiteur avec tant de tendresse et de persévérance. » Toutefois, comme il aimait tendrement le défunt, son cœur fut déchiré, et il en exhala ses regrets en répondant aux condoléances du R. P. Fabre : « Ce bon oncle m'avait servi de père; c'est à lui que je dois, après Dieu, ma vocation de prêtre et de religieux. Il était depuis longtemps le centre et le nœud de notre famille. Sa mort m'atteint dans mes plus chères affections et me laisse le devoir de cultiver tant que je vivrai et d'honorer sa mémoire. »

Cette douloureuse nouvelle fut suivie à peu de distance de l'annonce non moins triste de la mort du P. Tempier.

Ce bon Père, dans les derniers jours de novembre, avait été pris tout à coup d'une crise de suffocation si violente qu'il réclama les derniers sacrements. On les lui administra. Dieu voulut bien borner là cette épreuve. Aussitôt après, le mal baissa rapidement et le calme reparut. Le lendemain, toute inquiétude prochaine avait disparu, mais la cause de la secousse de la veille subsistait. Depuis lors, de nouvelles crises fort pénibles minèrent peu à peu la vigoureuse constitution du vénérable vieillard, qui allait bientôt entrer dans sa 83e année. Il fut emporté presque subitement et sans qu'on eût le temps de lui renouveler les sacrements, le 9 avril. Il fut enseveli au cimetière de Montmartre, dans un caveau particulier destiné à la famille des Oblats et que le P. Soullier avait fait acheter en prévision de cette mort.

Le P. Tempier avait été l'ami intime, le conseiller fidèle de Mgr de Mazenod, le témoin oculaire des premières traditions des Oblats, le type accompli de la régularité, de l'esprit de famille. Le P. Soullier le savait mieux que personne, car il

avait prodigué les soins les plus tendres au malade, aussi écrivait-il au P. Fabre, qui lui offrait la cellule du défunt : « Le P. Tempier occupait une si grande place dans l'affection de chacun de nous ! Sa mort laisse un vide immense dans la congrégation, et combien qui vont le pleurer comme un père et je pourrais dire comme une mère ! Votre douleur doit être, je le sais, particulièrement grande. Je ne me souviendrai de ce que le P. Tempier était pour vous que pour m'efforcer de le remplacer près de vous, autant que possible. »

16 avril. — « Nous avons été tout entiers cette semaine aux cérémonies de Saint-Pierre. Le Concile est fort en retard. C'est tout au plus si la constitution de l'Eglise pourra passer avant la fin de juin, époque obligée de la prorogation. Le mieux que nous aurons à faire sera, je le crois du moins, de reprendre le chemin de Paris dès que nous serons fixés sur la marche de la discussion après la session prochaine, et sur l'époque précise de la prorogation.

« Nous n'espérons plus qu'on distribue d'ici à fin juin aux Pères du Concile le *schema* relatif aux instituts à vœux simples. Or, l'ignorance de ce *schema* nous paralyse. Dans cette situation, nous serons, à Paris, autant et mieux en mesure qu'à Rome de parer aux éventualités conciliaires. Nous pourrons mieux nous entendre avec les autres congrégations intéressées et amener une action commune, ce qui est d'une grande importance. Il est donc probable que dans le courant de mai nous penserons au retour. »

22 avril. — « Nous allons assister dimanche à la session solennelle. Nous avons reçu hier nos trois billets d'entrée.

« Avant-hier, Rome a célébré par de magnifiques ovations et par une illumination splendide le retour de Pie IX de Gaëte et sa miraculeuse préservation à Sainte-Agnès. Lundi soir avait eu lieu le prélude de cette fête dans un admirable feu d'artifice tiré au Pincio. Nous y assistions dans la tribune des évêques, qui s'y trouvaient tous et ne se montraient pas

avares d'applaudissements. Les journaux vous diront tout cela avec détails; il leur sera difficile d'exagérer. Tout a été vraiment superbe.

« Nous avons assisté lundi, à Saint-Louis des Français, au sacre de NN. SS. Freppel, Cuttolli et Reine, sacrés tous les trois à la fois par le cardinal Donnet, assisté de NN. SS. de Tours et de Strasbourg, en présence de cinquante évêques. Nous sommes allés le lendemain faire visite à Mgr Freppel et à Mgr de Cuttoli.

« Les brochures pour et contre l'infaillibilité pleuvent depuis quelques jours. C'est la grêle qui va terminer l'orage. Le temps serein n'est pas loin. De plus en plus on sent le besoin d'en finir. »

27 avril. — « Le cardinal Pitra, que nous avons visité ce matin et qui nous a fait un accueil fort bienveillant, nous a dit que le Supérieur général des Lazaristes vient d'écrire au Pape, au sujet de l'infaillibilité, une lettre dont Sa Sainteté a été charmée. Il affirme la foi de sa congrégation à l'infaillibilité du Vicaire de Jésus-Christ, et le vœu de tous ses membres pour la prochaine définition de cette vérité. Il rappelle que saint Vincent de Paul n'hésita pas à chasser cinquante de ses missionnaires qui avaient donné dans le jansénisme, et il ajoute que lui-même n'hésiterait pas à suivre cet exemple, si, contrairement à la croyance générale de la congrégation, quelques-uns tenaient pour l'opinion contraire.

« Venue de M. Etienne et conçue en termes très ronds, cette lettre a fait la plus heureuse impression sur le Pape.

« En sortant de chez le cardinal, nous nous sommes dit, le P. Martinet et moi, qu'il y avait là un exemple à suivre, et que vous feriez très bien, mon Très Révérend Père, d'écrire aussi au Pape. Le moment est on ne peut plus opportun. La question va être introduite dans quelques jours, après la petite constitution *De parvo catechismo* qu'on donne au Concile pour lui faire la main et permettre à la commission *De fide*

d'achever la rédaction de la constitution ***De primatu et de infallibilitate Summi Pontificis***. Le Pape est sous le coup de pétitions diverses le poussant en des sens opposés. Tout acte, toute avance pouvant le fortifier dans sa tendance de choix lui est très agréable et ne peut que produire sur lui une favorable impression. Nous savons ce qu'a fait M. Etienne, nous ne savons pas si les autres supérieurs généraux en ont fait autant. Il est probable que non; mais il est probable aussi qu'ils ne tarderont pas à savoir l'initiative des Lazaristes et à la suivre. Les premiers venus seront les mieux reçus. Nous serions donc heureux que vous écrivissiez au Pape ***sans retard***. Il est probable qu'on fera pour les documents affirmant l'infaillibilité ce qu'on a fait pour l'Immaculée-Conception : on les publiera. Notre congrégation doit se ménager une place dans cette collection.

« Vous pouvez invoquer le souvenir de notre fondateur, si connu de Pie IX, et produire sa doctrine, admise par nous tous.

« Votre lettre devrait ensuite paraître dans nos Annales comme un monument authentique de la foi de la congrégation et de la part qu'elle a prise à cette grande question. »

Se rendant aux conseils contenus dans cette lettre, le Supérieur général se hâta de prendre la plume et s'exprima en ces termes :

« Très Saint Père,

« Humblement prosterné aux pieds de Votre Sainteté, au nom de tous les membres de la congrégation des missionnaires Oblats de Marie-Immaculée, j'offre au Vicaire infaillible de J.-C. l'hommage de la vénération la plus profonde et de l'obéissance la plus entière. Au moment où une des prérogatives les plus glorieuses de la papauté semble révoquée en doute par les ennemis de l'Eglise et par des hommes jusqu'alors ses défenseurs dévoués, je regarde comme un

devoir de me charger d'exprimer à Votre Sainteté notre foi inébranlable à l'infaillibilité du Pontife romain, toutes les fois qu'il remplit les fonctions de docteur universel de l'Eglise catholique.

« Nous croyons cette vérité comme manifestement exprimée dans les saints évangiles, comme très certainement contenue dans le dépôt de la tradition, comme professée par la pratique constante de l'Eglise, et, à tous ces titres, comme faisant partie intégrale de la révélation. »

5 mai. — « Il n'y aura pas de session publique avant la Saint-Pierre, et les évêques, en ce moment, sont dans un état de division et d'effervescence bien propre à troubler les âmes faibles. Je suis pour ma part content de m'en aller. L'introduction de la grande question est une pierre jetée dans le guêpier de l'opposition. On peut se demander, Dieu me pardonne ! si tels et tels de ces gens-là ont la foi, tant paraît grande leur irritation et obstiné leur parti pris. C'est une crise désolante. Hier, on a voté en congrégation générale sur le petit catéchisme. Le vote a donné 500 *Placet*, 52 *Non placet*, et 48 *Placet juxta modum*, Tours a été de ces derniers. Autun, Metz et, qui l'aurait cru ? le nouvel Ajaccio, ont eu le courage du *Non placet*. Toute l'attention, et surtout toutes les passions, se concentrent maintenant sur l'infaillibilité. Il faut beaucoup prier, car l'Eglise traverse un dangereux passage. »

Quelques jours après cette dernière lettre, le P. Soullier et le P. Martinet quittèrent Rome et se dirigèrent vers la France par la route du Tyrol. Ils firent une halte à Lorette, une autre à Venise, une troisième à Munich. Ils arrivèrent à Nancy le 15 mai, après un voyage heureux mais très fatigant. Le 17, ils se rendaient à Notre-Dame de Sion pour y porter l'heureuse nouvelle du couronnement de la statue miraculeuse que l'évêque de Nancy était en voie d'obtenir du Saint-Siège. Le 18, ils poussaient une visite à Metz et rentraient enfin le 19 à Paris, où la Directrice générale de la Sainte-Famille et les

Oblats respirèrent, par leurs pieux récits, les parfums de la Ville éternelle.

Au milieu de juillet 1870, le P. Soullier partit pour l'Espagne, afin de visiter les nombreuses maisons de la Sainte-Famille déjà fondées dans la péninsule. Il s'arrêta quatre jours à Bordeaux, fit une étape de vingt-quatre heures à Bayonne, perdit forcément une journée à Avila, patrie de sainte Thérèse, par le défaut de concordance dans le départ des courriers, et arriva enfin à Plasencia, après un affreux voyage de dix-huit heures, par une chaleur torride et une horrible poussière. Il y fut recu comme le Messie. Les sœurs furent ravies d'entendre pendant trois jours les instructions d'un chef de leur famille religieuse. Les autorités de la ville vinrent mettre à sa disposition leur personne et leurs demeures, mais il lui tardait de sortir de ce *four*.

Le 28 juillet, il commençait à prêcher une seconde retraite aux sœurs de Madrid et des environs, et écrivait au P. Martinet : « J'ai vu l'Espagne dans son naturel le plus pur, j'ai senti l'ardeur de son soleil et la piqûre de ses insectes, j'ai expérimenté l'horrible état de ses chemins et de ses voitures ; tout va ici à l'instar de la politique. Je ne puis pour aujourd'hui que vous donner signe de vie et solliciter de votre obligeance quelques nouvelles sur les craintes ou les espérances qui se font jour à Paris au sujet de l'occupation française des Etats pontificaux. Quelques journaux espagnols ont dit que la France allait retirer ses troupes de Civitta-Vecchia, laissant la garde du Pape à la *loyauté* italienne. Je ne veux pas croire ces bruits, cependant ils ne laissent pas que de m'inquiéter.

« Et la définition de l'infaillibilité, comment est-elle acceptée par le public ecclésiastique et civil de Paris ? La guerre absorbant l'opinion, cela permettra au dogme de passer plus doucement et de soulever moins de tempêtes. »

De Madrid, le Père se rendit à Pinto, puis à Getafe et partit ensuite pour l'Andalousie.

Loja, ville de vingt mille âmes, était complètement dénuée de toute ressource pour l'éducation des filles de bonne famille. Le Père trouva à l'hôpital, mêlées aux pauvres et aux mendiantes du quartier, la plupart des filles appartenant aux meilleures maisons. Ce mélange insolite témoignait hautement du grand besoin qu'on avait de s'instruire et de la confiance qu'inspiraient les Sœurs, mais il ne pouvait pas durer. De toutes parts on supplia le noble visiteur d'ouvrir un pensionnat. Il accueillit favorablement cette demande et en écrivit immédiatement à la Directrice générale.

De Loja il se rendit à Malaga et à Valence, examinant avec soin les besoins de chaque maison, notant les améliorations à faire dans les bâtiments, les mutations à opérer dans le personnel, donnant des avis et des instructions.

Le Père arrivait à Barcelone le 27 août et y ouvrait les exercices de la retraite malgré ses préoccupations et ses angoisses. L'état de la France ne lui laissait pas de repos. « On fait courir ici depuis hier les bruits les plus sinistres, écrivait-il à la date du 5 septembre, l'empereur serait prisonnier, Mac-Mahon aurait capitulé, Bazaine serait à la veille de capituler aussi, tout serait perdu. Tout en ne croyant pas un mot de ces nouvelles venues de Berlin par l'Angleterre. Je ne puis me défendre d'appréhensions sinistres à la suite des dernières déclarations de Palikao sur les sanglants événements de Sedan. Le sol de l'Espagne me brûle les pieds. Quand serai-je près de vous ? »

Il partit le soir même, prenant les trains les plus rapides, et arriva le lendemain à Bordeaux.

C'est le moment de nous arrêter pour jeter un regard sur les terribles événements dont la France était la victime. Nous n'avons plus à tenir la plume. Le P. Soullier a décrit les événements dont il a été le témoin ou l'acteur pendant la guerre et pendant la Commune. Il ne se proposait que de raconter l'histoire de sa congrégation, mais il a par là-même raconté

sa propre histoire. Nous n'avons qu'à le citer textuellement, nous bornant à faire quelques coupures ou à insérer quelques courtes réflexions.

---

# CHAPITRE XIV

LA GUERRE. — WISSEMBOURG, REISCHOFFEN. — OCCUPATION DE NANCY. — DÉSASTRE DE SEDAN. — CAPITULATION DE METZ. — LES AMBULANCES. — LES NOVICIATS DISPERSÉS. — VOYAGES DU P. SOULLIER A L'OSIER ET A LYON. — RENTRÉE A PARIS. — FUNESTES PRESSENTIMENTS.

— 1870-1871 —

« Le Concile du Vatican venait de se proroger; mais avant de se disperser l'auguste assemblée avait acclamé, le 18 juillet 1870, l'infaillibilité du Souverain Pontife, élevant ainsi un phare au milieu de notre société moderne, tombée dans l'ornière d'une science imbécile et d'un naturalisme abject, et affirmant la force invincible du siège de Pierre, à l'heure même où l'enfer se préparait à lui livrer le plus redoutable assaut.

« Notre petite congrégation peut s'honorer d'avoir concouru à ce grand acte *Cum vero corde, in plenitudine fidei* (Hebr. X, 22). Fidèle à sa foi traditionnelle, et en parfaite communion avec l'esprit bien connu de son fondateur, tous ses évêques présents au Concile prononcèrent le célèbre *Placet.*

« L'arche était construite, le déluge allait commencer. Le lendemain, 19 juillet, déclaration de guerre entre la France et la Prusse. Peu de jours après, le sang coulait dans des rencontres d'avant-garde. Le 6 août, combat de Wissembourg où quelques milliers de Français sont écrasés par toute une armée. Hélas ! ce jour-là même la garnison française de Rome était rappelée, et l'abandon du Pape par la France, abandon dont les conséquences prochaines étaient faciles à prévoir, coïncidait avec notre première défaite. La révolution triomphait encore plus que la Prusse.

« Le 8, seconde défaite plus sanglante à Reischoffen. Après cette malheureuse bataille, les Allemands envahirent rapidement la Lorraine et la Champagne, et bientôt leurs éclaireurs se montrèrent jusqu'au delà d'Epernay. Peu de marches les séparaient de Paris. On leur prêtait généralement le dessein de surprendre la capitale avant qu'elle ne se fût mise en état de défense. Le moment parut alors venu aux trois assistants présents à Paris de presser le départ de notre très révérend Père général. Il fallait en effet assurer le gouvernement de la congrégation, en prévision d'un siège prochain. Et comme à la guerre les événements surviennent avec une promptitude parfois foudroyante, il fut résolu que le Supérieur général partirait sans retard, en compagnie du R. P. Anger, son secrétaire particulier. On avait indiqué Bordeaux comme l'endroit le plus convenable et le plus sûr pour communiquer avec la congrégation et parer aux éventualités.

« Nancy était aux mains des Prussiens : Tours, Angers, Autun et Saint-Andelin, ou n'avaient pas de logement, ou se trouvaient dans le rayon des opérations de la guerre, par suite trop exposées aux courses de l'ennemi, comme la suite le prouva bientôt; nos maisons de Provence et du Dauphiné étaient au milieu d'un foyer démagogique fort inquiétant; restait Bordeaux, situé dans une région tranquille et offrant par l'Océan une issue facile en cas de besoin. C'est dans cette ville que

nos chers voyageurs se rendirent, vers la mi-août, ne se doutant pas du long séjour qui les y attendait.

« Ils y furent rejoints, au commencement de septembre, par le P. Sardou, procureur général, qui était allé tout d'abord en Angleterre pour y mettre en sûreté ses valeurs.

« Les RR. PP. Aubert, Jolivet et Martinet demeuraient à Paris pour faire face aux événements et se dévouer, de concert avec les autres Pères de la maison, aux communautés et aux nombreuses œuvres dont nous sommes habituellement chargés, ou qui ne pouvaient manquer de surgir durant le siège.

« Chargé d'une mission dans le Midi avant la déclaration de guerre, je rejoignis notre très révérend Père général à Bordeaux dans les premiers jours de septembre. Il s'était installé dans la maison du pro-directeur général de la Sainte-Famille.

« Nous étions ainsi quatre sortis de Paris. Nous pensions ne pas demeurer à Bordeaux au delà de quatre ou cinq semaines; notre séjour s'y prolongea six mois.

« Le voisinage de nos deux communautés de Talence et d'Arcachon nous fut d'un grand secours pendant cette triste période. Nous nous trouvions une vingtaine de membres de la congrégation réunis dans le même diocèse; cette réunion devint pour nous la source des plus douces consolations; elle nous fit souvent bénir la divine Providence qui nous avait ménagé un asile si riche de l'esprit de famille, et par là-même si approprié aux nécessités de la situation et aux besoins de notre cœur. La justice autant que l'affection demande que j'exprime ici avec quelle délicatesse filiale nos Pères de Bordeaux, de Talence et d'Arcachon s'empressèrent autour de notre Père général, pour alléger, autant qu'il était en eux, le poids devenu si lourd de ses sollicitudes. Nous leur en gardons le plus reconnaissant souvenir.

« L'une des premières inquiétudes qui vinrent nous assaillir se rapportait à notre maison de Nancy, la première exposée

aux désastres de l'invasion. Mgr d'Herbomez, revenu du Concile, était arrivé dans cette ville le 12 août, par le dernier train venant de Dijon. Il s'y trouva bloqué pendant plusieurs mois. Quelques heures après son arrivée, la ligne ferrée de Paris était coupée et cent mille Allemands inondaient la belle capitale de la Lorraine.

« Alors commencèrent les tribulations de nos Pères de Nancy. A la douleur de voir défiler sous leurs fenêtres les innombrables bataillons qui allaient porter au cœur même de la France la dévastation et la mort, se joignait la cruelle obligation de loger et de nourrir des escouades d'ennemis sans cesse renouvelées. Plus de treize cents hommes se sont succédé chez eux pendant la durée de la guerre. Il n'était pas toujours aisé de contenter ces vainqueurs, durs et exigeants. Un jour, huit se présentent avec leur billet de logement ; on dispose aussitôt la salle qui doit les recevoir ; mais cette courte attente les irrite et les porte à blasphémer ; ils se ruent sur le frère portier; le R. P. Martignat, supérieur de la maison, arrive pour recevoir un coup de poing ; ils poussent d'un bout du corridor à l'autre le Père économe et le menacent de la baïonnette ; le tumulte est à son comble. Ce n'était que par d'extrêmes précautions qu'on parvenait à éviter le fréquent renouvellement de ces scènes odieuses. Ce fut une rude épreuve pour nos Pères de Nancy d'avoir à supporter, sans mot dire, cette soldatesque insolente, qui, ne se contentant pas de dévorer toutes leurs ressources, transportait dans leur maison, ordinairement si calme et si recueillie, les grossières allures de la caserne et du corps-de-garde.

« Notre maison de Notre-Dame de Sion eut aussi à payer son tribut à la guerre en hébergeant de nombreux Allemands. Mais, grâce sans doute à la présence de plusieurs officiers, parmi lesquels on remarqua le neveu de M. de Moltke, nos Pères n'eurent pas à souffrir, comme ceux de Nancy, de la brutalité des soldats. Il était dit cependant que le R. P. Zabel,

supérieur de Sion, expérimenterait l'humeur de nos ennemis. Venu à Nancy le 8 décembre, pour la solennité de l'Immaculée Conception, il s'en retournait le lendemain matin, lorsque, au quatrième kilomètre, la diligence fut arrêtée par une patrouille prussienne. On interroge les voyageurs ; le Père est soupçonné de porter des papiers compromettants, il exhibe avec confiance son portefeuille ; mais, par hasard, il s'y trouve quelques copies de thèmes et de versions grecques de deux élèves à qui il fait la classe. A la vue de ces hiéroglyphes, le complot est évident. Le Père veut s'expliquer, dire qui il est, où il va; on ne veut rien entendre ; on l'arrache de la voiture et le voilà retournant à pied à Nancy, par un demi-mètre de neige, flanqué de deux fantassins et escorté de cinq cavaliers. Rentré en ville, il suivait la rue de Saint-Dizier, quand une femme, l'apercevant, s'écria : « Oh ! les malheureux, ils prennent aussi les prêtres ! » Aussitôt elle est saisie par la patrouille et conduite avec le Père à la place Stanislas. Le commandant de place interroge le prévenu ; il sourit en jetant un coup d'œil sur les pièces de conviction que lui présente la patrouille, et renvoie le Père en le priant d'excuser la consigne illettrée de ses soldats. Rendu à la liberté, le P. Zabel est ramené à notre maison de la rue du Montet par les Pères qui étaient accourus à la nouvelle de son aventure, et tous ensemble rirent de bon cœur aux dépens de la sagacité vraiment tudesque de nos ennemis. Le curieux de l'affaire, c'est que, par je ne sais quelles singulières circonstances, la patrouille prussienne avait pris notre aimable et inoffensif P. Zabel pour Menotti Garibaldi ! ce qui explique l'âpreté de son zèle en mettant la main sur un prisonnier de cette importance, et la sévère solennité de l'escorte.

« Cependant, d'autres sollicitudes plus graves venaient nous assaillir à Bordeaux. On sait comment les espérances fondées sur l'armée de Mac-Mahon vinrent s'abîmer dans le gouffre de Sedan. Ce fut un désastre inouï qui eut pour consé-

quence immédiate la révolution du 4 septembre. Accomplie par des hommes de mauvais renom, sous l'influence des passions démagogiques, cette révolution apparut aux hommes calmes et sensés comme un malheur plus grand encore que celui de l'invasion étrangère. Outre la guerre à outrance, elle apportait le déchaînement des haines de la secte rouge contre les institutions sociales, et surtout contre l'Eglise. Nous le comprîmes à la licence des journaux, à l'air triomphant des mauvais sujets, à la consternation des honnêtes gens et aux insultes publiques de la populace contre les prêtres. Nous dûmes, par précaution, nous pourvoir d'habits séculiers. La terreur fut telle dans les premiers jours, que l'idée de nous embarquer pour l'Angleterre nous fut suggérée de divers côtés. Cette idée se fortifiait des invitations du P. Pinet, et bientôt après du R. P. Vandemberghe, nous pressant de chercher un refuge dans la province britannique ou dans le Canada. L'empressement si cordial de ces bons Pères nous remplit d'une vive et douce reconnaissance. La perspective de leur généreuse hospitalité était une tentation séduisante. Néanmoins, nous ne crûmes pas devoir nous y rendre, et nous résolûmes d'attendre à Bordeaux la marche des événements. Il y avait là grand nombre de navires tout prêts à nous recevoir, si la force des choses nous obligeait de fuir. Mais nous ne voulions fuir que devant une évidente nécessité ; nous comprenions les graves inconvénients que pourrait entraîner l'exemple d'une retraite prématurée.

« Nous demeurâmes donc sous le toit du P. Roullet, c'est-à-dire que nous recevions l'hospitalité de la Sainte-Famille. Ai-je besoin d'ajouter avec quel généreux empressement, quelle exquise délicatesse la Directrice générale et les dignes Mères qui l'entourent s'attachèrent à adoucir la peine de notre Père général dans ces graves circonstances ? Qu'il me soit permis d'exprimer ici, devant toute la congrégation, le précieux souvenir que nous gardons d'un si éminent service.

« C'était le temps où les armées allemandes s'avançaient sur Paris. Quel spectacle émouvant que celui de cette grande capitale près d'être investie et battue de mille feux ! Tous les regards se tournaient de ce côté. L'esprit s'exaltait à la vue de toute l'Allemagne en armes pour humilier cette orgueilleuse cité qui se prétendait l'Athènes du monde et le foyer de la civilisation universelle. Il fallait remonter aux temps de Ninive et de Babylone pour avoir l'idée d'un choc aussi formidable.

« Le sort de nos Pères nous préoccupait vivement, à cause surtout des mouvements révolutionnaires qui étaient à craindre à l'intérieur des murs. Nous n'étions pas moins préoccupés pour les religieuses et les novices de Royaumont, qui se retiraient en Bretagne sous la conduite des PP. Baret et Lemasson. Bientôt toute la vallée de l'Oise fut inondée d'Allemands, les communications coupées et l'abbaye exposée aux insultes de l'ennemi.

« 20 septembre, entrée sanglante de la révolution italienne à Rome. Cette nouvelle nous blessa au plus profond du cœur. Elle nous remplit d'inquiétude sur la personne du Souverain Pontife et sur le sort de la France, dont la politique depuis onze ans avait préparé cette grande iniquité. La justice divine ne faisait pas attendre sa réponse à cette audacieuse provocation. Ce jour-là même voyait s'achever l'investissement de notre capitale.

« Désormais, notre attention n'allait plus se détacher de Paris. C'était le thème obligé de toutes les conversations. Les uns pensaient que la ville tiendrait à peine un mois. Les autres avaient confiance dans une résistance plus prolongée, qui donnerait à la province le temps de s'organiser et de percer les lignes allemandes. Pour tous, le point le plus noir à l'horizon, c'était la secte socialiste attachée comme un vampire au flanc des vrais patriotes, et beaucoup moins soucieuse de repousser les Prussiens que de s'emparer du pou-

voir et de faire triompher ses idées destructives et ses appétits.

« Avec quelle impatience nous attendions des nouvelles de nos Pères assiégés ! quel événement que l'arrivée d'une lettre par ballon ! Les premiers jours d'octobre nous en apportèrent deux en date du 1er, l'une du P. Aubert, l'autre du P. Martinet. Après avoir parlé de quelques combats sous les murs de Paris, le P. Martinet disait : « Nous sommes à la ration de viande. Il était bon qu'on n'attendît pas le dernier moment, on évitera ainsi le gaspillage. L'esprit de la population est généralement bon. On est bien décidé à se défendre. Un seul point noir à l'horizon, c'est la fumée que vomissent Pyat, Blanqui, Delescluze, dans leurs journaux respectifs. Ils s'efforcent de suborner la garde nationale et veulent, sans attendre la délivrance de Paris, créer la *Commune* de Paris, c'est-à-dire un gouvernement contre le gouvernement.

« Nous avons offert nos services à l'archevêché pour l'aumônerie de l'armée. On a pris bonne note de notre proposition, et on aura recours à nous quand besoin sera.

« Le 29 octobre, nouvelle lettre du P. Martinet : « Vous devez être avides des nouvelles de Paris. Plus heureux que nous, vous devez être renseignés à peu près sur tout ce qui se passe ici ; nous savons peu ce qui se passe en province. Nous avons appris la ruine de Châteaudun par une dépêche officielle apportée, je crois, par un pigeon. Quatre courriers, depuis le commencement du siège, ont pu franchir les lignes prussiennes. Quelques journaux ont aussi pénétré. Nous sommes plus en souci des armées de province que de nous-mêmes. Le siège n'avance pas de la part des Prussiens. On dit cependant qu'ils ont reçu leurs pièces de siège depuis huit jours. Trochu a son plan. Nous avons confiance qu'avec l'aide de Dieu il délivrera la patrie. Les Sœurs des rues de Clichy, des Saussaies, de Saint-Mandé, d'Arcueil travaillent beaucoup dans les ambulances. Celles de la rue Chaptal ont

repris leurs écoles qui sont plus que jamais encombrées d'enfants. »

« En même temps que cette lettre, nous recevions la nouvelle de la désastreuse capitulation de Metz. Cette nouvelle courut dans le pays comme un frisson. Désormais la lutte était par trop inégale. En vain la victoire de Coulmiers vint un instant ranimer les courages ; ce ne fut qu'un éclair d'espérance. Bientôt l'armée allemande, victorieuse à Metz, arriva sur les bords de la Loire, rentra dans Orléans, marcha à la conquête de l'Ouest et força le gouvernement d'évacuer Tours et de se retirer à Bordeaux. Il y eut dans ces quelques semaines une série de désastres qui, aggravés par les rigueurs exceptionnelles de l'hiver, firent de cette époque la plus lamentable dont on puisse conserver le souvenir.

« Comme pour nous y préparer, Dieu nous avait envoyé de bonnes visites en septembre et octobre. Successivement, Mgr Guigues, évêque d'Ottawa, Mgr Allard, vicaire apostolique de Natal, et Mgr Bonjean, vicaire apostolique de Jaffna, étaient venus à Bordeaux pour prendre congé du très révérend Père général avant de repasser les mers. Mgr Bonjean demeura près d'un mois avec nous ; sa présence, son courage, sa conversation pleine de charme et d'entrain firent une précieuse diversion aux tristes pensées qui nous gagnaient. Il partit au mois d'octobre, menant un renfort de missionnaires, deux sœurs de la Sainte-Famille pour la nouvelle école de Kornagalle, au sud du vicariat, et les deux jeunes Ceylanais que Mgr Semeria avait mis au juniorat de Lumières, cinq ans auparavant.

« A la même époque, nous vîmes partir pour Naples une colonie des sœurs de l'Espérance, depuis longtemps demandées par le cardinal Riario Sforza, archevêque de cette ville. La Sainte-Famille s'établissait en même temps à Londres pour la direction des écoles de Tower-Hill, et dans une petite ville de la Catalogne, au pied de la célèbre montagne de

Montserrat, affirmant ainsi sa vitalité au milieu des tempêtes politiques qui paralysaient tant d'autres œuvres.

Le 15 novembre nouvelle lettre du P. Martinet :

« Toutes les paroisses de la ville, par une représentation de six membres chacune, ont adressé à l'archevêque la demande de transporter processionnellement à Notre-Dame la statue et les reliques de sainte Geneviève. Mme Trochu a fait la visite de plusieurs communautés religieuses pour demander des prières en faveur de nos armes et des plans du gouverneur. Espérons que ces dispositions chrétiennes fléchiront la colère de Dieu. »

Les Pères Oblats donnaient partout d'admirables exemples de patriotisme. Le P. Martinet sollicitait l'autorisation de suivre l'armée les jours de combat, et assistait à la terrible bataille de Champigny, relevant les blessés et administrant les mourants sous une grêle de projectiles. Le P. Corbin campait avec les mobiles des Côtes-du-Nord dans la presqu'île de Gennevilliers ; le P. Michon soignait et consolait les prisonniers français internés dans les forts de Belgique. Le P. Colombet partageait volontairement l'exil de nos soldats réfugiés en Suisse.

« Partout s'ouvraient des ambulances où les pauvres blessés recevaient les soins les plus empressés pour leur âme et pour leur corps. Pour ne parler que de Bordeaux, nos Pères de Talence avaient consacré à cette destination la plus grande de leurs salles, où une vingtaine de malades étaient soignés par nos sœurs de l'Espérance. On remarqua beaucoup la belle conduite de la Sainte-Famille qui avait converti en ambulances la plupart de ses maisons de Bordeaux, ses salles d'asile, ses écoles, et dont toutes les branches s'employaient au soin de nos blessés avec un dévouement qui excita l'admiration générale. Le souvenir en demeure gravé dans la reconnaissance de plusieurs centaines de soldats, dont le passage dans cette atmosphère toute saturée de la plus exquise charité leur

valut le retour de la santé, l'amour de la religion et des prêtres, et les plus salutaires impressions de foi. Tous ceux qui moururent donnèrent les assurances les plus consolantes sur leur éternité.

« On devine aisément que nous ne demeurâmes pas spectateurs passifs de cette grande manifestation de la charité catholique. Visiter les ambulances, s'asseoir au chevet de chaque malade, l'instruire et le consoler en lui parlant tour à tour du bon Dieu, de sa famille et de son pays, faire le catéchisme aux convalescents, et au besoin prendre part à leurs jeux, c'était un ministère trop plein de charmes et de bons résultats pour ne pas nous séduire. Nous y trouvâmes ce précieux emploi des loisirs que nous faisait notre espèce d'exil, en même temps qu'une puissante diversion aux graves ennuis qui nous venaient d'ailleurs. »

Tels étaient les services que rendaient à la France ces religieux et ces religieuses qu'un gouvernement haineux et sectaire a chassés depuis lors de leurs maisons et de leurs écoles !

Mais poursuivons.

« Le 12 novembre, à minuit, on sonne à notre porte. Ce sont deux fugitifs qui nous arrivent d'Autun, le P. Tatin et le F. Ducot. Ils nous apprennent que les troupes de Garibaldi sont entrées à Autun le 8, qu'elles ont envahi toutes les communautés, par conséquent le Sacré-Cœur, et que le P. Rambert, brutalement sommé de licencier son personnel, s'était vu forcé de s'exécuter et de céder la place aux garibaldiens. Tous les scolastiques sont partis. Le P. Rambert et le P. Viviers sont restés, avec quelques frères convers, pour veiller de leur mieux sur la maison et attendre les événements.

« On comprend l'impression profonde que fit sur nous cette affreuse nouvelle. Notre Père général, qui avait voulu savoir immédiatement qui arrivait à pareille heure, n'en dormit pas le reste de la nuit.

« De cruelles incertitudes résultèrent pour nous du récit du

P. Tatin. Evidemment le départ avait dû être très précipité; car en ouvrant un paquet des deux voyageurs, nous n'y trouvâmes que du linge de cuisine, ce qui prouvait l'extrême hâte qui avait présidé à la dispersion des frères et au sauvetage des objets de lingerie. Avait-on mis en lieu sûr les vases sacrés, les ornements, le cœur de notre vénéré fondateur ? Avait-on pu sauvegarder la bibliothèque ? C'est ce que le P. Tatin ne pouvait pas nous dire. Mais il assurait que tout s'était fait par ordre de Garibaldi, et cela suffisait bien pour nous remplir d'inquiétude.

« Bientôt les lettres du P. Rambert vinrent nous révéler toute la vérité. Les objets dont je viens de parler avaient été préservés, ainsi qu'une partie de la lingerie; mais notre belle maison du Sacré-Cœur, devenue une immonde caserne, était odieusement pillée de la cave au grenier, et devenue comme une proie sur laquelle s'acharnaient les misérables qui la souillaient de leur présence et de leurs blasphèmes, et qui étaient aussi indignes que leur abominable chef de marcher sous le drapeau de la France. Aussi bien, et ils avaient le cynisme de s'en vanter, faisaient-ils moins la guerre aux Prussiens qu'aux prêtres, ce qui était moins dangereux et plus ***républicain***. Il faut lire l'émouvant récit que le P. Rambert a tracé de cette affreuse aventure, pour comprendre la mesure de haine que nourrit contre l'Eglise la secte révolutionnaire, si bien définie par l'illustre Lamoricière : un nouvel islamisme marchant à la destruction de la société chrétienne.

« Mais que devenaient nos frères scolastiques, après leur dispersion forcée, opérée hâtivement dans l'après-midi du vendredi, 11 novembre ? Conformément aux instructions de leur Supérieur, ils étaient partis chacun dans la direction de sa famille. Cinq d'entre eux, gagnant la Lorraine par la Suisse et l'Allemagne, recevaient à Genève la plus touchante hospitalité de M. Callot, vicaire général de Mgr Mermillod, et à Strasbourg, de MM. les directeurs du Grand-Séminaire. A

Nancy, le P. Martignat leur faisait le plus paternel accueil, et après une visite à leurs familles, ils venaient reprendre leurs études et la pratique de leurs saints exercices sous la direction de ce bon Père.

« Les autres allèrent vers tous les points de l'horizon, le Dauphiné, la Provence, la Corse, la Rivière de Gênes, le Piémont, l'Ardèche, la Lozère, l'Anjou, la Bretagne, etc. Dès le commencement de la guerre, nos frères irlandais avaient été envoyés dans la province britannique. Nous fûmes d'abord en grand souci de savoir si tous étaient arrivés sans accident à destination. Les voyages alors étaient si féconds en malheurs et en retards, par suite du mouvement des troupes et de la désorganisation de tous les services ! Bientôt cependant leurs lettres nous rassurèrent sur ce point. Par la protection de Dieu, ils avaient tous rejoint leurs pays sans trop de difficulté. Notre seconde crainte à leur sujet était qu'ils ne fussent enrôlés de force sous les drapeaux, du moins ceux qui n'étaient pas dans les ordres sacrés. « Tout le monde à l'armée ! » c'était le cri général alors, autorisé par les tendances bien connues d'un gouvernement gambettiste, et rendu plus pressant contre les jeunes clercs depuis que quelques évêques, par un patriotisme mal entendu, s'étaient spontanément démunis des immunités que la loi leur accorde pour leurs grands-séminaires. Dieu permit toutefois que ces menaces demeurassent pour nous sans effet et que nos jeunes gens ne fussent pas trop inquiétés.

« Nous nous mîmes en relation épistolaire avec eux, afin de les fortifier dans cette grande épreuve, et aussitôt que cela put se faire nous leur donnâmes rendez-vous à Notre-Dame de l'Osier. Notre très révérend Père général m'envoya dans cette maison au commencement de janvier 1871 pour y recevoir ces chers scolastiques, et organissr les études sous la direction du P. Berne, maître des novices, aidé par les PP. Tatin, Lerond et Magnin, qui venaient d'arriver dans ce but.

« Je traversai tout le midi de la France, par un froid extrêmement rigoureux, non sans courir le péril d'être arrêté en route par l'abondance des neiges, principalement entre Avignon et Valence. Sur toute la ligne, dans toutes les gares, il y avait encombrement d'hommes et de matériel. Mais quelle absence d'ordre et de prévoyance on retrouvait partout, et comme on s'expliquait bien nos surprises et nos désastres dans cette funeste guerre !

« Après avoir rempli ma mission à Notre-Dame de l'Osier, je me rendis à Lyon avec le projet de pousser jusqu'à Autun, où ma visite eût été si agréable à nos Pères, au P. Rambert surtout, qui, dans ces jours-là précisément, voyait sa maison changer son rôle de caserne contre celui d'ambulance, ambulance de varioleux et de galeux ! Il me fut malheureusement impossible d'exécuter ce dessein, à cause de l'état très grave où se trouvait la Bourgogne, par la présence de l'armée garibaldienne et par la mauvaise tournure de la campagne de Bourbaki. On me fit comprendre que ce voyage serait une véritable imprudence et je dus y renoncer.

« C'était le temps où la préoccupation générale se portait vers Belfort. En entrant dans la gare de Lyon, j'eus sous les yeux le spectacle navrant d'un convoi de malades et de blessés qui venait d'arriver de l'armée de l'Est. Ces malheureux, hâves et livides, étaient étendus dans la gare, attendant qu'on les transportât aux ambulances. Ils portaient la trace de privations et de souffrances inouïes. Oh ! que le fléau de la guerre m'apparut lugubre en ce moment, et que je compris bien la prière de l'Eglise : *A peste, fame et bello, libera nos, Domine !*

« Je revins à Bordeaux par le Midi.

« A toutes nos tristesses venaient s'ajouter de vives inquiétudes sur le sort de nos missions lointaines. La France, épuisée par tant de désastres, pourrait-elle leur continuer son patronage ? et n'était-il pas à craindre que l'œuvre de la Propagation de la foi ne vît tarir la source de ses allocations ?

Notre confiance en Dieu demeurait entière ; mais pouvions-nous ne pas nous ressentir des noires couleurs du temps ?

« C'est sous le poids de ces sollicitudes que nous vîmes se dérouler les malheurs de la patrie : la funeste bataille du Mans et la marche de l'ennemi sur la Bretagne, la moitié de la France envahie, l'armée de l'Est forcée de passer en Suisse, Paris à bout de ressources et à la veille de capituler, et, ce qui était pire, le vent de la révolution soufflant avec fureur sur la France, et y attisant le feu des passions les plus destructives.

« Avec quelle joie nous reçûmes, le 16 janvier, la visite du R. P. Rey ! Il venait nous voir en compagnie de l'abbé d'Outremont, qui avait à traiter avec le gouvernement la délicate question de sa nomination à l'évêché d'Agen. La présence de ce Père, toujours si cordialement bon et si aimable, nous fit à tous le plus grand bien. Nous le gardâmes le plus longtemps possible ; il avait grand besoin de repos ; mais l'occupation de Tours par les Prussiens l'obligea trop vite de regagner son poste.

« Le P. Aubert nous écrivait régulièrement par la voie des ballons. Ses lettres, en nous rassurant sur nos chers assiégés, nous étaient sans doute une grande consolation, mais chacune témoignait de l'accroissement de la misère dans Paris et faisait pressentir un dénouement prochain. Le Père Aubert nous disait sans cesse que l'absence de toute nouvelle de la congrégation était la plus sensible privation de nos Pères. A plusieurs reprises, notre Père général tenta de communiquer avec eux en usant des divers systèmes préconisés par des entreprises particulières ou par le gouvernement, mais ces dépêches ne furent remises qu'à la fin de la guerre.

« On sait que Paris capitula le 28 janvier. Les élections se firent quelques jours après, et la Chambre, en très grande partie composée de conservateurs résolus et de bons catholiques, se réunit à Bordeaux le 12 février. Jamais assemblée

parlementaire n'avait eu à traiter tant et de si graves questions, ni tant de périls à conjurer. La France était encore plus malade du poison révolutionnaire que des coups de l'étranger. On le vit clairement, dès les premières séances, à l'attitude provocatrice des députés *rouges*, principalement ceux de Paris, et aux applaudissements séditieux des foules qui leur faisaient cortège. Les députés de province furent dès lors flagellés de l'épithète railleuse de *ruraux* par les beaux esprits du parti socialiste parisien, qui se décernaient ainsi le monopole de la distinction et de la capacité.

« Chose triste à dire, la formidable épreuve que Paris venait de traverser n'avait servi qu'à irriter les convoitises communistes et la turbulente ambition de ses masses faubouriennes. Ces tendances déplorables venaient de se révéler avec un éclat sinistre par l'envoi à la Chambre d'une représentation aux trois quarts écarlate. En possession d'un immense armement, Paris croyait le moment venu de faire la loi à la France et de la plier sous le niveau des sanglantes théories de 93. Le 4 septembre avait eu pour première conséquence la révolution avortée du 31 octobre; il allait nous donner pour second fruit la révolution du 18 mars et la Commune.

« C'était la conviction générale qu'il y avait là une mine chargée, prête à faire explosion à la moindre étincelle. La police venait de saisir à Paris dix mille bombes Orsini et quantité d'autres engins destructeurs. L'anniversaire du 24 février 1848 donnait lieu, sur la place de la Bastille, à des manifestations dignes de 93. Les discours les plus incendiaires sortaient de la bouche des énergumènes de la rue, et la populace y applaudissait avec frénésie. Le drapeau rouge était arboré sur la colonne de Juillet. Un pouvoir occulte, se nommant *Comité central de la garde nationale*, émergeait de ce chaos, donnait déjà des ordres publics et s'arrogeait la direction de la capitale. Sous son inspiration, les gardes nationaux de Belleville pillaient partout les magasins de poudre

et de cartouches, et conduisaient sur les hauteurs de Montmartre et de Belleville non seulement les bouches à feu payées par les souscriptions publiques, mais encore celles appartenant à l'Etat. Ce sont ces canons qu'il s'agissait d'enlever à l'émeute. Le ***peuple*** les réclamait comme sa propriété, le gouvernement ne voulait à aucun prix les lui laisser. C'était un ***casus belli*** plein d'universelles appréhensions et qu'aggravait encore la détermination, très justement prise par la Chambre, de s'établir à Versailles.

« En présence de cette situation si sombre, nous nous demandions souvent s'il était prudent pour nous de rentrer à Paris. Au commencement de mars cependant, voyant le gouvernement et l'Assemblée se transporter à Versailles, et la crise redoutée pouvant sans doute éclater d'un jour à l'autre, mais pouvant aussi rester en suspens plusieurs semaines ou même être prévenue par l'énergie de l'autorité, nous nous déterminâmes à quitter Bordeaux. Le R. P. Sardou partit le premier. Je le suivis de près, et le 13 mars j'arrivai à Paris, après avoir aperçu sur ma route les ravages de la guerre et nos ennemis établis en maîtres dans toutes les gares. Notre T. R. Père général devait partir le 14, s'arrêter quelques jours à Tours et arriver à Paris vers la fin de la semaine, pour la fête de saint Joseph.

« Je ne parle pas de l'aspect que m'offrit Paris, six semaines après le siège, avec ses remparts encore armés, sa banlieue dévastée et sa campagne toute labourée des tranchées de l'attaque et de la défense, avec ces flots de voyageurs encombrant tous les trains de retour, aves ses boulevards couverts de baraquements élevés pour les besoins de la défense, et ses gardes nationaux occupant la plupart des portes et posant en vainqueurs.

« Il est temps d'en venir au récit de la Commune (1). »

(1) *Missions 1872,* page 533 et suiv.

# CHAPITRE XV

LA COMMUNE. — DÉBUTS DE CETTE TERRIBLE INSURRECTION DU 18 MARS AU 1er AVRIL.

— 1871 —

« Le samedi 18 mars au matin, en sortant de l'oraison, nous aperçûmes des sentinelles de l'armée postées à toutes les issues de la place de Clichy. Le passage par cette place était interdit. Bientôt nous apprîmes que l'armée tentait de désarmer la garde nationale, en s'emparant des nombreux canons réunis sur les hauteurs de Montmartre et de Belleville. Nous étions donc dans le voisinage immédiat du principal théâtre de l'action. D'heure en heure, le tumulte et l'agitation croissaient. Des bruits sinistres entraient en circulation. On parlait d'un grave échec subi par la troupe, du triomphe de l'émeute, de généraux assassinés, d'une révolution imminente.

« Vers dix heures, nous sortîmes, le P. Aubert et moi, pour aller à la découverte. En arrivant sur la place de Clichy, nous voyons apparaître plusieurs escadrons de gendarmes revenant de la mêlée. Les chevaux tout fumants, les hommes graves et

silencieux. Des sifflets, des huées s'élèvent de la foule contre cette belle troupe, des pierres sont lancées. Les gendarmes se maintiennent impassibles, le sabre en main. A ce spectacle, nous comprenons que des événements graves viennent de se passer, que la partie est perdue et que nous tombons en révolution.

« Nous avançons dans la direction de la place Pigalle, où venait d'avoir lieu une mêlée sanglante. Une femme, en nous apercevant, s'écrie : « Quoi ! des prêtres dans la rue par ce temps-ci ! » Nous n'avions pas cru jusque-là commettre d'imprudence; devant cet avertissement, nous rebroussons chemin. En repassant sur la place de Clichy, nous voyons la foule, considérablement grossie et de plus en plus surexcitée, se livrer à des manifestations hostiles contre le corps de gendarmerie qui s'était rangé en bataille sur le boulevard et se tenait immobile, attendant un ordre de retraite. Sous nos yeux, un bourgeois lève sa canne sur le général qui commandait. Les gendarmes ne bougent pas.

« Nous voyons passer de nombreux soldats de la ligne, par petits groupes ou par hommes isolés, tenant leur fusil par le canon, la crosse sur l'épaule. Ces malheureux paraissent avoir conscience de la honte dont ils viennent de se couvrir, et des désastres que leur lâcheté va déchaîner sur le pays. Ils pressent le pas, comme impatients de se dérober aux infâmes acclamations qui s'élèvent sur leur passage; car ils sont acclamés par des individus à mine sinistre, véritables loups de révolution, toujours prêts pour ces scènes de désordre et de renversement, pour applaudir toutes les trahisons et commettre tous les crimes.

« Nous rentrâmes à la maison, l'âme assiégée des plus noires perspectives. Bientôt les nouvelles nous arrivèrent de toutes parts; le gouvernement légal était battu, l'émeute triomphait, il fallait s'attendre pour le lendemain à l'avènement officiel d'une *Commune* révolutionnaire.

« Au souci que cette redoutable situation devait nous donner, vint s'ajouter le cruel ennui de savoir, à ce moment même, notre Très-Révérend Père général en route pour Paris, ou prêt à partir pour arriver le soir, et de ne pouvoir ni empêcher ce départ, ni l'arrêter en chemin. Le télégraphe, détruit par les Prussiens, n'était pas encore rétabli. Parti de Bordeaux avec le P. Anger vers le milieu de la semaine, notre Père général s'était arrêté à Tours et nous avait annoncé de là son arrivée pour le samedi soir, veille de la Saint-Joseph. Nous ne cessâmes, toute la journée, de nous communiquer la tristesse que nous éprouvions à le voir tomber dans Paris en de pareilles conjonctures, sans même se douter de ce qui s'y passait.

« Le F. Collin se rendit à la gare dès cinq heures de l'après-midi. Il attendit là jusqu'à près de onze heures et demie. A ce moment, on vint prévenir les personnes qui étaient dans la gare que la prudence leur commandait de rentrer chez elles sans retard. De nombreuses barricades s'élevaient partout dans Paris ; bientôt la circulation ne serait plus possible sans péril. D'un autre côté, le cocher que le Frère avait retenu déclarait ne pouvoir plus attendre et exprimait très fort la crainte que sa voiture ne fût prise pour servir aux barricades. Force fut donc au F. Collin de revenir à la maison dans cette voiture. Il eut plus d'une alerte pendant ce trajet périlleux, mais enfin il put arriver sain et sauf vers une heure après-minuit.

« Une grande animation régnait au haut de notre rue de Saint-Pétersbourg. On construisait une barricade avec les pavés ; des gardes nationaux en uniforme, des hommes en blouse, des gamins, des femmes, s'y employaient avec ardeur, au milieu d'une foule de désœuvrés venus là pour regarder et apprendre des nouvelles. Parmi ces derniers se trouvait notre bon Frère Roussenq, qui, devant attendre nos voyageurs pour leur donner à manger, et trouvant sans doute

l'attente un peu longue, s'était rendu en costume de cuisine dans le voisinage des barricadiers pour charmer le temps et se tenir éveillé. C'est là que le F. Collin alla le prendre.

« Mais que devenaient donc nos voyageurs ? Le F. Collin n'était pas parti depuis plus d'un quart d'heure, lorsque le train qui le portait entra en gare. Il était près de minuit. Ce train avait stationné longtemps aux fortifications pour subir la visite très minutieuse des gardes nationaux. Le général Chanzy venait d'être arrêté une demi-heure auparavant, en arrivant de Bordeaux; cette arrestation faisait grand bruit et stimulait fortement le zèle inquisitorial des communeux préposés à la surveillance de cette porte de Paris. Nos chers voyageurs ne furent cependant pas inquiétés ; on fut même poli avec eux. Durant l'arrêt du train, ils purent apprendre les événements de la journée et se faire une idée du régime sous lequel Paris venait de tomber. Pas un mot jusque-là ne leur en était venu à l'oreille. La prudence leur eût commandé de repartir sur l'heure, s'ils l'avaient pu ; mais ils ne le pouvaient pas et force leur était de chercher un gîte.

« Là était la difficulté; plus une seule voiture dans la gare. Ils durent faire le trajet à pied. Un jeune portefaix, de mine avenante, s'offrit à porter leurs sacs de voyage, ce qui fut accepté avec empressement. C'est dans cet équipage que notre Très Révérend Père général alla frapper, vers une heure du matin, à la porte des Sœurs de l'Espérance, rue des Saussaies, près l'Elysée, ne croyant pas prudent de s'aventurer dans notre quartier, qu'on venait de lui signaler comme le foyer principal de l'émeute.

« Le lendemain, dimanche, fête de saint Joseph, quand le F. Collin nous eut rendu compte de sa course inutile de la nuit, nous en conclûmes que notre Père général n'avait pas quitté Tours et nous en ressentîmes une douce impression de joie. Malgré la fête de saint Joseph, malgré le très vif désir qu'éprouvaient nos Pères et Frères de Paris de revoir ce bien-

aimé père après plus de sept mois de séparation, — et quels mois ! et quelle séparation ! — nous avions, la veille, ardemment souhaité qu'il restât au loin, à l'abri d'une catastrophe que nous pouvions croire imminente. En ce moment nous rendions grâces à Dieu et à saint Joseph de nous avoir exaucés. Nous bénissions nos bons anges d'avoir suppléé le télégraphe ; nous nous félicitions de l'absence d'un père, comme en temps ordinaire nous nous félicitions de son heureux retour au sein de la famille.

« C'est sous l'empire de ces pensées que j'écrivais, vers dix heures, à notre Père général pour le féliciter de n'être pas venu, lui souhaitant bonne fête et lui rendant compte de la situation. Tout à coup la porte de ma cellule s'ouvre, et que vois-je ? ce bon père lui-même, tout rayonnant et riant de ma stupéfaction. Je ne pouvais en croire mes yeux, et j'avoue que ma première impression ne fut pas une impression de joie. Il faut être cependant prêt aux joies que le bon Dieu nous choisit. Nous n'aurions pas choisi celle-là en ce moment ; mais la Providence nous la donnait, nous prîmes le parti d'en jouir comme en temps de paix. Notre bien-aimé père reçut nos vœux de fête ; il nous raconta son odyssée de la veille et de la nuit ; la surprise et l'effroi de l'arrivée à la gare ; la traversée de Paris à pied, au bruit lointain des barricades qui s'élevaient, et avec le péril de se voir forcé à y travailler ; le « Qui vive ? On ne passe pas ! » qui les avait accueillis au pont de l'Hôtel de Ville et obligés de traverser la Seine un peu plus loin ; la terreur des Sœurs de l'Espérance en entendant à pareille heure, sous ce temps de révolution, les coups redoublés de leur sonnette ; leur joie pleine d'attendrissement quand elles avaient su qui leur demandait l'hospitalité... Ai-je besoin d'ajouter que le caractère extraordinaire de cette aventure excitait en nous l'intérêt le plus émouvant et marquait cette journée d'un souvenir impérissable ?

« Ensuite eut lieu le dîner de fête. Nous nous livrions de

tout cœur aux expansions de la vie de famille. Il y avait si longtemps qu'on ne s'était vu, qu'on n'avait mangé ensemble! ou avait si souvent couru le péril de ne plus se revoir! Nous étions disposés à voir comme un prodige de la bonté divine dans notre réunion et, par suite, à en goûter doublement le bienfait.

« Hélas! le clairon de l'émeute et le voisinage des barricades nous avertissaient du caractère éphémère de notre joie. A peine réunis, il allait falloir de nouveau nous séparer. A une heure et demie, on vient m'apporter la nouvelle de la proclamation de la Commune à l'Hôtel de Ville. Sur-le-champ, nous arrêtons le départ immédiat pour Versailles de notre Très Révérend Père général et du P. Anger, son secrétaire particulier, du R. P. Martinet, secrétaire général de l'institut, et du R. P. Sardou, procureur général. En quelques instants, les préparatifs sont faits, et à trois heures et demie nos quatre voyageurs prennent le chemin de fer de Versailles, au milieu d'une masse de Parisiens et d'étrangers fuyant la révolution.

« Le moment était venu de nous pourvoir d'habits séculiers; tout annonçait que nous ne tarderions pas à en avoir besoin. Les choses en effet prenaient une fort mauvaise tournure. A cent pas de nous, la place de Clichy se transformait en forteresse hérissée de barricades et de canons; des boîtes à mitraille étaient rangées autour de la statue de Moncey, qui s'élève au milieu. De gros groupes de gardes nationaux, ou ***fédérés***, y stationnaient jour et nuit. C'était un véritable camp.

« Le Gouvernement s'était transporté à Versailles avec l'Assemblée nationale, les administrations et l'armée. L'émeute restait maîtresse de Paris et disposait des moyens de défense les plus formidables : deux mille canons, des munitions en abondance, la possession des forts de la rive gauche, à l'exception du Mont-Valérien, les forts de la rive droite restant occupés par les Allemands, deux à trois cent mille gardes

nationaux armés et organisés, et quelque peu formés aux périls de la guerre par leur défense contre les Prussiens. Jamais insurrection ne s'était vue si puissamment outillée. Se figure-t-on tous ces moyens réunis dans les mains de socialistes enragés, de forçats en rupture de ban, de bandits cosmopolites, accourus du monde entier comme à la curée, ligués tous ensemble pour livrer l'assaut à toutes les institutions divines et humaines ? Nous étions tombés sous la pire des tyrannies ; nous allions voir des abominations inouïes, des orgies et des attentats sans nom se produire sons le couvert et au nom de la liberté.

« Et ce qui rendait l'insurrection plus forte encore, c'était d'un côté le voisinage des Allemands qui, occupant tout le pourtour nord et est de la ville, la préservaient de toute attaque dans cette zone ; et d'autre part, l'extrême faiblesse des ressources dont le Gouvernement pouvait alors disposer, faiblesse si grande que c'en était fait de lui et de la France si, le lendemain du 18 mars, la Commune avait marché sur Versailles.

« Il ne manquait pas dans Paris d'hommes de cœur indignés et tout prêts à défendre l'ordre. Mais surpris, dispersés, sans commandement, sans cohésion, ne s'entendant pas bien entre eux, que pouvaient-ils contre le torrent révolutionnaire ? Il ne fallut que peu de jours au Comité central pour faire tomber tous ces semblants de résistance.

« Le mardi, 21, voulant voir la physionomie de la ville, je me rendis à l'Hôtel de Ville. Avant d'y arriver, je fis une jolie rencontre sur l'impériale d'un omnibus. Un bourgeois prit langue avec moi et en vint bientôt aux confidences. Se penchant vers mon oreille :

« — Voyez-vous, me dit-il, dans tout ça il y a la main de Bonaparte et la main du clergé. »

« Je me récriai sur cette dernière parole.

« — Passe pour les Bonaparte, à la rigueur on peut leur

prêter quelque intérêt dans ce qui se fait ; mais le clergé, comment croire qu'il puisse être complice d'une révolution qui tournera évidemment contre lui et dont il sera certainement la première victime ?

« — Oh ! mon cher monsieur, reprit mon bourgeois avec un clignement d'œil et un sourire qui voulait être fin, vous ne connaissez pas le clergé ; moi, je le connais, et, entre nous, je me moque d'un curé comme de l'an quarante. Moi, je vois clair là-dedans, je ne me méprends pas sur la politique de ces gens-là. D'abord, il est connu que le clergé met son nez partout. A quoi servent les quêtes qui se font dans les églises ou par les dames de charité ? elles servent à mettre les masses indigentes dans la main des curés, à les faire servir dans l'occasion à l'ambition et aux intrigues des curés. Comprenez-vous, monsieur ?

« — Pas très bien.

« — Eh bien ! tenez pour certain que cette révolution est payée par le clergé, qui veut par ce moyen rendre odieuse la république et ramener Henri V. »

« A cette terrifiante révélation, je fis l'étonné, et la discussion s'engageait quand l'omnibus arriva.

« Cette aventure révèle la hideuse et incurable sottise qu'une éducation voltairienne a déposée dans le fond de la société moderne, de la bourgeoisie surtout, et quinze jours après, je compris plus aisément combien cette sottise, hélas ! si générale, rend faciles et populaires et couvre d'indifférence, quand ce n'est pas de complicité, les attentats les moins dissimulés contre la liberté, contre l'honneur, contre la vie des prêtres.

« L'aspect de l'Hôtel de Ville et de ses abords n'était pas rassurant. Plus de cent pièces de canon étaient braquées sur la place, que protégeait en outre une enceinte de barricades. Des soldats de toutes armes dormaient au soleil comme des lézards. Le drapeau rouge flottait sur l'Hôtel de Ville. Une multitude de gardes nationaux, ivres pour la plupart, grouil-

laient là dans toutes les attitudes. La foule les abordait et discutait avec eux. De nombreux clubs se tenaient sur la place ; des hommes en guenilles et des « citoyens » portant l'uniforme faisaient l'éducation du public qui les entourait et les écoutait avec admiration. Des guides de Garibaldi, vêtus de rouge, la tête ornée d'une queue de cheval, caracolaient avec des airs importants, faisant le service d'estafettes. A chaque instant, des détachements arrivaient, clairons en tête, et allaient parader sous les fenêtres de l'Hôtel.

« Je me trouvais là au moment où défilait, sous la conduite de Lullier, le 135e bataillon, chargé d'aller réinstaller de force à la mairie de Saint-Sulpice le « citoyen » Tony-Moilin, qui venait d'en être chassé par les gardes nationaux du quartier. Je fus saisi d'horreur à la vue de ces figures patibulaires, sorties de toutes les tavernes et de tous les bagnes, la plupart sales et vieillies par l'habitude du vice, ne respirant que la haine et le blasphème, capables de tous les crimes contre Dieu et les hommes, et portant véritablement le signe de la bête. C'était comme une infernale apparition. Quel enfer, me disais-je, s'il me fallait subir, seulement huit jours, la société de cette canaille puante et corrompue, être en butte à ses instincts féroces et à ses outrages ! et dire que l'enfer c'est éternellement cela, et que tel y sera le sort des délicats de ce monde, éternellement liés à ces scélérats comme un homme vivant à un cadavre ! Oui, ce fut bien là comme une vue de l'enfer, et je compris « cette terre de malheur, dont parle Job, et où habitent une horreur éternelle et l'ombre de la mort (1) »

« Nous eûmes, le lendemain mercredi, une autre aventure d'un genre plus tragique. Depuis trois jours, les défenseurs de l'ordre et de la légalité se livraient à des manifestations pacifiques, parcourant les rues en groupes nombreux et sans armes, aux cris de : « Vive l'ordre ! Vive l'Assemblée nationale ! » Leur but était de grouper tous les éléments conser-

(1) Job, X. 22.

vateurs, de faire un puissant appel à l'opinion, et par là d'en imposer à la Commune et de la ramener au respect du gouvernement légal. Une manifestation plus importante était annoncée pour le mercredi 22, à une heure de l'après-midi. On devait se réunir sur la place du nouvel Opéra et se diriger par la rue de la Paix vers la place Vendôme, quartier général des insurgés, armée de barricades et de canons. Je m'y rendis, moins pour manifester que pour me renseigner par moi-même et étudier la situation. Mis en défiance par le voisinage de la place Vendôme et par l'extrême animation de la foule, je me couvris de la maison dite *Splendide Hôtel*, qui forme le coin de la rue de la Paix, et d'où j'observais tout sur la place de l'Opéra. L'amiral Saisset venait de paraître, tenant un grand drapeau tricolore ; plusieurs centaines de manifestants se rangeaient autour de lui et allaient s'avancer vers la place Vendôme, quand soudain, après quelques coups de feu isolés dont on ne paraissait pas beaucoup ému, une décharge épouvantable partie de cette place força tous ces honnêtes et pacifiques Parisiens à fuir pour se soustraire à la mort. Je suivis le torrent ; on se sauvait dans toutes les directions en criant : « Aux armes ! A l'assassin ! » et on laissait derrière, dans la rue de la Paix, plusieurs morts et blessés. L'indignation se répand partout à la nouvelle de ce crime. Des rassemblements nombreux se forment sur les boulevards, on cherche à s'entendre et à s'unir pour se défendre contre ces sauvages agressions. On parle et l'on s'agite beaucoup, mais ce ne sont que des paroles. Au fond, toutes ces bonnes volontés étaient paralysées par le défaut d'une intelligente et ferme direction, et la force brutale restait aux insurgés.

« Le P. Aubert, ayant à prendre des lunettes chez un opticien de la rue de la Paix, s'y rendait au même moment, en compagnie du P. Jolivet. Peu s'en fallut qu'ils ne se trouvassent dans la bagarre. La masse des fuyards leur fit rebrousser chemin. Nous nous retrouvâmes à la maison, et notre com-

mune impression fut que la révolution venait de faire un pas immense dans la voie du sang et des violences arbitraires. L'abîme déjà formé entre le Comité central et le Gouvernement venait de s'élargir prodigieusement. Les voiles étaient déchirés de part et d'autre, et l'insurrection allait marcher, visière levée, à l'accomplissement de ses desseins.

« Nous sentîmes qu'il fallait de plus en plus nous recommander à Dieu, car les grands périls ne pouvaient tarder à venir pour les prêtres et surtout pour notre maison, si connue dans le quartier Montmartre et qui se déployait comme une enseigne sous les yeux de la place de Clichy.

« D'ailleurs, les proscriptions commençaient déjà. Nous apprîmes, dans la soirée, l'arrestation de M. le premier président Bonjean. Le lendemain, de minutieuses perquisitions furent faites dans l'église de Montmartre, sous prétexte d'y chercher des armes. Garibaldi était acclamé général en chef de la garde nationale. Les visites domiciliaires et les réquisitions devenaient à l'ordre du jour. Les étrangers s'éloignaient de Paris.

« Malgré tant de noirs symptômes, nous ne changeâmes rien à notre train ordinaire. Nous gardions l'habit religieux, sauf pour certaines sorties en ville, en dehors de nos quartiers. Notre chapelle était fréquentée par un grand nombre de personnes pieuses se réfugiant dans la prière. De nombreux cierges brûlaient tout le long du jour devant nos autels. Les confessionnaux n'étaient pas moins fréquentés qu'à l'ordinaire et la table sainte l'était davantage.

« Nous vécûmes ainsi dans une tranquillité relative jusqu'à la Semaine Sainte, assistant à la désorganisation du parti de l'ordre et au progrès incessant du flot révolutionnaire.

« Le dimanche, 26 courant, eurent lieu les élections de la Commune. L'immense majorité des électeurs s'abstint. Les partisans du nouvel état de choses votèrent seuls et donnèrent à la bonne ville de Paris un conseil municipal de quatre-vingt-

dix membres, pris la plupart dans la classe ouvrière, tous parmi les démagogues de la plus belle eau. Tels étaient désormais nos maîtres. Nous allions bientôt expérimenter ce que pesait le pouvoir qu'ils s'étaient arrogé. Veut-on se faire une idée des mœurs et de la dignité de cet aréopage et de ses abords? Qu'on lise cet extrait de la déposition officielle d'un témoin qui s'est rendu peu suspect de malveillance pour la Commune :

« C'était, dit-il, un spectacle navrant que les salles de l'Hôtel de Ville, pleines de gardes nationaux ivres; quand on montait le grand escalier, il y avait dans la grande salle tout ce que l'orgie peut avoir de plus ignoble, des hommes et des femmes ivres... Au Comité central, ils n'étaient jamais plus de six ou sept en délibération ; il y en avait qui étaient ivres. Ceux-là étaient les plus assidus, parce qu'ils ne pouvaient plus s'en aller... Il y en avait un de moyenne taille, trapu, la barbe mal tenue, qui avait toujours son chassepot sur l'épaule gauche. Quand il parlait, à chaque phrase il prenait son chassepot, vous tenait en joue, et quand la phrase était finie, il remettait son chassepot sur l'épaule (1). »

« Voilà le gouvernement sous lequel était tombée la capitale de la France.

« Cependant les élections ont achevé de marquer la couleur et les vraies tendances de la révolution. Le drapeau rouge flotte sur tous les édifices publics. La plupart des portes de Paris sont fermées. Le *Père Duchêne* demande la politique du soupçon et l'établissement d'un « Comité de salut public ». Des commissions sont instituées pour recevoir les dénonciations contre les habitants suspects de complicité avec le gouvernement de Versailles. Le calendrier de 93 remplace le calendrier grégorien. Cent soixante mille Parisiens sont déjà partis. Un tas de journaux abominables naissent du nouveau régime comme les champignons vénéneux naissent d'un

(1) Déposition du général Cremer devant la commission d'enquête.

fumier ; on ne peut rien imaginer de plus impie et de plus malsain, de plus impudent et de plus féroce que ces feuilles issues du nouvel ordre de choses et se donnant la mission, au nom de la liberté, de pousser à la haine, au pillage et à la mort de tous les citoyens honnêtes et paisibles.

« Nous allions assez souvent à Versailles rendre visite à nos chers réfugiés. Ils étaient installés dans un quartier de la spacieuse maison de nos Sœurs de l'Espérance. Ils avaient sous leurs fenêtres le spectacle incessant des différents corps de l'armée circulant entre la ville et le camp de Satory ; c'était une distraction pour eux. Comme nous, ils attendaient avec impatience la fin de ce singulier régime. Hélas ! pourtant, ces débuts étaient bien inoffensifs, en comparaison de ce qui allait suivre.

« Le 31 mars, le service de la poste entre Paris et la France fut suspendu, les communications avec Versailles interdites. C'était une cruelle extrémité renouvelée du premier siège, avec cette différence que, durant le siège prussien, on suivait une voie régulière et honorable, à la suite de chefs dignes et vaillants, et l'on avait la ressource des ballons. Tout cela allait nous manquer. Paris allait devenir pour les honnêtes gens, et surtout pour les prêtres, une ville prise gardée par d'impitoyables geôliers. Ce même jour, 31 mars, des gardes nationaux scièrent les deux bras de la croix qui surmontait le fronton de Sainte-Geneviève et y attachèrent un drapeau rouge aux cris de Vive la Commune ! La croix s'en allait, et le drapeau rouge la remplaçait ; quel sinistre présage !

« Le mois d'avril s'annonce par de grands mouvements de troupes. De nombreux bataillons, en tenue de campagne, vont occuper les avant-postes dans la direction de Versailles. Quelque chose se prépare. »

---

# CHAPITRE XVI

## LA SEMAINE-SAINTE SOUS LA COMMUNE

— 1871 —

« Le 2 avril, dimanche des Rameaux, Paris se réveille au bruit du canon. Un combat est engagé à Courbevoie entre la Commune et l'armée de Versailles. C'est le premier acte d'un long drame qui ne se dénouera que dans des torrents de sang. A la nouvelle de ce combat, une vive émotion se répand dans la capitale. La Commune ne garde plus de mesure, elle couvre les murs des proclamations et des décrets les plus menaçants.

« Proclamation à la garde nationale où on lit : « Les conspirateurs royalistes ont ***attaqué***... ne pouvant plus compter sur l'armée française, ils ont ***attaqué*** avec les zouaves pontificaux et la police impériale... Ce matin, les chouans de Charette, les Vendéens de Cathelineau, les Bretons de Trochu, flanqués des gendarmes de Valentin, ont couvert de mitraille et d'obus le village inoffensif de Neuilly et engagé la guerre civile avec nos gardes nationaux. »

« On voi toù vise la Commune et qui elle désigne à la haine

et à la vengeance des siens. Il va sans dire que pas un zouave pontifical n'avait pris part au combat, ni même ne parut dans toute cette guerre. Mais la Commune savait ce qu'elle disait, et le clergé allait payer pour les zouaves et les chouans.

« Un décret de ce même jour : « Considérant que le clergé a été le complice des crimes de la monarchie contre la liberté, déclare l'Eglise séparée de l'Etat, supprime le budget des cultes, confisque les biens des congrégations religieuses, ordonne qu'une enquête sera faite immédiatement sur ces biens, pour en constater la nature et les mettre à la disposition de la nation. »

« D'un autre côté, les journaux de la Commune soufflaient à qui mieux mieux le feu des plus sanglantes passions et poussaient la garde nationale sur Versailles, en l'assurant que l'armée fraterniserait avec elle, et qu'elle y trouverait « plus de poignées de mains que de coups de fusil, plus de frères que de soldats ! »

« Henri Rochefort écrivait dans le ***Mot d'ordre*** cet aimable petit article : « Le compère Thiers, le complice de toutes les turpitudes monarchiques qui s'élaborent depuis quarante ans, rêvait de devenir assassin sur ses vieux jours. La République vient de lui en fournir l'occasion. Il est bien entendu que depuis le premier coup de canon tiré contre Paris, ce scélérat est hors la loi. »

« On lisait dans ***l'Affranchi***, sous la signature de Paschal Grousset, ministre des affaires étrangères pour la Commune : « Les papalins et autres nourrissons des prêtres ont été les premiers à l'attaque de Paris. Que Paris en finisse tout d'un coup avec ce passé impitoyable qui se dresse à chaque pas, menaçant et railleur, en face de l'avenir. Qu'il écrase à jamais cette réaction avide. Qu'il ne recule devant rien pour assurer sa victoire. »

« Le *Père Duchêne*, la plus influente des feuilles communardes, malgré son style de mauvais lieu, ou plutôt à cause

de cela, disait à son tour : « Allez à Versailles... Chassez-moi toute cette canaille... si jamais ils étaient encore là. Démolissez-moi toute cette... boutique ! Plantez le drapeau rouge à la porte de cette assemblée de calotins, et le premier qui montre le nez, tirez-lui un coup de fusil ! Car il n'y en a pas un seul de bon. » Je supprime les expressions grossières propres au dictionnaire du ***Père Duchêne***.

« Voilà où en étaient les esprits et à quelles inspirations ils obéissaient en se précipitant tête baissée dans cet affreux conflit. Haine de la monarchie et du clergé, se prétendre attaqué et dans le cas de légitime défense, emploi effronté des plus monstrueux mensonges : tels étaient les ressorts mis en jeu pour passionner la guerre et la rendre implacable, et pour se permettre à l'intérieur les plus odieux attentats contre la liberté, les biens et la vie des honnêtes gens, mais principalement contre les prêtres et les communautés.

« L'impiété la plus cynique marquait tous les actes de la Commune et en était la forme obligée. Dans cette journée du 2 avril, l'aumônier de la Conciergerie est demandé par un prisonnier. Mais, pour visiter les prisonniers, il faut une autorisation du Comité. Le prêtre ayant réclamé cette autorisation, un permis lui est délivré en ces termes : « Laissez passer le citoyen X., qui se dit serviteur d'un nommé Dieu. »

« Tout se prépare pour une action générale demain. Le plan de la Commune est de marcher sur Versailles. Nous vîmes défiler dans notre quartier, le dimanche soir, les nombreux bataillons de Montmartre se rendant aux portes du sud en chantant, criant, vociférant des menaces contre Versailles. Ces fiévreuses démonstrations ne nous faisaient pas grand'-peur pour nos soldats fidèles ; les troupes qui crient le plus ne sont pas les plus redoutables. Mais nous sentions déjà que, repoussés par Versailles, ces hommes s'en prendraient à nous et nous feraient payer cher leur défaite.

« Ainsi commençait la Semaine-Sainte.

« Le Lundi-Saint, 3 avril, je devais me rendre à Versailles par le chemin de fer de la rive gauche, celui de la rive droite n'allant plus depuis l'avant-veille. Je pensais que cette voie était encore praticable, et je ne savais pas bien l'état de panique où était Paris. Après la messe, je sortis en soutane et je parvins à la gare de Montparnasse, non sans avoir soulevé sur mon passage bien des clameurs insultantes et des menaces de la part des gardes nationaux. Les rues étaient désertes. Je compris alors l'imprudence de ma sortie et à quoi m'exposait mon habit ecclésiastique. Mais, étant à la gare, je pris un billet avec un certain nombre de voyageurs et je me glissai dans un wagon.

« L'intérieur de la gare était rempli de gardes nationaux; de mon coin je pouvais les entendre se livrer aux plus gros excès de langage contre les prêtres. Les prêtres étaient cause de tout le mal, ils conspiraient pour la monarchie; ils avaient tout fait pour corrompre le peuple; tous leurs cœurs étaient pour Versailles et contre les communeux; il fallait les arrêter tous et les mettre aux avant-postes, sous les feux des deux partis. Tout cela se débitait avec un ton convaincu qui faisait frémir. Les excitations de la veille portaient leurs fruits. Je me tenais blotti de mon mieux, me dérobant aux regards de ces aimables patriotes et sentant bien que le moindre incident pouvait attirer sur ma personne les effets de leur aveugle fureur, ou tout au moins un éclat d'insultes qui m'eût été désagréable. Pauvres malheureux! je les plaignais de tout mon cœur, ne voyant en eux que des instruments et des dupes, destinés à être bientôt des victimes.

« Le train partit à huit heures; parvenu à la hauteur du fort de Vanves, il s'arrêta. A cent pas en avant, des bataillons fédérés traversaient la voie pour se rendre à leurs postes de combat; plus loin, vers Meudon et Issy, une fusillade nourrie retentissait, entremêlée de coups de canon. La bataille était engagée, enveloppant tout le pays que nous devions traverser.

Au bout d'un quart d'heure d'arrêt, le train rebrousse chemin et rentre en gare. Je traversai de nouveau Paris, et Dieu permit que je regagnasse la maison sans accident. Mais je me promis bien de ne pas recommencer.

« Dans l'après-midi, nous allâmes, en laïques, nous joindre à la foule des curieux qui, sur la place de l'arc de triomphe de l'Etoile, tâchaient de suivre les progrès de la bataille et de recueillir les nouvelles. Nous vîmes passer de nombreuses estafettes; toutes nous jetaient en courant les plus rassurants messages : on marchait sur Versailles; Bergeret lui-même faisait sa jonction avec Flourens; le succès était certain, et Vive la Commune !...

« Des bataillons se rendant au combat faisaient halte sur la place pour recueillir des ovations et parader devant le public. Les officiers, fort jeunes pour la plupart, attiraient beaucoup les regards par leur costume ridiculement chamarré et par leur pose encore plus ridicule de fier-à-bras. Mais le succès le plus complet était aux cantinières, toujours fort nombreuses dans les troupes de la Commune. Tout de rouge habillées, ces drôlesses se donnaient des airs provocateurs et impudents qui désignaient assez leur infâme provenance.

« Pendant que nous étions là, un piquet de gardes nationaux amena de Neuilly un homme qu'on avait pris pour un sergent de ville déguisé. La foule, sans cesse grossissante, l'entourait furieuse et demandait sa mort. Cent voix criaient à la fois : « A mort le roussin ! C'est un mouchard de Piétri ! A l'eau ! à l'eau ! » On l'entraîne du côté de la Seine pour l'y précipiter. Heureusement, quelques hommes sensés et énergiques parvinrent à arracher ce malheureux aux mains de ces forcenés.

« Nous avions suivi de loin ce torrent malfaisant, et nous étions parvenus au point de la rue de Rivoli qui regarde la colonne Vendôme. A ce moment nous vîmes apparaître, au milieu d'une escouade de fédérés, un homme de l'armée, d'un

âge assez avancé, qu'on prenait pour un gendarme, bien qu'il portât l'uniforme de la ligne. Je fus frappé de sa noble et digne attitude. Il portait haut la tête, promenant autour de lui son regard tranquille et ne laissant voir sur son visage qu'un sourire de dédain pour la populace qui s'ameutait et menaçait de l'écharper. On ne s'en tint pas aux menaces ; avant que le prisonnier parvînt à la place Vendôme, on se rue sur lui comme une meute sur un gibier, et ce ne fut qu'à grand'peine que les gardes nationaux parvinrent à le tirer de cette tourbe sanguinaire en le faisant entrer dans l'hôtel de l'état-major.

« Cet horrible spectacle nous souleva le cœur d'indignation et de dégoût. C'était une scène de 93. Nous venions de voir à l'œuvre ces populaces empoisonnées de haine et d'impiété. — Si elles traitent ainsi, nous disions-nous, de pauvres soldats victimes du sort de la guerre, comment traiteront-elles les prêtres que leurs loges et leurs journaux ne cessent de dénoncer comme leurs pires ennemis, comme la principale plaie de la société ? Nous rentrâmes à la maison, persuadés que nous touchions à une crise de persécution ouverte.

« Cependant la journée se terminait par la déroute des communeux sur toute la ligne. L'armée avait été admirable de dévouement et d'entrain. Contrairement aux espérances de la Commune, pas un soldat n'avait fait défection. On pouvait se réjouir à Versailles ; mais nous, dans Paris, nous allions payer la défaite.

« Mardi-Saint, 4 avril, journée lugubre et qui marque le commencement de la persécution. Mgr Darboy, archevêque de Paris, est arrêté dans son palais avec Mlle Darboy, sa sœur, M. Lagarde, son vicaire général, et M. l'abbé Petit, secrétaire général de l'archevêché. M. Deguerry, curé de la Madeleine, et plusieurs autres curés sont aussi violemment arrêtés, ainsi que plusieurs religieux jésuites, dominicains, missionnaires, etc. Le pillage des maisons accompagne ces actes de violence.

« En même temps, les journaux de la Commune prêchent la terreur. Dans un article intitulé LE TALION, l'*Affranchi* s'exprime ainsi : « Les gens de Versailles assassinent les prisonniers républicains et mutilent d'une manière horrible les cadavres. Œil pour œil, dent pour dent. Les portes de Paris sont fermées, nul ne peut sortir de la ville. Nous avons en main les otages. Que la Commune rende un décret; que les hommes de la Commune agissent. A chaque tête de patriote que Versailles fera tomber, qu'une tête de bonapartiste, d'orléaniste, de légitimiste de Paris roule comme réponse. »

« Les autres feuilles écarlates tenaient le même langage. Le régime de la Terreur était proclamé.

« A la nouvelle de l'arrestation de l'Archevêque, la consternation se répandit dans Paris. La liberté et la vie de tous les prêtres se trouvèrent menacées. Nous vîmes alors se produire les actes les plus touchants de la foi et du dévouement des fidèles. De nombreuses personnes vinrent nous offrir les clefs de leurs maisons et les mettre à notre disposition. D'autres nous tenaient au courant de tout ce qui se disait ou se tramait contre notre communauté dans les clubs ou réunions militaires du quartier. Ces témoignages très nombreux de sympathie et d'efficace bienveillance nous encouragèrent puissamment.

De ce jour, l'illusion n'était plus possible; il fallait se préparer à suivre le précepte de Notre-Seigneur : « Quand on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre. » (Math. x, 23.)

« Nous étions prévenus qu'on devait venir visiter, et par suite piller notre maison. Nos Frères profitèrent de la nuit pour transporter dans diverses maisons voisines ce que nous tenions le plus à sauver : les vases sacrés, les linges et ornements d'église, la portion la plus précieuse de nos archives, et ce qui pouvait tenter davantage la convoitise des pillards. Dieu permit que cette visite n'eût pas lieu.

« Le lendemain, Mercredi-Saint, nouvelles arrestations de prêtres ; quelques-uns sont saisis jusque dans les églises, au milieu des cérémonies de la Semaine-Sainte. L'ambassadeur d'Angleterre fait offrir aux Carmélites un asile dans son hôtel. Nous lisons sur les murs de Paris une proclamation par laquelle la Commune ratifie les arrestations faites, légalise le système des otages, et décrète que « toute exécution d'un prisonnier de guerre ou d'un partisan du gouvernement régulier de la Commune de Paris sera sur-le-champ suivie de l'exécution d'un nombre triple des otages retenus, qui seront désignés par le sort. »

« De nouveaux avis nous étaient parvenus d'une prochaine descente de la Commune dans notre maison ; la terreur était d'ailleurs partout et le péril évident. Nous prîmes dans la soirée la résolution de nous disperser, et cela se fit aussitôt. Les PP. Lagier, Picus et Corbin se réfugièrent dans des familles amies. Le P. Voirin se chercha aussi un gîte, en attendant de pouvoir sortir de Paris le lendemain avec les FF. Collin et Sylvestre. Le P. Jolivet alla chez nos Sœurs de l'Espérance, rue des Saussaies, dont il était l'aumônier et où il avait déjà habité durant le premier siège. Je me retirai de même chez nos Sœurs de l'Espérance, rue de Clichy. La maison restait sous la garde du P. Aubert, assisté provisoirement du P. Chalmet et des FF. Chounavel et Roussenq.

« Ce fut une séparation pleine de tristesse. Nous en étions réduits à envier le sort de nos Pères d'Amérique, pour qui les Pieds-Noirs et les Sioux n'ont que du respect, et nous pouvions nous croire transplantés en Corée ou au Japon. Une chose cependant nous consolait : c'était notre qualité de prêtres et de religieux qui nous valait cette haine des méchants, et nous nous souvenions de cette parole de notre divin Sauveur : « Le serviteur n'est pas plus grand que le maître ; s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront » (Jean, xv, 20), et de celle-ci : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour

la justice... Réjouissez-vous parce que votre récompense est abondante dans le ciel, car c'est ainsi qu'ils ont persécuté les prophètes qui ont vécu avant vous » (Math., v. 10).

« Nous avions fait quelques préparatifs pour le reposoir du Jeudi-Saint. Il fallut renoncer à toute cérémonie et même fermer la chapelle et en ôter le Saint-Sacrement, de peur d'une profanation.

« Cependant le jeudi matin, les fidèles vinrent comme à l'ordinaire, espérant assister à l'office ; mais la porte était fermée. Ils s'attroupèrent nombreux dans la rue, espérant toujours et s'indignant contre la Commune qui opprimait ainsi leur foi et leur conscience. Vers huit heures, le P. Voirin arriva du logis où il avait passé la nuit ; il venait pour célébrer dans notre oratoire intérieur ; mais, voyant cette réunion de fidèles si désireux d'avoir la sainte messe, il en fut touché et se décida à offrir les saints mystères dans la chapelle publique. Hélas ! pendant deux mois, cette chapelle allait rester fermée.

« A ce moment, on vint me dire rue de Clichy que le drapeau rouge flottait sur la porte de notre maison. Fort ému de cette nouvelle, je sortis aussitôt pour aller la vérifier. Arrivant par le bas de la rue, je vis en effet un grand drapeau rouge qui se balançait au vent. Mais je remarquai l'absence de tout attroupement. Cependant, me disais-je, le drapeau rouge en cet endroit devrait émouvoir le quartier et réunir au moins quelques curieux. En avançant, je vis une teinte bleue au coin qui touchait la hampe, et bientôt, à ma grande joie, je reconnus le drapeau anglais.

« Le P. Aubert s'était souvenu de son titre de citoyen anglais, reçu au Canada et consigné dans des papiers parfaitement en règle. Instruit par l'exemple d'un grand nombre d'étrangers qui se couvraient des couleurs de leur nationalité, il s'était procuré la veille un grand drapeau et l'avait fièrement arboré sur la porte, à dix heures du soir. Il y resta jusqu'à la

chute de la Commune, et ne contribua pas peu sans doute à sauvegarder notre maison.

« Je fis comme à l'ordinaire les cérémonies de la Semaine-Sainte dans la chapelle de la rue de Clichy. Nos Sœurs adoraient le Saint-Sacrement entouré de fleurs et de lumières. Avec une ferveur que fortifiaient les périls de la situation, elles confiaient à l'infinie bonté de Notre-Seigneur tous les intérêts de l'Eglise et de la France, de leur congrégation et de leur communauté. Ce fut pour elles une précieuse diversion aux ennuis et aux terreurs d'un tel temps. Elles disaient à leur divin Maître : « Seigneur, sauvez-nous, nous allons périr » (Math. VIII, 25), et Jésus leur répondait : « Je suis là, ne craignez rien » (Math. XIV, 27). Leur paix ne fut pas un instant troublée.

« Mais en ville la persécution religieuse sévissait comme en 93. La belle église de Saint-Sulpice était bruyamment envahie par un détachement de gardes nationaux au moment où les fidèles étaient assemblés pour la cérémonie du lavement des pieds. Cette invasion sacrilège donnait lieu aux plus courageuses protestations de la part des fidèles pour la défense de leurs prêtres. Leur ferme attitude empêchait l'arrestation du vénérable M. Hamon, qui attendait avec un noble calme qu'on vînt le saisir dans sa stalle.

« Le séminaire de Saint-Sulpice était envahi à son tour, et le digne supérieur, M. Icard, emmené brutalement à pied, entre deux rangs de baïonnettes.

« Ce même jour, sur le boulevard Voltaire, la Commune faisait brûler la guillotine, aux applaudissements d'une foule imbécile, après avoir effrontément proclamé l'inviolabilité de la vie humaine, à l'heure même où par ses mensonges elle poussait des milliers d'hommes à la boucherie, et peu de semaines avant le massacre des otages. On ne pouvait pousser plus loin l'impudence et la cruelle ironie. Le ***Mot d'ordre*** disait à ce sujet : « En détruisant l'échafaud, nous conservons

la peine capitale, avec cette seule nuance que la guillotine est remplacée par le chassepot. »

« Le Vendredi-Saint, les visites domiciliaires se multiplient. La caisse des halles est violée, ainsi que celle de l'hospice du Val-de-Grâce. L'école Bossuet est dépouillée. La maison des Pères Capucins est saccagée ; les gardes nationaux, ne trouvant rien dans cet asile de la pauvreté, brisent les meubles, défoncent les portes et les fenêtres, arrachent les planchers. Les Petites Sœurs des pauvres du faubourg Saint-Antoine sont elles-mêmes soumises à des perquisitions.

« Le Samedi-Saint, décret de Raoul Rigault portant que quiconque ira demander un passe-port sera emprisonné, ***s'il est soupçonné*** d'avoir des relations avec Versailles. C'est le dernier degré du caprice dans la tyrannie. Le décret porte d'ailleurs qu'il ne sera désormais délivré de passe-port d'aucune sorte. Les prisons n'étant pas assez spacieuses pour contenir tous les suspects, Paris est transformé en prison ; c'est plus radical et moins coûteux.

« Trois nouveaux curés de Paris sont arrêtés. L'église de Saint-Laurent est transformée en écurie ; on lit sur la porte d'entrée : ÉCURIE A LOUER.

« La Semaine-Sainte se termine au bruit du canon, qui ne cessait de tonner depuis le dimanche des Rameaux, on s'était constamment battu au sud et à l'ouest. C'est surtout le village de Neuilly qu'on s'était disputé avec le plus d'acharnement. Cette malheureuse localité voyait chaque jour ses ruines s'amonceler ; ses habitants pouvaient à peine sortir de leurs caves. Quant à nous, depuis la dispersion de la communauté, nous attendions avec plus de calme ce qu'il plairait à la Providence de permettre à notre sujet. Nous ne sortions plus qu'en laïques ; mais sous cette couleur nous pouvions librement circuler, ce qui nous permettait, en voyant beaucoup de choses de nos yeux, de contrôler le nombre infini de fausses nouvelles que les journaux publiaient à tout instant, et

par là de rassurer bien des personnes promptes à s'effrayer, principalement nos Sœurs. »

---

## CHAPITRE XVII

VOYAGE DU P. SOULLIER A ROYAUMONT ET A VERSAILLES. — RÉCITS DES IMPIÉTÉS, DES PERSÉCUTIONS ET DES RAVAGES DE LA COMMUNE. — ELLE SE PRÉPARE A DÉTRUIRE PARIS.

— DU 10 AVRIL AU 21 MAI 1871 —

« Nous vivions depuis plus de trois semaines sans communication avec Versailles. Il nous tardait de savoir comment allaient notre Supérieur général et ses compagnons, et de leur porter quelques nouvelles. Un arrêté du 15 avril, revenant sur une sévère consigne du 10, qui rendait presque impossible la sortie de Paris, avait rétabli la libre circulation dans les gares de chemins de fer et à quelques portes, du moins pour les citoyens non compris dans la limite d'âge de dix-neuf à quarante ans. Je résolus donc de tenter ce voyage. Je partis le mardi matin, 18 avril. Grâce à l'arrêté dont je viens de parler, grâce aussi à mes quarante-six ans bien apparents, à ma mine bourgeoise et à ma barbe un peu grise, ma sortie ne souffrit aucune difficulté.

« Je me rendis d'abord à Royaumont, où mon arrivée surprit agréablement tout le monde. On crut que je venais à

mon tour prendre gîte à l'abbaye. Quand on sut qu'il ne s'agissait que d'une rapide visite, on se hâta de me faire mille questions sur les événements de Paris.

« Je fus ravi de retrouver l'abbaye dans un état de parfaite conservation. Les armées étrangères avaient défilé sur les routes qui longent ses murs, pillant tout sur leur passage ; et alors qu'aux environs toutes les propriétés étaient pressurées et saignées à blanc, l'abbaye, dont l'imposant aspect devait si bien tenter la convoitise de nos envahisseurs, s'était vue préservée, non seulement de toute insulte ou dégradation, mais même de tout dommage tant soit peu important. On reconnaissait bien là l'action sensible de la Providence et l'intervention traditionnelle de saint Louis.

« Le lendemain matin, je pris la route de Versailles. A Pontoise on quittait le chemin de fer pour achever le voyage en diligence par Saint-Germain. Dans la gare il y avait des agents de police qui contrôlaient sévèrement les papiers des voyageurs. Pour tout papier je n'avais que ma carte ; à sa vue l'employé me fit signe de passer, avec un air de bienveillance qui me frappa. L'acharnement de la Commune contre le clergé me valait cette immunité et ces égards.

« A Saint-Germain, je vis arriver un régiment de ligne tout composé de soldats revenus des prisons d'Allemagne. Ces hommes, qui n'avaient eu que deux ou trois semaines pour se refaire et se reformer, me parurent avoir fort bonne mine et marcher à la défense de l'ordre social avec une ardeur de bon augure. A l'entrée de Versailles, nouvelle réquisition des passe-ports et nouvelle présentation de ma carte, avec le même succès qu'à Pontoise.

« Versailles présentait l'aspect d'un camp. Toutes les rues étaient encombrées de troupes, d'artillerie et de chevaux. On ne circulait pas sans peine au milieu de cette fourmilière, qui s'augmentait chaque jour de nouveaux régiments et des échappés de Paris.

« Enfin j'arrivai à l'extrémité de la rue de Satory. Je sonnai à la porte des Sœurs... Ebahissement de la portière en voyant mon costume bourgeois et ma longue barbe. C'était la première fois que je venais dans la maison ainsi équipé. Avec quelle joie j'embrassai notre bon Père général et ses trois compagnons. Je les retrouvais bien portants après trois semaines qui nous avaient paru trois siècles, à eux et à moi. Ils étaient campés plutôt qu'installés à Versailles. Néanmoins ils avaient organisé leur vie autant que pouvaient le permettre le trouble profond de ce temps-là, les mouvements militaires incessants sous leurs fenêtres, et l'esprit toujours tendu vers un lendemain dont on était disposé à concevoir des appréhensions bien plus que des espérances.

« Ce séjour de Versailles m'était bien commode et bien doux, mais ce n'était pas mon poste, et dès le lendemain matin il fallut songer à regagner Paris. Je venais de jouir d'une éclaircie entre deux tempêtes. J'avais la certitude de ne pas revenir avant le dénouement de cette formidable aventure. Mais quel serait ce dénouement? Problème redoutable, surtout pour un prêtre, et qui ne me laissait que la ressource de me jeter dans les bras de Dieu, en fermant les yeux au péril pour n'envisager que le devoir. On ne se séparait, en ce temps-là, qu'avec de fortes chances de ne plus se revoir. C'est sous cette pénible impression que je pris congé de notre très révérend Père général. Six mortelles semaines devaient s'écouler avant de nous réunir.

« Je vins prendre le chemin de fer à Saint-Denis, par la Celle-Saint-Cloud, Bougival, Nanterre et Gennevilliers. En avant de la Celle, je vis les travaux des batteries prussiennes qui barraient les routes de Versailles. Tous les villages de la presqu'île de Gennevilliers étaient garnis de troupes, principalement de gendarmerie, exerçant une surveillance active sur tout ce qui entrait à Paris ou en sortait. De la portière de la diligence j'apercevais la fumée du canon du Mont-Valé-

rien ; à mesure que nous avancions, le fracas de la bataille devenait plus intense. L'état de guerre s'accusait dans ce qu'il a de plus triste et de plus terrible.

« A Saint-Denis, on retrouvait les Prussiens établis en grandes forces. Leurs canons étaient braqués sur la voie ferrée, dans la direction de Paris. La ville regorgeait de réfugiés parisiens. Tous les trains sortant de Paris en amenaient un grand nombre, tandis que les trains qui y entraient étaient presque vides. Je rentrai dans Paris sans obstacle. Rien de nouveau n'y était survenu parmi les nôtres. Mais la chasse aux *réfractaires* était poussée avee une ardeur extrême. Je crus donc devoir faire partir les PP. Chalmet et Corbin.

« Une suspension d'armes de quelques heures eut lieu le 25 avril, pour permettre aux malheureux habitants de Neuilly de se réfugier dans Paris. Depuis le commencement du mois, sans un jour, presque sans une heure de répit, toutes les fureurs de la guerre se déchaînaient sur cette localité. Les deux partis s'en disputaient la possession avec un acharnement inouï. Retirée dans les caves, la population entendait sur sa tête l'écroulement des maisons et se voyait exposée à être étouffée sous les décombres, si elle restait, ou à périr sous la mitraille, si elle sortait. Des voix médiatrices réclamèrent pour elle la liberté de quitter le village, destiné à de plus grands ravages encore. La trêve commença à neuf heures du matin. Nous en profitâmes, après dîner, pour aller voir la porte Maillot et le quartier environnant, devenu inabordable depuis l'ouverture des hostilités. Le temps était superbe, la foule énorme ; tout Paris semblait s'être dirigé de ce côté. Nous vîmes l'état pitoyable de l'avenue de la Grande-Armée et des rues adjacentes. Pas une maison intacte ; plusieurs avaient subi un effondrement complet, par exemple la gare du chemin de fer de ceinture, qui ne présentait qu'une masse informe de débris.

« Nous franchissons avec la foule la porte du rempart. Nous

voilà hors Paris. Nous allons jusqu'aux premières maisons de Neuilly. De partout sortent des omnibus, des voitures de déménagement, des véhicules de toute sorte chargés des habitants et de leurs meubles. Nous nous étions imaginé que le départ de ces pauvres gens, disant adieu à leurs demeures dévastées, serait une scène de désolation. Nous comptions sans l'agréable humeur et le caractère enjoué de ces bons Parisiens. Il nous parut que leur arrivée aux portes ressemblait plutôt à une noce qu'à un enterrement. Entassés sur leurs voitures, tous tenaient à la main d'énormes bouquets de lilas. Conçoit-on ce souci de se munir de fleurs en un pareil moment ? Que voilà bien le peuple parisien, léger et ondoyant, caustique et riant de tout, oubliant aussi vite les impressions du malheur que celles de la prospérité, et passant avec une aisance merveilleuse de l'extrême tristesse à de folles dissipations et à la plus insouciante gaieté ! Nous ne savions que penser de cette philosophique façon de prendre la situation.

« Nous jetons un coup d'œil sur le rempart. Le canon de Versailles y a fait de grands dégâts, mais pas de brèches. La porte Maillot est cependant à peu près démantelée. Une grande animation règne dans cette foule composée de tant d'éléments divers. Çà et là des discussions véhémentes éclatent entre communeux et Versaillais, en attendant la reprise des coups de fusil. Nous voulons rentrer dans Paris ; mais voilà qu'en approchant de la porte des Ternes, un mouvement de reflux se produit dans la foule, et ce cri : « On ne passe pas ! » circule de bouche en bouche et provoque d'unanimes et fort vives réclamations ; l'argot parisien se met de la partie, la Commune est fort malmenée.

« Au même instant arrive à l'endroit où nous nous trouvions une calèche à deux chevaux, portant quatre personnages, dont trois sont désignés comme membres de la Commune. Ils sont chamarrés de galons et d'insignes maçonni-

ques. L'un d'eux est le *général* Cluseret en personne. Nous sommes aux premières loges pour voir et entendre. Voici un citoyen qui se présente chapeau bas : « Citoyens membres de la Commune, dit-il d'un ton très animé, comment se fait-il qu'on nous ait laissés sortir et qu'on ne veuille pas nous laisser rentrer ? Je viens de me présenter à la porte, et la sentinelle a croisé la baïonnette devant moi. » Et l'orateur, se posant en avocat de tous ceux qui l'entourent, interpelle vivement les potentats de la Commune. Cluseret donne quelques explications qui ne sont pas admises ; il faut s'exécuter. Son aide de camp descend de la voiture et va parlementer avec le poste. Un instant après, le mouvement de rentrée commence, nous suivons la calèche et nous nous retrouvons dans Paris. A six heures la trêve cessa et la bataille reprit.

« Nous n'étions plus que quatre oblats à Paris, le P. Aubert et moi et les Frères Chounavel et Roussenq. Séparé d'eux pendant la nuit, je les rejoignais chaque jour dans la matinée, au moins pour l'examen particulier et le dîner. C'étaient là nos bons moments, ceux que nous donnions à la vie de communauté. Placés sur un volcan en ébullition, pouvant à tout instant être séparés violemment les uns des autres, ces réunions avaient pour nous un charme particulier : entre un passé si plein d'orages et un lendemain chargé d'éventualités si redoutables, nous trouvions à ces joies de la famille une saveur qui nous était une consolation et une force.

« Dès l'ouverture des hostilités, le F. Roussenq, en prévision d'un second siège, s'était approvisionné de façon à nous mettre à l'abri d'une disette possible. Je dois confesser que ce bon Frère nous mettait à un régime un peu plantureux pour un temps de gène relative, en quoi le F. Chounavel se faisait son fidèle complice. Tous les deux partaient de ce principe que, la maison pouvant être pillée à tout instant, il était sage de faire aussi petite que possible la part des communeux. Il va sans dire que nous prenions tous les jours le

*Deo gratias*. Il fallait bien se raconter ce que chacun avait appris depuis la veille ; car chaque jour avait ses aventures sanglantes ou grotesques. Puis venait le chapitre des sombres appréhensions. Qu'allait-il nous arriver dans l'après-midi ou dans la nuit ? Nous retrouverions-nous le lendemain ? La maison n'allait-elle pas devenir la proie des communards ?

« Justement dans ces jours-là se présenta un envoyé de la mairie de notre arrondissement, pour prendre l'état de notre personnel. Je dois à la vérité de dire qu'il fut poli et modéré. Le P. Aubert le reçut, lui présenta son titre de citoyen anglais, se déclara chez lui et le renvoya satisfait. Mais cette visite n'était-elle pas le prélude d'une autre plus sérieuse et moins anodine ? Nous savions ce qui se disait contre nous dans les clubs en plein vent qui se tenaient sur la place de Clichy et dans les quartiers des Batignolles et de Montmartre. Notre maison était signalée comme une *jésuitière* parfaitement digne des sollicitudes de la Commune. De plus, les très nombreux enterrements de fédérés qui défilaient chaque jour dans notre rue, en grande parade, daapeaux rouges en faisceaux aux quatre coins du corbillard, musique des clairons et tambours, et cortège militaire plus ou moins nombreux, permettaient aux soldats de la Commune de voir tout à leur aise notre chapelle, de s'interroger mutuellement du regard au sujet du drapeau qui flottait sur notre porte toujours fermée, et de retenir notre numéro. On peut croire que nous n'étions pas tentés de rire en voyant de derrière nos vitres les signes d'intelligence que se faisaient ces gens-là en se montrant la maison. Comment avons-nous échappé à leur âpre convoitise et à leurs passions antireligieuses ? Humainement il m'esti mpossible de l'expliquer, et je ne puis y voir qu'un effet de cette Providence qui nous donne en garde à ses anges, et qui se montre surtout admirable dans les périls extrêmes, et quand tous les moyens humains sont impuissants ou font défaut.

« Je voulus un jour suivre l'un de ces enterrements. C'était

celui d'un officier mort en combattant. Tout le bataillon suivait, ou du moins les débris du bataillon, car la guerre avait fort éclairci les rangs. J'arrivai près de la fosse autour de laquelle vint se ranger un peloton. Nous étions là sous la fameuse esplanade du Moulin de la Galette, d'où, à ce moment même, l'artillerie de la Commune faisait rage contre les batteries de Versailles établies sur la rive opposée de la Seine. Versailles ripostait avec énergie. Je vis un nuage de poussière s'élever d'une maison attenante au mur du cimetière : un obus venait de l'effondrer.

« C'est aux éclats de ce tonnerre qu'eut lieu l'enfouissement du communeux. Un lieutenant s'avança près du cercueil, et prononça d'une voix mal assurée deux ou trois phrases très-ternes, concluant à la nécessité de venger le mort. Après lui parut le commandant. Etendant le bras sur la fosse, il dit sur un ton très exalté que c'était le cinquième officier du bataillon qui tombait sous les coups de la monarchie, et que le mot ***vengeance*** devait être désormais son seul cri de ralliement; qu'il allait faire inscrire ce mot sur le drapeau, et qu'il entendait ne se croire satisfait que lorsqu'il aurait versé assez de sang versaillais pour y baigner ses propres morts. Et s'adressant à ses hommes avec une sauvage énergie : « Jurez sur ce cercueil, leur dit-il, que vous n'aurez pas d'autre culte que celui de la vengeance ! » « Nous le jurons, » dirent les hommes d'une voix sourde ; et ils laissèrent la place aux fossoyeurs.

« Je me sentis pénétré d'horreur. Cet homme surpris par la mort au service d'une cause si radicalement mauvaise, dans l'acte de la révolte et de la haine ; ce cortège sans foi, sans amour et sans prière, cet appel à la vengeance et ce serment féroce là où l'Eglise ne prononce que des paroles d'espérance et de paix ; cet épouvantable déchaînement de la guerre civile et ce choc des plus implacables passions, saluant l'entrée d'une âme dans l'éternité, et la marquant en quelque

sorte de leur sceau indélébile... non, je n'ai jamais rien vu de plus lamentable et de plus affreux !

« Tels étaient les adieux de la Commune à ses défenseurs.

« Les clubs étaient pour nous une autre cause d'appréhensions et de pitié. C'est là que s'ourdissaient tous les complots, et que se formaient ces courants homicides et pillards, et ces sanguinaires mots d'ordre auxquels la Commune obéissait en les donnant comme la volonté du peuple. La guerre à outrance, la mort des otages, le pillage des propriétés, l'abolition de la religion, l'assassinat des prêtres, telles étaient les plus ordinaires propositions portées à la tribune, c'est-à-dire dans la chaire ; car un grand nombre d'églises servaient à ces abominables réunions.

« Tout près de nous, dans l'église de Saint-Michel, à Batignolles, se tenait un club dit ***club de la Révolution***. Le banc d'œuvre et la chaire étaient pavoisés de drapeaux rouges, prélude obligé de toutes les réunions de ce genre. Quant au maître-autel, il était devenu un véritable comptoir de cabaret; on y débitait du vin, de la bière et de l'eau-de-vie, le tout au plus juste prix. Bientôt la fumée des pipes avait formé dans l'enceinte un brouillard si épais, que les patriotes placés près de la porte avaient peine à voir les orateurs qui péroraient à la chaire. Chaque réunion commençait et finissait par le chant de la ***Marseillaise***, avec accompagnement de l'orgue. Il y avait aussi des ***oratrices***. La plus terrible de toutes était une blanchisseuse du quartier. Elle n'allait jamais au club qu'avec une écharpe rouge en sautoir et un revolver à la ceinture. Elle parlait à peu près tous les soirs, émaillant son langage grossier de jurons sans nombre, et ayant toujours à proposer quelque motion horrible. Elle était choyée et applaudie à cause même des monstruosités qu'elle débitait. Un soir, elle proposa de miner l'église Notre-Dame, d'y enfermer autant de prêtres et de religieuses qu'elle pourrait en contenir, et puis de faire sauter le tout. « C'est moi, s'écria-t-elle,

c'est moi-même qui mettrai le feu à la mine. » Cette affreuse mégère fut tuée à une barricade des Batignolles le lundi 23 mai.

« On se demandera peut-être comment, avec de pareilles dispositions contre le clergé, nous pouvions sortir et circuler dans Paris. Nous sortions cependant, et nous circulions avec une sécurité relative, toujours en costume séculier, bien entendu. Une fois perdus dans la foule, nous échappions à tout soupçon, pourvu toutefois qu'aucun regard ennemi ne nous reconnût et ne nous dénonçât. Dans ce cas, nous aurions couru de fortes chances d'aller coucher à la Conciergerie ou à Mazas. Mais le danger n'était pas moins grand en demeurant au logis. Nous pouvions y être arrêtés avec plus de facilité encore par suite d'une dénonciation. Nous prîmes donc le parti de nous promener comme le premier citoyen venu. Le temps était superbe, il eût été vraiment dommage de nous priver du grand air ; sans parler de l'attrait particulier qu'il y avait à suivre de nos propres yeux les événements, et à affronter certains petits périls.

« Chaque matin, après avoir dit la sainte messe à la rue Chaptal, le P. Aubert venait me prendre à la rue de Clichy pour faire notre promenade accoutumée. Mais telle était l'alerte continuelle où nous vivions, que s'il lui arrivait par hasard de ne pas venir, j'étais pris de la plus vive inquiétude, et n'avais de repos que lorsque je l'avais rejoint. Notre liberté tenait à si peu de chose ! le moindre incident qui nous eût signalés aux communards zélés répandus un peu partout, c'en était fait de nous. Nous sentions le sol miné sous nos pas, et cela nous disposait à nous effrayer du moindre changement dans nos habitudes.

« Du reste, nous nous promenions fort à notre aise. Nous nous dirigions de préférence vers les points de Paris que la chronique du jour signalait à notre attention ; par exemple, la place Vendôme, alors qu'on déboulonnait la colonne ; la

place de la Concorde et le jardin des Tuileries, quand le génie communeux y construisait ses fameux travaux de défense dont les fédérés tiraient tant de confiance et d'orgueil; l'Hôtel de ville, toujours gardé par un formidable ensemble de barricades et de canons, et par la crême des braves de Belleville.

« Plus ordinairement, nous allions au parc de Monceaux. en ce lieu de repos si riche de verdure et de frais ombrages, et si cher aux Parisiens. De rares oiseaux voltigeaient sur les branches, sans oser se lancer plus loin, à cause de la terrible canonnade qui ébranlait l'atmosphère. Nous étions là tout près des batteries fédérées de Neuilly et de Clichy-la-Garenne. Les obus de Versailles venaient souvent tomber dans le voisinage du parc.

« C'est au bruit de ce tonnerre incessant, sur lequel se détachait le crépitement de la fusillade et des mitrailleuses, que nous devisions des choses du jour et des prévisions du lendemain. Il nous semblait que la Commune était pleine d'enseignements utiles. Enfin, nous disions-nous, on verra clair à la lueur sinistre de cette révolution. On verra ce que contiennent de périls pour la société, pour la borne des champs et la bourse des rentiers, ces doctrines infâmes contre Dieu et contre l'Eglise, qui depuis cent ans circulent en France tête levée et empoisonnent cette noble nation.

« Hélas ! voilà deux ans que nous avons reçu cette formidable leçon, et nous n'avons rien appris ; Dieu n'est pas plus respecté, l'Eglise est tout aussi combattue, les mœurs publiques ne sont pas plus correctes ni la politique mieux avisée, et la Révolution, remise de ses blessures, est toute prête à recommencer. Dieu prononcerait-il sur la nation, et particulièrement sur Paris, ces paroles qu'il prononçait sur Babylone : « Nous avons travaillé à guérir Babylone, et elle n'a point été guérie, abandonnons-la ! » ***Curavimus Babylonem, et non est sanata; derelinquamus eam.*** (Jer., LI, 9.)

« Un jour je me trouvais sur l'impériale d'un omnibus à côté

d'un fédéré en uniforme qui établissait, en thèse générale, que la Commune devait supprimer la monarchie et le clergé! pas moins que cela ! — Tel était le dada favori de tous ces citoyens. Je présentai quelques objections à propos du clergé, en partant du point de vue de la liberté. — « S'il me plaît d'être prêtre, quel droit avez-vous de m'en empêcher ? » — Ne sachant trop que répondre, le fédéré dit qu'il n'entendait pas proscrire absolument tout le clergé, mais seulement le réduire à de justes limites ; que, par exemple, au lieu de dix prêtres, deux pouvaient parfaitement suffire. — Si tout le monde n'en usait pas plus que vous, répondis-je, mais tout le monde n'en est pas là. Et j'invoquai, toujours au nom de la liberté, le droit des fidèles à avoir autant de prêtres que l'exigent leurs besoins religieux. Mon fédéré resta court. Je pris alors l'offensive, et profitant de ce qu'il m'avait dit de sa position sociale (il était propriétaire de huit voitures de place et avait sept cochers sous ses ordres), je l'attaquai comme aristocrate en opposition avec les principes communistes de son parti. C'était la corde sensible ; il défendit son droit de propriétaire avec un feu de conviction qui me fit plaisir. La discussion fut interrompue par l'arrivée de l'omnibus. Ce fédéré avait encore une odeur d'ancien régime. Si j'avais eu affaire avec un vrai communeux, il est probable que mes raisons auraient eu moins de succès, et que tout se serait terminé par la réponse du loup à l'agneau. Ces gens-là buvaient beaucoup, et l'on doit attribuer à cette cause une bonne part de leurs propos.

« On ne saura jamais l'énorme quantité de vin que la Commune a consommée. Ce fut une immense ripaille de deux mois. L'ordinaire disposition de tout bon fédéré était d'avoir toujours soif, et par suite d'être toujours ivre. Ils n'allaient jamais en campagne sans un cortège de futailles. J'ai vu une barrique en perce au milieu du vaste pas-perdu de la gare Saint-Lazare, pour abreuver le détachement chargé de garder

ce poste, vers la fin de mars. Chaque jour, nous voyions passer dans notre rue des omnibus réquisitionnés chargés de fédérés partant en guerre, et invariablement une barrique était attachée sur le marchepied.

« On a constaté que la Commune mettait souvent dans le vin de ses soldats une forte proportion d'infusion de tabac ou de poudre. Cet odieux mélange avait pour effet de surexciter les courages, d'allumer des ivresses belliqueuses, mais produisait aussi plus d'un résultat fatal : tout homme blessé sous l'influence de cette terrible boisson était un homme mort. La Commune, du reste, ne regardait pas à la dépense d'hommes, le respect de la vie humaine n'était pas son fait.

« Le 14 mai parut un décret du Comité de salut public, portant : « 1° Que tout citoyen devait être muni d'une carte d'identité contenant ses nom, prénoms, profession, âge et domicile, ainsi que son signalement ;

« 2° Que tout citoyen trouvé non porteur de sa carte serait arrêté ;

« 3° Que cette carte serait délivrée par les commissaires de police sur pièces justificatives et sur l'attestation de deux témoins ;

« 4° Que l'exhibition de la carte d'identité pourrait être requise par tout garde-national. »

« Ce décret, qui semble le dernier mot de la tyrannie, n'était cependant que le prélude d'une autre mesure plus radicale pour étouffer la réaction. A un moment donné, on aurait décrété le rationnement, et il n'aurait été délivré de pain, de viande et autres victuailles qu'aux gens munis de ces cartes de civisme. Les réactionnaires seraient ainsi tous morts de faim, à moins de se jeter dans la souricière tendue par la Commune, ce qui serait revenu au même résultat. Cela devait se faire, c'est le temps qui a manqué.

« L'idée ne me vint pas même de me pourvoir de cette fameuse carte. Je ne pouvais présenter que des papiers por-

tant ma qualité de prêtre, c'eût été me livrer aux griffes de la Commune. Je me constituai donc prisonnier dans ma petite chambre de la rue de Clichy. Ma prison était douce ; je pouvais, sans paraître dans la rue, communiquer avec la chapelle et le jardin des Sœurs.

« Le F. Roussenq, sur qui ses trente-huit ans donnaient barre à la Commune, indépendamment du crime irrémissible de servir des *calotins* et des *jésuites*, dut aussi se mettre en sûreté. Il se réfugia dans une famille russe du quartier jusqu'à l'arrivée de l'armée.

« Le F. Chounavel, en possession de ses huit lustres bien passés, demeura seul à la maison, avec le P. Aubert qui, tenant toujours son titre de citoyen anglais à la disposition des communeux, ne cessa pas de sortir comme d'habitude et ne fut pas inquiété.

« Nous étions convaincus que la fin était proche. Mais que de mal pouvait encore se faire ? Exaspérée par ses revers, la Commune multipliait les témoignages de sa fureur. Le 13 mai, le Comité nomma délégué à la sûreté générale le féroce Ferré, à la place de Courbet, regardé comme trop modéré. Ferré à la préfecture de police, et Raoul Rigault, procureur de la Commune, intronisent un régime de terreur que 93 n'a pas connu.

« L'épouvante se répand dans Paris au sujet des engins destructeurs accumulés par la Commune. A la commission des barricades, le citoyen Gaillard a proposé « que les égoûts soient coupés et minés en avant des barricades, afin que la population sache bien que pour prendre Paris, il faudra le détruire maison par maison ». De grands travaux de barricades se font dans tous les quartiers de Paris. On place des torpilles reliées entre elles par des fils électriques. La Commune a déclaré, dans une proclamation à la France, que le combat avec Versailles « ne peut finir que par le triomphe de l'idée communale ou *la ruine de Paris !* »

« Ces menaces reçoivent une confirmation sinistre le 15 mai. Par décret de la Commune, « tous les détenteurs de pétrole, soufre, phosphore et produits de cette nature, sont tenus d'en faire la déclaration sous trois jours. »

« Le lendemain, il est enjoint une seconde fois aux dépositaires de pétrole de faire, dans les quarante-huit heures, la déclaration des quantités qu'ils ont en magasin, la Commune devant les réquisitionner pour son ***usage particulier*** !

« Le 17, Paschal Grousset, délégué aux affaires étrangères, annonce, à propos de la convention de Genève, que la Commune « entend faire usage, dans la guerre civile, des ***forces terribles*** que la science a mises au service de la Révolution ».

Le 18, la Commune fait procéder pendant la nuit à l'enlèvement de tout le pétrole dont déclaration a été faite. Le nombre de barils mis ainsi à la disposition du Comité s'élève à 2800, de quoi incendier tout Paris.

« Enfin, le 20 mai, a lieu pendant la nuit le transport de pétrole et de poudre dans divers quartiers désignés d'avance. Les voitures publiques venant à manquer, on réquisitionne à cet effet les voitures des pompes funèbres.

« Tels sont les desseins et les préparatifs de la Commune, ils justifient surabondamment les terreurs de la population parisienne. On voit que cette tourbe immonde de brigands préméditait à froid et à loisir la destruction de la capitale, la ruine et la mort de plusieurs centaines de mille habitants.

« Ce n'était pas là son unique souci. Cette monstrueuse scélératesse ne se séparait pas de la plus scélérate impiété. Dans ces mêmes jours, des horreurs sans nom étaient commises dans les églises. Le sanctuaire de Notre-Dame des Victoires dut sans doute à la vénération si universelle qui l'entoure l'honneur d'un traitement plus satanique. C'est là surtout que la Commune montra ce qu'elle savait faire. Cette exécrable profanation devait servir de bouquet à ses crimes. L'heure du châtiment allait enfin sonner pour elle, et Dieu,

si insolemment provoqué, allait laisser un libre cours à sa justice.

« Depuis plusieurs jours, la canonnade était devenue vraiment épouvantable. Les militaires ne se souvenaient pas d'avoir jamais entendu rien de pareil, même durant le siège prussien. La batterie de Montretout, armée de quatre-vingts pièces de marine du plus fort calibre, écrasait les murs de Paris. Les forts d'Issy et de Vanves étaient pris, les fédérés délogés de tous les villages extérieurs et forcés de se réfugier à l'intérieur de l'enceinte. Tout semblait prêt pour l'assaut décisif.

« Nous étions arrivés au dimanche 21 mai, dixième anniversaire de la mort de notre vénéré fondateur. Réunis pour l'office de vêpres à nos Sœurs de la rue de Clichy, nous chantions avec une ardente ferveur le ***Deus in adjutorium meum intende***, et quelques instants après, au moment où le Saint-Sacrement sortait du tabernacle pour nous bénir, cette touchante strophe, si appropriée aux angoisses de l'heure présente :

*O salutaris hostia,*
*Quæ Cæli pandis ostium :*
*Bella premunt hostilia,*
*Da robur, fer auxilium.*

« Or, c'est précisément à ce moment-là que l'armée, franchissant le rempart, accourait à notre délivrance. »

---

## CHAPITRE XVIII

PRISE DE PARIS. — CHUTE DE LA COMMUNE. — DÉLIVRANCE.

— DU 21 AU 29 MAI 1871 —

« Nous nous étions couchés, le dimanche soir 21 mai, un peu surpris de ne pas entendre le canon comme les autres jours, faisant là-dessus toutes sortes de suppositions, mais convaincus en tous cas que la semaine verrait le dénouement. Tout à coup, vers minuit, je fus réveillé par un effroyable tintamarre de tambours battant la générale, de clairons appelant aux armes, de voitures se précipitant sur le pavé avec une vitesse désespérée. Bientôt le son lugubre du tocsin se mêlait à ce vacarme; une cloche, puis dix, puis vingt, toutes les cloches enfin, entrèrent dans cet infernal concert. Jamais je n'ai rien entendu d'aussi sinistre.

« Je supposai que l'assaut se livrait en ce moment, et songeant quels immenses et chers intérêts dépendaient de ce choc formidable, je priai Dieu de tout mon cœur pour nos braves soldats et pour le succès de leurs efforts, et je me recommandai, moi et tous les nôtres, à la bonté de Notre-Seigneur et à la protection de notre immaculée Mère. Puis, ne pouvant retrouver le sommeil, j'attendis le jour avec une impatience facile à comprendre.

« Je descendis de grand matin. Le concierge m'apprit tout joyeux que Versailles était dans Paris. Cette nouvelle me fut d'un immense soulagement, non que j'eusse jamais douté du triomphe, mais, après deux mois d'une orgie révolutionnaire sans exemple et d'une infernale oppression, j'avais faim et soif de délivrance.

« Nous ne sûmes que le lendemain comment s'était opérée cette mémorable entrée de l'armée dans la capitale, le dimanche soir, 21 mai, vers cinq heures. La redoutable artillerie du Mont-Valérien et de Montretout ayant rendu le rempart inhabitable, les fédérés s'étaient retirés en arrière pour s'abriter. Un courageux citoyen, M. Ducatel, voyant le rempart désert, était venu, au péril de sa vie, y agiter un drapeau blanc et avertir l'armée qu'elle pouvait entrer. Quelques soldats avaient franchi la porte de Saint-Cloud, dont le pont-levis avait été abattu par le canon. D'autres les avaient suivis, et bientôt toute l'armée, prévenue par le télégraphe, s'était ébranlée sur tout le front d'attaque. Pendant que le corps de Douai entrait par la porte de Saint-Cloud, les corps de Ladmirault, de Cissey, de Clinchamp, de Vinoy forçaient d'autres parties du rempart et enfermaient Paris dans un immense demi-cercle de fer et de feu.

« L'armée s'avançait par toutes les rues, à l'occident et au sud de la ville, et la ville, du moins dans nos quartiers, l'ignorait encore le lundi matin. Je devançai l'heure de ma messe, et dès que j'eus fini, je courus rue de Saint-Pétersbourg pour serrer la main au P. Aubert, et voir si toutes les précautions étaient prises. Je trouvai le P. Aubert calme et impassible comme un capitaine revenu de cent batailles. Le F. Chounavel s'occupait diligemment de fermer portes et fenêtres en prévision de la lutte qui allait s'engager. Je pus voir les préparatifs des fédérés sur la place de Clichy, et au bout de quelques instants, je compris qu'il fallait me retirer. La bataille était imminente, et toute autre issue allait m'être fermée. Je

n'avais pas fait cinquante pas que les balles des fédérés enfilaient la rue de Saint-Pétersbourg, dirigées contre la caserne de la Pépinière, dont l'armée venait de s'emparer. Je pris la course pour gagner le tournant de la rue. J'aurais voulu aller à la rue des Saussaies. Mais deux gardes nationaux que je rencontrai, venant de ce côté, me dirent qu'on se battait par là. J'allai dans la direction opposée, rue Chaptal. C'était environ huit heures. Les enfants de l'école étaient venus comme les autres jours. Mais à peine arrivés, les parents accouraient en toute hâte pour les ramener. L'alerte était donnée partout. Le bruit de la fusillade se rapprochait. J'encourageai nos Sœurs si justement fières d'avoir gardé leur poste et rempli leur ministère jusqu'à la fin; et après leur avoir fait toutes les recommandations nécessaires, je les quittai.

« En revenant, je vois un gros attroupement au bas du passage de Tivoli, sur la rue Saint-Lazare. J'y descends, il y avait là quelques compagnies de fédérés qui fuyaient devant l'armée déjà arrivée à l'église Saint-Augustin. Un officier voulait leur faire faire volte-face; mais sa voix ne fut pas entendue de ces hommes, vieux pour la plupart. Ils étaient de Belleville. Leur fuite fut accélérée par la fusillade versaillaise dont on voyait la fumée devant Saint-Augustin, à trois cents pas du point où nous étions. Ils se mirent à courir en traversant la place de la Trinité, sous les huées des habitants qui de leurs fenêtres assistaient à cette débandade. A ce moment, personne ne dissimulait sa joie de l'approche des Versaillais. On se dédommageait de la dure contrainte subie depuis deux mois. Les femmes surtout se félicitaient hautement de voir enfin le terme de ce régime détesté.

« Je regagnai la communauté de Clichy. Bientôt les soldats de Versailles se montrèrent en éclaireurs dans le quartier, et engagèrent la fusillade contre les fédérés postés au coin des rues et aux fenêtres de quelques maisons. Vers dix heures, un

communeux passe, la jambe tout en sang; il venait d'être blessé au bas de la rue, devant la Trinité. Toutes les portes des maisons se fermaient et chacun se tenait chez soi. Tout le jour, les balles sifflèrent dans la rue. Cette journée nous parut très longue. L'impatience d'être délivrés nous faisait compter les minutes. Tout retard engendrait l'inquiétude. Que signifiait cette apparente inaction ou impuissance de l'armée ? Allait-elle être repoussée ?... En ce cas, quelles tristes perspectives s'offraient à nous ! La prière nous aida à porter le poids de ces heures interminables. Nos Sœurs faisaient leurs pieux exercices avec une ferveur facile à comprendre. Le soir vint sans que la situation se fût éclaircie pour nous. Nous allâmes essayer de prendre un peu de repos, malgré le bruit persistant de la fusillade.

« Le lendemain matin, mardi, la parole était toujours au chassepot. Mais l'heure de notre délivrance était venue, et nous allions voir que l'armée n'avait pas perdu son temps. Après la sainte messe, j'étais monté sur une petite terrasse, au sommet de la maison, pour essayer d'apprécier la situation par les bruits du combat, lorsque, vers neuf heures, on vint me prévenir que les soldats de Versailles envahissaient la rue de Clichy. Je descends en toute hâte, je cours au devant de ces braves soldats. Avec quelle joie je leur serre la main ! avec quel élan je crie : Vive l'armée ! A mon exemple, les habitants du quartier sortent et s'empressent auprès des soldats. Chacun respire, c'est une joie pleine d'enthousiasme. Je fais apporter de la communauté des rafraîchissements pour nos libérateurs qui viennent de passer deux nuits le sac au dos. Cet exemple est suivi par tout le quartier. Mais ces braves gens n'acceptèrent qu'avec réserve, et se tenaient en garde contre tout excès de boisson. Au besoin, les officiers intervenaient pour les protéger contre les généreuses instances des habitants. C'est qu'ils avaient le sentiment de la grande mission qu'ils venaient remplir, et ils ne voulaient rien perdre de leur énergie et de

leur liberté d'esprit. Chose triste à dire, les jours suivants, ils durent se méfier de la libéralité des Parisiens pour un motif d'un tout autre genre et vraiment atroce. Plusieurs d'entre eux furent empoisonnés par des boissons que leur servaient des communeux avec des caresses scélérates.

« C'est au 4e régiment provisoire d'infanterie que nous avions affaire. Ces hommes, revenus pour la plupart des prisons d'Allemagne, étaient admirables de discipline et de tenue, pleins d'horreur pour les bandits de la Commune et d'ardeur pour en délivrer Paris et la France. On les voyait émus des acclamations qui les accueillaient partout comme des libérateurs. Cette réception, à laquelle ils ne s'attendaient guère, leur donnait la mesure de l'horrible tyrannie qui opprimait Paris et ajoutait encore à leur courage et à leur dévouement. Tous, et principalement les officiers, se montraient soucieux du sort de l'Archevêque et des autres otages, et impatients de les délivrer. La confiance des soldats pour leurs chefs, la sollicitude paternelle des chefs pour les soldats, offraient un spectacle d'ordre et de cohésion qui consolait de l'esprit d'indiscipline et de division dont notre armée avait tant souffert devant l'ennemi quelques mois auparavant.

« Notre quartier étant au pouvoir de l'armée, ma première pensée fut de courir à la rue de Saint-Pétersbourg. Que s'y était-il passé depuis vingt-quatre heures ? Ces vingt-quatre heures m'avaient paru un siècle. J'arrive, le F. Chounavel m'ouvre la porte, je me jette à son cou ; j'embrasse ensuite le P. Aubert. Tous les deux étaient intacts et ne respiraient que la joie du triomphe et de la délivrance. Je parcours rapidement la maison ; je trouve des matelas dressés contre les fenêtres des corridors, des vitres brisées en grand nombre, des traces de balles partout, sur les planchers, dans les plafonds, le long des murs intérieurs. Dans les mansardes, les balles avaient percé la charpente de part en part et traversé les appartements. Dans ma chambre, une balle, en ricochant,

avait percé la vitre dans la direction de ma tête, quand je suis à mon bureau, et s'était aplatie contre les meubles. Tout avait l'air d'une maison qui vient de soutenir un siège. Les murs extérieurs étaient tout mouchetés de balles. Le pignon du nord, regardant la place de Clichy, avait de beaucoup le plus souffert. La façade portait de nombreuses éraflures ; les parties saillantes et les sculptures étaient écornées. La chapelle, qui nous inspirait de si grandes craintes, avait été merveilleusement préservée : quatre trous de balles dans les vitraux, c'était tout. Nous ramassâmes dans la cour, au milieu d'une grande quantité de balles, un énorme éclat d'obus long de 25 centimètres et pesant six livres. Ce projectile était venu mourir là, sans rien endommager ; s'il avait donné avec toute sa force, il l'eût percée d'outre en outre avec d'affreux dégâts. La Providence nous avait bien gardés.

« Après cette sommaire inspection, nous nous racontons les événements de la veille et de la matinée. A peine avais-je quitté la maison le lundi matin, que des fédérés en déroute s'étaient présentés pour s'y abriter contre la poursuite de l'armée, même l'un d'eux était entré dans le vestibule au moment où le F. Chounavel entrebâillait la porte pour voir qui frappait. Mais aussitôt, voyant les autres, le Frère pousse brusquement le fédéré dehors et ferme solidement la porte, sans se laisser intimider par les cris furieux des communeux qui menacent de l'enfoncer et de brûler la maison. Le P. Aubert, accouru au bruit, appuie le Frère avec fermeté : « Mettez tous les verrous, dit-il, barricadez au besoin ; s'ils entrent, nous sommes perdus. » C'eût été, en effet, signaler la maison aux coups de l'armée et l'exposer à subir d'affreux dégâts et à devenir le théâtre de scènes sanglantes.

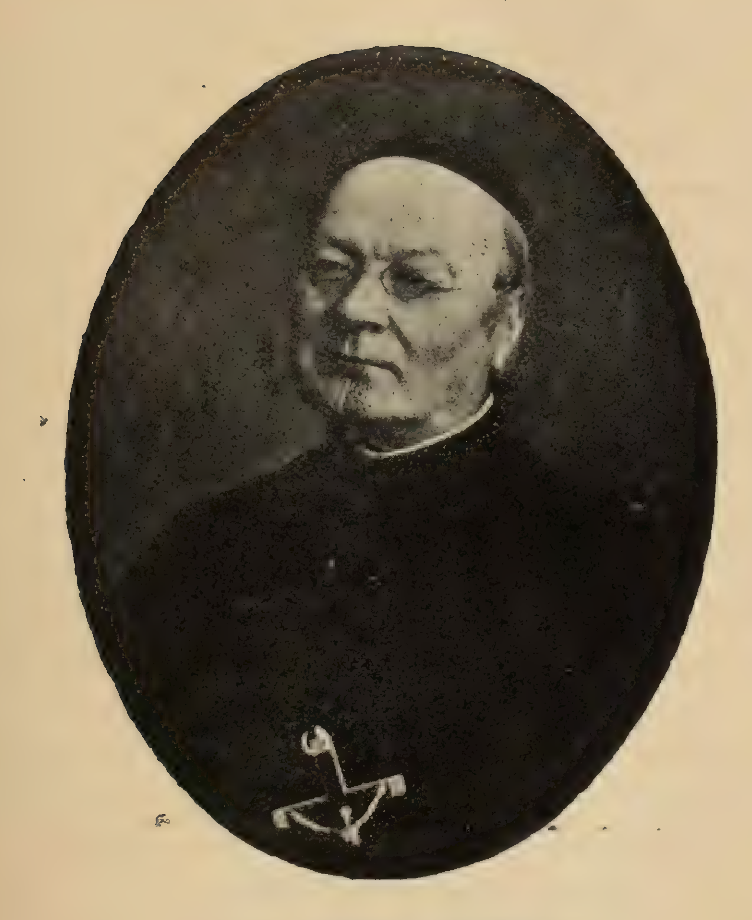
« Ne pouvant forcer la porte, les fuyards se sauvent derrière la barricade de la place de Clichy. Une fusillade nourrie s'engage et dure toute la journée. Les fédérés brûlaient énormément de poudre, mais tiraient mal et perdaient la plupart

de leurs coups dans les murs des maisons. Plus économes de leurs munitions, plus calmes et plus habiles, les soldats tiraient moins mais visaient mieux et portaient plus juste. Un seul d'entre eux périt dans le quartier, tué sur la place de l'Europe.

« Ce n'était là, du reste, qu'une manière d'amuser les insurgés et de couvrir les grandes opérations de l'armée. Pendant qu'on tiraillait ainsi sans se faire grand mal, les corps d'armée de Ladmirault et de Clinchamp suivaient la ligne des remparts, exécutant un mouvement tournant qui devait leur livrer la butte Montmartre dès le lendemain.

« La journée se passa ainsi sans amener de dénouement. Durant la nuit, l'artillerie de l'armée construit deux batteries pour renverser la barricade de la place de Clichy, l'une dans la rue d'Amsterdam, l'autre rue de Saint-Pétersbourg, en avant de la place de l'Europe. Le mardi matin, dès que le jour paraît, le canon de Versailles et le canon de la Commune se livrent un duel formidable qui, heureusement pour notre maison placée au milieu, ne dure pas longtemps. Bientôt la barricade vole en éclats. Nos soldats, qui se sont prestement glissés le long des maisons, s'élancent tout à coup, avec une impétuosité terrible, sur les fédérés qui la défendent, en tuent plusieurs, s'emparent de leur artillerie et s'établissent sur la place. En vain les fédérés tentent un retour offensif ; nos soldats les repoussent par un violent feu de file, puis ils emportent une seconde barricade un peu plus loin, font de nombreux prisonniers et deviennent maîtres de tout le quartier de l'Europe et des Batignolles.

« Pendant que ces mouvements s'exécutaient sous nos yeux avec une rapidité, une adresse et une bravoure qui nous frappaient d'admiration, deux divisions du corps de Ladmirault enfermaient dans un vaste demi-cercle la butte Montmartre et emportaient d'assaut cette redoutable position, siège et arsenal de l'insurrection, après un combat qui leur livrait plusieurs milliers de prisonniers, deux cents canons et d'im



R. P. PIERRE AUBERT

Oblat de Marie-Immaculée



menses amas de munitions. Vers midi, le drapeau tricolore flottait au sommet de la butte; nous possédions cet Aventin démagogique.

« J'étais accouru à la maison un peu après neuf heures. La fumée du combat durait encore, on respirait partout l'odeur de la poudre. Rassuré sur ce point, je veux me rendre à la rue Chaptal. Mais arrivé au bout de la rue Moncey, au milieu de laquelle gît le cadavre d'un fédéré, les soldats qui l'occupent me préviennent que les balles des communeux enfilent la rue Blanche et que le passage n'est pas sûr. Je ne vais pas plus loin.

« Ce n'est que dans l'après-midi que je puis arriver à la rue des Saussaies en faisant un détour. Les trois Sœurs, gardiennes de la maison, étaient intactes, la maison avait peu souffert. Elles avaient descendu dans la cour et le vestibule quantité de paillasses et de matelas pour amortir le choc des projectiles. Elles me racontent les circonstances du combat dans la rue. Il y a eu de nombreuses victimes. Des femmes ont été surprises tirant sur l'armée, visant surtout les officiers. Rien ne peut rendre la fureur de ces mégères. La fusillade est encore très vive tout près de là, aux alentours de la mairie du VIIIe arrondissement, où les fédérés se sont retranchés. En revenant par le faubourg Saint-Honoré, je rencontre de nombreuses troupes en marche vers le centre de Paris. Arrivé au boulevard Hausmann, je dois le traverser en me baissant, les balles des communeux sifflent encore dans ces parages.

« Je rentre à la rue de Clichy. Toutes les rues voisines regorgent d'infanterie et d'artillerie. Un violent combat se livre entre les Versaillais, postés dans l'église de la Trinité, et les communeux qui défendent une barricade en face, au bout de la Chaussée d'Antin. Quatre mitrailleuses de gros calibre sont braquées contre cette barricade, sous le porche de l'église. Les marins ont l'idée originale de hisser leurs petits canons de montagne dans la tribune de l'orgue, afin de diriger un

feu plongeant sur les insurgés blottis derrière leurs pavés. Ceux-ci ripostent avec fureur, la plupart de leurs coups donnent contre la belle façade de l'église et y font de grands dégâts. Mais bientôt leur position n'est plus tenable, ils battent en retraite vers la place Vendôme et la circulation se rétablit. Je descends avec la foule sur la place de la Trinité, je vois les mitrailleuses encore fumantes, les marins tout fiers du succès de leur mauœuvre, et les traces nombreuses des dommages causés par cette affreuse lutte. Les bourgeois se félicitent et conservent pour le lendemain l'espérance de voir l'insurrection chassée de toute cette partie de la capitale. Ils ne prévoient pas les horreurs du lendemain. Il leur reste à connaître le dernier mot de la Commune, et aussi la dernière conséquence de leur imbécile opposition aux doctrines et aux pratiques de la religion, seule base inébranlable de l'ordre social.

« Dans la nuit, la troupe s'empare de la place Vendôme et de la place de la Concorde. Voici le mercredi 24 mai, journée lugubre, dont le souvenir devrait être gravé en traits impérissables au livre de la sagesse des nations. C'est la journée des incendies et de l'assassinat de l'Archevêque de Paris.

« Vers neuf heures, nous sortons, le P. Aubert et moi, pour visiter la place Vendôme, jonchée de débris de toute sorte. Nous arrivons à la rue de Rivoli, et que voyons-nous ? Le palais des Tuileries en proie au plus violent incendie ! Toute la façade donnant sur le jardin n'est qu'un foyer incandescent. Le pétrole a été prodigué. Le pétillement des flammes, le fracas des pièces de charpente et des murs qui s'écroulent à chaque instant, l'embrasement de l'atmosphère, et plus que cela encore, les épouvantables éclats de l'artillerie insurgée tirant avec une rage de démon en arrière du Louvre. comme pour protéger l'incendie et en étendre les ravages, tout concourt à faire de ce tableau l'image la plus terrifiante des fureurs de l'enfer.

« En même temps que les Tuileries, le ministère des finances, le palais du Conseil d'Etat, celui de la Légion d'honneur, une grande partie de la rue Royale, et quantité d'établissements publics et de maisons particulières étaient la proie des flammes. D'immenses colonnes d'une fumée rougeâtre s'élevaient au-dessus de Paris ; des amas prodigieux de papiers brûlés s'élevaient au gré du vent et s'abattaient partout comme une sorte de neige noire. Il en tomba jusqu'à Royaumont, où nos Pères purent lire sur quelques-uns : « Ministère des Finances ».

« Cependant l'armée avançait toujours, exécutant avec une admirable fermeté cette savante manœuvre qui consistait à enfermer l'insurrection dans un cercle de fer et à l'y étouffer. C'est aux Halles centrales principalement que la fusillade était retentissante. Les fédérés défendaient là avec acharnement les approches de l'Hôtel de Ville. On ne put les en chasser que le lendemain matin.

« D'un autre côté, l'armée avait établi de puissantes batteries sur la butte Montmartre et couvrait de ses projectiles les positions des Buttes-Chaumont, de Belleville et du Père-Lachèze, d'où les insurgés, disposant encore de formidables moyens de défense, bombardaient la capitale et tâchaient de l'incendier par des bombes à pétrole. Ce duel d'artillerie, qui ne cessa que le dimanche suivant, et que la nuit même n'interrompait pas, nous tint plusieurs jours sous une vive impression de crainte. Les obus communeux venaient jusque dans notre quartier. Ce furent vraiment des journées terribles.

« Dans la soirée du 24, le bruit se répandit que des individus, des femmes surtout, parcouraient les rues, versant du pétrole dans les caves pour tout incendier. L'autorité militaire prévint les habitants de se protéger en bouchant les soupiraux des caves et toutes les ouvertures à portée de la main.

« La fin de cette sinistre journée du 24 fut marquée par la mort de Mgr Darboy, archevêque de Paris, et de cinq autres

otages dont on connaît les noms. Le mercredi, par ordre de la Commune, ils furent fusillés vers huit heures du soir, dans la prison de la Roquette. Mgr Darboy tomba en bénissant ses meurtriers.

« Cette affreuse exécution ne fut connue que le dimanche, quand l'armée se fut emparée de la Roquette. Pendant la semaine on s'abordait en se demandant des nouvelles de l'Archevêque. Les uns disaient : « Ils n'oseront pas. » Les autres, appréciant mieux le fond des Ferré, des Raoul Rigault et des Ranvier, ces trois émules de Robespierre, s'attendaient à tout. C'était la préoccupation commune à tout le monde, surtout aux officiers de l'armée, si impatients de délivrer les otages. Hélas ! la Commune, qui savait cette noble ambition de leur courage, et qui ne voulait pas être scélérate à demi, avait dès le lundi transféré tous les otages de Mazas à la Roquette, et ce n'est pas sa faute si quelques-uns purent échapper à ses coups.

« Le jeudi matin, 25 mai, la bataille s'est un peu éloignée de nos quartiers. L'armée s'est emparée de l'Hôtel de Ville. Mais, en se retirant, les insurgés inondent de pétrole ce superbe palais et le livrent à une destruction complète. Le combat est furieux au Château-d'Eau et s'étend jusqu'à la Bastille. Là s'accomplit un trait de férocité ignoré des cannibales. Un officier de l'armée, le commandant de Sigoyer, à qui l'on doit la conservation du Louvre, est pris par les fédérés; ils l'enduisent de pétrole, et le noble officier est incendié tout vivant, après avoir eu les poings coupés !

« Le vendredi, 26, la bataille s'est encore un peu éloignée; on se bat au faubourg du Temple, au faubourg Saint-Antoine. L'armée se rapproche avec lenteur, mais avec une force irrésistible des hauteurs où sont concentrées les dernières ressources de la Commune. L'ordre le plus parfait préside à ces opérations. Avares du sang de leurs soldats, attentifs à ménager la ville, les généraux aiment mieux employer plus de temps et sacrifier moins d'hommes.

« L'administration ayant annoncé la reprise du fonctionnement régulier de la poste, nous écrivons dans toutes les directions pour rassurer sur notre sort et satisfaire la juste impatience de notre double famille.

« Le samedi, 27, fut marqué par le massacre de la rue Haxo. Quarante-sept otages, parmi lesquels se trouvaient le P. Olivaint et deux autres Pères Jésuites, les quatre principaux Pères de la société de Picpus et quelques ecclésiastiques du clergé séculier, avec trente-cinq militaires de différentes armes, furent tirés de la Roquette, conduits à Belleville au milieu des outrages dont une foule immonde les abreuvait, et fusillés, ou plutôt écharpés avec une rage inexprimable.

« C'est ainsi que s'achevait cette semaine à jamais néfaste. Le dimanche, 28, vit enfin le terme de cet affreux carnage. Dans la soirée, nos soldats s'emparèrent du cimetière du Père-Lachaise, dernier rempart de l'insurrection, et le maréchal de Mac-Mahon put proclamer que l'armée de la France venait de délivrer Paris en écrasant la plus formidable et la plus odieuse révolution qui se fût jamais vue.

« C'était le saint jour de la Pentecôte. Le matin, nous avions chanté, avec un sentiment profond des besoins de notre malheureux pays et du seul remède propre à guérir ses blessures : ***Hostem repellas longius, pacemque dones protinus.***

« Le silence s'était fait tout à coup sur la capitale. Après deux mois passés sous un tonnerre ininterrompu et sous la continuelle menace d'une mort violente, cette brusque transition nous semblait un retour à une nouvelle existence. Nous avions repris notre costume religieux, hier si cruellemen proscrit, aujourd'hui si honoré. Les soldats fraternisaient avec nous et nous donnaient partout de touchantes marques de respect. De nombreux bourgeois nous abordaient dans la rue pour nous féliciter d'avoir échappé aux monstres de la Commune. Il était trop évident que la guerre aux prêtres avait été le trait dominant de cet infernal régime, et nous goûtions le

bénéfice de la plus sympathique et de la plus chrétienne réaction. Le sang de l'Archevêque et de tant d'ecclésiastiques massacrés nous recouvrait comme d'une auréole d'estime et de vénération.

« Le temps, ce jour-là, était superbe. Les rues regorgeaient d'une foule empressée à visiter les ravages du fer et du feu, et unanime à charger la Commune des plus énergiques imprécations; Paris ressemblait à une ville prise d'assaut : la plupart de ses monuments étaient en cendres, les maisons détruites se comptaient par centaines, sans parler des innombrables dégâts moins considérables dont tout le monde à peu près avait à se plaindre. Notre quartier avait été le plus épargné. grâce à la prompte arrivée de l'armée. A la rue de Saint-Pétersbourg, nous n'avions que des dommages peu graves et aucune de nos trois communautés de Sœurs n'avait souffert. Nous étions tenus à de bien vives actions de grâces envers la divine Providence.

« Le lendemain matin, 29, nous sortions, le P. Aubert et moi, pour nous rendre à l'archevêché. Nous étions en soutane. On avait annoncé que le corps de l'Archevêque était exposé dans une chapelle ardente, et nous tenions à faire des premiers notre pèlerinage à cette glorieuse dépouille de la plus illustre victime de la Commune. On venait à peine de l'embaumer; les préparatifs de la chapelle ardente n'étaient pas encore finis. Nous considérâmes avec émotion cette tête démesurément enflée, ce visage tuméfié autant, peut-être, par un ensevelissement de quelques jours que par les coups des assassins, ces deux doigts de la main droite fracassés par les balles au moment où il bénissait ses meurtriers, ces vêtements qu'il portait dans sa prison et au moment de sa mort, et avec lesquels on l'avait jeté dans la fosse commune au Père-Lachaise. A côté, dans un cercueil fermé, se trouvait le corps de Mgr Surat, rendu trop méconnaissable par les fureurs de ses assassins pour être exposé aux regards. Nous nous pros-

ternâmes entre ces deux prélats, bien plus pour nous recommander au mérite de leur martyre que pour recommander leur âme à Dieu.

« Nous revînmes par le quartier Latin, voulant voir Notre-Dame et la Sainte-Chapelle. En avançant, nous pûmes nous convaincre que nous étions les premiers à reparaître en habit ecclésiastique. Notre présence attirait tous les regards et provoquait à tout moment des témoignages d'étonnement et de sympathie. Nous sûmes un peu plus tard que cette sortie en soutane était peut-être prématurée et pouvait n'être pas sans danger. Dans ces premiers jours, en effet, plusieurs coups de fusil furent tirés sur des prêtres par des communeux cachés, qui révélaient ainsi le fond de leur cœur.

« Nous vîmes à Notre-Dame les traces de l'incendie allumé près du chœur par les communeux et qui, heureusement, n'avait pu entamer ce solide et merveilleux monument. De prompts secours avaient arrêté le feu. Les dégâts néanmoins étaient considérables.

« La préservation de la Sainte-Chapelle avait quelque chose de miraculeux. On sait que cette ravissante inspiration de la piété de saint Louis, ce type si exquis de l'architecture chrétienne au XIIIe siècle, est enclavée dans les bâtiments du Palais de justice. Elle était restée debout entre l'incendie de ce palais et celui de la préfecture de police. Le feu s'était arrêté à un mètre de ses murailles, par respect pour ce merveilleux reliquaire de la couronne d'épines de Notre-Seigneur. Et sa flèche harmonieuse s'élançait, au milieu d'un épais nuage de fumée, comme pour proclamer la pensée d'un Dieu immuable au-dessus de tant de catastrophes et de ruines, et pour attester la survivance de l'Eglise à tous ses ennemis. Il est remarquable et vraiment prodigieux que, de tous les monuments sacrés que possède Paris, un seul, l'église de Bercy, ait été complètement la proie de l'incendie. Tous les autres n'ont subi que des dégâts aujourd'hui réparés. Certes, ce n'est point la faute des

communeux si nos églises sont encore debout. Mais ils ont pu connaître que

> **Celui qui met un frein à la fureur des flots**
> **Sait aussi des méchants arrêter les complots.**

La Légion d'honneur, la Justice, les Finances, la Royauté, le Conseil d'Etat, la Municipalité, la Noblesse, l'Argent, toutes les puissances de ce monde n'ont pas si bien défendu leurs palais que Dieu n'a défendu ses temples.

« Peu de jours après, notre très révérend Père général arrivait de Royaumont avec nos autres Pères et Frères. Le F. Hourdier, déposant son uniforme de mobile, nous revenait de Bretagne. Nous nous retrouvions tous sains et saufs, après une séparation si longue et tant de cruelles péripéties.

« De tous les points de la Congrégation nos Pères nous écrivaient pour s'associer à la joie de notre délivrance et aux accents de notre gratitude. Nous goûtions ainsi dans la plus large mesure le charme de la vie de famille. Et tous ensemble nous bénissions l'infinie bonté de Dieu, qui nous avait sauvés des périls de la guerre et des fanges de la Commune : ***Eduxit nos de lacu miseriæ et de luto fæcis*** (ps. xxxix, 3). Puissions-nous pour les périls à venir, ne pas démériter d'une protection si puissante et si douce, ***qui de tantis periculis nos eripuit, in quem speramus quoniam et adhuc eripiet*** (II Cor. i, 10). »

Ici se termine le récit si intéressant et si émouvant du P. Soullier. Ce qu'il ne dit pas, ce qu'il laisse à peine soupçonner, ce sont les soucis, les inquiétudes, les terreurs qui rongèrent son âme pendant les deux mois du règne tyrannique de la Commune. Ces deux mois l'avaient vieilli de vingt ans. Ses cheveux, auparavant d'un noir d'ébène, étaient devenus tout gris.

---

# CHAPITRE XIX

APPARITION DE PONTMAIN. — FONDATION DE L'ÉCOLE DE MÉRIEL. DOUZIÈME CHAPITRE GÉNÉRAL. — COURONNEMENT DE NOTRE-DAME DE SION.

— 1871-1873 —

Au lieu de prendre quelque repos après une si rude secousse, le P. Soullier se mit presque immédiatement en route pour visiter les maisons de la congrégation. On le vit à Nancy, à Sion, à Saint-Andelain, à Autun, à Metz, à Liège, prêchant çà et là des retraites et ttavaillant sans relâche à réparer les ruines matérielles et morales de la guerre. Il fallait remplacer les morts, remanier le personnel, et ce n'était pas chose facile à cause de la dispersion des noviciats et de la pénurie des vocations. Ce fut le sujet de ses sollicitudes pendant les derniers mois de 1871, comme le témoignent ses lettres au supérieur général. Pour remédier à ce mal, il s'entendit avec l'evêque de Nancy et fonda un juniorat à Notre-Dame de Sion.

La Providence vint aussi au secours des Oblats d'une manière inespérée. Mgr Guibert, dont les membres du Gouver-

nement de la Défense nationale avaient pu apprécier les vertus et les hautes qualités pendant leur séjour à Tours, fut nommé, malgré sa résistance, archevêque de Paris et installé dans son nouveau siège avant la fin de l'année.

Le 17 janvier 1872, le P. Soullier se trouvait à Pontmain. C'était le jour anniversaire d'un événement merveilleux que nous devons mentionner dans cette histoire.

Le petit village de Pontmain, situé à l'extrémité du diocèse de Laval, confine aux diocèses de Coutances, de Rennes et de Séez. La population en était profondément chrétienne. Elle avait répondu aux soins que lui donnait depuis trente-cinq ans son vénérable et saint curé, M. l'abbé Guérin. Tous les soirs, la prière et le chapelet se récitaient publiquement à l'église. Le travail du dimanche y était inconnu. Les enfants des deux sexes, élevés par des religieuses, donnaient l'exemple de l'obéissance, de la piété et de la vertu.

Au milieu de ce petit bourg, un peu en avant de l'église, se trouvait une maison d'apparence moderne quoique portant la date de 1598. C'est là qu'habitait la famille Barbedette, composée de cinq membres : le père César, la mère Victoire Quantin et trois garçons. L'aîné, Auguste, était à l'armée depuis le 23 septembre. Le cadet, nommé Eugène, était âgé de douze ans, et Joseph, le plus jeune, âgé de dix ans.

A côté de la maison et y attenant, était une grange très vaste et couverte en chaume, avec un grand portail vert. C'est là que le père était venu comme d'habitude réveiller ses enfants, à six heures, le mardi 17 janvier 1871.

Après avoir offert leur cœur au bon Dieu, Eugène et Joseph se mirent à piler les ajoncs dont on a coutume de nourrir les chevaux dans ce pays. Puis ils récitèrent tous deux à haute voix le chapelet pour le frère soldat, déjeunèrent et se rendirent à l'église.

En attendant M. le Curé, ils dirent la grande prière du matin et firent le chemin de la croix : c'était leur habitude

depuis le commencement de la guerre, et à peine y avaient-ils manqué une fois. Ils servirent ensuite la messe, s'unirent aux prières publiques faites pour les soldats et allèrent en classe chez les Sœurs.

Le soir, après la classe, vers cinq heures et demie, tous deux entrèrent de nouveau dans la grange avec leur père, et à la lueur d'une chandelle de résine, saisirent les lourds marteaux en bois et se remirent au travail.

Ils pilaient les ajoncs depuis environ un quart-d'heure quand Eugène, étant allé regarder dehors, aperçut le premier l'apparition. Sans nous arrêter à tous les détails, nous nous bornerons à citer le récit abrégé qu'en a fait Mgr Wicart, dans la lettre pastorale du 2 février 1872, portant jugement sur ce fait merveilleux.

« Un seul enfant d'abord, sorti de la grange où il travaillait avec son père, « rien que pour voir le temps », disait-il; puis son jeune frère, et un peu plus tard deux petites filles, amenées là sans avoir été averties de ce qui s'y passait, pensionnaires l'une et l'autre de l'école des Sœurs, et, comme les jeunes garçons, âgées de dix à douze ans, prétendent apercevoir dans les airs, au-dessus de la maison placée en face de la grange, une grande et belle dame, vêtue d'une longue robe bleue, parsemée d'étoiles d'or, et le front ceint d'une couronne également d'or.

« Aux cris de joie et d'enthousiasme des enfants, on accourt de tous côtés, et bientôt plus d'un tiers de la population de la petite bourgade, ayant à sa tête son vénérable pasteur, se trouve réunie au lieu où se racontent ces merveilles.

« Dans cette foule émue, attentive, les cœurs sont partagés. S'il en est qui croient, la plupart doutent ou refusent toute croyance aux affirmations réitérées et constantes des enfants. Lorsque tout à coup, pendant que se chantait le sublime cantique de l'humilité et de la foi de Marie, le ***Magnificat***, une longue banderolle bleue se développe sous les pieds de la

belle dame, et une invisible main y trace, en grands caractères d'or, ces mots :

MAIS PRIEZ, MES ENFANTS

« D'autres chants succèdent aux premiers, et aux regards ravis des enfants apparaissent de nouvelles lettres, qu'ils épèlent et répètent vingt fois « à qui mieux mieux et à qui plus tôt », et, se rangeant à la suite des autres, ces lettres achèvent la phrase commencée, en ajoutant :

DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS.

« Un point resplendissant comme un soleil avait clos la ligne. Il semblait que tout fût fini. Mais non ; de nouveaux cris de joie éclatent parmi les enfants. C'est l'invisible main qui reprend son mystérieux travail ; et l'inscription, continuée sur une seconde ligne, se complète par ces émouvantes paroles :

MON FILS SE LAISSE TOUCHER.

« La foule étonnée, attendrie, priait en silence. Cependant une voix se fait entendre et entonne le cantique : *Mère de l'Espérance*, et soudain la belle dame, en qui toute l'assistance avait déjà salué l'auguste Mère de Dieu, élève à la hauteur de ses épaules ses mains auparavant abaissées et étendues, et remuant lentement les doigts, elle regardait les enfants avec un sourire d'une incomparable douceur.

« Mais un peu plus tard, quel contraste inattendu ! On avait entonné le cantique ;

Mon doux Jésus, enfin voici le temps
De pardonner à nos cœurs pénitents !

et un nuage de tristesse couvrait les traits de la belle dame. Elle tenait entre ses mains, en avant de sa poitrine, une croix rouge, portant un christ également rouge, et surmonté d'un écriteau blanc sur lequel se détachait, en lettres rouges, le nom de Jésus-Christ. En même temps elle remuait les lèvres et semblait prier.

« C'était la dernière grande phase de l'événement, et tandis que, sur la demande de M. le Curé, on récitait la prière du soir, une sorte de linge blanc, partant des pieds de la dame

et montant lentement, finit par la couvrir tout entière. La couronne restée seule un moment, disparut à son tour; l'apparition était finie. Elle avait duré près de trois heures. »

Dès le mois suivant commença une première enquête canonique. Les enfants et les principaux témoins de l'apparition furent interrogés avec les soins les plus minutieux. Une seconde enquête eut lieu en décembre. Deux commissions, l'une de théologiens, l'autre de médecins, soumirent les enfants à un examen approfondi et déclarèrent toutes les deux à l'unanimité que le récit de ces enfants ne pouvait être attribué ni à la fraude, ni à l'imposture, ni à une illusion d'optique, ni à une hallucination. Cet événement, considéré en lui-même et dans ses caractères, portait tous les signes d'un fait de l'ordre surnaturel et divin.

Après s'être ainsi environné de toutes les garanties que peut exiger la prudence la plus sévère et la plus scrupuleuse, l'évêque proclama que l'immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu, avait réellement apparu, le 17 janvier 1871, à Eugène et Joseph Barbedette, Françoise Richer et Jeanne-Marie Lebossé, dans le hameau de Pontmain.

Le pieux prélat demandait en même temps qu'un sanctuaire fût élevé en l'honneur de Marie sur le lieu même au-dessus duquel elle avait daigné se manifester. Déjà il avait acheté les terrains nécessaires pour cette construction et avait porté ses regards sur les Oblats pour leur confier la direction du nouveau pèlerinage.

Voilà pourquoi le P. Soullier passa à Laval toute la journée du 15 janvier 1872. Il jetait avec Mgr Wicart les premières bases de la fondation projetée. Il visitait aussi la mère Madeleine et les Sœurs de l'Espérance établies à Laval. De là il se rendit à Pontmain. Le chemin de fer départemental qui dessert ce village n'existait pas encore. Il y arriva le 16, vers les huit heures du matin, au milieu de la communion générale des femmes, car trois Pères Oblats y prêchaient une mission

pour préparer les fidèles à l'anniversaire de l'apparition. On y attendait beaucoup de pèlerins pour le lendemain et la fête devait être présidée par Mgr Sebeaux, évêque d'Angoulême. Le P. Soullier n'en repartit que le 18, pour se rendre de là à Rennes, à Nantes et à Tours.

D'après ce qui avait été convenu, les Oblats ne prirent possession de la paroisse de Pontmain qu'après la mort du vénérable curé. C'est le 1er octobre 1872 que le P. Audruger, en qualité de supérieur; le P. Marais et le P. Pays avec le Frère Louis s'établirent dans le presbytère transformé provisoirement en maison de communauté.

En 1873, le P. Soullier revenait à Pontmain pour le second anniversaire de l'apparition. Il s'agissait cette fois de fixer, de concert avec l'évêque, les dimensions de la future basilique. La première pierre de cet édifice fut solennellement bénite par le prélat le 17 juin, au milieu d'un grand concours de prêtres et de pèlerins. Bientôt les murs sortirent de terre et la basilique s'éleva rapidement. Pontmain s'enorgueillit aujourd'hui de ce monument superbe en style gothique, avec son vaste portique, qui rappelle en petit celui de Saint-Pierre de Rome, ses deux splendides tours, sa nef aérienne, ses grands piliers flanqués d'élégantes colonnettes et ses immenses verrières. Dans le fond de l'abside, plusieurs vitraux reproduisent les principaux mystères de la Sainte Vierge, surtout les trois apparitions de Lourdes, de la Salette et de Pontmain. D'autres bâtiments fort vastes, en granit blanc pointillé de bleu, ont été construits pour le logement des pèlerins et des missionnaires. L'enclos de ces derniers renferme des jardins, des champs et des prairies traversées par un ruisseau. Une belle et large route y a été tracée pour y faire déployer les processions, avec une grotte et une tribune formées de roches entassées, du haut de laquelle les prédicateurs haranguent les foules. Le pèlerinage est très fréquenté, surtout depuis que le chemin de fer en a facilité l'accès.

Pendant que les Oblats fondaient le pèlerinage de Pontmain, les religieuses de la Sainte-Famille s'établissaient à Mériel (Seine-et-Oise).

Mériel est une paroisse d'environ 600 âmes, à laquelle est unie la paroisse de Frépillon. La plupart des habitants, rudes ouvriers habitués à manier la pelle et la pioche, passent leur vie à extraire des carrières les pierres de taille destinées aux constructions de Paris, avec les pierres à plâtre qu'ils embarquent sur l'Oise et conduisent par eau jusqu'en Belgique. A cette époque, ils ne possédaient pas encore d'école pour leurs filles et vivaient dans le plus complet oubli de leurs devoirs religieux. Une de leurs voisines, la riche et bienfaisante propriétaire du château de Stors, M^me^ Cheuvreux, voulut bien venir à leur aide en leur procurant des religieuses pour l'éducation de leurs enfants et le soulagement de leurs malades. Dans ce but, elle s'adressa à l'abbaye de Royaumont. Ce fut Sœur Louise-Marie Soullier qui fut choisie avec une compagne pour faire cette nouvelle fondation. Elle y fut solennellement reçue et installée le 14 avril 1872, à l'heure des vêpres. Procession de toute la paroisse, de l'église à la maison d'école; assistance des pompiers et du conseil municipal, maire en tête avec son écharpe, présence de deux inspecteurs d'académie, discours du curé de canton, bénédiction de la maison et large distribution de dragées, rien ne manqua à la fête. Plusieurs Sœurs de Royaumont étaient venues pour assister Sœur Louise-Marie et rehausser l'éclat de la cérémonie.

Bientôt les enfants affluèrent à l'école. Il fut nécessaire de bâtir une nouvelle classe et d'augmenter le personnel enseignant. L'école était visitée par de hauts personnages de Paris, parents et amis de la famille Cheuvreux, surtout par M. Léon Say, préfet de la Seine, dont l'œil scrutateur stimulait vivement Sœur Louise-Marie. Elle n'aurait voulu pour rien au monde que son école parût inférieure aux écoles laïques. Par

son zèle et son application, elle gagna complètement l'estime et la confiance de ses juges.

Grâce au voisinage de Royaumont et de Paris, elle voyait aussi souvent ses premiers supérieurs. Le P. Soullier en particulier, quand ses affaires lui laissaient quelque répit, ne manquait pas d'aller s'y reposer pendant quelques heures. Quelle joie alors dans la petite communauté. Sœur Louise-Marie, comme la Marthe de l'Évangile, se mettait en quatre pour bien recevoir son frère. « Que ma sœur est bonne, disait celui-ci, quel festin elle me prépare ! Elle me sert trois plats : premier plat, du lapin sauté ; deuxième plat, du lapin en civet ; troisième plat, du lapin rôti. Quelle ingéniosité pour tirer tant de plats d'un seul lapin ! »

Mme la marquise de Montebello, petite-fille de Mme Cheuvreux, et son noble époux, l'éminent ambassadeur de France en Russie, n'ont cessé de veiller avec amour sur la fondation de leur vénérable aïeule, et de la combler de leurs bienfaits.

C'est à cette époque que le P. Soullier reçut du Supérieur général la mission de prêcher une retraite aux supérieures de la Sainte-Famille. Comme il était fort occupé par l'expédition des affaires courantes, surtout par l'impression des annales des Oblats, il crut devoir s'excuser. « Vous avez écrivait-il, un prédicateur tout trouvé, dans la personne du P. Rambert. Précisément il évangélise de nombreuses supérieures en ce moment. Je crois qu'il accepterait volontiers ce travail et qu'il s'en acquitterait parfaitement. Je ne croirais pas pouvoir entamer une œuvre aussi importante sans une préparation convenable, et le temps me fait défaut. » Une semaine plus tard, il écrivait aussi : « Agréeriez-vous le P. Audruger pour la retraite des supérieures ? Vous connaissez la solidité de sa doctrine, la parfaite compétence de son talent et le bonheur qu'il aurait de recevoir de vous une telle mission. Je vous le propose pour l'acquit de ma conscience et dans l'intérêt de cette très importante retraite. Je vous serais reconnaissant de



Chanoine MARTIAL SOULLIER

Doyen du Chapitre de Tulle

Secrétaire général de l'Évêché

l'accepter, et j'ai l'assurance que le bien y gagnerait beaucoup.»

Le Supérieur général ne se rendit pas à ces observations et le P. Soullier dut s'exécuter. Il le fit de bonne grâce et avec son talent ordinaire. Deux retraites furent prêchées par lui aux supérieures; la première à Royaumont le 23 juin, et la seconde à Reims au commencement de juillet. Les religieuses en furent très satisfaites et lui en témoignèrent leur reconnaissance de vive voix et par écrit.

Une autre retraite, réclamée à Toulouse par les Sœurs du Midi, lui fournit l'occasion de visiter sa famille. Il arriva de Limoges à Lubersac où résidait son plus jeune frère. C'est là que le curé de Troche fut le rejoindre. Les 24 et 25 septembre, le P. Louis s'offrit la consolation de prier sur la tombe de son bon oncle et d'offrir le saint sacrifice pour le repos de son âme. Il y avait réunion de parents et d'amis au presbytère de Troche. Le troisième jour, après une courte halte à Glandier et à Brive, il arrivait à Rocamadour.

Il écrivait le lendemain au P. Fabre : « Ce pèlerinage m'a ravi par son site merveilleux et par la piété qu'on y respire. Le sanctuaire est comme suspendu au flanc d'un rocher colossal ; on ne peut rien voir de plus vertigineux. En montant les cinq cents marches qui conduisent du village de Rocamadour à la maison des missionnaires qui est assise sur le sommet du rocher, je me disais souvent que vous n'aviez pas vocation pour venir là. J'ai dit la messe à l'autel de la Vierge miraculeuse, à l'intention de tous vos besoins personnels et des besoins de toutes nos œuvres. C'est vraiment un charme de trouver sur son chemin de pareilles oasis. L'âme s'y repose délicieusement et s'y approvisionne de force et de confiance. »

D'après les prescriptions de la règle des Oblats, l'année 1873 devait ramener la réunion du chapitre général. C'était le douzième depuis la fondation de la congrégation. Cette assemblée s'ouvrit le 31 juillet, à Autun, dans la maison du Sacré-Cœur. Elle se composait de trente membres, parmi lesquels trois

prélats : Mgr Faraud, évêque d'Anemour, vicaire apostolique des missions de Mackensie ; Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, et Mgr Guibert, archevêque de Paris. Ce dernier, accablé de travaux et de sollicitudes, ne put passer que deux jours au milieu de ses frères en religion. Depuis le dernier chapitre, c'est-à-dire depuis six ans, la congrégation s'était accrue de 48 prêtres et de 20 frères. C'était beaucoup, vu les calamités de l'invasion étrangère et de la guerre civile.

La revue des œuvres, la lecture et la discussion des rapports occupa l'assemblée pendant huit jours ; le neuvième fut consacré à l'élection des assistants et du procureur général. L'ancienne administration tout entière fut maintenue dans la possession de ses charges. Le chapitre clôtura ses séances le vendredi, 8 août, à sept heures du soir, par un acte solennel. Le Supérieur général, accompagné des deux premiers assistants, les PP. Soullier et Aubert, s'avança vers le milieu de la chapelle brillamment illuminée, et là, revêtu du surplis et de l'étole, et le cierge en main, il prononça l'acte de consécration de la congrégation des Oblats de Marie au Sacré-Cœur de Jésus.

Bientôt après, le P. Soullier était convoqué aux magnifiques fêtes que l'on préparait à Notre-Dame de Sion.

Le monument destiné à perpétuer le souvenir de la définition du dogme de l'Immaculée-Conception, dont nous avons vu poser les fondements, s'était élevé peu à peu. Les travaux avaient été souvent interrompus par l'insuffisance des ressources et surtout par les fréquents changements survenus à l'évêché de Nancy. Quatre évêques, NN. SS. Menjaud, Darboy, Lavigerie et Foulon, s'étaient succédé en quelques années sur le siège de ce diocèse. Enfin l'œuvre était terminée. Une superbe tour à trois étages, haute de soixante mètres, portait à sa cime une statue colossale de la Sainte-Vierge en bronze argenté. L'heure était venue de bénir le monument et de couronner, au nom du Souverain Pontife, la statue miraculeuse de la Vierge. La cérémonie devait avoir lieu le 10 sep-

tembre ; toute la Lorraine y avait été conviée ; déjà des masses de pèlerins se préparaient à gravir les flancs de la sainte montagne. Les journaux allemands se préoccupaient beaucoup de cette grande réunion de peuple et parlaient de l'empêcher.

Le P. Soullier quitta Paris le 31 août, visita en passant les maisons des religieuses à Reims, Chalons, Vitry et Metz, toutes fort tranquilles et très reconnaissantes de cette rapide apparition. A Nancy, il dut s'arrêter un peu plus longtemps pour visiter à l'évêché le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon. Il arriva à Sion le dimanche matin, 7 septembre, en même temps que Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert. C'était le premier jour du triduum préparatoire à la fête. Déjà la foule était considérable. La grand'messe fut chantée par le P. Conrard, en présence du prélat. Après l'évangile, le maître des cérémonies vint saluer le P. Soullier dans sa stalle et l'invita à monter en chaire. Le Père ne s'attendait pas à prêcher, mais se sentant subitement inspiré, il paraphrasa ces paroles de l'Ecriture : ***Sit nomen Domini benedictum***, Que le nom du Seigneur soit béni ! Il retraça en grandes lignes l'histoire du pèlerinage depuis sa fondation par l'évêque saint Gérard jusqu'aux jours funestes de la Révolution et jusqu'à la fête du couronnement; il invita les fidèles à se réjouir et à faire éclater leur reconnaissance en l'infinie miséricorde de Dieu, qui faisait enfin lever des jours de repentir et de gloire. Les impies avaient cru fermer pour toujours, aux foules chrétiennes, les chemins du sanctuaire, mais ils n'avaient réussi qu'à soulever leurs protestations indignées, à les amener plus pressées et plus ardentes que jamais et à faire revivre le traité de consécration et d'alliance qui, depuis neuf siècles, avait placé la Lorraine sous le sceptre maternel de Notre-Dame de Sion.

Dans l'après-midi, il y eut une longue et magnifique procession. Mgr Grandin bénit d'abord une croix plantée à l'entrée du plateau, sur la route de Praye. La procession descendit

ensuite à Saxon, traversa le village orné d'arcs de triomphe, passa aussi par Chaouilley paré de feuillage et de guirlandes et s'avança jusqu'au bois de Villars, à la distance de plus d'une lieue. C'est là qu'en 1793, la statue miraculeuse de Sion, arrachée de son sanctuaire et traînée au pied de la montagne, avait été brisée par des mains sacrilèges. Une honorable famille de Vézelise y avait élevé une chapelle et s'y tenait prosternée, le cierge à la main. Toutes les paroisses du voisinage s'y étaient réunies, curés en tête revêtus de leurs habits de chœur. Le P. Michon adressa à la foule une allocution pathétique, et le P. Zabel lut un acte d'amende honorable au nom de toute la contrée, voulant ainsi effacer la trace de l'exécrable sacrilège commis dans cet endroit. De retour à Sion, Mgr Grandin monta avec le P. Soullier sur l'estrade aménagée au premier étage de la tour, à douze mètres d'élévation, et après avoir béni le monument, donna aussi la bénédiction du Saint-Sacrement à la foule agenouillée dans le bas sur la pelouse.

Les deux jours suivants furent employés aux préparatifs de la fête : on aplanit les routes, on dressa des mâts autour de l'esplanade. On amoncela sur la montagne des provisions de toute sorte. Le mardi soir, pendant que les pèlerins, déjà réunis au nombre de deux ou trois mille, chantaient des cantiques dans l'église, une puissante pile électrique projeta des rayons lumineux sur la statue colossale de la Sainte Vierge. Ce spectacle arracha des cris d'admiration et des applaudissements enthousiastes à tous les spectateurs. A sept ou huit lieues à la ronde, on put jouir de cette vision vraiment féerique, qui ne fut pas interrompue de toute la nuit.

Dès minuit, des messes furent célébrées sans interruption aux douze autels du sanctuaire. Il y eut des communions innombrables. Cependant les foules gravissaient à flots pressés les flancs de la montagne malgré la pluie et le vent qui soufflaient en tempête. Vers les 9 heures du matin, le calme

étant revenu, on put contempler jusqu'à quarante mille pèlerins massés auprès de la tour; parmi eux 1500 prêtres et M. Buffet, président de l'Assemblée nationale, avec sa famille. Les évêques parurent alors sur l'estrade du premier étage, où se dressait l'autel. C'était d'abord le célébrant, le cardinal Mathieu, puis les évêques de Nancy, Strasbourg, Metz, Verdun, Belley, Saint-Dié et Saint-Albert. En présence d'une pareille multitude, les saints mystères et les chants liturgiques revêtirent une majesté incomparable. Le *Credo* de Dumont, en particulier, fut enlevé par des milliers de voix. La fanfare du collège de la Malgrange alternait avec les chants. L'abbé Besson, chanoine de Besançon, électrisa la foule par sa parole ardente, en développant cette pensée : La Lorraine doit à Notre-Dame de Sion trois grands bienfaits : sa foi, sa nationalité et son retour aux pratiques de la piété chrétienne.

Le soir, une immense procession se déroula autour du plateau décoré de grands mâts et d'oriflammes. C'étaient d'innombrables associations de piété, des confréries paroissiales, des congrégations religieuses d'hommes et de femmes, une armée de prêtres et de dignitaires ecclésiastiques, le chapitre de la cathédrale de Nancy et enfin les évêques et le cardinal, en chapes et en mitres. On y voyait déployées les bannières des principales villes de la Lorraine et de l'Alsace. On y portait les reliques de saint Gérard, le voile de la Sainte Vierge et la précieuse couronne d'or et de pierreries, estimée 15000 francs, qui devait servir au couronnement. Après une heure et demie de marche, les évêques remontèrent sur l'estrade. C'était le moment solennel; toute la foule était là, pressée, attentive, émue. Les Oblats de Marie soutenaient la statue miraculeuse, posée pour la circonstance sur un piédestal élevé, de façon à ce qu'on put l'apercevoir de tous les points du plateau. C'étaient les Pères Soullier et Michaux en avant, et en arrière les Pères Zabel et Conrard. Après les prières d'usage, et la présentation authentique des lettres pon-

tificales qui autorisaient le couronnement, le P. Michaux prit le diadème et le remit au P. Soullier qui le déposa entre les mains du cardinal-archevêque. Son Éminence alors le souleva jusqu'à la hauteur de la tête de la Sainte Vierge et l'y plaça respectueusement. A ce moment, un soleil étincelant dardait ses rayons sur la couronne et en faisait ressortir le merveilleux éclat. Ce fut un cri d'enthousiasme dans la foule, des acclamations, des applaudissements, des *vivat* prolongés, puis la vive et brillante fanfare des musiciens groupés au bas de la tour, enfin le chant du ***Magnificat,*** enlevé avec une puissance incomparable. Les huit évêques étendirent trois fois leurs mains du haut de l'estrade et bénirent le peuple. Le chant du ***Te Deum*** termina cette superbe fête tout à la fois religieuse et nationale.

Le P. Soullier regagnait Nancy le soir même. Encore tout ému, il prenait la plume dans le chemin de fer, donnait des détails au P. Fabre et s'écriait : « Quel beau jour pour la congrégation et pour moi en particulier ! Jamais je n'ai rien vu de si grand, ni ressenti d'émotion plus pénétrante ! »

---

# CHAPITRE XX

LE P. SOULLIER FAIT LA VISITE DES MAISONS DE LA PROVINCE DU MIDI ET DE LA CORSE. — AJACCIO, VICO. — IL TOMBE MALADE. — SAISON A LAMALOU. — LES OBLATS SONT CHARGÉS DE L'ŒUVRE DU SACRÉ-CŒUR A MONTMARTRE.

— 1874-1875 —

En 1874, le Supérieur général chargea le P. Soullier de visiter la province du midi de la France. Il s'agissait d'une visite canonique faite avec le plus grand soin, selon les prescriptions de l'Eglise et les règles des Oblats. Chaque membre devait être interrogé en particulier. Les œuvres, les coutumes, les bâtiments, les finances, rien ne devait échapper au regard vigilant du visiteur. Un procès-verbal, rédigé de sa main en double exemplaire, était envoyé à la maison-mère et demeurait aussi déposé dans les archives de la communauté. Il n'est guère de pratique plus avantageuse pour corriger les abus, prévenir les défaillances, entretenir la régularité et la discipline, stimuler le zèle et la piété.

Le P. Soullier quitta Paris le 12 avril et se dirigea d'abord vers l'Osier. Trois jours lui suffirent pour la visite de cette

maison. Il arriva à Marseille le 16, comptant s'embarquer le lendemain pour la Corse, mais le soir même il reçut un télégramme du P. Santoni lui annonçant que les Pères de Vico étaient en mission pour préparer la visite pastorale et demeureraient absents pendant une quinzaine. Là-dessus, il prit immédiatement son parti et commença dès le lendemain matin la visite de la maison du Calvaire. Quatre jours lui suffirent. Il monta ensuite à Notre-Dame de la Garde. Le 27 et le 28, il s'arrêtait à Toulon et à Hyères chez les Sœurs de l'Espérance et arrivait le 29 au grand-séminaire de Fréjus. De là il écrivait à sa sœur : « Mon voyage jusqu'ici a été fort heureux. Je savoure le délicieux climat de la Provence. Il semble que tout le pays soit planté de rosiers, tant les roses s'y épanouissent partout. Hyères m'a apparu comme une oasis toute embaumée de mille sortes de fleurs. Si la chaleur ne commençait à devenir assez forte, on s'y croirait dans une sorte d'Eden. Il est vrai que ma mission de visiteur me rappelle au sentiment de la responsabilité et d'un travail aussi épineux que délicat. Peut-on vivre un seul jour sans difficultés et sans fardeaux! »

Dans ces dernières lignes, il faisait allusion à une affaire très importante et très désagréable qu'il devait aller traiter à Grasse avec l'évêque de Fréjus. Il s'agissait d'une mésintelligence, ou plutôt d'une diversité de vues entre le Prélat et les directeurs de son grand-séminaire. Cette querelle menaçait d'amener le plus fâcheux résultat. On ne parlait de rien moins que du changement du supérieur ou de la retraite des Oblats. Le P. Soullier, guidé par le conseil de l'Ecriture : *responsio nullis frangit irem* (Prov. xv, 1), mit tant de douceur et d'à-propos dans ses explications qu'il triompha de l'hostilité de l'évêque.

Après avoir consacré cinq jours à la visite de Fréjus, il revint à Marseille, et s'embarqua le 6 mai pour la Corse. Il arriva le 7 à Ajaccio, après dix-huit heures de traversée. Il fut loger au grand-séminaire dirigé par les Oblats. Cette maison,

aussi bien que le petit-séminaire, avait été fondée en 1835 par le P. Guibert, ancien supérieur de N.-D. du Laus, devenu depuis évêque de Viviers, archevêque de Tours et de Paris. Tous les Pères firent au visiteur l'accueil le plus empressé et le plus cordial. Il examina en détail les deux établissements, la maison de campagne, la ville et le port, où l'escadre de Toulon se trouvait alors réunie. Il monta sur le vaisseau amiral *l'Océan*, dont l'aumônier de l'escadre lui fit très courtoisement les honneurs. Ce colosse portait 790 hommes d'équipage.

Le 12 mai, le P. Soullier, conduit par le P. Hamonic, partit pour Vico. Il mit près de huit heures de diligence pour faire ce pittoresque voyage. « Sur tout le parcours, écrivait-il, ce ne sont que côtes interminables à monter ou à descendre, à travers un pays presque désert et sans culture. Cela donne une pauvre idée de l'activité et de l'industrie des Corses. Arrivé au sommet de la dernière montée, j'ai eu sous les yeux le vaste et beau panorama du bassin dont Vico est le chef-lieu. Cela rappelle un peu le pays dont la montagne de Montserrat est le centre. Ce sont des montagnes hérissées de dentelures et d'énormes rochers; c'est le Llobregat au fond d'une gorge resserrée; c'est à peu près le même aspect de pays. Notre couvent occupe la plus belle partie de ce vaste amphithéâtre. Il est abrité contre le midi par une montagne et possède un jardin fertile, de belles eaux et de frais ombrages. Le couvent lui-même est vaste, solide, et présente à l'intérieur un beau cachet d'architecture. L'église est parfaitement propre et gracieuse. C'est en somme une charmante habitation. »

L'évêque d'Ajaccio se trouvait en ce moment à Vico, en cours de tournée pastorale. C'était Mgr Gaffory, ancien collaborateur du P. Guibert dans la fondation des séminaires, et par là-même tout dévoué aux Oblats. Il eut avec le P. Soullier de longs entretiens sur les améliorations qu'il fallait apporter dans les établissements de la congrégation. Le 13 au

soir, ils dînèrent ensemble chez un riche notable de Vico, en compagnie de toute la société vicolaise. Le lendemain, l'évêque consacra l'autel de la nouvelle église de Nesa, petite paroisse du voisinage desservie par les Oblats, et où le P. de Véronico avait déployé tous ses talents. La grand'messe fut chantée à midi par le P. Soullier en présence de Sa Grandeur. Puis il y eut au couvent un banquet auquel prirent part une vingtaine d'ecclésiastiques du voisinage.

La communauté des missionnaires de Vico ne se composait guère que de quatre membres : les PP. de Véronico, Rolleri, Audric et Tamburini ; quelques-uns même prêchaient dans les environs, mais ils se hâtèrent de revenir. La visite canonique fut facile. Le P. Soullier put rentrer à Ajaccio le 18, en compagnie de l'évêque ; le lendemain, il reprit la mer. Il était très satisfait, et put approuver en toute sincérité le témoignage rendu aux séminaristes de Corse par un de leurs directeurs : « Si un grand-séminaire est une maison paternelle où tous s'aiment et vivent de la loi traditionnelle ; s'il est un temple où les sciences sacrées dardent leurs vérités sur les intelligences avides de lumière ; un cénacle où l'on persévère unanimement dans la prière, en la société de Marie, mère de Jésus, pour se disposer à la descente de l'esprit apostolique, le séminaire d'Ajaccio n'a rien à envier à ses frères de France. »

Après avoir célébré la fête de l'Ascension à Marseille, dans la maison du Calvaire, le P. Soullier commença la visite de la maison d'Aix, passa ensuite à Notre-Dame de Bon-Secours et à Notre-Dame des Lumières, et se rendit enfin à Lamalou, pour y saluer le P. Fabre et la Directrice générale, qui faisaient une saison dans cette station thermale. Il ne rentra à Paris que vers le milieu du mois de juin.

Le 31 juillet, le P. Louis, écrivant à son Supérieur général, en ce moment à Pontmain, terminait sa lettre par ce post-scriptum : « Je suis pris aujourd'hui de fortes douleurs rhumatismales au genou gauche. » Pensant que ces douleurs se

dissiperaient par un peu de repos, il ne fit d'abord aucun remède, mais dix jours après, il fallut appeler le médecin. Le docteur Michaux lui encastra la jambe dans une sorte de maçonnerie qui lui enlevait toute liberté de mouvement. Il ne quittait le lit que pour s'étendre sur une chaise longue. L'appétit était encore bon, et le malade pouvait tenir la plume en écrivant sur ses genoux. C'est ainsi que le 12 août, il conseillait au P. Fabre de vouloir bien poser à Tours devant le peintre Emile Lafon, pour répondre aux désirs de la congrégation. Cependant l'appareil le fatiguait beaucoup, surtout la nuit, et le condamnait à de pénibles insomnies. Bientôt les douleurs devinrent tellement insupportables qu'il fallut délivrer la jambe malade. L'enflure s'accrut et la vie parut en danger. L'on eut de graves inquiétudes dans l'entourage.

Sa sœur se trouvait alors aux bains de mer, à Wimereux, dans le Pas-de-Calais. Dans la crainte de lui causer du chagrin et de nuire à son traitement, on ne lui parlait de la maladie de son frère que comme d'une simple indisposition, mais quand elle fut de retour au pays, on dut la mettre au courant de la situation et la conduire auprès du malade. Elle le trouva étendu sur un fauteuil. Il était si maigre, si pâle; il avait les yeux si éteints et la voix si faible, qu'elle eut de la peine à retenir ses larmes. Il commençait cependant à se lever une heure par jour et faisait quelques pas dans sa chambre avec l'aide d'un frère. Le 9 septembre, on le transporta à Royaumont, afin qu'il pût y jouir d'un plus grand calme et d'un air plus pur. La convalescence s'accentua. Après six semaines d'interruption, le malade put reprendre la plume pour donner de ses nouvelles au Supérieur général et le remercier des soins dont il avait été l'objet. Comme l'hiver approchait, et que cette saison est fort rude à l'abbaye, on le fit partir pour Martillac, sous la conduite du F. Colin. Il y arriva le 30 septembre. Ses forces se rétablirent promptement dans cette charmante campagne où la température est si douce. Il put

bientôt teprendre ses anciennes fonctions et faire la visite canonique des maisons de Talence, Arcachon et Limoges. Il rentrait à Paris le 28 octobre pour assister le surlendemain au sacre de son confrère et collègue, le P. Jolivet, qui venait d'être nommé évêque de Bellino et vicaire apostolique du Natal, dans la Cafrerie, en remplacement de Mgr Allard, démissionnaire.

La cérémonie eut lieu dans la chapelle des Oblats de la rue de Saint-Pétersbourg. Son Em. le cardinal Guibert, prélat consécrateur, était assisté de Mgr de Marguerye, ancien évêque d'Autun, et de Mgr Faraud. Le P. Soullier avait offert au nouvel évêque une pierre précieuse, destinée à être enchâssée dans son anneau pastoral. Ce caillou vraiment superbe ne devait pas être déplacé même dans le pays des diamants.

Le nouvel évêque fut remplacé dans sa charge d'assistant par le P. de Lhermite, supérieur de la maison de Tours; et le P. Voirin reçut la garde du tombeau de saint Martin.

Quoique le P. Soullier eût repris son train ordinaire de vie, il n'était pas cependant complètement guéri de son mal de jambes. Les médecins lui prescrivirent une saison aux eaux de Lamalou, dans l'Hérault. La Directrice générale de la Sainte-Famille devait aussi revenir dans la même station thermale pour y continuer son traitement de l'année précédente. Ils s'entendirent pour faire le voyage en même temps. Partis de Paris le 7 juin, ils s'arrêtèrent d'abord à Nevers, et y inaugurèrent une nouvelle maison dont les Sœurs de l'Espérance, déjà établies dans cette ville, venaient de faire l'acquisition. La journée du 8 s'écoula rapidement au milieu des bonnes Sœurs si heureuses de la visite qui leur était faite.

La Directrice générale raconte ainsi la suite du voyage dans le compte rendu de l'année 1875 :

« A minuit, nous partions pour Mende, où nous étions attendus. Le chemin de fer, après avoir traversé les riches plaines de la Limagne et de l'Auvergne, dont on ne se lasse

pas d'admirer la luxuriante végétation, s'arrête à Langogne, petite ville située sur les confins des trois départements du Puy-de-Dôme, de l'Ardèche et de la Lozère. Là, une voiture publique prend les voyageurs et fait régulièrement le service jusqu'à Mende. Nous avions prié la Supérieure de nos Sœurs de l'Espérance d'y retenir nos places, mais notre avis était arrivé trop tard, aussi la Supérieure prit-elle le parti de nous envoyer à Langogne une voiture particulière qui y arriva en même temps que nous, c'est-à-dire vers une heure de l'après-midi. Le trajet est de 8 à 9 heures dans les montagnes. Notre cocher déclara que ses chevaux ne pouvaient repartir avant le lendemain matin. Malgré notre désir d'arriver à Mende le soir, nous dûmes nous résigner et prendre gîte dans une auberge d'assez maigre apparence, bien qu'elle fût décorée du titre pompeux d'Hôtel du Cheval blanc. »

Le P. Soullier profita de ce retard pour visiter le petit collège de cette ville, dont on avait offert la direction aux Oblats. Le lieu paraissait très favorable pour recruter des vocations religieuses, mais ils n'avaient pas cru devoir accepter, faute de personnel. Depuis, l'établissement avait été cédé aux Pères du Saint-Esprit.

La bonne Mère continue son récit :

« Le lendemain matin, dès l'aube, nous cheminions à travers la montagne qui déroulait à nos regards les sites les plus variés. Vers huit heures, nous fimes halte dans un village où le P. Soullier put dire la messe. (C'était probablement Chaudeyrac). L'église était pauvre, mais décente. Le bon curé s'empressa de sonner la cloche, au son de laquelle accoururent plusieurs de ses paroissiens, qui nous édifièrent par leur attitude pleine de foi et de piété.

« Nous passâmes au pied de la montagne que couronne Châteauneuf-de-Randon, célèbre par ses souvenirs historiques. Notre cocher, nommé Pierre Lhermite, grand discoureur, ne manqua pas de nous inviter à mettre pied à terre pour

voir le tombeau de ***monsieur*** Duguesclin, qui se trouve à quelques pas de la route. Ce tombeau paraît complètement abandonné. Les pierres tendent à se séparer; pas un nom, pas un signe n'y rappelle le grand homme dont la mémoire se conserve pourtant parmi le peuple.

« Nous étions à Mende à midi. La petite communauté, composée de trois Sœurs, nous fit le plus joyeux accueil. Nous la trouvâmes installée dans un local restreint, à peine suffisant, mais dont on pouvait se contenter pour un début. Dans sa bienveillance, Mgr Saivet nous avait engagés à faire cette fondation dans ce diocèse si fertile en vocations religieuses. Nous n'avons pas lieu de regretter les sacrifices que nous nous sommes imposés pour l'établir. »

Le P. Soullier dîna le soir à l'évêché en compagnie de Mgr Bourret, évêque de Rodez, et des notabilités du clergé. Mgr Saivet se montra très bienveillant pour lui. Il serait heureux, lui disait-il, de voir une communauté d'Oblats s'établir dans son diocèse. Il ne possédait que cinq missionnaires séculiers qui ne suffisaient pas à beaucoup près aux besoins d'un pays où les missions sont fort en honneur. Mgr Bourret, de son côté, ne fut pas moins engageant.

« Dans plusieurs circonstances déjà, écrit la bonne Mère, ce prélat nous avait exprimé le désir d'avoir dans son diocèse des œuvres de la Sainte-Famille. Cette fois encore, il voulut bien insister, nous assurant que nous trouverions dans l'Aveyron les mêmes avantages que dans la Lozère, et de plus grands encore au point de vue du recrutement des vocations. Monseigneur indiquait la ville de Milhau comme la plus convenable pour créer un établissement, et puisque nous en étions si près, il nous engageait à aller sur les lieux prendre des informations. Nous nous rendîmes à son désir, et le 12 juin, à trois heures du matin, nous nous dirigions sur Milhau, jolie ville assise sur le Tarn, et à laquelle de nombreuses fabriques donnent beaucoup d'animation. Munis d'une lettre

de recommandation de Mgr Bourret, nous nous présentâmes chez M. le Curé du Sacré-Cœur, sur la paroisse duquel Sa Grandeur souhaitait que nous nous établissions. M. le Curé nous assura du bon accueil que trouverait la Sainte-Famille dans la paroisse, et nous donna toutes les informations que nous pouvions désirer. Tout ce que nous vîmes et entendîmes pendant les quelques heures passées à Milhau ne put que nous confirmer dans la pensée qu'il nous serait avantageux de nous y établir. Le 12 au soir, nous arrivions à Lamalou. »

Cette petite station thermale située près de Bédarrieux compte douze sources et se divise en trois établissements, Lamalou le Haut, Lamalou du Centre et Lamalou le Bas. C'est dans cette dernière partie que s'établirent nos voyageurs, en compagnie de la Mère Saint-Yves leur infirmière, de Mme Clavier, et de la sœur du Saint-Sacrement leur secrétaire. Ils formaient ainsi communauté, et prenaient leur repas dans un salon particulier.

Dès le lendemain de leur arrivée, ils se mirent au régime des eaux. Le P. Soullier prenait un bain chaque jour, et de plus le docteur Boissieu lui prescrivit d'aller boire matin et soir à la source ferrugineuse de Capus, qu'on disait très efficace.

Ce qui donna un nouvel agrément à leur saison, ce fut la visite des Sœurs de la Sainte-Famille établies dans le voisinage, au Poujol et à Saint-Chinian.

Un grand événement se passait en ce moment dans la capitale. Le 16 juin, le cardinal archevêque de Paris posait solennellement la première pierre de la Basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, destinée à appeler la protection de Dieu sur la France. Ce monument d'expiation avait été conçu dans les jours les plus funestes de la guerre par Mgr Pie, évêque de Poitiers, dom Guéranger et M. Legentil. Mgr Guibert s'était chargé de l'exécution et l'Assemblée nationale l'avait autorisé en le déclarant d'utilité publique. En attendant la construction de cette église nationale, un sanctuaire provisoire fut

élevé à côté et les Oblats furent chargés d'y installer le culte divin à partir du 17 novembre.

Il y avait déjà deux ans que le cardinal avait fait connaître ses intentions au P. Louis, mais en lui recommandant le secret. Toutefois cette nouvelle, sans le surprendre, le combla de joie. « Je n'avais pas pensé, écrivit-il au Supérieur général, que le cardinal dût sitôt nous signifier la grande mission dont il nous parlait depuis si longtemps. Il aura voulu, en même temps que l'édifice, fonder le ministère. Puisse ce ministère être rempli par nous d'une façon qui soit digne de la confiance qu'on nous témoigne et de la préférence qu'on nous accorde ! Je vous félicite d'avoir à effectuer une telle fondation. Ceux des nôtres qui en seront chargés n'auront, pour être à la hauteur de leur mandat, qu'à se faire les exacts observateurs de nos règles, tant pour le genre de leurs prédications que pour le soin de leur vie intérieure. De la manière dont nous nous poserons sur cette célèbre montagne dépendront d'importantes conséquences pour le recrutement de la congrégation, comme pour l'accroissement de sa sève intérieure et la vigueur de ses institutions. »

Nos baigneurs quittèrent Lamalou dans les premiers jours de juillet, et se dirigèrent vers Montpellier et Toulouse afin de visiter leurs Sœurs de ces deux villes. A Toulouse leurs yeux furent attristés par les ravages d'une terrible inondation. La Garonne et ses affluents avaient débordé à la suite de pluies torrentielles. Le faubourg de Saint-Cyprien, vaste agglomération de 25.000 âmes, était renversé de fond en comble. A Agen, la levée du chemin de fer avait été emportée par les eaux, et nos voyageurs durent franchir la rivière en bateau. Sur tout le parcours de la Garonne, ils ne voyaient que maisons en ruines et récoltes noyées. Ils ne rentraient à Bordeaux que le 7. Dès le lendemain le P. Soullier se mettait en route pour Mont-de-Marsan, Aire et Arcachon avant de reprendre son vol vers Paris.

# CHAPITRE XXI

QUATRIÈME VOYAGE EN ESPAGNE. — DÉBUT DES PÈLERINAGES A MONTMARTRE

— 1875-1876 —

Un mois plus tard, la Directrice générale, obligée de faire la visite de ses maisons d'Espagne, où l'appelaient de graves intérêts, réclama le concours du P. Soullier. Elle a noté elle-même, dans le rapport déjà cité, les principales particularités de ce long voyage.

« Nous quittâmes Perpignan, dit-elle, le 17 août, à onze heures du soir, munis de passeports et de lettres de recommandation, afin d'être en règle au cas de rencontre de l'un ou l'autre des partis armés qui se partageaient la Catalogne — c'était l'époque de la guerre des Carlistes. — Ces précautions nous avaient été fortement conseillées, car on ne savait ce qui pouvait survenir au sein d'un pays agité par la guerre civile. La route de Perpignan à Gerone n'était pas jugée assez sûre pour que la diligence voulût se charger des dépêches comme en temps ordinaire. Notre voyage cependant s'effectua fort tranquillement ; nous en fûmes quittes pour montrer nos passeports à la frontière. Le 18 au soir nous arrivâmes à Barcelone et descendîmes chez nos sœurs de l'Espérance. »

La bonne Mère déjà fatiguée en partant de Perpignan devint encore plus souffrante. Tout le travail de la visite retomba sur le P. Soullier.

Une petite conspiration avait été ourdie dans cette maison. Quelques Sœurs projetaient de se séparer pour fonder un nouvel établissement. L'arrivée des visiteurs jeta le désarroi dans le camp des mécontentes et fit avorter le complot. Deux sœurs et une postulante quittèrent la maison. Ces départs obligèrent le Père à mettre l'évêque de Barcelone au courant de la situation. Ce prélat se montra entièrement bon et donna les plus fermes conseils. C'est sur son avis qu'on mit à la porte une pensionnaire, qu'on avait eu le grand tort de recevoir, et qui avait servi d'entremetteuse et de commissionnaire aux conspiratrices. Cette mesure vigoureuse déjoua toutes les intrigues et coupa le mal dans ses racines.

« Le 23 août, continue la bonne Mère, nous nous transportâmes chez nos sœurs de Lorette, où, la veille, s'était ouverte la retraite annuelle à laquelle assistaient toutes nos sœurs de la ville. Le R. P. Soullier s'était réservé les explications de règle. Nos sœurs se montraient avides de cette paternelle parole empreinte de tant d'intérêt pour les âmes, et elles la recueillaient avec une profonde gratitude. Il y avait si longtemps que pareil bienfait ne leur avait été accordé ! Le lendemain de la clòture de la retraite, nous reçûmes la visite de Mgr l'évêque, dont nous avions déjà éprouvé la grande bienveillance.

« Nous ne pouvions quitter la Catalogne sans aller voir nos sœurs d'Esparraguerra, qui comptaient bien sur cette visite. Une partie du trajet jusqu'à Mortorell se fait en chemin de fer. Là, on prend une tartane, voiture du pays traînée par des mules, qui n'épargne pas les secousses, mais cette manière de voyager ne manque pas de pittoresque. En une heure et demie on est à Esparraguerra. Cette œuvre est dans une situation très satisfaisante à tous les points de vue : elle

est placée dans un pays riche, fertile, et où nous pouvons espérer nous recruter avantageusement. Elle fait beaucoup de bien et est entourée des plus honorables sympathies. Nos Sœurs habitent une vaste maison, ancien casino, qui suffit et au-delà à leurs besoins. De leur jardin elles aperçoivent la célèbre montagne de Montserrat, qui abrite de son ombre protectrice la petite ville d'Esparraguerra. En quelques heures, elles peuvent se rendre au pied du sanctuaire, où tant de pèlerins accourent de toutes les parties du monde pour prier la Vierge miraculeuse et pour vénérer les lieux sanctifiés par la présence de saint Ignace. Ces derniers temps, Esparraguerra avait souvent été visitée alternativement par les Carlistes et par les troupes du roi. Nos sœurs nous racontèrent toutes leurs émotions pendant ces scènes sanglantes, nous disant comment elles avaient été épargnées et respectées par tous.

« Le 6 septembre nous partîmes pour Valence. La voie de terre présentait bien des difficultés, par suite de la guerre ; le chemin de fer n'allait plus que jusqu'à moitié chemin. Nous nous décidâmes à prendre la voie de mer. Nous nous embarquâmes donc le 6 sur le vapeur l'***Estramadure*** ; on leva l'ancre vers midi. La mer était calme et unie comme un lac, le ciel n'offrait pas un nuage. Pendant bien longtemps nous pûmes jouir du magnifique panorama que présente Barcelone, penchée sur le bord de la mer, et longtemps encore après que nous l'avions perdue de vue, le Montjuich nous apparaissait dominant l'espace. Du reste, nous nous éloignions peu des côtes, de distance en distance s'échelonnaient de gracieux villages dont l'aspect rompait la monotonie du voyage.

« Le lendemain, vers neuf heures, un mouvement inaccoutumé se fait sur le pont ; nous approchons du Grao, port de mer de Valence. Quelques instants après, nous apercevons sur la jetée des ceintures rouges flottant au vent : ce sont quelques élèves de Lorette qui se sont fait une fête d'accompagner jus-

que-là leurs maîtresses pour nous souhaiter la bienvenue. Bientôt on nous distingue sur le pont entre les passagers, et alors les signes d'allégresse redoublent. Il faut pourtant prendre patience avant de se voir de plus près, et subir la visite du médecin, celle de la douane, etc. Enfin nous voici sur le port. Les premières paroles échangées, nous montons dans la voiture d'une amie de la maison pour nous rendre à Valence ; nos sœurs et les enfants nous suivent dans des tartanes. Il est onze heures quand nous arrivons à la communauté. Malgré l'heure avancée, le P. Soullier veut dire sa messe, à laquelle assistent toutes les Sœurs. Nous admirons la nouvelle chapelle qui est d'un goût exquis et complète l'établissement de nos sœurs aussi bien qu'on peut le désirer. »

Le P. Soullier ajoute ces renseignements :

« Nous avons passé à Valence huit jours fort calmes et fort paisibles. Cette visite ne nous a donné que des consolations. La maison est parfaitement tenue et tout le monde y est content, l'œuvre est florissante. Le jardin d'enfants, qui reçoit le plus favorable accueil, alimentera le pensionnat et fera honneur à la Sainte Famille, s'il est dirigé d'une manière convenable. A ma connaissance, aucune maison de Lorette ne présente un personnel aussi régulier, aussi appliqué à ses devoirs et aussi satisfaisant. »

La bonne Mère poursuit :

« Le 14 septembre, à trois heures de l'après-midi, le chemin de fer nous emportait à travers la campagne de Valence, véritable jardin couvert d'orangers et de grenadiers. A certains endroits où la voie est fort resserrée, il semble que les branches chargées de fruits sont à portée de la main du voyageur. Après la Encina, cette riante nature disparaît comme un rêve enchanteur, et l'on trouve un frappant contraste en parcourant le territoire aride de la Manche. Puis viennent les plaines de l'Andalousie, desséchées à cette saison par un brûlant soleil : à peine, de temps à autre, quelques bosquets de pal-

miers viennent-ils rafraîchir la vue. Nous saluâmes de loin les dômes de Cordoue : le temps ne nous permettait pas même d'aller visiter la cathédrale. En approchant de Malaga, la riche végétation reparaît; les montagnes que traverse le chemin de fer offrent des aspects curieux et terribles.

« Nous arrivâmes à Malaga à huit heures du soir, exténués de fatigue, après un voyage de trente heures que l'extrême chaleur rendait doublement pénible. La filiale hospitalité de nos Sœurs de l'Espérance nous reposa bien vite. Dès le lendemain nous reçûmes de nombreuses visites des amis de la maison, des ecclésiastiques les plus honorables qui s'empressaient à l'envi de nous témoigner leurs sympathies pour l'œuvre et pour la Sainte Famille par mille attentions délicates. Un jour ne se passait pas sans qu'ils envoyassent à la communauté les fleurs, les fruits les plus recherchés de la saison, disposés en bouquets et en corbeilles avec la grâce particulière au pays. »

Parmi ces amis, il faut surtout citer le gouverneur de la mitre qui eut la courtoisie de faire remettre au P. Soullier, dès son arrivée, les pouvoirs les plus étendus. En Espagne, on donne ce titre au vicaire général capitulaire qui gouverne le diocèse pendant la vacance du siège.

A Malaga, la Sainte-Famille possédait trois établissements : l'Espérance, un orphelinat pour les pauvres et les repenties et une école pour l'éducation des classes aisées. Toutes ces maisons prospéraient à l'envi. La bonne Mère avait retrouvé ses forces et ne se ressentait plus de son abattement de Barcelone.

Le 25 septembre, nos voyageurs arrivèrent à Madrid. Leur premier soin fut de se présenter chez le nonce. Mgr Siméoni, et chez le cardinal Morano, archevêque de Tolède, qui leur firent le meilleur accueil. Mgr Bianchi, ami dévoué de leurs œuvres, s'était empressé de leur procurer une audience. C'est par lui aussi que le P. Soullier fut mis en relations avec plusieurs prêtres distingués de la nonciature.

Ils commencèrent la visite par l'œuvre de l'Espérance qu'ils trouvèrent installée dans une nouvelle maison, en un quartier fort paisible. Un beau jardin s'étendait derrière les bâtiments et offrait tout à la fois l'utile et l'agréable; on y trouvait de frais ombrages et de l'eau en abondance. Ils passèrent ensuite à Lorette où ils furent accueillis par une soirée chantante. Les enfants de Madrid s'y montrèrent dans tout ce qu'elles ont de sémillant et de gracieux. Puis ils visitèrent, dans le voisinage de la capitale, le pensionnat et le noviciat de Getafe et l'orphelinat de Pinto. Le P. Soullier faisait partout de courtes instructions et décorait les enfants les plus sages du ruban vert de la petite congrégation.

Le 14 octobre, il assistait, dans la chapelle du palais royal de Madrid, à une cérémonie des plus imposantes, la remise par le roi de la barrette cardinalice au nonce, Mgr Siméoni. L'étiquette de la cour d'Espagne y éclata dans toute sa magnificence. Grâce à Mgr Bianchi, et à don Jaime, aumônier de Lorette, il occupa dans la tribune du corps diplomatique une place de choix d'où il put tout voir et tout entendre. Le surlendemain, il reçut une invitation officielle pour un dîner à la nonciature. A ce dîner se trouvaient le cardinal-archevêque de Tolède, l'archevêque de Cuba, les évêques de la Havane, de Léon, de Majorque et d'Avila, le garde-noble porteur de la barrette et plusieurs autres invités du haut clergé. Le cardinal Siméoni le traita avec beaucoup de bienveillance, s'enquit avec détail des missions des Oblats et lui demanda des nouvelles de plusieurs Pères qu'il avait connus à Rome.

La bonne Mère continue le récit du voyage.

« Nous partîmes pour Plasencia le 19 septembre. Nous arrivâmes à Avila au milieu de la nuit. Après deux heures d'attente dans une chambre d'auberge, où étaient entassés voyageurs et colis, nous entrâmes dans une mauvaise diligence où il nous fallut demeurer, avec deux compagnons de voyage peu agréables, jusqu'au lendemain. Aux pâles clartés

de la lune, nous aperçûmes les murailles crénelées d'Avila et nous saluâmes en passant cette petite ville, toute parfumée du souvenir de sainte Thérèse.

« En arrivant, vers midi, à Piedrahita, où la diligence stationne quelques instants, nous fûmes agréablement surpris de voir une charmante petite fille d'une douzaine d'années s'approcher de la portière, nous demandant en très bon français si nous voulions venir chez sa mère pour nous reposer et nous rafraîchir. C'était une élève de nos Sœurs de Plasencia qui, avertie par celles-ci de notre passage, s'estimait tout heureuse de nous recevoir.

« A Béja, nous avions à attendre deux heures la voiture qui fait le service de Plasencia. Là encore nous reçûmes l'hospitalité chez une respectable famille dont nos Sœurs ont élevé la fille, et qui se montra pour elles pleine d'estime et de reconnaissance. On nous avait préparé, à l'espagnole, un dîner auquel nous fîmes honneur de notre mieux. Il n'est sorte d'attentions que ces braves gens n'aient eues pour nous, et nous les quittâmes bien touchés de leur cordial accueil. Enfin nous arrivâmes à Plasencia à huit heures du soir, et nous descendîmes chez nos Sœurs de Saint-Joseph. »

Cette maison venait d'être éprouvée par la mort de la supérieure, et celle qui l'avait remplacée portait déjà tous les signes d'une fin prochaine. Il y avait donc grande tristesse dans l'orphelinat, et les visiteurs durent prodiguer les consolations aux maîtresses aussi bien qu'aux élèves.

La ville possédait encore une maison de la Conception fréquentée par les enfants des meilleures familles. Le P. Soullier y établit la congrégation des Saints-Anges. Le nouvel évêque de Plasencia n'avait pas encore pris possession de son siège. On l'attendait ; mais les visiteurs furent très bien reçus par le gouverneur de la mitre.

Le 26 octobre, ils étaient de retour à Madrid et faisaient leurs dernières visites. Ils s'y trouvaient encore le jour de la

Toussaint et le jour des Morts. Ce dernier jour, le P. Soullier usa du grand privilège accordé aux prêtres espagnols, et célébra trois fois le saint sacrifice de la messe.

Le soir même, ils repartaient pour Barcelone. De graves intérêts les rappelaient dans cette ville. Il s'agissait d'y fixer définitivement les Sœurs de l'Espérance. Déjà un vaste terrain, planté d'orangers et de citronniers, avait été acheté à Las Corts, dans l'ensenche, c'est-à-dire dans la partie de la ville située au delà des anciennes barrières. Des amis dévoués de la Sainte-Famille, à la tête desquels se trouvaient MM. de Foncuberta et Girone, et d'autres notabilités, avaient pris l'initiative d'une souscription pour bâtir une maison assez grande pour loger cinquante Sœurs. Un architecte de la ville s'était offert à surveiller gratuitement cette construction. L'évêque, de son côté, promettait de diriger vers ce but les legs et les aumônes des fidèles. Il ne s'agissait que d'encourager toutes ces bonnes volontés et de triompher des résistances du conseil général de la maison-mère de Bordeaux, qui craignait de s'engager dans de trop fortes dépenses. Tous les obstacles furent levés, et bientôt la congrégation posséda à Las Corts un superbe établissement, environné d'un parc, qui fait l'admiration des visiteurs. On y remarque surtout une vaste salle au cerveau élevé et superbement décorée où les Sœurs de Lorette convoquent les sommités de la ville pour leurs fêtes de famille et pour la distribution de leurs prix.

Les chers visiteurs quittaient Barcelone le 13 novembre; passaient à Perpignan la journée du dimanche, 14, et arrivaient le 15 à Martillac où ils étaient accueillis par les Sœurs agricoles au chant du *Magnificat*. Le 16, ils étaient à Bordeaux, et le P. Soullier rentrait à Paris le 19, après une absence de plus de trois mois. Sa santé s'était améliorée pendant ce long voyage où il avait eu cependant à supporter des chaleurs excessives. Ses douleurs de jambes avaient disparu.

Dès les premiers jours de 1876, nous retrouvons le P. Soul-

lier sur la butte Montmartre, délibérant avec les grands-vicaires de Paris, M. Legentil, président de l'œuvre du Vœu national, et M. Abbadie, architecte de la basilique, sur la construction et l'ameublement de la chapelle provisoire. Cette chapelle fut bénite et inaugurée le vendredi, 3 mars, par le cardinal Guibert, qui y célébra la messe avec un calice envoyé par le Souverain Pontife. A partir de ce jour, il y eut sur la sainte montagne un défilé ininterrompu de pèlerinages. Toutes les paroisses, toutes les communautés, toutes les écoles religieuses de la grande ville vinrent à tour de rôle se consacrer au Sacré-Cœur. Saint-Germain l'Auxerrois, curé en tête, donna le branle. Vinrent ensuite Sainte-Clotilde, Saint-Louis d'Antin, la Madeleine, Saint-Augustin, Notre-Dame des Victoires, toutes les églises de la capitale. Le P. Soullier y offrit le saint sacrifice le 18 mars, au milieu d'une nombreuse députation de la Sainte-Famille de Bordeaux. Il y expliqua, en termes éloquents et persuasifs, en les appliquant à la France, ces versets du Roi-prophète : *Os meum aperui et attraxi spiritum* : j'ai ouvert la bouche et j'ai aspiré votre souffle divin... Jetez un regard sur moi et ayez pitié de moi. (Ps. CXVIII, 13.)

# CHAPITRE XXII

PREMIER VOYAGE DU P. SOULLIER EN AMÉRIQUE. — VISITE DU CANADA. — MONTRÉAL, QUÉBEC, OTTAWA, SAINT-BONIFACE. — LA RIVIÈRE AU DÉSERT. — LAC TÉMISKAMING, BETHSIAMITS. — LE SAULT SAINT-LOUIS. — ACTE DE VISITE.

— 1876 —

Le P. Soullier n'était pas né pour le repos. Déjà il faisait ses préparatifs de départ pour le plus long voyage qu'il eût encore entrepris. Son supérieur venait de lui confier la mission de faire la visite canonique des établissements des Oblats en Amérique. Il y avait déjà douze ans que ces contrées n'avaient pas été visitées.

Il s'embarqua au Havre le 6 mai, à bord du paquebot ***l'Amérique***, en compagnie du P. Grouard, qui retournait dans les régions glacées de l'Athabaska-Mackensie. Le navire arrivait à 8 heures du soir en rade de Plymouth, où il prenait un nouveau chargement de passagers et de marchandises.

La traversée dura onze jours et fut très belle. L'Océan ne leur montra que ses charmes et leur épargna ses rigueurs, sauf un seul jour où le P. Louis dut payer tribut. Il put donc se présenter au Nouveau-Monde dans un état de santé et de

courage fort convenable. Le P. Grouard, lui, se comportait en parfait marin, et fut beaucoup recherché à bord par les nombreux savants qui se rendaient à l'exposition de Philadelphie. Pendant son séjour en France, il avait retrouvé ses forces et sa voix et s'était perfectionné dans les arts utiles au missionnaire, notamment il avait appris à imprimer. Il venait aussi de publier une histoire sainte illustrée, composée en langue sauvage par Mgr Faraud, son évêque.

Il y avait à bord trois à quatre cents passagers de toutes classes et de tous pays. Le plus grand nombre se composait d'émigrants allemands, suisses et alsaciens; mais il y avait aussi des Italiens, des Russes, des Belges, des Espagnols et des Américains des deux Amériques.

Une société plus agréable pour les Oblats fut celle du Père abbé de la trappe de la Meilleraie, d'un Père et d'un Frère Marianites qui revenaient d'un chapitre général de leur institut, récemment tenu à Paris. Les entretiens de ces excellents et aimables religieux ne contribuèrent pas peu à charmer les heures ordinairement si longues de la traversée.

Le 17 mai au soir, le navire entrait dans la baie de Delaware et s'arrêtait dans le port de Philadelphie. Le débarquement n'eut lieu que le lendemain matin. En mettant le pied à terre, le P. Soullier eut la joie d'embrasser le provincial du Canada, le P. Antoine, accouru à sa rencontre. Après avoir célébré la sainte messe, ils se rendirent ensemble à l'exposition, que le visiteur trouva superbe. Les produits du sol, les ouvrages manufacturés, surtout les machines à vapeur, les locomotives, les voitures de chemins de fer lui semblèrent l'emporter sur tout ce qu'il avait pu voir en Europe.

Le soir du même jour, ils arrivaient à New-York, et le 20 ils étaient à Montréal, résidence du provincial.

Cette ville avait été le berceau des Oblats au Canada. L'évêque, Mgr Bourget, se rendant à Rome en 1841, s'était arrêté deux fois à Marseille et avait fini, après bien des demandes,

par obtenir de Mgr de Mazenod, une petite colonie de quatre missionnaires, à la tête de laquelle se trouvait le P. Honorat. L'évêque leur avait confié la paroisse de Saint-Pierre à Montréal, avec la charge de prêcher des missions dans le diocèse et de travailler à la conversion des sauvages. La colonie prospéra rapidement grâce aux recrues venues de France, et à un noviciat établi dans la province. Les jeunes Canadiens y accoururent en foule. Bientôt même des essaims sortirent de cette ruche féconde, En 1845, ils s'avancèrent jusqu'à la rivière Rouge, et en 1846, un Père oblat, Mgr Guigues, ancien supérieur de Notre-Dame des Lumières, devint évêque de Bytown, ou plutôt d'Ottawa, car cette ville prit bientôt le nom du fleuve sur les bords duquel elle est bâtie.

Le P. Soullier commença par jeter un coup d'œil sur cette vaste région, afin de régler le cours de ses visites. Le Canada, en y comprenant toutes les terres assujetties à la puissance ou au dominion de l'Angleterre, s'étend sur un espace aussi grand que l'Europe. La province de Québec toute seule est aussi étendue que la France et la Prusse réunies. En allant de l'est à l'ouest, on trouve la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick, l'île du Prince-Edouard, la province de Québec, l'Ontario, le Manitoba, l'Assiniboine, la Colombie Britannique, sans compter les territoires du Nord, l'Alberta, la Saskatchewan, le Labrador et l'Athabaska-Mackensie, qui s'étendent jusqu'au détroit de Behring et l'océan Glacial arctique. Toutefois, le visiteur ne devait guère s'occuper que de la province de Québec, du Manitoba et de quelques résidences situées dans le nord des Etats-Unis.

Une grave question l'appela d'abord à Québec, où il arriva le 25 mai, fête de l'Ascension.

L'évêque de cette ville, ancienne capitale des possessions françaises, avait d'abord étendu sa juridiction sur tout le Canada ; mais à mesure que les émigrants arrivaient d'Europe, que les forêts se défrichaient, que les villages et les

villes sortaient du sol comme par enchantement, à mesure aussi que les peuplades sauvages ouvraient les yeux à la lumière de l'Evangile, on avait senti la nécessité de partager cet immense territoire en plusieurs diocèses. C'est ainsi qu'avaient été créés successivement les vicariats apostoliques de Saint-Boniface, de Saint-Albert, de la Colombie Britannique, de l'Athabaska-Mackensie, confiés à des évêques oblats. Or il était question en ce moment de créer un nouveau vicariat apostolique comprenant la côte nord du golfe Saint-Laurent et l'immense étendue du Labrador, et d'en confier la direction aux Oblats. Ce projet était vivement appuyé à Rome par l'archevêque de Québec et surtout par l'évêque de Rimouski, chargé jusque-là du territoire en question et dont le diocèse occupait la rive opposée du fleuve. Les Oblats, au contraire, redoutaient de se charger d'un travail au-dessus de leurs forces et de leurs ressources. Le P. Soullier, après avoir soumis ses observations aux prélats intéressés, se hâta d'écrire à son Supérieur général pour qu'il prît ses précautions auprès de la congrégation de la Propagande et fît agir ses influences afin de faire échouer ce dessein.

Le 1er juin, le P. Soullier se trouvait à Ottawa, centre des établissements des Oblats au Canada. Mgr Guigues était mort l'année précédente, mais son successeur, Mgr Duhamel, n'était pas moins favorable à la congrégation. Le temps, très froid jusque-là, s'était mis tout à coup à la grande chaleur. Il écrivait à Paris : « J'ai sué tout aujourd'hui comme aux plus beaux jours de la canicule espagnole, l'an dernier; et il y a huit jours j'étais dans la neige à Québec ! Quel pays de grandes chasses et de grands contrastes ! l'été succède à l'hiver sans transition, point de printemps ni d'automne. »

Le 4, dimanche de la Pentecôte, après avoir célébré la grand'messe dans l'église de Saint-Joseph à Ottawa, il fut officier aux vêpres à Hull. « Le dirai-je, écrivait le P. Charpeney, supérieur de cette maison, mais si le Pape était venu

en personne dans notre église, il n'y aurait pas eu plus de pompe dans les cérémonies, plus d'harmonie dans le chant et la musique, plus de fleurs et de lumières sur les autels, et surtout plus de monde aux offices. Chacun de nos paroissiens tenait à voir le R. P. visiteur qui arrivait du vieux pays de France et qu'on leur avait annoncé comme le représentant du T. R. Père général de la Congrégation. »

Le 5, il partit pour Buffalo, ville d'environ cent mille âmes sur la rivière du même nom, à son embouchure dans le lac Erié. Les Oblats y possédaient une maison dont il fit la visite canonique pendant huit jours. C'était à peu près le temps qu'il consacrait à chaque établissement.

A trente-cinq kilomètres de cette ville, entre le lac Erié et le lac Ontario, se trouve la célèbre chute du Niagara, une des plus grandes curiosités du monde. C'est comme une mer qui se précipite de cinquante mètres de hauteur dans un lit semé de rochers. Le bruit de la cataracte ressemble à celui d'une formidable décharge d'artillerie. On l'entend de dix ou douze lieues de distance, et l'on aperçoit les immenses nuages de vapeurs qui s'élèvent dans les airs. Un pont a été jeté sur cet abîme; on a même pratiqué une route entre les flancs du rocher et la chute, pour permettre aux touristes de contempler sous toutes ses faces ce terrifiant et merveilleux spectacle.

Après y avoir jeté un rapide coup d'œil, le P. Soullier reprit la voie ferrée, côtoya les lacs Erié et Michigan, laissa sur la droite le lac Supérieur et se dirigea vers le haut Mississipi, à six cents lieues de distance. C'était une rude course par une chaleur accablante. Il ne s'arrêta qu'à Saint-Paul de Minnesota, à l'extrémité nord des Etats-Unis. Les Oblats y possédaient une résidence dont il fit la visite, mais bientôt il reprit le train et fit encore trois cents lieues pour se rendre à Saint-Boniface, dans le Manitoba.

Là, se trouvait un évêque oblat, Mgr Taché, dont le nom demeurera célèbre dans l'histoire des missions.

Parti de Montréal avec le P. Aubert en juin 1845, il s'était embarqué sur un canot d'écorce monté par six rameurs; il avait remonté l'Ottawa, la Mathawan, traversé le lac Nipissing, côtoyé le lac Huron et le lac Supérieur, passant ainsi d'une rivière dans un lac et d'un lac dans une rivière, à travers le dédale des eaux qui se déroulaient comme un immense chapelet. C'était à cette époque la seule manière de traverser un pays tout hérissé de forêts et de broussailles, sans aucune route praticable. Que les choses étaient changées depuis trente ans ! Une large voie ferrée, destinée à relier l'Atlantique au Pacifique, portait maintenant le mouvement et la vie dans ces immenses solitudes, conduisant des milliers d'émigrants venus d'Europe pour défricher et peupler ces terres si longtemps incultes ! Le visiteur venait de parcourir en cinq ou six jours, et presque sans peine, l'immense distance qui avait pris deux mois au P. Aubert et au F. Taché avec des fatigues incroyables.

Quant ils arrivèrent à Saint-Boniface, le F. Taché n'était encore que sous-diacre. L'évêque de cette ville, Mgr Provencher, l'ordonna prêtre. Cinq ans plus tard, le vénérable pontife, qui voyait s'approcher le terme de sa longue et glorieuse carrière, demanda pour coadjuteur ce jeune Père alors âgé de 27 ans seulement. Le nouvel élu fit le voyage d'Europe et reçut la consécration épiscopale des mains de Mgr de Mazenod dans la cathédrale de Viviers, le 23 novembre 1851. Le coadjuteur était de retour dans sa mission depuis un an à peine lorsque la mort de Mgr Provencher l'appela, en qualité d'évêque titulaire, au siège de Saint-Boniface.

Nous ne raconterons pas les travaux de cet intrépide missionnaire. Il parcourut en tous sens les immenses contrées de son diocèse, soit à pied, soit en barque ou en traîneau tiré par des chiens, souvent au péril de sa vie. Il s'aventura même sur des rivières inexplorées, courant à la recherche des sauvages dont il avait appris le langage et les idiomes, leur don-

nant rendez-vous tous les ans sur les bords des lacs ou des rivières. On pourra lire dans les annales des Oblats les intéressants détails qu'il a donnés sur la flore, la faune, le climat, la géographie de ces contrées boréales. Un évêché et une cathédrale qu'il avait construits à Saint-Boniface avaient été consumés par les flammes en son absence, mais il les avait rétablis avec plus d'ampleur et de magnificence.

C'était le moment où il allait célébrer ses noces d'argent sacerdotales. Ses missionnaires se trouvaient réunis autour de lui, et le visiteur lui apportait les félicitations et les encouragements de la congrégation tout entière. Ce fut une vraie fête de famille. Quelle joie pour ces prêtres si longtemps exilés au milieu des forêts, parmi les tribus sauvages, de se retrouver ensemble auprès de leur chef et de leur père, de pouvoir parler leur langue maternelle, de recueillir des nouvelles de la France ! Quelle joie pour les fidèles de Saint-Boniface, composés en grande partie de métis et de sauvages convertis, de se presser autour de celui qui leur avait apporté la lumière de la foi et les bienfaits de la civilisation ! Le P. Louis se fit plusieurs fois l'écho des sentiments qui débordaient de tous les cœurs. Il profita aussi de cette réunion, qu'il avait du reste provoquée, pour s'entretenir avec chaque Père en particulier, compatir à ses peines et s'informer de ses besoins.

Puis il visita tous les établissements de la colonie de la rivière Rouge, ainsi nommée parce que ses eaux avaient été rougies de sang, à la suite d'un grand combat entre les Sioux et les Sauteux. D'abord, ceux de Saint-Boniface, dont la cathédrale est bâtie au confluent de la rivière Rouge et de l'Assiniboine ; l'évêché où résidaient avec *Sa Grâce* Mgr Taché, les PP. Tissot et Maisonneuve, le premier vicaire et le second procureur des missions de Saint-Albert et de l'Athabaska-Mackensie, la paroisse, le collège dirigé par des pères et des frères oblats ; les écoles, l'orphelinat et l'hôpital, des-

servis par des Sœurs de charité, connues au Canada sous le nom de Sœurs grises.

De la résidence de Saint-Boniface dépendaient une douzaine de missions ou paroisses, que le P. Soullier alla visiter, à la prairie du Cheval-Blanc, à la Rivière-Sale, à la Rivière-Esturgeon, etc. A son retour, il réunit le conseil provincial. Deux résidences situées dans le Dakota, province des Etats-Unis, et trop éloignées du centre, furent supprimées, mais en compensation fut fondée la résidence Saint-Alexandre, à l'embouchure de la rivière Winnipeg.

Depuis de longues années, Mgr Taché avait sur le cœur des peines intimes dont il crut devoir s'ouvrir au P. Soullier.

Le P. Vandenberghe, envoyé comme visiteur à la Rivière-Rouge en 1864, avait promulgué avant son départ un règlement qui paraissait un acte de défiance envers les évêques oblats en général et envers l'évêque de Saint-Boniface en particulier. Il en était resté une grande amertume dans le cœur du prélat. Le P. Soullier comprit l'évêque et lui donna des explications qui furent comprises aussi. Le voile sombre qui obscurcissait la vie du prélat fut déchiré (1).

Après un séjour de dix-kuit jours à Saint-Boniface, le P. Soullier quitta le Manitoba, enchanté du bon accueil et des procédés délicats de Mgr Taché, et laissant l'évêque également très satisfait de la bonne humeur et de la respectueuse affection du visiteur.

Parti de la Rivière-Rouge le 11 juillet, il arriva à Saint-Paul le 14. L'évêque de Saint-Cloud l'y attendait pour régler d'importantes questions. Il en repartit le 16, s'arrêta un peu à Détroit le 18, pour y examiner un projet de fondation réclamé par l'évêque de London et arriva le 19 au soir à Ottawa.

Il en repartit le lendemain pour se rendre à la Rivière au désert, à trente lieues de là. Cette résidence est située près de la rivière la Gâtineau, dans laquelle s'était noyé en 1863 le

1) *Vie de Mgr Taché*, par dom Benoît, t. I, p. 504.

P. Vincens. Ce pénible souvenir lui ôta l'envie de se baigner.

Il était de retour le 26, fête de sainte Anne, et chantait la grand'messe à Hull. Les jours suivants, il tenait conseil avec les PP. Antoine, Pallier et Tabaret pour remanier le personnel du collège d'Ottawa. Cet établissement constituait une véritable université. Outre les classes élémentaires, il comprenait un noviciat, un scolasticat et un cours de théologie. On y délivrait les grades de bachelier et de docteur. Toutefois, il manquait un professeur de dogme que l'on destinait à devenir un jour le recteur de ce vaste foyer d'éducation. Comme on ne trouvait pas au Canada un homme répondant à ce dessein, le P. Soullier écrivit à Paris pour réclamer un sujet d'élite, afin de fortifier l'élément français dans le collège et d'affirmer le besoin que l'on avait de la France.

Le 2 août, il revint à Québec pour la visite canonique. Il y fit décider la fondation d'une salle d'asile pour les jeunes enfants et la construction d'une chapelle au-dessus d'une ancienne sacristie. Puis, accompagné du P. Grenier, supérieur de la maison, et du provincial, il se rendit en bateau à vapeur à Bethsiamits.

Mais qu'est-ce que Bethsiamits ?

C'est un poste sauvage, ainsi appelé du nom du fleuve sur les bords duquel il est établi. Il se trouve au 69$^{e}$ degré de longitude et au 49$^{e}$ de latitude, à soixante lieues de Québec et à 23 des Escoumins, ancienne résidence des Oblats. Ce poste est limité au sud par le golfe Saint-Laurent, au nord-ouest par le fleuve Bethsiamits, qui a une demi-lieue de largeur, au nord par d'immenses forêts qui doivent se prolonger jusqu'à la baie d'Hudson. Les sauvages eux-mêmes n'en connaissent pas les limites. Toujours des arbres, des lacs et des fleuves !

Bethsiamits devenu la résidence des Pères était constitué par là même la capitale de la Sauvagerie. Le gouvernement

canadien avait fait concession de ces terres aux sauvages sur une étendue de cinq lieues. C'était une sorte de réduction sur laquelle aucun étranger ne pouvait s'établir. On éloignait ainsi les mauvais commerçants qui, poussés par une sordide avarice, corrompaient les sauvages en leur vendant des liqueurs fortes. Ces pauvres sauvages, même ceux qui sont convertis depuis plusieurs générations, se sentent un attrait irrésistible pour l'eau-de-vie, qu'ils appellent « l'eau de feu ». Provisions de pêche et de chasse, fourrures, ils donnent tout en échange de cette liqueur, qu'ils boivent à longs traits. Ils deviennent alors querelleurs, furieux, ne savent plus ce qu'ils font, et dans les fumées de l'ivresse massacrent souvent leurs amis, leurs frères et leurs enfants. Il n'y a qu'un remède à ce mal, c'est d'éloigner l'objet de la tentation. Aussi la vente des liqueurs aux sauvages est-elle expressément défendue au Canada par les lois civiles et ecclésiastiques. C'est un péché réservé dont les évêques seuls ont le droit d'absoudre.

Les sauvages de Bethsiamits appartiennent à la tribu des Montagnais, l'une de celles qui ont ouvert les premières les yeux à l'Evangile et qui en pratiquent le plus fidèlement les préceptes. Ils vivent au milieu des forêts ou sur les côtes de la mer, accroupis dans des huttes rondes on ovales, formées d'une douzaine de pieux et recouvertes d'écorces de bouleau, d'où la fumée s'échappe par une étroite ouverture. Ils les préfèrent aux maisons européennes, trop claires et trop vastes pour eux, où ils se trouvent comme dépaysés. D'après leurs vieilles coutumes, la cabane doit changer de place chaque fois qu'une personne de la famille vient à y mourir, ce qui n'est guère praticable avec des maisons bâties en pierres et à plusieurs étages.

Ils vivent de chasse et de pêche, suivant les saisons. Ils prennent tantôt des canards et des outardes, tantôt des perdrix et des lièvres. En hiver, ce sont des caribous, des ours, des bisons, des renards; en été, des poissons de toute espèce,

saumons, truites, harengs, morues, dont abonde le fleuve Saint-Laurent. Ils s'enrichissent aussi de la dépouille des phoques ou loups marins. Ces animaux arrivent en troupes immenses des régions glacées du Groënland vers le mois de novembre, traversent le détroit de Belle-Isle, et prennent leurs quartiers d'hiver dans le vaste estuaire du Saint-Laurent, s'installent à l'embouchure des fleuves sur les glaçons, dans les criques et les anses, sur toutes les sinuosités du rivage. Les sauvages en tuent un certain nombre, mais leurs canots d'écorce ne leur permettent pas de les poursuivre en pleine eau. Les Canadiens et surtout les habitants de Terre-Neuve ont équipé des flottes de goélettes et de steamers, montées par plus de quinze mille matelots, pour donner la chasse à ces loups marins ; ils en tuent des centaines de mille tous les ans, et pourtant le nombre n'en paraît pas plus diminué que si l'on arrachait une poignée d'herbe au milieu d'une vaste prairie. Leur graisse, convertie en huile, remplit des milliers de tonneaux. Cette huile est employée dans les phares, les mines et les usines ; elle sert à la lubrification des machines et à la fabrication des savons fins. La peau, détachée de l'animal, est aussitôt salée, empaquetée et exportée en Angleterre, surtout dans la ville de Bristol. On en fabrique des cuirs recherchés pour leur souplesse, leur poli et leur imperméabilité. C'est une source de grands revenus pour les pêcheurs.

Mais revenons à nos Montagnais. Le P. Soullier arriva chez eux au moment de la plus grande de leurs solennités, la fête de l'Assomption. Ils étaient tous réunis, au nombre de seize à dix-sept cents. Leur chapelle était vaste, superbement parée et pourvue de nombreux et riches ornements, car ils pourvoyaient généreusement à tous les besoins du culte. C'est là qu'ils se réunissaient pour les exercicee de la retraite. Tous les matins, la messe était chantée. Les hommes à droite, les femmes à gauche alternaient leurs chants. Leurs voix douces et mélodieuses respiraient la piété. Le soir, ils

récitaient le chapelet, chantaient des cantiques, écoutaient les instructions des missionnaires et se retiraient après avoir reçu la bénédiction du Saint-Sacrement. Messes, vêpres, cantiques, enterrements, tout était chanté en langue montagnaise. Leur tenue à l'église était vraiment édifiante : ils n'adressaient jamais la parole à leurs voisins, ne tournaient pas la tête, mais priaient les yeux modestement baissés. L'intervalle entre les exercices était consacré à la répétition du catéchisme, aux confessions et à la préparation des enfants à la première communion.

Ce spectacle jetait le P. Soullier dans une sorte de ravissement. Jamais il n'avait vu une telle piété, même chez les Irlandais, même chez les Bretons pourtant si attachés à leur foi et à leurs prêtres. Aussi, de retour en Europe, se plaisait-il à vanter les qualités et les vertus de ces peuplades errantes : « On les appelle sauvages, disait-il, parce que ces gens ne vivent que de chasse et de pêche ; mais ils sont infiniment plus civilisés que nos paysans du Limousin et de l'Auvergne. Il n'en est aucun parmi eux qui ne sache lire, écrire et calculer. Les Pères font la classe aux enfants pendant les longues veillées de l'hiver. Jamais ils ne jurent, jamais ils ne blasphèment ; le vol est en horreur parmi eux. Leur respect et leur obéissance pour leurs chefs et surtout pour leurs prêtres sont réellement admirables. Ils sont très hospitaliers, s'aident les uns les autres, et mettent presque leurs ressources et leurs provisions en commun. J'ai cru me trouver au milieu des réductions du Paraguay, ou parmi les fidèles de la primitive église ! »

Le 21 août, le Père était de retour à Ottawa.

Le soir même, il commença à prêcher une retraite aux religieux de la contrée. Elle comprenait 34 prêtres, 14 scolastiques et 6 frères convers, en tout 54 retraitants. Elle fut clôturée le 30 à la grande satisfaction de tous. Après la messe et la rénovation des vœux, toute l'assistance en surplis se

rendit dans la salle de communauté en chantant le *Magnificat*. Le visiteur en chape, assisté des deux plus anciens, fermait la marche. Là, le provincial lui adressa un compliment pour lui souhaiter sa fête, la Saint-Louis; cérémonie qu'on avait retardée pour ne pas troubler par une note gaie les sévères méditations de la retraite.

Dès le lendemain, le P. Soullier, toujours accompagné du P. Antoine, partait pour le lac Témiskaming, situé à plus de cent lieues, vers la baie d'Hudson. Le 3 septembre, jour de dimanche, il s'arrêtait à la résidence de Mattawan dirigée par le P. Poitras. Ce religieux et le P. Prévost se joignirent à lui et le 4 au matin ils partaient en canot d'écorce pour remonter l'Ottawa. Deux sauvages les conduisaient, mais tous devaient manier la rame, excepté le visiteur qui remplissait l'importante fonction de faire lest au milieu du canot. Le soir, ils campaient sur la rive et couchaient sous la tente, après un souper de pain et de lard, leur seule nourriture dans ce voyage de seize jours. Le 5, navigation tout le jour et toute la nuit jusqu'à 3 heures du matin. Ils dormirent seulement 3 heures sur un plancher et n'arrivèrent à Témiskaming que le 6, à deux heures et demie de l'après-midi. Ce mot Témiskaming signifie en algonquin *eau profonde*. C'est un grand et beau lac de 75 milles de long sur une largeur moyenne de 6 milles.

Cette résidence se composait de trois prêtres, les PP. Piou, Laverlochère et Guéguen. Ce dernier se trouvait en ce moment en mission à vingt jours de marche. Le P. Laverlochère avait été un des premiers apôtres de cette contrée; il s'était avancé au delà du lac Abbitibbi, avait pénétré dans la baie glacée d'Hudson, et y avait fondé les deux missions de Moore et d'Albany, fréquentées par les tribus sauvages des Makégons et des Esquimaux ou mangeurs de chair crue. Après huit ans de missions, il avait reparu en France et avait prêché dans les principales villes, avec un succès inouï, en faveur de l'œuvre de la Propagation de la foi. A son retour en Amé-

rique, il avait été terrassé par une attaque d'apoplexie et traînait depuis lors une vie souffrante mais parfaitement résignée. Deux Frères secondaient les missionnaires. Il y avait aussi des Sœurs grises pour le soin des malades et l'éducation des enfants des deux sexes.

Cette résidence de Témiskaming, aussi bien que celle de Mattawan et de la Rivière au Désert, avaient été établies en faveur des ouvriers des chantiers. Plus de trente-cinq mille bûcherons travaillaient dans les forêts pour abattre les bois et il fallait des prêtres pour leur faire remplir leurs devoirs religieux. Dans le principe, ces bûcherons ne coupaient que les arbres les plus beaux destinés à la construction des navires. Après les avoir équarris, ils les embarquaient sur des radeaux et les abandonnaient au courant du fleuve. Ces bois arrivaient ainsi à Québec et partaient ensuite pour l'Angleterre. Mais depuis quelques années on a trouvé pour ces bois de nouveaux emplois et de nouveaux débouchés. On abat tous les arbres sans distinction, on les réduit en pulpe au moyen des usines établies sur le bord des eaux, et cette pulpe à son tour est convertie en papier. C'est ce qui a fait baisser le prix des journaux en Europe aussi bien qu'en Amérique. Malgré les ravages opérés dans les forêts du Canada par cette nouvelle industrie, et bien que les bûcherons s'avancent de plus en plus vers le nord, on ne redoute pas que le bois vienne à manquer. Il y a des vallées si bien fournies, que d'après de récents calculs, elles contiennent une réserve suffisante pour alimenter pendant un siècle une exploitation de cinquante millions par année, sans tenir compte des arbres qui pourraient repousser dans l'intervalle.

Après avoir consacré quatre jours complets à la visite de cette station, le P. Soullier repartit avec ses compagnons le lundi 11 septembre. Favorisés par le vent et par le courant, ils purent arriver en deux jours à Mattawan, malgré la surcharge d'un septième voyageur. Ce voyageur était un jeune

ours vivant donné par le bourgeois du fort de Témiskaming. On appelle « bourgeois » dans ce pays, le commandant d'une station de la Compagnie de la baie d'Hudson. Ils partaient de Mattawan le mercredi et arrivaient à Hull le vendredi 15 septembre.

Dès le lendemain commençait la visite de cette maison. Elle était clôturée le 20 à dix heures du matin. Aussitôt le P. Soullier allait déjeuner au collège d'Ottawa, et ouvrait une nouvelle visite à une heure et demie du soir. C'était la plus compliquée de la province à cause des nombreuses œuvres abritées sous le même toit. Il y travailla dix jours sans relâche et ne la clôtura que le 30. Ce jour-là même il arrivait à Montréal à dix heures du soir.

Le 4 octobre, il y prêchait une nouvelle retraite à vingt-cinq Pères et à quatre Frères. Il y parla comme à Ottawa avec une liberté véritablement apostolique, et tous les assistants reçurent sa parole avec une édifiante docilité. On y vit même de vénérables vieillards blanchis dans les missions se mettre à genoux devant lui pour s'accuser de légers manquements à la règle. Ces deux retraites devaient être, d'après lui, le nœud principal et le fond solide de la visite. C'est par ce moyen surtout que le bien devait s'opérer.

Après la cérémonie de clôture, le 12 octobre, il procéda à la translation des restes du P. Léonard et du P. Brunet dans le cimetière de Lachine. On leur avait donné une sépulture provisoire dans le caveau de l'église Saint-Pierre. Il y eut messe solennelle en présence des corps, au milieu d'une nombreuse assistance. Puis le corbillard se mit en marche, escorté par un grand nombre de voitures remplies de prêtres et de fidèles. Le visiteur se rendit à Lachine par le chemin de fer et fit le cérémonial d'inhumation. C'est ainsi qu'il paya son tribut de reconnaissance à celui dont la voix avait éveillé dans son âme les premiers échos de la vie religieuse.

Toujours infatigable, il partit le lendemain pour Lowel,

ville des Etats-Unis, dans la province de Massachussets, à 42 kilomètres de Boston, où les Oblats possédaient un magnifique établissement. Dix jours après, il était à Plattsbourg, dans le New-York. Il faisait ensuite la visite canonique de la maison de Montréal. Comme régularité à l'intérieur et comme foyer de zèle et d'influence à l'extérieur, c'était sans contredit la mieux posée du Canada. Cette cérémonie fut clôturée le 2 novembre par une fête de famille à laquelle prirent part Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface, et Mgr Fabre, coadjuteur de l'évêque de Montréal.

Il termina ses visites par le noviciat de Lachine et par la résidence du Sault-Saint-Louis ou Caugnawaga, sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent, au-dessus des rapides de Lachine. Là se trouve une réserve appartenant à la tribu des Iroquois, la plus puissante et la plus terrible des tribus sauvages que les Français eurent à combattre dans les premières années de la colonisation. Ces farouches guerriers courbèrent cependant le front sous le joug de l'Evangile. Ils sont aujourd'hui des catholiques pieux et pratiquants. Leur enclave est régie par un conseil de sept chefs élus au suffrage universel. Pour la plupart, ils savent lire et écrire. Leur langue ne se compose que de onze lettres. Elle est, dit-on, douce et facile, et peut même atteindre un haut degré d'élégance et d'atticisme. A l'exemple de Bethsiamits, le ***Kyrie***, le ***Gloria***, le ***Sanctus***, toutes les parties de la messe y sont chantées, mais en langue iroquoise.

Le 6 novembre, du Sault-Saint-Louis, le P. Soullier écrivit à son frère, le curé de Troche. Il résumait en quelques lignes son long voyage : « J'ai parcouru le pays dans tous les sens pour visiter nos maisons, depuis le golfe de Saint-Laurent jusqu'aux sources de l'Ottawa. J'ai fait de longs voyages dans les Etats-Unis, notamment à Lowel, à Buffalo et à Saint-Paul sur les rives du Mississipi supérieur, à six cents lieues de Montréal. J'ai poussé de là jusqu'à Saint-Boniface (fort

Ganny), métropole d'une province ecclésiastique, qui embrasse toute l'Amérique du Nord, comprise entre le Canada et l'Océan Pacifique, et entre le 49e degré de latitude et l'Océan Glacial, et qui n'a pas d'autre clergé que nous. J'ai pu franchir en moins de huit jours cette immense distance qui exigeait deux mois il y a trente ans. La vapeur a été partout à mon service, soit sur terre, soit sur les lacs et les rivières, excepté sur l'Ottawa supérieur et le lac Témiskaming, où il a fallu faire trente lieues en canot d'écorce, coucher sous la tente et goûter de la vie sauvage. Les Etats-Unis, ceux surtout qui avoisinent l'Atlantique et les grands lacs tributaires du Saint-Laurent, témoignent d'une prospérité industrielle et agricole inouïe. Plus loin, dans l'Ouest, ce sont des forêts d'abord, puis d'immenses prairies qui s'étendent jusqu'aux Montagnes-Rocheuses, et que parcourent les tribus sauvages à la poursuite des troupeaux de buffles. »

Avant de quitter le Canada, le P. Soullier rédigea son acte général de visite. En voici le commencement :

LOUIS SOULLIER

DE LA CONGRÉGATION DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

*Assistant du Supérieur général*

*et Visiteur extraordinaire de la province du Canada*

*A tous les Pères et Frères de cette Province*

*Salut et dilection en N.-S. et M. I.*

Nos bien chers Pères et Frères,

« Nous arrivons au terme de notre visite. A la veille de quitter le Canada pour aller visiter nos Pères du Texas, nous venons vous faire nos adieux et nous recommander à vos prières. Il convient aussi que nous vous laissions comme un mémorial de la direction que nous vous avons donnée, soit dans nos retraites, soit dans nos entretiens particuliers, soit dans nos actes de visite locaux.

« En nous envoyant au milieu de vous, notre T. R. Père général s'est proposé de connaître plus à fond l'état de la

province, son personnel, ses œuvres et ses divers intérêts, de resserrer entre tous ses membres le lien de la charité, de stimuler l'obéissance des sujets, la vigilance et la paternelle sollicitude des supérieurs, de fortifier partout l'empire de la règle et le nerf de la conscience religieuse, de combattre les abus, d'encourager et de reprendre, et par là de restaurer au dedans de nos communautés l'ordre et la discipline, sources de leur honneur et de leur vitalité au dehors. C'est ce que nous nous sommes efforcé de faire avec l'aide de Dieu et le concours de votre bonne volonté. Nous avons parcouru la province entière et vu tous les sujets, à l'exception d'un seul retenu au loin par les missions sauvages. Nous avons évité la hâte, passant un temps notable dans chaque maison ou résidence, laissant à chacun le loisir de communiquer avec nous par écrit et de vive voix, recherchant partout les lumières de l'administration locale. Les intérêts majeurs de la province ont été étudiés à différentes reprises. Nous avons réuni le conseil provincial au début de la visite et à la fin. Le R. Père provincial a bien voulu nous accompagner partout. Son assistance si cordialement fraternelle et son expérience si sûre nous ont été à tous égards d'un grand allégement. Nous lui en exprimons notre très vive reconnaissance, en souhaitant que notre ministère de visiteur ait pour résultat d'alléger le poids de sa charge et d'accroître la source de ses consolations.

« Nous avons pu constater l'état relativement prospère de la province. Il s'y est accompli un progrès considérable depuis la dernière visite générale, il y a douze ans. De nouvelles œuvres importantes ont été créées. Celles qui existaient déjà se sont consolidées et agrandies. Le noviciat a reçu une fort convenable installation, un juniorat a été fondé qui nous donne déjà de belles espérances. Le scolasticat, provisoirement adjoint au collège d'Ottawa, sera aussi doté d'un domicile spécial qui lui assurera toute la liberté nécessaire pour la formation religieuse et pour de solides études.

« Le personnel des neuf maisons et des cinq résidences se compose en ce moment de 66 Pères, de 15 Frères scolastiques et de 21 Frères convers. Il y a au noviciat 17 novices scolastiques et 17 novices convers. »

Le visiteur entrait ensuite dans le détail des défauts à éviter, des abus à réformer, de la régularité à maintenir. Il insistait surtout sur la nécessité de conserver l'esprit d'unité et de charité entre les religieux appartenant à diverses nationalités : « Dieu a fait à la congrégation, comme Jacob à son fils Joseph, une robe de plusieurs couleurs, ***tunicam polymitam***, par la grande variété de ses œuvres et par les nombreuses nationalités de ses membres, mais ce doit être une robe sans couture, comme celle de Notre-Seigneur. Malheur à qui la déchirera ! »

« Les roses, ajoutait-il, ont partout le même parfum, en Europe et en Amérique. Il doit en être ainsi de tous les Oblats plantés dans le même sol religieux, nourris du même pain, éclairés du même soleil qui est la règle, pour produire les mêmes fleurs et les mêmes fruits. »

Afin de recueillir et de conserver les anciennes traditions, il chargeait le P. Bournigalle d'écrire l'histoire du Canada, et le nommait à cet effet annaliste de la province.

Cet acte de visite était daté de Montréal, le 26 novembre, fête du Patronage de la Sainte Vierge.

---

## CHAPITRE XXIII

VISITE DU TEXAS. — LA VALLÉE DU MISSISSIPI. — LA NOUVELLE-ORLÉANS. — BROWNSVILLE. — LES RANCHOS.

— 1876-1877 —

Le P. Soullier n'avait encore accompli que la moitié de sa tâche en Amérique.

Dès le lendemain, il partait pour le Texas. Il allait ainsi passer rapidement des glaces du nord aux chaleurs brûlantes de l'équateur. Le Texas est à la latitude du Sahara. La fièvre jaune y moissonne chaque année une foule de victimes, mais cette épidémie n'exerce guère ses ravages qu'en juillet, août et septembre. Le visiteur jouissait alors d'une excellente santé.

D'après les conseils du P. Vandenberghe, vicaire des Oblats au Texas, il prit la voie ferrée qui longe le Mississipi. En descendant le cours de ce grand fleuve, les spectacles les plus variés s'offraient à ses regards. C'étaient des prairies immenses où paissaient d'innombrables troupeaux; des champs de blé, de coton, de tabac, de canne à sucre; des forêts à perte

de vue avec des arbres gigantesques ; des villes florissantes, et le fleuve si majestueux, surtout après sa jonction avec le Missouri, large de deux ou trois kilomètres, et dont les eaux profondes portaient des navires de haut bord. C'est ainsi qu'il arriva à la Nouvelle-Orléans, ancienne capitale de la Louisiane et des colonies françaises dans cette région. Il ne fut pas peu surpris de trouver une ville où l'on parlait couramment le français. Son séjour s'y prolongea une dizaine de jours, afin d'attendre le départ du bateau.

Le Texas vers lequel il se dirigeait est un pays presque aussi vaste que la France, situé au sud-ouest de la grande confédération des Etats-Unis, dont il fait partie. Il est séparé du Mexique par le Rio-Grande, fleuve au long cours, mais aux eaux étroites et peu profondes, excepté à l'époque des grandes crues où il se répand dans les campagnes environnantes.

Cédant aux instances de Mgr Odin, évêque de Galveston, trois Oblats, les PP. Telmon, Soulerin et Gaudet, avaient quitté le Canada, vers la fin de 1849, et s'étaient établis à Brownsville, la principale cité du Texas, sur la rive gauche du fleuve. Ils y avaient bâti, avec bien des difficultés, une belle et vaste église, une maison de communauté et un collège. Ils y avaient aussi appelé des religieuses du Verbe incarné pour l'éducation des jeunes filles et le soulagement des malades. Leur nombre s'étant accru, ils avaient traversé le fleuve, s'étaient établis à Matamoras, presque en face de Brownsville, puis à Victoria, capitale du Tamaulipas, et avaient évangélisé les populations mexicaines dispersées au milieu des pâturages, dans des fermes désignées sous le nom de *ranchos*. Leur ministère avait été des plus fructueux pendant une quinzaine d'années, malgré les inconvénients de la guerre civile et étrangère. Mais après la chute de l'empereur Maximilien, ils avaient été chassés par Juarez et ses partisans, et ne possédaient plus dans le Mexique qu'un petit pèlerinage de la Sainte

Vierge, nommé Aguasleguas, que son éloignement des grands centres avait fait oublier.

Dès lors la mission des Oblats se trouvait réduite au Texas. Elle mesurait environ soixante-dix lieues sur le fleuve et trente sur le golfe. C'était encore un champ immense et bien pénible à défricher, vu le petit nombre des ouvriers.

Le visiteur arriva à Brownsville le 14 décembre, après une traversée de deux jours passablement pénible. Le P. Vandenberghe, ancien assistant général et vicaire de la province, le mit au courant des affaires. Il visita ensuite en détail les établissements de la ville.

Deux difficultés de premier ordre se présentèrent à lui ; d'abord, celle du collège.

Les Oblats étaient parvenus, au prix de grands sacrifices, à établir à Brownsville un collège assez vaste pour donner l'éducation à toute la jeunesse du pays, mais cet établissement n'avait pas répondu à leur attente. Ne pouvant pas remplir eux-mêmes l'office de professeurs à cause de leur petit nombre, ils avaient dû recourir à des maîtres gagés recrutés un peu partout et entre lesquels n'existait aucun lien de cohésion. De là des discordes intestines fort nuisibles à la réputation de la maison et au succès des études. En vain s'étaient-ils efforcés à diverses reprises de remédier à ce mal ; leurs peines avaient été inutiles et la confiance du public paraissait irrémédiablement perdue. Les religieux eux-mêmes étaient fort divisés sur ce sujet. Les uns voulaient conserver le collège à tout prix ; les autres, au contraire, surtout ceux des ranchos, disaient que cette maison ruinait la congrégation et nuisait à leur ministère en épuisant toutes les ressources. Après bien des hésitations et la mort dans l'âme, le visiteur décida que le collège serait supprimé.

La seconde difficulté provenait des rapports des Oblats avec le vicaire apostolique.

Jusqu'en 1873, le Texas tout entier ne formait qu'un dio-

cèse, dont le siège était à Galveston. A cette époque, le concile provincial de la Nouvelle-Orléans décréta sa division en trois parties. Un évêché fut érigé à San-Antonio et un vicariat apostolique dans le district de Brownsville. Ce dernier devait être confié à un Père Oblat, mais sur le refus de la congrégation d'accepter cette charge, Rome désigna un prêtre de Mobile, Mgr Manucy, qui fut sacré évêque de Dulma le 8 décembre 1874. Les Oblats occupaient plus de la moitié du territoire du nouveau vicariat et avaient sous leur juridiction les deux tiers de la population, de sorte que l'évêque, à l'exception de six prêtres séculiers, avait un clergé composé presque exclusivement d'Oblats.

Dès le début, Mgr Manucy s'installa à Brownsville dans la communauté des Oblats, mais au bout de neuf mois, il alla se fixer à Corpus-Christi. « Sa Grandeur, dit le P. Vandenberghe, désirait être complètement chez elle, soit au point de vue des propriétés, soit au point de vue de la direction du clergé. » Cette courte phrase dénote de graves dissentiments. Le nouveau vicaire apostolique, au rapport de Mgr Dubois, évêque de Galveston, ne se proposait rien moins que d'aller recruter des prêtres en Espagne et de congédier les Français ; il comptait aussi mettre la main sur toutes les propriétés des Oblats, les regardant comme biens ecclésiastiques.

Le P. Soullier jugea que la situation devenait insoutenable et que les Oblats devaient abandonner un pays trop éloigné de leurs autres missions, qu'ils avaient arrosé de leurs sueurs pendant vingt-cinq ans, où plusieurs de leurs membres avaient succombé victimes du climat et où ils n'avaient récolté que l'indifférence et l'ingratitude. Mais avant d'en venir à cette extrémité, ils devaient trouver des successeurs qui pussent continuer leur apostolat au milieu des populations du Texas.

Les Jésuites, chassés du Mexique, s'étaient réfugiés à San-Antonio. Comme le bruit courait qu'ils désiraient se rapprocher de la frontière de leur patrie afin d'être plus à portée de

suivre le cours des événements, le visiteur, après s'être concerté avec le P. Vandenberghe, écrivit à leur supérieur, le P. Ortola, pour lui proposer de lui céder à de bonnes conditions l'établissement de Brownsville. En transmettant cette nouvelle au P. Fabre, il ajoutait : « Je me convaincs par mes propres yeux que nous n'aurions jamais dû venir dans cette galère, et que tout nous conseille d'en sortir, même au prix de grands sacrifices. »

En attendant la réponse des Jésuites, il entreprit la visite du pays, remonta le fleuve en barque, s'arrêta un peu à la petite ville de Davis, nommée aussi Rio-Grande-City, composée de 1500 âmes, avec une garnison de cinq cents à mille hommes. Les Oblats y avaient une chapelle. Puis il arriva à Roma, leur dernière station. Là, résidaient trois Pères chargés du service religieux des ranchos. Il voulait pousser jusqu'à Aguasleguas, mais c'était s'exposer à tomber dans les bandes de pillards qui infestaient le pays, ou à rester embourbé dans les chemins en cas de mauvais temps. Les PP. Gaye et Rieux, qui desservaient ce pèlerinage, vinrent le trouver à Roma. S'exposer à visiter les ranchos échelonnés sur la rive du fleuve ou disséminés par centaines au milieu des pampas eût été encore plus imprudent. On ne pouvait s'y rendre qu'à cheval et il fallait porter avec soi une chapelle avec les objets les plus indispensables à la vie. A quoi, du reste, ces courses auraient-elles servi, puisqu'il ignorait la langue espagnole ? Il revint donc à Brownsville, y réunit tous les Pères et leur prêcha une retraite de huit jours, retraite des plus utiles pour rétablir la paix et ranimer les courages.

La réponse du P. Ortola n'arriva que le 9 janvier 1877. Ce religieux exprimait le regret de ne pas avoir reçu quelques mois plus tôt la proposition des Oblats. Il était alors dans une position *expectante* et sans compromis avec personne. A l'heure actuelle, il se trouvait chargé de l'administration d'un district du diocèse de San Antonio, et il venait d'y ouvrir un

collège. Il paraissait néanmoins disposé à un arrangement si les Oblats ne tenaient pas à opérer leur retraite d'une manière *immédiate et totale*, mais avec du temps et graduellement. Il ajoutait que l'établissement des 150 Jésuites de l'Equateur était fort menacé, et que si ces religieux venaient à être chassés, Brownsville pourrait offrir à plusieurs un refuge et un centre d'action.

Ces dispositions du P. Ortola déterminèrent le visiteur à se rendre à San Antonio pour conférer avec lui et prendre position en vue des événements à venir. C'était un immense voyage, mais les intérêts de Dieu et de la congrégation le réclamaient. Il partit donc en compagnie du P. Vandenberghe, qu'il importait d'associer à ces graves démarches. Il vit ensuite à Corpus Christi Mgr Manucy, qu'il avait déjà mis par lettres au courant de ses négociations. Puis, il partit pour New-York, afin de pouvoir profiter du paquebot du 10 février. Dans cette ville, il prit l'hospitalité chez le P. Aigueperse, jeune prêtre plein de talent et d'éloquence, originaire de la Corrèze, qui devint plus tard supérieur général des Pères de la Miséricorde. La traversée fut laborieuse, mais sans danger. Il arriva à Paris le 21 février.

Il écrivait à son frère : « Mon absence a duré près de dix mois. J'ai une indigestion de voyages; retrouver ma cellule m'est le plus doux des bonheurs. Ma santé est fort bonne, et je ne suis pas médiocrement fier d'avoir si bien résisté à tant de fatigues et d'aventures. Pas de présomption cependant ; on peut traverser vingt fois l'Océan et se noyer dans un ruisseau. »

Que devint la mission du Texas? Le P. Vandenberghe nous le fait connaître. « Les propositions du P. Soullier ne purent aboutir, à cause de certaines conditions que le vicaire apostolique voulait imposer au sujet des propriétés, conditions qui furent jugées trop onéreuses. Sa Grandeur voulait aussi se réserver le droit de diviser la mission. Ce ne fut qu'en

septembre 1877 que les Pères Jésuites donnèrent leur réponse définitive, en faisant connaître leur refus. Il fallut donc tenir bon au poste. » (1)

Avec le temps, les affaires s'arrangèrent. Mgr Manucy fit le voyage de Paris et fut très cordialement accueilli à la rue de Saint-Pétersbourg. La congrégation de la propagande intervint dans le débat. Finalement les Oblats restèrent au Texas; leurs missions, à l'époque de la visite du P. Soullier, se trouvaient encore dans un état très précaire et ne comptaient qu'un petit nombre d'établissements peu importants. Elles se sont beaucoup développées depuis que l'émigration s'est portée vers l'ouest des États-Unis. Elles forment aujourd'hui une province florissante dont le centre est à San-Antonio.

(1) *Missions*, tome XIII, page 37.

## CHAPITRE XXIV

### LE P. SOULLIER REFUSE L'ÉPISCOPAT

— 1877 —

Pendant son long voyage au Canada et au Texas, le P. Soullier s'était concilié l'estime et la confiance des nombreuses personnes avec lesquelles il avait eu à traiter; on l'avait comblé d'honneurs et de témoignages de respect, mais il ne s'était pas laissé éblouir; avant tout il était religieux et parfait religieux. Il allait donner un exemple éclatant de modestie et de détachement.

Son ancien condisciple et rival au petit-séminaire de Servières, M. Joseph Brunet, fut nommé ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts. Il faisait partie du ministère du 16 mai, que le maréchal de Mac-Mahon avait constitué afin d'arrêter les progrès de la révolution. Ce cabinet avait pour président le duc de Broglie. Il eût été difficile de trouver pour diriger les cultes un homme d'une plus haute valeur morale, plus honnête, plus ferme, plus dévoué à l'Eglise que M. Brunet, qui avait déjà donné dans la magistrature des preuves éclatantes de son intelligence et de son intégrité. En entrant dans sa nouvelle charge, il prit la résolution d'écarter

impitoyablement des dignités ecclésiastiques tous les ambitieux, et de ne faire aucune nomination sans avoir pris conseil du cardinal archevêque de Paris, qu'il avait dans la plus haute estime. Il ne craignait pas même, quand sa conscience l'exigeait, d'adresser de respectueuses remontrances à certains évêques.

Ses regards se portèrent d'abord sur le P. Soullier et il résolut de l'élever à l'épiscopat. La même pensée surgit en même temps dans la Corrèze. Le curé de Troche écrivit à son frère que plusieurs curés des cantons de Vigeois et de Lubersac avaient manifesté ce désir, mais il reçut cette réponse datée de Paris le 1er juin : « Vous m'avez fait passer un bon moment hier soir. Votre lettre me fut remise après la prière et je la lus dans ma cellule à la clarté de la lampe. Un fou rire s'empara de moi, provoqué par l'éloquence et le sérieux de votre exposé, et j'eus bien de la peine à le dominer. Comment avez-vous pu accueillir une idée aussi baroque et aussi peu pratique ? Si vous m'en aviez parlé avant d'écrire à Brunet, je vous aurais dissuadé d'importuner ce bon ami. Convenons que vous avez été bien pressé, et que votre intervention pourrait quelque peu me diminuer dans l'estime du ministre, en lui faisant soupçonner une démarche indirecte de ma part, démarche qui est bien à mille lieues de ma pensée. Je m'explique maintenant comment il se fait que je n'aie pu voir encore cet excellent Brunet depuis son entrée au ministère. Il se peut qu'après la réception des belles épîtres de Troche et de Meymac il éprouve quelque embarras à me rencontrer. Ne me faites plus de pareils tours. Votre affection pour moi ne doit pas être aveugle à ce point. »

Quelques jours après, s'étant présenté chez le ministre pour le féliciter, quelle ne fut pas sa surprise de voir celui-ci lui présenter la liste des évêchés vacants et lui dire : « Choisissez celui que vous préférez. » Il se hâta de remercier le ministre de cette haute marque d'estime et d'amitié, mais en le priant

de reporter ses faveurs sur d'autres candidats. Pour lui, il était religieux, avait renoncé aux dignités ecclésiastiques et ne voulait pas se séparer de sa congrégation.

Sans se laisser rebuter par ce refus, le ministre s'adressa au cardinal Guibert, croyant trouver en lui un appui pour vaincre la résistance de son ami. A son grand étonnement, le cardinal, tout en faisant l'éloge des vertus et des talents du P. Soullier, répondit que ce sujet était nécessaire et indispensable à sa congrégation, et qu'il serait de mauvais exemple de voir un religieux renoncer à une des principales charges de son ordre pour revêtir les dignités et les honneurs de l'Eglise. Le nonce, qu'il vit ensuite, ne fit que répéter les raisons et les paroles mêmes du cardinal.

Les choses en étaient là quand le curé de Troche arriva à Paris et vit à son tour le ministre. Les évêchés de Saint-Flour et de Langres venaient d'être pourvus de titulaires, mais restaient Versailles et Nantes. Le ministre réservait ce dernier poste pour son ami. Il avait à cœur cette nomination, aussi chargea-t-il le curé de Troche de travailler de toutes ses forces à aplanir les difficultés.

Ce dernier, métamorphosé tout à coup en diplomate, se garda bien de mettre son frère au courant de ses desseins; c'eût été se briser dès l'abord contre un refus formel ; mais il se flatta de pouvoir triompher de sa résistance en lui faisant donner, sinon un ordre formel, au moins de sages conseils, par ses pairs et ses chefs. Il s'adressa donc aux assistants des Oblats, en l'absence du Supérieur général, alors éloigné de Paris. N'était-il pas naturel de penser que la congrégation se trouverait flattée de l'honneur conféré à l'un de ses principaux membres; qu'elle retirerait aussi un grand avantage pour son recrutement d'être implantée dans un vaste et pieux diocèse, extrêmement fertile en vocations, où jusqu'alors elle semblait presque inconnue ? A sa grande surprise, le P. Aubert déclara hautement que les Oblats ne sauraient consentir à perdre le

meilleur de leurs sujets, celui qui réunirait la presque unanimité des suffrages, si le Supérieur général venait à manquer. Le P. Martinet tint le même langage, quoique au fond il désirât l'élévation du premier assistant, son ami intime. Le P. de Lhermite, originaire du Limousin, se montra moins intraitable, sans se prononcer formellement.

La Directrice générale de la Sainte-Famille, consultée à son tour, abonda dans le sentiment des assistants. « Je regrette, Monsieur le Curé, de vous refuser mon concours dans le projet que vous formez de faire élever à l'épiscopat le R. P. Soullier. Les talents et les vertus qui, chez ce cher Père, justifient ce projet, sont, il est vrai, incontestables, et pour cela même, le faire sortir de la congrégation des Oblats, dont il est un des membres les plus influents, serait imposer à celle-ci et au Supérieur général un sacrifice auquel ma conscience et mon cœur refuseront toujours de coopérer. »

Le curé de Troche vit ensuite le nonce, Mgr Méglia. Ce prélat ne se souvenait plus des observations qu'il avait pu faire au ministre des cultes. Il était toujours de convenance de dire que les religieux ne doivent pas prétendre aux dignités ecclésiastiques, mais il serait heureux, ajoutait-il, de faire plaisir au ministre en approuvant ses candidats, pourvu que l'autorité diocésaine lui en rendît bon témoignage. Ces paroles diplomatiques, exprimées avec grâce et avec un doux sourire, laissèrent bon espoir au visiteur, sans engager à fond le représentant du Saint-Père.

De la nonciature, le négociateur se rendit à l'archevêché. Le cardinal était absent, mais le secrétaire particulier, l'abbé Reulet, lui donna audience et fut un peu plus affirmatif que le nonce. « Les religieux sont nécessaires à leur ordre, mais si le P. Soullier venait à mourir, la congrégation des Oblats a jeté de trop profondes racines pour ne pas résister à cette perte. S'il est nommé évêque, il n'y aura aucune opposition de la part de l'archevêché. »

Pendant ces négociations, les destinées de la France se jouaient à Versailles. Les Chambres, congédiées pour un mois, venaient de se réunir, et les députés se montraient fort hostiles à la politique du maréchal de Mac-Mahon. Pour dénouer cette crise, le président de la République demanda la dissolution de la Chambre des députés. Le Sénat, dont la majorité était encore conservatrice, accorda cette dissolution, et des élections générales furent fixées au 14 octobre.

Le P. Soullier et son frère désiraient depuis longtemps faire visite à leur vieille tante de Brocourt, alors retirée à l'hospice d'Aumale auprès d'une de ses anciennes filles. Ils partirent de Paris le 19 juin par un temps superbe. La campagne était magnifique et la récolte s'annonçait sous les meilleurs auspices. On commençait à mettre la faux dans les prairies. La bonne tante, malgré ses 77 ans, les attendait à la gare. Ils furent reçus comme des envoyés du ciel et logèrent au-dessus d'un vieux porche, dans les ruines de l'ancien château-fort des ducs d'Aumale.

Le lendemain, accompagnés de la Supérieure et de leur tante, ils se rendirent en pèlerinage au Dieu de pitié de Frettencourt, à dix ou douze kilomètres de la ville. C'est un vaste plateau situé aux confins de l'Oise, de la Somme et de la Seine-Inférieure. Sept routes viennent y aboutir. Là s'élève un gracieux sanctuaire dont le clocheton se perd dans les branches d'un tilleul au vaste feuillage. On y admire les scènes de la passion sculptées sur des blocs de bois avec une vieille statue mutilée du Sauveur. Tout autour, des massifs de fleurs, des ceintures d'arbustes, des allées sablées. A côté, de vastes bâtiments pour les pèlerins et leurs montures. Le zèle d'un curé de campagne avait créé ces merveilles. Le bon prêtre, aux cheveux déjà blancs, leur fit visiter sa propriété et ses constructions jusque dans les moindres détails. Les pèlerins regagnèrent Aumale en longeant un ruisseau sous une voûte de verdure où s'entrelaçaient les noisetiers, les sureaux,

les charmes, les chèvre-feuilles mélangés aux arbres de haute futaie. A la voiture était attelée une petite jument catalane ou andalouse, espèce de gazelle noire, qui semblait voler plutôt que courir. La Supérieure, qui tenait les rênes, n'avait qu'à dire un mot pour la gouverner à son gré. Ce fut une délicieuse journée.

Les deux frères revinrent à petites journées dans la capitale, en faisant des stations à Beauvais, à Royaumont et à Mériel, chez leur sœur. Le 1er juillet, ils dînaient chez le ministre leur ami. Le repas fut intime. On y parla un peu de la politique, beaucoup du Limousin et pas du tout des nominations épiscopales. Au sortir de table, tandis que le candidat malgré lui conversait avec Madame et Mademoiselle Brunet, le curé de Troche et le ministre se retirèrent dans un cabinet pour traiter cette grave question. Le ministre annonça qu'il donnerait un nouvel assaut au cardinal et au nonce. Les sénateurs de la Loire-Inférieure se montraient très favorables à cette nomination.

Hélas ! les jours se succèdent et ne se ressemblent pas. Dès le lendemain, le P. Fabre, supérieur général des Oblats, déclarait au curé de Troche son intention formelle de s'opposer à l'élévation de son frère. « Je suis vieux, lui dit-il, surtout je suis infirme ; tout le poids du gouvernement des deux congrégations retombe sur votre frère. Puis-je me laisser couper mon bras droit ? Je m'opposerai de toutes mes forces à sa promotion, et si le nonce passait outre, je vous déclare que je ferais appel au Saint-Père. Je vous en conjure donc, renoncez à ce projet par égard pour moi et dans l'intérêt des œuvres dont je suis chargé. » La Directrice générale de la Sainte-Famille, en ce moment à Paris, lui adressa les mêmes supplications. Le curé de Troche ne put tenir contre un langage si ferme et tout à la fois si affectueux. Vouloir insister eût été porter le trouble et la désolation dans une foule de maisons ou il recevait une fraternelle hospitalité. Il avait été

vivement frappé des témoignages de respectueuse affection prodigués à son frère. A peine paraissait-il dans une communauté que toutes les Sœurs tombaient à genoux en réclamant sa bénédiction. Jamais évêque ne fut plus honoré dans son diocèse. Craignant d'aller contre la volonté de Dieu, l'opiniâtre curé se retira pendant trois jours à Mériel pour y bouder à son aise et reprit ensuite la route du Limousin.

Le ministre ne fut pas plus heureux dans sa dernière tentative. Il écrivait à Troche quelques jours après : « Mon cher ami, j'ai revu le nonce et S. E. le cardinal archevêque de Paris. Le premier subordonnerait au besoin son avis à celui du cardinal, mais ce dernier s'oppose absolument. Il rend grande justice à ton frère, mais il prétend que la congrégation en a besoin pour remplacer le Supérieur général et qu'on ne doit pas le lui enlever. Notre conversation a été longue, insistante de ma part, mais sans autre résultat. J'en suis fort affligé : tu n'en doutes certainement pas. »

Le P. Soullier écrivait de son côté à son frère aîné : « Les démarches de Martial pour me coiffer d'une mitre n'ont pas abouti et ne pouvaient aboutir, étant donnée ma condition de religieux, et ma volonté d'y demeurer fidèle. Il nous restera l'honneur d'avoir été proposé spontanément par M. Brunet. Cet excellent ministre m'avait fait part de ses bonnes intentions avant toute demande de ta part ou de la part de Martial. Tu sauras par le curé de Troche tout le détail de la négociation. C'est lui qui en a porté tout le poids. Il y a déployé un zèle et un art diplomatique dignes d'une meilleure cause. Seul je suis coupable de son insuccès. Je dois trop à ma congrégation pour accepter l'idée de m'en séparer. »

De son côté, le cardinal Guibert écrivait à Troche : « Vous êtes dans l'erreur, mon cher Curé, en croyant que j'ai empêché le P. Soullier d'être nommé évêque de Nantes. M. Brunet m'a bien manifesté cette pensée. Je lui ai répondu que le sujet était très digne, mais qu'il fallait nécessairement s'entendre

avec les Oblats, parce qu'il ne convient pas de désorganiser les communautés si nécessaires à l'Eglise, pour remplir un siège qui peut être facilement pourvu d'une autre manière. J'ajoute que j'ai trouvé très sage la décision des Oblats, et l'on ne saurait trop louer la résolution de votre excellent frère de rester attaché à sa communauté où sa présence est si utile, je pourrais presque dire nécessaire. »

Ce fut Mgr Lecoq, évêque de Luçon, qui occupa le siège épiscopal de Nantes, et Luçon fut donné à Mgr Catteau, qui gouverne encore ce diocèse avec autant de zèle que de prudence.

En toute cette affaire, les vues de la Providence se manifestèrent hautement : chacun n'eut qu'à s'applaudir du résultat.

Moins de deux ans après, Mgr Denéchau ayant été nommé évêque de Tulle, prit le curé de Troche pour son secrétaire général, lui confia le soin de rétablir les finances du diocèse, le créa chanoine titulaire de sa cathédrale, le logea dans son palais et en fit son commensal. N'était-ce pas l'équivalent de la position que le nouveau dignitaire aurait pu occuper auprès de son frère, avec l'avantage en plus de rester dans son pays? Le P. Soullier à son tour fut élu plus tard supérieur général de sa congrégation, charge assurément aussi honorifique et plus importante que celle d'évêque, puisqu'il eut à gouverner 1500 religieux et 4000 religieuses. Les Oblats eux-mêmes se virent pourvus d'un nouveau diocèse à la place de celui auquel ils renonçaient si spontanément. Le P. Balaïn, supérieur du grand-séminaire de Fréjus, fut promu à l'évêché de Nice. Cette nomination, provoquée par le P. Soullier, fut un des derniers actes de M. Brunet, le ministère de Broglie ayant donné sa démission aussitôt après.

Vers la fin du mois d'août, le P. Soullier fut envoyé à Pornichet pour y prendre des bains de mer et à Nantes pour y prêcher une retraite. Il y trouva quantité de prêtres et de laïques au courant de sa candidature et de son refus. Ce qui

lui faisait une situation quelque peu embarrassante. Il en profita pour faire connaître sa congrégation. Les Oblats, à Nantes, étaient confondus avec les Maristes, aussi ne recevaient-ils aucune recrue de ce diocèse, pourtant si fertile en vocations religieuses. Il les recommanda aux vicaires capitulaires et au supérieur du grand-séminaire. Il se mit aussi en relations avec plusieurs dames pieuses qui travaillaient en faveur des églises pauvres, et en obtint de nombreux ornements et des objets sacrés pour ses missions de sauvages.

---

# CHAPITRE XXV

VISITE DE L'ÎLE DE CEYLAN. — COLOMBO, JAFFNA, KANDY. — RETOUR PAR ROME. — TREIZIÈME CHAPITRE GÉNÉRAL DES OBLATS.

— 1878-1879 —

En 1878, le P. Soullier reçut la mission d'aller visiter le vicariat apostolique de Jaffna, dans l'île de Ceylan. C'est la première visite qu'allaient recevoir les Oblats établis depuis trente-un ans dans cette lointaine contrée.

Le R. Père se rendit à Marseille et s'embarqua le 3 novembre sur le *Djemnah*, superbe bateau des Messageries-Maritimes. Avec lui s'embarquèrent aussi le P. Blachet, du diocèse de Grenoble, et deux religieuses de la Sainte-Famille, Sœur Marie-Théodosie, du diocèse d'Amiens, et Sœur Sainte-Suzanne, du diocèse de Chalons, destinés tous les trois à la même mission. Mais un accident, qui aurait pu avoir les suites les plus graves, empêcha le départ. Voici ce qu'écrivait le lendemain le P. Soullier :

« Nous nous sommes embarqués hier à neuf heures. Le départ était indiqué pour dix heures ; mais le mistral soufflait avec fureur, et le capitaine nous dit qu'on attendrait, pour sortir, que le calme fût revenu. A cinq heures, le vent étant à moitié tombé, on disposa tout pour prendre la mer. Nous

étions à table lorsque le *Djemnah* sortit du port. Cette énorme masse, qui mesure au delà de 130 mètres, fut prise en flanc par le mistral et au lieu de gagner la haute mer s'engagea dans les basses eaux qui séparent la Joliette du vieux port. Tout à coup nous sentîmes une forte secousse ; le navire touchait. Les secousses se succédèrent pendant deux heures, faisant craindre de graves avaries et produisant parmi les passagers, et même dans l'équipage, de vives émotions. Le sifflet d'alarme retentit longtemps d'une manière sinistre ; on tira le canon. Il fallut longtemps pour que des remorqueurs vinssent à notre secours. Nous ne pouvions ni avancer ni reculer, et nous pouvions craindre que la force du vent ne nous jetât sur le fort Saint-Jean, qui était là tout près. La foule était accourue sur le quai ; le P. Augier s'y trouvait, ainsi que Sœur Saint-Philippe. Plusieurs passagers, anglais pour la plupart, quittèrent le bord pour retourner à terre. Quant à nous, voyant bien que, s'il y avait du péril pour le paquebot, il n'y en avait pas pour notre vie, nous nous gardâmes de tout effroi exagéré. Et même, pour échapper au froid, qui nous gagnait sur le pont, j'allai me coucher et ne tardai pas à m'endormir. Le P. Blachet fit bientôt de même. Nous avons passé une bonne nuit. J'ai dit la messe ce matin dans notre cabine. »

Les voyageurs durent cependant redescendre à terre et y séjourner encore quatre jours. Le navire était trop endommagé pour tenir la mer. Ils partirent de nouveau, et cette fois pour tout de bon, sur le *Sindh*, un des meilleurs marcheurs des Messageries. C'était le jeudi 7 novembre. Il y avait à bord douze Pères Jésuites, cinq prêtres des Missions-Etrangères et deux Oblats, en tout dix-neuf ecclésiastiques.

Le P. Soullier avait pour compagnons de cabine deux Jésuites allant en Chine, l'un espagnol, l'autre hollandais, tous deux fort aimables et parlant bien le français. Le temps était superbe et la mer calme et unie comme une glace.

Le paquebot arrivait dans la baie de Naples le 9 novembre et s'y arrêtait trois heures. Les religieuses de la Sainte-Famille profitèrent de cette courte escale pour aller saluer leurs sœurs de l'Espérance. Le 12, il abordait à Port-Saïd. Le P. Soullier descendait à son tour à terre pour voir cette ville sortie comme par enchantement des sables de la mer, tout près des ruines de l'ancienne Péluse. Les maisons étaient basses, presque toutes construites en bois, avec un simple rez-de-chaussée ou tout au plus un étage, mais en revanche avec des rues et des places publiques extrêmement spacieuses et naturellement sablées; on voyait bien que le terrain n'avait rien coûté. Le paquebot mit deux journées pour traverser l'isthme de Suez. Il ne voyageait que de jour et s'arrêtait dans les lacs pour donner passage aux autres navires. Deux vaisseaux ne pouvaient pas marcher de front. Le canal avait bien cent mètres de largeur, mais le milieu seul était creusé assez profondément et les bords étaient continuellement obstrués par les sables poussés par le vent. Des dragues travaillaient sans relâche à maintenir le passage libre.

Le 16, nos voyageurs entraient dans la mer Rouge. La chaleur était accablante. Le P. Soullier charmait par d'aimables récits les ennuis de la traversée. Le 19, ils arrivaient à Aden, mais personne ne descendait à terre. Le 21, ils subissaient une rude tempête dans la mer des Indes; enfin le 28, à midi, ils entraient dans le port de Galles. Le P. Duffo les y attendait depuis huit jours. Le lendemain, ils étaient hébergés à Colombo, capitale de l'île, les religieux chez les Sylvestrins et les religieuses chez les Sœurs du Bon-Pasteur. Le 30, ils prenaient le train et arrivaient à sept heures du soir à Kornegalle, où ils étaient impatiemment attendus. L'omnibus s'arrêta devant la petite porte du couvent et fut aussitôt entouré. La supérieure cherchait à voir tout d'abord le P. Soullier, mais en vain regardait-elle chaque voyageur, elle ne reconnaissait pas celui qu'elle cherchait; cependant, comme elle ne

voyait plus qu'un prêtre dans la voiture et que son visage lui paraissait inconnu, elle se prit à s'inquiéter et dit au P. Duffo : « Mais où donc est le P. Soullier ? — Le voilà, répondit-il, en désignant le prêtre qui sortait de la voiture. — Oh ! non, ce n'est certainement pas lui ! — Mais si, c'est lui, cria l'inconnu que voilait une épaisse barbe mais qui fut trahi par sa voix. Grande surprise de la supérieure et de toutes les Sœurs ! Le P. Soullier avait émancipé sa barbe pour se mettre à l'unisson des Orientaux et pour n'être pas exposé à se blesser en se rasant sur les navires.

Reposons-nous un peu à Kornegalle avec le vénérable visiteur et jetons avec lui un rapide coup d'œil sur Ceylan, principalement au point de vue religieux.

Cette île est située au sud-est de l'Inde, à l'entrée du golfe de Bengale. Sa superficie représente à peu près le huitième de celle de la France. Montagneuse au centre, où se trouve le pic d'Adam, et couverte de vastes forêts, elle offre près du rivage de la mer des plaines d'une merveilleuse fécondité. Ses principales productions sont le riz, la cannelle, le café, le tabac, la canne à sucre, la noix de coco et les dattes. Nous ne parlerons pas de ses richesses minières, de ses perles et de ses pierres précieuses. La terre y est si fertile qu'elle donne trois récoltes par an. Le climat, quoique très chaud, est plus tempéré, plus agréable et plus sain que celui des provinces méridionales de l'Inde. Des pluies torrentielles et presque ininterrompues l'arrosent pendant quatre mois de l'année. Comme animaux sauvages, on y trouve l'éléphant, le léopard, l'ours et surtout de nombreux serpents, que protège une crainte superstitieuse. Les chrétiens seuls osent les détruire.

La population, d'environ trois millions d'habitants, se divise en plusieurs races séparées de langues et de cultes. Les Singhalais, d'origine indienne et presque tous bouddhistes, occupent le sud et le centre de l'île. Les Tamouls, venus aussi de l'Inde, mais de la secte de Brahma, sont fixés au nord et à

l'ouest. On y trouve aussi deux cent mille Maures, tous musulmans, d'origine arabe et persane, et plusieurs Européens, surtout des Anglais.

Vers la fin du quinzième siècle, les Portugais firent la conquête de Ceylan et y implantèrent la religion catholique. Cent cinquante ans plus tard, ils furent supplantés par les Hollandais, protestants fanatiques et persécuteurs impitoyables. Les Anglais s'en emparèrent à leur tour en 1795. Alors s'ouvrit une ère de tolérance et de prospérité.

Les catholiques dépendaient encore de l'évêché de Cochin, situé dans le sud de l'Indoustan, mais en 1834, le pape Grégoire XVI érigea la mission de Ceylan en vicariat apostolique avec Colombo pour capitale. Onze ans plus tard, le même pape créa un second vicariat avec siège à Jaffna. Ceylan comptait à cette époque 113000 catholiques.

Le P. Bettachini, prêtre italien de la congrégation de l'Oratoire, fut sacré premier vicaire apostolique de Jaffna. Se voyant sans clergé pour le seconder, il s'adressa à Mgr de Mazenod qui lui donna quatre Pères Oblats, à la tête desquels se trouvait le P. Seméria, lui aussi d'origine italienne. Ce dernier succéda à Mgr Bettachini en 1857. Sous son administration, les Oblats se fortifièrent dans l'île, et les Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux, comme nous l'avons déjà raconté, y fondèrent des établissements pour l'éducation de la jeunesse.

Au bout de onze ans, cet évêque missionnaire mourut à Marseille et fut remplacé sur son siège par un autre Oblat, le P. Bonjean. Aussi pieux, aussi zélé que ses deux prédécesseurs, le nouvel évêque les dépassait de beaucoup par l'étendue de ses connaissances, la variété de ses talents et son ardeur infatigable pour le travail. Maniant avec une égale facilité la parole et la plume, il avait paru avec distinction au concile du Vatican et s'était signalé par une foule d'écrits. Il se révélait surtout comme créateur et organisateur. Il venait de fonder à Jaffna un orphelinat, une école anglaise, plusieurs écoles

tamoules, un grand-séminaire, une imprimerie et un journal. Grâce à lui, les catholiques marchaient à la tête du progrès dans l'île de Ceylan.

A l'époque de la visite du P. Soullier, il avait sous sa juridiction 70 000 catholiques avec 34 prêtres, presque autant de séminaristes, 17 religieuses de la Sainte-Famille, 6 frères et 30 sœurs de race indigène, donnant l'instruction à plus de 6 000 élèves. Le vicariat apostolique de Jaffna comprenait un peu plus de la moitié de la superficie de l'île, mais c'était la partie la plus pauvre, la plus malsaine, la plus dénuée de voies de communications. Au nord se trouvait Jaffna, au sud Kornegalle, et ces deux groupes étaient séparés par une grande étendue de forêts ou de broussailles presque inhabitées, ce qui multipliait les fatigues de l'apostolat.

Les religieuses de Kornegalle ou Kurunégala desservaient un vaste orphelinat où étaient recueillis les enfants des bouddhistes du centre de l'île. Elles préparaient ainsi peu à peu la formation de familles chrétiennes et la conversion des païens. Le visiteur commença par leur prêcher une retraite. Ces bonnes filles étaient dans le ravissement en entendant cette voix paternelle. Il leur semblait qu'elles se retrouvaient au milieu de leurs compagnes de Bordeaux et voyaient revivre les beaux jours d'autrefois sur le sol de la patrie.

Trois Oblats résidaient dans cette station, les PP. Duflo, Tronchet et Chounavel. Sous la conduite de ce dernier, le P. Soullier se rendit sur la côte, près de la rivière du Caïmel, au milieu de plusieurs florissantes chrétientés que dirigeaient les PP. Perrard, Dinaux et Jourdheuil. Ces Pères le suivirent à Chylow, chef-lieu de district, où se trouvait le P. Pussacq. Le P. Pouzin vint aussi l'y rejoindre. Il ne manquait à cette réunion que les PP. Mélizan et Roux, qui avaient été aussi convoqués, mais n'avaient pu s'y rendre. Ces sept Oblats passèrent ensemble trois journées fort agréables, en famille et en communauté de prières. Le visiteur eut des entretiens

intimes avec chaque missionnaire en particulier, put se renseigner exactement sur les besoins de chaque maison et se convaincre de l'utilité, pour ne pas dire de la nécessité de sa tournée canonique.

Après neuf jours d'absence, il rentra à Kornegalle pour y célébrer les fêtes de la Noël. Il officia à la messe de minuit, ayant pour diacre et sous-diacre les PP. Tronchet et Blachet. Les Indiens étaient ravis et ne se lassaient pas d'entendre chanter le ***lokou-swami***, le grand-prêtre.

Il se rendit ensuite, sous la conduite du P. Duflo, à Kandy, au centre de l'île. Cette ville, capitale d'un ancien royaume, ne possède qu'une seule rue longue de trois kilomètres. C'est une résidence délicieuse. On y admire le palais du roi et plusieurs pagodes aux brillantes couleurs. Comme elle est située au milieu du massif montagneux, elle jouit d'un climat relativement tempéré, aussi le gouverneur et les riches anglais viennent-ils s'y réfugier pour se mettre à l'abri des chaleurs torrides de l'été.

De retour à Kornegalle, le visiteur y reçut les souhaits de bonne année de toute la colonie chrétienne. Dans la communauté, le noviciat et l'orphelinat, on lui adressa des compliments en français, en anglais, en tamoul et en cinghalais.

Il en partit le 2 janvier 1879, emmenant avec lui les PP. Duflo et Blachet, la sœur Sainte-Suzanne et le frère Murphy, et il se dirigea avec eux par mer vers Jaffna où il était ardemment attendu. Il devait y arriver le 4 à six heures du soir.

Une tribune couverte, gracieusement ornée, avait été dressée à l'endroit du débarquement, et depuis longtemps une foule empressée débouchait de tous les côtés et envahissait les abords de la douane. Les protestants et les païens se mêlaient aux catholiques et leur présence donnait un éclat plus frappant à la manifestation. Le bateau signalé pour les six heures, avait été arrêté par le vent et n'arriva qu'à huit

heures. Ce contre-temps n'eut rien de fâcheux ; les ombres de la nuit furent dissipées par une illumination instantanée. A l'approche des voyageurs, le canon retentit, les fifres jouent, les tambours battent, la foule se précipite sur la tribune, qui est littéralement envahie et comme prise d'assaut ; et lorsque le P. Soullier met pied à terre, il est salué par les acclamations de la foule dont les flots pressés grossissent à chaque instant; on l'entoure, on lui adresse des souhaits de bienvenue. Le cortège se forme et se dirige lentement vers la cathédrale. Ce sont les orphelinats, les classes, les ouvroirs, le grand-séminaire, les religieuses et les Oblats. Le visiteur et le vicaire général, le P. Publicani, suivent dans une voiture découverte, traînée par les catholiques, qui dans leur joie et leur enthousiasme se sont hâtés de dételer les chevaux. La route, sur tout le parcours, est plantée d'une double rangée de bananiers et tous les balcons sont illuminés. Les femmes, munies de cassolettes ou de vases remplis d'essences odorantes, leur envoient des parfums. La musique indigène accompagne avec de joyeuses fanfares. C'est ainsi, dans une sorte de triomphe, que l'on arrive à la cathédrale, où le visiteur est reçu par Mgr Bonjean. Après la bénédiction du Saint-Sacrement, il est conduit avec la même pompe à la résidence épiscopale ; il bénit la foule à la prière de l'évêque et la congédie en la remerciant et en la félicitant de la grande marque d'amour et de reconnaissance qu'elle vient de donner à ses missionnaires.

Il n'y eut qu'une voix dans toute la presse et dans tout le pays pour proclamer que jamais plus belle, ou plutôt que jamais pareille réception n'avait été faite à aucun des gouverneurs de Ceylan.

La ville de Jaffna compte environ 40 000 habitants. Elle est située tout à fait au nord de l'île. Au delà se trouve le détroit de Palk, qui la sépare de l'Indoustan, Ce détroit, peu profond, est [séparé par une sorte d'isthme à demi détruit

d'îles basses, qui portent le nom de pont d'Adam. Un seul chenal assez étroit laisse passer les petits navires.

Nous ne suivrons pas le P. Soullier dans tous ses travaux à Jaffna. Il visita successivement et en détail toutes les écoles et toutes les œuvres, et il prêcha deux retraites, la première aux Sœurs de la Sainte-Famille et la seconde aux Oblats du nord de l'île.

Après avoir conféré avec tous les religieux, le visiteur constata qu'il existait un grand mécontentement contre le vicaire apostolique. Mgr Bonjean, nous l'avons déjà dit, était merveilleusement doué sous tous les rapports, mais il avait les défauts de ses qualités, et comme le reste des hommes, il n'échappait pas aux attaques de la critique. D'une ardeur infatigable, il se laissait absorber par les travaux de plume au point d'être inabordable pour les missionnaires qui réclamaient ses ordres et ses conseils. De là aussi des vivacités et des brusqueries quand il était dérangé dans ses études. Il vivait aussi dans un isolement complet des exercices de la communauté, ce qui contrastait singulièrement avec les habitudes de son prédécesseur et amenait un grand relâchement dans l'observance des règles.

Mais le principal grief des Oblats contre leur chef, c'est qu'il venait de choisir pour coadjuteur avec future succession le P. Boisseau, qu'on estimait beaucoup comme religieux et missionnaire, mais qui n'était pas aimé de ses confrères, surtout des anciens, à cause de son caractère absolu et cassant et de sa ténacité dans les discussions, même quand il soutenait des opinions manifestement fausses ou dangereuses. Ils s'élevaient donc contre ce choix. Leur position, déjà difficile à Ceylan, deviendrait, disaient-ils, impossible et intolérable par l'élévation de ce Père à la dignité épiscopale. Plusieurs même parlaient de revenir en France.

Mgr Bonjean avait mal manœuvré en cette affaire. Il lui aurait été facile de gagner les suffrages du plus grand nombre

en consultant adroitement les anciens, et en ménageant leur opposition. Il avait, au contraire, agi d'autorité, de sa propre initiative et sans consulter personne.

Si le visiteur était arrivé deux mois plus tôt, il aurait pu fournir des renseignements qui auraient décidé le supérieur général à différer la présentation à Rome du P. Boisseau. Il n'y avait pas péril en la demeure. La santé de Mgr Bonjean faisait encore espérer plusieurs années d'un actif apostolat. On ne voyait pas bien la nécessité d'un coadjuteur. Malheureusement la présentation à Rome avait coïncidé avec l'arrivée du visiteur à Ceylan.

Comment avertir Mgr Bonjean ? Comment remédier à cette fâcheuse situation ? Le P. Soullier pria et réfléchit longtemps. Trouvant enfin une occasion favorable, il mit le vicaire apostolique au courant des griefs et de la vive opposition de ses religieux.

A cette nouvelle, Mgr Bonjean, qui avait agi en toute bonne foi, s'éveilla comme d'un profond sommeil. La gravité de la situation lui apparut aussitôt tout entière. Il comprit qu'il n'était pas possible d'imposer le P. Boisseau pour évêque à des hommes qui le repoussaient presque tous. Malgré la peine profonde qu'il en ressentait, il résolut de prévenir le danger. Dès le lendemain, à la suite d'un entretien dans lequel le P. Publicani déclara toute la vérité au P. Boisseau, celui-ci alla dire à Mgr Bonjean qu'en présence de la situation qu'on lui signalait, il était de son devoir de refuser la charge épiscopale. Il fit aussi part de sa résolution au visiteur, ajoutant combien il était heureux d'échapper à un fardeau qu'il appréhendait immensément. Ce jour-là même, 25 février 1879, il écrivit au préfet de la Propagande pour décliner la dignité qu'on lui destinait, et Mgr Bonjean appuya cette démarche par une promesse d'explications verbales à Rome. Ce grand exemple d'humilité et de détachement édifia beaucoup tous les Oblats.

Pour remplacer le démissionnaire dans les fonctions de coadjuteur, les vues de l'évêque et du visiteur se portèrent sur le P. Mélizan, originaire de Marseille. Il n'était âgé que de 35 ans, mais il résidait à Ceylan depuis onze ans et s'était acquitté avec succès de plusieurs missions importantes. Il était doué d'un charmant caractère et possédait une merveilleuse adresse pour gouverner ses semblables. Les langues indigènes lui étaient familières, aussi bien que l'anglais et le français. Il passait pour bon théologien, mais sa principale qualité dans la circonstance, c'est qu'il était chéri de tout le monde.

Le visiteur quitta Jaffna le 6 mars en compagnie de Mgr Bonjean et du P. Mauroit qui se rendaient au chapitre général. Ils avaient aussi avec eux le F. Joseph Aloïsius qu'ils conduisaient en France pour lui faire faire ses études de théologie.

La petite caravane se rendit d'abord dans l'île de Manaar, située dans le golfe de ce nom, île aride et sablonneuse, mais où se trouvait une assez nombreuse chrétienté, puis repassant à Ceylan et côtoyant le rivage en descendant vers le sud, elle visita toutes les missions : Mantotte, Calpentyn, Puttalam, où se trouvait le célèbre pèlerinage de Sainte-Anne, et les magnifiques jardins de cocotiers, qui constituaient le principal revenu du vicariat. Elle arriva ensuite à Chilow et dans les résidences du Caïmel. Les voyageurs entrèrent le 22 à Kornegalle. Dès le lendemain commencèrent les exercices de la retraite des Sœurs indigènes, dites Sœurs de Saint-Pierre. Elle fut prêchée par le P. Chounavel. Le jour de la clôture, quatre postulantes singhalaises revêtirent l'habit religieux, et six autres Sœurs firent des vœux pour trois ans.

Pendant ce temps, le P. Soullier rédigeait son acte de visite, adressé comme celui du Canada aux Pères et aux Frères de Ceylan. Nous n'en citerons que deux extraits :

« Tout d'abord nous devons dire la grande consolation que

nous laisse cette visite et la profonde reconnaissance qu'elle nous inspire envers la divine bonté qui a daigné se servir de notre congrégation pour opérer le bien immense et créer les belles œuvres dont nous venons d'être l'heureux témoin.

« Après plus de trente ans d'un apostolat inauguré par un missionnaire tel que Mgr Séméria, de si précieuse mémoire, et continué avec tant d'éclat par l'esprit organisateur et l'ardente activité de son successeur, nous nous attendions à trouver une administration bien établie et de grands résultats obtenus. Dieu soit loué ! notre attente a été dépassée.

« L'accueil qui nous a été fait, principalement à Jaffna et dans les missions avoisinantes, nous a révélé d'une manière éclatante la grande influence que vous avez acquise en ce pays. Nous n'oublierons jamais cette ovation vraiment triomphale faite à la congrégation à l'occasion de notre visite, en reconnaissance de votre dévouement et des nombreuses œuvres dont vous avez couvert le sol de Ceylan.

« Les Sœurs de la Sainte-Famille, au nord et au sud du vicariat, agrandissent leurs œuvres et s'affermissent dans la confiance et la sympathie du peuple de tous les cultes. Par leur parfaite tenue religieuse, par leur ferveur et leur régularité, elles deviennent de plus en plus l'un des plus beaux fleurons de la couronne vicariale. Sous leur direction se consolide l'institut indigène des Sœurs de Saint-Pierre. Nous avons, de concert avec Monseigneur, examiné avec le plus grand soin l'état religieux et intellectuel de ces bonnes filles. Nous nous sommes efforcés de vous préparer, dans un avenir prochain, de dignes auxiliaires pour l'éducation des jeunes filles et pour le soutien de la piété au sein de vos populations. »

La chaleur était devenue brûlante. Le visiteur se sentait jour et nuit dans un bain de sueur, sans préjudice pour les bains véritables où il se plongeait presque journellement. Il lui tardait de sentir les fraîches brises de la Méditerranée.

Nos voyageurs quittèrent Kornegalle le 8 avril, et s'embarquèrent le lendemain à Colombo à 5 heures du soir. Le 13, jour de Pâques, au point du jour, ils arrivaient à Aden, et le P. Soullier saisissait la plume pour envoyer un souvenir aux religieuses de Jaffna.

« C'est à vous tout d'abord que je veux écrire pour donner satisfaction aux sollicitudes de votre affection filiale, et pour satisfaire aussi la pente de mon cœur, car l'un des plus vifs sentiments que j'emporte de Ceylan, c'est le profond attachement que vous m'avez inspiré, et le grand désir de voir bénir le ministère de paix et de charité que j'ai exercé parmi vous. Je retourne en France plein de ce doux sentiment auquel se rattache une absolue confiance dans la bonne volonté de vous toutes, et dans la fidélité aux promesses que chacune m'a faites. Oh ! que je prie Notre-Seigneur de bénir cette bonne volonté et ces promesses ! De lui dépendent la prospérité de nos œuvres et le bonheur de toutes mes chères filles ; et Dieu sait si je vous veux unies, saintes et heureuses !

« Nous avons eu la mer la plus calme et la plus heureuse traversée. Nous nous portons tous bien, malgré le grand nombre des passagers. Nous allons célébrer chacun un hymne d'actions de grâces, et dire de bon cœur ***Alleluia***. Par dessus l'Océan, je vous envoie à toutes un gracieux ***Alleluia***. Puissiez-vous en goûter le charme céleste et le parfum de renouvellement ! »

Nos voyageurs débarquèrent à Naples le 24 avril et arrivèrent à Rome le 30. Dès le lendemain matin, ils se rendirent à la Propagande. Le cardinal Siméoni les reçut sans retard, et tout de suite il fut question du coadjuteur de Jaffna. Son Eminence, après avoir entendu leurs explications sur le refus du P. Boisseau, les accepta d'emblée et leur dit qu'un cas semblable venait de se présenter et que la Congrégation venait de faire passer sur une autre tête la nomination déjà faite d'un coadjuteur pour un évêque de Chine. La nomination du

P. Mélizan ne souffrit donc aucune difficulté. Mais une question plus importante se présenta.

Mgr Sillani, vicaire apostolique de Colombo, venait de mourir. A cette occasion, la Propagande, depuis longtemps mécontente du triste état des choses ecclésiastiques dans cette partie de Ceylan, méditait de morceler ce vicariat. Les Sylvestrins qui en avaient la charge étaient trop peu nombreux, et s'affaiblissaient même de jour en jour par l'impossibilité de se recruter en Italie, depuis l'invasion piémontaise. Le cardinal Siméoni proposa donc à Mgr Bonjean d'adjoindre au vicariat de Jaffna la province centrale, dont Kandy est la capitale. Cette province comprenait toute la région montagneuse. C'est là que se trouvaient les grandes plantations de café. Plus de cent mille coolies de l'Inde venaient y travailler chaque année. Les Sylvestrins n'avaient rien fait jusque-là pour ces pauvres gens, dont un grand nombre étaient chrétiens. Les vicaires apostoliques de l'Inde réclamaient vivement contre cet abandon. Les planteurs protestants eux-mêmes se scandalisaient de voir les ouvriers catholiques ainsi délaissés.

Cette proposition fit tressaillir de joie le P. Soullier. « La province de Kandy, écrivait-il au général, offrirait un beau et vaste champ à notre zèle. Il y a là quelques centaines de mille habitants, presque tous bouddhistes singhalais, et seulement cinq ou six mille catholiques. C'est donc un pays à conquérir. En nous l'offrant, le Saint-Siège nous donne un éclatant témoignage de confiance et tout porte à croire que c'est un acheminement à nous donner l'île tout entière dans un avenir qui pourrait bien n'être pas très éloigné. Nos Pères ont travaillé dans le pays et y possèdent de vives sympathies, ainsi que j'ai pu m'en convaincre par moi-même. Le P. Publicani y est vénéré comme un saint. Son retour à Kandy serait salué avec enthousiasme.

« Outre les ressources abondantes que nous fournirait cette riche province, nous pourrions sans retard y établir un sana-

torium où nos Pères du nord, souvent exposés aux influences malignes de Manaar, Puttalam et autres lieux, viendraient chercher un peu de repos et reprendre des forces.

« Sans entrer dans plus de détails, j'avoue que la proposition de la Propagande m'apparaît comme une faveur signalée qui aura dans l'Inde un grand retentissement et réjouira tous nos Pères de Ceylan. Si Rome nous avait offert tout le vicariat de Colombo, nous aurions dû l'accepter à tout prix. En ne nous offrant que Kandy pour le moment, Rome ménage nos forces et ne nous impose que des sacrifices relativement légers, en retour des grands avantages que nous vaudra cette annexion. »

Ces prévisions se réalisèrent, mais pas tout à fait de la manière projetée. Le vicariat de Colombo fut laissé pour le moment aux Sylvestrins, et l'un d'eux, le P. Clément Pagnani nommé évêque. Seulement, la Propagande détacha du district de Kandy la ville de Gampola avec ses dépendances et la mit sous la juridiction de l'évêque de Jaffna pour servir de sanatorium aux missionnaires placés sous ses ordres. Quatre ans plus tard, les Sylvestrins, dont le nombre décroissait de plus en plus, demandèrent à n'être plus chargés que du territoire de Kandy. Alors Mgr Bonjean fut transféré à Colombo, tandis que Mgr Mélizan prenait possession du vicariat de Jaffna. Toute l'île de Ceylan, moins la partie montagneuse du centre, passa donc sous la direction des Oblats.

Dès qu'ils eurent obtenu une audience du Saint-Père, nos voyageurs se hâtèrent de quitter Rome où régnait un temps affreux et se dirigèrent vers la France. Le P. Soullier rentra à Paris le 16 mai.

Déjà arrivaient de tous côtés les Oblats convoqués ou députés au treizième chapitre général. Cette assemblée, comme les deux précédentes, se tint à Autun, dans la maison du scolasticat, le 30 juillet. Elle se composait de 29 membres, parmi lesquels cinq évêques : NN. SS. Grandin, Clut, Bonjean,

Durieu et Balaïn. Le cardinal Guibert, archevêque de Paris, s'y rendit aussi et présida deux séances. Son Eminence fit entendre des conseils tout paternels et termina par ces mots où se révélait son profond attachement pour la congrégation : « Je veux bien mourir cardinal, puisque j'ai été élevé à cette dignité ; je veux bien mourir évêque, puisque je possède ce caractère; mais je veux surtout mourir oblat et compter sur l'assistance et le secours de mes frères. »

Des rapports furent lus sur l'état des différentes missions en Europe, en Amérique, en Asie et en Afrique. Mgr Bonjean avait rédigé celui de Ceylan, et il y paya un juste tribut d'éloges au visiteur : « Je remercie le R. P. Soullier, en mon nom et en celui de nous tous, de toute la fatigue qu'il a affrontée pour nous et de tout le bien qu'il nous a fait ; de sa bonté, de sa prudence, de son zèle à s'informer de tous nos besoins, des sages règlements qu'il nous a laissés. De cette visite date pour nous une nouvelle ère de progrès. Il a fait avec un égal fruit la visite de nos Sœurs de la Sainte-Famille. Comme supérieur de ces Sœurs et comme évêque, je félicite et remercie le Révérend Père des grands résultats obtenus (1). »

Le chapitre termina ses travaux par l'élection des dignitaires. Le P. Soullier fut réélu à l'unanimité des voix premier assistant général. Tous les autres assistants furent aussi réélus. La congrégation pouvait-elle donner une plus grande preuve d'unité, de concorde et de stabilité ? Ne pouvait-on pas dire avec le vénérable cardinal qu'elle était définitivement sortie de l'adolescence et qu'elle marchait d'un pas assuré dans les années de sa maturité et de sa force ? De terribles orages allaient bientôt fondre sur elle, mais elle était préparée à les soutenir avec vaillance.

(1) *Missions*, XVIII, p. 31.

# CHAPITRE XXVI

MORT DU FRÈRE AÎNÉ DU P. SOULLIER. — SACRE DE M$^{gr}$ MÉLIZAN. — ACHAT D'UNE PROCURE A ROME. — EXPULSION DES RELIGIEUX.

— 1879-1880 —

Comme les années précédentes, le P. Soullier consacra l'automne de 1879 à visiter diverses maisons de France, à Chalons-sur-Marne, Lyon, Saint-Etienne, l'Osier. Il prêcha des retraites à Montpellier et Toulouse. Continuant sa tournée, il s'arrêta à Luchon, Tarbes, Lourdes, Pau, Mont-de-Marsan, Bordeaux et Martillac. Il trouva dans le sanctuaire de Notre-Dame de toutes grâces un ex-voto qu'on y avait déposé l'année précédente à la suite de l'accident survenu au moment où il s'embarquait à Marseille pour se rendre à Ceylan. Les religieuses se pressaient autour de lui, écoutant avec avidité ses intéressants récits sur les travaux de leurs sœurs missionnaires, sur les mœurs et les usages de cette île lointaine.

En retournant vers Paris, il passa par Tulle pour y voir son frère Martial récemment créé chanoine. Mgr Denéchau

le reçut avec distinction dans son palais et fit une invitation en son honneur.

Le 14 octobre, les quatre frères Soullier se trouvèrent réunis à Lubersac chez le plus jeune d'entre eux. Il n'y manquait que la supérieure de Mériel. Ce fut une grande joie pour tous. Ils rappelaient avec délices les souvenirs de leur enfance et de leur jeunesse, et remerciaient la Providence qui avait veillé sur eux d'une manière toute spéciale.

Le 15, ils assistèrent tous à la messe que le P. Louis célébra dans la chapelle de la communauté du Saint-Cœur de Marie pour les vivants et pour les défunts de la famille. Dans la soirée, ils allèrent à Troche prier ensemble sur la tombe de leur bon oncle. Ils descendirent ensuite à la chartreuse de Glandier dont les bâtiments venaient d'être solennellement bénits. Le prieur, le P. Adelphe Chatelain, les reçut avec une grande affabilité. Les deux religieux tenaient leurs regards fixés l'un sur l'autre, cherchant à se rappeler d'anciens souvenirs. Tout à coup, ils se reconnurent. Le P. Soullier, pendant sa vie de missionnaire, avait un jour reçu l'hospitalité dans le presbytère du P. Chatelain, alors curé d'Eloyes, dans le diocèse de Saint-Dié. Comme la pluie s'était déclarée pendant cette visite et que les frères n'avaient qu'une voiture découverte, le prieur les fit reconduire à Lubersac dans la voiture du monastère.

Ce fut une journée bien agréable, mais trop courte. Hélas ! c'est la dernière fois qu'ils devaient se trouver réunis.

Un mois plus tard, Joseph, l'aîné des frères, médecin à Meymac, fut emporté par une soudaine et foudroyante attaque d'apoplexie. Le chanoine seul eut le temps d'accourir pour lui prodiguer les derniers secours de la religion et lui fermer les yeux. Sa ville natale fit au défunt de magnifiques funérailles et ses amis particuliers lui élevèrent un tombeau. Le P. Louis, d'abord très affligé et très effrayé par cette mort si imprévue et si rapide, fut consolé par les détails que lui trans-

mit le chanoine. « Notre pauvre frère, écrivit-il, s'est donc senti mourir et a pu accomplir en pleine connaissance les actes d'un bon chrétien en face de la mort. Voyons en cela la grande miséricorde de Dieu et bénissons la Sainte Vierge qui a recueilli l'âme de notre cher défunt dans le jour qui lui est consacré ! »

Au milieu de janvier 1880, le P. Soullier se rendit en Provence pour représenter l'administration centrale au sacre du P. Mélizan. Ce bon religieux n'avait pas été médiocrement effrayé en apprenant qu'il allait être revêtu de la charge épiscopale. Il avait longtemps refusé cette dignité et il avait fallu toute l'autorité des supérieurs pour triompher de sa résistance. La cérémonie eut lieu le samedi 24 janvier, à Marseille, dans l'église de Notre-Dame du Mont, où avait été baptisé le nouvel élu et près de laquelle habitait sa famille. Le prélat consécrateur, Mgr Bonjean, était assisté à l'autel par deux Pères dominicains, frères du nouvel évêque. Deux Oblats, Mgr Balaïn, évêque de Nice, et Mgr Clut, évêque d'Erindel, auxiliaire de Mgr Faraud, remplissaient les fonctions d'assistants. L'évêque de Marseille présidait à son trône. Devant la table sainte se tenait M. Mélizan père, vice-consul d'Italie, avec une véritable tribu d'enfants et de petits-enfants. Le peuple remplissait la nef. Seule, la mère de l'évêque consacré n'avait pas pu se rendre à la cérémonie, paralysée qu'elle était depuis dix ans, mais elle se tenait appuyée à sa croisée dans la rue voisine, d'où elle entendait les chants liturgiques. Quand le nouvel évêque eut reçu l'onction sainte, il sortit par une porte latérale et sa première bénédiction épiscopale fut pour sa pieuse et vénérable mère. C'est aussi dans la chambre de sa mère qu'il offrit le lendemain le saint sacrifice de la messe en présence de toute sa nombreuse famille.

En ce moment régnait à Marseille une double épidémie d'influenza et de petite vérole. Le P. Soullier se hâta de faire repartir Mgr Bonjean et son coadjuteur pour Hyères, tandis

qu'il reprenait lui-même le chemin de la capitale, en passant par Lumières, Montpellier et Notre-Dame de Bon-Secours.

En arrivant à Lyon, le 4 février, il y trouva une lettre et une dépêche du P. Fabre lui ordonnant de partir sans retard pour Rome. Il aurait beaucoup désiré rentrer à Paris pour consoler les Sœurs de l'Espérance de l'avenue de Clichy, qui pendant son absence avaient perdu leur supérieure, la regrettée Mère Marguerite; mais toujours esclave de l'obéissance, il repartit par le premier train pour Marseille. Le lendemain, il disait la sainte messe à Gênes et arrivait le troisième jour à Rome. Il avait pour mission d'aider le P. Martinet dans l'achat d'une maison destinée à servir de procure aux Oblats. La chose paraissait tout à fait simple, et cependant les négociations durèrent près de deux mois.

Les deux assistants durent tout d'abord visiter en détail une vingtaine de bâtiments dans les divers quartiers de la ville, besogne fastidieuse et rebutante, mais indispensable pour juger de la convenance et de la valeur des immeubles. Leur choix s'arrêta enfin sur la maison Fiorelli, située sur la place Saint-Ignace, dans le quartier le plus central et le plus voisin des écoles, mais quand il fallut s'entendre avec les propriétaires pour le prix et les conditions de la vente, les ennuis et les embarras redoublèrent. Il y eut des lenteurs interminables. Les deux assistants se morfondirent un mois entier, se croyant chaque jour à la veille d'aboutir et n'aboutissant pas. Jamais la temporisation romaine ne leur était apparue d'une manière aussi vexante. Enfin pourtant la vente fut conclue sur le prix de cent mille lires.

Le P. Soullier se hâta donc de rentrer à Paris où se tramaient des complots de la plus haute gravité.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, nous allons reprendre les choses d'un peu plus haut et résumer brièvement les événements.

Les élections du 14 octobre 1877 avaient été fatales aux

conservateurs. Les radicaux, arrivés au pouvoir en grande majorité, se hâtèrent d'exercer des représailles en exigeant la révocation de tous les fonctionnaires hostiles à leur politique. Ce fut une véritable hécatombe dans toutes les branches de l'administration. Mais c'est à la religion surtout qu'ils en voulaient. Affiliés pour la plupart à la franc-maçonnerie, ils en exécutaient les ordres avec une étonnante docilité. C'est dans les loges qu'étaient préparées toutes les lois ; c'est dans ces antres ténébreux qu'étaient forgées toutes les chaînes destinées à garotter les libertés des catholiques. Ils commencèrent donc par restreindre l'exercice extérieur du culte en supprimant les processions, et des cris de haine retentirent contre les congrégations, qu'ils regardaient à juste titre comme les meilleurs remparts de l'Eglise.

Toutefois, comme le Sénat se composait encore en grande partie de conservateurs, ils ne s'avançaient qu'avec prudence. Le renouvellement partiel de cette assemblée, le 5 janvier 1879, leur en ouvrit les portes. Sur 82 sénateurs à élire, ils obtinrent 66 sièges, contre 16 donnés à la droite. Dès lors, leur audace s'accrut. Ils exigèrent du président de la République la destitution des grands commandants militaires pour mettre à leur place des généraux de leur bord. Le maréchal de Mac-Mahon, ne voulant pas se séparer de ses anciens compagnons d'armes, donna sa démission le 30 janvier. Dès le lendemain, Grévy était élu président de la République tandis que Gambetta devenait président de la Chambre des députés.

La franc-maçonnerie leva le masque. Le 5 mars suivant, on votait une amnistie en faveur des communards, de ces brigands qui avaient provoqué la guerre civile, brûlé Paris et mis la France à deux doigts de sa perte.

Le 15 du même mois, le président du Conseil, Jules Ferry, déposait à la tribune un projet de loi contre la liberté d'enseignement. L'article 7 était ainsi conçu : « Nul n'est admis à participer à l'enseignement public ou libre, ni à diriger un

enseignement de quelque ordre que ce soit, s'il appartient à une congrégation non autorisée. » Ce projet fut adopté par la Chambre des députés le 9 juillet.

De vives protestations s'élevèrent dans la presse, et des milliers de pétitions venues de toutes les parties de la France, réclamèrent le maintien de la liberté d'enseignement si péniblement conquise sous la seconde république. Le Sénat ne se hâta pas de délibérer. La question reste en suspens une année tout entière. Enfin le 15 mars 1880, la haute assemblée repousse l'article 7 par 148 voix contre 129, c'est-à-dire, à 19 voix de majorité.

Dès le lendemain, la chambre des députés furieuse répondit à ce vote par la motion suivante : « La Chambre confiante dans le gouvernement et comptant sur sa fermeté pour appliquer les lois relatives aux congrégations non autorisées, passe à l'ordre du jour. »

Le 29 du même mois paraissaient deux décrets, l'un contre les Jésuites, l'autre contre les autres congrégations d'hommes non autorisées ; trois mois leur étaient accordés pour se dissoudre.

Ces décrets éclatèrent comme un coup de foudre sur toutes les communautés, mais n'épouvantèrent personne. Ils étaient tellement odieux et injustes qu'un cri de résistance retentit de toutes parts.

Le 25 mai, le P. Soullier écrivait à son frère le chanoine : « Vous me demandez ce que nous allons devenir. Tout ce que je puis répondre aujourd'hui, c'est que nous sommes disposés à résister par toutes les voies légales. S'il faut subir la violence, nous la subirons en protestant au nom de nos droits de citoyens violés et opprimés. Nous nous disperserons. Nos mesures sont prises pour conserver notre autonomie religieuse, et continuer notre ministère sous telle forme que l'exigeront le service des fidèles et la rigueur de la persécution.

« Du reste, nous ne sommes pas sans appui. Sans parler de l'admirable protestation de l'épiscopat, nous serons énergiquement défendus par la magistrature. Dans tous les barreaux de France s'organisent des comités de résistance. Nous n'avons partout que l'embarras du choix pour trouver des avocats prêts à se charger de notre cause. Cette générale disposition sur le terrain de la liberté, ne nous inspire pas une médiocre confiance, bien que nous n'adoptions pas la formule optimiste du P. de Chazournes : ***Telum imbelle sine ictu*** (1). Non, le trait nous frappera ; mais du même coup il frappera la liberté de tout le monde et finira par blesser à mort les méprisables sectaires qui l'auront lancé. »

Le gouvernement, joignant la ruse à la force et la perfidie à la violence, faisait publier par ses journaux qu'il n'en voulait pas à la religion, qu'il cherchait seulement à protéger le clergé séculier contre l'oppression des religieux; mais tous les évêques de France firent bonne justice de ces hypocrites sophismes en prenant hautement la défense des persécutés, auxquels ils prodiguèrent les plus grands éloges.

Un peu plus tard, le P. Soullier écrivait encore : « Le 29 juin approche; nous nous préparons à la dispersion, sans perdre toutefois l'espoir que les décrets nous seront appliqués moins rigoureusement qu'aux Jésuites. Le mot ***espoir***, qui vient de m'échapper, rend mal ma pensée. Ce sera tant pis pour nous si l'on nous laisse en repos, car rien ne grandit un corps religieux, ne l'épure et ne le prédispose à la joie comme de souffrir persécution pour la justice : ***Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam*** (Math. v. 10).

« La consultation Rousse est expédiée ces jours-ci à tous les barreaux de France. Quand elle aura réuni les adhésions des avocats, elle sera communiquée au public.

« Notre comité religieux va de son côté faire paraître, dans

(1) Virgile, *Enéide*, liv. II, vers 544.

peu de jours, un ***mémoire*** assez étendu qui servira à dissiper plus d'une idée fausse et à former l'opinion. »

La consultation de Me Rousse, un des plus éminents avocats de Paris, établissant avec évidence l'injustice et l'illégalité des décrets, reçut l'adhésion des plus savants jurisconsultes et de l'immense majorité des barreaux. De leur côté, plus de 250 magistrats donnèrent spontanément leur démission pour ne pas concourir à des actes qui répugnaient à leur conscience.

Le 16 juin, le P. Soullier écrivait au général, alors à Marseille : « Nous sommes de plus en plus dans l'attente du 29. L'opinion qui semble prévaloir en ce moment, c'est que les Jésuites seuls seront exécutés et que les autres congrégations recevront pour le moins un sursis. Même dans cette hypothèse, il faut s'attendre à bien des tracasseries, selon l'humeur des autorités locales. Nous prenons nos précautions à tout événement.

« Hier soir, j'ai assisté, salle Wagram, à une conférence de M. Depeyre. Bureau composé de sommités parlementaires avec M. de Broglie pour président, salle bondée de trois à quatre mille personnes, chaude et entraînante éloquence du conférencier, applaudissements frénétiques : la république a passé là un mauvais quart d'heure. Les journaux vous diront avec quel zèle et quel succès cette campagne de conférences se poursuit sur tous les points de la France. L'entrain de l'opposition va croissant. »

30 juin, nouvelle lettre au chanoine : « Je vous écris ce matin, 9 heures, profitant d'une accalmie que viennent troubler à tout instant les plus contradictoires informations. Nous étions prêts à recevoir la police ce matin dès la pointe du jour. Personne n'est venu ; nous attendons, bien résolus de ne quitter notre domicile que devant la violence effective.

« Les Jésuites de la rue de Sèvres ont eu l'honneur d'ouvrir le feu. Des témoins oculaires viennent de me raconter comment la police a procédé, elle a dû forcer toutes les portes, et

de quelle façon énergique et touchante plus de quinze cents hommes, réunis là tout exprès dès quatre heures du matin, ont protesté de l'horreur qu'ils professent pour les persécuteurs, et de la profonde sympathie que leur inspirent les persécutés. Les journaux vous diront cela en détail. Une belle page de l'histoire de l'Eglise s'écrit en ce temps-ci. Le gouvernement, j'en suis sûr, ne s'attendait pas à pareille résistance. J'espère qu'il lui en cuira bientôt d'avoir imprudemment soulevé ces graves difficultés. Ce sera bien tant pis pour lui.

« Veuillez offrir à Mgr Denéchau mes hommages respectueux et lui dire combien m'a touché l'éloquente et religieuse manifestation à laquelle il a associé tout son diocèse, en faveur des congrégations persécutées.

« Adieu, mon cher Martial, écrivez-moi désormais sous double enveloppe, l'enveloppe extérieure portant cette adresse : Madame veuve Villedieu, 4, avenue de Clichy. Ecrivez au crayon mon nom sur l'enveloppe intérieure, pour éviter la transparence.

« *Exurgat Deus et dissipentur inimici ejus !* (Ps. LXVII, 2.)

Par ces précautions, on devine que le secret des lettres était indignement violé.

Les Jésuites furent seuls à souffrir en ce jour : on les expulsa violemment de toutes leurs maisons de France. Quant aux autres religieux, la hache demeura suspendue sur leurs têtes.

On voulait obtenir d'eux un acte d'adhésion à la république, en les forçant à demander une autorisation dont ils n'avaient pas besoin.

Jusqu'à cette époque, la plupart des congrégations ne possédaient rien en commun. Leurs maisons, leurs terres, leur mobilier même reposaient sur la tête d'un seul ou de plusieurs de leurs membres. L'autorisation légale devait leur conférer la personnalité civile, c'est-à-dire le droit d'acheter, de vendre, d'ester en justice, en tant que communautés. C'était un privi-

lège très utile sans doute en certaines circonstances, mais aussi fort gênant et fort périlleux à cause de la multiplicité des entraves légales et des menaces de spoliation et de confiscation. Pouvait-on raisonnablement les pousser à réclamer un privilège quand elles se contentaient de vivre sous le régime des lois communes à tous les citoyens ?

« Que pensez-vous de la déclaration soumise à notre signature ? écrivait à son frère le P. Soullier à la date du 3 septembre. Le déchaînement de la presse donne à ce document une extrême gravité. Nous ne l'avons signée qu'avec une douloureuse résignation et pour ne pas manquer à la discipline. Nous nous sommes inclinés devant la volonté du Pape, en nous confiant à Celui qui commande aux vents et à la mer. Nous ne trouverons pas grâce devant la meute radicale, et nous perdrons beaucoup, je le crains fort, dans l'estime et la confiance des catholiques. Jamais de nous-mêmes nous n'aurions pris une telle initiative. Dieu veuille bénir notre soumission et avoir pitié de la France ! »

Les maisons religieuses de Paris se réunissaient tous les mardis, rue de Varennes, 15, pour se concerter et s'encourager. Le P. Louis y représentait la congrégation des Oblats et se rendait fidèlement à ces réunions, et en cas d'absence ou d'impossibilité, s'y faisait remplacer par les PP. Martinet ou de l'Hermite.

Au commencement d'octobre, il fut prêcher une retraite aux religieuses de Reims. Il passa ensuite par Mézières, Sedan et Metz et se rendit à Nancy et Sion. Les embellissements apportés à cette résidence le jetèrent dans le ravissement, mais en même temps les feuilles publiques lui portèrent la nouvelle de la reprise de la persécution. Les Carmes venaient d'être chassés de toutes leurs maisons ; les Barnabites étaient aussi expulsés. Voyant bien que l'orage allait fondre sur les Oblats, il convoqua d'urgence en conseil tous les Pères de la maison, et à l'unanimité on y décida le départ immédiat des

élèves des basses classes, jusqu'à la quatrième, pour le séminaire de Chatel dans les Vosges. La chose avait été ainsi convenue avec l'évêque de Saint-Dié. Ils s'y rendirent en voitures du pays sous la conduite du P. Rousseau. Les junioristes de troisième et de rhétorique, guidés par les PP. Brulé, Vivier et Simon, se dirigèrent vers Lucerne en Suisse. Les novices et les philosophes attendirent l'expulsion. Mais la police, croyant que tous étaient partis, ne parut pas à Sion.

De retour à Paris, le P. Soullier prit des mesures de sûreté pour se garer de toute surprise. » J'ai fait mettre une chaîne de sûreté à la grande porte d'entrée, écrivait-il au général, et des targettes à toutes les autres portes. Il faut que la police ne puisse pénétrer que par effraction. Nous faisons bonne garde. Des témoins sont chez nous en permanence jour et nuit. Un service régulier a été organisé à cet effet. Nous nous sommes assurés du ministère d'un huissier très dévoué qui demeure tout près rue de Turin. Ces mesures nous sont communes avec toutes les communautés de Paris. Partout on veille et on se barricade : c'est vraiment l'état de guerre déclaré. »

Suivons, au moyen de ses lettres, les phases de cette lutte.

Le jour de la Toussaint, lundi 1er novembre, il écrivait à son frère : « Nous avons eu une chaude alerte avant-hier, samedi. Tout le jour notre maison n'a pas désempli d'amis venus de partout pour nous assister. On savait que nous devions être exécutés. La foule des fidèles a fréquenté notre chapelle comme aux plus grandes fêtes ; et pendant que tout était bruit et émotion autour de nous, nos Pères confessaient tranquillement, et la communauté faisait ses exercices comme à l'ordinaire. Les laïques s'étaient chargés des détails de notre défense. Plusieurs étaient de planton devant notre porte et ne laissaient entrer les hommes que sur de bons renseignements. D'autres avaient l'œil au guet dans les rues avoisinantes pour surveiller l'*ennemi* et signaler sa venue. La jour-

née s'est passée dans une émotion que vous comprenez. Nous avons, dit-on, un sursis de trois jours. Mercredi sera un jour périlleux. Nos portes sont verrouillées comme pour soutenir un siège. Les crocheteurs auront à en briser deux ou trois pour pénétrer dans la maison, sans parler des portes des cellules. Tout annonce qu'avant la fin de la semaine nous aurons été jetés à la rue. Nos Pères d'Aix et de Marseille ont eu les premiers l'honneur de la persécution. Nous voyons venir notre tour sans crainte, convaincus que notre cause est inséparable du salut de la société et aidera efficacement au relèvement de la France. »

3 novembre, mercredi, au général : « Quarante messieurs ont passé la nuit dernière dans la maison. On s'attendait à l'expulsion pour ce matin. La police n'a pas paru. Ces messieurs sont admirables de zèle et de dévouement. Il y a là des hommes de toute classe et de tout âge. Ils se sont partagé les rôles ; ils se relèvent par escouades, et gardent la porte d'entrée à l'intérieur et à l'extérieur. La communauté continue sa vie régulière. Les exercices se font comme en temps de paix, ce qui édifie beaucoup nos gardiens. Nos santés sont bonnes et nous sommes pleins de courage. Chacun est fixé sur ce qu'il a à faire au moment de l'expulsion et après. »

4 novembre, jeudi. « Rien encore, mais personne ne doute que tout ne soit fini dimanche. Nous nous gardons toujours avec le plus grand soin. Nos amis sont d'un zèle admirable.

« En province, les exécutions se multiplient. Hier, Saint-Andelain et Talence; aujourd'hui, Tours et le scolasticat d'Autun. Je viens de recevoir une dépêche signée Yenveux et portant : « Dix scolastiques arrivent demain matin 4 heures. »

« A Saint-Andelain, 40 soldats de ligne et 12 gendarmes ont pris part à l'exécution. Bris de portes ; protestation du P. Mouchette. Celui-ci a été maintenu comme curé, le P. Zabel comme propriétaire. La journée ne s'achèvera probablement

pas sans d'autres nouvelles de ce genre. C'est l'heure du prince des ténèbres ! (Luc, XXII, 53.) »

5 novembre, vendredi. — A six heures du matin, au moment même où les Oblats récitaient l'*Angelus*, deux commissaires de police, escortés de pompiers et de plusieurs escouades de gardiens de la paix, frappaient à la porte. Sur leur refus d'ouvrir, les pompiers attaquent la porte à grands coups de hache. Ce bruit réveille tout le quartier et bientôt une foule énorme circule aux abords de la communauté. La porte vole en éclats; derrière la porte se trouvent un grand nombre de chaises accumulées que l'on jette dans la rue. Puis on attaque la porte du cloître; les vitres sont brisées, et les crocheteurs pénètrent dans le couloir. Là se tient le P. de l'Hermite, supérieur local, qui fait entendre une éloquente et vigoureuse protestation. Les commissaires continuent leurs exploits ; on attaque successivement les portes des cellules, et les religieux et leurs témoins sont jetés dehors. On voit passer successivement les PP. Charaux, Chalmet, Berthelon, Laroze, Giraud, Aubert et Martinet. A leur sortie, ces vénérables religieux sont acclamés par la foule qui crie: « Vivent les Oblats ! Vive l'Eglise ! Vive la liberté ! A bas les décrets ! » Des dames se jettent à genoux et baisent le bas de leur robe.

Le P. Soullier fut expulsé le dernier avec ses quatre témoins, MM. Fournier, Clairet, Pillot et Randoing, ancien député de la Somme. Il avait reçu au début l'assurance qu'il serait constitué gardien de la maison avec les PP. de l'Hermite et Sardou. Mais au dernier moment, les commissaires manquèrent à leur parole. Voici sa protestation, telle qu'elle parut deux jours après dans l'*Univers* :

« Messieurs, vous vous attendez certainement à une énergique protestation de ma part. Oui, je proteste contre l'acte violent et arbitraire par lequel vous attentez à ma liberté et à mes droits de propriétaire et de citoyen français.

« Vous écrivez une page d'histoire et vous vous y donnez

un bien triste rôle. Quel héritage vous préparez à vos enfants! Je les plains, car n'auront-ils pas à rougir de la part que vous prenez à cette grande iniquité ?

« Quel mal vous faisons-nous ? Quel crime avons-nous commis pour justifier ce déploiement de force armée et ce brutal envahissement de notre demeure ? Interrogez les habitants des quartiers qui nous entourent. Tous vous diront que nous assistons les pauvres, que nous visitons les malades, que nous exerçons un ministère d'utilité publique, que nous sommes les hommes les plus paisibles, les plus inoffensifs, les plus empressés à toute œuvre de dévouement et de charité. J'en prends à témoin ces messieurs qui me font le grand honneur de m'assister de leurs sympathies dans cette douloureuse circonstance. Je leur en serai reconnaissant toute ma vie.

« Est-ce parce que nous ne gênons la liberté de personne, que vous confisquez la nôtre ?

« Si j'avais été un émeutier, un incendiaire ou un assassin, vous m'offririez une amnistie. Si je revenais de Nouméa, vous me porteriez en triomphe, ou tout au moins vous me couvririez de votre protection. Je n'ai fait de mal à personne, je n'ai pas cessé de servir mon pays, et vous me proscrivez. Vous m'arrachez de mon domicile et vous me jetez dans la rue.

« Je proteste contre cette criminelle application des lois dites existantes, dont l'existence est contestée par la magistrature française.

« Je proteste contre cette odieuse persécution que l'Eglise réprouve et dont les auteurs, quels qu'ils soient, tombent *ipso facto* sous le coup de l'excommunication majeure.

« Je proteste enfin contre un attentat qui viole en ma personne les libertés nécessaires de tous les citoyens, et qui, parce qu'il ébranle les bases de notre état social et de la paix publique, ne reçoit que les applaudissements de la canaille et soulève l'indignation de tous les chrétiens et de tous les honnêtes gens de la France et du monde entier.

« Je ne sortirai d'ici que par la violence. »

Ce jour même, 5 novembre, aussitôt qu'il apprit l'expulsion du P. Soullier, son ami et ancien condisciple, M. Joseph Brunet, accourut pour lui offrir un asile dans sa maison; mais le Père ne crut pas devoir accepter cette invitation, tous les intérêts qu'il avait à protéger le retenant dans le quartier de l'Europe : il s'établit rue de Clichy, 34, en qualité d'aumônier des Sœurs de l'Espérance.

Son premier soin fut de diriger sur Dublin, sous la conduite des PP. Tatin, Yenveux, Poli et Durif, les novices expulsés d'Autun. Il rendit ensuite visite aux nombreux et courageux gardiens qui leur avaient prêté leur concours au moment de la tourmente. Puis, il alla au comité des jurisconsultes, afin d'obtenir la protection de la magistrature contre les persécuteurs. Loin d'être abattu, le P. Soullier se réjouissait comme les apôtres d'avoir à souffrir pour la cause de la justice. « L'heure présente est à la force brutale, disait-il, mais nous savons que la résurrection suit de près le Calvaire, et nous gardons l'espérance. *Spes autem non confundit.* (Rom. v, 5.) »

---

# CHAPITRE XXVII

DIVERSES COURSES DU P. SOULLIER DANS LA LORRAINE ALLEMANDE, LA BELGIQUE, LE LIMBOURG HOLLANDAIS POUR FONDER DE NOUVELLES MAISONS D'ÉTUDES. — VISITE A L'ÎLE DE JERSEY. — NOUVEAU VOYAGE A ROME. — PONZANO.

— 1881-1883 —

Dès le commencement de janvier 1881, le P. Soullier se mit en route pour visiter les maisons des Oblats de France. Elles présentaient un aspect lamentable : partout les portes avaient été brisées et les religieux expulsés. Pour comble de malheur, le Supérieur général paraissait gravement malade, aussi le premier assistant s'écriait-il avec saint Paul : « *Foris pugnæ, intus timores,* au dehors les combats, à l'intérieur les craintes. (II Cor., VII, 5). »

Quelques religieux s'étaient retirés chez leurs parents, d'autres avaient cherché asile chez des amis, la plupart avaient accepté dans les divers diocèses les fonctions de prêtres habitués, d'aumôniers, de curés ou de vicaires. Ils vivaient isolés, découragés et fort exposés à perdre l'esprit religieux. Le visiteur les entretint chacun en particulier, les consola de son mieux, leur donna de salutaires avis et chercha à les réunir

au moins deux à deux pour qu'ils pussent se concerter et réciter l'office en commun, en attendant des jours meilleurs.

La Providence vient toujours au secours de ceux qui lèvent les yeux vers le ciel. Déjà même pendant qu'on les chassait de leurs cellules, de nouveaux refuges leur étaient préparés sur les frontières de la France.

L'évêque de Southwark en Angleterre les avait réclamés pour leur confier la paroisse de Saint-Thomas dans l'île de Jersey.

En même temps, l'évêque de Metz les appelait à la résidence de Saint-Ulrich dans la Lorraine allemande. Le diocèse de Nancy, auquel ce territoire appartenait avant l'annexion, y avait fait construire une belle et vaste maison destinée à servir d'asile aux prêtres âgés ou infirmes.

Un peu plus tard, deux autres maisons s'ouvraient pour les Oblats à Madrid, en Espagne, où la Sainte-Famille venait d'acheter la belle propriété d'Hortholeza, et à Houtem dans le Limbourg hollandais.

Cette dernière province est une langue de terre fort étroite bornée par la Meuse et la Prusse rhénane. Quoique appartenant à la Hollande calviniste, c'est un pays très catholique, aussi bien que le Brabant. On y montre du doigt, comme des raretés monstrueuses, les infidèles au devoir pascal, et la plupart des hommes s'agenouillent cinq ou six fois par an à la table sainte. « Quel peuple, s'écriait le P. Corne, premier supérieur de la résidence, et comme on voit qu'il est heureux dans sa fidélité à son Dieu ! *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus!* » (Ps. CXLIII, 15.)

Les religieux expulsés de Prusse ou de France avaient cherché un refuge dans ce tranquille pays. Presque chaque paroisse comptait une ou deux maisons religieuses amenées par la persécution. Dans un voisinage assez rapproché, on voyait les Pères Carmes et les Pères Jésuites chassés de Prusse, les Oblats et les Rédemptoristes de France, les Récollets et

les religieuses allemandes de divers ordres. « C'est une bénédiction pour le pays, » disaient les bons Limbourgeois; c'était aussi un bienfait de la Providence que ce petit coin de terre respecté par la révolution et recueillant ses victimes.

La persécution poursuivait ses ravages en France. Des lois vexatoires succédaient aux mesures iniques. Le P. Soullier écrivait à son frère : « Nous avons à redouter beaucoup la loi militaire dirigée contre le clergé, et plus spécialement destinée à rendre impossible tout recrutement des corps religieux. La révolution suit sa pente. Il s'agit de déchristianiser la France. Le congrès de la Ligue de l'enseignement a jeté sur ces visées infernales les plus sinistres lueurs. Bien aveugle qui ne le voit point ! J'assiste chaque semaine à la réunion des religieux et aux séances du comité des jurisconsultes. Les mots de séquestre et de confiscation retentissent terriblement à nos oreilles depuis quelque temps. Allons-nous voir se renouveler les spoliations de 93 ? Nous savons que nos gouvernants visent pour nous à autre chose qu'à un lit de roses. »

Quelques jeunes étudiants restés à Bon-Secours et à Lumières avaient été poursuivis par la police et obligés de se réfugier au petit-séminaire de Beaucaire.

Pour échapper au danger qui allait atteindre la congrégation dans son recrutement, il fallait créer hors de France un établissement assez vaste pour contenir tous les enfants qui se destinaient à l'état religieux. Mais vers quel pays fallait-il se diriger ? Le P. Soullier se rendit d'abord à Saint-Ulrich, qu'il ne connaissait pas encore. La vue de cette superbe maison à quatre étages, sur de vastes et belles caves voûtées, le jeta dans le ravissement. La solidité et la salubrité s'y trouvaient réunies. Une distance de vingt-cinq mètres seulement la séparait du sanctuaire dédié à saint Ulrich. La propriété environnante comprenait près de deux hectares de jardins, de pelouses et de terres arables. Moyennant quelques réparations

peu coûteuses, on pouvait y installer immédiatement de 40 à 50 personnes, et si, comme il y avait lieu de l'espérer, cette résidence était cédée aux Oblats par le diocèse pour une légère somme, la congrégation pourrait à fort bon compte compléter l'établissement et loger là tout le scolasticat dans des conditions de parfaite tranquillité pour les études. Le choix du visiteur s'arrêta sur ce lieu.

Dès le lendemain, il se rendit à Metz et vit Mgr Dupont des Loges. Le prélat accueillit avec faveur sa proposition et s'offrit immédiatement à en écrire au maréchal Manteuffel, avec lequel il était dans les meilleurs termes. Il ne dissimula pas cependant sa crainte que ce maréchal ne crût pas pouvoir s'exposer aux clameurs de la presse libérale, qui l'accusait depuis longtemps de trop favoriser le cléricalisme, et lui faisait par suite une situation difficile à Berlin. La lettre partit le soir même, mais elle ne produisit aucun résultat immédiat, parce que le Kulturkampft régnait en Allemagne.

On conseilla au P. Soullier d'aller trouver l'évêque de Luxembourg. Ce pays venait d'avoir de bonnes élections; la domination des francs-maçons avait fait place à l'influence catholique et les corps religieux pouvaient s'y présenter avec quelque confiance. Il partit donc et vit Mgr Adamas, vicaire apostolique du grand-duché. Mais dès les premières ouvertures le prélat répondit par une déclaration d'impossibilité absolue. Malgré les élections un peu meilleures que les précédentes, le pays était toujours régi par la mauvaise constitution de 1848, dont un article portait qu'aucune communauté religieuse ne pouvait s'établir dans le grand-duché qu'en vertu d'une loi, ce qui constituait la plus redoutable fin de non recevoir. L'évêque ajouta qu'à la suite des lois de mai en Prusse, le gouvernement du grand-duché, apprenant qu'un grand nombre de communautés allemandes demandaient à y être admises, lui déclara que l'admission par lui d'une seule de ces communautés exposerait à l'expulsion les instituts

déjà tolérés dans le pays. Cette menace demeurait toujours pendante et paralysait absolument la bonne volonté personnelle du vicaire apostolique. Le Luxembourg était donc un pays fermé.

Le visiteur se rendit à Liège et de Liège à Ruremonde, où l'évêque lui fit un gracieux accueil, mais sans lui donner d'utiles renseignements. Il s'arrêta ensuite à Houthem, où déjà quinze novices se livraient paisiblement à leurs études. Il alla à Maëstricht et à Fauquemont pour conférer avec des notaires, visita plusieurs maisons qu'on lui avait signalées, mais sans rien trouver qui lui convînt. Les offres de propriétés abondaient. Les nombreuses communautés venues d'Allemagne et de France allumaient la convoitise des Hollandais, peuple fort honnête, mais fort intéressé. Le difficile était de mettre la main sur un local réunissant tous les avantages désirés. Après avoir vainement rayonné dans le pays par des routes souvent défoncées, le P. Soullier revint à Paris, laissant aux Pères de Houtem le soin de faire de nouvelles recherches. On aboutit enfin, mais quelques années plus tard. Le juniorat de Saint-Charles fut fondé à Fauquemont, dans le Limbourg hollandais, et cette maison de plus en plus prospère renferme aujourd'hui plus de deux cents élèves.

En 1882, après avoir fait la visite canonique de la province du midi et prêché plusieurs retraites dans la Bretagne, le P. Soullier passa dans l'île de Jersey. Cette île n'est qu'à vingt kilomètres des côtes de France. D'après des documents trouvés dans les archives du Mont-Saint-Michel, elle n'était anciennement séparée du continent que par un petit ruisseau que l'on traversait sur une simple planche. L'ouverture pratiquée et l'envahissement de l'Océan ne remonteraient pas au delà du septième siècle. La mer est peu profonde en ces endroits ; on en retire souvent des troncs d'arbre, ce qui donnerait lieu de croire avec les anciennes traditions, que ces lieux étaient jadis occupés par des forêts.

Le nouveau curé de Saint-Thomas, le P. Bourde, vint chercher le visiteur chez les Sœurs de l'Espérance de Saint-Malo. Quoique peu longue, la traversée fut mauvaise, aussi à peine débarqué, le P. Soullier devint-il invisible pour le reste de la journée. Le lendemain seulement, il put promener ses regards sur la ville de Saint-Hélier, sur le pays et même sur la France, car par un temps serein, on découvre à l'œil nu la cathédrale de Coutances.

L'île n'a que vingt kilomètres de longueur sur dix de largeur, mais elle présente un riant aspect. Partout des champs et des jardins fertiles et parfaitemeut cultivés, partout des collines couronnées de bosquets, des vallées entrecoupées de cours d'eau ; partout de gracieuses villas où les familles aisées de France et d'Angleterre viennent s'établir en villégiature pendant les beaux jours. Le climat y est doux et l'atmosphère très salubre.

« La division de l'île en douze paroisses, telle qu'elle existait avant la Réforme, est encore conservée aujourd'hui. Mais ces paroisses et leurs églises ne sont plus catholiques. Tout a passé à l'hérésie, à ce point que Jersiais et protestants sont des mots à peu près synonymes. Les sectes hérétiques y sont en grand nombre, autant et plus qu'ailleurs ; et chacune a sa chapelle. Il y a l'église anglicane, les méthodistes, les vesléiens, les presbytériens, les ritualistes, les puséistes, l'Armée du salut et beaucoup d'autres. On y compte au moins trente-deux sectes. La franc-maçonnerie y a aussi son temple, ses cérémonies et de nombreux adeptes. En outre, beaucoup de personnes y vivent dans une indifférence religieuse complète (1). »

Les Oblats avaient à lutter contre tous ces adversaires, ce qui rendait leur situation très difficile. Leur ministère était heureusement secondé par trois congrégations : les Frères des Ecoles chrétiennes, les Dames de Saint-André, originaires

(1) *Missions*, XX, p. 432.

de Tournai en Belgique, et les Religieuses auxiliatrices des âmes du Purgatoire venues de Paris. Ces dernières prenaient soin des pauvres et visitaient les malades à domicile ; les deux premières donnaient l'instruction chrétienne à plus de cinq cents enfants. Leurs efforts ne demeuraient pas stériles. Ce qui le prouvait d'une manière évidente, c'est que l'ancienne église devenait trop étroite pour contenir les catholiques et devait être remplacée par un édifice plus vaste et plus beau. Déjà on avait acheté l'emplacement de la nouvelle construction et réuni une somme de cinquante mille francs qui s'accroissait de jour en jour.

Le visiteur stimula de son mieux les bonnes dispositions des fidèles, prodigua ses encouragements au P. Bourde et à ses collaborateurs, et repartit très satisfait. Ces îles de la Manche ou îles normandes, Jersey, Guernesey et Aurigny, régies par les anciennes lois françaises, où le français est encore la langue officielle et où l'on jouit d'une complète liberté de conscience, pouvaient devenir, pensait-il, un précieux asile pour les congrégations religieuses si indignement chassées de la mère-patrie. Les Jésuites s'y étaient déjà réfugiés au nombre de deux cents.

En revenant à Paris, il s'arrêta à Tours afin de s'entendre avec M. Arthur Viot, directeur de l'imprimerie Mame, pour l'impression de la vie de Mgr de Mazenod par le P. Rambert.

En 1883, le P. Soullier se rendit de nouveau à Rome. Il y séjourna du 1er mars au 9 avril : des affaires très importantes pour sa congrégation l'y avaient rappelé.

Mgr Pagnani, vicaire apostolique de Colombo, se voyant dans l'impossibilité d'évangéliser le vaste territoire confié à ses soins, parce que les Sylvestrins ne pouvaient plus se recruter en Italie, avait demandé à se retirer avec ses religieux à Kandy, au centre de l'île de Ceylan, ne se réservant que le gouvernement de six ou sept mille chrétiens. La Propagande avait accueilli favorablement ce projet et se proposait de

transférer Mgr Bonjean à Colombo. Les Oblets allaient donc remplacer les Sylvestrins, mais il y avait à régler entre les deux congrégations certaines questions très importantes, surtout très délicates, concernant le spirituel et le temporel. Le P. Soullier redoutait beaucoup l'ingérence d'un prêtre indien nommé Fernando, fort entreprenant, dont on annonçait le départ de Ceylan. Plusieurs membres de la Propagande, mus par un sentiment de compassion, semblaient incliner vers les Sylvestrins. Il y avait danger à ce que les intérêts des Oblats ne fussent sacrifiés dans le partage à faire entre Colombo et ce qu'on appelait la pauvre mission de Kandy. Il fallait user de beaucoup de ménagements et savoir faire des concessions opportunes, C'est le parti que prit le P. Soullier. Il visita successivement les cardinaux Siméoni, Howard, Oreglia, Bilio, de Luco, Franzelin, Bartolini, Hassoun, et surtout Mgr Jacobini, secrétaire de la Propagande, et finit par les faire acquiescer à ses désirs. Il obtint gain de cause sur toute la ligne, Quand le redoutable Fernando se présenta. Il était déjà trop tard : les juges avaient pris leur parti.

Pour se distraire un peu pendant ces longues et ennuyeuses négociations, le premier assistant alla visiter un jour, avec le P. Cassien Augier, supérieur de la procure, une maison de campagne située à Ponzano, sur la rive droite du Tibre, à cinquante kilomètres environ de la ville de Rome. Les Oblats en avaient pris possession depuis un an, à la seule condition d'en entretenir les bâtiments et d'y célébrer les offices aux principales fêtes de l'année. Le P. Soullier faisait ainsi la description de cette belle résidence :

« Ponzano est un tout petit couvent, une capucinière minuscule, où nos frères seraient assez mal durant leurs vacances s'ils n'avaient l'immense avantage du grand air et la pleine liberté de leurs mouvements. A ce point de vue, c'est parfait. Climat excellent, horizon immense vers le mont Soracte et le vaste panorama des montagnes de la Sabine, qui en ce

moment ressemblent à des glaciers. Situation isolée et indépendante au sommet d'un mamelon, jouissance d'une jolie petite église fort commode, abondance de fruits dans le jardin, promenades à volonté dans les environs, facilité d'approvisionnements, sympathies de la population pour nos frères allant jusqu'à l'enthousiasme, tout se réunit pour nous faire apprécier la bonne fortune qui nous a fait rencontrer cette campagne.

« Il faut ajouter la protection très marquée du cardinal Oreglia, due à l'estime que nos pères et nos frères ont su lui inspirer. Il faut aussi tenir compte du côté économique, puisque tous ces avantages ne nous coûtent que la peine d'aller les chercher. Ponzano m'apparaît comme le sanatorium de nos Romains. C'est leur Castel-Gandolfo. »

Comme le temps était très mauvais, que la neige, la pluie, les giboulées de grésil et un froid très vif se succédaient sans relâche, le Rév. Père se serait fort ennuyé sans la vie de communauté, dont il pouvait heureusement goûter tous les charmes. Il y avait sur la place Saint-Ignace, dans la maison achetée en 1880, une vingtaine de scolastiques qui suivaient avec succès les cours du Collège romain. Ils avaient à lutter contre cinq cents camarades allemands, français, américains, belges et italiens, et cette redoutable concurrence tournait souvent à leur avantage. On ne pouvait assez admirer leur entrain, leur bon esprit, leur ardeur pour l'étude. Le mardi de Pâques, le P. Soullier leur paya une promenade à Frascati, pour les récompenser de leur travail de l'année et de la part qu'ils venaient de prendre aux cérémonies et aux chants de la Semaine-Sainte dans l'église de Saint-Ignace.

Avant de repartir pour la France, il leur annonça qu'un nouveau champ s'ouvrait au zèle des Oblats. Le vicariat de Colombo, avec ses 133 000 catholiques et ses 1 200 000 païens ou hérétiques, venait d'être confié à la congrégation, et probablement plus d'un scolastique de Rome serait appelé avant

l'heure à porter le poids de l'apostolat. Cette prédiction se réalisa bientôt. Trois d'entre eux furent désignés pour rejoindre à Naples, le 10 juillet, d'autres religieux venus de France et s'embarquer avec eux pour Ceylan.

A cette époque, la vieille ville de Rome se transformait à vue d'œil : ses rues étroites et tortueuses, qui défendaient le passant contre un soleil trop ardent, faisaient place à des rues larges et parfaitement alignées. Des milliers de maisons étaient destinées à tomber sous le marteau démolisseur. Celle de la place Saint-Ignace, achetée avec tant de peine, était de ce nombre. Le P. Augier en prenait gaiement son parti. « Cette maison, disait-il, qui aurait été un vrai paradis si elle avait gardé sa destination première de simple procure, est bien petite pour un scolasticat, et nous ne pouvons que bénir le bon Dieu d'une mesure qui nous oblige à la quitter (1). »

(1) *Missions*, XXI, p. 443.



---

# CHAPITRE XXVIII

SECOND VOYAGE ER AMÉRIQUE. — VISITE DU DIOCÈSE DE SAINT-ALBERT.

— 1883-1884 —

A peine de retour à Paris, le P. Soullier dut faire ses préparatifs de départ pour un second voyage en Amérique. Il avait déjà visité en 1876 la province du Canada et s'était avancé jusqu'à Saint-Boniface ; cette fois, il devait parcourir le diocèse de Saint-Albert situé en plein pays sauvage, dans le versant oriental des Montagnes-Rocheuses. Le voyage devait durer plus d'une année. La veille de son départ, il fut déjeuner chez son ami, le sénateur Brunet, à qui cette longue et pénible course causait de vives appréhensions.

Il quitta Paris le 7 mai, se dirigea vers l'Angleterre, visita en passant les maisons de Tower-Hill, Kilburn, Holy-Cross, Roc-Ferry et s'embarqua le 10 à Liverpool, à bord du ***Péruvian***. Avec lui partit le P. Lecorre qui, après avoir passé l'hiver en France pour les intérêts du vicariat de Mackensie, reprenait le chemin de ses lointaines missions. Ce Père amenait avec lui plusieurs jeunes Bretons destinés au noviciat du

Canada et une colonie des Fidèles Compagnes de Jésus, dont la maison-mère est à Sainte-Anne d'Auray.

Après une navigation assez pénible de douze jours, les voyageurs débarquaient à Québec et s'y reposaient vingt-quatre heures. Un nouveau bâtiment les transporta à Montréal. C'est dans cette ville que le P. Soullier rencontra Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, dont il allait visiter les missions. Ce prélat venait de passer l'hiver au Canada afin d'obtenir des évêques de ce pays et des membres du gouvernement les secours que réclamaient impérieusement les populations confiées à ses soins. Depuis que la voie ferrée avait étendu ses réseaux dans ces contrées autrefois inaccessibles, les choses avaient bien changé de face. Les Européens, surtout les Irlandais, étaient accourus par milliers et avaient envahi les terres occupées auparavant par les sauvages. Ces derniers, refoulés de plus en plus vers les Montagnes-Rocheuses, avaient vu tomber sous les balles des nouveaux venus les troupeaux de buffles et d'orignaux, leur principale et presque unique nourriture. La chasse ne leur donnant plus de quoi vivre, force leur était de mourir de faim ou de se mettre à cultiver la terre. Les missionnaires essayèrent vainement de les former à l'agriculture. Ces hommes, nourris dans la liberté et l'imprévoyance, ne pouvaient supporter le joug du travail. Les adolescents se montrèrent aussi rebelles à toutes les tentatives. Seuls les enfants parurent plus dociles. On fonda des orphelinats et des écoles pour les deux sexes et on les accoutuma peu à peu au travail des mains. Les jeunes filles mariées plus tard avec les jeunes gens sortis de ces écoles formèrent de bonnes familles d'agriculteurs et se fixèrent auprès des églises. Mais pour fonder des écoles en nombre suffisant, il fallait beaucoup de maîtres et des ressources extraordinaires. Mgr Grandin avait réclamé les secours de ses collègues du Canada. Ceux-ci avaient accueilli favorablement ses demandes et venaient d'adresser une lettre collective à

leurs diocésains pour ordonner une quête annuelle en faveur des écoles à fonder dans les immenses territoires du nord-ouest. Ils invitaient en même temps les jeunes Canadiens qui se sentiraient inspirés de Dieu, à se rendre au noviciat de Lachine, pour s'y préparer à l'œuvre des missions.

Les démarches de Mgr Grandin auprès des membres du gouvernement n'avaient pas été moins favorablement accueillies.

En ce moment, des experts envoyés par le Dominion, divisaient tout le territoire du nord-ouest en parcelles de dix mille acres chacune, en tirant des lignes droites du nord au sud et de l'est à l'ouest, afin d'y établir les nouveaux colons venus d'Europe. Cette mesure fort sage sans doute pour les lieux inoccupés, dont le gouvernement s'adjugeait la propriété, avait soulevé de violentes réclamations à Saint-Albert, à Edmonton et dans tous les villages déjà habités et cultivés depuis plusieurs années. Les colons ne pouvaient se résoudre à perdre le fruit de leurs peines et de leurs sueurs. Un arpentage particulier à ces endroits s'imposait en toute rigueur de justice, si l'on voulait empêcher les murmures et les révoltes. Mgr Grandin venait de plaider la cause de ses diocésains et avait triomphé sur toute la ligne. Le gouvernement s'était même engagé à reconnaître les corporations formées par les évêques et les religieux, à leur conférer la personnalité civile et à les prendre sous sa protection spéciale. Le P. Tabaret, supérieur du collège d'Ottawa, avait été chargé de rédiger les statuts de ces pieuses fondations.

Une caravane fut organisée à Montréal. Elle comprenait Mgr Grandin et Mgr Duhamel, évêque d'Ottawa. Le P. Soullier, le P. Tabaret, quelques religieuses scolastiques, quelques frères convers, quelques prêtres séculiers et douze religieuses, en tout plus de trente personnes, une petite église ambulante. Il n'était plus nécessaire d'aller prendre la ligne ferrée des Etats-Unis, en contournant les grands lacs, le *Canadian*

*Pacific* se dirigeait directement vers les Montagnes-Rocheuses et la caravane atteignit Saint-Boniface en trois jours et quatre nuits.

C'était le 1er juin 1883. L'arrivée de ces illustres visiteurs fut un événement pour la ville. Les principaux bourgeois, le maire en tête, vinrent les complimenter à la gare. Il y eut de grandes fêtes à la cathédrale et dans le palais épiscopal, où le le P. Soullier fut hébergé avec les évêques.

Saint-Boniface avait bien grandi depuis sept ans. C'était une ville presque tout à fait distincte de Winnipeg devenue à son tour la métropole du nord-ouest. Rien de surprenant dans ces vastes régions où, depuis l'établissement de la voie ferrée, les villes surgissaient presque subitement au milieu des déserts. Malheureusement, le nombre des ouvriers évangéliques ne répondait plus aux besoins de la population. Le P. Lavoie résidait seul à Sainte-Marie, le P. Lebret seul aussi dans la nouvelle paroisse de l'Immaculée-Conception ; le P. Baudin seul au portage du Rat, à 135 milles de Saint-Boniface ; le P. Dandurand seul à Saint-Charles. C'était une situation irrégulière, pleine de dangers, à laquelle le visiteur songeait à porter remède.

Le 5 juin, lui et le P. Tabaret prirent trois religieuses de leur caravane et allèrent les établir dans la mission de Saint-Laurent du Manitoba. Ils ne revinrent de ce lieu que le surlendemain, juste à l'heure d'un grand dîner que le lieutenant gouverneur donnait en l'honneur des trois évêques et des prêtres de leur suite. Ils avaient ainsi agi avec intention afin d'échapper à la corvée du festin. Ils en furent quittes pour une visite de politesse.

Mgr Taché commençait à ressentir le poids des ans et de ses rudes fatigues. Il était travaillé d'une agitation nerveuse et d'un tremblement des mains de mauvais augure, ce qui ne l'empêchait pas d'exercer à l'égard de ses hôtes les devoirs de la plus attentive et de la plus cordiale hospitalité. Les voya-

geurs le quittèrent le 11 juin et reprirent la voie ferrée en se dirigeant vers les Montagnes-Rocheuses. La Compagnie avait mis gracieusement à leur disposition un char réservé. Un second char, aussi réservé, pour les bagages ne portait pas moins de vingt mille kilos. Mgr Duhamel, escorté de plusieurs prêtres, poussa jusqu'à Swift-Current, point terminus du chemin de fer, afin d'étudier les vastes régions récemment ouvertes à la civilisation et dont l'opinion publique s'occupait si fort au Canada et en Angleterre. Mgr Grandin, le P. Soullier, le P. Tabaret et leur suite descendirent vers minuit à la station de Qu'appelle.

Le P. Hugonard était venu les attendre avec une voiture et de bons chevaux. Le 12, après la sainte messe, célébrée par le prélat dans une étroite et pauvre chambre d'auberge, les voyageurs prirent le chemin de la mission Saint-Florent, distante de vingt-deux milles, et y arrivèrent dans l'après-midi trempés par une pluie d'orage.

Cette mission est située au bord d'un lac, dans une vallée charmante qu'encadrent des coteaux d'environ cent mètres de hauteur, et qui s'étend sur une ligne de plus de deux cents milles. L'installation des Pères ne se ressentait en rien des progrès modernes : tout y était d'une pauvreté primitive. Mais l'action de leur zèle s'étendait à de grandes distances sur plusieurs nations sauvages et sur de nombreux métis, sans parler des colons qui arrivaient alors en grand nombre. Ils possédaient environ deux mille acres de terres sur lesquelles paissaient de nombreux troupeaux de chevaux et de bêtes à cornes, source de leur principal revenu. Mgr Taché pensait, et le P. Soullier partageait cet avis, qu'il y avait lieu d'établir dans ce pays une communauté complète, mais pour en fixer l'emplacement, il fallait attendre que le mouvement de l'émigration indiquât les principaux centres de population à desservir.

Le 15, la caravane se remit en marche pour traverser le

vaste désert qui la séparait de Prince-Albert. Ils voyagèrent plus de dix jours sans rencontrer une maison, ni un seul habitant. C'était le pays le plus marécageux du monde. Plusieurs fois ils furent arrêtés des demi-journées dans de mauvais passages où chevaux et voitures s'embourbaient affreusement. C'est dans ces circonstances que le visiteur put admirer l'industrie, le courage et la charmante humeur des métis qui les conduisaient. Les religieuses faisaient aussi bonne figure dans le support des nombreuses misères, apanage inévitable de pareilles traversées.

La première agglomération rencontrée, ce fut la mission de Saint-Antoine de Padoue confiée au P. Moulin. Ce bon père n'avait encore ni église, ni presbytère, et logeait chez un riche métis de l'endroit, qui donna aussi l'hospitalité aux voyageurs pendant une nuit.

A six mille de là, sur la rive droite de la Saskatchewan, mot qui en langue des Cris signifie rivière rapide, se trouvait la mission Saint-Laurent dirigée par le P. Fourmond. Quel ne fut pas l'étonnement de ce bon missionnaire quand, le jour de la fête de Saint Pierre, il vit arriver à l'improviste Mgr Grandin. Le prélat venait seul, à pied, tout couvert de sueur et de poussière. Un de ces accidents, si fréquents dans le pays, la rupture d'un timon de voiture dans un marais où les chevaux s'étaient embourbés, l'avait obligé d'aller chercher du secours pour ses compagnons de voyage en détresse. Lui seul connaissait la route de la mission, et pouvait s'aventurer ainsi à la découverte. Grâce à lui, les autres voyageurs arrivèrent un peu plus tard. Leur première visite fut pour l'église bien pauvre et bien misérable, toute construite de gros pins superposés, où ils chantèrent un cantique d'actions de grâces et reçurent la bénédiction du Saint Sacrement. Ils laissèrent en cet endroit quatre fidèles Compagnes de Jésus. Une pieuse Canadienne, Mlle Dorval, leur avait préparé les voies. L'école à peine terminée fut solennellement bénite par

Mgr Grandin, et devint bientôt florissante sous la direction de ses nouvelles maîtresses. La reconnaissance publique, d'accord avec l'autorité civile, a décoré cette mission du nom béni de Grandin.

Les autres quatre religieuses furent installées deux jours plus tard à Prince-Albert, ainsi nommé en l'honneur de l'époux de la reine Victoria. Cette ville posait déjà comme une métropole, toute fière de sa bourgeoisie anglaise, de ses riches magasins, de ses moulins à vapeur et de son beau fleuve que sillonnaient en été les steamboats. Elle rêvait à l'avenir que lui promettaient des chemins de fer en perspective. Il y avait là un évêque anglican richement doté et confortablement logé. La véritable religion au contraire n'y était encore qu'un grain de senevé, sans presbytère et sans église, mais sa force d'expansion ne devait pas tarder à s'y produire.

Le P. Tabaret se sépara de la caravane à Prince-Albert pour monter directement à Saint-Albert, tandis que Mgr Grandin et le P. Soullier se rendaient au lac Canard, à Carlton et à Notre-Dame de Pontmain.

Ils partirent pour l'île à la Crosse le 8 juillet au soir. Leur escorte ne se composait que de trois hommes, trois chevaux et deux voitures. Ils mirent treize jours pour atteindre le but de leur course. L'île à la Crosse fut vraiment pour eux une oasis dans le désert. Ils n'étaient attendus que depuis peu de jours, néanmoins les sauvages Montagnais et Cris arrivèrent promptement pour profiter du passage de leur évêque et saluer ***le grand-père venu des vieux pays***.

Le P. Soullier eut là le consolant spectacle d'une vraie mission en pays de néophytes, mission suivie par ces bons indiens avec une ferveur admirable et une générosité méritoire, car la plupart n'avaient pas de quoi manger. Beaucoup firent jeûner leur corps pour nourrir et fortifier leur âme. Durant toute une semaine l'église fut remplie. L'évêque et les missionnaires ne cessèrent de confesser. De nombreuses

confirmations furent données. On sentait que ces sauvages n'étaient pas seulement chrétiens par le baptême, mais qu'ils étaient christianisés par les habitudes de la piété et d'une foi vive. De toutes les missions du nord-ouest, l'île à la Crosse était peut-être la plus complète. Eglise fort convenable pour le pays et bien pourvue des objets du culte, habitation des Pères spacieuse, beau couvent où résidaient neuf sœurs grises dont les services étaient inappréciables, vastes constructions pour écoles, hôpital et orphelinat avec de superbes dépendances; tout cela formait un ensemble qui faisait grand honneur aux Oblats et provoquait même l'admiration des protestants.

L'honneur de l'établissement de cette mission revenait de droit à Mgr Taché. Il avait paru pour la première fois à l'île à la Crosse en 1846, et son cœur d'apôtre y avait recueilli des joies qu'aucune autre depuis n'avait surpassée. Il y était revenu souvent et n'avait jamais dissimulé sa prédilection pour ce coin de terre où la grâce de Dieu avait reçu par son ministère de si beaux triomphes. Toute cette région appartenait à Jésus-Christ : il ne s'y trouvait plus d'infidèles.

Les visiteurs quittèrent cette île le 30 juillet et mirent onze jours pour revenir à Notre Dame de Pontmain, avec des chevaux fourbus et des charrettes disloquées, par d'horribles chemins. Ils arrivèrent tout rompus. Ils avaient dû plus d'une fois « pousser à la roue » avec les mains et avec l'épaule pour faire avancer les voitures embourbées. Bien des fois, le Père Soullier s'écriait dans les campements : « Ah ! si nos Pères de Paris pouvaient nous voir ici ! »

« Dans ce long voyage, dit le P. Jonquet, le visiteur put savourer, sinon les poudreries d'hiver, du moins les amabilités des maringouins, les campements nocturnes, la saveur du pémikan (1). On dit même que pour traverser un certain

(1) On appelle pémikan de la viande de bison séchée au soleil, battue au fléau et réduite en poudre, puis jetée dans de la graisse fondue et enfermée

marais, l'évêque de Saint-Albert était tout heureux de porter sur ses épaules son compagnon souffrant (1).

« Je sais maintenant, disait le P. Soullier, ce qu'est la vie de nos missionnaires. Leurs lettres ne nous en donnent qu'une idée fort incomplète. Il faut avoir expérimenté *de visu*, *de pede*, *de gustu*, le détail de leurs courses apostoliques et de leur pauvreté dans leurs résidences pour goûter pleinement leurs mérites. Quand même ce voyage de trente-trois jours à l'île à la Crosse n'aurait d'autre résultat que de nous laisser la connaissance technique de la vie réelle de nos Pères dans ce pays, nous devrions en être satisfaits. »

Le 13 août, nos voyageurs se trouvaient à Battleford où les attendaient les PP. Bigonesse et Cochin. Battleford avait perdu son rang de capitale, mais sa belle position, son sol fertile et ses relations commerciales lui assuraient un grand avenir. On y voyait de nombreuses loges de Cris. La plupart de ces sauvages étaient encore infidèles, plusieurs cependant s'étaient convertis.

Le 20 août, après une courte station au lac d'Oignon, arrivée au lac la Grenouille, placé sous la direction du P. Fafard. De là, visite au lac Froid, mission de Saint-Raphaël.

Le 29, ils faisaient une entrée triomphale à Saint-Albert. Clergé et fidèles, Européens, métis et sauvages, toute la population était accourue à leur rencontre et les conduisait à la cathédrale au bruit des cloches et au chant des cantiques.

Les jours suivants furent consacrés au règlement de la corporation. Les statuts présentés par le P. Tabaret furent approuvés. Le partage des terres se fit à l'amiable, sans difficulté. Ensuite commencèrent les exercices de la retraite prêchée par le visiteur. Il y avait là quarante Oblats, pères ou frères, ras-

dans des sacs faits avec la peau de l'animal. Cette viande, dont la vue et l'odeur rebutaient les nouveaux arrivés, atteignait une dureté telle qu'on ne pouvait l'émietter qu'à coups de hache.

(1) *Vie de Mgr Grandin*, p. 364.

semblés de toutes les parties du vicariat. Jamais le Nord-Ouest n'avait vu une si grande et si imposante réunion.

On profita de la circonstance pour célébrer les noces d'argent de Mgr Grandin. Tous les religieux le vénéraient comme un saint et le chérissaient comme un père. Quel évêque méritait mieux d'être complimenté et fêté ? Depuis vingt-cinq ans ne s'était-il pas dépensé sans mesure pour courir à la recherche des sauvages, pénétrant dans leurs bouges infects, contractant leurs souillures et les insectes qui les rongeaient, voyageant dans les boues ou dans les neiges, souvent exposé à périr de faim et de froid sur les fleuves glacés ? N'était-il pas le bienfaiteur de la contrée, ne rapportait-il pas les faveurs du gouvernement et de l'épiscopat canadien ? Ne donnait-il pas à tous l'exemple du travail, du sacrifice, du dévouement le plus complet ? Le P. Leduc se fit l'interprète des sentiments qui débordaient de tous les cœurs et lui offrit de superbes cadeaux venus de France et dont la valeur dépassait dix mille francs. On y remarquait surtout un ornement complet en drap d'or d'une grande magnificence, brodé aux armes du prélat. Le P. Soullier le complimenta aussi et lui offrit un calice et un missel au nom du Supérieur général.

Le bon évêque ne put contenir son émotion. Des larmes jaillirent de ses yeux et il répondit par une comparaison qui dénotait bien son humilité : « Dans ce pays-ci, nous voyageons souvent en traîneaux tirés par des chiens. Quatre chiens vigoureux sont attelés à la suite les uns des autres à ce genre de véhicule, dans nos voyages d'hiver. Celui de devant est le plus estimé parce que c'est lui qui guide et qui conduit les autres; pourtant, ce n'est pas le meilleur, ce n'est pas celui qui travaille, qui se fatigue le plus; le travail, la peine sont pour ceux qui suivent : eh bien, je suis à la tête de ce diocèse; c'est moi qu'on honore le plus aujourd'hui; mais ces honneurs appartiennent à d'autres aussi et doivent rejaillir sur eux beaucoup plus que sur mon indigne personne. »

Le peuple témoigna sa reconnaissance au vénérable évêque en se pressant en foule autour de la table sainte, afin de gagner l'indulgence plénière accordée par le Souverain Pontife à l'occasion de ces noces d'argent.

Cette belle fête était célébrée le 16 septembre. Dès le lendemain, les Oblats se dispersaient pour rentrer dans leurs lointaines missions, tandis que le P. Soullier se dirigeait vers le lac la Biche, sous la conduite du P. Lestanc et d'un frère convers. Ce lac, sur les bords duquel se trouvait la mission de Notre-Dame des Victoires, faisait partie du vicariat apostolique de l'Athabaska-Mackensie. Une rivière aux eaux peu profondes, nommée aussi la Biche, mettait ce lac en communication avec la rivière Athabaska. Celle-ci se dirigeait vers le nord, et après avoir traversé le grand lac des Esclaves, cédait ses eaux au grand fleuve Mackensie, qui les versait à son tour dans l'Océan glacial. C'est Mgr Taché, qui, en 1856, s'était aventuré le premier sur cette voie fluviale, car auparavant tous les voyages s'effectuaient par terre au grand portage la Loche.

Mgr Faraud, vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackensie, s'était rendu de son côté au lac la Biche. Il s'y entretint longuement avec le P. Soullier des intérêts de ses missions et donna l'adhésion la plus explicite et la plus bienveillante à l'acte de corporation.

On désirera sans doute connaître ce que c'est que l'Athabaska-Mackensie. Ce vicariat apostolique est le poste le plus avancé de l'Evangile, et en même temps la contrée la plus déshéritée de l'univers. Le P. Grouard, dont nous avons déjà parlé, et qui a succédé à Mgr Faraud, en a fait une pittoresque description.

« Ne faites de l'Espagne, de l'Italie, de la France, de la Belgique et de la Hollande qu'une région, qu'une terre ; sur cette terre faites couler de grands fleuves, de grandes rivières, étendez de nombreux lacs ou mers intérieures, de vastes plai-

nes dénudées, couvertes de neige et de glace pendant les deux tiers de l'année, condamnées à une stérilité éternelle par la rigueur du climat, qui, dans certaines parties, ne désarme jamais, et vous aurez une idée du champ qu'ont à défricher les missionnaires du Mackensie.

« Quinze tribus parlant chacune leur dialecte se partagent l'empire de ces déserts sans limites. Les sauvages y mènent une vie errante à la recherche du gibier et du poisson, sans autre abri qu'une pauvre tente ou des grottes faites de glace, souvent sans autre perspective que celle de mourir de faim ou de froid. Comment des hommes peuvent-ils habiter ces régions inhospitalières où on ne verra jamais ni culte, ni industrie, ni commerce, ni rien de ce bien-être qu'apporte la civilisation, où il y a des hivers de huit mois et des nuits de trois semaines ? Nous ne chercherons pas à l'expliquer ; mais il suffit qu'il y ait là des créatures faites à l'image de Dieu, des âmes chères au cœur de Jésus, rachetées de son sang, pour que le missionnaire s'y trouve.

« Par une température qui s'abaisse jusqu'à 50 degrés centigrades au-dessous de zéro, il doit, dans des voyages de plusieurs mois et à travers des périls inouïs, traverser en raquettes ou en traîneau d'immenses solitudes ensevelies dans la neige et les frimas, à la poursuite de quelque fraction de son nomade et sauvage troupeau, trop heureux quand ses fatigues sont récompensées par quelques baptêmes, quelques confessions entendues, quelques communions administrées, quelques ignorants instruits, quelques désordres arrêtés, quelques âmes confortées. Il doit encore, à l'exemple de saint Paul, pourvoir par le travail de ses mains à sa pauvre nourriture, bâtir la hutte où il se repose, élever la chapelle où Jésus-Christ descendra à sa voix, il est tour à tour chasseur, pêcheur, laboureur, maçon, charpentier, tailleur, cocher de son traîneau attelé de chiens, pilote et rameur sur le frêle esquif où il traverse les lacs et les fleuves. Et cette vie matériellement si dure,

le missionnaire la mène pendant des années, jusqu'à ce qu'il s'endorme dans le repos de la tombe, en attendant la couronne immortelle. Sans lui, ces affreuses régions seraient en vérité le séjour de la nuit et de la mort. Sa présence qu'accompagne celle de Jésus-Christ y porte la lumière et la vie ; le sauvage devient homme, devient chrétien, enfant de l'Eglise et héritier du ciel ! » (1)

Mgr Faraud aurait bien voulu entraîner le visiteur jusqu'aux dernières limites de son vicariat, mais celui-ci ne crut pas devoir s'aventurer dans ces régions glacées. Il n'en avait pas reçu l'ordre. Cette course longue et pénible lui aurait pris une année entière et aurait excédé ses forces. Il revint donc sur ses pas avec ses compagnons de voyage, et arrivait à Saint-Albert le 6 octobre. Cette expédition avait duré trois semaines.

Le 7, s'ouvrait la visite locale de Saint-Albert. Interrompue par des excursions au lac Sainte-Anne, à Edmonton, au fort Saskatchewan et au Moulin, elle ne fut clôturée que le 28.

Le P. Soullier se mit ensuite à composer son acte de visite. C'est un vrai traité sur les devoirs religieux et sur les améliorations â introduire dans les missions. Il n'avait pas moins de 80 pages de grand format, ce qui le retint dans le pays au-delà de toutes ses prévisions. « Dieu veuille, écrivait-il, que cette direction que je laisse à nos missionnaires justifie les efforts que je me suis imposés. »

Citons-en quelques passages.

« La congrégation a reçu en héritage cette vaste région du nord-ouest, allant de l'Atlantique au Pacifique. Elle en a soumis la plus grande partie à l'Evangile. C'est par vous qu'elle veut achever sa conquête et la consolider ; mais tout annonce que cette dernière partie de sa tâche sera plus difficile que la première, car déjà les choses ont bien changé. Le pays se transforme par l'arrivée des blancs, par les chemins de fer, par la culture et l'industrie. L'élément sauvage et l'élément

(1) *Annales de la Sainte-Famille*, tome XX, p. 247.

métis s'affaiblissent rapidement et tombent dans une infériorité frappante. L'avenir n'est point à eux. Sur leurs débris impuissants va se former une population nouvelle qui modifiera profondément les conditions présentes de votre influence et de votre ministère.

« Il faut bien le constater, l'émigration profite surtout au protestantisme. Il y a là un danger très grave qui ne doit pas trop vous effrayer sans doute, mais qu'il faut prévoir et bien envisager en face, afin d'en mieux triompher. Vous êtes habitués à rencontrer partout sur votre chemin les ministres protestants. Attendez-vous à être de plus en plus harcelés par eux. Ce sont vos Philistins. Ils vous gênent, mais ils vous sont utiles. Ils vous tiennent en haleine et vous obligent à rester sous les armes. Toute négligence, tout relâchement de discipline vous exposerait à perdre du terrain. Ils ont pour eux l'argent et l'appui moral d'une grande nation qui ne sépare nulle part sa politique de l'action protestante. Mais ils vous sont inférieurs pour tout le reste, ils sont l'erreur et vous êtes la vérité. Tout est division chez eux, tandis que vous avez l'unité doctrinale, l'unité hiérarchique, l'unité de direction, l'unité d'action. Cette unité, si vous la mettez sous la garde d'une véritable charité, vous rendra invincibles. »

En prévision de l'avenir, le visiteur posait ensuite des règles très sages pour la construction des écoles et des presbytères, la fondation des collèges, des écoles industrielles et des établissements agricoles.

« La ferme de Saint-Albert, sous la direction intelligente du R. P. Leduc, s'est mise, disait-il, au premier rang de tous les établissements de ce genre dans ce pays. Elle a fait progresser l'agriculture en stimulant l'émulation des habitants par le bel état de son exploitation et l'importance de ses produits. Elle est devenue une excellente école de travail pour les enfants de l'orphelinat qui acquièrent là le goût et les moyens de gagner leur vie plus tard par la culture de la terre

Elle fournit enfin des ressources suffisantes pour faire vivre le nombreux personnel attaché à la mission de Saint-Albert. Ce n'est pas sans une vive satisfaction que nous avons constaté ce résultat. Oui, avec les seuls produits de la ferme, la mission de Saint-Albert se suffit à peu près à elle-même. Cela permet de reporter sur les autres missions toute l'allocation de la Propagation de la foi. »

Enfin, pour rattacher plus étroitement les uns aux autres tous les membres de la congrégation et leur donner plus de force, il divisa le vicariat en quatre districts ou arrondissements.

Cependant l'hiver était arrivé. La neige couvrait la terre depuis le commencement de novembre. Les rivières étaient gelées. Le P. Soullier se préparait à franchir en traîneau découvert les 200 milles qui le séparaient de Calgary. Mais en ce moment il fut saisi d'une fièvre de faiblesse qui le débilita promptement et le retint huit jours dans sa chambre. Il se décida néanmoins à partir, comptant sur l'effet du mouvement et du grand air, et voulant échapper au péril de traîner tout l'hiver à Saint-Albert et peut-être d'y faire une dangereuse maladie. Il signa donc son acte de visite le dimanche 25 novembre, jour de la fête de saint Albert, patron du diocèse. Il partit le lendemain et s'engagea dans la grande prairie par un froid de 41 degrés. On l'avait enveloppé de fourrures, ce qui ne devait pas l'empêcher de beaucoup souffrir. Le frère Landry et un jeune homme nommé Lamoureux lui avaient été donnés comme compagnons de route. Un Irlandais, Mac Leod, s'était chargé de les conduire. Ce voyage fut signalé par divers incidents.

Le premier jour, ils firent bien peu de chemin. A peine la rivière Esturgeon traversée, sur le pont de 360 pieds construit par les Oblats, le conducteur s'arrêta devant la maison d'un Canadien. Il venait de s'apercevoir qu'il avait oublié les provisions de bouche. Il retourna donc au fort avec sa voi-

ture et ne revint qu'à six heures du soir, apportant pour toutes provisions du lard et du biscuit tellement dur que les dents du pauvre Père visiteur ne pouvaient y mordre. Interrogé s'il n'avait pas de viande fraîche, il répondit qu'on en trouverait à la rivière la Biche. Jusque-là il fallut vivre d'expédients. Il n'y avait pas de chevaux de relais, et de l'aveu même du conducteur, les deux petites juments qui les menaient, pleines d'ardeur mais faibles de corps, n'étaient pas capables de traîner rapidement le lourd véhicule auquel on les avait attelées. La première conséquence de la faiblesse des chevaux fut l'obligation, pour le frère et le jeune homme, de marcher tout le temps à pied. Mais le dégel étant survenu le vendredi matin, le frère dut patauger dans la neige fondue et y prit un gros rhume. Les voyageurs laissèrent leur traîneau à la rivière la Biche pour prendre un wagon beaucoup plus commode mais encore trop lourd pour leurs haridelles. Heureusement qu'à force de prières, ils purent obtenir un cheval de renfort. Grâce à ce secours, ils franchirent en trois jours le reste de la distance. Le pauvre frère, miné par la fièvre, était à bout de forces et ne pouvait plus mettre un pied devant l'autre. Ils arrivèrent enfin à Calgary après huit jours de fatigues. La maison du P. Lacombe, après cet horrible désert de glace, fut pour eux une oasis de repos. Ce bon Père, tout ému de leur misère et les larmes aux yeux, céda son lit au visiteur. Il lui servit ensuite une potion composée de plantes médicinales qui le délivra de la fièvre. Le malade resta là trois jours, se contentant de visiter l'école industrielle fondée par l'intrépide missionnaire des *Pieds-Noirs,* mais sans pouvoir se rendre dans les résidences des sauvages. Dès le 6 décembre, il prit le chemin de fer en compagnie du P. Lacombe que ses affaires appelaient au Canada.

A la station Qu'appelle, le 8 décembre à 2 heures du matin, le P. Hugonard, prévenu par dépêche de son passage, vint l'embrasser dans son lit et lui remit un paquet de lettres à

son adresse. Le soir même il arriva à Saint-Boniface et se mit à prêcher une retraite aux pères et aux frères du Manitoba. Déjà les prêtres séculiers formaient la majorité dans cette Métropole. Le visiteur, sentant le besoin d'unir plus fortement les uns aux autres les divers membres de la congrégation afin de leur conserver l'esprit religieux, crut devoir soumettre deux mesures au Supérieur général : la première de fonder dans la paroisse Sainte-Marie une communauté assez importante pour servir de centre aux retraites et aux missions ; la seconde de donner un pro-vicaire à Mgr Taché pour seconder ce prélat dans la direction des Oblats. Le saint évêque déjà miné par les infirmités sentait le besoin de cet aide et en faisait la demande. Ce pro-vicaire devait visiter les résidences, et donner aux œuvres et aux personnes l'impulsion d'ensemble et la direction qui leur faisaient défaut.

Le 17, le visiteur quitta Saint-Boniface en compagnie de Mgr Taché, qui pendant ce voyage fut pour lui d'une extrême amabilité. Ils arrivèrent ensemble à Ottawa le 22, et le surlendemain le P. Soullier se rendait à Montréal. Il s'y reposa pendant quinze jours pour réparer ses forces et mettre au courant sa correspondance. Il y jouit aussi de la société du commissaire apostolique, Mgr Dom Smenlders, de l'ordre des Cisterciens, envoyé au Canada par le Saint-Siège pour trancher des discussions d'influence et de prépondérance survenues entre les villes de Québec et Montréal. Ce délégué était descendu chez les Oblats et vivait de leur vie de communauté, avec une aimable simplicité.

C'est à Montréal que le P. Soullier trouva un pli du Supérieur général le chargeant de faire la visite du Canada et des Etats-Unis. Cette nouvelle mission lui prit trois mois et demi.

Nous ne le suivrons pas dans ces contrées qu'il avait déjà parcourues il y avait huit ans. Qu'il nous suffise de dire que, dès l'année précédente, les maisons des Etats-Unis avaient été

détachées du Canada pour former une seconde province. Cependant, même après la séparation, la province canadienne possédait un personnel notablement plus nombreux qu'en 1876.

Le P. Grath, provincial des Etats-Unis, et le P. Lacombe, délégué du diocèse de Saint-Albert, accompagnèrent le visiteur jusqu'à New-York. Il s'y embarqua le 16 avril 1884, mercredi de la semaine de Pâques; il débarqua le 25 à Quenstown, en Irlande, après une traversée de neuf jours, et passa la nuit à Cork.

Les Oblats possédaient plusieurs établissements en Irlande. A Dublin, le florissant collège de l'Immaculée-Conception ; à Inchicoré, à deux kilomètres de Dublin, une école, un juniorat et une vaste maison de retraite pour les prêtres et les laïques; un noviciat à Belmont-House, un pénitencier à Glencrée. Le P. Soullier, dont les moments étaient comptés, se borna à visiter les deux premières maisons, Le 29, il présida le conseil provincial à Inchicoré, et le 30 il se rendit à Londres en compagnie du P. Cox. Il rentra à Paris le 3 mai après une année d'absence et put enfin se reposer quelques jours dans son ancienne cellule de la rue de Clichy.

Sa santé avait été fort éprouvée pendant cette longue et laborieuse campagne. Il était lui-même étonné de n'avoir pas succombé à la peine. Aussi le Père général lui donna-t-il l'ordre d'aller faire une saison à Bagnères-de-Luchon.

---

# CHAPITRE XXIX

NOUVELLES PRÉDICATIONS DU P. SOULLIER. — IL CÉLÈBRE LES NOCES DE DIAMANT DE SA TANTE D'AUMALE. — RÉVOLTE DES MÉTIS DANS LE VICARIAT DE SAINT-ALBERT; MASSACRE DES PP. FAFARD ET MARCHAND. — SERVICE SOLENNEL POUR LES DÉFUNTS A CHATEAUGIRON. — VISITE CANONIQUE DE LA PROVINCE BRITANNIQUE. — VIE DU P. LÉGEARD. — ÉLECTION DE LA MÈRE LOUISE ET MORT DE LA MÈRE MARIE DE LA CROIX. — NOCES DE DIAMANT DU R. P. FABRE. — 14e CHAPITRE GÉNÉRAL DES OBLATS TENU A ROME. — DIANO-MARINA.

— 1884-1887 —

A peine de retour des eaux thermales, le P. Soullier prêcha une série de retraites à Amiens, à Liège et à Saint-Gerlach, dans le Limbourg hollandais. A deux lieues de là, à Héer, les Oblats avaient établi un juniorat déjà composé d'une trentaine d'élèves et qui donnait les plus belles espérances. La plupart étaient venus de la grande Allemagne, de Saxe, de Hanovre, de Westphalie; quelques-uns de la Lorraine allemande et de l'Alsace. Tous ces enfants, formés dans leurs familles à une forte discipline, se montraient pleins de foi et d'ardeur. Les parents en avaient fait l'abandon à l'œuvre des missions, surtout des missions étrangères, et secondaient de toutes leurs forces le zèle des maîtres. Ces pays profondément chrétiens et où les familles étaient extrêmement nombreuses,

devaient devenir une féconde pépinière de vocations. Les junioristes de Héer se rendirent à Saint-Gerlach pour la clôture de la retraite du noviciat.

Le 25 octobre 1884, le P. Soullier, accompagné de son frère le chanoine et de sa sœur, fêtait à Aumale le soixantième anniversaire de l'entrée en religion de sa bonne tante déjà âgée de 85 ans. La salle à manger avait été décorée de fleurs, de festons et de dentelles. Une couronne d'or fut posée sur le front de la vénérable jubilaire. Le doyen de la ville vint s'unir à la joie de la communauté, et il y eut distribution d'images et de bonbons aux orphelines. Hélas ! c'était pour la dernière fois qu'elle voyait ses neveux ! Quelques mois plus tard, le 3 juillet 1885, elle s'éteignait paisiblement, munie de tous les sacrements de l'Eglise. La ville d'Aumale lui fit de belles funérailles. Le Père Oblat put seul y représenter la famille.

D'après la règle des Oblats, le chapitre général de la congrégation doit se tenir tous les six ans. Cette assemblée avait donc été convoquée à Paris pour le mois d'août 1885, mais elle dut être ajournée, Le P. Soullier en exposa les raisons dans une lettre adressée, le 17 mars, à l'un des assistants, le P. Martinet, retenu à Rome par la construction de la nouvelle demeure des Oblats près du Colysée.

« Nous avons pris ce matin en conseil une décision très grave, que je suis chargé de porter à votre connaissance. La dernière lettre du Supérieur général vous y aura préparé.

« Cette lettre vous a mis au courant du sentiment très net et très vif que le cardinal Guibert a émis samedi contre la tenue du chapitre général cette année, et tout au moins contre sa tenue à Paris. A ses yeux, ce serait une imprudence qui pourrait entraîner les conséquences les plus graves. Nous aurions dû, dit-il, le consulter avant de décider cette réunion. Il nous en aurait détournés, et nous aurait appuyés à Rome pour obtenir de surseoir à l'application de la règle qui fixe à

six ans l'intervalle d'un chapitre à un autre. Mais comme archevêque, il déclare s'opposer à ce que ce chapitre se tienne à Paris. Jamais le langage du cardinal n'avait été si catégorique et si impératif.

« En présence d'une telle attitude de la part d'un prince de l'Eglise qui est notre lumière et notre protecteur, nous nous sommes demandé si nous pouvions quand même aller de l'avant sans commettre à la fois une imprudence et une irrévérence.

« D'une part, aucun motif particulièrement grave ne nécessite le chapitre général cette année. Les circonstances où nous nous trouvons peuvent surabondamment en expliquer l'ajournement.

« D'autre part, aucun de nos vicaires apostoliques ne s'est encore mis en route. Il est facile de les prévenir et de les arrêter par le télégraphe. Étant donné l'état bien connu de la France, aucun d'eux ne sera étonné de cette brusque mesure qu'une circulaire ultérieure leur expliquera bientôt.

« Enfin, le chapitre ne pouvant se tenir à Paris, nous n'aurions que la ressource d'Inchicore ou de Diano-Marina. Mais dans l'un comme dans l'autre endroit, rien n'est préparé pour une telle assemblée. De là des frais considérables, sans parler du dérangement.

« Pour ces motifs, qui ont été fortement développés en conseil, nous avons été ***unanimes*** à penser qu'il y avait lieu à ajourner. Le cardinal, à qui nous venons de communiquer cette décision, le P. de L'Hermite et moi, s'en est déclaré fort content et nous a félicités sans réserve. J'espère que vous partagerez notre sentiment ou que tout au moins vous apprécierez la gravité des raisons qui l'appuient. Je suis chargé de vous prier de faire immédiatement des démarches en Propagande, auprès des évêques et réguliers, pour obtenir l'indult d'ajournement jusqu'à des temps meilleurs. Aussitôt cet indult obtenu, ayez la bonté d'en informer par dépêche le Père général, afin qu'il

puisse sans retard prévenir les intéressés. Il n'y a pas de temps à perdre. Vous savez que le télégraphe est partout, Mackensie fait seul exception; mais Mgr Faraud a déjà annoncé qu'il ne venait pas, et Mgr Clut m'écrit que ne comptant pas sur la tenue du chapitre général, il s'est abstenu de convoquer le chapitre vicarial. »

En ce moment-là même de graves événements se passaient en Amérique dans le diocèse de Saint-Albert.

Nous avons déjà signalé le mécontentement des habitants du nord-ouest à propos de l'arpentage des terres et leurs réclamations auprès du gouvernement canadien. Comme on différa de leur rendre justice, les murmures ne firent que s'accroître. Enfin l'extrême misère à laquelle la population métisse se vit réduite par suite de la disparition des buffles, surtout par la sécheresse et les gelées qui empêchèrent les récoltes de mûrir, porta l'irritation à son comble. Les métis de Prince-Albert et de Saint-Laurent commencèrent à se réunir dans les bois pendant la nuit, à l'insu de leurs missionnaires, et après s'être juré le secret, ils formèrent le complot de s'insurger.

Un homme de leur race, nommé Riel, que Mgr Taché avait fait élever au collège de Montréal, leur avait déjà servi de chef au moment de l'annexion du Manitoba à la puissance du Canada, et avait gagné leur confiance par sa fermeté et son énergie. Ils le rappelèrent des Etats-Unis, où il avait été exilé, et se mirent de nouveau sous sa conduite.

Riel était né orateur. La bonté, l'humilité, la modestie semblaient reluire dans ses traits, mais son visage s'animait parfois tout à coup et s'enflammait d'un feu terrible, surtout quand on s'opposait à ses idées. Dans ces moments d'exaltation, ce n'était plus le même homme : son regard de feu, l'éclat de sa voix, l'agitation de son épaisse chevelure, lui donnaient un aspect effrayant. Les droits de sa nation étaient sacrés pour lui; il jurait de les défendre jusqu'à la mort. Cette éloquence

passionnée ravissait les métis, qui le portaient jusqu'aux nues. A leurs yeux, c'était un docteur incomparable, un Josué, un prophète, voire même un saint,

L'orgueil grisa peu à peu cet homme. Il se mit bientôt à déblatérer contre les missionnaires, qui lui représentaient l'issue fatale de ses projets. Il les accusait d'être vendus au gouvernement. Il pérorait même contre l'Eglise catholique, qu'il traitait de « vieille Romaine ». Enfin il leva l'étendard de la révolte en ordonnant de piller les magasins de la Compagnie commerciale du nord-ouest. Il s'établit dans l'église de Saint-Antoine de Padoue à Batoche et en fit sa forteresse. Ses partisans, d'après ses ordres, se répandirent dans toutes les campagnes environnantes et forcèrent les habitants, sous peine de mort, à embrasser sa cause. Ne se sentant pas encore assez fort, il adressa un appel aux sauvages encore infidèles, aux Sioux et aux Cris, et en attira une forte troupe, commandée par Big-Béar ou le gros Ours.

Les hostilités commencèrent le 26 mars. Les troupes du gouvernement, encore trop faibles et composées seulement de volontaires, attaquèrent Riel et ses partisans près du lac Canard. Mal leur en prit; elles furent mises en déroute, laissant sur la place onze morts et beaucoup de blessés. Quelques jours plus tard, le 2 avril, jour du Jeudi-Saint, les hordes de Gros-Ours ruinèrent les missions du lac d'Oignon et du lac de la Grenouille et en massacrèrent les deux missionnaires, les Pères Fafard et Marchand. L'épouvante fut grande dans tout le pays. Carlton fut occupé par les insurgés. Les habitants de Prince-Albert se barricadèrent derrière un rempart formé de troncs d'arbres et de bûches de corde. Les religieuses du lac la Biche cherchèrent un refuge dans une île éloignée. Les troupes de la puissance canadienne arrivèrent enfin au nombre de 6 à 7000 hommes, sous la conduite du général Middleton. Elles environnèrent les rebelles et les forcèrent à se rendre à merci après un combat acharné de quatre jours.

Riel et ses principaux partisans furent jetés en prison.

Le P. Fafard, mis à mort au lac la Grenouille, était Canadien, et appartenait au diocèse de Montréal. Son compagnon de peine et d'infortune, le P. Marchand, était né à Châteaugiron, dans le diocèse de Rennes. Mgr Grandin l'avait ordonné prêtre au mois de septembre 1883, pendant que le P. Soullier se rendait au lac la Biche. Il était à peine âgé de 27 ans.

Ce massacre fit grande sensation au Canada et en Bretagne. M. Evin, curé de Châteaugiron, résolut de faire un service religieux pour honorer la mémoire de son paroissien. La cérémonie fut fixée au 11 août. Une foule nombreuse et recueillie se pressa dans l'église devenue trop petite, tandis que près de quatre-vingts prêtres, formant une double couronne autour de l'autel, remplissaient le sanctuaire. Au milieu de la nef se dressait un immense catafalque. Quatre prêtres en étole en occupaient les coins avec des enfants en tunique blanche, couronnés de roses et tenant une palme à la main. Le saint sacrifice fut célébré par le chanoine Grandin, frère de l'évêque de Saint-Albert. Deux condisciples du P. Marchand remplissaient les fonctions de diacre et de sous-diacre. Le P. Soullier, représentant de la congrégation des Oblats, eut l'honneur de faire l'absoute et de prononcer l'oraison funèbre du défunt. Il le célébra comme un martyr, titre glorieux qui lui était déjà donné par la voix publique dans toute l'étendue de la puissance canadienne. Le malheureux Riel, tombé dans la révolte contre l'Eglise en même temps que contre le gouvernement de son pays, avait ameuté les sauvages contre les missionnaires. Ils n'étaient plus de bons guides à suivre. C'était de lui-même, comme d'un prophète, que les sauvages devaient recevoir désormais la direction religieuse aussi bien que l'émancipation politique. Les missionnaires avaient donc été massacrés en haine de la religion, ce qui mettait sur leur front l'auréole des martyrs. Ce discours fit une grande impression sur l'assistance. L'orateur avait parlé

avec le cœur d'un père brisé par la perte de son enfant, mais heureux de la grandeur et de l'héroïsme de sa mort.

Avant de quitter Châteaugiron, le P. Soullier fit visite aux parents du cher défunt. Ils étaient tous accourus, quelques-uns de loin, à cette émouvante solennité. « Quelle foi, écrivait-il; quelle grandeur d'âme dans cette excellente famille ! et quel cœur ! Sur la table du salon était exposé le portrait photographié du P. Félix Marchand. Ces braves gens ne pouvaient le regarder sans verser d'abondantes larmes. Mais on sentait bien que la juste douleur d'avoir perdu un fils ou un frère accompli trouvait sa meilleure consolation dans la certitude de son triomphe auprès de Dieu ! »

Terminons le récit de cet épisode en disant que le chef Louis Riel fut exécuté à Régina le 16 novembre 1885. Il mourut dans de grands sentiments de foi et de repentir, assisté par le P. André, celui-là même qui avait le plus résisté à sa folle entreprise et lui en avait prédit les funestes conséquences. Le 27 du même mois, huit sauvages furent aussi exécutés à Batleford, assistés par les PP. Cochin et Bigonesse. Ils moururent également avec grand courage et dans les plus beaux sentiments chrétiens.

De Châteaugiron, le P. Soullier s'était dirigé vers l'est et le nord de la France pour prêcher des retraites à Metz et à Nancy, quand il reçut du P. Fabre la mission de faire la visite canonique de la province Britannique. A cette nouvelle, sa conscience s'alarma et il crut devoir soumettre ses scrupules au général : « Je me crois obligé de vous dire ma grande appréhension pour la visite d'Angleterre. Les considérations relatives à ma santé ne sont rien pour moi ; j'en ai vu de plus dures. Ce qui m'effraie, c'est l'ignorance de la langue. Comment traiter avec des gens que je ne comprendrai pas et qui ne me comprendront pas ? Le nombre n'en est pas mal grand. Et puis j'avoue que je ne suis pas assez au courant de l'esprit anglais pour faire une œuvre fructueuse. »

Le P. Fabre ayant insisté, il répondit aussitôt : « Vous demeurez convaincu que ma visite peut avoir une réelle utilité; dès lors mes objections tombent, car vous êtes juge en dernier ressort, et je ne veux être, quant à moi, que le soldat du centenier. »

Le P. Soullier commença sa tournée par l'Irlande. Il arriva à Belcamp-Hall le 18 septembre. Le scolasticat, d'abord transporté d'Autun à Inchicore, venait de s'y établir depuis quelques mois. C'était une superbe maison, située à trois kilomètres seulement au nord de Dublin, environnée d'une propriété de 40 hectares de terres et de prairies, avec un ruisseau, des lacs, des bosquets et une vue de toute beauté sur la mer. Il y avait là, sous la conduite du P. Tatin, une cinquantaine d'étudiants auxquels le visiteur prêcha une retraite. Il serait difficile de dire le respect, l'affection et la joie avec lesquels il fut accueilli. Sa parole élevée, solide et pratique laissa une forte impression dans les âmes. De Belcamp, il se rendit dans toutes les autres maisons des Oblats en Irlande, et ne partit que le 12 octobre. Il avait pu se faire entendre facilement de tous les étudiants quoique d'origines diverses, parce que tous étaient élevés dans la connaissance de la langue française.

D'Irlande, il passa en Ecosse, à Leith, grand port de mer, qui peut être considéré comme un faubourg d'Edimbourg. Les Oblats s'y étaient établis en 1857 et donnaient les secours religieux à deux mille catholiques. Le visiteur avait amené avec lui le P. Tatin pour lui servir de compagnon et d'interprète pendant le reste de la tournée.

Il se rendit ensuite en Angleterre, à Leeds, Liverpool, Rock-Ferry et Londres, et rentra à Paris le 4 novembre pour y rédiger son acte de visite.

Il se logea encore dans la rue de Clichy. Officiellement la persécution durait toujours, mais en pratique elle perdait de sa rigueur. Les élections de 1885, en grande partie royalistes et qui semblèrent un moment devoir changer la forme du

gouvernement, inspirèrent une crainte salutaire aux républicains. Ils commencèrent à fermer les yeux sur ce qui se passait dans les couvents. Les PP. de l'Hermite, Sardou et Simonin avaient continué à résider dans la maison de la rue de Saint-Pétersbourg. Le P. Aubert les y rejoignit. Un peu plus tard, ce fut le tour du Père général. Enfin les PP. Soullier et Martinet y reprirent leurs cellules. La communauté fut reconstituée dans son entier, toutefois la chapelle restait sous les scellés.

C'est à cette époque, exactement le Samedi-Saint, que parut la *Vie du P. Légeard.* Ce missionnaire, né à Montsur en 1843, avait fait sa profession à vingt-un ans et était mort à l'île à la Crosse en 1879, à peine âgé de 36 ans. Sa vie n'offrait rien de bien extraordinaire, mais sa foi vive, sa piété, son dévouement avaient vivement frappé le P. Soullier pendant son voyage dans le vicariat de Saint-Albert. Cette vie est un récit des peines, des souffrances, des privations, des travaux et aussi des joies et des consolations des missionnaires chargés d'évangéliser les tribus sauvages dans les forêts et les glaces du nord de l'Amérique. Ce petit livre est écrit avec tant de simplicité, tant d'entrain et d'amour que les lecteurs en sont profondément touchés et s'indignent contre eux-mêmes, en se reprochant d'être si froids, si indifférents dans le service de Dieu, si peu détachés des choses de la terre, si inutiles à leurs semblables.

La première édition de ce livre fut distribuée entre les maisons des deux congrégations, et elle y reçut un si bon accueil qu'il fallut en préparer une seconde considérablement augmentée par les renseignements venus d'outre-mer.

Il surveillait en même temps l'impression des ouvrages du P. Corne sur les mystères de Notre-Seigneur, et les méditations du P. Boisramé, maître des novices au Canada, sur les règles des Oblats. C'est lui qui, pendant sa dernière visite en Amérique, avait deviné les talents de ce Père et l'avait déter-

miné à écrire. Depuis lors, il ne cessait de le talonner, de l'aiguillonner, lui prodiguant des éloges et des encouragements, et lui réclamant sans cesse de nouvelles méditations. Il en avait agi de même avec le P. Rambert, à propos de la vie de Mgr de Mazenod.

Le 30 juin au matin, le P. Soullier allait partir pour Tulle où il s'était annoncé, quand une pressante dépêche du P. Anger l'appela à Bordeaux. La Directrice générale de la Sainte-Famille, la mère Marie de la Croix, se trouvait en grand danger. Déjà cette vénérable religieuse avait reçu un premier avertissement dont les traces étaient demeurées sur son visage. Quand le Père arriva, la crise était passée. Tout danger immédiat avait disparu, mais la malade paraissait épuisée et finie, impuissante à remplir désormais les pénibles fonctions de sa charge. Comme elle avait conservé toute la lucidité de son esprit, elle se rendit compte elle-même de son impuissance physique, et au bout de quelques mois, profita de la réunion du conseil de Marie pour offrir sa démission. Le conseil, présidé par le T. R. P. Fabre, assisté du P. Soullier, protesta contre une retraite qui aurait atteint au fond du cœur l'association tout entière. Mais il fut convenu, pour calmer les justes scrupules de la bonne Mère, qu'on lui donnerait une vice-directrice, ayant tous les pouvoirs de la directrice générale et droit de future succession. Et, par une touchante réciprocité de délicatesse, le choix de cette officière tomba sur la Mère Louise, qui avait été longtemps secrétaire de la bonne Mère, formée de sa main, initiée par elle-même à la connaissance des affaires et des sujets, et en possession de toute sa confiance.

Cette situation se prolongea jusqu'au 21 mars 1887, où la Mère Marie de la Croix, qui touchait à sa quatre-vingtième année, s'éteignit au milieu de ses filles qu'elle voulut bénir pour la dernière fois. On lui fit de solennelles funérailles. Le corps fut porté à la solitude de Martillac. Ce fut le P. Soullier

qui, revêtu de la chape, l'accompagna au cimetière; ce fut encore lui qui consacra un article ému à sa mémoire dans les Annales des Oblats. Il retraça à grands traits et d'une main magistrale les principaux traits de la vie de la vénérable défunte; il raconta ses vertus et ses services, en lui appliquant les éloges que l'Esprit-Saint décerne à la femme forte dans le livre des Proverbes.

Dans l'intervalle de ces deux événements, l'élection de la nouvelle directrice générale et la mort de l'ancienne, les Oblats célébrèrent les noces d'argent du T. R. P. Fabre. Tous les religieux de Paris et des environs, avec les deux provinciaux de France, se rendirent à la rue de Saint-Pétersbourg. Là, le P. Soullier, premier assistant général, et tenant en cette qualité dans la famille la place de frère aîné, présenta au vénérable jubilaire les souhaits et les félicitations de tous les membres de la congrégation.

Après avoir rappelé l'unanimité des suffrages pour donner un successeur à Mgr de Mazenod; après avoir raconté les joies, les peines et les succès de ce quart de siècle, l'orateur évoqua tous les missionnaires Oblats répandus sur la face de la terre, amenant avec eux et présentant comme de glorieux trophées les peuples de toute couleur et de toute langue introduits par leur zèle dans le bercail du divin Pasteur : Iroquois, Sauteux et Algonquins, Pieds-Noirs et Assiniboines, Cris, Montagnais et Esquimaux, Tamouls et Singhalais, Basutos et Zoulous, tribus sauvages de toute dénomination, et tous ensemble, missionnaires et néophytes, acclamant en plus de trente idiomes le nom du Supérieur général et saluant en lui leur bienfaiteur et leur père.

« Il est de tradition, ajouta-t-il, que des noces jubilaires n'aillent pas sans cadeaux. Aux sentiments accumulés de la reconnaissance et de l'amour, il faut un témoignage extérieur et sensible. Veuillez donc agréer, comme hommage de notre piété filiale à vos vingt-cinq ans de paternel gouvernement,

cette bourse de 25 000 francs. Elle a été formée par le concours de tous les membres de la congrégation sans exception. L'obole de chacune de nos missions étrangères y figure à côté de la part principale venue de l'administration générale et de nos cinq provinces. Nous pensons qu'à ce titre surtout ce modeste présent vous sera agréable. Nous croyons aussi entrer dans vos vues en vous priant de vouloir bien consacrer cette somme à l'ameublement de notre nouvelle maison de Rome, en sorte que ce témoignage de la parfaite communauté de nos sentiments pour vous ait son fidèle écho au centre de l'unité catholique, et serve à resserrer nos liens de dévotion et d'absolu dévouement avec le Vicaire de Jésus-Christ, guide souverain et protecteur de notre société. »

Cette nouvelle maison qu'il s'agissait de meubler, allait remplacer la procure et le scolasticat de la place Saint-Ignace, dont l'édilité romaine avait ordonné la démolition pour l'ouverture d'une nouvelle rue. Elle était située sur les pentes de l'Esquilin, en face du Colysée. Les PP. Martinet et Cassien Augier avaient mis trois ans à l'édifier. C'est un superbe bâtiment de quarante-quatre mètres de longueur sur quatorze mètres de largeur, avec des ailes en saillie et quatre étages. Il est dominé par une vaste terrasse, d'où la vue s'étend sur la ville de Rome tout entière. Au levant, ce sont les basiliques de Saint-Pierre-ès-liens et de Sainte-Marie-Majeure ; au midi, le Colysée et Saint-Jean de Latran ; à l'ouest, le Palatin et les ruines du Forum ; au nord, le Capitole et le dôme de Saint-Pierre.

C'est dans cet édifice que fut convoqué le quatorzième chapitre général de la congrégation des Oblats. Cette assemblée devait se réunir en 1885, mais elle avait été contremandée, comme nous l'avons déjà raconté, sur les observations du cardinal Guibert. Depuis lors, le cardinal était mort, mais l'hostilité gouvernementale ne permettait pas de réunir en France une si nombreuse assemblée. Les membres du chapi-

tre se dirigèrent donc en divers groupes vers la Ville éternelle. Le P. Soullier, retenu à Paris par l'expédition des affaires et par les funérailles du P. Duffo, n'arriva qu'à la dernière heure. L'assemblée ouvrit ses séances le 25 avril 1887. Elle se composait de 36 membres. C'est la plus nombreuse qu'on eût encore vue. Il s'y trouvait cinq prélats : NN. SS. Allard, ancien vicaire apostolique de Natal; Grandin, évêque de Saint-Albert; d'Herbomez, vicaire apostolique de la Colombie Britannique; Clut, auxiliaire de Mgr Faraud, et Mélizan, évêque de Jaffna.

Sans entrer dans le détail des travaux, nous pouvons dire que le temps fut bien employé. Le matin, cinq commissions, présidées par les assistants et le procureur général, se partageaient l'étude des questions classées avec ordre; le soir avait lieu l'assemblée générale. Chacun pouvait, en toute liberté, exposer ses idées. De longs et intéressants rapports furent lus.

Dans l'intervalle des séances, les Pères donnaient cours à leur piété en visitant, sous la conduite des jeunes scolastiques, les principales églises de Rome. Une audience fut demandée au Vatican. Elle eut lieu le 5 mai. Les Annales des Oblats en ont conservé le récit détaillé. Un long et intéressant dialogue fut échangé avec le Saint-Père et le Supérieur général entouré de ses assistants et des évêques. Le Supérieur remit au Pape le livre du personnel de la congrégation en même temps que les offrandes des Oblats et de la Sainte-Famille. Le Saint-Père, à son tour, ne ménagea ni ses éloges, ni ses bénédictions. En sortant de cette audience, les missionnaires se disaient : « Nons savions que Léon XIII est un roi, un savant; nous savons maintenant qu'il est un père. »

Le lendemain, vendredi 6 mai, le chapitre clôtura ses séances par les élections prescrites par la règle. Le bon Père Aubert pria ses collègues de ne pas songer à lui renouveler le mandat d'assistant. Ses forces épuisées par l'âge ne lui permettaient plus de seconder le Supérieur général. On res-

pecta ses scrupules de conscience et on lui donna pour successeur le P. Antoine, provincial du Canada. Les PP. Soullier, Martinet et de l'Hermite furent confirmés dans leurs charges. « C'est un nouveau bail de six ans, disait le P. Louis, qui va me conduire à la vieillesse, s'il ne m'introduit pas dans mon éternité. »

En rentrant en France, le P. Soullier prit le chemin de la Corniche et s'arrêta à Diano-Marina, dans la Ligurie, entre Gênes et Vintimille, à 47 kilomètres de la frontière française. Diano-Marina, ou la Diane marine, est une petite ville d'environ 2 000 âmes, bâtie dans la plaine, entre la mer et les montagnes. Les Oblats y avaient acquis une vaste maison à quatre étages, ou plutôt un petit palais bâti par un ancien baron de l'empire de Napoléon, avec un immense jardin enclos de murs et parfaitement cultivé. Ils en avaient pris possession à la Noël de 1883, en y transportant leur ancien juniorat de Lumières. Bientôt les vocations avaient aussi afflué du côté de l'Italie.

Ce collège apostolique poursuivait tranquillement le cours de ses études, quand tout à coup, en cette année 1887, le 23 février, mercredi des Cendres, à 6 heures 40, heure de Rome, un horrible mugissement se fait entendre. En même temps la maison s'ébranle, oscille, ondule; les plafonds tombent, les planchers s'effondrent, les cheminées s'écroulent, un nuage de poussière s'élève. Terrifiés, affolés, professeurs et élèves se précipitent au dehors dans les cours et le jardin. Ils croyaient d'abord à l'explosion d'une bombe, mais une nouvelle secousse démontre qu'il s'agit d'un tremblement de terre. Un cri déchirant se fait entendre : « Mon fils, mon fils, où est-il? Mon Giovannini! Où est mon Giovannini? » C'est le père de trois junioristes qui réclame son fils aîné, son Benjamin. On réunit les élèves, on les compte. La maison renfermait 80 personnes, dont 62 junioristes. Hélas! deux de ces jeunes gens font défaut, tous les deux originaires de la Sicile

âgés de 16 ans, deux adolescents charmants, remarquables par leur piété et leurs talents. Basile, le fils de ce père éploré, et Maletti, confié aussi à sa garde. Le supérieur et plusieurs Pères, malgré le danger, remontent à la hâte dans les dortoirs. Ils cherchent, ils fouillent, ils appellent, enfin ils retrouvent les deux enfants, mais morts, la tête écrasée et les membres broyés. Quelle douleur ! quelles lamentations ! La terre fut encore ébranlée pendant cette fatale journée par quinze nouvelles secousses. C'était une trépidation presque continuelle. La ville de Diano-Marina n'était plus qu'une vaste ruine, où l'on comptait deux cents morts et d'innombrables blessés. Le juniorat fut aussitôt congédié. Les Italiens retournèrent dans leurs familles. Les Français reprirent le chemin de Marseille.

Le P. Soullier, le cœur attristé, jeta un long regard sur ces ruines. La maison des Oblats présentait un aspect navrant, lamentable. Les grands murs tenaient encore debout, mais profondément lézardés; quant à l'intérieur, tout était effondré et il eût été téméraire d'y pénétrer. Fallait-il songer à réparer à grands frais, ou bien ne valait-il pas mieux, malgré la richesse du terroir et la beauté du site, s'éloigner d'un lieu éprouvé depuis longtemps par de semblables désastres? Les Oblats hésitèrent longtemps et se décidèrent enfin à garder cette propriété, moins dangereuse pour eux que les orages politiques de France.

# CHAPITRE XXX

VISITE CANONIQUE DU SUD DE L'AFRIQUE. — NATAL. — JOHANNESBURG. — KIMBERLEY. — LE TRANSWAAL. — LE BASUTOLAND. L'ÉTAT LIBRE D'ORANGE.

— 1888-1889 —

Nous avons déjà raconté l'installation des Oblats et des Sœurs de la Sainte-Famille dans le sud de l'Afrique. L'immense vicariat de Natal, deux ou trois fois plus vaste que la France, venait d'être divisé en trois parties. La colonie de Natal était donnée à Mgr Jolivet, successeur de Mgr Allard. Mgr Gaughren avait reçu le vicariat de l'Etat libre d'Orange et du Basutoland, avec résidence à Blœmfontein; et le P. Monginoux avait été établi à Prétoria avec le titre de préfet apostolique du Transwaal.

Depuis 1871, ces missions n'avaient pas reçu la visite d'un délégué du Supérieur général. Dans les circonstances actuelles, une nouvelle visite s'imposait et était vivement réclamée. Le P. Soullier fut désigné pour accomplir ce voyage lointain.

Avant de partir, il se rendit à Bordeaux pour y prendre les commissions de la Sainte-Famille et se mettre sous la protection de Notre-Dame de toutes grâces. Il trouva à la solitude de Martillac sept religieuses qui devaient s'embarquer avec

lui et se préparaient par les exercices de la retraite à leur lointaine et pénible mission. Sept Oblats, les PP. Fitz-Patrick et Laurent et cinq frères scolastiques devaient aussi voyager sous sa conduite. La double caravane, après un pèlerinage à Montmartre, s'embarqua à Southampton le 23 août 1888, à 2 heures de l'après-midi. Bientôt les côtes de l'Angleterre disparurent aux yeux des voyageurs. Le lendemain, le saint sacrifice fut célébré à bord par le P. Soullier : tous les membres de la pieuse colonie eurent le bonheur de faire la sainte communion. C'était le 24, veille de la fête du visiteur, qui ne devait pas être oubliée même sur mer. Un gracieux bouquet lui fut offert au nom des deux congrégations. On se promettait beaucoup de joies pour le 25, mais, hélas ! toutes les espérances sombrèrent dans le golfe de Gascogne. L'agitation des flots ne permit pas au prêtre de monter à l'autel, ni ce jour-là ni le dimanche. Pourtant la petite communauté put se réunir pour réciter le chapelet, et le P. Soullier lui adressa une courte mais touchante allocution. Le 27, le paquebot entrait dans le port de Lisbonne et y restait douze heures. Cette halte reposa nos voyageurs, bien qu'ils ne descendissent pas à terre. Le 29, ils firent quelques emplettes de fruits à Madère. Ils voyagèrent désormais sans arrêt par une mer très calme, longeant la côte occidentale d'Afrique. Ils arrivèrent au Cap de Bonne-Espérance le 13 septembre. Là, les sœurs débarquèrent, se dirigèrent par la voie ferrée sur Kimberley et de là au poste où les envoyait l'obéissance, tandis que le visiteur doublait le cap et continuait sa route jusqu'à Port-Natal, ou plutôt Durban, qui sert de port à la colonie. Les Pères et les religieuses, escortés de leurs élèves et de tous les catholiques de la ville, étaient venus l'y attendre et le conduisirent comme en triomphe dans leur église. Après deux jours de repos, il se rendit à Pietermaritzburg, capitale de la colonie, où on lui fit une nouvelle ovation.

C'est là que résidait Mgr Jolivet, son ancien collègue de la

rue de Saint-Pétersbourg. Il eut de longs entretiens avec ce prélat, s'enquit de ses besoins et passa la revue de tous les intérêts spirituels et matériels du vicariat du Natal.

Revenant sur ses pas, le P. Soullier visita en détail Durban et le Bluff. Outre les Européens, surtout les Anglais et les Irlandais, attirés par le commerce ou fixés dans cette ville après leur libération du service militaire, on y voyait beaucoup de Cafres et de coolies, c'est-à-dire de travailleurs indiens louant leurs services à prix d'argent. Les Sœurs de la Sainte-Famille y possédaient des écoles très florissantes.

Non loin de là, sur une montagne, du côté du sud, en face de la mer, se trouvait la station du Bluff, d'où l'on jouissait d'un superbe coup d'œil. La chapelle en était desservie par le P. Baudry, qui remplissait aussi les fonctions d'aumônier militaire auprès de la garnison de Durban et qui accompagnait les troupes anglaises dans leurs expéditions contre les Boers et les Cafres. C'est lui qui avait reconnu l'épée de Napoléon I que portait le Prince Impérial quand il avait été assassiné par les Zoulous.

C'est à Durban que vint rejoindre le P. Soullier la Mère Saint-Marcel, que la Sainte-Famille avait députée, dès l'année précédente, pour visiter les religieuses dispersées dans le sud de l'Afrique. Elle était partie depuis quelques semaines pour le Frée-State, mais elle se hâta de revenir pour saluer le Père et s'entendre avec lui pour la visite des diverses missions. Ils retournèrent ensemble à Pietermaritzburg, où le 6 novembre une pieuse postulante revêtit les livrées du Seigneur sous le nom de Sœur Marie-Louise. Peu après cette fête, ils se dirigèrent vers le Transwaal.

Les vastes contrées formant les deux républiques sud-africaines n'étaient habitées au commencement du siècle que par les lions, les éléphants ou quelques tribus errantes de Cafres. Les Boers ou Burghers, d'origine hollandaise, désertant la colonie du Cap pour échapper aux vexations des

Anglais, vinrent s'y établir entre 1835 et 1840. Le président Krüger, dans ses ***Mémoires***, nous apprend que sa famille, au moment de l'émigration, se composait de vingt personnes. Elle emmenait avec elle 33 000 moutons avec une centaine de bœufs et de chevaux. Arrivée sur les bords du Waal et trouvant un lieu à sa convenance, elle y bâtit une maison, y cultiva un jardin et autant de terres qu'il était nécessaire pour la subsistance de ses membres. Les troupeaux trouvèrent leur nourriture dans les prairies ou pacages du voisinage. D'autres familles se fixèrent dans les mêmes conditions à dix ou douze kilomètres de distance, et formèrent des fermes isolées qui furent la plupart du temps désignées par le nom de leurs maîtres, telles les fermes de Dewet, de Joubert et de Botha. Les enfants, devenus adultes, s'établissaient à côté de leurs pères et c'est ainsi que se fondaient les villages ou ***kraals*** (1). Il n'existait encore ni routes, ni ponts, ni auberges. On voyageait avec des wagons ou chariots recouverts de peaux et traînés par des chevaux ou des bœufs. On campait en plein air, couchant dans ces voitures primitives, à moins qu'on ne reçût l'hospitalité dans quelque ferme. Les habitants, quoique calvinistes, se montraient très hospitaliers, à l'exemple de Job, d'Abraham et des anciens patriarches, dont ils imitaient le genre de vie.

C'est dans ces conditions que nos voyageurs, après avoir traversé les montagnes du Drakenberg, arrivèrent à Johannesburg, dans la région des mines d'or.

Cette ville n'avait pas encore trois ans d'existence. Sortie de terre tout d'un coup, elle comptait déjà 30 000 habitants et possédait des édifices à trois et quatre étages. Des marins, des commerçants, des industriels s'y étaient rendus de tous côtés, dans le but de faire fortune. C'est là que la plupart des mineurs avaient établi leurs femmes et leurs enfants. Comme il

(1) Ce sont les descendants de ces premiers colons qui ont opposé plus tard une héroïque résistance aux armées anglaises.

arrivait beaucoup d'accidents dans les mines, il avait fallu créer un hôpital qui, dès l'année précédente, avait été placé sous la direction des Sœurs de la Sainte-Famille, déjà établies à Prétoria. Nos voyageurs furent donc très favorablement accueillis. Les magistrats et les principaux habitants de la ville vinrent les visiter, et après avoir voté des fonds pour l'agrandissement de l'hôpital, les prièrent de vouloir bien élever de quatre à vingt le nombre des infirmières. Déjà, en effet, l'excès de travail avait mis hors de combat deux des premières sœurs. Il fallut beaucoup parlementer pour qu'ils se contentassent de quinze, mais avec la promesse d'augmenter ce nombre selon les besoins.

Les mines d'or se trouvaient dans les montagnes voisines de Johannesburg. Quelques-unes de ces mines appartenaient à des particuliers, mais la plupart à la république du Transwaal. Celle-ci faisait aux mineurs des conditions assez favorables. Moyennant une légère rétribution, une livre sterling par mois, elle leur affermait un ***clain***, c'est-à-dire une étendue de terrain minier de 150 à 200 pieds carrés. Là se trouvaient des roches de quartz que l'on faisait moudre pour en extraire le précieux métal. Chaque tonne de quartz donnait dix, douze et quelquefois trente onces d'or. Malgré cette richesse, la plupart des mineurs périssaient de maladie ou de misère, vu la cherté des vivres; bien peu parvenaient à faire fortune.

Le P. Soullier et la Mère Saint-Marcel quittèrent Johannesburg le 29 décembre et se dirigèrent vers le Basutoland en passant par Harrismith et Bethléhem. Ayant devancé dans cette dernière ville la voiture que le P. Gérard devait leur envoyer, ils durent se résigner à y passer les dernières heures de l'année 1888. Mais écoutons la mère Saint-Marcel nous raconter la suite de ce voyage.

« Le soleil du 1er janvier 1889 est déjà levé, et le véhicule désiré n'a pas encore paru à l'horizon! Nous guettons le moindre attelage avec grand soin et une certaine impatience ;

enfin en voici un qui descend la montagne à fond de train : c'est le nôtre. Nous faisons empiler, non sans trembler, sacs et couvertures sur cette espèce de carriole dont les planches disjointes menacent de s'écarter complètement, puis nous y prenons place nous-mêmes. Peu à peu, l'allure vigoureuse des chevaux nous rassure; malgré leur diète forcée de la veille, ils brûlent le terrain. L'espoir d'arriver sans encombre ayant pénétré nos cœurs, nous jouissons sans arrière-pensée du splendide panorama qui se déroule sous nos yeux. A Ficksburg, où nous devons passer la nuit, un ami des missionnaires nous offre l'hospitalité, et le mercredi, 2 janvier, nous prenons la route de Sainte-Monique.

« A moitié chemin, nous rencontrons le R. P. Gérard, dont l'émotion à la vue du P. Soullier ne saurait se décrire. Un exprès est dépêché par lui vers la mission , et à notre arrivée les joyeuses volées de la cloche invitent tous les chrétiens à venir saluer le ***grand roi*** qui leur avait été annoncé.

« La petite chrétienté fut promptement réunie dans la cour du presbytère. Au premier rang se voyaient nos Sœurs émues, soutenant le chœur exécuté par les enfants de l'école en costume de fête. Une bénédiction paternelle termina cette première entrevue. Il était dix heures du matin, et le R. P. visiteur, privé de célébrer la sainte messe depuis quatre jours, avait hâte de mettre un terme à ce jeûne spirituel. On le suivit à l'église, des chants d'actions de grâce retentirent; c'était vraiment une famille heureuse de posséder son père.

« Une demi-heure plus tard, les RR. PP. missionnaires des environs venaient souhaiter la bienvenue au P. Soullier. Le bonheur se peignait sur tous les visages, les questions pleuvaient. Que de nouvelles à demander et à donner ! On raconta aussi les incidents qui avaient précédé la visite, les inquiétudes de la sœur Saint-Paul, sa crainte de ne pas recevoir assez dignement ses nobles hôtes, enfin les attentions de la Providence : le chef Jonathan avait répondu à l'envoi gra

cieux d'un gâteau par le don d'un mouton ; l'abondance régnait au logis alors qu'on avait redouté la disette (1).

Le jeudi de l'Epiphanie, le P. Soullier eut la joie de donner le baptême à neuf catéchumènes.

La mission de Sainte-Monique avait été fondée en 1876 par le P. Gérard, qui avait fabriqué lui-même les briques pour bâtir l'église, le presbytère et les écoles. L'œuvre avait prospéré depuis lors et produisait des fruits abondants de salut. Cette mission était située en Cafrerie, près de la rivière Calédon qui sépare le Basutoland de l'Etat libre d'Orange. Les visiteurs y séjournèrent plus longtemps qu'ils n'avaient pensé. Des pluies torrentielles avaient tellement gonflé les cours d'eau et détrempé les terres que les passages étaient devenus impraticables. Des bœufs envoyés de Roma pout être attelés à leur wagon s'étaient enfoncés dans le sable jusqu'au poitrail. Il fallut détourner l'eau et les déterrer. Les voyageurs n'arrivèrent à Roma que le 14 janvier à 9 heures du soir.

Cet endroit portait d'abord le nom de ***Motsi-ma Jésu,*** ou la Mère de Jésus. Mais on le désigna ensuite sous le nom de Roma, afin de mieux distinguer cette mission catholique des établissements protestants du voisinage.

Roma était la maison-mère et le centre de toutes les missions des Oblats dans le Lisoutou. Nous avons déjà raconté sa fondation et ses humbles débuts. Elle s'était depuis lors agrandie et fortifiée. Quatre cents acres de terres données par le roi Moseph avaient été converties en jardins, en vergers, en terres de labour et donnaient amplement les fruits, les légumes et les céréales nécessaires à toute la communauté. L'élevage des troupeaux dans ces immenses prairies ne coûtait que la dépense du premier achat et les gages des gardiens, ce qui permettait à la mission de posséder de nombreux troupeaux de bœufs, de chevaux, de chèvres et de moutons. Elle avait même établi un moulin à farine sur une petite rivière à l'ex-

(1 *Annales de l'Association de la Sainte-Famille,* 1891, page 182.

trémité de la propriété. Mais l'œuvre par excellence c'étaient les écoles où l'on préparait une nouvelle génération destinée à renouveler le pays. Deux grands bâtiments, l'un pour les filles, l'autre pour les garçons, abritaient plus de cent enfants. Les Sœurs de la Sainte-Famille et les Frères Oblats leur enseignaient pendant quatre heures par jour la lecture et l'écriture en lisoutou et en anglais, les éléments du calcul et de la géographie, le catéchisme et l'histoire sainte. Ces enfants étaient fort intelligents et auraient pu lutter avec avantage avec les élèves de nos écoles primaires. On apprenait de plus aux filles à coudre, à filer la laine et le lin, à tricoter, à tisser des étoffes, à fabriquer elles-mêmes leurs habits, à tenir une maison, à remplir en un mot toutes les fonctions de bonnes ménagères. Les garçons, de leur côté, pendant les récréations et les vacances; travaillaient dans les jardins et les champs, s'exerçaient à la taille et à la greffe des arbres fruitiers. Quelques-uns même remplissaient la profession de typographe et imprimaient des livres. Ils avaient planté une garenne ou plutôt une forêt d'eucalyptus, ce qui, en assainissant le pays, préparait de précieuses ressources pour les bois de charpente et de chauffage.

Tous ces enfants cultivaient aussi le chant et la musique. Les Basutos ont l'oreille délicate. Ils chantaient à l'église ou jouaient des instruments, car cette colonie possédait aussi sa fanfare, ce qui donnait aux offices un charme inexprimable.

Le visiteur était dans l'admiration. Il ne cessait de prodiguer ses félicitations et ses encouragements à cette charmante jeunesse, qui de son côté ne le quittait pas des yeux et cherchait à deviner sa pensée par l'expression de son visage.

Une grande fête se préparait à Roma, la plus belle sans contredit qui eût encore réjoui le cœur des missionnaires chez les Basutos : le baptême de cent deux païens adultes. Elle eut lieu le dimanche 27 janvier.

Comme l'église paraissait manifestement trop étroite pour

contenir la foule, la cérémonie se fit en plein air. Un autel fut dressé vers la cime de la colline, sur une terrasse d'où l'on dominait toute la vallée. C'est là que se rendirent en procession, au milieu d'une double haie de païens attirés par la curiosité, tous les catéchumènes, accompagnés chacun de son parrain et de sa marraine. Ils avaient été divisés en catégories afin d'activer les actes préliminaires. Quatre prêtres accomplissaient simultanément les cérémonies des exorcismes et des onctions. Puis, tous à la fois récitaient à haute voix l'oraison dominicale et le symbole des apôtres, et, levant la main, renonçaient solennellement au démon, à ses œuvres et à ses pompes. Le P. Soullier, debout sur l'estrade, recevait leurs serments. Sa taille élevée dominait tous les assistants. Sa barbe blanche ajoutait encore au cachet déjà si vénérable de ses traits, on aurait cru voir un évêque de la primitive église, saint Remi, par exemple, en présence des tribus barbares, à la chute de l'empire romain. Une heure durant, il versa sur les néophytes qui se pressaient à ses genoux l'eau sacrée du baptême. Il disait, le soir, dans une causerie tout intime, qu'il aurait continué sans fatigue jusqu'à la nuit, l'occupation si douce de faire des chrétiens.

Les nouveaux baptisés furent reconduits au chant des cantiques. Le cortège s'arrêta au perron de l'école des filles ; le P. Soullier, montant sur la marche supérieure, félicita les privilégiés du jour et leur donna une dernière bénédiction en priant le ciel de leur accorder le don de persévérance. Alors un cri, trois fois répété, fut répercuté par des milliers de voix : ***ka kothso!*** la paix, la paix, la paix !

A la suite des grandes assemblées nationales, les Basutos souhaitent ainsi la paix à leurs chefs. Ce souhait, dont la réalisation au sens chrétien entraîne tant de biens, ils l'adressaient au vénérable visiteur dans toute l'effusion de leur reconnaissance.

Cette foule venue de loin ne pouvait pas s'en retourner sans

prendre de la nourriture. On avait immolé plusieurs bœufs et de nombreux moutons, de manière à rassasier tous les assistants. On leur distribua aussi avec profusion des fruits, surtout des pêches dont il y avait cette année une abondance vraiment phénoménale. Aussi se retirèrent-ils dans leurs ***kraals*** en bénissant le nom de Roma et en s'écriant comme les témoins des miracles de Notre-Seigneur : Nous avons vu aujourd'hui des merveilles !

Le lendemain, il y eut des courses de chevaux. Cette réjouissance, qu'on célébrait dans les premiers jours de l'année, avait été retardée en l'honneur du visiteur. Les Basutos élevaient beaucoup de chevaux et se faisaient un point d'honneur de disputer le prix de la course.

Le dimanche suivant, le P. Soullier baptisa encore quarante-deux adultes à Saint-Joseph de Korokoro, à huit kilomètres de Roma. Ce mouvement de conversions avait commencé à se produire après la consécration solennelle du Basutoland au Sacré-Cœur de Jésus, et depuis lors il ne s'est pas ralenti. Il visita aussi les missions environnantes, Saint-Michel, Montolivet, Gethsémani.

Non loin de cette dernière station demeurait un des fils de l'ancien roi Moseph. On l'appelait Masupa. C'était un guerrier redoutable qui refusait de payer tribut aux Anglais. Le P. Soullier crut devoir lui faire une visite. Il fut reçu avec honneur et jouit de l'insigne privilège de pouvoir entrer dans le palais royal. C'était une case ronde, une espèce de four. Le Père dut se baisser profondément pour entrer et ne se redressa qu'avec précaution dans la crainte de se heurter la tête contre les poutres du toit. Il y avait pourtant la place, environ six pieds de hauteur. L'audience solennelle eut lieu en plein air, dans une cour carrée en avant du palais. Sur les côtés étaient rangés quarante soldats nègres de belle taille, à l'air martial, tenant une pique à la main, mais tous dans le costume primitif d'Adam. Le roi et ses familiers occupaient le centre. Le

P. Soullier remercia Sa Majesté noire de la bienveillance, voire même de la protection qu'elle accordait aux catholiques et lui offrit en cadeau deux paires de culottes, l'une pour elle-même, l'autre pour son fils, en lui disant : Choisis. Le roi hésita longtemps ; il tâtait les étoffes entre le pouce et l'index, il les approchait de ses yeux et ne répondait pas. Il fallut lui redire : Choisis. Enfin il se décida à garder une culotte et rendit l'autre, qui fut immédiatement remise à son fils. Là-dessus l'audience prit fin,

En se retirant, le P. Soullier, déjà mis en bonne humeur par cette scène moitié sérieuse, moitié comique, entendit que les assistants chuchotaient et murmuraient. « Que disent ces gens-là ? demanda-t-il au P. Deltour qui lui servait d'interprète. — Ils critiquent ce qui vient de se passer ; ils disent qu'on aurait dû offrir les deux culottes au roi, qui en aurait donné lui-même une à son fils. — Eh quoi ! Père Deltour, vous qui êtes depuis vingt ans dans ce pays, qui devez être au courant des usages de ce peuple, vous venez de me faire manquer aux lois les plus élémentaires de l'étiquette ! Que doivent penser ces courtisans ? Ils vont me prendre pour un Auvergnat ! »

Masupa et ses frères Letsié et Molapo marchaient sur les traces de leur père Moseph. Ils prônaient bien fort la religion catholique, lui donnaient la préférence sur le protestantisme, exhortaient leurs sujets à recevoir le baptême, mais ils se dispensaient de donner eux-mêmes l'exemple. La polygamie en était la principale cause. Ils ne se sentaient pas la force de rompre les liens qu'ils avaient contractés. Toutefois cet état de choses devait bientôt changer par la conquête du pays par les Anglais et par l'abolition de l'esclavage.

De retour à Roma, le P. Soullier donna des ordres pour qu'on abattît l'église déjà trop étroite et qui menaçait ruine, et que l'on en construisît une autre plus vaste et plus solide. Le P. Lenoir fut chargé de cet important travail, Puis, il y

eut deux retraites, l'une pour les pères et frères Oblats, l'autre pour les religieuses de la Sainte-Famille venues de toutes les maisons de la Cafrerie. Après avoir résumé ses conseils dans une dernière conférence, le dimanche de la Septuagésime, 17 février, et les avoir bénies, le visiteur partit avec la Mère Saint-Marcel. Hélas ! le soir du même jour, la provinciale rentrait à Roma avec une épaule démise, par suite d'une chute de voiture à deux lieues de la mission ; le P. Soullier n'avait pas eu de mal et continuait sa route vers l'Etat libre d'Orange.

Il arrivait à Kimberley dans le même temps que Mgr Gaughren revenait d'Europe, où il était allé recueillir les fonds nécessaires aux œuvres de son vicariat. Ce fut une double fête pour tous les catholiques et surtout pour les religieuses établies dans cette ville et pour leurs enfants. A la classe supérieure, à l'école paroissiale, à la succursale de Beaconsfield, à trois milles de Kimberley, les élèves firent appel à tout leur savoir et reçurent, avec leurs maîtresses, une large part d'éloges : musique, chants, déclamation payèrent aux vénérés visiteurs un tribut de respectueux hommages.

Revenant sur ses pas, le P. Soullier se rendit dans le Frée-State. Il visita Bloëmfontein, où les Sœurs de la Sainte-Famille possédaient un établissement déjà florissant, situé à l'extrémité de la ville, sur une colline d'où l'on jouissait d'un panorama superbe. Il se rendit aussi à Jagersfontein, un centre minier, où sur la demande de la population, elles venaient de s'installer pour fonder une école. Il revint ensuite à Kimberley, et c'est par là qu'il termina sa visite canonique.

« Ses saints conseils, écrivaient les Sœurs, ses pieux encouragements, ses paternelles bénédictions nous ranimèrent dans la pratique de nos devoirs et l'amour de notre sainte vocation. Comment songer aux fatigues du long voyage qu'il avait entrepris pour venir jusqu'à nous et hésiter dans le sentier de

l'immolation quotidienne ? Comment le voir dépenser sans compter pour le bien de nos âmes et ne pas se sentir entraîné dans les austères labeurs du dévouement apostolique ? »

Parti de Kimberley le 29 avril, le P. Soullier s'embarqua au Cap le 1er mai. Le 19, il débarquait à Southampton, allait surprendre agréablement les communautés de Londres et, peu de jours après, celles de Paris. Le 13 juin, il présidait à la solitude de Martillac le pèlerinage annuel à Notre-Dame de toutes grâces, et les religieuses, mandataires de leurs sœurs d'Afrique, déposaient dans le sanctuaire de la Vierge, l'ex-voto de leur reconnaissance.

---

# CHAPITRE XXXI

PRÉOCCUPATIONS DE LA LOI MILITAIRE. — MORT DE JOSEPH BRUNET. — MORT DE LA DIRECTRICE GÉNÉRALE, MÈRE LOUISE. — ÉLECTION DE LA MÈRE SAINT-RAPHAEL. — SACRE DE Mgr PASCAL, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA SASKATCHEWAN. — VUES DU P. SOULLIER SUR LA DIGNITÉ ET LA FERMETÉ DU CARACTÈRE ÉPISCOPAL. — MALADIE ET MORT DU T. R. P. FABRE. — LE P. SOULLIER EST NOMMÉ VICAIRE GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DES OBLATS.

— 1890-1892 —

Au commencement de 1890, un cri sinistre retentissait dans les villes de France : tous les séminaristes et tous les religieux *sac au dos !* On réclamait l'abolition de la dispense du service militaire accordée au clergé depuis un temps immémorial. C'était une nouvelle forme de persécution. En vain les évêques et les supérieurs de congrégations offraient-ils d'envoyer en temps de guerre les séminaristes et les frères sur les champs de bataille et dans les hôpitaux pour soigner les blessés et les malades. Les ennemis de la religion exigeaient que les jeunes gens fussent exercés au maniement des armes et habitassent les casernes, espérant amener ainsi la ruine des vocations ecclésiastiques et religieuses. La loi fut donc votée

malgré toutes les réclamations. Elle atteignit particulièrement les religieux qui furent astreints comme les civils à trois ans de service actif, tandis que les séminaristes et les clercs n'eurent qu'à subir une seule année de caserne,

Pour parer au danger, le P. Soullier consacra le printemps de cette année à la visite des maisons du nord de la France, de la Belgique, de la Hollande, de l'Alsace-Lorraine. Les juniorats étaient partout en pleine prospérité. Celui de Hollande comptait cent cinquante élèves, et celui de Sion récemment rétabli en avait cent. Le noviciat se composait de cinquante sujets. On n'avait obtenu pareil chiffre qu'en 1848, après la tournée du P. Léonard.

Comme la santé de plusieurs junioristes s'accommodait mal du climat froid et humide de la Hollande, et que d'autres souffraient des trop fortes chaleurs de Rome, il fut décidé qu'un nouvel établissement serait fondé pour ces tempéraments délicats dans un climat plus tempéré. Ce fut l'un des principaux soucis du P. Soullier pendant l'automne de cette même année. Il passa près de trois mois dans le midi de la France, occupé à prêcher des retraites, à faire la visite canonique des diverses maisons et surtout à tout disposer pour les nouvelles fondations. Il hésita longtemps entre Diano-Marina, Fréjus, Aix et Notre-Dame de Bon-Secours. Enfin, se voyant fortement encouragé par l'évêque de Viviers, il opta pour cette dernière résidence. Les Oblats furent chargés de la cure de la Blachère et le juniorat fut joint à la mission.

L'année 1891 s'ouvrit sous de fâcheux auspices. Le 6 janvier s'éteignait à la Bourgade, paroisse de Saint-Hilaire-Bonneval, le meilleur des anciens condisciples du P. Louis et le plus fidèle de ses amis, l'ancien ministre Joseph Brunet. Paralysé de ses membres depuis plusieurs mois, mais conservant la lucidité de son esprit, il s'était préparé chrétiennement au dernier passage. Ses funérailles eurent un grand éclat. Le Père, à ce moment en Espagne, ne put y assister, mais ses

deux frères payèrent à sa place le tribut de l'amitié. Pour lui, il se hâta d'écrire une lettre de condoléances à la famille désolée.

Une autre douleur aussi amère et plus imprévue lui était réservée.

La Directrice générale de là Sainte-Famille, la bonne Mère Louise, obligée de se rendre à Barcelone, où l'appelaient de graves affaires, réclama le concours du P. Soullier. Celui-ci répondit aussitôt par le télégraphe qu'il se mettait à sa disposition. En même temps, il écrivait au P. Fabre : « Si désagréable que soit ce voyage en ce moment, je n'hésite pas à sacrifier mes convenances personnelles au très grave intérêt qui est en péril à Barcelone. Il est douteux que nous réussissions, mais le devoir commande de faire tout ce qui est possible pour parer à une situation compromise. » Il s'agissait de sauver l'important établissement de Las Corts, mis en péril par des dissentiments survenus entre la supérieure et la fondatrice.

Partis de Bordeaux le 8 janvier au soir, les voyageurs arrivèrent à Barcelone le 9 au matin, après un voyage accompli par une nuit très froide, sans avoir toutefois souffert de la rigueur du temps. Ils trouvèrent en Espagne une température réputée très dure pour les gens du pays, mais douce pour eux comparativement à celle de France. Ils logèrent chez les Sœurs de l'Espérance.

Au bout d'une huitaine de jours, après diverses visites, les affaires étaient complètement arrangées et la Directrice songeait à pousser sa course jusqu'à Valence. Toutefois, le 19, se sentant très fatiguée de la gorge, elle renonça à ce voyage et se décida à rentrer à Bordeaux. Le 21, jour fixé pour le départ, il fut impossible de se mettre en route. La bonne Mère passait par une crise d'asthme qui l'obligeait à garder le lit. Le P. Soullier mettait à profit ce repos pour rédiger les actes de visite des trois maisons de Barcelone, Las Corts, l'externat

et l'Espérance. Le froid était très vif, il gelait à l'ombre toute la journée. Les maisons n'étaient pas chauffées. Ce n'était pas un misérable brasero qui pouvait combattre efficacement les rigueurs de la bise. Pendant la nuit, la malade toussa beaucoup. Le 22, elle avait la fièvre, et le médecin déclara qu'il n'y avait pas à songer au départ de quelques jours. Le 23, il y avait un peu de mieux, mais la vénérable malade était toujours oppressée par l'asthme et dans un état de bronchite chronique. La supérieure de la maison, la Mère Trinité, et son assistante, Sœur Gonzague, l'entourèrent des soins les plus intelligents et les plus assidus. La température s'était un peu adoucie, mais par contre il y avait des coups de vent furieux.

Le 24, jour de lundi, le P. Soullier écrivait à Paris : « La bonne Mère n'est pas mieux ce matin. Elle a souffert cette nuit de cruelles suffocations; l'asthme est à l'état aigu, les bronches sont toujours engorgées. Le médecin vient de prescrire deux vésicatoires. Il dit que l'état de la malade n'est pas inquiétant en lui-même et ne présente quelque gravité qu'à cause du faible tempérament de la bonne Mère. Il est convenu que ce soir, à 5 heures, deux médecins viendront en consultation. Nous sommes au point culminant de la crise. Dieu veuille détourner toute aggravation ! La malade sent que si cet état se prolongeait, elle ne pourrait y résister. Elle a heureusement peu de fièvre, c'est ce qui rassure le médecin. »

A 5 heures, les deux meilleurs médecins de Barcelone, venus en consultation, déclaraient la malade perdue et la mort très prochaine. Aussitôt après leur départ, le P. Soullier se mit en mesure d'administrer les derniers sacrements à la malade. Elle put se confesser en toute lucidité et recevoir le viatique; mais après l'extrême-onction, l'état comateux s'accentua, et il est probable qu'elle ne comprit plus rien de ce qui se passait autour d'elle. A 7 heures, sur l'avis de Mère Trinité qui sentait le pouls s'éteindre, le Père appliqua l'in-

dulgence *in articulo mortis,* puis il récita les prières des agonisants suivies du chapelet, lorsque, à 7 h. 45, la bonne Mère rendit paisiblement le dernier soupir.

Des dépêches portèrent aussitôt cette fatale nouvelle à Paris, à Bordeaux et à Madrid. Quel deuil dans toute la Sainte-Famille! la perte était immense et irréparable à plus d'un titre.

« J'ai à remplir ici, écrivait le P. Louis, un ministère de consolation au milieu de nos Sœurs que cette mort si prompte a terriblement saisies; et je ne suis pas moins affligé qu'elles ! »

Mme Carrera se hâta d'accourir et offrit ses bons services pour la sépulture à Barcelone ou à Las Corts, mais on lui fit facilement comprendre que Bordeaux réclamait cette chère dépouille. Elle se chargea alors des démarches nécessaires en vue du transport sur les chemins de fer espagnols et français.

Durant toute la journée du dimanche, le corps resta dans la chambre mortuaire, entouré d'une garde filiale qui se relevait sans interruption, et depuis lors cette chambre a été convertie en un sanctuaire où une inscription rappelle la date de ce triste événement. Celui qui trace ces lignes a eu la consolation de s'y agenouiller le 11 septembre 1901.

Le lundi 26, après l'embaumement exigé pour le voyage, le corps était descendu à la chapelle de l'Espérance, en présence du clergé de la paroisse et d'une assistance compacte. Le cortège funèbre se dirigea vers la gare. La croix précédait, et de chaque côté du corbillard, les sœurs des trois maisons de Barcelone, soixante-dix environ, un cierge à la main, faisaient une dernière escorte à leur bonne Mère.

Arrivé à la frontière française, le convoi dut subir un arrêt de vingt-quatre heures. Pour introduire le corps en France, il fallait une autorisation du préfet des Pyrénées-Orientales, contrairement aux assurances données par le consul de France à Barcelone. Le P. Soullier dut se rendre à Perpignan au

milieu de la nuit, laissant à Cerbère la Mère Trinité et la Sœur Béatrix, secrétaire de la défunte, qui devait accompagner le corps jusqu'à Bordeaux. Le mardi 27, après avoir séjourné quatre heures dans un hôtel, il sonnait à 6 heures du matin à la porte de l'Espérance et célébrait la sainte messe. Il voyait ensuite à la sacristie le grand-vicaire M. Roca, qui l'accompagnait à la préfecture, et grâce à lui obtenait sans difficulté la pièce nécessaire. Il courait ensuite à la gare pour y prendre le train et aller retrouver ses compagnes de voyage qui se morfondaient à Cerbère. Elles avaient passé la nuit dans une salle d'attente. A son arrivée, tout se régularisa sans peine avec l'administration de la gare. Ils prirent le train de 3 h. 30 et le voyage s'acheva désormais sans encombre.

Le mercredi matin, 28, le triste convoi entra en gare de Bordeaux. Tout était prêt pour recevoir le corps à Martillac. Le P. Soullier alla dire la messe à la Sainte-Famille et se rendit ensuite à la solitude. En arrivant, il trouva une nombreuse assistance de Sœurs priant autour du cercueil. Elles étaient là plus de deux cents, accablées de douleur. La cérémonie de l'inhumation eut lieu à trois heures du soir. L'absoute fut donnée et la tombe bénite par le P. Soullier, qui avait bien de la peine à contenir son émotion au milieu de cette foule en pleurs.

Ces funestes événements l'avaient tellement attristé, tellement bouleversé, qu'il tomba dans un abattement général mêlé de fièvre. Son Supérieur fut obligé de l'envoyer en villégiature à Royaumont pour s'y refaire par le changement d'air, la solitude et le repos. Il n'y demeura pas pourtant inactif ; il prit la plume et y écrivit un long article sur la Mère Louise. « C'était bien, disait-il, une vraie mère, un beau type de supérieure, bonne sans faiblesse, ferme sans âpreté, charmante dans l'oubli d'elle-même et dans son dévouement, ne décourageant personne, accessible aux faibles et aux petits, encourageant les bonnes volontés et contente des moindres efforts,

habile à faire valoir les talents de tous. » Fallait-il s'étonner si la nouvelle bien inattendue de son décès avait produit partout une explosion de douleur profonde ? « Nous surtout, ajoutait-il, qui, depuis trente ans, avons vu de près la Mère Marie du Saint-Sacrement, qui avons connu sa belle intelligence et son excellent cœur, la douce et constante édification de sa vie et sa bienfaisante action sur les œuvres confiées à sa sollicitude, nous nous sentons profondément affecté de la perte prématurée de cette âme d'élite et nous prions Dieu de la faire revivre dans la Directrice générale qui est à la veille d'être élue. C'est le plus bel éloge que nous puissions faire de la bonne mère défunte. C'est aussi le meilleur souhait que nous puissions former pour le bonheur de la Sainte-Famille. »

En même temps qu'il formulait ce vœu, il travaillait à sa réalisation en signalant au Supérieur général la Mère Saint-Raphaël, maîtresse des novices à Royaumont. « Pourquoi ne feriez-vous pas de cette mère la directrice générale ? Elle a 52 ans, dont 26 de religion ; elle est depuis dix ans fille de Dieu seul. Par les qualités d'intelligence et de cœur que nous lui connaissons, par les importantes fonctions qu'elle a remplies à l'entière satisfaction de tous ; par sa grande vertu surtout et l'aménité de son caractère, je la crois très digne et très capable d'être mise à la tête de la Sainte-Famille. Nulle autre n'offre plus de traits de ressemblance avec la bonne Mère défunte. Je lui ai toujours connu un jugement très droit, une parfaite modestie et de la fermeté sans entêtement. Tous les cœurs lui seraient promptement gagnés.

« J'ajoute que si vous lui donniez pour vice-directrice générale la Mère Sophie, une fille du Bon Père et de l'ancien temps, vous mettriez aux anges la société tout entière et surtout la maison générale. Ce serait un hommage délicat à la mémoire de la bonne Mère défunte. Je sais que la Mère Sophie a 72 ans, mais elle est encore verte, elle jouit de toutes ses facultés et l'on peut beaucoup attendre de son dévouement.

« Cette combinaison me paraît répondre aux difficultés de la situation et j'ai l'assurance qu'elle serait accueillie avec faveur. »

Ces lignes étaient tracées le 10 mars, au moment où le P. Fabre se trouvait déjà à Bordeaux. Dès le lendemain, le P. Soullier reprenait la plume : « Depuis ma lettre d'hier, je me suis affermi dans l'avis que je me suis permis de vous soumettre. Plus je l'examine et plus je trouve qu'il répond aux difficultés du présent et aux besoins de l'avenir. Pardonnez-moi cette ingérence. Le temps est si court qu'il faut se presser de dire ce qu'on a sur le cœur. Or, j'estime que dans les circonstances actuelles le choix d'une bonne directrice générale, capable d'inspirer à la fois affection et confiance, est de la plus haute importance. »

Complète satisfaction lui fut donnée. L'élection se fit le 16 à Martillac. La Mère Saint-Raphaël fut nommée directrice générale et la Mère Marthe de Saint-Pierre vice-directrice. Prévenu par dépêche, le P. Soullier en donna aussitôt connaissance aux maisons de Paris, à Saint-Mandé, Versailles et Royaumont.

Le diocèse de Saint-Albert, à cause de son immense étendue, venait d'être divisé par le Saint-Siège. La portion orientale comprenant les villes de Prince-Albert, Batlefort, Saint-Antoine, et les missions des lacs Vert, Canard, Caribou, Pélican, l'île à la Crosse, en avait été détachée pour former le vicariat apostolique de la Saskatchewan. Le P. Albert Pascal reçut le titre d'évêque de Mosinopolis et fut désigné pour occuper ce nouveau poste. Le sacre eut lieu à Viviers le 28 juin. L'évêque consécrateur fut Mgr Bonnet, évêque de Viviers, assisté de Mgr Balaïn, évêque de Nice, et de Mgr Robert, évêque de Marseille. Ces deux derniers prélats étaient originaires aussi bien que l'élu, du département de l'Ardèche. Aussi les prêtres du pays étaient-ils accourus nombreux à la fête, ainsi qu'une trentaine de parents, parmi lesquels quatre

frères, une sœur et une nièce de l'évêque consacré. Le P. Soullier représentait les Oblats. Après le sacre, il se mit à genoux devant le nouvel évêque, baisa ses mains et réclama sa bénédiction pour la congrégation. Au banquet qui suivit, il prit la parole et paraphrasant l'oracle du prophète sur Bethléem, ***tu n'es pas la plus petite des cités de Juda***, il l'appliqua avec tant de bonheur et d'à-propos à Viviers et à son évêque, qu'il souleva les applaudissements de toute l'assemblée.

Le P. Soullier avait de grandes vues sur l'importance et la dignité du caractère épiscopal, surtout sur le rôle que l'épiscopat devait jouer en France. « Au point où en sont les choses entre le gouvernement et l'Eglise, écrivait-il quelques mois plus tard, il n'y a plus d'illusions à se faire ni de ménagements à garder ; l'Eglise est condamnée par la franc-maçonnerie et tout s'achemine à la prochaine rupture du Concordat. Le péril est imminent. Pour le conjurer, ce ne serait pas trop de l'effort collectif de tous les évêques groupés en un faisceau compact et indissoluble. Au lieu de cela, que voyons-nous ? Des tentatives locales avortées, des protestations individuelles impuissantes, et parfois des notes discordantes. Quelques vaillants évêques se montrent et font penser à de trop nombreux évêques pusillanimes et chiens muets. On n'entend pas la voix de l'épiscopat. »

Vers la fin de l'année 1891, après avoir visité les maisons du Midi et prêché diverses retraites, le P. Soullier passa par Angoulême dans le but de consulter l'abbé Planchard, canoniste distingué et fort apprécié à Rome. Il désirait savoir quelles chances les Oblats pourraient avoir pour faire approuver à Rome les règles de la Sainte-Famille et le traité d'affiliation des deux congrégations. D'après ses conseils, il se mit à écrire sur cette question un long mémoire auquel il espérait pouvoir mettre la dernière main en s'enfermant dans les archives de Marseille. Il corrigeait aussi les épreuves de la *Vie*

de Mgr de Mazenod par Mgr Ricard. Deux graves événements vinrent interrompre ses travaux.

Sa sœur Louise-Marie, en soignant une pauvre femme de Mériel atteinte d'un cancer, s'empoisonna le sang. Sa main droite, puis son bras, s'enflèrent extraordinairement avec d'horribles douleurs. Elle crut d'abord à un panaris et ne s'en inquiéta guère. Mais la souffrance devenant intolérable, elle se rendit à Paris rue de Clichy, chez les Sœurs de l'Espérance. Là, un examen approfondi révéla la gravité du mal. On lui fit des incisions qui ne donnèrent que du sang. Le danger devint si grand qu'il fut question de lui couper le bras, menacé d'être envahi par la gangrène. Des soins aussi énergiques qu'intelligents détournèrent cette terrible extrémité.

Cet accident fit éclater l'attachement et la reconnaissance de la population de Mériel pour sa charitable institutrice. Chaque jour amenait à Paris quelques habitants pour prendre de ses nouvelles. C'était un vrai pèlerinage. Quand, au bout de deux mois, elle put rentrer au village, ce fut un vrai triomphe. Toutes les enfants de l'école et toutes les femmes étaient à la gare. Il fallut les embrasser toutes, non sans larmes de part et d'autre. On ne parlait dans le pays que de ce mal contracté dans l'exercice de la charité. La chère sœur ne pouvait pas encore se servir de sa main droite. Il lui fallait du secours pour prendre ses habits ou couper ses aliments. Mais elle était hors de danger et le mal disparut à la longue.

Une maladie plus grave et dont l'issue devait être fatale, s'abattit sur le Supérieur général, le T.R.P. Fabre. Sa santé, naturellement frêle et délicate, ne se soutenait qu'à force de soins et de précautions. Vers la fin de 1891, il s'était rendu à Bordeaux et y avait séjourné trois mois pour soigner un mal de pied. Il paraissait aller mieux, et il essaya de donner quelques instructions à Royaumont pendant la semaine-sainte de 1892, mais il dut bientôt s'arrêter par suite d'une extinction de voix. On comptait sur le calme, le repos, l'air pur de la

campagne pour améliorer sa santé, lorsqu'un évanouissement rapide, mais très grave dans ses conséquences, accrut les appréhensions autour de lui. Vers la fin du mois d'août, il ne pouvait plus monter à l'autel : ses jambes affaiblies le soutenaient à peine. Le 14 septembre, trois médecins expérimentés, réunis en consultation, constatèrent un empoisonnement du sang.

A ce moment, le P. Soullier finissait de prêcher une retraite au Prado de Marseille. Prévenu par dépêche, il se hâta d'accourir à Royaumont et administra les derniers sacrements au vénéré malade dont la patience, la résignation et la confiance en Dieu firent l'admiration de tous les assistants.

Il écrivit ensuite au cardinal Richard, aux évêques avec lesquels il entretenait correspondance et à toutes les maisons des deux congrégations pour solliciter le secours de leurs prières.

Ce n'était pourtant pas la fin. Le malade devait demeurer six semaines sur le seuil de l'éternité. Qu'on juge des sollicitudes et des angoisses du P. Louis.

Ecrivant le 12 octobre à Mgr Pascal, à Prince-Albert, il disait : « Sa faiblesse ne cesse de s'accroître. Depuis une dizaine de jours, de très fréquents vomissements nous font prévoir un dénouement prochain. Hélas ! Monseigneur, nous allons bientôt être orphelins. Priez bien pour les assistants, sur qui va porter, jusqu'au chapitre général, le poids du gouvernement. »

Le 21, il écrivait au P. Boisramé, supérieur du noviciat du Canada : « J'ai demandé au cher malade de vous bénir, vous et votre noviciat. ***Oh ! de tout mon cœur***, a-t-il dit d'une voix faible, en faisant avec la main le signe de la croix. Cette bénédiction d'un père mourant ne peut que vous porter bonheur à tous, et je suis heureux de vous la transmettre.

« Ce vénéré père est aujourd'hui à toute extrémité. Il peut passer d'un moment à l'autre. La nouvelle de sa mort suivra

de près cette lettre. Dieu lui fait la grâce de garder sa connaissance et de ne pas trop souffrir en dehors de l'accablement qui précède la fin. Ses dispositions sont celles d'un saint. Sa chambre est le théâtre d'une belle et touchante édification.

« Je suis là de garde depuis un mois, avec les PP. Martinet, Rey, Augier, et les missionnaires de résidence. Nos Pères de Paris viennent souvent. Mgr Balaïn a fait exprès le voyage de Nice à la capitale pour se donner la consolation de voir une dernière fois notre bon père. Ce saint malade est on ne peut mieux soigné par des Sœurs de l'Espérance. Jamais infirme ne fut entouré de plus d'affection, de soins et de prières. »

Le T. R. P. Fabre, après avoir reçu la bénédiction de notre Saint-Père le Pape, s'éteignit doucement le 26 otcobre à cinq heures du matin. C'était un mercredi, jour consacré à saint Joseph, son patron. Le lendemain 27, un premier service fut célébré pour le repos de son âme dans la chapelle de l'abbaye de saint Louis. Le vendredi, 28, un nouveau service eut lieu à Paris dans la chapelle de la rue de Saint-Pétersbourg, au milieu d'un nombreux concours de prêtres, de religieux et de fidèles. Mgr Balaïn donna l'absoute. Puis le corps fut porté au cimetière Montmartre et déposé dans le tombeau de famille où reposaient déjà les PP. Tempier, de l'Hermite et Aubert.

Le même jour, au retour de la triste cérémonie, les assistants généraux, pour se conformer aux prescriptions de leur règle, se réunirent dans les appartements du supérieur défunt et se constituèrent en bureau électoral pour lui donner un successeur provisoire. Le R. P. Louis Soullier obtint l'unanimité des voix moins la sienne.

Le procès-verbal de cette élection, dressé par le P. Martinet en sa qualité de secrétaire, fut envoyé à tous les membres de la congrégation en ces termes : « Nous vous présentons, nos bien chers Pères et Frères, le R. P. Louis Soullier comme légitime vicaire général de la congrégation. En lui réside, à

partir de ce jour, la plénitude de l'autorité pour vous conduire. Nous lui obéirons comme au représentant de Jésus-Christ et de son Vicaire, comme au continuateur de nos premiers supérieurs généraux, de si douce et si sainte mémoire ! »

En envoyant cette circulaire à son frère le chanoine, le P. Louis lui disait : « Vous voyez la responsabilité qui vient de m'échoir ! Me voilà engagé dans une voie pleine de soucis. Demandez à Dieu de me préserver de toute fausse démarche et de m'accorder la prudence et le discernement qui me sont plus que jamais nécessaires. Mon pouvoir intérimaire durera jusqu'au prochain chapitre général qui est convoqué pour le mois de mai. »

Le nouveau vicaire général se rendit d'abord à Bordeaux pour y prêter le serment exigé par le traité d'affiliation et pour consoler les Sœurs de la perte du père vénéré qui les avait dirigées pendant trente-un ans.

Il jeta ensuite ses regards sur l'île de Ceylan. Mgr Bonjean était mort le 2 août. Cet illustre prélat, un des premiers missionnaires de cette contrée, était considéré comme la gloire et la lumière de l'île, non seulement par les catholiques, mais aussi par les protestants, les brahmes et les boudhistes. Mgr Mélizan, évêque de Jaffna, avait été désigné pour le remplacer, mais le difficile était de décider le prélat, aussi pieux que modeste, à consentir à son transfert sur le siège archiépiscopal de Colombo. Le P. Soullier dut lui écrire plusieurs lettres dans ce but et ne parvint à triompher de ses résistances qu'en lui représentant l'intérêt de la congrégation et la volonté formelle du supérieur récemment décédé. Le P. Joulain devait lui être donné pour successeur à Jaffna.

Songeant ensuite à l'Afrique et aux intérêts de ces lointaines missions, le P. Soullier prenait la résolution de détacher le Basutoland de l'Etat libre d'Orange, en le faisant ériger en vicariat apostolique. C'était le seul moyen de lui créer des

ressources en personnel et en finances, d'y faire construire de nouvelles églises et d'y activer le mouvement des conversions. Il devait traiter cette question de vive voix avec Mgr Gaughren, mais en attendant il s'en ouvrait sous le sceau du secret au P. Deltour.

En même temps, il adressait cette importante circulaire aux provinciaux d'Amérique :

« Dans quelques mois, les Etats-Unis vont ouvrir la plus grande exposition qui fut peut-être jamais. Chicago va devenir pour un temps le centre de l'activité humaine, le cadre de tous les progrès accomplis jusqu'à ce jour dans l'ordre de la civilisation. L'idée religieuse, nous le constatons avec bonheur, ne sera pas absente de ce rendez-vous donné à toutes les œuvres de la création et à tous les peuples de l'univers. Le Saint-Père a encouragé l'entreprise et les évêques se préoccupent de la sanctifier par la prière. Je n'ai donc aucune prévention contre elle et ne songe nullement à l'anathématiser.

« Toutefois, me plaçant au point de vue de la régularité religieuse, de la pauvreté, du bon ordre dans nos divers ministères et de l'esprit de recueillement ; prévoyant l'embarras dans lequel vous seriez si vous deviez permettre aux uns et refuser aux autres de visiter ladite exposition ; après y avoir mûrement réfléchi devant Dieu et avoir pris l'avis de mon conseil, je devance les demandes d'autorisation qui pourraient vous être adressées en vous priant de n'en accueillir aucune sous quelque prétexte que ce puisse être. Je vous autorise même à publier cette lettre afin de les empêcher de se produire.

« En réalité, nos Pères ne perdront rien par le fait de cette abstention. Là n'est point l'objet de nos études. Dans l'ordre même du progrès matériel et scientifique, il faudrait un temps considérable pour tirer de cette visite quelque profit. La dépense du temps entraînerait une grande dépense d'argent,

et nous n'avons assez ni de l'un ni de l'autre pour satisfaire, au prix qu'il faudrait y mettre, une vaine curiosité.

« J'espère que tous nos Pères comprendront les motifs de cette interdiction et qu'ils l'accueilleront avec une religieuse obéissance. »

---

## CHAPITRE XXXII

QUINZIÈME CHAPITRE GÉNÉRAL DES OBLATS. — LE P. SOULLIER EST ÉLU SUPÉRIEUR GÉNÉRAL. — SA LETTRE AU SAINT-PÈRE. — IL VISITE LA PROVINCE BRITANNIQUE.

— 1893 —

Le chapitre général s'ouvrit le 11 mai 1893, fête de l'Ascension, dans la maison de la rue de Saint-Pétersbourg. Il se composait de 34 membres, parmi lesquels sept évêques : NN. SS. Mélizan, archevêque de Colombo; Grandin, évêque de Saint-Albert; Jolivet, vicaire apostolique de Natal; Balaïn, évêque de Nice ; Durieu, évêque de New-Westminster; Gaughren et Pascal, vicaires apostoliques de l'Etat libre d'Orange et de la Saskatchewan. Il y avait aussi le P. Schoch, préfet apostolique du Transwal, et le P. Joulain, déjà désigné pour le siège de Jaffna. Toutes les provinces de la congrégation avaient envoyé des délégués, excepté celle du Mackensie où les lettres de convocation étaient arrivées trop tard, quoique expédiées depuis plus d'une année.

Le vicaire général souhaita la bienvenue aux membres de la vénérable assemblée. « C'est la quinzième fois que se réunit le chapitre général. Ces assemblées capitulaires ont toujours été graves et importantes; mais celle d'aujourd'hui

présente un caractère particulièrement émouvant. Convoquée il y a quinze mois par le très révérend et bien-aimé P. Fabre, elle trouve vide la place que ce vénéré père a occupée avec tant de sagesse et de dignité, avec tant de dévouement et de succès pendant près d'un tiers de siècle. Pour la deuxième fois depuis son origine, la congrégation a perdu son chef, et votre premier devoir est de donner un successeur à ce vénéré et si justement regretté défunt, un successeur qui reproduise ses vertus, son expérience et le dévouement dont il nous laisse un souvenir impérissable.

« Les apôtres, après la disparition du divin Maître, se renfermèrent dans le cénacle, et là, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint et sous le regard de Marie, ils pensèrent tout d'abord à compléter le collège apostolique. C'est à leur exemple et par le même esprit que, réunis dans cette enceinte, vous allez pourvoir au gouvernement de notre famille religieuse, en choisissant celui que vous croirez le plus propre à maintenir les traditions religieuses qui, jusqu'ici, ont fait la gloire de la congrégation et qui, seules, peuvent attirer sur elle l'estime de l'Eglise et la bénédiction du ciel.

« Elevons nos cœurs vers Dieu, Messeigneurs et Révérends Pères; tout ici doit être surnaturel et divin. Songeons aux conséquences et à la portée de l'acte que nous allons accomplir. Fixons nos regards sur Notre-Seigneur Jésus-Christ et disons-lui en toute confiance et avec un entier abandon : ***Tu, Domine, qui corda nosti omnium, ostende quem elegeris.*** » (Actes, I, 24.)

Après cette allocution, écoutée avec l'attention la plus religieuse, le secrétaire général donna lecture des articles de la règle relatifs à l'élection du supérieur général et le scrutin commença. D'abord, deux assistants allèrent recevoir le vote de Mgr Jolivet que la maladie tenait cloué dans son lit; puis, successivement et par rang, tous les membres du chapitre s'avancèrent vers l'urne, placée devant le R. P. vicaire, et la

main sur la poitrine, prononcèrent à haute voix ce serment : « Je jure devant Dieu que je nomme pour supérieur général des Missionnaires Oblats de la très sainte et immaculée Vierge Marie, celui que j'estime le plus digne et le plus capable de remplir cette charge. » Et ils déposèrent leur bulletin dans l'urne.

Le vote achevé, on constata que le nombre des bulletins était égal au nombre des votants ; puis lecture des bulletins fut faite par le P. vicaire et contrôlée par les assistants.

Le P. Soullier, quoique âgé de 67 ans, avait obtenu presque tous les suffrages, il fut donc proclamé supérieur général.

« L'Eglise a, dit-on, toujours le Pape qu'il lui faut; de même, dit le P. Martinet, un institut religieux, tant qu'il reste fidèle à sa devise, a toujours le supérieur général qui lui convient. Voilà donc l'homme qu'il nous faut, l'homme d'action, d'expérience, de progrès, l'homme qui a tout vu et tout entendu, qui a mesuré la profondeur de nos besoins et calculé les moyens d'y satisfaire. »

Le nouveau général répondit avec modestie : « Je n'avais aucun titre à la dignité que vous venez de m'imposer, à l'honneur que vous venez de me faire. La dignité et l'honneur disparaissent à mes regards pour ne me laisser qu'en face de la charge que je dois dorénavant exercer envers tous et que je reconnais au-dessus de mes forces. Mon âge avancé aurait pu peut-être détourner votre choix ; mais puisqu'il est fait, demandons tous au Seigneur qu'il m'accorde les forces nécessaires pour remplir mon devoir dans toute son étendue ; prions pour que les bénédictions les plus abondantes descendent sur celui qui ne veut plus être que votre père, et un père digne de vous. »

Après ces paroles, il se mit à genoux devant le crucifix et lut sa profession de foi. Il alla ensuite se prosterner devant chaque évêque en le priant de le bénir. Les vénérables prélats le bénirent et lui donnèrent le baiser de paix. S'étant ensuite

assis, il reçut à son tour l'obédience des autres membres du chapitre, qui vinrent successivement s'agenouiller devant lui, baiser respectueusement ses mains et recevoir l'accolade comme un premier gage de son affection paternelle.

Quelques heures plus tard, il dut se rendre dans la communauté de l'Espérance, rue de Clichy, où la Directrice générale de la Sainte-Famille, la présidente permanente du Conseil de Marie et les supérieures des maisons de la capitale l'attendaient pour le féliciter et recevoir les prémices de ses bénédictions.

Bientôt affluèrent de tous côtés les félicitations des cardinaux, des évêques, des Oblats, des Sœurs de la Sainte-Famille et même du Souverain Pontife.

Le premier acte du Supérieur général fut de célébrer, en présence du chapitre, un service funèbre pour son vénérable prédécesseur. Puis commencèrent les travaux. De nombreux rapports furent lus. Toutes les missions de la congrégation passèrent successivement sous les yeux des membres du chapitre. Dans la dernière séance, le 23 mai, les anciens assistants, les PP. Martinet, Antoine et Augier, furent confirmés dans leurs charges : on leur adjoignit le P. Voirin, supérieur de Montmartre, qui fut remplacé lui-même par le P. Jean-Baptiste Lémius. Puis tous les membres se réunirent dans le sanctuaire du Vœu national, devant l'autel brillamment illuminé. Le Supérieur général, entouré de ses quatre assistants, renouvela la consécration solennelle de la congrégation au Sacré-Cœur de Jésus, et, après la bénédiction du Saint-Sacrement, entonna le *Te Deum*, que tous poursuivirent avec le sentiment de la plus profonde reconnaissance.

Dans une lettre adressée au Saint-Père après la clôture du chapitre, le nouveau supérieur général résumait ainsi les travaux de la congrégation des Oblats :

« Dans les cinq provinces religieuses et les dix vicariats ou préfectures apostoliques qui constituent notre champ d'action,

toutes les œuvres sont en progrès, et c'est par milliers qu'il faut compter les âmes qui, chaque année, sont ramenées au bercail du bon Pasteur. Et à mesure que les œuvres se multiplient et se développent, le nombre des vocations augmente. Il nous en vient de toute nationalité et de toute langue.

« C'est à votre bienveillance et à vos bénédictions, Très Saint Père, ainsi qu'aux bénédictions de vos prédécesseurs de sainte mémoire, Léon XII, Pie VIII, Grégoire XVI et Pie IX, que notre institut, petit grain de sénevé, doit d'avoir grandi et étendu ses branches jusqu'aux extrémités de la terre, en Europe, en Asie, en Afrique et en Amérique. Daignez lui conserver cette bienveillance et lui renouveler ces bénédictions; nous nous efforcerons de nous en rendre de plus en plus dignes.

« L'année 1893, en vue des fêtes incomparables à l'occasion du cinquantième anniversaire de votre consécration épiscopale, par notre procureur général, par un de nos assistants généraux, par nos deux communautés de Rome, nous avons uni nos acclamations aux acclamations de l'univers entier. J'espère pouvoir bientôt vous porter moi-même l'hommage de mes filiales félicitations et y joindre le tribut de notre pauvreté pour le Denier de Saint-Pierre. »

Le P. Soullier, accompagné du P. Voirin, se rendit ensuite à Bordeaux pour y prêter le serment prescrit par le traité d'affiliation, féliciter l'archevêque qui venait d'être créé cardinal et le recevoir dans la belle campagne de Martillac. Faisant ensuite un long circuit par Aire, Bayonne, Lourdes, Toulouse, Rodez et Limoges, il rentra à Paris après avoir salué les évêques de ces villes et leur avoir recommandé les œuvres dont il venait de prendre la direction.

L'un des plus importants devoirs de sa charge, c'était sans contredit de visiter par lui-même ou par ses délégués les diverses provinces de la congrégation, afin de ranimer partout l'esprit de piété, de rappeler tout le monde à la pratique de la

règle, et d'entretenir constamment ces bonnes relations de famille dans lesquelles une société religieuse puise tant de force et trouve tant de charme.

Prenant avec lui le P. Martinet, il s'embarqua pour Londres le 24 juillet. La province Britannique comprenait à cette époque onze maisons, six en Angleterre, quatre en Irlande et une en Ecosse. Nous ne le suivrons pas dans ces pays si connus. Qu'il nous suffise de dire qu'il parcourut successivement toutes les résidences, examinant de près et en détail les personnes, les œuvres, les édifices, les finances, et consignant dans les registres les observations spécialement utiles à chacune d'elles. A Londres, les Oblats s'étaient considérablement endettés pour conserver et embellir l'église des martyrs anglais, mais les Chartreux leur étaient venus en aide par le don royal d'une somme de trois cent mille francs. L'église de la mission de Liverpool passait pour l'une des plus belles d'Angleterre. Roch-Ferry et Leeds se distinguaient aussi par l'ampleur et la richesse des bâtiments.

Le 8 août, le très honoré visiteur se trouvait au centre de l'Irlande, à Philipstown. Les Oblats y avaient pris la direction d'un pénitencier ou école réformatoire peuplée de 300 garçons condamnés pour crimes ou délits. On les leur avait confiés pour qu'ils en fissent des hommes moraux, utiles à la société. Deux pères et vingt frères convers, chargés de cette difficile besogne, y opéraient des merveilles. Les Oblats possédaient aussi un autre établissement de ce genre, et à peu près de même importance, situé à Glencrée.

Le 10 août, le P. Soullier arrivait à Inchicore, à côté de Dublin, et le 14 à Leith, tout près d'Edimbourg, en Ecosse. Il rentrait à Paris le 24, après un mois d'absence. Le même jour était sacré à Niort Mgr Joulain, évêque de Jaffna.

L'acte de visite de la province Britannique est fort long, il n'a pas moins de quarante pages. C'est un vrai traité de la perfection religieuse, divisé en cinq paragraphes. On sent

que l'auteur y a fait déborder son esprit et son cœur. Toutes les personnes consacrées à Dieu, tous les missionnaires surtout peuvent y puiser d'utiles leçons.

D'après lui, les Oblats de la province Britannique n'avaient pas une assez haute opinion d'eux-mêmes et du rôle qu'ils étaient appelés à remplir.

« Dans nos pays de missions, nous assistons, disait-il, à une transformation bien incontestable. Les frontières du monde barbare se restreignent de plus en plus. Des hommes civilisés, mais ignorants de la foi et souvent perdus de mœurs, des hérétiques pour la plupart, prennent la place des indigènes.

« Les nouveaux venus ont généralement autant de prétention au beau style que de préventions contre le dogme catholique ; ils se trouvent humiliés de recevoir de la bouche d'un étranger, au langage incorrect, l'enseignement des vérités religieuses, et en fait, cet enseignement, toutes choses égales d'ailleurs, ne sera jamais aussi complet, aussi intéressant, aussi bien adapté, aussi autorisé sur les lèvres d'un étranger que sur celles d'un compatriote.

« Tant qu'a duré la période héroïque de l'évangélisation, le missionnaire a été d'autant plus apprécié et goûté qu'il parlait une langue qui n'était point la sienne. Mais quand le pays est entré dans le courant de la civilisation, on a commencé à considérer le missionnaire étranger comme usurpant la place d'un autre. Aujourd'hui les fidèles réclament presque partout des prêtres de leur nationalité. Ils ont raison, en thèse générale; leurs réclamations ne deviennent répréhensibles que si elles prennent la forme de cabale et de révolte contre l'ordre établi par l'autorité légitime.

« Dans ma conviction, le temps est venu où le rôle des missionnaires français va diminuer, et celui des missionnaires anglais augmenter. Accordons encore aux Français, si vous le voulez, la gloire et le mérite de devancer l'armée en éclai-

reurs; mais le temps vient où le gros de l'armée devra être en majorité composé de sujets anglais.

« Que conclure, mes chers Pères et Frères, sinon qu'il faut élargir nos idées, dilater nos cœurs, développer nos institutions, multiplier nos moyens ! »

Dans ce dessein, afin de favoriser et de multiplier les vocations, il donna l'ordre de racheter l'ancienne propriété de Belcamp-Hall, en Irlande, et d'y ramener le juniorat situé à Kilburn, dans un faubourg de Londres, où il ne pouvait se développer.

« Dans la visite que je viens de faire, conclut-il, vous vous êtes montrés tous sans exception des fils dévoués à la congrégation, dévoués à ma personne. Devant vos belles œuvres mon cœur a tressailli, et dans mes relations avec vous je me suis senti des entrailles de père. Restons étroitement unis par l'esprit de famille et tout nous sera facile, tout nous deviendra agréable. On dit dans l'armée que pour vaincre il faut se sentir les coudes. Dans l'ordre moral il faut se sentir aimé. Aimons-nous donc les uns les autres et nous serons invincibles; et nous traverserons en faisant le bien l'épreuve de la vie; nous réaliserons l'idéal d'une province florissante, l'idéal de la vie intérieure, de la vie régulière, de la discipline, de l'esprit de corps, du ministère pastoral, du ministère apostolique, et, sur tout cela, la vie de famille étendra ses charmes et fera de notre vie présente un avant-goût de la bienheureuse éternité. »

---

# CHAPITRE XXXIII

VOYAGE A ROME DU T. R. PÈRE GÉNÉRAL. — AUDIENCE DU SAINT-PÈRE. — RÉCLAMATIONS AUPRÈS DE LA PROPAGANDE.

— 1893 —

Après avoir réglé les affaires courantes et donné des ordres pour la célébration d'un service solennel au jour anniversaire de la mort de son prédécesseur, le T. R. P. Soullier se dirigea vers Rome, où l'appelaient de graves intérêts, concernant surtout les missions de Ceylan.

Ces missions avaient grandement progressé. Quand les Oblats avaient pris la direction du vicariat apostolique de Jaffna, en 1847, la population catholique n'était que de 50 000 âmes; elle s'élevait à 88 000 en 1893. Le nombre des prêtres avait été porté de dix à soixante. Il y avait en plus vingt-cinq religieuses européennes et quarante-deux indigènes. On avait bâti plus de cent églises, autant d'écoles et de presbytères, fondé un collège, un séminaire, des orphelinats, une imprimerie, une bibliothèque.

Colombo avait progressé dans les mêmes proportions. Mgr Bonjean avait immensément travaillé pour améliorer la situation morale et matérielle de ce vicariat. Mais il y était

resté, au départ des Sylvestrins, quatorze prêtres séculiers, d'origine italienne ou indienne, qui n'avaient accepté qu'avec peine la juridiction du nouvel évêque. Comme ils avaient vécu jusque-là dans une sorte d'indépendance, ils se mirent presque tous à murmurer contre les réformes introduites. Ils formèrent un parti de mécontents, firent une résistance tantôt sourde, tantôt ouverte, conspirèrent avec d'autres hommes jaloux ou intéressés, envoyèrent rapports sur rapports à la Propagande, cherchant à tout prix à chasser les Oblats de ce diocèse.

Ces intrigues avaient porté leurs fruits. La Propagande, indignement trompée, avait pris occasion de la mort de Mgr Bonjean pour démembrer les diocèses de Jaffna et de Colombo et créer deux nouveaux vicariats apostoliques dont la direction fut confiée à d'autres congrégations religieuses. Les Oblats, qui n'avaient été ni consultés ni même prévenus, passèrent aux yeux du public pour des indignes et des incapables, aussi ne pouvaient-ils dissimuler leur tristesse et leur mécontentement.

Le P. Soullier, accompagné du P. Cassien Augier et de son secrétaire, le P. Devès, arriva à Rome le 25 octobre. Dès le lendemain il fit visite à quelques cardinaux, notamment au cardinal Ledochowski, préfet de la Propagande. C'était un homme superbe, parlant français comme un Parisien et d'une distinction parfaite. Il avait reçu une lettre de Mgr Mélizan et se récriait beaucoup contre les plaintes et ce qu'il appelait *le ton désespéré* de ce prélat, assurant que la Propagande était pleine de bienveillance pour les Oblats et d'estime pour leurs missionnaires. Le P. Soullier ne put s'empêcher de lui répondre que les faits semblaient démentir ces paroles et qu'en réalité les Oblats étaient traités à Ceylan comme des gens dont on se méfie ou que l'on regarde comme des hommes sans zèle ou des incapables. Chaude protestation du cardinal, mais en somme eau bénite de cour, pensait tout bas le Supé-

rieur général, et il s'affermissait dans la résolution de sonder jusqu'au fond cette épineuse affaire.

Il eut une audience particulière du Souverain-Pontife le 1er novembre, fête de la Toussaint. Il a raconté lui-même les détails de cette visite dans une circulaire adressée à toutes ses maisons.

« Vers une heure de l'après-midi, une lettre du maître de la chambre apostolique me prévint que je serais reçu dans la soirée, à quatre heures et demie, avec quatre de nos Pères ; c'étaient, avec nos deux compagnons de voyage, le R. P. Tatin, procureur près le Saint-Siège, et le R. P. Mouchette, venu à Rome pour prêcher la retraite des scolastiques.

« Dès quatre heures, nous étions au Vatican, et un quart-d'heure après nous étions aux pieds du Vicaire de J.-C.

« La première impression, en entrant dans l'appartement dont le Pape occupe le fond, en face des fenêtres qui mettent son visage en pleine lumière, c'est qu'on se trouve en présence d'un corps de cire, tellement est grande la pâleur de la figure accentuée encore par la blancheur des vêtements.

« Mais quand la conversation a commencé, quand surtout elle touche à certains sujets favoris, quelle vie dans ce regard plein de feu ! quelle énergie dans le geste et dans la voix ! Mais par dessus tout, quelle bonté paternelle ! C'est bien le représentant de Celui qui a dit : « Ne craignez pas, c'est moi. *Nolite timere, ego sum* » (Math.. XIV, 27). A ses pieds, nous nous sentions à l'aise.

« Très Saint Père, la congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, par l'organe de son Supérieur général, dépose à vos pieds le respectueux hommage de son dévouement le plus absolu pour votre personne sacrée et pour la sainte Eglise, et à l'occasion de votre jubilé épiscopal, elle vous exprime les vœux qu'elle forme pour que Dieu accorde de longs jours encore à votre glorieux pontificat et de grandes consolations à votre cœur.

« Le Saint-Père écoute avec un intérêt marqué l'exposé que je lui fais de nos œuvres, de notre personnel, des bénédictions que Dieu daigne répandre sur les travaux de nos missionnaires en Europe et dans les missions étrangères.

« — Ce que vous me dites, répond le Pape, est une grande consolation pour moi ; je suis heureux de vous encourager. L'Eglise, en vous confiant des œuvres si nombreuses et si variées, vous a donné de grandes marques de confiance. Que le Seigneur vous protège ! »

« M'ayant entendu dire que nous avions onze évêques, il a voulu que je les nomme, et c'est avec une vraie joie que je lui ai décliné le nom et le titre de tous ceux des nôtres qui sont revêtus de la dignité épiscopale.

« Le nom de Mgr Bonjean avait été prononcé dans le cours de l'entretien. « Il était de votre congrégation ? » demanda le Pape ; et sur ma réponse affirmative, il ajouta : « Je me rappelle bien ce vieillard ; sa mort a été une grande perte, nous l'avons bien regretté. »

« Le nom de notre vénéré fondateur lui fournit l'occasion de nous rappeler qu'il l'avait connu. « J'ai fait sa connaissance il y a cinquante ans, quand je fus nommé archevêque de Damiette et envoyé nonce en Belgique. Il me reçut à Marseille, me fit visiter la ville et me conduisit à Notre-Dame de la Garde. »

« Mais ce qui a paru intéresser d'une manière spéciale le Souverain-Pontife, c'est ce que nous lui avons dit de nos œuvres de recrutement et de formation. Il nous a félicités d'avoir une maison d'études à Rome. Il a daigné nous dire qu'il n'ignore pas les succès de nos scolastiques. « Chaque année, le recteur de l'université Grégorienne m'apporte le compte rendu des examens et des concours, et les Oblats se distinguent, » ajouta-t-il avec un sourire et un geste qui en disent plus que les paroles. Et comme nous lui énumérions tous les scolasticats dans l'ordre de leur importance numéri-

que, Liège, Ottawa, Rome. « Oui, répondit-il en riant, mais celui de Rome est le premier. »

« Lorsque nous lui disons que toutes les nations sont représentées dans nos scolasticats, que nous avons non seulement des Français, mais encore des Anglais, des Irlandais, des Américains, des Italiens et un grand nombre d'Allemands : « Et tous restent en bonne harmonie? demande le Pape. — Oui, Très Saint Père, ils ne font qu'un cœur et qu'une âme. — Comme l'Eglise fait des prodiges ! » conclut Léon XIII en levant les mains au ciel en signe d'admiration, puis il continue : « Vous êtes supérieur général; il faut gouverner avec bonté et, ajouta-t-il, accentuant fortement les paroles, avec une certaine sévérité pour le maintien des constitutions. Veillez surtout sur les jeunes; pour les conduire, il faut des hommes éprouvés. »

« La présence du P. Mouchette, chapelain de l'église du Sacré-Cœur à Montmartre, amène la conversation sur la grande œuvre du Vœu national. « Le Vœu national, dit le Pape, il faut que la France soit pénitente et dévouée. » Il est heureux d'apprendre que, dans la basilique du Sacré-Cœur, la prière monte sans interruption, et le jour et la nuit, pour l'Eglise et pour le Souverain Pontife. A propos du cercle d'ouvriers dirigé par nos Pères à Montmartre, le Pape exprime le désir que les prêtres aillent au peuple pour l'éclairer et le gagner.

« J'en viens à lui parler de la Sainte-Famille. — Très Saint Père, la Sainte-Famille de Bordeaux est une association composée de plusieurs branches ou congrégations vouées à toutes les œuvres de zèle et de charité. Elle est répandue dans soixante-huit diocèses, dans les principales contrées de l'Europe, et jusque dans les missions du sud de l'Afrique et de l'Inde orientale. Elle a été encouragée et bénie par vos prédécesseurs, Grégoire XVI et Pie IX. Elle comprend aujourd'hui environ 3 500 religieuses.

« A ce dernier mot, le visage du Saint-Père devient radieux. « Voyez, dit-il, les ennemis de l'Eglise croient nous écraser, et nous leur opposons des armées, nous leur tenons tête partout. » Je me sentis fier de cet éclair de triomphe se produisant dans le Souverain Pontife.

« C'est alors que je présentai le cadeau que la Sainte-Famille avait eu la bonne pensée de lui offrir pour ses noces d'or épiscopales. C'était un buvard élégamment relié et enluminé, portant sur les deux côtés de sa couverture les armes richement gravées de Léon XIII et de l'association.

« Le regard du Saint-Père parut s'arrêter avec complaisance sur cet objet; il en loua la beauté, il remarqua ses armes et le prit dans ses mains vénérables.

« Très Saint Père, voici le présent que les Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux sont heureuses de vous offrir comme un faible témoignage de leur piété filiale. Elles y ont inséré une pièce de vers; c'est une épître dédicatoire à Votre Sainteté. « En vers latins ? fit le Pape. — En vers français, Très Saint Père. — Je la lirai, » répondit-il.

« — Très Saint Père, le buvard contient en outre la modeste offrande jubilaire que la Sainte-Famille est heureuse de déposer à vos pieds. — Je vous remercie, répondit le Souverain Pontife avec bonté.

« J'ajoutai quelques mots sur le bon esprit qui règne dans notre double famille et sur le zèle dont tous ses membres sont animés.

« Il y avait plus d'une demi-heure que nous étions ainsi en communion intime avec le Vicaire de Jésus-Christ. Par discrétion et dans la crainte de fatiguer le vénérable vieillard, nous mîmes nous-mêmes un terme à cet entretien qu'il nous eût été si doux de prolonger.

« Je sollicitai la bénédiction apostolique pour nos deux familles, pour tous leurs membres et toutes leurs œuvres, et spécialement pour les supérieurs et pour les œuvres de recru-

tement : juniorats, noviciats, scolasticats. Le Saint-Père acquiesça à tout et daigna même ajouter que sa bénédiction s'étendait à nos parents.

« Nous nous inclinâmes alors, et pendant que le Saint-Père prononçait les paroles de la bénédiction, je sentis sa main droite peser sur ma tête et il me sembla que le contact auguste du Vicaire de Jésus-Christ faisait passer en moi comme une vertu d'en haut. Nous baisâmes le pied du Saint-Père et nous sortîmes ravis de cette entrevue comme d'une vision du ciel. »

Dès le lendemain, le général faisait la visite canonique de la maison des Oblats à Rome. Il présidait ensuite à Naples une retraite des Sœurs de l'Espérance et visitait à Bénévent le cardinal di Rende, ancien nonce à Paris, mais son cœur était vivement blessé et rien ne pouvait lui faire oublier l'injure faite à sa congrégation.

A son retour à Rome, il vit le secrétaire de la Propagande, qui venait de rentrer de vacances, et lui déclara qu'il réclamait justice et que dans ce but il allait mettre sous les yeux de la Propagande un dossier contenant les attaques de Mgr Zaleski, délégué apostolique, et les réfutations qu'en avait faites le P. Collin, administrateur de l'évêché de Colombo pendant la vacance du siège. « Je suis résolu, ajoutait-il, à presser cette affaire et à ne pas laisser ma congrégation sous le coup des suspicions les plus injustes. » La fermeté de ce langage fit impression sur le secrétaire, car il se rendit immédiatement chez le cardinal-préfet pour lui en faire part.

Bientôt les plus graves renseignements parvinrent au P. Soullier. Le rapport du cardinal Persicco, sur lequel avait eu lieu le vote des membres de la Propagande pour la création des nouveaux diocèses, était un tissu d'accusations calomnieuses contre les Oblats de Ceylan. Cette communication était absolument confidentielle et il ne pouvait s'en servir ouvertement sans perdre celui qui l'avait faite. Mais il se

décida à demander, au nom de la justice, que ce document lui fût officiellement communiqué pour qu'il pût en réfuter les assertions. « Cette demande, écrivait-il à un de ses religieux, va peut-être soulever un orage à la Propagande, et je m'attends à un refus, Mais je pousserai ma pointe et ne négligerai rien pour amener la révision d'un procès dans lequel nous avons été condamnés sans être entendus. Ma lettre est en préparation. J'espère pouvoir la présenter bientôt à la Propagande. Que Dieu me soit en aide ! Je ne puis être votre supérieur général sans me faire votre défenseur, surtout dans une cause où je vous vois indignement méconnus et sacrifiés à d'odieuses préventions ou à des vues intéressées. Il y a là des machinations qu'il est grand temps de faire ressortir. » Ce qui l'encourageait, c'est qu'il n'était pas seul à se plaindre. Les Capucins de l'Inde avaient été aussi attaqués. Mais ils s'étaient défendus avec énergie, et satisfaction leur avait été donnée.

La lettre annoncée, accompagnée d'un dossier où étaient réfutées les accusations portées contre les Oblats de Ceylan, fut remise au cardinal Ledochowski le jeudi 23 novembre. Le samedi suivant, veille de son départ de Rome, le Père général, accompagné des PP. Augier et Tatin, se rendit au palais de la Propagande pour prendre congé de Son Eminence et juger du résultat de son plaidoyer. Cet entretien a été raconté par le P. Tatin.

« Dès les premières paroles, nous pûmes juger de la profonde impression qu'avait faite sur le cardinal la lettre de notre Révérendissime Père. « Votre lettre, dit Son Eminence, m'a vivement ému et grandement édifié. J'y ai vu toute votre douleur, mais exprimée en termes si nobles, si respectueux, si dignes d'un supérieur de société religieuse, que j'en ai été touché et édifié au plus haut degré. Je n'ai pu lire encore tout le dossier, qui est volumineux; nous en recevons fréquemment et il faut expédier les plus pressés; mais ce que vous

citez dans votre lettre des reproches qui vous ont été adressés me peine extrêmement. Ces reproches, je vous en donne l'assurance, ne viennent pas de la Propagande, qui estime, honore, aime vos missionnaires de Ceylan. Il faut y voir un de ces témoignages d'amour que Dieu donne à ceux qui lui sont chers pour les sanctifier davantage. La divine Providence permet que des hommes, animés des plus excellentes intentions, soient, sans le vouloir, les uns pour les autres, une cause de peine; qu'ils aient des manières de voir et d'agir différentes, opposées peut-être. Avec la grâce de Dieu, tout cela définitivement contribue à la sanctification des âmes et au plus grand bien de tous.

« Mgr Zaleski est un homme de Dieu, un vrai missionnaire, plein de zèle, qui ne veut que le bien. En écrivant à vos Pères, il n'a pas eu l'intention de les blesser, vous pouvez en être sûrs; il aura sans doute voulu les stimuler et obtenir de ceux qui font déjà tant de bien, un bien plus grand encore. Dans l'ardeur de son zèle il a pu se servir d'expressions qui ont trahi sa pensée et ses intentions, et il a ainsi peiné de vaillants ouvriers qui n'avaient certainement mérité aucun blâme.

« La statistique que j'ai lue vers la fin de votre lettre montre avec éloquence que vos Pères ont opéré et opèrent le bien à Ceylan, et je suis persuadé que les autres pièces du dossier le démontreront encore plus clairement, aussi, cher Père, je crois que les reproches contenus dans la lettre du délégué ne sont des reproches qu'en apparence; en tout cas, je suis heureux de vous le répéter, la Propagande n'a que des éloges à donner à vos Pères de Ceylan.

« — Eminence, la lettre de Mgr Zaleski ayant été adressée au vicaire général de Colombo et à l'administrateur de Jaffna au moment même où le Saint-Père venait de décider l'érection des nouveaux diocèses et le transport d'une partie de nos missions à une autre société religieuse, nos Pères de Ceylan

n'ont pu s'empêcher de voir dans cette simultanéité la preuve que la lettre contenait un blâme sévère, dont la décision du Saint-Père était la sanction souveraine. De là, pour eux, une douleur profonde et une sorte de découragement dont ils ont peine à se défendre, voyant qu'après s'être dépensés sans mesure, ils sont blâmés et frappés par le Saint-Siège lui-même, comme n'ayant pas accompli leur devoir.

« — De grâce, cher Père, ne croyez pas que l'érection de nouveaux diocèses et l'appel d'une autre société à Ceylan aient été motivés par le manque de zèle ou une faute quelconque de vos Pères. Il n'en est rien. Je puis vous l'assurer. Ce qui a été fait est la réalisation d'un projet que la Propagande avait en vue depuis longtemps. Les trois derniers délégués qui sont allés aux Indes ont tous successivement proposé comme moyen de favoriser les progrès du christianisme dans les Indes, la multiplication des diocèses, en ayant soin de les confier à des sociétés diverses, afin qu'entre elles il s'établisse une sainte émulation, qu'elles se donnent mutuellement le bon exemple, que l'une apprenne de l'autre ce qu'elle fait de bien et réciproquement, et qu'ainsi toutes ensemble concourent plus efficacement à l'extension du règne de Jésus-Christ. La Propagande admet en particulier comme principe qu'une province ecclésiastique ne doit pas être confiée tout entière à la même société. Tels sont les vrais motifs qui ont porté le Saint-Siège à ériger à Ceylan deux nouveaux diocèses et à ne pas les confier aux Oblats.

« Je n'en comprends pas moins les sentiments éprouvés par vos Pères et par vous. J'en suis tout désolé; je voudrais pouvoir vous consoler et trouver le moyen de dissiper le nuage qui plane sur vos chers missionnaires, et avec la joie leur amener toute l'estime à laquelle ils ont droit auprès des populations qu'ils évangélisent et de toutes les régions de l'Inde. Suggérez-moi vous-même, cher Père, un moyen pour atteindre ce but. Mon plus vif désir est de vous rendre justice et de

ne vous laisser partir de Rome que le cœur pleinement satisfait.

« — Nous sommes très reconnaissants, Eminence, d'un témoignage si touchant de bienveillance. Puisque vous voulez bien me le permettre, j'ose suggérer à Votre Eminence de nous adresser une lettre que nous puissions rendre publique, dans laquelle vous donneriez à nos Pères de Ceylan les témoignages d'estime et de satisfaction que nous sommes si heureux en ce moment de recevoir de votre bouche. Ce document exposerait en même temps les graves motifs qui ont guidé le Saint-Siège dans les décisions récentes.

« — Très volontiers, je me rends à votre désir. La lettre que vous m'avez adressée demande une réponse et peut me donner une occasion de faire toutes les déclarations nécessaires pour éclairer le public, consoler vos Pères et relever leur prestige aux yeux de tous. Donnez-moi le temps de réfléchir pour trouver la meilleure forme à donner à ma réponse et le tour le plus propre à atteindre le but que nous poursuivons. »

Dans cet entretien, l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, la fermeté noble et respectueuse du Supérieur général, ou la souplesse et la dextérité du cardinal. Ce dernier ne semblait-il pas être né diplomate?

Le P. Soullier aurait bien voulu aborder une autre question qui lui tenait fort à cœur : faire approuver à Rome le traité d'affiliation des Oblats avec la Sainte-Famille. Il s'était concilié l'appui des cardinaux de Toulouse et de Rodez et de Mgr di Rende, mais l'occasion ne semblait pas propice. Les Frères de Marie de Saint-Laurent-sur-Sèvre, voulant aussi faire approuver le traité d'affiliation avec les Sœurs de la Sagesse, venaient de se créer de graves difficultés avec l'évêque de Luçon. Il fallait donc attendre l'issue de ce procès, qui d'après le sentiment du cardinal Vannutelli, devait se dénouer à l'avantage des religieux.

Le P. Soullier quitta Rome le 26 novembre, visita en passant les maisons de Nice, Fréjus, Hyères, Toulon, Marseille, Aix, Lumières, Avignon, Bon-Secours, Montpellier, Perpignan et Toulouse et rentra à Paris le 16 décembre. La lettre promise par le cardinal Ledochowski, lettre fort louangeuse et fort encourageante pour les Oblats, lui fut remise le jour de la Noël, et il se hâta d'en envoyer copie à toutes les maisons de sa double famille.

---

## CHAPITRE XXXIV

TROISIÈME VOYAGE EN AMÉRIQUE. — VISITE DU DIOCÈSE DE SAINT-BONIFACE ET DU VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN. — CONGRÈS DE SAUVAGES, ÉCOLES INDUSTRIELLES.

— 1894 —

Toujours infatigable, le T. R. P. Soullier paraissait ne pouvoir pas s'arrêter.

Au mois de janvier 1894, nous le trouvons à Blois, Tours, Poitiers, Angoulême, Cognac et Bordeaux.

En février il se rend à Royaumont et parcourt les environs de Paris. En mars il visite ses maisons de Belgique et de Hollande. Mais le voilà bientôt à la veille d'entreprendre un plus long et plus pénible voyage. Il en donna avis aux Oblats par une circulaire en date du 26 mars.

« Depuis mon élection, de continuelles instances me sont faites pour que j'accorde enfin aux nombreux missionnaires d'Amérique la consolation de voir leur supérieur général venir au milieu d'eux pour être témoin de leurs œuvres, pour leur porter les encouragements qu'ils attendent d'un père et pour les affermir dans la ferveur religieuse et l'unité d'esprit.

« La santé habituellement chancelante de mon vénéré prédécesseur ne lui a jamais permis d'entreprendre cette visite,

et même l'idée ne venait à personne de lui en faire la demande. Je me trouve, grâce à Dieu, dans de meilleures conditions. Malgré mes soixante-huit ans, ma santé est assez bonne. C'est ce qui encourage nos Pères d'Amérique à me presser d'aller les voir.

« Je cède à ce légitime désir d'autant plus aisément que ce voyage ne présente plus les difficultés d'autrefois ; grâce à la rapidité de la traversée et aux chemins de fer qui sillonnent les contrées que je vais parcourir, je pourrai faire en six mois ce qui, il y a quelques années, m'aurait pris quatre ou cinq fois plus de temps ; il me sera possible de revenir à la fin de l'été.

« Je me propose de visiter nos deux provinces du Canada et des Etats-Unis, et nos quatre vicariats de Saint-Boniface, de la Colombie Britannique, de Saint-Albert et de la Saskatchewan. J'ai le regret de ne pouvoir comprendre dans mon programme le vicariat de Mackensie. Cette si intéressante mission, plus éloignée et d'un accès plus difficile, sera l'objet d'une visite à part, l'an prochain.

« Le P. Antoine m'accompagnera. Nous nous embarquons au Havre le 7 avril.

« Pour que la congrégation ne souffre pas de mon absence et que l'expédition des affaires suive son cours, j'use du pouvoir que me donne la règle : je nomme le R. P. Martinet vicaire général, et je l'investis des attributions que ce titre comporte. Il sera le fidèle interprète de ma sollicitude paternelle sur toute la famille. Sachant le gouvernail aux mains d'un tel pilote, je serai tranquille sur la direction du navire.

« Je prie néanmoins les provinciaux de m'écrire directement au moins une fois par mois, pour me tenir au courant de l'état de leur personnel et de leurs œuvres. J'ai besoin de me sentir en communion avec la famille dont Dieu m'a confié la garde et que je porte dans mon cœur.

« Je me recommande à vos prières, mes chers Pères et

Frères, vous voudrez bien, tant que durera mon absence, ajouter chaque jour un ***Pater*** et un ***Ave*** à votre prière du soir, pour appeler sur votre père la protection de Dieu et de notre immaculée Mère. »

Une circulaire semblable fut adressée aux Sœurs de la Sainte-Famille.

L'embarquement eut lieu au jour indiqué, samedi 7 avril. La mer ne fut pas favorable aux voyageurs, qui souffrirent beaucoup du roulis et du tangage. Ils n'eurent de bons que le jour de départ et le jour d'arrivée. Ils débarquèrent à New-York le dimanche 15 avril vers midi. Le P. Lefebvre, provincial du Canada, était venu les y attendre.

Quatre heures après être sortis du navire, ils partaient pour Lowell, près Boston, où ils arrivaient le lundi matin. Ils s'y arrêtèrent une journée à peine, juste le temps de saluer les trois communautés que les Oblats possédaient dans cette ville. Le soir même, ils reprirent la voie ferrée.

Leur arrivée à Montréal, le mardi matin, ressembla à un triomphe. Un grand nombre d'Oblats, venus des maisons du Canada, à leur tête Mgr Clut, évêque d'Erindel, et une foule d'habitants de la ville les attendaient à la gare. On fit monter le Supérieur général et l'évêque, les PP. Antoine et Lefebvre dans une calèche découverte traînée par quatre chevaux et suivie de plus de quarante voitures. Le cortège s'avança lentement à travers les plus belles rues de la ville. Les maisons étaient pavoisées aux couleurs françaises et anglaises. Ils arrivèrent ainsi à l'église Saint-Pierre et à la résidence des Oblats au son des cloches et au milieu d'une multitude de fidèles. Le P. Soullier, tout ému d'une si belle manifestation, se retourna et du haut du perron remercia avec la main cette multitude qui venait de l'accueillir avec tant de sympathie et de vénération.

Toute cette journée et la suivante ce ne fut qu'un engrenage de visites, d'adresses et de fêtes.

Le 19, visite à Québec, le 21 arrivée à Ottawa. Fêtes splendides au scolasticat, à l'université, au collège. Le 25, départ d'Ottawa pour Saint-Boniface. Le Supérieur général hâtait sa course vers l'Océan Pacifique, se bornant à un aperçu sommaire avec l'intention d'examiner toutes choses en détail à son retour.

L'immense voie ferrée traversant toute l'Amérique du Nord, de Québec à Vancouver, était entièrement terminée. Winnipeg ou Saint-Boniface marque à peu près le milieu du voyage. Pour arriver d'Ottawa dans cette dernière ville, c'est une longue étape de trois jours. Après avoir suivi le cours de l'Ottawa et traversé Carleton, Pembroke, Mattawan, Sudbury, la voie longe le lac Supérieur, passe à Port-Arthur, à Fort William et entre dans la vallée de la rivière Rouge. Trajet gracieux et pittoresque tour à tour, mais dont les charmes ne sauraient être comparés aux beautés grandioses des Montagnes-Rocheuses.

La première mission que rencontra le général dans le nord-ouest Américain, fut le portage du Rat, petite ville naissante, où était venu l'attendre le P. Langevin, vicaire des missions et futur archevêque de Saint-Boniface. L'église, bâtie en cailloux de diverses couleurs, se dressait sur le sommet d'une colline ; il y avait aussi une belle école dirigée par les Fidèles Compagnes de Jésus. Les visiteurs s'arrêtèrent une journée entière dans cette intéressante localité. En parlant à la petite communauté composée de trois missionnaires, le général rappela que le portage du Rat se trouvait au centre d'une région où vivaient plus de trois mille sauvages qui ne connaissaient pas encore notre divin Maître ; il les exhorta beaucoup à travailler au salut de ces malheureuses peuplades, promettant de les aider de tout son pouvoir.

Dans la nuit de ce jour, ils furent réveillés par le tocsin annonçant un incendie à peu de distance de la maison ; c'était un immense magasin de bois que dévorait le feu et qui fut

consumé en quelques heures. Il y avait là une valeur d'un demi-million de piastres. « C'est toute une forêt qui a dû y passer », remarqua avec raison le P. général.

A la même heure, un autre incendie détruisait le bureau central du téléphone à Winnipeg. Il ne fut pas possible d'annoncer que le train avait un retard de trois heures. Les citoyens de Winnipeg et de Saint-Boniface, aussi bien que la fanfare, se rendirent inutilement à la gare.

Malgré ce contre-temps, une foule considérable appartenant à toutes les classes de la société se trouva là, le 28 avril, à 11 heures du matin, pour souhaiter la bienvenue au P. général et le conduire en procession au palais archiépiscopal. On le fit monter dans la voiture que l'archevêque avait gracieusement envoyée à sa rencontre. A la suite venait une longue file d'autres voitures. La ville de Saint-Boniface était magnifiquement parée pour la circonstance. Le vénérable archevêque, Mgr Taché, attendait sur le seuil du palais celui qu'il regardait comme son père. Il y eut échange d'accolades chaleureuses ; l'émotion étouffait la voix de l'illustre prélat.

Bientôt les salons furent envahis. Le député fédéral, le député provincial, des juges, des avocats, de riches commerçants, tous les personnages les plus distingués des deux villes parmi les catholiques, se trouvaient là réunis pour présenter au nom de leurs concitoyens leurs hommages au T. R. Supérieur général. Deux adresses furent lues, la première en français, la seconde en anglais. Dans toutes les deux on vantait le zèle des Oblats et l'on prodiguait les plus grands éloges à leurs œuvres.

La réponse du P. Soullier, empreinte de dignité et de distinction, donna à tous une haute idée de son talent. Il loua tout particulièrement les catholiques de Saint-Boniface d'appartenir au premier groupe des catholiques blancs qui avait pris corps sur la terre Manitobaine; il montra Mgr Taché

comme l'incarnation de la grande cause catholique et le palladium des libertés religieuses dans le pays.

« Je cueille, dit-il, ce que je n'ai pas semé. D'autres ont fécondé cette terre de leurs sueurs et quelques-uns même de leur sang. Je suis heureux de constater le bien considérable opéré par notre humble congrégation dans ces vastes régions de l'Ouest. »

Mgr Taché répondit ensuite à l'adresse des catholiques de langue anglaise, et la réception se termina par la présentation des citoyens au Supérieur général.

Le lendemain, jour de dimanche, à quatre heures du soir, toutes les sociétés catholiques des deux villes se réunissaient devant le palais archiépiscopal. Chaque membre portait sur sa poitrine les couleurs et les insignes de la société. On fit monter le Père général en voiture. La fanfare de Saint-Boniface se mit à la tête de la procession, composée de mille hommes et suivie d'une foule considérable qui allait toujours en grossissant. Le défilé passa par la rue principale de Winnipeg et se rendit à l'église Sainte-Marie, placée sous la direction du P. Langevin. Il y eut là de nouvelles adresses, de nouveaux discours, et le P. Soullier donna la bénédiction papale.

Chaque établissement de Winnipeg et de Saint-Boniface tint à honneur de recevoir avec éclat la visite du général. Ce fut d'abord le pensionnat des Sœurs grises, puis le collège des PP. Jésuites, ensuite vinrent à tour de rôle l'académie de Sainte-Marie, l'école des Frères de Marie, l'école dite des Saints-Anges, l'école industrielle, etc. Aussi le général écrivait-il à Paris : « Ici, comme au Canada, on nous fait partout des réceptions, et je puis dire des ovations magnifiques. Tout l'honneur en revient à la congrégation ; car c'est elle qu'on honore dans son Supérieur général. Mgr Taché s'en montre tout rayonnant de joie. »

La fête de ce vénérable archevêque, la Saint-Alexandre, tombant le 3 mai, le P. Soullier se fit l'interprète des senti-

ments de respect, d'amour et de reconnaissance de tous les Oblats, et en guise de cadeau lui fit la promesse d'un envoi de nouveaux missionnaires dans un avenir prochain.

Lui-même, quelques jours plus tard, le 11 mai, jour anniversaire de son élection, il se vit fêté par tous les Oblats accourus des missions les plus lointaines du vaste diocèse de Saint-Boniface. Quelques-uns pourtant ne purent se rendre à cette belle réunion parce que la glace des lacs n'était déjà plus assez solide pour leur livrer passage. Le P. général passa quelques jours avec eux pour les encourager, les fortifier et présider le conseil vicarial.

Le 17 mai, le T. R. P. Soullier quittait Winnipeg et reprenait la voie ferrée à travers la grande prairie. Après douze heures environ de marche, il débarquait à Qu'appelle-station avec sa suite, les PP. Antoine, Langevin, Camper, Allard et l'abbé Rocan, secrétaire particulier de Mgr Taché.

Qu'appelle-station prenait déjà les proportions d'une importante localité et possédait une église desservie par l'abbé Roy. Les voyageurs s'y arrêtèrent pour déjeuner et recevoir les compliments des principaux habitants. La mission, appelée aussi *Qu'appelle*, était située à huit lieues plus loin vers le nord. Ils s'y rendirent en voiture en suivant une délicieuse vallée bordée d'un côté par des collines de gazon,de l'autre par des forêts de peupliers et d'érables et par huit lacs poissonneux que reliait entre eux une belle rivière comme une chaîne d'argent. « Entre le lac des bois et les Montagnes-Rocheuses, disait Mgr Taché, il n'y a rien de comparable aux beautés de la vallée de Qu'appelle. »

Une centaine de cavaliers, musique en tête, vinrent à leur rencontre, à mi-chemin, et les escortèrent jusqu'à l'église de la mission. Un millier de sauvages les y attendait, et chose remarquable, sur la demande du P. Lacombe, le gouvernement avait accordé à tous ces Indiens des rations de viande et de farine pour trois jours.

Le principal établissement, nous pourrions dire la merveille de cet endroit, c'était l'école industrielle. Deux cents élèves, cent garçons et cent filles, appartenant tous aux tribus sauvages des environs, y recevaient avec l'instruction chrétienne une éducation adaptée à leur futur genre de vie. Tous apprenaient à lire, à écrire, à calculer. Les garçons s'exerçaient à l'agriculture et à divers métiers, tandis que les filles cousaient, filaient, soignaient le linge, préparaient les aliments, remplissaient tous les offices de futures maîtresses de maison. On préparait ainsi pour l'avenir des ménages chrétiens, bien assortis. Les vieillards, voire même les jeunes gens, accoutumés à une vie errante et oisive, ne vivant que de pêche ou de chasse, ne pouvaient pas s'accoutumer à résider à poste fixe et à cultiver la terre. Il fallait cependant de toute nécessité se plier à ce nouveau genre de vie ou voir périr la race. Les enfants élevés dans les écoles industrielles devaient opérer cette transformation.

Après l'église, la première visite du R. P. Soullier fut pour l'école des garçons. C'est à cette école qu'appartenaient les jeunes musiciens dont les joyeuses fanfares venaient de charmer son voyage. Ils avaient déjà remporté de nombreux prix dans les concours organisés par le gouvernement canadien. La soirée fut consacrée à l'école des filles dirigée par les Sœurs grises. Les petites sauvagesses déridèrent le front des visiteurs en jouant avec entrain deux petites pièces en langue anglaise. Les dames anglaises du fort ne pouvaient assez s'extasier sur la prononciation et la tournure de ces petites filles cuivrées qui se donnaient les airs de grandes dames anglaises. Le P. général lui-même ne leur ménagea pas les éloges.

Le lendemain, 19 mai, eut lieu une importante cérémonie.

Au mois d'octobre 1865, il y avait 29 ans, Mgr Taché avait choisi le site de la mission de Qu'appelle. Il n'y avait pas alors un seul sauvage chrétien dans toute la région ; on n'y rencon-

trait que des métis catholiques qui y venaient camper durant quelques mois pour faire la chasse aux buflalos. Pour prendre possession de ce pays au nom de Jésus-Christ, le grand évêque missionnaire planta une croix sur le sommet le plus élevé des hauteurs de Qu'appelle, et fit promettre aux métis, et même aux païens alors présents, de respecter et de faire respecter le signe du salut ainsi que les terrains de la future mission. La parole donnée avait été loyalement gardée ; mais le temps, cet impitoyable destructeur, avait ébranlé le monument, et depuis quelques années la croix avait disparu.

Il fallait affirmer de nouveau les droits de Jésus-Christ. Une procession composée des deux cents enfants de l'école, avec les religieuses et tous les employés, et d'une multitude de blancs, de métis et de sauvages, se rendit solennellement et au chant d'un cantique sauteux sur le plateau élevé où la cérémonie devait avoir lieu. Le P. général bénit et planta une superbe croix revêtue de fer-blanc. Il y eut des discours et des prières en français, en anglais, en sauteux et en sioux, ce qui impressionna fort les sauvages.

Le 20 mai, jour de dimanche, confirmation de cent soixante-cinq personnes par le T. R. Père général, que Mgr Taché avait eu la délicatesse de déléguer, en vertu d'un indult spécial. Puis grand'messe solennelle, procession du Saint Sacrement, mois de Marie, et comme bouquet de toutes ces fêtes, un *Congrès sauvage*.

Un millier de sauvages, Cris, Sauteux, Sioux, Assiniboines, se trouvaient réunis dans une vaste salle récemment bâtie pour servir de gymnase aux enfants de l'école. Il serait difficile de décrire la variété de leurs costumes. Les uns, païens pour la plupart, avaient les cheveux tressés ou retombant sur les épaules en mèches incultes, les oreilles ornées de boucles comme les héros d'Homère, et se drapaient avec fierté dans leurs couvertures à larges carreaux ; d'autres étaient couverts de peaux de bêtes disposées en casque ou collerette, garnies

de queues de belettes, en guise de passepoils. L'abbé Rocan put en photographier plusieurs avec ses appareils.

Le P. général, environné de douze prêtres, prit place sur une estrade et déclara le congrès ouvert.

Un chef chrétien se leva, et, après avoir touché la main à tous les missionnaires, selon le cérémonial sauvage, il exprima sa joie de voir devant lui un si grand chef venu de par delà le grand lac salé, et il fit une courageuse profession de foi catholique, en présence de ses frères païens :

« Très-grande robe noire, nous sommes fiers d'être ici aujourd'hui et de te rencontrer. Nous te remercions d'être venu de si loin afin de nous voir. Nous avons accepté la bonne prière que tu prêches avec les robes noires que tu as envoyées au milieu de nous. Merci à toi, merci à tes robes noires, merci aux filles de la prière (les religieuses) pour tout le bien qu'elles font à nous et à nos enfants. Très-grande robe noire, prends-nous en pitié. Beaucoup de nos frères dans nos réserves ne connaissent pas encore la bonne prière du Grand Esprit. Envoie-nous donc une robe noire pour demeurer plus longuement avec nous. »

A ce moment, on invita le vieux chef Pia-pot encore païen à faire son discours. Il se leva aussitôt.

Il avait déjà rejeté sa couverte jadis blanche, et il apparut avec son justaucorps en peau de caribou, garni de languettes de cuir en guise d'épaulettes et de frange. Un sourire moqueur errait sur ses lèvres, et ses petits yeux de fouine brillaient comme des escarboucles ; ses longs cheveux, vierges du peigne, retombaient pêle-mêle sur ses épaules et ses joues (1).

Après la cérémonie de la poignée de main donnée à tous les missionnaires, il commença :

« Jamais je n'ai consenti à vendre nos terres aux blancs. Comment pouvons-nous vendre la terre ? est-ce qu'elle n'ap-

(1) Voyage du T. R. P. Louis Soullier en Amérique, page 89.

partient pas au maître de la vie, au grand Manitou ? Il n'y a aucun prix qui puisse la payer.

« Les blancs nous ont trompés. Nous ne sommes plus maîtres sur nos réserves. On nous prend non seulement notre terre, mais même nos arbres. On nous défend de tuer le gibier dans nos bois et de prendre le poisson dans nos rivières.

« On nous a donné des animaux, mais s'il arrive que quelqu'un de nous en tue un pour le manger, il est menacé d'aller en prison.

« Les blancs sont des avares, des rapaces ; ils ramassent pour eux tout ce qu'il y a sur la surface de la terre. Ils sont si avares que quand ils crachent, ils mettent ce crachat dans un linge pour ne rien perdre.

« Tu vois nos visages amaigris ; tu vois nos habits déchirés. Regarde comme nous sommes pauvres et misérables. Notre race va bientôt disparaître. J'ai déjà perdu près de deux cents personnes dans une réserve depuis quelques années. Notre religion s'en va ; la religion des blancs est plus forte.

« Il y a plusieurs années, j'ai promis au grand prêtre, Mgr Taché, que je ne ferais jamais la guerre aux blancs, et j'ai tenu parole avec mes gens. Cependant, je garde ma façon de prier le Grand Esprit ; je ne veux pas plus changer ma religion que je ne veux changer ma peau. Grand chef de la prière des blancs, je te salue. »

Les païens applaudirent ce discours en faisant sortir du fond de leurs gorges une sorte de grognement significatif.

Les autres orateurs païens qui parlèrent ensuite eurent bien soin de dire au début qu'ils pensaient tous comme le vieux chef. « Ce que le vieux dit, je le dis moi aussi », répétaient-ils à l'envi.

Vint ensuite le tour d'O'Shouppe, excellent sauvage chrétien, qui, il y a vingt ans, adorait le soleil, dansait en son honneur, vivait dans la polygamie, allait à demi-vêtu, et faisait de la sorcellerie ou médecine diabolique. O'Shouppe était

maintenant vêtu comme un gentleman, possédait une magnifique troupe de chevaux et de bestiaux, récoltait chaque année une ample moisson de blé et de légumes, et habitait une belle maison, un petit palais.

Cet orateur des forêts établit fort clairement qu'il existait une grande différence entre les employés du gouvernement et les robes noires. Ces derniers ne cherchaient qu'à sauver les âmes des sauvages et leur rendaient les plus grands services en élevant leurs enfants. Ses discours et son exemple exercèrent une grande influence sur les païens.

Le P. Soullier confirma ces paroles : « Vous nous appelez vos pères, dit-il, et nous le sommes vraiment, car nous vous aimons comme nos enfants, mais vos missionnaires n'ont pas quitté leur patrie, leurs parents et tout ce qu'ils ont de plus cher pour s'occuper de vos corps ; ils sont venus ici pour vous prêcher une vie meilleure et vous enseigner les moyens d'y arriver. Il faut aimer à vous faire instruire et procurer le même bienfait à vos enfants. Je vois ici un établissement magnifique. Vos enfants y sont instruits gratuitement dans la science des blancs. Ils y apprennent tout ce qui peut leur être utile pour gagner honorablement leur vie plus tard, à la façon des blancs. Mieux que cela, ils entendent parler du bon Dieu et sont formés aux vertus chrétiennes. Profitez donc des bienfaits du Grand Esprit et confiez vos enfants aux robes noires.

Ce discours traduit en sauteux et commenté par le P. Camper, qui parla avec la force et l'éloquence des apôtres, émut les sauvages jusqu'aux larmes. Ils tinrent conseil et finirent, les Sioux surtout, par promettre de confier tous les enfants aux prêtres. Immédiatement après l'assemblée, deux païens donnèrent l'exemple et conduisirent leurs enfants à l'école industrielle. Plus de six mille sauvages établis dans le diocèse de Saint-Boniface demeuraient encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Un plus grand nombre avait déjà ouvert les yeux à la lumière de l'Evangile.

Les fêtes de Qu'appelle affermirent les convertis et portèrent un coup de mort au paganisme. Le vieux Piat-pot l'avait dit : *les dieux s'en vont.*

Le 21 mai, le Supérieur général et son compagnon reprenaient la grande voie du Canadian Pacific jusqu'à Régina, à peu de distance de Qu'appelle. Un embranchement conduit de Régina à Prince-Albert. Ils arrivèrent le lendemain dans cette ville, où Mgr Pascal les attendait avec onze Pères et six Frères convers. Depuis la dernière visite, c'est-à-dire, depuis onze ans, cette localité s'était métamorphosée. Les masures avaient disparu, et l'on avait construit à la place de grands magasins, de magnifiques hôtels, un superbe couvent et une vaste cathédrale. Il posa lui-même, en présence de toute la population catholique, la première pierre d'un bel évêché. Une retraite fut prêchée par le P. Antoine, et pendant dix jours, les bons missionnaires purent en toute liberté verser leur cœur dans le cœur de leur père.

Le 1er juin, le Père général dit adieu à Mgr Pascal et aux missionnaires du vicariat de la Saskatchewan, et toujours accompagné du P. Antoine, vint reprendre à Régina la grande ligne du *Canadian Pacific*, pour se diriger vers Calgary, dernière étape avant les Montagnes-Rocheuses. Calgary doit à cette circonstance son importance croissante. C'est un centre de ravitaillement. C'est en outre une tête de ligne pour Edmonton et Saint-Albert, où se dirigera le Père général à son retour de la Colombie Britannique. D'autres voies ferrées devaient aussi partir de cette ville.

Nos voyageurs y arrivèrent le 2 juin, à une heure du matin. Le P. Lestanc, supérieur de Sainte-Marie, le P. de Naessans, principal de l'école industrielle de Saint-Joseph, et le frère scolastique Danis les attendaient au débarcadère avec la voiture de l'école. Le premier entretien ne fut pas long. Les voyageurs étaient fatigués et se hâtaient d'aller prendre du repos.

C'était un samedi et la journée fut consacrée à visiter le beau couvent des Fidèles Compagnes de Jésus et leurs magnifiques écoles, puis le bel hôpital des Sœurs grises. Le soir, arrivèrent Mgr Grandin, les PP. Lacombe, Legal et plusieurs autres.

Le dimanche eut lieu la réception publique à l'église de la paroisse, en présence de toute la population catholique et d'une foule de protestants. Le Père général s'assit sur un fauteuil au milieu de l'autel, ayant à sa droite Mgr Grandin, à sa gauche le P. Antoine, et deux adresses, l'une en français, l'autre en anglais furent lues par deux des principaux habitants.

Dans sa réponse, le P. Soullier fit en quelques mots l'histoire de la jeune cité : « Depuis ma visite de 1883, tout a progressé à Calgary ; mais les catholiques, je suis fier de le proclamer, ne sont pas restés en arrière. N'avez-vous pas une belle, vaste et solide église en pierres ? N'avez-vous pas un couvent avec des classes magnifiques ? N'avez-vous pas une communauté aussi savante que vertueuse pour instruire vos enfants, les Fidèles Compagnes de Jésus, ces dignes religieuses dont les succès dans l'enseignement sont remarqués, en France, en Angleterre, en Australie comme au Manitoba et dans le Nord-Ouest? Pour couronnement de vos institutions paroissiales, vous avez un hôpital qui est un honneur pour vous et pour la ville, qui est une source de bienfaits pour les affligés et les pauvres, et cet hôpital est sous la direction si habile et si dévouée des bonnes, des admirables Sœurs grises de Montréal ! Vraiment cette petite ville de Calgary a été visiblement bénie de Dieu ! Vraiment vous devez une grosse dette de reconnaissance à Mgr Grandin, votre si digne pasteur, qui a dirigé ces belles œuvres ! Permettez-moi de vous dire que je suis fier de tout ce que je vois et de tout ce que j'entends ici. Comment pourrait-il en être autrement ? Je ne me crois pas un étranger parmi vous, vous avez ici mes enfants ; vous les

aimez, vous les respectez, vous les aidez à faire le bien. Comment pourrais-je ne pas vous aimer ? »

Au sortir de l'église, une superbe voiture, attelée de deux magnifiques chevaux noirs, promena les visiteurs sur les collines qui servent de remparts à la jeune cité.

Le 4 juin, visite à l'école industrielle de Saint-Joseph, à 25 milles au sud de Calgary. Puis vinrent les exercices de la retraite prêchée par le P. Antoine avec conférences par le Père général.

Le 9, visite aux missions sauvages des Pieds-Noirs, dans une tribu désignée sous le nom de ***gens du sang***, dont l'évangélisation était confiée au P. Legal. Indifférents, endurcis, obstinés, ces « gens du sang » proclamaient hautement qu'ils voulaient persévérer dans leurs superstitions, et refusaient de devenir chrétiens. Cependant ils faisaient baptiser leurs enfants et les confiaient à l'école industrielle. L'heure de la grâce n'avait pas encore sonné pour eux.

---

## CHAPITRE XXXV

SUITE DU VOYAGE EN AMÉRIQUE. — VISITE DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE ET DU VICARIAT DE SAINT-ALBERT. — RETOUR PAR LE CANADA ET LES ÉTATS-UNIS.

— 1894 —

A l'époque du dernier voyage du P. Soullier en Amérique il y avait onze ans, la voie ferrée du Canadian-Pacific s'arrêtait à Calgary. Pour pouvoir pénétrer dans la Colombie Britannique, à mille kilomètres de distance, il fallait franchir les Montagnes-Rocheuses, qui apparaissaient de loin comme des remparts crénelés, Des ingénieurs audacieux avaient entrepris cette œuvre colossale, vrai travail de géants, et l'avaient conduite à bonne fin. Cette ligne se faufile entre les vagues d'un véritable océan de montagnes, longe et traverse souvent des précipices et des rivières au parcours bizarre et tortueux. Au-dessous des trains, des gouffres immenses où les eaux écument et mugissent; au-dessus, des pics de 3 à 4000 mètres de hauteur chargés de glaces et de neiges éternelles. Pour se garantir des avalanches et des éboulis de rochers, il a fallu abriter les rails sous des toits inclinés fortement charpentés. C'est une espèce de tunnel en bois d'une longueur extraordinaire.

Un grand désastre venait de se produire cette année. La fonte rapide des neiges avait fait déborder les rivières et changé

les plaines en lacs immenses. La ligne du chemin de fer avait été détruite sur plusieurs points et en d'autres submergée, Les ponts avaient été emportés et les poteaux du télégraphe renversés. Les trains avaient été arrêtés pendant le mois de mai, et tous rapports avaient cessé entre la Colombie et le reste de l'Amérique.

Pendant ce temps, les vaisseaux du Pacifique arrivaient chargés de passagers venant d'Asie et en route pour l'Europe. Force fut à ces voyageurs d'attendre à Vancouver, dont les hôtels, pendant quelques semaines, regorgèrent de monde.

Enfin ce nouveau déluge commença à diminuer, et après quelques semaines, la compagnie du chemin de fer, au prix d'efforts prodigieux et de sommes considérables, réussit à renouer les fils de son télégraphe et à relier les tronçons de sa voie ferrée.

Le R. P. Soullier, quoiqu'il n'eût reçu aucune réponse à ses lettres et à ses dépêches, résolut d'accomplir son programme jusqu'au bout et reprit sa route le 15 juin en compagnie des PP. Antoine et Lacombe. Grâce à Dieu, ce voyage s'effectua sans accidents mais avec plusieurs arrêts forcés, dont l'un fut au sommet des Montagnes-Rocheuses, à une station appelée *le Glacier*, vrai Mont Saint-Bernard, très pittoresque en été, mais assez peu intéressant à toute autre époque de l'année. La compagnie du Pacific y avait construit non pas un monastère, mais un hôtel très confortable, Nos voyageurs y couchèrent en compagnie de trois cents immigrants ou touristes qu'on y hébergeait gratuitement et princièrement pour leur faire oublier les ennuis du retard.

Ils arrivèrent à l'improviste à Kamloops, la première mission que possédaient les Oblats dans la Colombie Britannique.

Kamloops est une petite ville de 1 500 habitants, agréablement située en face de la jonction des deux branches de la rivière Thompson, La vallée est couronnée par des montagnes et

mamelons très pittoresques. L'église catholique et le couvent des Sœurs de Sainte-Anne sont bâtis sur la partie la plus élevée de la ville. L'espace triangulaire formé par les rivières donne place à un village de sauvages catholiques. Ces Indiens, aussi bien que les autres chrétiens de la Colombie, sont exemplaires pour leur attachement à la foi et à leurs missionnaires. Ils forment une population de 250 âmes, portée à 2000 quand les autres bandes du haut des rivières Thompson viennent se réunir à eux. Ces bons sauvages furent les premiers à accourir pour saluer le grand chef des Pères Oblats et lui présenter leurs hommages. Le Père général, à son tour, alla les visiter dans leurs villages et célébrer la sainte messe dans leur chapelle.

Il alla voir aussi tout près de là une école industrielle, soutenue par le gouvernement, mais dirigée par les Pères et les Sœurs. Comme dans les autres institutions de ce genre, on y apprenait aux jeunes Indiens à lire, écrire, parler en anglais et en français, et on les exerçait à différents métiers.

Partis de Kamloops le lundi soir, 21 juin, nos voyageurs arrivaient le lendemain soir à 7 heures à Sainte-Marie, où l'on désespérait de les voir. C'est là que le général reçut la nouvelle de la mort de Mgr Taché. Il prit aussitôt la plume et fit éclater sa douleur dans une circulaire adressée aux missionnaires de Saint-Boniface : « Je ne verrai donc plus en ce monde cet Oblat si fidèle à sa vocation et qui depuis cinquante ans a donné à la congrégation de si éclatants témoignages d'attachement; cet apôtre intrépide qui, dès son arrivée à Saint-Boniface, porta le flambeau de l'Evangile dans les contrées reculées du Nord-Ouest, et qui n'a jamais cessé de montrer sa prédilection pour les sauvages et les métis, c'est-à-dire pour les pauvres et les petits; cet archevêque qui, durant son épiscopat de plus de quarante ans, a opéré de si grandes choses pour l'Eglise, pour sa famille religieuse et pour son pays d'adoption, et dont le dernier acte public a fait

à son nom, dans la reconnaissante admiration de tous les catholiques du Dominion et dans l'unanime applaudissement de l'épiscopat canadien, une si belle auréole d'honneur.

« Je ne le verrai plus cet illustre religieux qui, père de tant de peuples, voulait bien se dire mon fils. Comment dire le joyeux empressement avec lequel il nous accueillit à Saint-Boniface, moi et le P. Antoine, le 28 avril dernier? Durant les trois semaines que nous passâmes avec lui, il ne cessait de nous dire son bonheur de voir le chef de notre chère famille rendre visite à ses nombreux enfants d'Amérique et aux belles et grandes œuvres qu'ils y ont fondées. Cette visite était pour lui vraiment une fête de cœur, à ce point que, n'aurions-nous réussi qu'à lui procurer cette suprême consolation, nous nous croirions amplement payé de nos fatigues.

« En nous éloignant de lui le 15 mai pour nous rendre à Qu'appelle, nous emportions l'espérance de le revoir à la fin de juillet et de régler ensemble quelques affaires importantes.

« Malgré les cruelles souffrances qu'il endurait depuis longtemps et qui amenaient fréquemment des crises redoutables, la vigueur de son tempérament faisait croire à la prolongation de cette belle et précieuse existence. Il avait fait preuve d'une extrême énergie dans la lutte soutenue depuis quelques mois pour la liberté des écoles catholiques. Hélas ! n'aurait-il pas épuisé ses dernières forces dans cette courageuse défense de la vérité et de la justice ? Et ne peut-on pas dire qu'il a succombé au travail excessif qu'il s'était imposé pour la protection des faibles contre l'injustice et l'intolérance des puissants ? Fin vraiment digne d'un évêque, et qui, dans la vénération et la reconnaissance des catholiques, lui assure une belle place à côté des Athanase et des Ambroise. »

Mgr Grandin se trouvait à Saint-Boniface dans cette douloureuse circonstance, ce qui avait été une grâce insigne pour le pieux mourant et un précieux réconfort pour les Oblats.

Il avait été convenu avec Mgr Taché qu'au retour du Père

général ils arrêteraient de concert la liste des noms à présenter au Saint-Siège pour lui donner un successeur. Tous les suffragants avaient signé à cet effet une feuille en blanc ; il n'y avait qu'à la remplir. Quelques jours après, en réponse à un télégramme de Mgr Grandin, le général lui écrivit de chercher cette feuille et d'y inscrire les noms des PP. Langevin, Allard et Prisque Magnan. Il lui recommandait en même temps de presser cette affaire afin de prévenir les intrigues qui pourraient se produire contre les intérêts de la congrégation. Il écrivit en même temps au P. Langevin pour lui dire ouvertement l'acte de générosité qu'il attendait de lui. Il prévoyait bien quelques résistances de sa part, mais il espérait en triompher.

Sans s'arrêter davantage à Sainte-Marie, où tous les sauvages n'étaient pas encore réunis, le très révérend Père se dirigea vers New-Westminster, en canot, sur le fleuve Fraser. Le courant était puissant et les bras des rameurs vigoureux. En cinq heures, il fit quarante milles et surprit à leur tour les Pères de New-Westminster. De là il se rendit, en char électrique, à Vancouver, et quelques jours après, il regagnait Sainte-Marie.

Cette mission de Sainte-Marie avait été fondée par les Oblats il y avait plus de trente ans. La position en est charmante et offre de grands avantages. Il y a une jolie église et une belle école industrielle. Les sauvages avaient été invités à s'y rendre plus nombreux que de coutume. Malgré les inondations, il en arriva 2200, chiffre qui n'avait jamais encore été atteint. Qu'on imagine le caractère grandiose que devaient revêtir les cérémonies religieuses quand toutes ces voix, secondées par une centaine d'instruments de musique et les salves du canon, s'unissaient pour célébrer les louanges de Dieu !

Le 25 juin eut lieu la bénédiction d'une chapelle à Notre-Dame de Lourdes. L'histoire en est touchante. Lorsque le

défunt évêque du pays, le vénérable Mgr d'Herbomez, entreprit son dernier voyage en France, l'état délabré de sa santé lui fit craindre de ne pouvoir retourner mourir dans son cher vicariat. Il fit le vœu à Notre-Dame de Lourdes de lui élever une chapelle à la mission de Sainte-Marie, s'il revenait en Colombie Britannique. Revenu, mais bientôt cloué sur un lit de souffrances, il n'avait pu réaliser sa promesse et l'avait confiée à son coadjuteur, Mgr Durieu. Le 25 juin, en présence du Supérieur général, le successeur de Mgr d'Herbomez réalisait la parole donnée. Le sanctuaire gracieux s'élevait au milieu des pins et des cèdres, sur un rocher qui dominait le champ sur lequel les sauvages avaient dressé leurs tentes. « Voici le camp d'Israël, » s'écria l'évêque. La chapelle, en effet, représentait assez bien l'arche d'alliance, et l'on se rappelait les paroles du prophète : ***Quam pulchra sunt tabernacula tua, Israel, et tentoria tua, Jacob !*** (Nombres, XXIV, 5.)

Le 26 s'ouvrait le grand congrès des sauvages, qui devait durer douze jours. C'était une vraie retraite comme celles qui se donnent dans les communautés religieuses, avec ses heures de prières, d'examens, de catéchismes, d'instructions, et en plus des exercices propres à ces tribus de néophytes. Un jour, c'était la bénédiction d'une belle cloche destinée à la mission des Seychells, sur les bords de la mer, à 40 milles au nord de la ville de Vancouver. Un autre jour, c'était la cérémonie du serrement des mains. C'est ainsi que les sauvages souhaitent la bienvenue. « Pour eux, écrit le P. Lacombe, donner la main, c'est donner le cœur ! c'est un signe de paix et d'union comme le signe de la croix. » Au moment marqué, les Indiens sortent en foule de leurs tentes et aux sons de sept fanfares viennent se ranger près de la maison des missionnaires. Les capitaines font exécuter les mouvements avec une précision militaire. Voici les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Sur une estrade ont pris place le T. R. Père général, Mgr Durieu, les PP. Antoine, Lacombe et tous les

missionnaires présents. Deux chefs s'avancent pour complimenter celui qu'ils appellent leur grand-père, puisqu'il est le père de leurs pères. Puis les défilés commencent par le serrement des mains. Les fanfares, pendant ce temps, lancent leurs harmonies joyeuses. Après avoir touché la main au Supérieur général, à Monseigneur et à tous les Pères, les sauvages se placent de manière à se saluer aussi l'un l'autre, de façon qu'en moins d'une heure il y eut quatre millions de serrements de mains.

Un troisième jour, un service funèbre fut chanté par le Père général pour les évêques, les prêtres, tous les missionnaires défunts du pays. Ce furent les Indiens qui exécutèrent eux-mêmes, et avec une parfaite harmonie, les chants liturgiques.

Vinrent ensuite les processions aux flambeaux en l'honneur de la Sainte Vierge, puis la représentation des principales scènes de la Passion : l'arrestation de Notre-Seigneur au Jardin des Oliviers et la trahison de Judas, la rencontre de Jésus avec sa mère, le crucifiement, le Calvaire. Sur un rocher élevé se dressait un crucifix de grandeur naturelle, qui par un ingénieux mécanisme répandait du sang. Madeleine, à genoux au pied de la croix qu'elle étreignait, le recevait sur ses épaules. C'est la tribu des Seychelles qui, cette année, avait le privilège de faire ces tableaux vivants et s'acquittait à merveille de son rôle.

Une cérémonie non moins utile et rappelant les usages de la primitive Eglise remplissait les temps libres. Chaque tribu se rendait l'une après l'autre dans une immense tente. L'assemblée était présidée par les chefs, sous la surveillance de l'évêque ou d'un missionnaire. C'était une cour d'assises ou plutôt un grand pardon. Les pécheurs qui avaient donné scandale ou causé de la peine à leurs frères venaient s'agenouiller et faisaient leur confession publique. Les accusateurs étaient là pour confirmer les aveux des pénitents. On leur

imposait une pénitence, et ils se retiraient après avoir salué et remercié leurs juges.

Le sacrement de confirmation conféré à deux cents sauvages, la communion générale et la procession du Saint-Sacrement clôturaient le congrès.

En voyant la piété et la dévotion de ces sauvages arrachés à la barbarie et transformés en parfaits chrétiens, le P. Soullier ne pouvait contenir son admiration et écrivait à son frère : « Nos Pères de la Colombie n'ont rien à envier aux merveilles opérées par les Jésuites dans les réductions du Paraguay ! »

La retraite des sauvages terminée, le T. R. Père regagna New-Westminster, où devait avoir lieu la retraite des pères et des frères du diocèse ; il se réserva pour lui les conférences et les conversations intimes avec l'évêque et les religieux.

New-Westminster avait alors une population de 8000 habitants, parmi lesquels beaucoup de Chinois. Ses maisons s'étageaient en amphithéâtre sur les bords du Frazer. Le gouvernement y possédait deux importants établissements, un pénitencier et un asile d'aliénés. Les catholiques y avaient une cathédrale, un collège, un pensionnat et un hôpital. Toutes ces œuvres faisaient grand honneur à la religion.

De cette ville lointaine, située près des rivages de l'Océan Pacifique, à l'extrémité de l'Amérique, les regards du R. P. Soullier se portaient sur les œuvres de sa double famille religieuse dispersée dans les autres parties du monde. C'est à cette époque, au mois de juillet 1894, que cédant aux instances du cardinal Moran, archevêque de Sydney, il envoyait une colonie d'Oblats en Australie et fondait la maison de Freemantle, dans le diocèse de Perth.

Le 11 juillet, il franchissait de nouveau les Montagnes-Rocheuses avec ses compagnons de voyage et arrivait à Calgary, où l'attendait Mgr Grandin, qui revenait de présider les funérailles de l'archevêque de Saint-Boniface. Les voyageurs arrivèrent le lendemain soir à Edmonton. La distance de

cette ville à Saint-Albert est de 9 milles anglais. Elle fut franchie en une heure. Ils y arrivèrent aux accords de la fanfare et au milieu d'une escorte de cavaliers et de voitures. Les drapeaux anglais, canadiens, français, américains, mêlés aux couleurs pontificales, flottaient sur toutes les maisons. Quoiqu'il fût dix heures du soir, le général, avant de souper, dut subir deux adresses et serrer la main à une foule de gens.

Bientôt commencèrent les exercices de la retraite. Ce fut toujours le P. Antoine qui en porta le poids principal. Tous les pères et tous les frères qui ne s'étaient pas trouvés à Calgary, furent heureux d'y participer. A la clôture, tous ces Oblats, Mgr Grandin en tête, un cierge à la main, vinrent se prosterner au pied de l'autel, et renouvelèrent entre les mains du Supérieur général leurs vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance perpétuelle et de persévérance jusqu'à la mort.

Les adieux furent touchants. Mgr Grandin prit la parole au nom de tous et mit le diocèse de Saint-Albert sous la protection du Supérieur général. « Un jour, dit-il, je terminais une mission chez les Cris de la prairie; je me préparais à quitter un camp pour aller dans un autre. Les sauvages ne manquèrent pas de m'adresser des discours. Un vieillard qui pendant la mission avait été baptisé et qui, ce jour-là, avait fait sa première communion et reçu la confirmation, me dit entre autres choses : « Mon père, tu es venu nous enseigner la bonne prière; à peine connaissons-nous quelque chose que déjà tu veux partir. Vois donc sur nos lacs si le canard abandonne ses petits avant qu'ils puissent se suffire à eux-mêmes. Fais donc comme lui et reste avec nous jusqu'à ce que nous soyons suffisamment instruits et capables de nous conduire nous-mêmes. »

« Le diocèse de Saint-Albert est entièrement l'œuvre de la congrégation des Oblats. C'est le Pape qui l'a érigé, mais c'est elle qui en a jeté les fondements, qui l'a fait croître et grandir.

Venez donc au secours de cette église, bien-aimé père, et ne cessez de lui envoyer des missionnaires jusqu'à ce qu'elle puisse, comme les jeunes canards de nos lacs, vivre et marcher par ses propres forces. »

Les illustres visiteurs s'étaient remis en route le 24 juillet. A Saint-Boniface et à Winipeg, il y eut une double retraite. Tandis que le P. Antoine prêchait aux membres du clergé séculier, le Père général présidait les exercices spirituels des religieux du vicariat. Le souvenir de Mgr Taché planait sur cette double assemblée de prêtres et de missionnaires unis dans une commune douleur.

Le P. Soullier et le P. Antoine reprirent le train le 6 août. Une magnifique réception leur avait été préparée dans la ville de Mattawa. Ils devaient y arriver à 9 heures et demie du soir. Malheureusement, un retard de deux heures trompa les espérances, et ce ne fut que vers minuit que le train fut signalé. Malgré l'heure avancée, des centaines de personnes attendaient au débarcadère, se disputant l'avantage de voir les premiers le vénérable vieillard.

« A peine le T. R. Père eut-il le temps de recevoir les hommages de quelques-uns de ses sujets, qu'il fut en présence d'un spectacle qui le transporta d'admiration. En un instant, une multitude de torches enflammées brillèrent dans la nuit sombre. Les ténèbres disparurent pour faire place à une éclatante lumière et la ville sembla sortir, comme par enchantement, du repos où elle paraissait plongée, pour témoigner à l'humble et illustre religieux sa joie de le recevoir, son respect, sa gratitude et son amour.

« En contemplant cette véritable ville de feu qui roulait au loin ses vagues lumineuses, le T. R. Père général ne put retenir sa surprise : « Mais c'est vraiment merveilleux ! » s'exclama-t-il.

« Des équipages avaient été préparés pour les membres du clergé seulement, toute l'immense multitude devant faire à

pied le trajet de la station à l'église, où devait avoir lieu la lecture des adresses.

« La fanfare de la ville ouvrait la marche en faisant retentir ses plus beaux accords que les montagnes environnantes se chargeaient de répercuter au loin. La procession aux flambeaux s'organisa derrière les équipages et conduisit, dans un ordre admirable, les dignitaires jusqu'à l'église Sainte-Anne. On remarquait dans les rangs des hommes distingués de la place, même des citoyens qui ne partageaient pas les croyances catholiques et qui cependant avaient à cœur de témoigner leur respect et leur reconnaissance pour le supérieur des Oblats.

« Arrivés en face de l'église, les visiteurs mirent pied à terre, sous un arc de triomphe richement orné de verdure et de drapeaux aux couleurs de France, d'Angleterre et du Dominion. Puis le T. R. Père général et sa suite firent leur entrée dans l'église au chant de *Vivat! Vivat!* exécuté par le chœur de Mattawa.

« Le vaste temple était littéralement rempli de spectateurs de toutes nations et de toutes croyances. Deux adresses éloquentes furent présentées, auxquelles le T. R. Père général répondit en français, chargeant le P. Lefebvre, provincial du Canada, d'interpréter ses sentiments auprès de la population de langue anglaise.

« Malgré ses soixante-neuf ans, continue le journal *la Sentinelle*, auquel nous avons emprunté ce récit, et malgré les fatigues d'un voyage incessant de trois mois, le Révérend Père semble jouir de la plus heureuse santé. Sa stature avantageuse, ses cheveux blancs, son front noble et majestueux, sa voix sonore et sympathique, la dignité qui rejaillit de toute sa personne, jointe à une grande simplicité de manières et d'expressions, lui attirent immédiatement l'affection de tous et font appréhender le moment où il se séparera de nous. »

Il était plus de deux heures du matin lorsque les dernières



T. R. P. CASSIEN AUGIER

Quatrième Supérieur général des Oblats de Marie-Immaculée

lueurs de l'illumination disparurent, laissant bien enraciné dans les cœurs le souvenir d'une démonstration vraiment triomphale.

Après un jour de repos, les visiteurs prirent le chemin de la baie des Pères. Une partie du trajet se fit par le nouveau chemin de fer de Long-Sault, et l'autre, un parcours de 50 milles, se fit sur le steamer ***le Clyde***, capitaine Blondin, bateau mis gracieusement à la disposition de la petite caravane. Le Père général était enchanté de revoir le beau lac Témiskaming, qu'il avait parcouru dix-huit ans auparavant en canot d'écorce, et de reconnaître les endroits où il avait dû camper.

Vers dix heures du soir, ils étaient à l'ancien fort. Ils saluaient la modeste croix qui recouvre les restes du P. Laverlochère. Un instant après, ils apercevaient le village gracieusement assis sur les bords de la baie des Pères. Là où, quelques années auparavant, ils n'avaient vu que des arbres séculaires, ils contemplaient avec bonheur un magnifique hôpital dirigé par les Sœurs grises, une jolie église, la résidence des missionnaires, plusieurs maisons de commerce, en un mot, un village florissant et qui, né d'hier, donnait déjà de magnifiques espérances. Pas une maison, pas un édifice public qui ne fût brillamment illuminé. Une très belle lumière, placée beaucoup plus haut que les autres, se faisait surtout remarquer. Le bourgeois de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson avait tenu à illuminer son mât, afin de montrer qu'en ce beau jour, Anglais comme Canadiens, protestants comme catholiques s'unissaient pour honorer la congrégation dans la personne de son chef et lui souhaiter la plus cordiale bienvenue.

De la baie des Pères, les voyageurs se dirigèrent vers la capitale du Canada et descendirent au scolasticat d'Archeville. Chacun des membres de la communauté, jusqu'au dernier des frères, put voir à son aise le Supérieur général, lui exposer

ses dispositions, ses peines, ses difficultés, et recevoir en échange ses conseils, ses consolations et ses encouragements. Le 15 août, fête de l'Assomption, onze frères scolastiques firent leurs vœux perpétuels en sa présence. Dix jours plus tard, cent cinquante Oblats, ayant à leur tête Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, célébraient avec lui la Saint-Louis. C'était la plus nombreuse réunion d'Oblats qu'on eût encore vue en Amérique.

D'Ottawa le Supérieur général se rendit à Québec, où on lui fit aussi une ovation. Une escadre française, sous les ordres de l'amiral Maigret, mouillait alors dans le port. Il fit une visite à ce haut dignitaire à bord de son vaisseau, et l'amiral à son tour alla, peu après, en grand costume et escorté de plusieurs officiers, lui rendre cette visite dans la communauté des missionnaires.

Pour n'être pas fastidieux par le récit de ces fêtes, nous ne suivrons pas le Père général dans les dernières étapes de son voyage à Montréal, Buffalo et Lowel. Il s'embarqua à New-Yorck le 29 septembre, jour de samedi. Il arriva le samedi suivant au Havre, après une heureuse traversée. Le lendemain, 7 octobre, fête du saint Rosaire, les deux communautés de Paris, réunies à la rue de Saint-Pétersbourg, avaient la joie de lui offrir leurs souhaits de bienvenue. Le voyage avait duré exactement six mois, toujours béni de Dieu, et apportant au cœur du père et des enfants d'ineffables consolations.

« Si ma santé a supporté sans fléchir le poids d'un voyage si long et si fatigant, disait le P. Soullier, je le dois aux prières qui m'ont fidèlement accompagné et soutenu. J'attribue également à ce secours le bien que ma visite, la première d'un Supérieur général venu d'Europe, a pu produire dans ces vastes contrées du Nouveau-Monde, où le Seigneur daigne si visiblement bénir l'apostolat de nos missionnaires, leurs privations et leurs souffrances.

« A la joie de les voir sur le théâtre de leur ministère et de

les trouver dans les dispositions qui conviennent aux hommes de Dieu, s'est ajoutée pour moi la consolation bien grande de constater les progrès du christianisme dans ces immenses régions, au sein des tribus longtemps délaissées et aujourd'hui transformées par le zèle de nos Pères.

« De l'Océan Atlantique à l'Océan Pacifique, de la frontière des Etats-Unis à la mer Glaciale, partout l'Evangile est annoncé par les nôtres. Des peuples entiers ont été conquis à J.-C., et parmi eux se rencontrent un grand nombre d'admirables chrétiens. J'ai été en bien des circonstances le témoin attendri des plus touchantes marques de leur esprit de religion et de leur délicatesse de cœur. Sauvages et blancs ont tenu à m'exprimer, par des manifestations éclatantes, leur profonde reconnaissance pour notre congrégation, à laquelle ils s'estiment redevables du double bienfait de la foi et de la civilisation. J'ai goûté là des joies qui peuvent compter parmi les meilleures de ma vie. »

---

## CHAPITRE XXXVI

MORT DU P. MARTINET. — LE T. R. P. SOULLIER VISITE L'ESPAGNE. — DOUBLE VOYAGE A ROME POUR PROTÉGER SES MISSIONNAIRES DE CEYLAN. — AUTRES COURSES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER. — TRAITÉ DES ÉTUDES.

— 1895-1896 —

Hélas ! une douleur cruelle allait bientôt faire place à ces joies. Le T. R. P. Soullier s'était rendu à Bordeaux vers la fin d'octobre pour faire son pèlerinage à Notre-Dame de toutes grâces. Le P. Martinet, qui l'y avait accompagné, y fut arrêté par une maladie de cœur, dont il subissait depuis longtemps les secousses. Croyant à une crise passagère, le général rentra seul à Paris, dans l'espoir que son premier assistant ne tarderait pas à l'y rejoindre. Ce fut lui qui revint s'asseoir au chevet du malade pendant un mois entier, le soutenant dans ses affreuses souffrances et s'édifiant de sa constante résignation et de sa tendre piété. Le P. Martinet succomba le 11 décembre. Quel coup terrible pour le cœur si sensible du P. Soullier : « Je bénis la volonté divine, adora-

ble dans toutes ses œuvres, s'écriait-il, mais que ma tristesse est profonde ! Ah ! je puis bien dire que j'ai perdu mon plus ferme appui, mon ami le plus fidèle, mon bras droit ! »

Après avoir fermé les yeux du défunt, il lui rendit les devoirs suprêmes, en célébrant ses obsèques dans l'église de Talence, et en l'accompagnant à sa dernière demeure dans le cimetière de cette paroisse, après quoi il rentra en toute hâte à Paris avec le P. Antoine. C'était le lundi 17 décembre. Après avoir célébré un service solennel dans la chapelle de la maison générale pour le repos de l'âme du défunt, il réunit le Conseil afin de pourvoir à son remplacement. Toutes les voix se réunirent sur le nom du P. Charles Tatin, procureur de la congrégation près le Saint-Siège et supérieur de la maison de Rome, qui prit le quatrième rang parmi les assistants, le P. Antoine passant au premier.

Toujours fidèle à sa résolution de visiter toutes les maisons des deux congrégations, le très-révérend Père général envoya le P. Augier dans le sud de l'Afrique, où le Basutoland venait d'être érigé en vicariat apostolique sous la direction du P. Monginoux, et le P. Antoine dans l'Athabaska et le Mackensie, dans les régions de l'Océan Glacial. Il se réserva pour lui-même la visite des maisons de Belgique, de Hollande, de France et d'Espagne.

Au mois de février 1895, nous le trouvons à Liège prodiguant ses conseils et ses exhortations à 130 scolastiques, espoir de la congrégation. De là, il passait dans le Limbourg Hollandais pour y visiter les juniorats.

Le 19 mars, il bénissait à Montmartre, en présence des supérieures de Paris et des environs, l'orphelinat de Saint-Joseph. Ce même jour, était sacré à Saint-Boniface, au milieu d'une couronne de dix évêques, parmi lesquels les titulaires de Québec, Montréal et Ottawa, Mgr Langevin, le nouvel archevêque, successeur de Mgr Taché. Ce fut un jour de grande joie pour tout le Canada. Admirablement doué des

qualités de l'intelligence et du cœur, dévoré du zèle de la maison de Dieu, le nouvel élu, dans son mandement de prise de possession, fit l'éloge de son vénérable prédécesseur en termes si éloquents et si émus qu'il provoqua partout un cri d'admiration.

Le 1er avril, le T. R. P. Soullier, accompagné du P. Augier, partait de Bordeaux pour l'Espagne. C'était la première visite qu'il y faisait en qualité de Supérieur général. Comme nos lecteurs connaissent déjà ce pays, nous nous contenterons de le parcourir de nouveau à vol d'oiseau, en signalant seulement les particularités les plus saillantes de ce voyage.

Le 2 avril, il était à Toulouse et déjeunait chez les Sœurs de l'Espérance avec les trois vicaires capitulaires. Le vénérable cardinal Desprès, si favorable à la Sainte-Famille et à ses œuvres, était décédé le 21 janvier, et n'avait pas encore été remplacé sur le siège archiépiscopal.

Le 3, nouvel arrêt à Perpignan.

Dès le lendemain de leur arrivée à Barcelone, nos voyageurs s'empressaient d'aller présenter leurs hommages à l'évêque de cette ville, Mgr Catala. Sa Grandeur leur faisait un accueil des plus bienveillants, et le samedi-saint, elle-même vint à las Corts chercher, dans son équipage, le Père général pour le conduire à l'église de la Merci, où un magnifique *Salve* devait être chanté. Acette délicate attention, se joignit l'invitation de célébrer le lendemain la messe à l'autel de sainte Eulalie, patronne de la ville, dont la crypte de la cathédrale garde les reliques. Après ce pieux pèlerinage, fait au matin du jour de Pâques, le général resta jusque dans l'après-midi, l'hôte de l'évêché, occupant une place d'honneur, pendant l'office religieux, dans le chœur des chanoines, et au dîner la droite de l'évêque. C'est dans la voiture du prélat, accompagné de deux chanoines, qu'il rentra à las Corts, vers quatre heures.

Un orphelinat récemment fondé et comptant déjà 25 jeunes

filles, complétait les établissements de la Sainte-Famille à Barcelone.

A Valence, une maison de l'Espérance avait été élevée à côté de celle de Lorette. Huit jours furent consacrés à cette ville. Il en fut de même à Malaga.

Puis les voyageurs se dirigèrent vers Madrid, dont ils firent comme leur quartier général pour visiter toutes les colonies d'alentour, Hortaléza d'abord où les attendait une réception enthousiaste, puis Pinto, Guadalajara, Aranjuez, Getafe et Tolède.

A Aranjuez, deux cent quarante filles d'officiers morts sous les drapeaux retrouvaient la vie de famille et recevaient une éducation qui devait leur permettre de rentrer avec honneur dans le monde, à l'âge de vingt-un ans, ou de se consacrer à Dieu. C'était un établissement de l'Etat, placé sous la protection spéciale de la reine régente. Les études y étaient des plus sérieuses et des examinateurs spéciaux venaient en constater les résultats. Les Sœurs y étaient également chargées de la direction de l'infirmerie de l'école des garçons. Elles venaient de signaler leur charité et leur vaillance en soignant les élèves malades pendant une dangereuse épidémie. Les officiers en étaient dans l'admiration. « Nous n'aurions jamais cru, disaient-ils, les religieuses capables de soutenir de si grandes fatigues avec un tel dévouement. C'est vraiment un motif surnaturel qui les anime ! »

Comme le temps pressait, le Père général ne put pas se rendre à Estramadure, mais il députa le P. Augier à Plasencia et à Béjar, pour y visiter les maisons de Saint-Joseph et de l'Immaculée Conception.

Lui-même, accompagné du P. Leroux, supérieur des Oblats de Madrid, partit pour les provinces basques. Il se rendit d'abord à Notre-Dame du Bocage, ***Nuestra-Senora del Soto***, maison destinée à servir de noviciat et que dirigeait le P. Agarrat. Il passa ensuite à Elodio, où les Sœurs de la

Sainte-Famille soignaient un asile de vieillards et possédaient un florissant pensionnat. Il s'embarquait ensuite à Santander et se rendait par mer à Bilbao, la dernière ville d'Espagne où s'étaient établies les religieuses de Bordeaux.

Le 8 juin, les vénérables voyageurs, après avoir traversé les Pyrénées, faisaient halte à Biarritz. Religieuses et élèves de l'Immaculée Conception s'empressaient de leur offrir leurs félicitations d'heureux retour sur le sol français, qu'ils revoyaient après une absence de plus de deux mois.

Du midi au nord de l'Espagne, ils avaient répandu leurs bénédictions sur vingt-trois maisons de la Sainte-Famille, resserrant partout les liens de l'unité, encourageant les bienfaiteurs, donnant un nouvel élan aux œuvres, prodiguant aux âmes la joie, la lumière et la force.

Au mois de juillet, nous retrouvons le Père général visitant les maisons de l'est de la France, Saint-Andelin, Autun et Lyon. Il inaugurait dans cette dernière ville une superbe maison à trois étages, bâtie par le P. Lavilladière, rue Cavenne, près de l'hôpital des Facultés catholiques. Il visitait encore les maisons de l'Osier et de Valence.

En septembre et en octobre, ce fut le tour des maisons de l'ouest, d'abord Pontmain, dont le juniorat avait été dévasté l'année précédente par un violent incendie, mais qui venait de réparer ses ruines grâce aux offrandes spontanées des fidèles, et aux soins intelligents du R. P. Rey ; puis Rennes, Laval alors privé d'évêque, Mayenne, Château-Gontier, Craon et Angers. Toutes ces villes possédaient des établissements de la Sainte-Famille, et cette dernière avait été dotée depuis peu de temps, d'un noviciat d'Oblats sous la direction du P. Pichon.

D'Angers le Supérieur général se rendit à Nantes, puis à Pornichet et rentra à Paris.

Ces voyages presque perpétuels ne l'empêchaient pas de vaquer aux autres devoirs de sa charge. Il écrivait chaque

jour une foule de lettres aux Supérieurs ou aux Supérieures des différentes maisons, aux maîtres des novices, aux simples religieux, aux membres de sa famille, répondant à tous ceux qui le consultaient. Aucune oblation de novices, aucune profession ne se faisait sans son approbation écrite. Il a écrit des montagnes de lettres, datées de tous les pays et de toutes les latitudes, et quand il aurait pu goûter un moment de repos dans sa cellule, il consacrait ce temps à écrire des notices sur les membres défunts de sa double famille, des circulaires destinées à resserrer entre tous les membres les liens de la charité, ou même des traités pour les élever par degrés dans les voies de la perfection. C'est ainsi qu'il composa un opuscule sur la prédication de la parole divine, qu'il envoya à tous les Oblats et fit présenter au Souverain Pontife. Le Saint Père lui fit adresser par son secrétaire des lettres latines une lettre très flatteuse qui se terminait par la bénédiction apostolique accordée à l'auteur et à toute sa congrégation.

Au milieu de ces travaux survint une grave affaire, la plus épineuse sans contredit qu'il ait eu à traiter pendant son généralat. Le récit détaillé de ce pénible incident, avec ses antécédents, ses phases et ses conséquences, offrirait tout l'intérêt d'un drame; il mettrait surtout en relief l'esprit de justice du Pape Léon XIII, qui pesait dans la même balance le grand et le petit, le prince de l'Eglise et l'humble religieux ; mais les faits dont il s'agit sont encore trop récents pour qu'il soit utile de les raconter longuement. Bornons-nous à les résumer en quelques lignes.

Il y avait alors à Ceylan un Oblat de la plus haute valeur, nommé Collin. Il avait fondé à Colombo un collège, ou plutôt une université, donnant les plus belles espérances, et qui est devenu aujourd'hui l'établissement catholique le plus florissant des Indes orientales. Le général en traçait ce portrait; « Le P. Collin est un homme supérieur comme talent et comme vertu. Il a sans doute ses défauts comme tout le

monde ; mais il les rachète par des qualités hors ligne et par des services éminents. Il a l'estime et la confiance de tous ses confrères, mais il s'est rendu redoutable dans la presse à un tas d'individus et de libres-penseurs. C'est de là que s'est formée contre lui une conspiration redoutable. Nous devons le défendre de toutes nos forces. »

Ce père était en effet menacé d'ostracisme. On préparait déjà le décret qui devait l'expulser de Ceylan. C'eût été un coup terrible pour la congrégation tout entière. Le découragement aurait gagné les autres missionnaires déjà fort démoralisés par des incidents antérieurs. Tout faisait redouter une funeste issue.

Le P. Collin, outre plusieurs autres griefs, était accusé auprès du Saint-Siège d'avoir trahi les intérêts de la religion et de l'Eglise, dans une brochure publiée à l'occasion d'une nouvelle loi sur le mariage. Trompée par des rapports inexacts et exagérés, la congrégation de la Propagande le condamna et exigea son rappel de Ceylan.

Douloureusement affecté par cette décision, dont il ne pouvait admettre la justice, le T. R. P. Soullier envoya à Ceylan un de ses assistants comme visiteur spécial, et fit lui-même deux fois le voyage de Rome. Sur une relation d'une vérité indiscutable, Léon XIII exigea que la cause fût de nouveau examinée, et, dans une congrégation plénière, les cardinaux de la Propagande revinrent sur leur décision, rendirent pleine justice au P. Collin et décidèrent qu'il resterait à son poste.

Cette sentence remplit de joie le T. R. P. Soullier et fut reçue avec enthousiasme à Ceylan par toute la population, évêque, clergé et fidèles. Ce qui mit le comble au bonheur du Supérieur général, c'est qu'à cette occasion, Léon XIII lui adressa une lettre élogieuse pour les Oblats et prit des mesures pour qu'elle reçût une grande publicité par la voie des journaux.

Aux mois de mai et juin 1896, le général, accompagné

du P. Voirin, fit la visite des maisons de l'Est et d'Alsace-Lorraine. Après s'être arrêté à Châlons, Vitry-le-François, Bar-le-Duc et Nancy, où se trouvent des établissements de Sœurs de la Sainte-Famille, il visita la maison des Sœurs de l'Espérance à Metz et le pèlerinage de Saint-Ulrich, desservi par les Oblats. Rentrant en France, les voyageurs se rendirent à N.-D. de Sion, où ils passèrent les fêtes du Sacré-Cœur. Ils regagnèrent Paris en visitant les maisons des Sœurs de la Sainte-Famille à Sedan, Mézières et Reims.

Le 25 août, le T. R. P. Louis se trouvait à Angers, et y recevait comme bouquet de fête les oblations de treize novices. Pour répondre aux espérances et aux désirs de ces jeunes ouvriers évangéliques, il leur annonça qu'un nouveau champ d'action allait s'ouvrir pour la congrégation en Cimbébasie, dans les vastes plaines de l'Afrique australe, où il devait dès le lendemain envoyer les premiers missionnaires. « Préparez-vous, leur dit-il, à mériter un pareil honneur. Quand vous aurez fait preuve de régularité, de courage et d'abnégation, vous partirez à votre tour. Je vous enverrai peut-être au martyre sanglant, mais certainement au martyre de tous les jours par la fatigue, la faim, les misères corporelles et morales, mais aussi à la couronne et à la récompense des apôtres (1). »

A cette même époque, les évêques de la province ecclésiastique de Bénévent, ayant décidé la création d'un séminaire central pour les étudiants en théologie et en philosophie de leurs diocèses respectifs, le cardinal di Rende, archevêque de Bénévent, confiait aux Oblats la direction de cet établissement. Le nouveau séminaire était situé à Monte-Fusco, dans un ancien couvent de Capucins.

Au mois de novembre, le P. Soullier dut prendre une grave mesure. La Directrice générale de la Sainte-Famille, la Mère Marie Raphaël, épuisée par une longue maladie de poitrine,

(1) *Missions,* XXXIV, page 536.

menaçait de s'éteindre, il fallut nommer une sous-directrice avec future succession. Le Supérieur général se rendit donc à Bordeaux, où il séjourna un mois entier, et après les exercices de la retraite, son choix s'arrêta sur la Mère Marie de la Nativité, Supérieure du noviciat de Royaumont. Ce choix fut agréé par le Conseil de Marie, et notification en fut faite à toute la congrégation de la Sainte-Famille le 21 novembre. C'est la Mère de la Nativité qui dirige encore la Sainte-Famille d'une main si ferme, si sage et si expérimentée au milieu des épreuves de la persécution.

Quelques jours après être rentré à Paris, le 8 décembre, le T. R. Père général adressait à sa congrégation une longue circulaire, on pourrait dire un livre entier sur les études du missionnaire oblat de Marie Immaculée. Cette circulaire n'a pas moins de 127 pages d'une impression serrée. C'est un traité complet sur la matière. Il se divise en trois parties : la nécessité de l'étude, l'objet des études, la direction surnaturelle à donner aux études.

Considérant les membres de sa congrégation sous le triple rapport de religieux, de prêtres et de missionnaires, il établit avec abondance de preuves la nécessité de l'étude au point de vue surtout de la prédication et de la direction des âmes.

« Pensez-vous, mes chers Pères et Frères, que pour avoir une parole empreinte de vérité et de clarté,de simplicité et de noblesse, de force et de suavité, pleinement assortie à votre but et à votre auditoire ; pensez-vous qu'il ne vous est pas nécessaire d'utiliser toutes les ressources de votre intelligence, toutes les énergies de votre volonté, et jusqu'aux moindres parcelles de votre temps ? Pensez-vous qu'en face de ce programme il y ait place dans votre vie pour les lectures frivoles, pour les conversations oiseuses, pour les visites superflues ? On n'est pas à la hauteur de son auguste fonction de consécrateur des peuples sans un travail ardent et soutenu, sans une étude sérieuse et profonde. Comment serez-vous parfai-

tement exacts dans l'exposé de la doctrine, si vous ne possédez pas votre théologie ? Comment serez-vous clairs si vous ne le possédez pas à fond, si vous ne vous êtes pas rendus absolument maîtres des sujets que vous voulez traiter ? Comment imprimerez-vous à vos discours l'allure de noblesse qui se concilie avec les exigences de la simplicité ? Comment éviterez-vous toute superfluité et tout hors-d'œuvre si vous ne les travaillez longuement dans le silence de l'étude et de la méditation ? »

Absolument nécessaire pour la chaire, la science n'est pas moins indispensable pour le confessionnal où se présentent tant de cas difficiles, épineux, délicats qu'il faut résoudre sur-le-champ.

« Qu'est-ce qu'un missionnaire au point de vue de la confession ? C'est une sorte de confesseur universel. A son tribunal se présentent des pénitents de toute catégorie, de tout rang, de toute profession, de tout caractère : les gens de la classe pauvre et ceux de la classe élevée ; les laboureurs et les artisans, les négociants et les magistrats ; les plus grands pécheurs et les âmes les plus saintes ; celles qui vivent parmi les périls du monde et celles qui s'abritent derrière les grilles d'un cloître. Dans les sanctuaires de pèlerinage notamment, quelles foules hétérogènes, et par suite, quelle infinie diversité de cas de conscience à résoudre, de dispositions à sonder, de remèdes à appliquer ! et cela au milieu d'un flux incessant qui emporte le confesseur, sans lui laisser un moment pour réfléchir, encore moins un délai pour consulter. Que peut-il faire alors, s'il n'est profondément imbu de science morale, si les principes ne sont nettement gravés dans son esprit avec leurs principales applications ? »

Quant à l'objet des études des religieux, il signale l'Écriture sainte, la patrologie, la théologie dogmatique et la théologie morale, le droit canon, la prédication, la philosophie, l'histoire ecclésiastique. Il conseille aux Oblats d'aller puiser

directement aux sources de la science et de la piété dans les ouvrages des Saints Pères : « Puisez hardiment et longuement sans craindre d'être accusés de plagiat. Soyez sublimes avec Tertullien, véhéments avec Saint Cyprien, profonds, affectueux, insinuants avec Saint Augustin, mâles et énergiques avec Saint Jérôme, abondants avec Saint Chrysostôme, pieux et tendres avec Saint Bernard. Soyez tout cela et vous ne laisserez pas que d'être très populaires comme le furent ces grands orateurs. »

Les Oblats destinés aux missions étrangères doivent en outre apprendre la langue anglaise, et étudier avec le plus grand soin les dialectes des tribus sauvages qu'ils sont appelés à évangéliser. Deux chapitres sont consacrés aux études des professeurs dans les juniorats, les collèges, les scolasticats et les grands-séminaires.

Enfin l'étude doit avoir un but surnaturel. Le ministre de J.-C. ne doit rien donner à la curiosité, à la vanité ni à l'ambition. Tous ses efforts doivent tendre à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Il doit toujours lever ses regards vers l'Esprit saint. « Ah ! mes bien chers Pères, gardez-vous de l'isolement dans votre étude ; soyez toujours deux à travailler, lui et vous : lui, l'esprit créateur et rénovateur, et vous le prêtre ; souvenez-vous toujours que, conviés à accomplir des choses divines, vous n'êtes jamais et ne pouvez être, vous hommes, que de purs instruments. Hélas ! la face de la terre ne change pas sensiblement, et Jésus, qui voudrait l'envahir, ne s'y dilate que lentement et faiblement. Pourquoi ? parce que le prêtre étudie, prêche, travaille trop comme homme et pas assez comme prêtre, c'est-à-dire comme instrument. Et pourquoi encore ? parce qu'il s'ignore lui-même, et ne considère pas assez, dans le silence de la méditation, quelle est sa nature et quelle est sa mission. »

Cette circulaire sur les études devait être lue en lecture spirituelle dans tous les scolasticats des Oblats, et un exem-

plaire en fut remis à chacun des prêtres de la congrégation. C'était comme le testament du P. Soullier et son dernier legs à ses enfants.

---

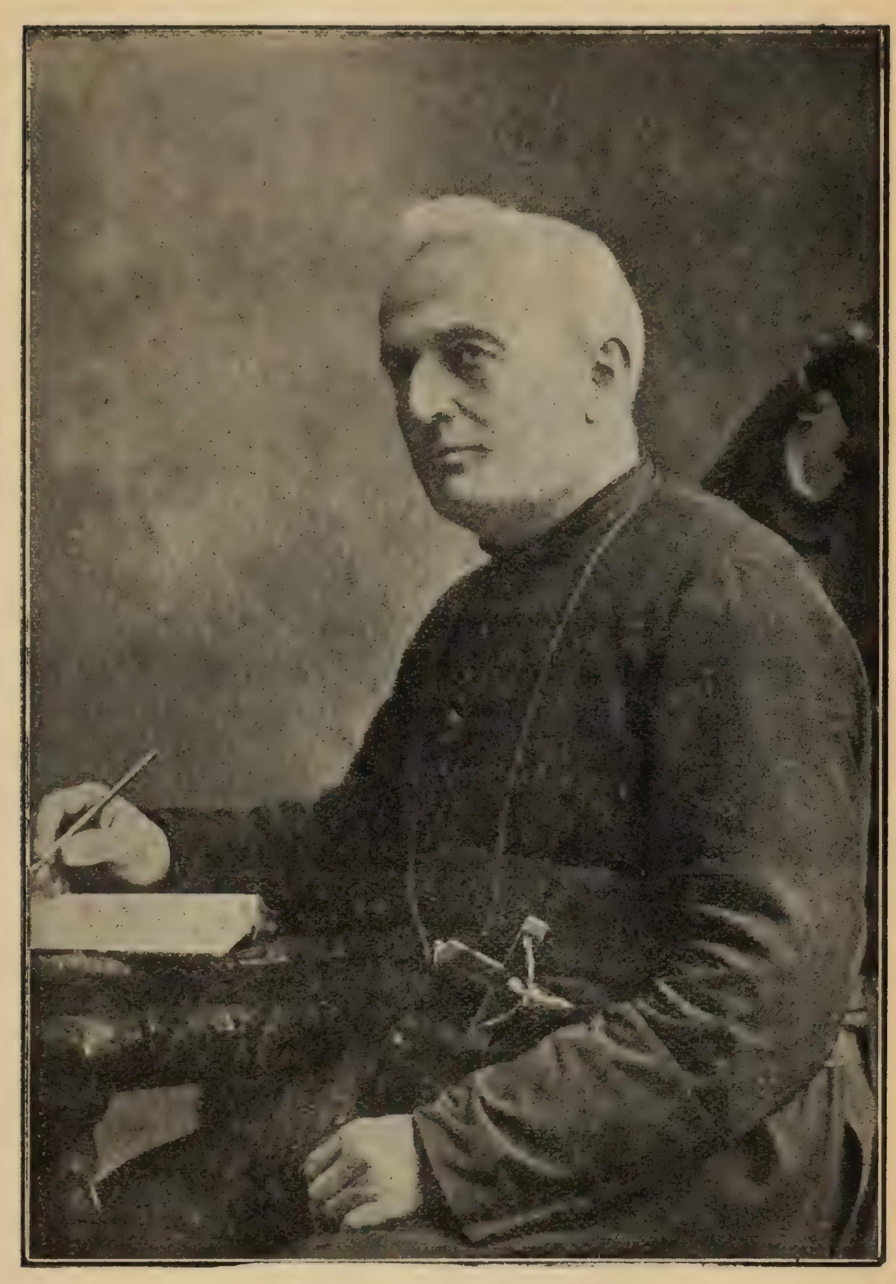
# CHAPITRE XXXVII

DERNIERS VOYAGES ET DERNIÈRE MALADIE DU T. R. P. SOULLIER. — SA MORT, SES FUNÉRAILLES. — JUGEMENTS DES CONTEMPORAINS.

— 1897 —

Le termite ronge silencieusement le cœur du cèdre, qui conserve belle apparence, jusqu'à ce qu'un coup de vent le renverse par terre. Tant d'écrits, tant de voyages, tant de travaux et de sollicitudes de toutes sortes avaient miné peu à peu le tempérament pourtant si robuste du P. Soullier. Il sentait décliner ses forces et son esprit était envahi par de funestes pressentiments. Le 17 février 1897, il écrivait à sa sœur : « Je célèbre aujourd'hui le 48e anniversaire de mon oblation ; le mois prochain j'atteindrai le terme de mes 71 ans. C'est un avertissement de me tenir prêt. » Le 1er mars, il écrivait à son frère, du noviciat de Saint-Gerlach : « Je suis venu visiter nos établisssements de Belgique et de Hollande. J'espère rentrer à Paris le 9 de ce mois, pour me préparer à visiter bientôt nos maisons d'Espagne. J'use le peu de forces qui me restent pour le bien de ma congrégation. Bientôt sonnera l'heure du repos. »

Dans la nuit du 14 au 15 mars, il fut pris d'une congestion



T. R. P. LAVILLARDIÈRE

Cinquième Supérieur général des Oblats de Marie-Immaculée

des reins, qui le fatigua horriblement. Dix jours plus tard, une nouvelle crise mit ses jours en danger. Le mal fut pourtant conjuré par de prompts secours, mais par l'ordre des médecins, le malade dut se retirer à l'abbaye de Royaumont et s'abstenir de tout travail. Ses assistants venaient l'y visiter à tour de rôle pour le consoler et le distraire. Toutefois cette solitude et ce désœuvrement pesaient par trop à sa nature ardente. A peine se sentit-il assez remis de sa faiblesse par un repos de trois semaines, qu'il revint dans la capitale, et vers les derniers jours d'avril, il reprenait le cours de ses voyages en compagnie du P. Tatin. Ce n'est plus vers l'Espagne qu'il se dirigeait, comme il l'avait d'abord projeté, mais vers la Provence où il était appelé par l'évêque de Marseille. Il s'y achemina à petites journées, visitant en passant plusieurs maisons de la province du Midi, Lyon, l'Osier, Lumières, et arriva dans la résidence du Calvaire le lundi soir, 3 mai.

Le lendemain devait avoir lieu une émouvante cérémonie : l'exhumation et la reconnaissance des corps des anciens évêques de Marseille. La nouvelle cathédrale de cette ville, dont le prince Louis Napoléon, alors président de la République, avait posé la première pierre en 1852, venait d'être achevée. Ce superbe édifice au style byzantin mitigé d'art roman, le temple peut-être le plus vaste de France, allait remplacer la vieille église de la Major, et il fallait y transporter les corps des anciens évêques déposés dans l'ancienne crypte.

Peu de personnes devaient assister à la funèbre cérémonie. Les témoins avaient été nommément désignés : le T. R. P. général et son assistant, Mgr Mélizan, archevêque de Colombo, le P. Célestin Augier, provincial du Midi, le P. Gigaud, Supérieur de la maison de Notre-Dame de Lagarde, les PP. Bonnefoi, Gallo et Bader de la maison du Calvaire, le P. Baffie, Supérieur du grand-séminaire de Fréjus et le marquis de Boisgelin, neveu de Mgr de Mazenod.

Vers les dix heures du matin, Mgr Robert, évêque de Marseille, entouré des Oblats et de quelques dignitaires de son clergé, s'agenouilla à l'ouverture du caveau où dormaient ses prédécesseurs, dans la crypte de la vieille cathédrale, et commença la psalmodie du *De profundis* que toute l'assistance poursuivit à deux chœurs. Alors les employés des pompes funèbres, aidés de quelques maçons, se mirent à l'œuvre. Le premier cercueil qui parut au grand jour fut celui de Mgr Fortuné de Mazenod, comme l'indiquait une plaque en zinc. Le second cercueil, beaucoup plus grand et beaucoup plus pesant que le premier, fut celui de Mgr Eugène de Mazenod, drapé de noir, il s'éleva lentement à travers l'étroite ouverture du caveau. Il fut couché sur un brancard, recouvert d'un drap mortuaire et porté dans une chapelle latérale de la vieille cathédrale. L'évêque et tous les assistants l'accompagnent. La caisse de bois est rapidement dévissée. Un des ouvriers plonge son ciseau dans le plomb du cercueil, du côté de la tête, et à coups de marteau pratique une fente jusqu'au milieu de la poitrine, puis, de ses deux mains, il écarte le plomb, le replie, et l'on aperçoit alors une couche épaisse de coton, dans un parfait état de conservation, imprégné encore de l'odeur des aromates dont il fut imbibé il y avait trente-six ans.

Le silence est profond, tous les yeux sont fixés sur le cercueil. L'ouvrier écarte l'enveloppe de coton. « C'est lui, c'est Mgr de Mazenod ! » s'écrient à la fois les Oblats et les anciens du clergé de Marseille. « Celui-là est bien conservé ! » répètent de concert les ouvriers. Malgré le travail de la mort, pendant trente-six ans, la belle tête de Mgr de Mazenod était là parfaitement reconnaissable.

Mus par un sentiment de filiale vénération et aussi de filiale confiance, les Oblats s'empressent de faire toucher à cette tête qui médita et conçut tous les détails de leurs saintes règles les chapelets, les croix, les linges apportés à cet effet. L'idée d'un pieux larcin traverse en ce moment l'esprit de l'un d'entre

eux. Serait-il permis de s'emparer au moins d'une des sandales? Mis dans la confidence de ce désir, le T. R. Père général le manifeste à Mgr l'évêque de Marseille qui regrette de ne pouvoir y faire droit, les règlements de police s'y opposant absolument.

Tous étaient profondément émus, mais le P. Soullier plus que les autres. Il revoyait le visage de son père, de celui dont il avait reçu l'onction sacerdotale, du fondateur de sa congrégation, de celui dont il dirigeait la famille spirituelle et qu'il devait bientôt rejoindre dans la tombe. Son émotion frappa tous les assistants, surtout l'évêque de Marseille.

Les minutes s'écoulaient rapides et elles étaient parcimonieusement comptées. Bientôt les ouvriers scellèrent de nouveau le cercueil, tandis que les employés des pompes funèbres apportaient le corps de Mgr Cruice. Vinrent ensuite les ossements de Mgr de Belzunce et enfin, confondus pêle-mêle, les restes de tous les évêques qui avaient tenu le siège épiscopal de Marseille avant le dix-huitième siècle.

La nouvelle cathédrale fut solennellement consacrée le surlendemain 6 mai. Mgr Balaïn, archevêque d'Auch, fit l'aspersion des murailles et consacra l'autel de la Sainte Vierge dans l'abside.

Le lendemain, vendredi 7 mai, eut lieu le transfert des corps des anciens évêques dans la crypte de la nouvelle basilique. Ce fut une cérémonie bien solennelle. Les élèves du grand-séminaire et 250 prêtres du clergé séculier ou régulier formaient le cortège, puis s'avançaient les évêques de Bayonne et de Montpellier, et les archevêques de Colombo, d'Auch et d'Aix. Mgr Robert officiait. Huit Pères Oblats entouraient le cercueil de Mgr de Mazenod. Derrière venaient en première ligne le T. R. Père général et le marquis de Boisgelin, suivis de tous les Oblats présents à Marseille. La Sainte-Famille avait aussi envoyé une nombreuse députation de religieuses. Le cortège eut de la peine à pénétrer dans l'édifice sacré déjà

envahi par la foule. Sur le passage, on entendait chuchoter ces mots : « Voici Mgr de Mazenod qu'entourent ses Oblats. » Les corps furent déposés sous un vaste catafalque dressé sous la grande coupole, orné de grands lampadaires d'argent et portant sur ses côtés les armoiries des évêques défunts. Le saint sacrifice fut offert par Mgr Balaïn, double fils de Mgr de Mazenod par le sacerdoce et par la profession religieuse. L'oraison funèbre fut prononcée par Mgr de Cabrières. Puis, dans la soirée, les cercueils des évêques furent descendus dans la crypte funéraire de la nouvelle cathédrale.

Pendant ces trois jours, le P. Soullier fut comblé d'attentions et d'honneurs. Ces imposantes cérémonies étaient à peine terminées qu'il dut se rendre à Martillac pour présider les funérailles de la Directrice générale Marie-Raphaël. Ce frêle corps, qui renfermait une âme d'élite, s'était enfin brisé, exhalant un suave parfum de mortification, de modestie et de sainteté. Après avoir consolé ses filles, le général se hâta de revenir à Marseille et s'établit à Notre-Dame de la Garde, où l'air était plus pur et la solitude plus profonde. Il y continua la visite canonique. Ce ne fut qu'avec un regret extrême et par obéissance à son admoniteur qu'il renonça à la visite des maisons de Corse, où tout était préparé pour le recevoir.

En revenant à Paris, il s'arrêta à Aix, Notre-Dame des Lumières et dans les autres maisons de la province du Midi. Cependant ses forces baissaient toujours. Au lieu d'écrire lui-même les actes de visite comme il l'avait toujours fait, il les dictait ou les faisait rédiger par son assistant, se contentant de les signer.

Au mois de juillet, il essaya d'une saison à la station thermale de Bagnères-de-Luchon, mais il fut obligé de rentrer au bout de dix jours, les eaux lui étant contraires.

En repassant par Lyon, il embrassa le P. Bourde, et le fixant avec un regard tout particulier, il se recommanda à ses prières. Ce Père déjà infirme fut très touché de cette attention,

et regardant à son tour le Supérieur général, il reconnut la gravité de la maladie dont il souffrait et se dit en lui-même : « Il passera avant moi. »

Le T. R. Père se proposait d'aller, au commencement du mois d'août, inaugurer à Hünfeld un scolasticat nouvellement fondé et à recevoir les vœux d'une phalange de douze jeunes Oblats. Il devait, en passant, visiter toutes les maisons de la province d'Allemagne. Une nouvelle aggravation de son infirmité le priva de cette consolation et le mit, à son grand regret, dans l'impossibilité de réaliser un projet depuis longtemps caressé, il se fit remplacer par le P. Tatin.

Le 24 du même mois, veille de sa fête, comme on lui offrait les vœux que la communauté de Paris faisait pour sa santé, il répondit : « Je voudrais pouvoir aller jusqu'au chapitre, pour éviter à la congrégation les tracas et les charges d'une convocation capitulaire plus rapprochée. Mais, ajouta-t-il avec un geste d'abandon, nous sommes entre les mains de Dieu. »

Cette assemblée, d'après les prescriptions de la règle, devait se réunir en 1899. Il n'est pas douteux que le P. Soullier n'eût donné alors sa démission de supérieur général, dans la crainte que sa maladie ne nuisît à la bonne administration de la congrégation. Il fit part de ce dessein à son frère le chanoine qui était venu le voir dans les premiers jours de septembre. Celui-ci chercha à dissiper ces scrupules de conscience. « Pourquoi, dit-il, vous tourmenter avant le temps ? Dieu ne peut-il pas vous rendre la santé, et après tout, un bon soldat ne doit-il pas mourir les armes à la main ? »

La maladie, d'abord lente et intermittente, faisait bientôt d'effrayants progrès. Le bon Père perdait l'appétit et éprouvait même un dégoût presque insurmontable pour toute nourriture. Ses forces diminuèrent rapidement, sa fatigue devint extrême. Il ne lui fut plus possible de monter à l'autel et dut se résigner à passer ses journées sur son lit ou dans son fau-

teuil, sans souffrances bien vives, mais affaissé et incapable de tout effort.

Tous les remèdes étant impuissants, il n'y eut plus qu'à recourir à Dieu. Le 21 septembre, le P. Antoine, premier assistant, adressa une circulaire à toutes les communautés pour prescrire une neuvaine de prières. Une messe devait être dite tous les jours pour le vénéré malade; tous les frères scolastiques et convers devaient faire la sainte communion; des invocations devaient être adressées au Sacré-Cœur, à la Sainte Vierge, à saint Joseph et à saint Louis après la prière du soir.

Cependant le mal continuait son œuvre lente mais fatale : chaque jour amenait une déperdition de forces et accroissait le danger. Le malade se sentait irrémédiablement condamné, mais ne croyait pas à un prompt dénouement.

« La charge d'admoniteur et une amitié de plus de quarante ans, écrit le P. Antoine, nous imposait le devoir de l'avertir : nous le fîmes le 23 septembre, avec l'émotion que vous pouvez comprendre. La première impression du malade fut celle de la surprise. « Est-ce l'avis des médecins ? nous demanda-t-il. — Oui, mon bien-aimé père. » Il fut dès lors tout entier à la volonté de Dieu. « *Dominus est*, nous répondit-il; Dieu est le maître; je me mets entre ses mains. » Il nous remercia avec effusion et tout fut aussitôt réglé pour l'administration des derniers sacrements.

« Il les reçut le lendemain 24 septembre, fête de Notre-Dame de la Merci, à 9 heures du matin. Tous les membres de l'administration générale étaient présents, ainsi que nos pères et frères de la maison de la rue de Saint-Pétersbourg et cinq délégués de la maison de Montmartre. La Sainte-Famille était représentée par le pro-directeur et par les supérieures des diverses communautés de Paris.

« La cérémonie fut simple, mais profondément émouvante. Les larmes coulaient de tous les yeux. L'émotion nous étrei-

gnait nous-même, tandis que nous parlions au nom de Notre-Seigneur à ce serviteur fidèle et au nom de la congrégation à ce père bien-aimé. Avant de finir, nous donnâmes lecture d'un télégramme venu de Rome et apportant la bénédiction du Souverain-Pontife : « Saint-Père, douloureusement surpris, donne de tout cœur bénédiction apostolique. » Le malade en fut profondément attendri ; l'effort qu'il fit pour lever ses bras, le rayonnement de son visage, manifestèrent sa reconnaissance et son amour pour le Vicaire de Jésus-Christ. On lui mit alors dans les mains le cierge bénit et la formule de l'oblation, et il renouvela ses vœux avec la ferveur que vous devinez. Il prit ensuite la parole, et parlant de la formule qu'il venait de prononcer, il exprima d'une voix encore assez ferme les sentiments qui remplissaient son cœur ; c'étaient surtout des sentiments de la plus profonde humilité. Il nous demanda pardon des exemples d'une vie qu'il s'accusait de ne pas avoir assez conformée à ses obligations sacrées ; mais dont vous savez tous, mes Révérends Pères et mes bien chers Frères, l'édification constante et le dévouement complet aux œuvres de la congrégation. Il demanda pardon à Dieu : « Pardon, mon Dieu, dit-il, pardon de ma tiédeur, pardon de mes oublis, pardon de mes négligences, de mes fautes, de mes lâchetés. Vous ferez mieux que moi, mes bien chers pères et frères, et les paroles de l'oblation que je viens de prononcer seront le code de votre vie. C'est le moyen de vous assurer le bonheur. » Il eut un mot d'affection pour la Sainte-Famille à laquelle pendant quarante ans il a donné tant de preuves de son dévouement. Il remercia ses assistants du concours qu'ils lui avaient toujours prêté et qui avait centuplé ses forces. Et comme les mots lui manquaient pour exprimer sa pensée, il ajouta : « Je vous demande pardon de ces paroles titubantes et inarticulées. L'organe de la parole me refuse son service. Je voudrais que vous puissiez lire dans mon cœur. Je désire que ma congrégation réalise l'idéal que Dieu lui a tracé et

qu'elle présente toujours à Dieu et aux anges le spectacle de la ferveur et de l'union. Continuons de nous édifier mutuellement, soyons unis dans la pratique de nos devoirs communs, c'est la grâce que je demande pour notre famille. »

« En même temps il nous donnait sa bénédiction paternelle. Alors commencèrent les cérémonies du saint Viatique et de l'extrême-onction. Il y prit part avec cette dignité et ce calme que vous lui avez toujours connus, suivant toutes les cérémonies et répondant à toutes les prières.

« A partir de ce jour, le vénéré malade fut tout entier à la préparation de ce grand devoir qui s'appelle *la mort*. Parfaitement conscient de son état, sentant, quoique sans souffrances vives, ses forces baisser de jour en jour, presque d'heure en heure, il a pu dire avec l'apôtre : « Ma vie s'en va goutte à goutte dans une libation sacrée, et voici s'approcher le temps de ma dissolution, ***ego enim jam delibor et tempus resolutionis meæ instat*** (II Tim., IV, 6).

« Tandis que les sœurs de l'Espérance, aidées de nos bons frères convers, lui prodiguaient leurs soins, le P. Soulerin, son confesseur, presque constamment à son chevet, lui prodiguait les secours de notre sainte religion, multipliant les absolutions, suggérant des invocations pieuses ou récitant à haute voix des prières auxquelles le vénéré malade s'unissait.

« Tous les jours, le courrier nous apportait de nombreux témoignages de sympathie que l'annonce du malheur dont nous étions menacés avait éveillées partout. Nous avions des lettres, non seulement des enfants de la famille, mais encore des personnes du dehors et des divers personnages avec lesquels le T. R. P. Soullier avait été en relation. La fatigue ne permettait pas à notre vénéré père d'entendre la lecture de ces lettres ; mais nous lui en donnions le résumé avec le nom du signataire. Ces souvenirs de l'amitié et de l'affection filiale étaient doux à son cœur. Nous le comprenions au sourire qui éclairait son visage, tandis qu'avec un accent pénétré il nous

répétait : « Merci, merci ! » Il conservait du reste toute sa sérénité d'âme et il lui arriva plus d'une fois de dissiper, par un mot pittoresque, la tristesse de ceux qui l'entouraient.

« Sa plus grande souffrance, pendant les derniers jours, fut certainement de ne pouvoir pas exprimer librement sa pensée. Sa langue, déjà embarrassée au jour de l'administration des derniers sacrements, devint bientôt presque entièrement impuissante, et de sa bouche ne sortaient guère que des sons inarticulés que nous nous efforcions en vain de comprendre. Nous évitions de lui parler pour ne pas renouveler la peine qu'il éprouvait de ne pouvoir répondre. Pour le même motif, nous dûmes écarter les visites. Parmi les rares exceptions qui s'imposèrent, il est juste de marquer celle qui fut faite en faveur du R. P. Rey, accouru de Notre-Dame de Pontmain, pour dire encore une fois son dévouement à ce vénéré père, et recevoir une dernière bénédiction. Le P. Rey, c'était tout un passé de travaux, de joies et d'épreuves qui revenait à l'esprit. Sa vue impressionna vivement le malade et il put articuler quelques mots de remerciement à cet ami de cinquante ans.

« Depuis plus d'une semaine, nous assistions impuissants au travail régulier de la maladie, lorsque, dans la matinée du 2 octobre, des symptômes alarmants nous firent craindre que la dernière heure ne fût arrivée. Les traits s'étaient subitement altérés, la respiration était devenue haletante, le pouls faible et irrégulier ; et puis, nous étions au samedi et nous célébrions la fête des saints Anges : Marie n'allait-elle pas venir au milieu d'un cortège d'esprits célestes chercher l'âme de son serviteur ? Vers 10 heures, la communauté s'étant réunie, nous récitâmes les prières des agonisants. A la fin des litanies, la respiration, jusque-là bruyante, devint calme et paisible, si paisible que nous crûmes un instant que tout était fini.

« Pendant la récitation des dernières prières, aucun signe ne nous avait prouvé que le vénéré malade nous entendît.

Mais une circonstance nous fit comprendre qu'il avait encore sa connaissance. A midi, lorsque la cloche de la communauté sonna l'*Angelus*, le Père qui l'assistait en ce moment s'approcha du lit et récita la prière à haute voix. Dès les premières paroles, le malade, dont le visage était un peu tourné du côté du mur, ramena lentement la tête dans un effort suprême, fixa ses regards sur le Père, et lorsqu'on fut arrivé au *Sancta Maria*, il remua les lèvres pour répondre. Aucun son perceptible ne répondit à cet effort, mais ce fut une consolation pour nous de savoir qu'il continuait de mériter et de prier. Nous en profitâmes pour lui suggérer de nouveau des invocations pieuses. Du reste, la chambre était devenue un sanctuaire d'où la prière ne cessait de s'élever vers le ciel, tantôt privée et silencieuse, tantôt publique et à haute voix.

« Vers 2 heures de l'après-midi, la bonne Mère Marie de la Nativité, directrice générale de la Sainte-Famille, étant venue prier près du lit d'agonie, on annonça sa présence au vénéré malade ; il ouvrit les yeux et essaya de soulever sa main pour bénir, mais il n'en eut pas la force.

« A partir de ce moment, il resta immobile, sa croix d'Oblat et son livre des règles d'un côté, et de l'autre son chapelet enroulé à sa main gauche. Cependant, vers le soir, lorsque de nouveau sonna l'*Angelus* et qu'on récita l'*Ave, Maria*, on surprit encore sur ses lèvres un léger mouvement. C'est le dernier que nous ayons pu remarquer et il a été pour la très sainte Vierge. Mais nul doute qu'il n'ait continué de s'unir à la prière qui ne cessait pas auprès de lui.

« La nuit du samedi au dimanche se passa ainsi dans le calme. La vie ne se manifestait que par une respiration de plus en plus légère et par un pouls de plus en plus faible.

« Nous étions au matin du 3 octobre, à l'aurore de la belle fête du très saint Rosaire. Beau jour pour mourir quand on porte le nom d'*Oblat de Marie-Immaculée* et qu'on a passé sa vie à aimer et à faire aimer celle dont saint Liguori a dit :

*Un enfant de Marie ne périra jamais.* Nous sentions que c'était celui que Dieu avait choisi pour notre père. Vers 5 heures et demie, les traits du vénéré malade subirent une altération frappante; une heure plus tard, les symptômes de la mort s'accentuèrent, et à 7 heures moins cinq, notre père rendait paisiblement son âme à Dieu. La congrégation avait perdu son troisième supérieur général, mais elle avait gagné, nous l'espérons, un nouveau protecteur dans le ciel.

« Des messes furent immédiatement célébrées pour le repos de son âme dans nos églises de la rue de Saint-Pétersbourg et de Montmartre, ainsi que dans toutes les chapelles des communautés de la Sainte-Famille à Paris. Divers télégrammes associèrent à notre deuil et à nos prières nos maisons d'Europe ; d'autres télégrammes expédiés au R. Père provincial du Canada, à Mgr Jolivet, vicaire apostolique de Natal, à Mgr Joulain, évêque de Jaffna, furent transmis par eux à tous les autres vicaires de mission. Au soir de cette funèbre journée, à peu près toute la congrégation connaissait le malheur qui nous frappait, et, le lendemain, dans les deux hémisphères, la messe était célébrée sur des centaines d'autels pour le repos de l'âme du vénéré défunt.

« La mort respecta ses nobles traits. En le voyant, dans la salle des exercices transformée en chapelle ardente, sur son lit de parade, revêtu de ses ornements sacerdotaux, la barrette sur sa chevelure blanche, les yeux fermés, les mains jointes sur la poitrine et tenant ce chapelet que si souvent il égrena, on l'aurait cru dans l'acte du recueillement et de la méditation; ses lèvres, légèrement entr'ouvertes, semblaient murmurer la prière. Pendant deux jours qu'il demeura exposé, rien ne vint altérer cette empreinte de douce et sereine majesté, premier reflet de l'éternelle paix du ciel. Pendant ce temps, la prière ne cessa de monter vers le ciel de cette salle devenue un sanctuaire. Nous nous succédions auprès des restes vénérés, tandis que les Sœurs de la Sainte-Famille et de nom-

breuses personnes de piété venaient leur apporter un dernier tribut de filiale vénération. »

Les funérailles furent célébrées le surlendemain 5 octobre, dans la chapelle de la rue de Saint-Pétersbourg. Elles furent présidées par S. E. le cardinal Richard, assisté de M. l'abbé Caron, archidiacre de Notre-Dame, premier vicaire général. Mgr Balaïn, archevêque d'Auch, Oblat de Marie, était aussi accouru, malgré la fatigue d'une nuit de voyage, et avait pris place du côté de l'épître.

Un modeste catafalque s'élevait au pied du sanctuaire. Tout près se tenaient les quatre assistants généraux, le procureur général, le procureur près du Saint-Siège, le pro-directeur de la Sainte-Famille, les supérieurs ou les délégués des provinces de France, d'Allemagne et des Iles Britanniques. Tout autour et dans toute l'église, trop petite pour contenir la foule qui s'y pressait, des prêtres, des religieux, des religieuses, représentants de presque toutes les communautés de Paris, des amis, des bienfaiteurs. On peut citer parmi les principaux : le T. R. P. Bousquet, supérieur général des Sacrés-Cœurs ; le T. R. P. Audibert, supérieur général des Prêtres du Saint-Sacrement ; le T. R. P. Fiat, supérieur général des Lazaristes ; le T. R. P. Simler, supérieur général des Marianites ; l'abbé Delpech, supérieur du séminaire des Missions-Etrangères ; la T. R. Mère Marie de la Nativité, directrice générale des Sœurs de la Sainte-Famille, à la tête d'une très nombreuse délégation de toutes les maisons de Paris et des environs.

Le chanoine Soullier, retenu au lit par la maladie, s'était cependant levé pour aller rendre les derniers devoirs à son frère, mais son évêque s'était opposé au départ, déclarant qu'il y aurait grave imprudence. La famille était représentée par la Sœur Louise-Marie, M. Soullier, pharmacien à Lubersac, le plus jeune des frères du défunt, deux neveux et une nièce.

Le saint sacrifice fut célébré par le P. Antoine, premier assistant, et les chants exécutés avec goût et piété par la maîtrise

du Sacré-Cœur. Un ordre parfait ne cessa de régner pendant toute la cérémonie. Il y avait comme une atmosphère de silence, de recueillement et de paix qui pénétrait l'âme, un parfum de prière qui s'élevait vers le ciel.

La messe terminée, le cardinal Richard revêtit la chape noire et la mitre blanche, s'approcha du catafalque et fit l'absoute. Puis le cortège se forma et se dirigea vers le cimetière de Montmartre.

Pendant le trajet, la pensée des Oblats se reportait involontairement à ce qui se passait, il y avait cinq ans, presque à la même date. Ils étaient sur ce même chemin qui va de la maison générale au cimetière; c'était le même char des pauvres, qui convient si bien à celui qui a fait vœu de vivre et de mourir pauvre; c'était la même longue file de prêtres, de religieux, de religieuses, d'âmes pieuses associées dans la même douleur et les mêmes peines; et, sur tout le parcours, c'était la même attitude pleine de respect des passants, visiblement impressionnés. Il n'y avait qu'une différence : celui qui, cinq ans auparavant, conduisait le deuil, était lui-même aujourd'hui l'objet de cette fête funèbre ! Il paraissait alors fort et vigoureux, malgré son âge déjà avancé. Ses frères se plaisaient à voir devant lui une longue carrière, et il venait de tomber soudain comme un arbre en apparence plein de sève, mais en réalité frappé au cœur de la vie et qu'un souffle suffit à renverser.

Un incident touchant eut lieu à l'entrée du cimetière. Les Sœurs de l'orphelinat du Sacré-Cœur de Montmartre avaient placé sur deux rangs, à l'entrée de l'allée principale, leurs petites orphelines, Ces enfants connaissaient bien le ***bon Père***, et ce fut une pensée attendrissante de les conduire là pour lui dire un dernier adieu et de le faire escorter à sa suprême demeure par les prières et les larmes de ces âmes innocentes. Touchant hommage parmi ceux qui saluèrent de toutes parts, et des situations les plus élevées, la dépouille de ce grand serviteur de Dieu.

Le corps fut descendu dans le tombeau de famille des Oblats où reposaient déjà les PP. Tempier, de l'Hermite, Aubert, Fabre et plusieurs autres. Ceux que les liens religieux et l'affection avaient unis si intimement dans la vie, ne devaient pas être séparés dans la mort. Les assistants s'éloignèrent en se disant entre eux les vertus, les mérites, l'humilité, le grand cœur de celui qui venait de disparaître. Tous proclamaient hautement que le T. R. P. Soullier, dans toutes les phases de sa vie, s'était révélé comme un homme supérieur; un modèle de piété, de zèle, de vigilance; un infatigable travailleur; et que son nom figurerait avec gloire dans les annales des ordres religieux.

Les Oblats et les Sœurs de la Sainte-Famille ne furent pas seuls à porter le deuil de leur père. Les six cardinaux français, leurs Em. NN. SS. Richard, Langénieux, Perraud, Coullié, Lecot et Sourrieu leur adressèrent leurs condoléances en des termes qui montraient quelle place le défunt occupait dans leur estime et leur affection. Le cardinal Oreglia, doyen du Sacré-Collège, se joignit à ses collègues de France : « Mes prières, disait-il, s'uniront aux vôtres pour le repos de son âme ; mais je me sens plus incliné à me recommander à sa protection, ayant pu apprécier ses vertus et ses mérites. »

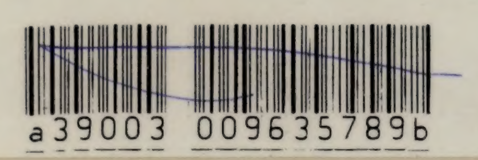
Tous les évêques et archevêques qui possédaient dans leurs diocèses des maisons de sa double famille religieuse imitèrent les cardinaux. Il en fut de même de plusieurs prélats d'Espagne et d'Amérique. Toutes les communautés de religieux et de religieuses exprimèrent aussi leurs sympathies et leurs regrets. Les journaux religieux et les autres organes de la presse avaient déjà pris les devants.

Les hommes meurent, mais les congrégations ne meurent pas, surtout quand leurs constitutions ont reçu l'approbation de l'Eglise. Dès le lendemain des funérailles, les assistants se réunirent et nommèrent le P. Antoine vicaire général, en attendant la nomination d'un nouveau supérieur. Six mois

plus tard, le chapitre conféra ce titre au P. Cassien Augier, le plus jeune des assistants, que le T. R. P. Soullier semblait avoir préparé pour en faire son successeur, qu'il avait rappelé de Ceylan, et qu'il avait eu la consolation d'embrasser et de bénir avant de descendre dans la tombe.

Depuis lors, une affreuse tempête a ravagé l'Eglise de France. Déchaînée d'abord contre les ordres religieux d'hommes et de femmes, elle sévit actuellement contre le clergé séculier. Il ne s'agit de rien moins que de la complète déchristianisation de la Fille aînée de l'Eglise catholique.

Les Oblats de Marie ont particulièrement souffert. Toutes leurs maisons ont été fermées, confisquées et vendues; toutes leurs communautés dispersées, toutes leurs œuvres détruites. La Sainte-Famille a partagé le même sort. C'est à peine si quelques maisons hospitalières ont échappé à la ruine générale. Le T. R. P. Augier, d'abord réfugié en Belgique, puis à Rome, succombant sous le poids des chagrins et des sollicitudes, a cru devoir donner sa démission ; mais il a été remplacé par le T. R. P. Lavillardière, fondateur de la résidence de Lyon et provincial du Midi. Sous la conduite de ce nouveau chef, aussi doux que ferme, aussi habile qu'expérimenté, la congrégation des Oblats, de plus en plus nombreuse, ne cesse d'accomplir la sublime mission qu'elle a reçue de son vénérable fondateur. Elle évangélise les pauvres, instruit les ignorants, ramène au bercail les pécheurs, et porte le flambleau de la foi jusqu'aux extrémités de la terre, joyeuse et fière de souffrir persécution pour la justice, en attendant le jour, peut-être plus proche qu'on ne pense, du châtiment des impies et du triomphe de l'Eglise !


a39003 0096357896


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 04 02 15 12 2